

D  
Revue  
des  
ÉTUDES  
sud - est  
européennes

TOME III  
1965-Nº 1-2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît en quatre fascicules (deux à quatre livraisons) par an, totalisant 600 à 800 pages. Le prix d'un abonnement est de 120 lei.

En Roumanie, les demandes d'abonnement peuvent être adressées aux offices postaux, aux agences de poste et aux facteurs

Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, ra.onul 30 Decembrie, str 1 C Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

D  
Revue  
des  
ÉTUDES  
sud - est  
européennes

TOME III

1965

N<sup>os</sup> 1-2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

## **Comité de rédaction**

**M. BERZA**, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie – *rédacteur en chef*,  
**EM. CONDURACHI, EMIL PETROVICI, A. ROSETTI**,  
membres de l'Académie de la République Socialiste  
de Roumanie; **COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI**,  
membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, **AL. ELIAN, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STANESCU; MIRCEA VOICANA** –  
*secrétaire de rédaction.*

S O M M A I R E

	<u>Page</u>
MILUTIN V. GARAŠANIN, Considérations sur les influences sud-orientales dans les civilisations préhistoriques des Balkans . . . . .	5
PETRE Ș. NĂSTUREL, Peut-on localiser la Petite Preslav à Păcuul lui Soare?	17
PETRE DIACONU, Autour de la localisation de la Petite Preslav . . . . .	37
N. A. OIKONOMIDÈS, Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux X <sup>e</sup> — XI <sup>e</sup> siècles. La Mésopotamie de l'Occident . . . . .	57
MIHAIL GUBOGLU, L'historiographie ottomane des XV <sup>e</sup> — XVIII <sup>e</sup> siècles. Bref aperçu . . . . .	81
МУСТАФА А. МЕХМЕТ, Хроника Идриса Битлиси в качестве источника по истории покорения Балканского Полуострова турками . . . . .	95
CARL GÖLLNER, Der Turke in der dramatischen Literatur des 16. Jahrhunderts . . . . .	131
E. KRIARAS, La langue néo-grecque dans l'évolution de la littérature byzantine et néo-hellénique . . . . .	155
ARIADNA CAMARIANO-CIORAN, Jérémie Cacavela et ses relations avec les Principautés Roumaines . . . . .	165
LIVIU P. MARCU, Some aspects of the laicization of Moslem family in Dobrudja (end of the 19 <sup>th</sup> century — first decades of the 20 <sup>th</sup> century) . . . . .	191
ADRIAN FOCHI, Das Doitschm-(Doicm-, Dojčm-, Дойчин-)Lied in der Südost-europaischen Volksüberlieferung . . . . .	229

M é l a n g e s

OCTAVIAN ILIESCU, Nouvelles informations relatives aux lingots romains d'or, trouvés en Transylvanie . . . . .	269
VASILE GRECU, Byzantinische Quellen zu den Rumänischen Gesetzbüchern aus den Jahren 1646 und 1652 . . . . .	283
NESTOR CAMARIANO, Quelques précisions au sujet de la traduction du drame <i>L'Olympiade</i> de Metastasio, faite par Rhigas Velestinlis . . . . .	291
I' AUL H. STAHL, La dendrolatrie chez les Turcs et les Tatares de la Dobroudja.	297

## Chronique

Page

SAVA IANCOVICI, L'œuvre de Jovan Cvijić . . . . .	305
VIRGIL CÂNDEA, La deuxième réunion internationale du Bureau de l'AIIESEE.	313
ELEONORA COSTESCU, L'exposition d'art graphique turc à Bucarest (janvier—février 1965) . . . . .	315
ELEONORA COSTESCU, L'exposition Marij Pregely à Bucarest (janvier—février 1965) . . . . .	325

## Comptes rendus

НИКОЛАЙ П. КОВАЧЕВ, Местните назвања от Селиевско (Noms de localités du district de Sevlievo) ( <i>H. Mihăescu</i> ); Die protobulgarischen Inschriften herausgegeben von Veselin Beševliev ( <i>H. Mihăescu</i> ); PROKOP, Anekdota ( <i>P. Ş. Năsturel</i> ); O'CALLAGHAN JOSÉ, Cartas cristianas griegas del siglo V ( <i>P. Ş. Năsturel</i> ) . . . . .	329
Z. V. OUDALTZOVA, L'esclavage et le colonat en Italie sous la domination byzantine dans la seconde moitié du VI <sup>e</sup> siècle et au VII <sup>e</sup> siècle ( <i>N. Bănescu</i> ); KARLSSOHN GUSTAV, Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine ( <i>P. Ş. Năsturel</i> ); THORSTEINSSON STEINGRIMUR J., L'influence grecque en Islande ( <i>P. Ş. Năsturel</i> ); JÓNSDÓTTIR SELMA, An 11 <sup>th</sup> Century Byzantine Last Judgement in Iceland ( <i>P. Ş. Năsturel</i> ); Le millénaire du Mont Athos 963—1963. Études et Mélanges. I ( <i>P. Ş. Năsturel</i> ) . . . . .	336
Рад IX—од конгресса саве за фолклориста Југославије у Мостару и требију 1962. Главник уредник. Јован Буковић ( <i>A. Foch</i> ); P. A. MICHELIS, L'esthétique d'Haghia-Sophia ( <i>M. Musicescu</i> ); DAVID TALBOT RICE, Art of the Byzantine Era ( <i>M. Musicescu</i> ); ANDREAS STYLIANOU et JUDITH STYLIANOU, The painted churches of Cyprus ( <i>M. Musicescu</i> ) . . . . .	346
Notices bibliographiques . . . . .	357

## CONSIDÉRATIONS SUR LES INFLUENCES SUD-ORIENTALES DANS LES CIVILISATIONS PRÉHISTORIQUES DES BALKANS

MILUTIN V. GARAŠANIN

(Belgrade)

Les problèmes que j'ai l'intention de traiter brièvement dans cette contribution font, depuis plusieurs décades déjà, l'objet d'études systématiques et suivies des chercheurs balkaniques. A partir du moment où, pour la première fois M. M. Vasić attira l'attention sur ces influences, en opposant de la sorte ses propres points de vue à ceux de la plupart des préhistoriens d'Europe Centrale<sup>1</sup>, nos connaissances à ce sujet se sont sensiblement étendues, grâce en premier lieu aux recherches des savants roumains et yougoslaves, appuyées, au cours des dernières années surtout par celles des archéologues bulgares et par les recherches effectuées en Grèce et en Turquie.

Il nous paraît néanmoins nécessaire de distinguer ici deux formes particulières d'influences. Ce sont d'une part celles dues à des mouvements en principe migrants apportant outre des formes économiques nouvelles, une intrusion d'éléments ethniques étrangers ; d'autre part il s'agit aussi d'influences de civilisation, se transmettant par contact direct entre différents éléments et ne se rattachant pas à des mouvements de peuplades au sens propre du mot. Le premier de ces cas se manifeste dans la formation des civilisations du néolithique ancien dans les régions au bord de la Méditerranée, manifestée par les céramiques grossières du type « barbotine » ou « impresso » et par l'expansion des céramiques peintes en Egée, dans les Balkans et dans la Péninsule Apennine. De même dans la formation du complexe balkano-anatolien du néolithique récent auquel se

---

<sup>1</sup> M. M. Vasić, *Annual of the British School at Athens*, 14, 1907, 318 et suiv.

rapporte entre autres le groupe de Vinča. Pour la seconde forme d'influences nous attirons l'attention sur la formation des groupes dits Bubanj-Krivodol-Salcuta, où les influences des civilisations déjà en possession de la métallurgie, se manifestent dans des cadres plus ou moins locaux.

Les exemples que nous venons de citer ont été déjà suffisamment étudiés<sup>2</sup>. Nous ne faisons donc que les mentionner. Tout au contraire,

nous avons l'intention de nous arrêter ici à d'autres exemples nouveaux ou qui, du moins, ont fait le sujet des discussions basées sur des conceptions différentes.

Pour le néolithique, c'est tout d'abord la question des vases zoomorphes culturels du groupe de Danilo (fig. 1), et de l'apparition des céramiques peintes au graphite dans le sud-est des Balkans, en relation avec le problème de la céramique peinte néolithique du type de Galepsos.

Le groupe de Danilo ne nous est connu que depuis quelques années. Sa situation chronologique nous paraît néanmoins relativement bien fixée : les observations de stratigraphie horizontale faites à Smilčić près de Zadar, et confirmées aussi en partie par des constatations de stratigraphie verticale, dé-

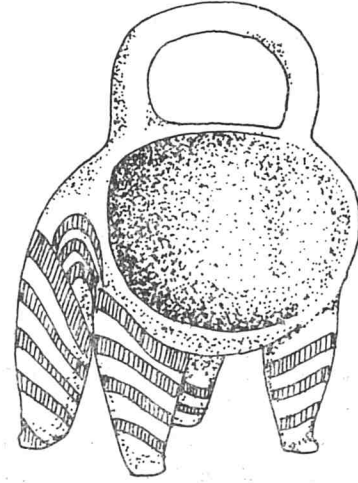


Fig. 1 — Vase de Danilo (reconstruction. D'après Weinberg).

montrent son appartenance à une phase néolithique moyenne, succédant aux céramiques du type « Impresso »<sup>3</sup>. Le groupe de Danilo est caractérisé par nombre de traits plus ou moins locaux. Nous en reparlerons du reste. On a pensé, il est vrai, pour la céramique peinte du groupe, à des rapports étroits avec certaines céramiques italiennes peintes, — malheureusement insuffisamment étudiées — notamment avec Ripoli. Les découvertes nouvelles ne semblent pas confirmer cette hypothèse<sup>4</sup>. Un

<sup>2</sup> Cf. pour Starčevo et le néolithique ancien en général, D. Arandjelović-Garašanin, « Starčevačka kultura », 1954, surtout pp. 103 et suiv. ; 137 et suiv., pour Vinča et le complexe balkano-anatolien, M. Garašanin, « Glasnik Zemaljskog muzeja », IX, 1954, 5 et suiv., Hronologija Vinčanske grupe, 1951, passim ; v. également « 39 Berichte der Romisch-germanischen Kommission », 3 et suiv. ; 53 et suiv. (Bubanj-Hum, avec bibliographie). Cf. aussi D. Berciu, *Contribuți la problemele neolitului în România în lumina noilor cercetări*, 1960, passim.

<sup>3</sup> J. Korošec, *Neolitska naseobina u Danilu Bitunju*, 1958 ; A. Benac, « 42 Berichte der Romisch-germanischen Kommission », 1962, 75 et suiv. ; Š. Batović, « Radovi Instituta Jugoslavenske akademije znanosti i umetnosti u Zadru », X, 1963, 39 et suiv. (pour Smilčić).

<sup>4</sup> Les fouilles récentes en Bosnie centrale effectuées par A. Benac dans une station du groupe de Butmir ont démontré l'existence de trois phases superposées, dont la plus récente



élément particulièrement important est représenté néanmoins par les vases zoomorphes que nous venons de mentionner. Outre les groupes de Danilo et de Kakanj, la forme en question se trouve aussi en Grèce centrale et en Thessalie où elle apparaît sous les mêmes aspects et même avec des ornements identiques, notamment à Drachmani, Elateia (fig. 2),

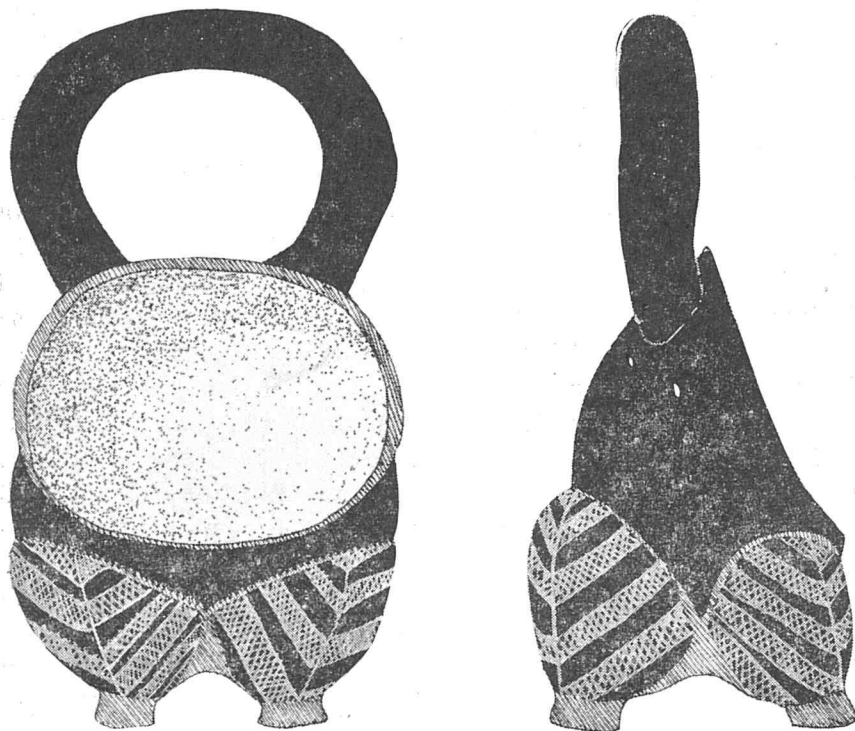


Fig. 2. — Vase d'Elateia (reconstruction. D'après Weinberg).

Corinthe et dans la couche V de Tsangli <sup>5</sup>. La datation de ces formes pose malheureusement certains problèmes : les exemplaires de Drachmani et

correspond à la période récente de Butmir-phase de Nebo (cf. Benac, *Prehistorysko naselje Nebo i problem butmirske kulture*, 1952, passim), la phase moyenne à la période classique de Butmir (cf. M. Hoernes — W. Radimsky — F. Fiala, *Die neolithische Station von Butmir bei Serajevo in Bosnien*, I, II, 1895, 1898, passim) et enfin, la couche la plus ancienne à une phase qui, outre les éléments Butmir classiques comprend aussi une céramique peinte semblant devoir être rattachée à celle de Danilo.

<sup>5</sup> Cf. G. Mylonas, 'Η Νεολιθική Έποχή εν Ελλάδι, 1928, 58 et suiv., 54 fig. 58; G. Sotiriadu, 'Αρχ Έφημ, 1908, 75 fig. 7 (Drachmani); S. Weinberg, « Hesperia XXXI », 1962, 190 et suiv. fig. 12, pl. 63 et suiv. (Elateia); L. Walker — Kosmopoulos, *The Prehistoric Inhabitation of Corinth*, 1948, 31, fig. 5-6, pl. IV, j (Corinthe); Wace-Thompson, *Prehistoric Thessaly*, 1912, 98, fig. 50 a Korošec, *op. cit.*, 53 et suiv. (Danilo); Benac, « 42. Berichte der Romisch-Germanischen Kommission, 41 et suiv., pl. 9 (groupe de Kakanj).

de Corinthe ne peuvent être datés avec la précision voulue, celui de Tsangli appartient à une couche certainement antérieure à la période classique de Dimini<sup>6</sup>. Les découvertes d'Elateia, faites dans les « bothroi » de cette station, sont attribuées au néolithique moyen. L'unité des matériaux de ces « bothroi » ne nous semble pas toutefois absolument sûre<sup>7</sup>. Le contact chronologique avec Danilo et Kakanj reste néanmoins plus que vraisemblable. Se pose toutefois la question du mécanisme d'expansion de ces formes vers les côtes nord de l'Adriatique. On a pensé entre autres à une migration lente venue de l'Égée qui aurait causé la formation du groupe de Danilo<sup>8</sup>. Nous avons déjà vu toutefois que par son caractère le groupe en question ne fournit pas en général, de preuves à l'appui de cette thèse. Une autre possibilité nous paraît au contraire bien plus vraisemblable : nous savons de fait que le groupe de Danilo englobait aussi le Monténégro actuel. D'autre part le néolithique albanais nous est pour le moment tout à fait inconnu, les découvertes sur lesquelles nous possédons certaines données paraissent toutefois fournir des preuves de l'existence d'une civilisation semblable dans ces régions. Ne serait-il pas possible de penser à des contacts directs entre civilisations différentes dans le nord-ouest de la Grèce et en Albanie, ayant influencé la transmission de certaines formes de culte et de leurs objets, d'une civilisation à l'autre. Certes, ces contacts n'auraient rien en commun avec des migrations qui dans ce cas ne paraissent pas, du reste, avoir existé. Bien entendu, la solution du problème ne pourra être fournie que par de nouvelles recherches.

Une question non moins importante est posée par les céramiques peintes au graphite du sud-est des Balkans, à savoir celles de la Thrace depuis les côtes nord de l'Égée jusqu'à l'intérieur des terres. Mentionnons seulement les découvertes si importantes de Karanovo de même que celles des sites plus au sud, notamment Dikili Tash, Drama (fig. 3) ou Paradimi<sup>9</sup>. Un trait est particulièrement typique de ces civilisations et de ces sites. Nous y retrouvons une céramique à ornements excisés, celle de Marica, où les ornements (spiraies à plusieurs spires, lignes parallèles suivies de rectangles, guirlandes, ou demi-cercles souvent concentriques)

<sup>6</sup> Wace-Thompson, *op. cit.*, 114 ; pour les phases du groupe Dimini antérieure à celle de Dimini classique, cf. surtout V. Milojević, *Jahrbuch des Romisch-Germanischen Zentralmuseums*, 6, 1959, 14 et suiv. fig. 13 et suiv. Les matériaux sans spirales comme ceux de Tsangli V se rapprochent plutôt des phases Dimini I (néolithische Mattmalerei) et Dimini II (Arapí Stufe).

<sup>7</sup> Cf. Weinberg, *op. cit.*, surtout 167 et suiv.

<sup>8</sup> La question a été récemment traitée dans ce sens par D. Srejić, « *Arheologia Jugoslavica* », V (sous presse).

<sup>9</sup> G. Georgiev dans : *L'Europe à la fin de l'âge de la pierre*, 1961, 73 et suiv. (avec illustrations), malheureusement insuffisamment documenté pour la phase en question (Karanovo) ; D. H. French, « *Anatolian Studies* », XI, 1961, 99 et suiv., fig. 7 et suiv. (Paradimi, Dikili Taş, Drama).

correspondent plus ou moins aux ornements de la céramique peinte au graphite, qui d'autre part, montrent certaines différences par rapport à la céramique classique de cette technique du type roumain de Gumelnița proprement dit. Fait particulièrement typique, sur certains sites égéens notamment à Dikili Tash, on retrouve également une céramique peinte en noir ou brun sur fond rouge dont les formes et l'ornementation correspondent en tous points à ceux des céramiques ci-mentionnées, dont la technique néanmoins est absolument identique à celle de la céramique plus ancienne du type de Galepsos (fig. 4)<sup>10</sup>. On y retrouve du reste aussi certains ornements communs, bien que sous formes différentes dans leurs détails<sup>11</sup>. La chronologie de ces types posent certains problèmes importants que nous jugeons dignes du noter :

1. La céramique de Galepsos (Akropotamo), bien que non stratifiée, se rattache en premier lieu à la phase précédant le Dimini classique de la Thessalie<sup>12</sup> ;

2. La céramique du type Marica est, selon les observations stratigraphiques de Karanovo, antérieure au grand essor des céramiques peintes au graphite, bien que cette dernière technique soit parfois rattachée elle aussi aux céramiques à ornements excisés du type Marica<sup>13</sup>.

3. La situation de la céramique peinte du type Dikili Tash, reste pour le moins incertaine.

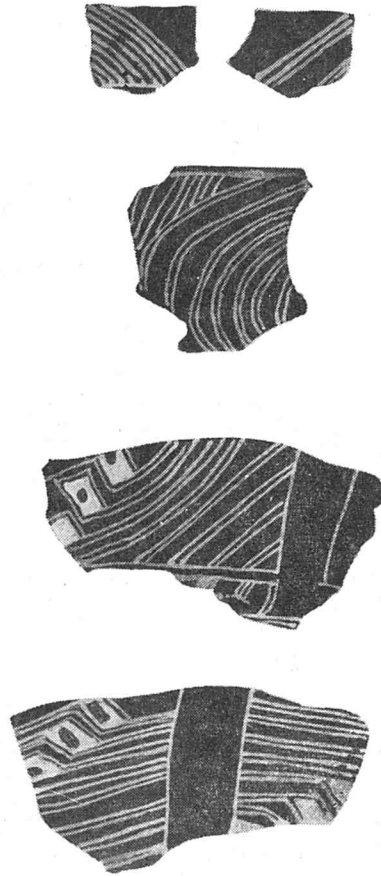


Fig. 3. — Céramique peinte au graphite, de Drama (D'après French).

<sup>10</sup> Pour les deux espèces de céramique en question, cf. surtout J. Deshayes — M. Garašanin, « Bulletin de correspondance hellénique », LXXXVIII, 1964, 51 et suiv. (avec illustrations, surtout pl. VIII en couleur) ; v. aussi F. Schachermayr, *Die ältesten Kulturen Griechenlands*, 1955, 108 et suiv. ; Mylonas, « American Journal of Archaeology », 45, 1941, 557 et suiv. ; Mylonas-G. Bakalakis, « Praktika », 1938, 103 et suiv.

<sup>11</sup> Cf. illustrations chez Deshayes — Garašanin.

<sup>12</sup> *Ibidem*, 64 et suiv.

<sup>13</sup> Georgiev, *op. cit.*, 73 et suiv. (avec illustrations).

Il en résulterait donc les possibilités suivantes :

a) La céramique peinte du type de Galepsos pourrait représenter le prototype de celle de Dikili Tash, qui en ce cas pourrait combler la lacune chronologique certaine existant entre Galepsos et Marica.

b) La céramique peinte du type Karanovo VI (selon Georgiev), de même que celle excisée du type Marica, aurait pu se former sous des influences locales du nord de l'Égée, peut-être même en ces dernières régions à une période quelque peu plus ancienne que dans l'intérieur de la Thrace<sup>14</sup>.

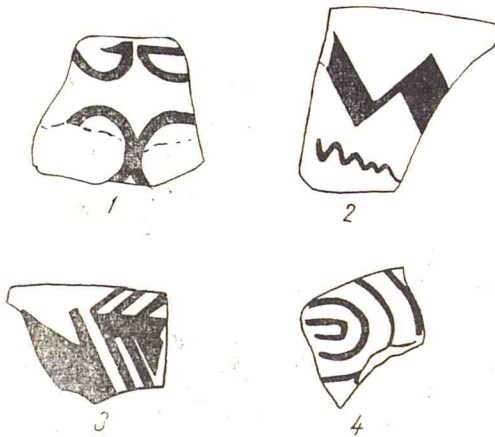


Fig 4 — Céramique peinte noir sur rouge :  
1—2. Galepsos, 3 Akropotamo; 4 Dikili Tash  
(D'après Deshayes — Garaşanin).

Il ne serait donc pas impossible de penser ici à des influences directes de civilisations voisines, ayant eu pour résultat la formation de types et de groupes nouveaux, qui, petit à petit se propagèrent vers le nord tout en empruntant en une certaine mesure des traits locaux.

Bien entendu, une solution certaine de ce problème ne peut également être attendue qu'à la base de fouilles et d'études stratigraphiques minutieuses qui, pour le moment, font encore défaut.

Si, au néolithique, il semble donc justifié de s'attendre à certaines transmissions d'influences de civilisations différentes, celles-ci deviennent encore plus probantes au cours de la période développée de l'âge du bronze. Il s'agit ici d'influences et du rôle intermédiaire de certaines civilisations plus développées du sud-est et des régions égéennes, en premier lieu des civilisations crétoises et mycéniennes.

Nous ne mentionnerons que brièvement à ce sujet les éléments d'influences ou même d'importation mycéniennes que nous retrouvons en Roumanie (Transylvanie, Valachie), en partie aussi en Bulgarie et Macédoine, jusque dans la région de Tetovo. Il s'agit d'épées et de poignards de type mycénien, de même que de certains motifs d'ornements gravés sur os ou sur métal. Nous retrouvons aussi un certain nombre de ces éléments dans des régions encore plus éloignées, notamment en Tchécoslo-

<sup>14</sup> Deshayes — Garaşanin, loc. cit.

vaquie et même jusqu'en Scandinavie <sup>15</sup> Des influences semblables paraissent exister aussi dans les formes et dans l'ornementation du costume primitif des porteurs de la civilisation de Dubovac-Žuto Brdo, plus connue en Roumanie sous le nom de la civilisation de Gîrla Mare <sup>16</sup>. Certes, cette dernière civilisation est de caractère purement local. Elle paraît également avoir joué plus tard un certain rôle dans les grands mouvements migrateurs qui vers le XIII<sup>e</sup> siècle menèrent à la destruction des civilisations avancées de l'Égée et de l'Asie antérieure. Des relations plus étroites avec le monde mycénien et crétois à une époque antérieure ne paraissent néanmoins pas devoir être exclues <sup>17</sup>.

Un autre problème non moins important est posé par les haches en bronze du type dit albano-dalmate. La question a été reprise plus d'une fois, surtout par R. Vulpe et D. Garašanin <sup>18</sup>. Sans vouloir entrer dans le détail des origines d'autres types plus ou moins apparentés que, de plus en plus on s'efforce de rattacher aussi à des influences venues par l'intermédiaire de la Russie méridionale <sup>19</sup>, le type albano-dalmate se rattache plus étroitement à la côte adriatique en Albanie et en Yougoslavie. Outre les exemplaires déjà connus, nous attirons l'attention aussi sur certaines décou-

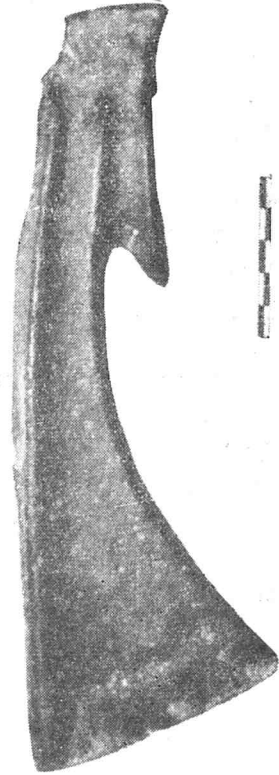


Fig 5 — Hache de Kolašim. Musée de Titograd.

<sup>15</sup> J. Werner, « Atti del Imo Congresso di preistoria e protoistoria mediterranea », 1950, 294 et suiv ; R. Hachmann, *Die frühe Bronzezeit im westlichen Ostseegebiet*, 1957, 165 et suiv ; pour la Tchécoslovaquie, cf aussi C. Tihelka, « Kommission für das Neolithikum und die ältere Bronzezeit », Nitra, 1958, 78 et suiv. ; pour les épées mycénienes v. K. Horredt, « Studii și comunicări », IV, 1961, 9 et suiv ; M. Garašanin, « 39. Berichte der Romisch-Germanischen Kommission », 124 (avec bibliographie des découvertes plus anciennes dans l'intérieur des Balkans et en Roumanie).

<sup>16</sup> V. Dumitrescu, *Cirna*, 1961, 272 et suiv.

<sup>17</sup> C'est notamment en ce sens qu'il serait nécessaire d'interpréter les découvertes du type Vattina et Žuto Brdo faites dans la grotte de Strimi près de Komotini (matériaux inédits à l'Université de Thessalonique dont nous devons la connaissance à l'amabilité de M. Andronikos) ainsi que la statuette du type Dubovac-Žuto Brdo découverte à Dikili Tash, dans une couche qui selon nos connaissances, correspondrait au Late Bronze Age de W. A. Heurtley. Cf J. Deshayes, « Bulletin de correspondance hellénique, Chronique des fouilles », 1961, 931, fig 25 ; Heurtley, *Prehistoric Macedonia*, 1939, 93 et suiv. et les illustrations correspondantes.

<sup>18</sup> R. Vulpe, « Buletin 1 universitetit shtetëror te tiranes », XIV, 1960, 165 et suiv. (avec bibliographie détaillée) ; D. Garašanin, « Arheološki vestnik », Ljubljana, VI, 1955, 227 et suiv. Cf. récemment aussi A. Vulpe, « Arheologia Moldovei II—III », 1964, 127 et suiv.

<sup>19</sup> Cf. aussi à ce sujet J. Deshayes, *Les outils en bronze de l'Indus au Danube*, 1960, 223 et suiv. ; 423 ; A. Vulpe, *op. cit*

vertes nouvelles, notamment celles de Kolašin (fig. 5) et d'Ostrelj près de Bijelo Polje, dans le nord du Monténégro, dans la vallée du fleuve Lim<sup>20</sup>. Les relations avec les formes orientales ne paraissent pas devoir être mises en doute ici. La légende de Cadmos chez les Enchééléens paraît en être elle aussi un lointain reflet, comme on l'a déjà remarqué à juste titre. Quant au mécanisme de leur expansion, certaines remarques pourraient également être faites ici additionnellement. Arrêtons-nous à l'hypothèse de R. Dussaud, selon laquelle la propagation du type et les légendes qu'on a essayé d'y rattacher serait dues aux éléments égéens qui se seraient diffusés vers l'est pour revenir plus tard dans leurs domaines primitifs ou pour le moins maintenir des relations constantes avec ceux-ci<sup>21</sup>. Notons tout de suite qu'il est cependant impossible d'attribuer ces éléments aux immigrés et aux pillards connus sous le nom de peuple de la mer. La hache de Beysan appartenant à l'époque d'Aménophis III est antérieure à la période en question<sup>22</sup>. Il nous paraît bien plus vraisemblable de chercher ici des relations dues au commerce et en partie aussi à la colonisation du monde créto-mycénien. N'oublions pas que les apports mycéniens sont communs à Ras Shamra, et que les restes mycéniens de Milet appartiennent déjà à une période très ancienne (15 siècle)<sup>23</sup>. D'autre part, l'existence d'un lingot en bronze de type crétois découvert à ce qu'il semble à Makarska sur la côte dalmate<sup>24</sup>, viendrait aussi à l'appui de l'existence de relations commerciales à l'âge du bronze entre le monde égéen et adriatique. C'est peut-être précisément dans ce cadre qu'il sera nécessaire de chercher les raisons et les sources de l'expansion de certains types d'objets caractéristiques orientaux vers les côtes adriatiques.

Ces relations suivies entre les Balkans et le sud-est paraissent s'interrompre pour un certain temps à l'époque des migrations des peuples de la mer. Plus exactement, les « barbares » de l'intérieur de la Péninsule déferlèrent à cette époque vers le sud et le sud-est. L'interruption ne dura cependant que quelques siècles. Dès l'époque archaïque grecque, les influences du sud recommencent à pénétrer vers l'intérieur des Balkans et vers les côtés de l'Adriatique et de la mer Noire. Ici aussi, elles se manifestent sous deux formes. D'une part, celle bien connue de la colonisation grecque, plus ancienne sur le Pont, bien plus tardive sur les côtes adriati-

<sup>20</sup> La hache de Kolašin est conservée aujourd'hui au musée de Titograd, les deux exemplaires d'Ostrelj se trouvent respectivement aux musées de Pljevlja et de Bijelo Polje.

<sup>21</sup> R. Dussaud, « Istros », 1934, 179 et suiv.

<sup>22</sup> Cf. notamment Deshayes, *op. cit.*, II, 79, N° 1 524.!

<sup>23</sup> C. F. A. Schaeffer, « Ugaritica », II, 1949, 135 et suiv. (catalogue céramique); pour les découvertes de Milet v.p. ex. C. Weickert, *Neue deutsche Ausgrabungen im Mittelmeergebiet und im vorderen Orient*, 1959, 181 et suiv.

<sup>24</sup> H. G. Buchholtz, « Prahistorische Zeitschrift », XXXVII, 1959, 37, pl. 5, 5.

ques, que nous ne ferons que mentionner ici <sup>25</sup>. D'autre part sous forme de relations commerciales ou d'influences culturelles dont les origines et les voies d'extension ne nous sont connues qu'en partie. Mentionnons entre autres les objets d'importation grecque ou d'imitation de la nécropole bien connue de Trebeništa sur le bord du lac d'Ohrid, près la cité antique de Lichnidos <sup>26</sup>. Il en est de même des casques bien connus du type gréco-illyrien, qui, au cours des dernières années ont fait l'objet de plusieurs études <sup>27</sup>, et qui paraissent s'être propagés depuis les côtes égéennes par l'intermédiaire de la Macédoine et d'autre part sur la voie de l'Adriatique. D'autres éléments de civilisation peuvent également être suivis en dehors des colonies grecques proprement dites : c'est ainsi qu'on découvre à Gostilj, au nord du Lac de Scutari, sur le territoire de la peuplade illyrienne des Labéates de riches sépultures qui outre un inventaire purement local, comprenant entre autres différentes formes de fibules, fournissent aussi des parures et des vases céramiques hellénistiques du type dit de Gnathia <sup>28</sup>. Selon toute vraisemblance, ces influences sont dues aux relations étroites et suivies que l'aristocratie tribale locale maintenait avec le monde et la civilisation grecque. Nous en avons cependant un nombre d'exemples encore plus caractéristiques. Il s'agit de plusieurs cités fortifiées certainement illyriennes, construites néanmoins dans une technique purement étrangère, dénommée formellement cyclopéenne et dont les origines doivent être recherchées dans le monde grec.

Les murs en question sont construits en grosses pierres partiellement taillées, parfois de forme plus ou moins polygonale. Les interstices entre ces blocs sont remplis de pierres de dimensions moindres. Les tours ont été construites avec un soin particulier, les pierres d'angle sont pour la plupart soigneusement taillées. Nous retrouvons cette construction à Meteon, l'actuel Medun près de Titograd au Monténégro (fig. 6), à Risan, l'ancienne Rhizon sur le golfe de Kotor (Cattaro) (fig. 7), à Skadar (Skutari), Lješ (l'antique Lissos) et Akrolissos, de même que dans certains autres sites d'Albanie, notamment à Zgorzeš, Berat et Marglič <sup>29</sup>. En Yougoslavie nous en avons encore des exemples analogues à Ošanić près

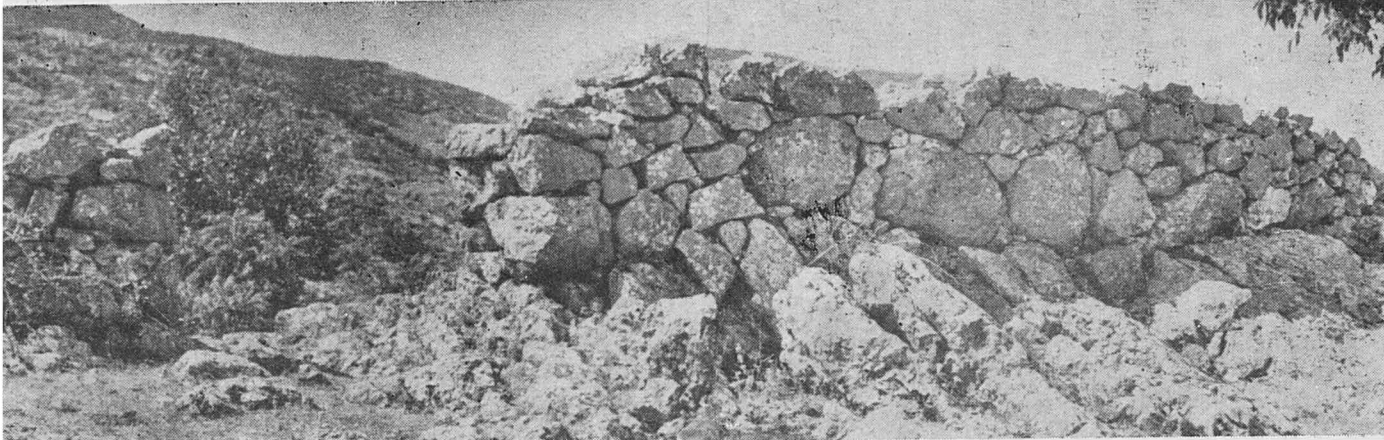
<sup>25</sup> Pour la colonisation grecque sur la côte adriatique cf. l'aperçu général de P. Lisicar, Crna Korkira, 1951.

<sup>26</sup> V. dernièrement Lj. Popović, « Katalog nalaza iz nekropole kod Trebeništa », 1956 (publication des matériaux conservés au Musée nationale de Beograd, avec bibliographie).

<sup>27</sup> M. Garašanin, « Vesnik Vojnog muzeja », 4, 1957, 37 et suiv.; D. Berciu, « Dacia », N.S. II, 1958, 437 et suiv. (tout deux avec bibliographie).

<sup>28</sup> Fouilles de Dj. Basler. Matériaux inédits au musée de Titograd.

<sup>29</sup> C. Praschniker — A. Schober, *Archaeologische Forschungen in Albanien und Montenegro*, 1919, 3 et suiv. (Medun), 8 et suiv. (Scutari), 14 et suiv. (Lissos et Acrolissos), 28 et suiv. (Zgorzeš), 61 et suiv. (Berat), 75 et suiv. (Marglič). A. Evans, *Antiquarian Research in Illyricum*, I, 40 et suiv. (Rizon).



**Fig 6** — Construction cyclopéenne de Medun



de Stolac en Herzégovine sur le territoire des anciens Daorses, et à Sveti Erazmo près d'Ohrid, peut-être aussi à Ulcinj, l'ancien Olcinium<sup>30</sup>. La date de ces constructions peut être fixée approximativement, grâce à certaines données historiques. Il est incertain si le passage de Diodore sur la fondation de Lissos (Diod. XV, 13), se rapporte réellement à cette ville,

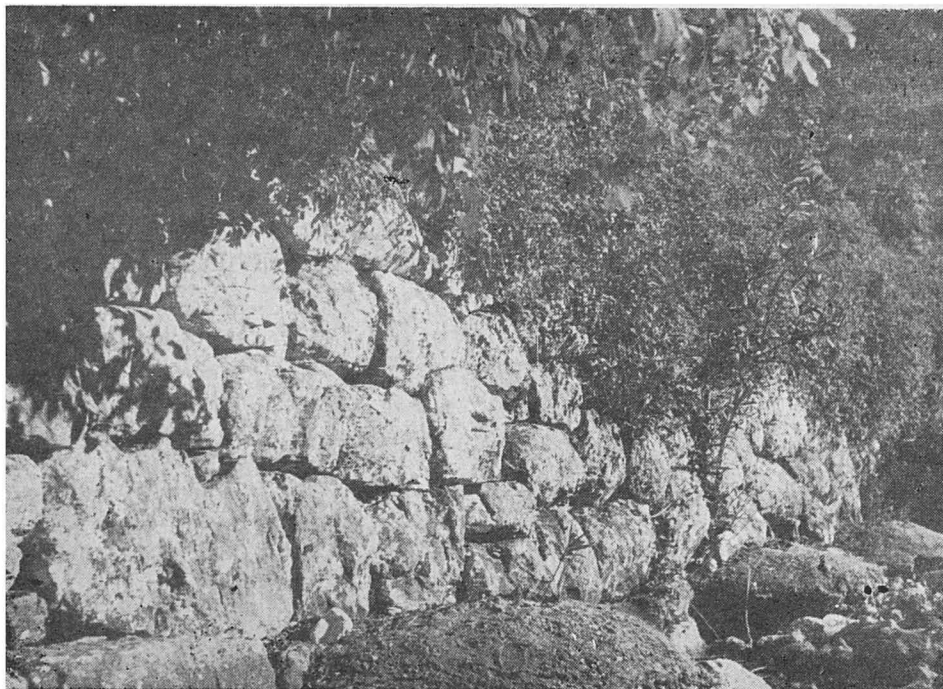


Fig. 7. — Mur cyclopéen de Risan.

ou comme le pensent certains auteurs modernes à Issos sur l'île de Vis<sup>31</sup>. La fondation de la ville en question remonterait à 384 av. n. è. Nous savons cependant que Rhizon fut au cours de la I<sup>re</sup> guerre illyrienne 229 — 228, siège de la reine Teuta, et que Lissos et Acrolissos furent pris par Philippe V en 214 (Polyb. II, 16 ; VIII, 15, 16). Quant à Meteon, c'est là que les Romains capturèrent en 168 le frère du roi Gethios, Caravantius (Liv. XXXII, 3 ; XXXIV, 23, 3). Si nous ne pouvons donc pas affirmer

<sup>30</sup> C. Patsch, « Glasnik Zemaljskog muzeja », XXVI, 1914, 8 et suiv. (Ošanić) ; W. Unverzagt, « Germania », 32, 1954, 19 et suiv. (Sv. Erazmo). Les restes en question à Olcinium-Ulcinj, ont été constatés récemment par D. et M. Garašanin. Les problèmes traités ici sont étudiés dans tous leurs détails par M. et D. Garašanin dans le I<sup>er</sup> volume de *l'Histoire de Monténégro* (sous presse).

<sup>31</sup> G. Novak, *Serta Hoffilleriana*, 1940, 111 et suiv.

que des forteresses du type en question existaient déjà au début du IV<sup>e</sup> siècle, leur existence au cours des III<sup>e</sup>—II<sup>e</sup> siècles est absolument sûre. Elles se rattachent donc à ce qu'on appelle d'ordinaire le royaume illyrien, c'est-à-dire à l'époque de la plus haute floraison du pouvoir et de la civilisation illyrienne.

Ce bref exposé ne fait naturellement qu'attirer l'attention sur certains éléments importants des relations du sud-est avec le monde balkanique. Il reste, bien entendu, nombre de questions qui ne peuvent être résolues dans tous les détails. C'est là l'un des buts des recherches balkaniques à l'avenir. Nous voyons toutefois qu'au cours des siècles presque sans interruption, le monde balkanique maintint toujours des relations profondes et suivies avec les hautes civilisations de l'Egée et du proche Orient. Ces relations ont, à l'époque préhistorique et protohistorique contribué dans la plus haute mesure à la formation des civilisations anciennes des Balkans.

## PEUT-ON LOCALISER LA PETITE PRESLAV À PĂCUIUL LUI SOARE ?

Commentaire à Anne Comnène, *Alexiade* VII<sub>III</sub> \*)

par PETRE Ș. NĂSTUREL

La géographie du Danube au moyen âge soulève bien des questions épineuses qu'archéologues, historiens, philologues même, s'évertuent à tirer au clair à qui mieux mieux. Le fait est que la documentation dont on dispose est assez maigre, bien des fois nébuleuse et assez souvent équivoque, ce qui est pire ! Des sources byzantines, slavonnes, latines, arabes, des portulans, voilà pratiquement les seuls témoignages qui, confrontés avec les réalités archéologiques et topographiques, n'en mettent pas moins à dure épreuve la sagacité du chercheur. Ce que nous disons du Danube vaut pareillement pour le littoral de la mer Noire, comme aussi pour la Dobroudja ou tous les territoires sur lesquels l'aigle bicéphale byzantine projetait au temps jadis l'ombre fascinante de ses ailes. Il serait oiseux de rappeler les multiples débats suscités par l'identification de maintes localités du Bas-Danube. Les discussions sur l'emplacement de Vicina en sont, peut-être, les plus prolixes et les plus mémorables<sup>1</sup>.

La localité qui fera les frais de la présente contribution peut se vanter elle aussi de posséder un dossier volumineux. Elle a par le passé fourni fréquemment l'occasion à nombre de savants de rompre des lances

---

\*) Ce travail a d'abord fait l'objet d'une communication présentée le 20 novembre 1964 à l'Institut d'Archéologie de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

<sup>1</sup> Le dernier article en date se trouve être celui que nous avons publié sous le titre *Așezarea orașului Vicina și fărâmul de apus al Mării Negre în lumina unui portulan grec*, dans « Studii și cercetări de istorie veche », VIII, 1957, p. 295—301.

à son sujet. Pour être plus explicite, disons d'emblée qu'il s'agit de la Petite Preslav.

On le sait, les sources grecques, slavonnes et arabes parlent tantôt de Preslav, tantôt de la Grande Preslav et tantôt de la Petite Preslav. Et parfois même de l'une et de l'autre. La Grande Preslav, il est bon de le rappeler, est l'une des anciennes capitales des tsars bulgares. Aujourd'hui, les archéologues sont tombés d'accord que les ruines importantes découvertes sur la Tiča, sur le territoire du village qui s'appelait jadis Eski Stamboul, au sud de Šumla (l'actuel Kolarovgrad) représentent les vestiges de cette ville illustre<sup>2</sup>. La Petite Preslav, elle, a soulevé — et ce n'est pas fini, à preuve les deux articles à son sujet jumelés dans cette revue<sup>3</sup> — d'après discussions autour du problème de sa localisation. D'aucuns ont estimé l'avoir retrouvée çà et là sur le Danube inférieur, mais, à notre avis du moins, sans invoquer de raisons sérieuses.

Pour permettre au lecteur d'apprécier le degré de probabilité des localisations proposées jusqu'à présent, peut-être ne sera-t-il pas inutile de rappeler les sources sur lesquelles nos prédécesseurs — et des plus grands ! — ont tablé, quand ils se sont mis à la recherche des traces de la Petite Preslav.

Nous croyons ne point faire erreur en estimant que leur source principale a été un texte slave, le *Récit des temps anciens* (Повесть временных лет) attribué au moine russe Nestor<sup>4</sup>. C'est ainsi que le prince de Kiev Svjatoslav ayant déconfit les Bulgares en 968 et conquis 80 villes — городъ — du Danube, déclare qu'il installe un knèze à Pereïaslavets (въ Переяславци)<sup>5</sup>. A Olga, sa mère, il avouera en 969 son déplaisir de résider à Kiev. Et d'ajouter : « Je veux vivre à Pereiaslavets, sur le Danube, car là est le cœur de mon pays »<sup>6</sup>. De ces propos il semble résulter que Pereiaslavets — la Petite Preslav — se trouvait au bord du Danube.

Un autre texte encore apporte quelques précisions d'ordre géographique au sujet de la Petite Preslav. C'est ainsi que vers l'an 1150

<sup>2</sup> Sur Preslav, l'ancienne capitale bulgare et les multiples localisations de la Petite Preslav on consultera utilement l'ouvrage de V. Аврамов, Юбилеен сборник ПЛИСКА-ПРЕСАВЪ, 2<sup>e</sup> partie, Sofia, 1929, p. 144—160. Voir aussi la bibliographie dressée par V. Иванова-Мавродинова, *Преслав (водач за старините и музеи)*, Sofia, 1963, p. 108—110.

<sup>3</sup> Voir, en dehors de notre article, celui de P. Diaconu, *Autour de la localisation de la Petite Preslav*, ici-même, pages 37—56, où l'on trouvera aussi, p. 39, une carte que le lecteur voudra bien consulter pour mieux suivre notre propre exposé.

<sup>4</sup> P. V. Adrianova-Peretz, *Повесть временных лет*, I, Moscou — Leningrad, 1950 (cf. P. Diaconu, *op. cit.*, p. 37—38); voir aussi G. Popa-Lisseanu, *Cronica lui Nestor*. Traducere și comentarii, Bucarest, 1935

<sup>5</sup> P. V. Adrianova-Peretz, *ed. cit.*, p. 47; G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 71.

<sup>6</sup> P. V. Adrianova-Peretz, *ed. cit.*, p. 48 (в Переяславци), G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 73.

l'Arabe Idrisi retient qu'« il y a quatre jours de voyage de Deristra jusqu'à la ville de Berisklâfisa, vers l'Est ; elle est située sur le Danû dans le voisinage de grands marais. Il y a de là quatre autres jours de voyage, le long du fleuve, jusqu'à la ville de Disîna qui est située avant l'embouchure du Danû... »<sup>7</sup>.

Deristra étant évidemment Dristra, c'est-à-dire Slistra, sur le Danube (Danû), l'identification de Berisklâfisa avec Preslav a fourni aux chercheurs qui nous ont précédé une preuve de plus que la Petite Preslav se trouvait sur le Danube, à la différence de la Preslav bulgare, l'ex-capitale des tsars.

Le nom de la Petite Preslav n'apparaît, en toute rigueur, que dans les chroniques de Cédrenus (Skylitzès en réalité) et de Zonaras.

Skylitzès, dans l'abrégé de Cédrenus, note que « L'an 6508 <sup>8</sup>, 13<sup>o</sup> indiction, l'empereur <sup>9</sup> ayant envoyé une solide armée contre les forteresses bulgares d'au-delà de l'Hémus <sup>10</sup>, sous le commandement du patrice Théodorokanos et du protospathaire Nicéphore Xiphias, prit la Grande Preslav et la Petite ainsi que Pliscova » <sup>11</sup>.

A quelques différences près, Zonaras consigne à propos des mêmes événements que Basile II le Bulgaroctone « partit en guerre contre les Bulgares et, après leur avoir démantelé quelques-uns des forts de Sardica, s'en retourna à Mosynopolis. Il prit aussi la Grande Preslav et la Petite ainsi que Pliscova par l'entremise de ses généraux » <sup>12</sup>.

Mais si Skylitzès et Zonaras ont le mérite de bien attester l'existence d'une Petite Preslav à la même date (an 1000) que la Grande, leur témoignage ne nous apprend rien de sa situation géographique <sup>13</sup>.

<sup>7</sup> Cf. G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 27 (d'après Tomaschek, *Zur Kunde der Hamus-Halbinsel*, II, dans *Sitzungsberichte der Wiener Akademie, Phil.-Hist. Classe*, CXIII, p. 301).

<sup>8</sup> Ce qui correspond à l'an 1000 de notre ère. Pour Zlatarski toutefois les événements remonteraient, sur le témoignage catégorique de l'Arabe Iahya, à l'an 1001. (Voir P. Diaconu, *Despre datarea valului de piatră din Dobrogea și localizarea evenimentelor din nota Toparhului grec*, dans « Studii », XV — 5, p. 1221.)

<sup>9</sup> Basile II le Bulgaroctone.

<sup>10</sup> La chaîne des Balkans.

<sup>11</sup> *Georgius Cedrenus Ioannis Scylitzae ope ab I. Bekkero suppletus et emendatus* II, Bonn, 1839, p. 352 ( τήν τε μεγάλην εἶλε Περοθλάβαν καὶ τήν μικράν καὶ τήν Πλίσκοβαν )

<sup>12</sup> *Ioannis Zonarae epitomae historiarum libri XIII—XVIII* (ed. Th. Buttner-Wobst) Bonn 1897, p. 559 ( .. εἶλε δὲ καὶ τήν μεγάλην Περοθλάβαν καὶ τήν μικράν καὶ τήν Πλίσκοβαν διὰ στρατηγῶν .. ) On pourrait encore invoquer le témoignage de la chronique versifiée d'Ephrem (*Ephraemius ex. recogn. I. Bekker*, Bonn, 1840, p. 127, v. 2915—2916 ἐλὼν δὲ Μουσῶν τὰς καθ' ἑσπέραν πόλεις, || Ἀγρίδα καὶ Σκόπια, Πρεσθλάβας δύο etc. ) qui rappelle la conquête des deux Presthlaves. Mais il est prouvé que cet auteur démarque les sources byzantines déjà connues ; cf. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica* I, Berlin, 1958, p. 256

<sup>13</sup> P. Diaconu, *Autour de la localisation*, p. 53, tire de ces deux textes la conclusion que l'on a là l'itinéraire même des forces byzantines, ces trois places fortes étant donc énumérées selon leur position géographique ; ce qui revient à dire, selon ce chercheur, que la

Les autres sources byzantines où l'on relève le nom de Preslav — Constantin Porphyrogénète <sup>14</sup>, Léon Diacre <sup>15</sup>, Michel Attaliatè <sup>16</sup>, Nicétas Choniatès <sup>17</sup>, Georges Acropolite <sup>18</sup>, Manuel Philès <sup>19</sup>, — se rapportent indubitablement à la Grande Preslav, qu'elles appellent habituellement Πρισθλάβρα ou ἡ (Μεγάλη) Πρισθλάβρα, nom qui se lit encore sur les bulles de plomb de deux stratèges byzantins <sup>20</sup>. Les détails qu'elles fournissent

Petite Preslav se trouvait entre la Grande Preslav et Pliska. Nous ne pouvons partager ce point de vue. Pour nous, l'auteur de la source commune à Cédrenus et à Zonaras (bien qu'inconnue, voir sur ce point G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, Berlin, 1958, p. 274 et 345) a eu soin d'éviter pour des raisons d'ordre stylistique la répétition du nom de Preslav. Aussi inclinons-nous à croire qu'après la prise de la Grande Preslav, l'un des généraux s'en alla conquérir la Petite Preslav, tandis que son collègue réglait le sort de Pliska. On sait que lors de cette campagne Tivaditsa (София) et Vidin furent également prises par les Byzantins. Il est vrai, Silistra n'est point mentionnée par les sources relatives à ces événements. L'extrême importance de cette place impose l'explication fournie par N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946, p. 47 qu'elle était « toujours restée au pouvoir du stratège byzantin qui y résidait » (Voir aussi là-dessus P. Diaconu, *Despre datarea*, p. 1231 et note 3.) On observera encore que le Manassès slavon (voir I. Bogdan, *Cronica lui Constantin Manasses Traducere mediobulgară*, Bucarest, 1922, p. 201. La récente édition de I. Dujčev nous a été inaccessible), mentionne lui aussi la prise de Vidin, de Pliska, de la Grande Preslav et de la Petite ainsi que de bien d'autres villes y compris Skoplje ( .. ΠΡΙΣΤΑΒΡΑ ΒΥΛΑΥΗ Η ΠΑΝΣΚΑ Η ΒΕΛΗΚΑ ΠΡΑΒΛΑΒ Η ΜΑΔΑΥΗ Η ΠΡΟΧΑΒ ΓΡΟΔΟΚΑ ΜΗΟΚΑ ) Mais si ces détails ne se lisent point dans le Manassès grec original, on sait qu'ils sont puisés à l'Histoire de Zonaras; voir G. Moravcsik, *op. cit.*, p. 354.

<sup>14</sup> Constantin Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio* (éd. Gy. Moravcsik et R. J. H. Jenkins), Budapest, 1949, 32/10 et 40/10 (Cf. aussi Constantin Porphyrogenitus *De Adm. Imp.*, vol. II, *Commentary* by F. Dvornik, R. J. H. Jenkins, B. Lewis, Gy. Moravcsik, D. Obolensky, S. Runciman, Londres, 1962, p. 151.)

<sup>15</sup> *Leonis diaconi Caloensis historiae libri decem* (éd. C. B. Hase), Bonn, 1828, p. 131—139.

<sup>16</sup> *Michaelis Attaliotae historia* (éd. Wl. Brunet de Presle et I. Bekker), Bonn, 1853, p. 37.

<sup>17</sup> *Nicetae Choniatae historia* (éd. I. Bekker), Bonn, 1835, p. 486. Il nous faut redresser ici une erreur de N. Iorga, *Etudes byzantines*, II, Bucarest, 1940, p. 38, qui parle de « Prist-lave petite ville d'Ogygie ». Notre grand historien a été trompé par l'expression πύλις δ'αύτη Ὀγγυγία dans la description que Nicétas Choniatès brosse de l'ancienne capitale bulgare. En fait, loin de désigner le nom de la contrée de l'Hémus où se dresse Preslav la Grande, Ὀγγυγία est un adjectif féminin (dérivé du nom d'Ogygos, héros éponyme de la Thèbes antique) et il signifie quelque chose comme *extrêmement ancien, vénérable*. Des réminiscences littéraires de ce genre sont monnaie courante chez ce chroniqueur qui, féru de classicisme et entiché de vocables ampoulés ou hermétiques, n'en a pas moins raté l'occasion de surenchérrir ici en usant de l'autre forme féminine, Ὀγγυγίος, affectonnée par Eschyle pour qualifier des villes comme Thèbes (*Perses*, vers 37) et Athènes (*ibidem*, vers 973). Pareille épithète prouve en l'occurrence que Nicétas Choniatès se réfère effectivement à l'antique et vénérable métropole bulgare, en dépit des dénégations de N. Iorga, *op. cit.*, loc. cit.

<sup>18</sup> *Georgis Acropolitae opera* (rec. A. Heisenberg) I, Leipzig, 1903, p. 20.

<sup>19</sup> *Manuelis Philae carmina* (éd. E. Miller) II, Paris, 1857, p. 250, 251 et 255. (Cf. aussi C. Jireček, *Das christliche Element in der topographischen Nomenclatur der Balkanländer*, mémoire N° XI des *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, t. 136, Vienne, 1897, p. 83, à l'appendice intitulé *Die bulgarischen Burgen bei Manuel Philes.*)

<sup>20</sup> Celui de Léon Pégonitès, protospathaire et stratège de la Grande Preslav (v. N. Bănescu, *op. cit.*, p. 41 et N. Bănescu et P. Papahagi, *Plombs byzantins découverts à Silistra*, dans « Byzantion », X, 1935, p. 602 et 603) et celui d'Andronic Doukas, portant même titulature (v. N. Bănescu, *op. cit.*, p. 41—42 et note 1, qui corrige judicieusement la lecture proposée par T. Gerasimov, *Byzantinische Bleisiegel aus Pliska*, dans *Bulletin de l'Institut Archéologique bulgare*, XIV, Sofia, 1942, p. 190).

prouvent bien, même si elles ne précisent pas plus explicitement de quelle Preslav il s'agit, qu'il n'est pas question en l'occurrence de la localité danubienne, mais de celle de Bulgarie, l'antique capitale dont nous avons déjà rappelé le souvenir <sup>21</sup>.

Un texte, un seul, parle, il est vrai, de la Grande Preslav du Danube, l'*Alexiade* d'Anne Comnène <sup>22</sup>. C'est à juste titre, selon nous, que certains érudits ont estimé que la fille de l'empereur Alexis I<sup>er</sup> Comnène aura commis une bévue — *errare humanum est* — et écrit distraitemment *Grande* au lieu de *Petite*. Mais nous y reviendrons plus loin.

Enfin, il existe encore un texte byzantin qui mentionne une Preslav, sans que l'on puisse trancher catégoriquement à première vue de laquelle des deux il retourne. Georges Codinos attribue en effet à l'empereur Constantin la fondation des villes de Preslav, Dristra (*Silistra*), Pliskova (*Pliska*) et Constantia <sup>23</sup>. Si cette information correspond à la réalité,

<sup>21</sup> Le nom de Preslav dans les sources byzantines, dont nous avons eu connaissance, apparaît sous diverses variantes orthographiques et phonétiques que l'on peut réduire à trois catégories principales : Preslav, Perslav et Perislava. Cette incertitude se reflète d'abord dans le manuscrit du *De Adm Imp* de Constantin Porphyrogénète, qui connaît ἡ Πρεσθλάβος (40/10) et ἡ Περσθλάβος (32/130). La forme Preslav (orthographiée tantôt Πρεσθλάβα et tantôt Πραισθλάβα) se lit d'abord une fois dans le *De Adm. Imp.* déjà cité, puis chez Léon Diaire, p. 131, 133, 134, 139, chez Michel Attahate, p. 37 sur les bulles des stratèges Léon Pégomtès et Andronic Doukas (voir la note précédente), puis chez Manuel Philès, loc. cit. (Nicéas Chomatès connaît la variante Περισθλάβα, p. 486, mais un manuscrit de son ouvrage — dont on n'a pas encore d'édition critique — porte Πρεσθλάβα, ibidem, app. crit.) et chez Ephrem (loc. cit.). La forme Perslav (Περσθλάβα) apparaît sous la plume de Cédrenus (Skylitzès), p. 452, etc., de Zonaras, p. 528, 529, 559 (voir aussi les variantes de l'apparat critique, p. 527), de Georges Acropole, p. 20 (voir ici aussi l'apparat critique) de même que chez Codinus (cf. *Georgii Codini excerpta de antiquitatibus Constantinopolitanis*, éd. E. Bekker, Bonn, 1843, p. 23) La puriste Anne Comnène, enfin, semble identifier le préfixe slavon avec le préfixe grec περι-, d'où Περισθλάβα, p. 95–96; mais l'*Épitomé* de son *Alexiade* donne partout la forme Περσθλάβα (cf. B. Leib, vol. cit plus bas, p. 95, app. crit.) Un manuscrit de Zonar.s (p. 527, app. crit.) porte aussi Περισθλάβα A noter que les interpolations d'histoire bulgare du Manassès slave (I Bogdan, *op. cit.*, p. 197 et 201 et app. crit.) ont Πρασλακ ou Πρεσλακ Comme elles découlent en fait de l'histoire de Zonaras, on peut croire que le codex utilisé par le traducteur médio-bulgare connaissait la forme Πρεσθλάβα, que l'on rencontre du reste dans l'un des manuscrits du texte grec (Zonaras, p. 527, app. crit.). Notons enfin que certains manuscrits de G Acropole (p. 20 app. crit.) présentent des formes barbarisées Περσασθλάβα, Περσασλάβα, Παρασθλάβα, dues probablement à l'impérite des copistes Quant à la déclinaison du nom, on notera — outre le féminin en -ος chez Constantin Porphyrogénète — les génitifs en -ας (généralement) et parfois en -ης (certains manuscrits de Zonaras, p. 527, 529) Pour d'autres formes slavonnes (Πρασλακον, Πρασλακα, Πρεσλακ'εκαρο) voir I Dujčev, Изъ старата българска книжнина, I, Sofia, 1943, p. 98 et II (s.a.), p. 42 et 279 (d'autres textes en traduction bulgare dans I, p. 157 et 160; II, p. 102, 164, 165, 226). Formes latines ecclesia Proslave (II, p. 15), Prosthla-vensis, Postolavensis (cf. I. Dujčev, *Innocentii P.P. III epistolae ad Bulgariae historiam spectantes*, Sofia, 1942, p. 46, 49, 96–97, 98). Faut-il rattacher le nom de Preslav à l'adjectif прѣславенъ, glorieux, célèbre? (A rapprocher de l'épithète περιφανής, de même signification, dont Anne Comnène gratifie cette ville.)

<sup>22</sup> Anne Comnène, *Alexiade*, II, Paris, 1943 (éd. B. Leib), p. 96 (= VII, III<sub>4</sub>).

<sup>23</sup> G. Codinus, éd. cit., loc. cit. (ἔκτισε πλεις ἐκεῖσε, τὴν τε Περσθλάβαν, τὴν Δίστραν, τὴν Πλίσκουσαν καὶ τὴν Κωνσταντίαν .). La séparation entre Constantia — Constantia

elle ne saurait concerner que la Grande Preslav où l'on aurait trouvé tout comme à Pliska, des ruines romaines <sup>24</sup>. Si Constantia désigne plutôt Constanța sur la mer Noire, que Constantiana Daphne sur le Danube ou quelque autre place du même nom, c'est ce que l'on ignore <sup>25</sup>. Aussi ne peut-on point se fonder sur la mention de Preslav à côté de Silistra chez Codinos pour en tirer la conclusion qu'il s'agit là de la Preslav danubienne.

Dans ces conditions les seules sources à prendre en considération pour la localisation de la Preslav du Danube semblent être la Chronique de Nestor, la Géographie d'Idrisi et l'Alexiade d'Anne Comnène. Mais résistent-elles à la critique ?

Avant de fournir une réponse à cette question, qu'on veuille bien nous permettre d'indiquer les divers points du Danube où des savants, souvent réputés, se sont efforcés d'emplacer la Petite Preslav en s'autorisant des trois témoignages ci-dessus.

Comme nous jugeons superflu de retracer tout l'historique de leurs débats, nous nous bornerons à grouper les opinions émises par ces érudits dont nous nous défendons du reste de prétendre épuiser la liste. Leurs points de vue en effet se réduisent à quatre, à quelques variantes près. Les voici :

1) La Petite Preslav se trouvait sur le bras de Saint-Georges dans le delta du Danube.

2) Elle dressait ses murailles du côté d'Isaccea.

3) Il faut la rechercher entre Hîrșova et Cernavoda.

4) Elle était située entre Silistra et Turtucaja (Toutrakan)

Il existe enfin une cinquième opinion, celle exposée par Petre Diaconu dans la présente livraison de cette revue et à laquelle nous ferons certains renvois au bas des pages de notre présente étude. Pour ce chercheur, la Petite Preslav se trouve en Bulgarie, non loin de la Grande Preslav, et s'identifie à la forteresse de Ćar Kroum (anciennement Ćatalar).

C'est sur le bras de Saint-Georges que Drinov recherche la Petite Preslav. Jireček, suivi par G. I. Brătianu, la place à Prislava même (l'actuelle localité de Nufărul, précédemment Ada Marinescu). De même Syrku et Popa-Lisseanu. Moins éclairé sur la question, Lebeau était d'avis

sur la mer Noire — et Constantia (Constantiana Daphne (?) sur la rive gauche (?) du Danube) — Spanțov, selon certains auteurs — n'est pas encore définitivement tranchée. On devra faire entrer en ligne de compte aussi les deux inscriptions trouvées en Bulgarie à Malamirovo et à Sečište du corpus de V. Beševhev, *Die protobulgarschen Inschriften*, Berlin, 1963, p. 125, 130, 190 et 197. Voir aussi plus bas, p. 25, note 34.

<sup>24</sup> Cf. V. Ivanova-Mavrodinova, *op. cit.*, p. 108—110.

<sup>25</sup> Il existait même en Italie une Constantia, la ville de Cosenza, en Calabre. Voir la *Vita di Sant'Elia il Giovane* (éd. G. Rossi Taibbi), Palermo, 1962, p. 82 (ἐν Κωνσταντία τῆς Ἰταλίας).



que cette Preslav se trouve à l'est de Tulcea, à proximité des bouches du Danube. Et Bury également. Sous l'influence de Schlumberger, Chalandon et Mutafčiev croient que la ville se trouvait près du Delta. V. Avramov se prononce pour l'est de Tulcea. Le récent traité d'histoire de la Bulgarie parle du bras de Saint-Georges. Tous ces auteurs sont visiblement influencés par la ressemblance, surprenante à première vue, des noms de Prislava (Nufărul) et Preslav <sup>26</sup>.

Škorpil, lui, estime que Preslav est tout un avec Niculițel. Sur les cartes qui accompagnent leurs classiques histoires de Byzance, Vasiliev et Bréhier pointent la Petite Preslav près d'Isaccea. Mais Ostrogorski la fait figurer quelque part aux bouches du Danube. Enfin, sous la plume de Ștefan Pascu, le récent traité d'histoire de la Roumanie nous apprend que Pereiaslavets était « située probablement près d'Isaccea » <sup>27</sup>.

Le troisième point de vue énoncé concerne la zone Hîrșova-Cernavoda. Telle était l'opinion de Zlatarski qui s'arrêta à la Capidava romano-byzantine, non loin du village de Boasgic (aujourd'hui Dunărea), en face des marais du Danube et de « l'île de Balta » comme il appelle bizarrement les marais (« balta » en roumain) de la Ialomîța. Hésitant, Iordan Georgiev se borne à déclarer que la ville se trouvait quelque part entre Hîrșova et Cernavoda. Récemment enfin, B. Nedkov plaide pour localiser les vestiges de Preslav à 18 km de Hîrșova, à Eski Sarai, dans la steppe de Dobroudja. Toutes ces opinions ont pour point de départ la Géographie d'Idrisi. Comme, selon le savant arabe, il y a quatre jours de voyage de Silistra à Barisklâfisa (Preslav) et quatre autres de cette localité jusqu'à Vicina (identifiée par eux avec Măcin), il en résulterait que la Petite Preslav doit se trouver approximativement à mi-chemin, c'est-à-dire du côté de Capidava ou de Hîrșova <sup>28</sup>.

<sup>26</sup> M. Дринов, Съчинения, I, p. 464; С. Jiresek, История на Българите, Sofia, p. 239; Gh. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 90; P. A. Syrku, cité par V. Avramov, *op. cit.*, p. 150; G. Popa-Lisscanu, *op. cit.*, p. 71, Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, XIV, p. 94 sq.; J. B. Bury, *A history of the Eastern Roman Empire from the fall of Iren to the accession of Basil I*, Londres, 1912, p. 338; G. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 71, note 3; F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I<sup>er</sup> Comnène*, Paris, 1900, p. 116; P. Moutafčiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des Pays danubiens*, Sofia, 1937, p. 187; V. Avramov, *op. cit.*, p. 149 sqq; История на България, I, Sofia, 1954, p. 132.

<sup>27</sup> K. Škorpil, dans Абоба-Плиска, 1905, p. 539; A. A. Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*, II, Paris, 1932 (carte V); L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, 1947 (carte III); G. Ostrogorski, *Histoire de l'État byzantin* (trad. J. Gouillard), Paris, 1956, p. 291 (carte III); *Istoria României*, II, Bucarest, 1962, p. 31; C. Cihodaru, *Precizări necesare în legătură cu datarea valului de piatră din Dobrogea și însemnările toparhului bizantin*, dans « Studii », XVI, 5, 1963, p. 1127.

<sup>28</sup> V. N. Zlatarski, *Два известни български надписа от IX в.*, dans « Сборник за народни умотворения наук и книжина », XV, Sofia, 1898, p. 136—138; I. Georgiev, *История на българска народъ*, Stara Zagora, 1904, p. 145; V. Nedkov, *България и съседните ѝ земли през XII век според «Географията» на Идриси*, Sofia, 1960, p. 134—135

Notons encore en passant que, si Tomaschek songeait à Boasgie pour l'emplacement de la Petite Preslav, Škorpil, renonçant à sa première identification de cette ville avec Niculițel, jeta finalement son dévolu sur le village de Kadikioi, entre Silistra et Turtucaia (Toutrakan). Son avis a fait prime, semble-t-il, en Bulgarie, car dans la nomenclature actuelle des localités de la R. P. de Bulgarie ce village porte le nom de Malăk Preslavăț, autrement dit Petite Preslav <sup>29</sup>.

Tous ces points de vue, on le voit, se choquent et s'entrechoquent délibérément. Aussi n'est-il pas surprenant que certains savants, comme Šafarik par exemple, aient déclaré que l'emplacement de la Petite Preslav était inconnu, ou, comme Golubinski, qu'on peut purement et simplement s'attendre à la découvrir n'importe où sur le Bas-Danube <sup>30</sup>. Leur façon de comprendre les choses est évidemment le résultat de la lecture, au pied de la lettre, de la chronique de Nestor qui, on l'a vu précédemment, nous apprend que pour Svjatoslav Pereiaslavets, sur le Danube, était le cœur, c'est-à-dire la capitale, de ses Etats.

Le désaccord des savants nous oblige d'une part à passer au crible fin les sources utilisées jusqu'à présent pour localiser la Petite Preslav et; d'autre part, il nous invite soit à nous en tenir à la circonspection d'un Šafarik ou d'un Golubinski, soit à proposer une nouvelle identification de la ville fantôme.



Chronologiquement parlant, la plus ancienne mention de la Petite Preslav semble être l'information de Nestor relative aux campagnes que Svjatoslav entreprit en Bulgarie d'abord en 968, puis en 971 <sup>31</sup>. Que le prince de Kiev avait conquis 80 villes — городъ — sur le Danube, c'est ce que l'on se refusera à admettre, à moins d'entendre par là des établissements, urbains et autres, situés non pas sur la rive même du fleuve, mais bien dans la région du Bas-Danube, plus précisément dans la Dobroudja roumaine et surtout dans le nord-est de la Bulgarie. Il ne faut pas perdre de vue en effet que les Russes, appelés par les Byzantins à la

(voir aussi J Bromberg, *Toponymical and historical Miscellanies on medieval Dobroudja, Bessarabia and Moldo-Wallachia*, dans « Byzantion », XII-2, 1937 et la riposte de N. Bănescu, *Fantaisies et réalités historiques*, ibidem, XIII-1, 1938, p. 80—81).

<sup>29</sup> W. Tomaschek, *op. cit.*, p. 301—302. К. Škorpil, *Българска историческа библиотека*, II-2, p. 107, 109 (d'après V. Avramov, *op. cit.*, p. 151); V. Beševliev, *op. cit.*, p. 258

<sup>30</sup> Šafarik, *Славянски древности*, II-1, p. 359 (d'après V. Avramov, *op. cit.*, p. 150); E. Golubinski, *Краткий очерк историй православных църквей*, p. 51; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, 1935, p. 256; N. Iorga, *op. cit.*, I, Bucarest, 1939, p. 21—22

<sup>31</sup> Pour la chronologie de la campagne — 971 ou 972 — voir la bibliographie indiquée par G. Ostrogorski, *Histoire de l'État byzantin* (trad. J. Gouillard), Paris, 1956, p. 319, note 2.

rescousse dans leur guerre contre les Bulgares, renversèrent le tsarat bulgare. Et nous ne pouvons pas nous imaginer que Svjatoslav qui s'était emparé de la capitale des vaincus, Preslav (la Grande), ait choisi une Preslav quelconque et incidemment homonyme, sur le Danube, pour remplacer Kiev, déjà illustre, à la tête de son Etat. Il est bien plus naturel qu'il ait voulu hériter, à l'instar des conquérants de tous les temps, de la glorieuse tradition de la capitale des vaincus<sup>32</sup>. Mais une constatation s'impose encore à notre esprit, c'est qu'il est étonnant que personne ne se soit montré surpris jusqu'ici que Svjatoslav aurait pu choisir pour capitale une localité des bords du Danube, alors que sur la rive gauche caracolaient les Petchénègues<sup>33</sup> de longue date à la solde de Byzance contre les Russes<sup>34</sup>.

Et même si l'autorité du prince de Kiev débordait quelque peu outre Danube, la chose ne pouvait être que très aléatoire et de courte durée. Les gens de Constantia et de quelques autres petites places de la rive gauche du Danube ne revinrent-ils pas à résipiscence pendant le siège même de Silistra par Tzimiscès, quand ils comprirent la supériorité des armes byzantines ?<sup>35</sup> C'est ainsi que les Petchénègues de leur côté n'allaient pas tarder à se mesurer avec les soldats de Kiev, le prince russe trouvant bientôt sous leurs coups la mort des braves dans les steppes de l'Ukraine<sup>36</sup>. Il est indubitable dans ces conditions que la Preslav de Svjatoslav ne peut avoir été que la capitale des Bulgares. C'est aussi l'opinion de Zlatarski<sup>37</sup>. Il suffit d'ailleurs de relire attentivement la Chronique dite de Nestor, composée à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, mais définitivement rédigée par plusieurs auteurs à peine pendant le premier quart du XII<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>, pour remarquer que, tout comme les écrivains byzantins, elle ne mentionne, à propos des

<sup>32</sup> C'est ce qui empêche catégoriquement d'admettre l'hypothèse formulée par P. Diaconu ici-même, p. 55, en note, que Svjatoslav aurait choisi pour capitale une Preslav voisine de la Grande, d'où il aurait pu collaborer avec le tsar des Bulgares.

<sup>33</sup> Constantin Porphyrogénète, éd. cit., p. 182 fait commencer le pays des Petchénègues sur le Bas-Danube, en face même de Silistra.

<sup>34</sup> *Ibidem*, §§ 2 et 4 La *Chronique de Nestor* (édition Adrianova-Peretz, p. 47 et G. Popa-Lisseanu, p. 71) précise même que c'est en 968 que les Petchénègues attaquèrent les Russes pour la première fois. On sait toutefois que des guerriers petchénègues combattrent en 971 dans les rangs de l'armée de Svjatoslav à Silistra. Il doit s'agir d'individus racolés au nord du Danube. L'attitude même des gens de Constantia et d'autres places de la rive gauche du Danube (ici-même, p. 34) nous incite à le penser.

<sup>35</sup> Cédrenus, éd. cit., p. 401 (ἐκ Κωνσταντίας καὶ τῶν ἄλλων φρουρίων τῶν πέραν ἰδρυμένων τοῦ Ἰστρου); Zonaras, éd. cit., p. 530 (ἐκ Κωνσταντίας δὲ καὶ φρουρίων ἐπέρων) Cédrenus, p. 412, montre encore que Tzimiscès accorde toute son attention aux forteresses et aux villes des deux rives du Danube, après avoir solidement instauré son autorité à Silistra. Voir *Istoria României* II, Bucarest, 1962, p. 50-51.

<sup>36</sup> *Chronique de Nestor*, éd. Adrianova-Peretz, p. 53 et trad. G. Popa-Lisseanu, p. 77.

<sup>37</sup> V. N. Zlatarski, *История на Българската държава през средните векове*, I-2, Sofia, 1927, p. 598-599. Voir aussi ici-même p. 42-43, note 18, P. Diaconu, *op. cit.*, dont nous faisons nôtres sans réserves les observations.

<sup>38</sup> D. D. Blagoi, *Istoria literaturii ruse (sec. X-XVIII)* I, Bucarest, 1963, p. 61 et 64.

événements de la guerre russo-byzantine de 971, que les batailles livrées sous Preslav et sous Silistra <sup>39</sup>. Or il serait par trop curieux que la Preslav (Pereiaslavets) de Nestor fût différente de la Presthlava ou Peristhlava des historiens grecs ! Tout ce que l'on observera c'est que Nestor, ou quelque continuateur, désireux de ménager l'amour-propre de ses compatriotes, a quelque peu arrangé les choses, de façon à ne pas trop laisser voir que les Byzantins avaient écrasé les troupes de Kiev, mais à accréditer l'idée que les deux adversaires étaient arrivés à composition <sup>40</sup>. Certes, la Chronique de Nestor ne parle pas expressément de Preslav ni de la Grande Preslav, mais seulement de Pereiaslavets, la Petite Preslav. La raison peut en être la ressemblance du nom de cette ville avec celui de la ville de Péreiaslavl, dans la région de Kiev, que les Byzantins appelaient ἡ ἐν Ῥωσίᾳ Πρεσθλάβα, la Preslav de Russie <sup>41</sup>. A moins qu'à l'époque où fut composé le récit des exploits de Svjatoslav par l'un des auteurs (ou remanieurs) de la Chronique dite de Nestor, ce dernier avait connaissance d'une Petite Preslav alors florissante sur le Danube. D'où, dans son esprit, une confusion justifiée par son ignorance des lieux et la grande distance entre son pays et les territoires danubiens. Sans compter que l'on savait pertinemment que les guerriers de Svjatoslav s'étaient emparés de la Bulgarie en remontant le Danube avec leurs barques monoxyles <sup>42</sup>, après avoir affronté les lames de la mer Noire, et qu'ils avaient ensuite regagné par la même voie leur pays où la mort guettait leur prince.

Nous voici donc mis en demeure de renoncer à considérer la chronique de Nestor comme source susceptible de nous aider à fixer sur la carte l'emplacement de la Petite Preslav. Même si une confusion de noms implique l'existence d'une Preslav sur le Danube à un moment donné, les faits historiques retracés concernent uniquement l'ancienne capitale des tsars bulgares. Svjatoslav au grand jamais n'a caressé le rêve d'établir sa capitale aux bouches du Danube ou sur le cours inférieur du fleuve, comme l'ont affirmé un peu trop à la légère bien des historiens, par ailleurs fort estimables.

<sup>39</sup> Voir aussi les remarques pertinentes de P. Diaconu, *op. cit.*, ici-même, p. 41—43, *Chronique de Nestor*, éd. Adrianova-Peretz, p. 50—53 et trad. G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 74—77.

<sup>40</sup> Le traité conclu entre Svjatoslav et Tzimisès dans la *Chronique de Nestor*, éd. Adrianova-Peretz, p. 52 et trad. G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 76—77.

<sup>41</sup> E. Honigmann, *Studies in Slavic Church History*, dans « Byzantion », XVII, 1945, p. 141 (variante d'un des manuscrits d'un écrit de Léon, métropolite de Russie, composé en 1037 à propos de la question des azymes et adressé aux Romains ou Latins).

<sup>42</sup> Sur les monoxyles on consultera les très utiles observations de D. Obolensky dans *Constantin Porphyrogenitus De Administrando Imperio. Volume II. Commentary...*, edited by R.J.H. Jenkins, Londres, 1962, p. 23—25.

Au tour d'Idrisi maintenant. Disons tout de suite que la nouvelle édition que l'orientaliste bulgare Boris Nedkov vient de publier de sa *Géographie* bouleverse tout ce que l'on savait du témoignage du savant arabe, mal lu et, partant, erronément traduit et interprété par Jaubert et par Tomaschek<sup>43</sup>. Loin de prétendre qu'il y a « quatre jours de voyage de Deristra (*Silistra*) jusqu'à la ville de Berisklâfisa vers l'est »<sup>44</sup>, Idrisi nous apprend en réalité que « de Diristra à travers la steppe jusqu'à la ville de Barasklafisa à l'est il y a quatre jours de voyage »<sup>45</sup>.

Le même géographe ne déclare pas non plus que Berisklâfisa « est située sur le Danû (*Danube*) dans le voisinage de grands marais »<sup>46</sup>, mais précise qu'elle se trouve « sur une rivière près de havuza<sup>47</sup> », mot qui signifie en arabe lac, étang<sup>48</sup>.

On lit encore dans la traduction de Nedkov que « de Barasklafisa à la ville de Disina à l'Est il y a quatre jours de voyage... De Disina à la ville d'Armocastro... il y a deux jours de voyage »<sup>49</sup>. Et Idrisi de noter encore qu'Armocastro est située au-dessus de la mer<sup>50</sup>. Ce qui nous écarte résolument des bords du Danube.

Si, par conséquent, le voyageur venant de Silistra doit franchir la steppe pour atteindre Berisklafisa — au lieu de suivre le cours du Danube ! — cela signifie que Berisklafisa n'est point la Preslav danubienne, mais bien (si l'on admet qu'un gosier arabe a estropié le nom de Preslav) la Grande Preslav de Bulgarie ! Disina, loin d'être Măcin ou Vicina, ne saurait être alors qu'une ville des bords de la rivière homonyme (Διτζίνα), la Tiča (ou Kamtchik) citée par l'empereur Constantin Porphyrogénète<sup>51</sup>.

On relève encore dans un autre passage de la *Géographie* d'Idrisi le nom de la ville de Migalî Barasklafa. Migalî est visiblement l'adjectif grec μεγάλη, qui signifie « Grande », et il s'agit là, de toute évidence,

<sup>43</sup> P. A. Jaubert, *Géographie d'Idrisi* I, Paris, 1840, p. 386 cf. W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hamus-Halbinsel*, II. Die Handelswege im 12. Jahrhundert nach Erkundigungen des Arabers Idrisi, dans *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien* (Phil. historische Klasse) 124 (1891) VIII, p. 301—302.

<sup>44</sup> Voir plus haut, p. 19 et note 7.

<sup>45</sup> B. Nedkov, *op. cit.*, p. 78—79.

<sup>46</sup> *Supra*, p. 19.

<sup>47</sup> B. Nedkov, *op. cit.*, loc. cit.

<sup>48</sup> Voir P. Diaconu, *op. cit.*, p. 46.

<sup>49</sup> B. Nedkov, *op. cit.*, loc. cit.

<sup>50</sup> Nous nous demandons maintenant si cet Armocastro (du grec Ἐρημοκάστρον, Forteresse déserte?), qui semble correspondre à la forteresse de Ienisala, non loin de Babadag, laquelle précisément domine la mer, ne doit pas être identifiée avec la forteresse de Pampoulo ; voir P. Ş. Năsturel, *Așezarea Vicinei...*, p. 297 et 300 (d'après A. Delatte, *Les portulans grecs*, Liège-Paris, 1947, p. 231).

<sup>51</sup> *De Administrando Imperio* (éd. citée), p. 62, § 9, ligne 101 Cette rivière s'appelle Bitzina (Vicina) chez Anne Comnène, *vol. cit.*, p. 94 (= VII, VI ligne 5). L'identification chez G. I. Brătianu, *Recherches*, p. 12, 15, 18, 95.

de la Grande Preslav. Comme on nous dit aussi que « dans son voisinage coule une rivière moyenne »<sup>52</sup>, il ne saurait nullement s'agir du Danube, mais de la Tiča. A première vue, Idrisi semblerait donc parler à deux reprises de la Preslav des tsars bulgares. En fait, il s'agit, comme P. Diaconu le démontre parfaitement, d'une part de Pliska et, d'une autre, de la Grande Preslav<sup>53</sup>.

On écartera donc aussi le prétendu témoignage d'Idrisi au sujet de la Petite Preslav du Danube.

Une seule source nous reste au sujet de l'existence d'une Preslav danubienne. C'est l'*Alexiade*, dont nous allons nous occuper.



Dans le récit circonstancié des luttes qui se déroulèrent à Silistra en 1087<sup>54</sup> au cours de la guerre byzantino-petchénègue, Anne Comnène montre comment l'empereur Alexis I<sup>er</sup> son père n'ayant pas réussi à déloger les Petchénègues des deux forteresses qui dominaient la ville dont il s'était emparé, se vit obligé de se retirer au bord d'un petit cours d'eau<sup>55</sup>, non loin du Danube, où il tint un conseil de guerre avec ses généraux. Parmi les avis qui s'échangèrent à cette occasion, il y eut aussi celui des stratèges Georges Paléologue et Grégoire Mavrokatalon. Les deux commandants estimaient nécessaire de temporiser<sup>56</sup>. (Peut-être voulaient-ils attendre l'arrivée de la flotte byzantine à hauteur de Silistra.) Et ils conseillaient que l'armée allât occuper la Grande Preslav où l'on disposerait d'une excellente position stratégique, du fait qu'elle constituait un refuge imprenable<sup>57</sup>. Ici, Anne Comnène interrompt l'exposé du plan des deux chefs pour faire parade de son érudition. Écoutons-là dissenter en un style assez alambiqué au sujet de la Grande Preslav : « Cette ville célèbre, sise sur le Danube, n'avait pas autrefois ce nom barbare, mais, appelée à la grecque, elle était et on lui disait Μεγάλη πόλις, la „Grand'ville". Mais depuis que Mocros, l'empereur des Bulgares et ses descendants ainsi que Samuel, le dernier de la dynastie bulgare — tout comme le Sédécias des Juifs — as-

<sup>52</sup> B Nedkov, *op cit*, loc cit.

<sup>53</sup> Voir son article ici-même, p. 38—39.

<sup>54</sup> Nous suivons la chronologie accoutumée de cette campagne. D'autres chercheurs préfèrent la faire remonter à l'année 1088.

<sup>55</sup> Anne Comnène, *vol cit*, p 95 (= VII, III, lignes 21—22) emploie le mot ῥύαξ. Nous songeons à l'identifier avec le cours d'eau qui se jette dans le lac de Gîrlîța, au voisinage du Danube : voir la carte publiée par P. Diaconu, *Крѣпость X—XV вв. в Печенѣжскыя лѣтѣ Соаре...* dans « Dacia » V, 1961, p. 986. (Nous rappelons que *gîrlîțã* signifie en roumain « petite rivière ». Pour les autres sens dérivés, voir I. Jordan, *Nume de locuri românești în Republica Populară Română*, Bucarest, 1952, p. 37—38.)

<sup>56</sup> ἀνεβάλλοντο πόλεμον, *ibid.* ligne 25

<sup>57</sup> Voir le récit dans Anne Comnène, *vol. cit.*, p 95—96

saillirent l'Occident <sup>58</sup>, elle acquit un nom composé à la fois de la signification grecque — d'où son nom de Grande — et d'un vocable se tirant des Slaves et elle est partout appelée par ces derniers la Grande Peristhlava » <sup>59</sup>.

Nous ne sommes pas le premier à avoir observé qu'Anne Comnène a commis ici une confusion entre les deux Preslavs, la Grande et la Petite. Mocros, Hopf et Dujčev l'ont démontré <sup>60</sup>, est une métathèse du nom de Kroum. Si Anne le mentionne ainsi que Samuel, c'est qu'elle attribue à la Preslav du Danube des détails historiques relatifs en fait à l'ancienne capitale du premier empire bulgare, la Grande Preslav, et peut-être même aussi à Pliska. Dans de telles conditions, de deux choses l'une. Ou bien Anne Comnène place erronément la Grande Preslav sur le Danube, ou bien elle est victime d'une distraction qui lui fait attribuer à la ville du Danube des informations concernant en réalité l'histoire de l'ancienne capitale de la Bulgarie. Chalandon, Kulakovski, Brătescu, Beševliev, etc., croient que la princesse songe effectivement à l'antique ville des tsars <sup>61</sup>. D'autres chercheurs — Gh. I. Brătianu notamment — estiment qu'il s'agit là de la ville des bouches du Danube et même que son nom se perpétue, tout comme son emplacement, dans les ruines de la forteresse de Prislava (l'actuel Nufărul), Anne Comnène, victime d'un lapsus, ayant écrit *μεγάλη*, Grande, au lieu de *μικρά*, Petite <sup>62</sup>. Mais nous croyons avoir suffisamment montré qu'une Preslav sur le Delta du Danube n'a jamais existé.

On observera que les explications fournies par Anne Comnène constituent en réalité une parenthèse qui risque de nous faire perdre le fil de la péroraison de Paléologue et de Mavrokatakalon au conseil de guerre impérial. Écoutons donc la fin de leur discours. Peut-être s'y trouvera-t-il quelque détail qui permettra de trancher la question.

Après la recommandation du repli stratégique des troupes byzantines sur la Preslav des bords du Danube et abstraction faite de la digression plus ou moins savante d'Anne Comnène, on lit le texte suivant :

« Ayant donc ce refuge — disaient ceux qui entouraient Mavrokatakalon, — et tombant sur les Scythes (= *Petchenègues*) en engageant

<sup>58</sup> Par *Occident* il faut entendre la partie occidentale, c'est-à-dire *européenne*, de l'Empire byzantin

<sup>59</sup> Le texte grec dans Anne Comnène, *vol. cit.*, p. 96, lignes 4—14 (voir aussi la traduction de B. Leib, *ibid.*, loc. cit.).

<sup>60</sup> Cf la note complémentaire de B. Leib à Anne Comnène, *Alexiade*, vol. III, Paris, 1945, p. 253—254.

<sup>61</sup> J. Kulakovskij, *op. cit.*, p. 320; F. Chalandon, *op. cit.*, p. 116; V. Beševliev, *Zur Geographie Nordost-Bulgariens in der Spätantike und im Mittelalter*, dans « Linguistique Balkanique », IV, Sofia, 1962, p. 69

<sup>62</sup> Gh. I. Brătianu, *Recherches...*, p. 19.

journallement des escarmouches <sup>63</sup>, nous ne cesserons de leur causer des dommages et nous ne leur permettrons à aucun prix de sortir de leur propre camp pour s'approvisionner en fourrage ou se procurer ce dont ils ont besoin » <sup>64</sup>.

L'éclaircissement souhaité existe ! C'est un simple mot qui nous l'apporte, l'adverbe *ὀσημέραι* <sup>65</sup>. Sa signification — *chaque jour, quotidiennement* — prouve effectivement que la ville où les deux stratèges voulaient persuader leur empereur de se rendre était si près de Silistra, solidement tenue par les défenseurs petchenègues des deux acropoles, que les Byzantins pouvaient, en se servant de cette base d'opérations, se mesurer *journallement* avec leurs adversaires et les empêcher de sortir de leur camp fortifié, leur coupant de la sorte tout moyen de ravitaillement.

Un coup d'œil sur la carte de la région qui s'étend de Silistra à la Grande Preslav de Bulgarie montre qu'il y a bien une centaine de kilomètres à vol d'oiseau entre ces deux points. (Sur le terrain la distance doit être un peu plus forte <sup>66</sup>.) Ce n'est donc point de la Grande Preslav, trop éloignée, que les soldats d'Alexis I<sup>er</sup> Comnène pouvaient inquiéter *chaque jour* les Petchenègues de Silistra en les harcelant et en les tenant en haleine dans leur camp, mais d'une autre Preslav beaucoup plus proche. (Soit dit en passant que le plan eût été encore plus fantastique à concevoir d'une Preslav des bouches du Danube !)

Aussi nous rangeons-nous résolument à l'avis de ceux des chercheurs qui estiment que dans ce passage de l'*Alexiade* les connaissances de l'auteur se sont embrouillées autour de la Grande et de la Petite Preslav <sup>67</sup>. L'informateur de la princesse porphyrogénète au sujet de la bataille de Silistra fut certainement — outre son propre père — Georges Paléologue en personne qui avait épousé une sœur de sa mère et qui participa, on l'a vu précédemment, au conseil de guerre qu'Alexis I<sup>er</sup> tint dans les en-

<sup>63</sup> δι' ἄκροβολισμῶν; v. Anne Comnène, *op. cit.*, vol. II, p. 96, ligne 16 (B. Leib, *ibidem*, traduit par « embuscades », ce qui nous semble inexact).

<sup>64</sup> Anne Comnène, *op. cit.*, vol. II, p. 96 (voir également la version qu'en donne B. Leib).

<sup>65</sup> Anne Comnène, *op. cit.*, loc. cit., ligne 16 ( . . . ὀσημέραι δι' ἄκροβολισμῶν τοῖς Σκύθαις προσβάλλοντες . . . ).

<sup>66</sup> Voir par exemple la carte reproduite par V. Beševlev, *op. cit.*, p. 70. (Peut-on du reste douter que la Grande Preslav, stratégiquement si importante, ne fût pas occupée solidement par quelque garnison byzantine, tandis que le basileus assiégeait Silistra ? Paléologue et Mavrokatalon n'avaient donc aucune raison de conseiller à Alexis d'aller occuper militairement cette place. Du reste, chez Anne Comnène le verbe *καταλαμβάνω* signifie souvent *se rendre à, arriver à*. Nous estimons donc que Paléologue et Mavrokatalon conseillaient au basileus de se rendre à la *Petite Preslav*, sans que leur avis impliquât la nécessité de la conquérir par la force.)

<sup>67</sup> Supra, p. 21



virons de l'imprenable Silistra<sup>68</sup>. Anne Comnène a eu l'heureuse idée de prévenir ses lecteurs qu'une bonne partie des faits narrés dans son histoire, elle les a entendu raconter bien des fois de la bouche de son père et de cet oncle<sup>69</sup>. La confusion entre les deux Preslavs peut être plutôt le fait d'Anne, qui n'avait point voyagé dans les Balkans, que de son oncle qui avait guerroyé sur maints théâtres d'opérations. Et qui sait combien de temps s'était écoulé depuis que la princesse, claquemurée au monastère de Marie-Pleine-de-Grâces, n'avait plus eu l'occasion de s'entretenir avec l'âme qui vive de tous ces événements<sup>70</sup> ! Ne nous confie-t-elle pas elle-même vers la fin de son épopée en prose que depuis trente longues années elle n'a plus échangé la moindre parole avec les familiers de son défunt père et qu'elle a rédigé son histoire en s'aidant des matériaux qu'elle avait réunis et qu'elle comparait avec ce qu'elle savait directement des propos d'Alexis et de ses oncles<sup>71</sup> ?

En revanche, le détail précis que la Preslav d'où les Petchenègues accrochés à Silistra pouvaient être escarmouchés chaque jour par les avant-postes byzantins était située au bord du Danube, la fille d'Alexis Comnène, la nièce de Georges Paléologue n'avait d'où l'imaginer. C'est pourquoi nous croyons que la Petite Preslav se trouvait effectivement sur le Danube.

Essayons de la pointer sur la carte.

Nous ne chercherons pas longtemps pour cela. Il suffit de songer au vaste établissement découvert en 1956 dans l'îlot danubien de Păcuil lui Soare, qui fait depuis lors l'objet de fouilles assidues et systématiques dont les résultats s'avèrent de plus en plus intéressants d'une année à l'autre<sup>72</sup>. Sa distance de Silistra est de 18 km environ au fil de

<sup>68</sup> Voir B. Leib dans l'introduction de l'*Alexiade*, vol. I, Paris, 1937, p. XXV—XXVI. Quelques détails nouveaux sur Georges Paléologue dans E. Sargologos, *La Vie de St. Cyrille le Philote, moine byzantin* (+ 1110), Bruxelles, 1964, p. 257 (= 464).

<sup>69</sup> *Alexiade*, XIV, VII 5 (v. éd. B. Leib, vol. III, p. 175).

<sup>70</sup> *Idem*, XIV, VII 7 (éd. Leib, *vol. cit.*, p. 175—176).

<sup>71</sup> *Ibidem* (éd. Leib, *vol. cit.*, p. 176).

<sup>72</sup> Voici l'essentiel de la bibliographie des fouilles de Păcuil lui Soare : 1) Une série de rapports préliminaires des fouilles parus dans « *Materiale și cercetări arheologice* », V, 1959, p. 587—592 ; VI, 1959, p. 653—666 ; VII, 1960, p. 599—608 ; VIII, 1962, p. 713—722 ; 2) différents articles : P. Diaconu, *Крѣпость X—XV вв. в Пăкуял луй Соаре в свете археологических исследований* dans « *Dacia* » (Nouvelle série) V, 1961, p. 485—501 ; du même *Cetatea bizantină de pe insula Păcuil lui Soare*, dans « *Revista Muzeelor* », II — 1, 1965, p. 12—16 ; D. Vlăceanu, *Cu privire la data de început a cetății de la Păcuil lui Soare*, dans « *Studii și cercetări de istorie veche* », XIV—1, 1963, p. 207—212 ; R. Popa, *Păcuil lui Soare. O așezare dunăreană cu trăsături urbane în veacurile XIII—XIV*, *ibidem*, XV — 1, 1964, p. 107—115 ; 3) quelques notes : P. Diaconu, *Un mormint din sec XI descoperit la Dervent (Reg Dobrogea)* dans « *Studii și cercetări de istorie veche* », XIV—1, 1963, p. 213—216 ; du même, *Monede rare și inedite din epoca feudală de început descoperite la Păcuil lui Soare și împrejurimi (Dobrogea)*, *ibidem*, XV—1, 1964, p. 143—147 ; I Barnea, *Sigiliu bizantină inedite din Dobrogea*, dans « *Studii și cercetări de numismatică* » III, 1960 (v p. 325—330) ; V. Culică et Petre Diaconu, *Болгарские монеты из Пăкуял луй Соаре (Румыния)*,

l'eau <sup>73</sup>. En l'an 1087, quand l'empereur Alexis affrontait les Petchenègues sous les murailles de Silistra, la forteresse de Păcuil lui Soare existait <sup>74</sup>. Les recherches archéologiques ont prouvé que c'est vers 972—976 que le basileus Jean Tzimiscès fonda cette place de guerre <sup>75</sup>. C'est de là que les Byzantins pouvaient de toute évidence fondre journellement (ὄσημέραι) sur l'ennemi, maître de Silistra, et l'empêcher ainsi de se ravitailler, lui et ses chevaux.

Il ne faudrait pas reprocher pour autant aux érudits qui se sont penchés sur la question de l'emplacement de la Petite Preslav de n'avoir pas observé ce fait jusqu'à présent. Il y a quelques années encore, personne ne soupçonnait l'existence de la grande ville forte de Păcuil lui Soare, dont les ruines étaient cachées dans le limon du Danube et sous une végétation luxuriante <sup>76</sup>. Dans ces conditions, l'adverbe ὄσημέραι pouvait passer d'autant plus facilement inobservé des lecteurs de l'Alexiade. Aujourd'hui, la faible distance qui sépare Păcuil lui Soare de Silistra, la présence de cet adverbe et la confusion d'Anne Comnène élucidée permettent, à notre avis du moins, de mettre le nom de la Petite Preslav sur les ruines, qui s'annoncent d'ores et déjà grandioses, de Păcuil lui Soare.

Un doute cependant pourrait encore planer. La Petite Preslav était-elle bien *sur* le Danube ou *au* Danube, autrement dit ses remparts se miraient-ils dans les eaux du fleuve ou bien cette place se trouvait-elle à quelque distance de cette artère ? Il suffit de rappeler que, selon Anne Comnène elle-même, Preslav était πόλις περιφανής περὶ τὸν Ἰστρον διαχειμένη, « une ville célèbre située sur le Danube » <sup>77</sup>, Silistra elle aussi est « une ville célèbre entre celles situées sur le Danube » (πόλις... τῶν περὶ τὸν

---

dans Bulletin de l'Institut d'Archéologie, Sofia, XXVI, 1963, 249—256. Ajoutons maintenant que les études consacrées à Păcuil lui Soare devront dorénavant tenir compte aussi de l'important mémoire de N. A. Oikonomidès, *Recherches sur l'histoire du Bas-Danube aux X<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles : la Mésopotamie de l'Occident* (ici-même, p. 97—135). L'auteur, qui démontre brillamment l'existence sensationnelle au Bas-Danube d'une nouvelle stratégie byzantine, celle de la Mésopotamie occidentale, n'attaque cependant pas la question de la résidence de son katépanō. Vu la coïncidence entre la date fixée par Oikonomidès au taktikon de l'Escorial, d'une part, et celle assignée archéologiquement à l'érection des murailles de Păcuil, d'une autre, il est tentant de croire que c'est dans cet flot qu'il y a chance de découvrir un jour le siège de ce nouveau commandant byzantin. L'édifice à abside le prouvera-t-il, le jour où il aura été fouillé ? P. Diaconu nous attire l'attention que les habitants de la contrée ne prononcent pas Păcuil, mais Pecuiul. Ce serait un mot d'origine petchenègue ou coumane selon I. Conea et I. Donat, *Contributions à l'étude de la toponymie petchenègue-comane de la plaine roumaine du Bas-Danube*, dans *Contributions onomastiques publiées à l'occasion du VI<sup>e</sup> Congrès international des Sciences onomastiques à Munich, du 24 au 28 août 1958*, Bucarest, 1958, p. 150 et note 3.

<sup>73</sup> R. Popa, *op. cit.*, p. 107 parle de 20 km.

<sup>74</sup> Voir les travaux mentionnés précédemment de P. Diaconu, D. Vilceanu et R. Popa.

<sup>75</sup> P. Diaconu, *Крѣпость*, . . . , p. 489.

<sup>76</sup> P. Diaconu, *op. cit.*, p. 485.

<sup>77</sup> Anne Comnène, vol. II, p. 26, lignes 4—5 (= VII, III 4).

Ιστρον διακειμένων περιφανής)<sup>78</sup>. Ailleurs, l'*Alexiade* montre les Petchenègues, chassés de Macédoine et de la région de Plovdiv, regagnant le Danube pour y camper<sup>79</sup>. On pourrait multiplier les exemples<sup>80</sup>.

Nous pourrions rappeler au besoin l'observation déjà faite plus haut que même si la Chronique dite de Nestor parle en réalité de la Grande Preslav en Bulgarie, néanmoins, pris *ad litteram*, son texte déclare que Pereiaslavets est situé sur le Danube, confusion facilitée sans doute dans son esprit par l'existence de son temps d'une Preslav — la Petite — sur le Danube, alors en plein essor.

Si l'on accepte la réponse positive que nous n'hésitons nullement à donner à la question soulevée par nous de savoir si l'on peut situer la Petite Preslav à Păcuiul lui Soare, on saisira mieux la raison d'être et le rôle de cette puissante et riche ville-forteresse. Petre Diaconu a établi que cette place de premier ordre avait été destinée à l'origine à servir en quelque sorte de bouclier à Silistra contre un péril surgissant des bouches du Danube et que c'est à Păcuiul lui Soare selon toute probabilité qu'était la base même de la flotille byzantine du Danube : la preuve en est fournie par les vestiges impressionnants des installations portuaires qui commencent à être ramenées à la lumière<sup>81</sup>. Récemment, Ion Barnea a fait connaître le sceau d'un stratège du nom de Léon, découvert sur la rive gauche du Danube, à l'est de Călărași. Il identifie ce général byzantin qui porte sur sa bulle le titre de « stratège de l'Istros », c'est-à-dire du Danube, avec le drongaire homonyme qui commanda la flotte impériale pendant les opérations militaires conduites par le basileus Jean Tzimiscès qui assiégeait dans Silistra Svjatoslav et ses hommes à peine délogés de la Grande Preslav<sup>82</sup>. C'est précisément à ce dignitaire que l'empereur aura confié la mission de créer de toutes pièces le port militaire de Păcuiul lui Soare

<sup>78</sup> *Op. cit.*, p. 95, lignes 1—2 (VII, III 2).

<sup>79</sup> *Idem*, p. 88, lignes 26—28 (VII, II) : οὕτως δὲ τῶν κατὰ Μακεδονίαν καὶ Φιλιππούπολιν μερῶν ἀπελαθέντες περὶ τὸν Ἴστρον αἰθίς ἐπαναστρέψαντες ἠὲ ὀλίζοντο...

<sup>80</sup> Les objections soulevées ici-même, p. 52, par P. Diaconu, contre le sens que nous donnons à la préposition *περὶ* nous obligent à rallonger la liste ! Ainsi, au vol. I, p. 19, ligne 3 (I, IV) on lit qu'Alexis Comnène, qui n'était pas encore empereur, dressa son camp en Thrace au bord du fleuve Halmyros — *περὶ τὸν Ἀλμυρόν* — sans retranchements ni palissades. Il faut bien admettre dans ce cas que le général usait de ce cours d'eau comme d'une fortification naturelle à laquelle il s'appuyait ! Nous admettons que *περὶ* n'implique pas nécessairement un contact immédiat, mais en tout cas un voisinage très proche. Anne Comnène n'eût pas dit que la Grande (*recite* la Petite) Preslav était au bord (ou, à la rigueur, près) du Danube, si cette ville s'était trouvée située à une centaine de km du fleuve !

<sup>81</sup> Communication verbale de P. Diaconu, qui nous a du reste fait visiter ce chantier archéologique au mois de décembre 1964 et montré ainsi les installations navales de la place forte de Păcuiul lui Soare.

<sup>82</sup> I. Barnea, *Sceaux de deux gouverneurs inconnus du thème de Paristrion*, dans « Dacia », N.S., VIII, 1964, p. 239—245. N. A. Oikonomidès, *op. cit.*, p. 68 en note élève toutefois des objections sur ce point.

pour rendre impossible à l'avenir la répétition de l'expédition armée des Russes de Kiev, comme le fait observer P. Diaconu <sup>83</sup>. Personnellement, nous faisons nôtres les conclusions ci-dessus de ces deux archéologues. Mieux encore : le libellé même du titre porté par Léon sur son molybdo-bulle — Λέοντι στρατηγῶ Ἰστριηνῶ — nous invite à penser que le thème de Paristrion (Paradounavon) n'avait pas encore été constitué à cette date-là <sup>84</sup>. Autrement, Léon se serait intitulé stratège de Dristra (Silistra), comme procédera un certain Théodore « primicier et stratège de Dristra », à la fin du X<sup>e</sup> siècle, selon la datation proposée par le Professeur N. Bănescu <sup>85</sup>. A la date où Léon fut placé à la tête de la stratégie du Danube, « le Danube d'Empire » — selon le mot à l'emporte-pièce de Nicolae Iorga <sup>86</sup> — représentait pour les Byzantins le point névralgique de leur politique étrangère. La découverte de ce sceau sur la rive gauche du fleuve, où, peu de temps auparavant, des bourgs fortifiés avaient momentanément trahi Byzance pour passer du côté de Svjatoslav <sup>87</sup>, le dominateur immédiat de la rive droite, ne saurait être un pur hasard. On doit l'attribuer aux mesures adoptées pour la défense de cette frontière fluviale de l'empire grec. Mais Constantinople pouvait redouter à toute heure une attaque brusquée des Russes, comme aussi des Petchenègues, contre cette artère d'une importance vitale pour elle. C'est ce qui appert de la façon même dont le stratège Nicéphore Ouranos, le vainqueur en 996 du tsar des Bulgares Samuel <sup>88</sup>, s'appropriera l'une des recommandations que l'empereur Léon le Sage (886—912) avait formulées autrefois à l'intention des chefs de sa flotte. « Tu prépareras — avait indiqué le souverain — de petits et de grands dromons selon la nature des peuples ennemis. Car autre est la flotte navale des barbares sarrasins et autre celle des Scythes dits du Septentrion. En effet, les uns—les Barbares — emploient des combes plus grandes et plus rapides et les autres — les Scythes — une sorte d'embarcations plus petites, plus légères et rapides car ils

<sup>83</sup> P. Diaconu, *Cetatea bizantină...*, p. 13.

<sup>84</sup> Nous commenterons à une autre occasion un intéressant passage du *De Thematibus* où le Porphyrogénète nous apprend qu'après l'invasion des Bulgares dans les Balkans, le gouvernement de la Thrace dut être scindé en trois : la Bulgarie, le Danube (αὐτός ὁ Ἰστρος) et l'Hémus. La bulle du stratège Léon peut donc être le témoin de cet état de choses qui existait encore du temps de Tzimisçès. La stratégie du Danube a donc précédé celle du Paristrion. Ce texte, pour autant que nous sachions, a jusqu'ici échappé à l'attention des historiens tant roumains que bulgares. On le lira dans l'édition critique de A. Pertusi, *Costantino Porphyrogenito. De thematibus*. Città del Vaticano, 1952, p. 84.

<sup>85</sup> N. Bănescu, *op. cit.*, p. 52, 69—70 et 171 (c'est avec ce Théodore que le savant roumain ouvre la liste des gouverneurs connus du Paristrion).

<sup>86</sup> N. Iorga, *Etudes byzantines* II, Bucarest, 1940, p. 199—210 (où est reproduit son article intitulé *Le Danube d'Empire*, d'abord paru dans les *Mélanges Schlumberger*).

<sup>87</sup> Supra, p. 25.

<sup>88</sup> L. Bréhier, *op. cit.*, p. 228 (v. aussi p. 227).

parcourent les rivières et se lançant dans le Pont Euxin, ils ne peuvent user de vaisseaux de plus grandes dimensions »<sup>89</sup>. Or, à la fin du même siècle, Nicéphore Ouranos fera sien ce conseil presque mot pour mot, sauf qu'au lieu de parler des Scythes du Septentrion, il s'exprimera plus simplement en introduisant le nom des Russes<sup>90</sup>.

Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue non plus que, de même qu'en 971 l'empereur Jean Tzimiscès avait eu recours à ses vaisseaux pour enfermer Svjatoslav dans Silistra<sup>91</sup>, de même en 1087 l'empereur Alexis Comnène, au moment de marcher par la voie de terre sur cette place forte défendue par les Petchénègues de Tatou<sup>92</sup>, ordonna à sa flotte, ancrée à Anchialos, dans la mer Noire, et qu'il confia au général Georges Euphorbéno, d'appareiller pour le Danube et de remonter le fleuve jusqu'à Dristra (Silistra)<sup>93</sup>, l'objectif même de la campagne qui s'ouvrait.

Aux dires d'Anne Comnène, « quand donc le parti des Scythes (*Petchenègues*) vit arriver Georges Euphorbéno par ce fleuve et, d'autre part, quand ils apprirent que l'empereur avec une très grosse armée allait arriver, ils trouvèrent impraticable la lutte sur les deux fronts et se mirent à rechercher un moyen leur permettant de se dérober à l'acuité du péril »<sup>94</sup>. L'*Alexiade* raconte ensuite comment les Petchénègues dépêchèrent une nombreuse ambassade pour endormir la vigilance d'Alexis qui éventa la ruse et poursuivit sa marche en avant jusque sous Silistra<sup>95</sup>. Anne Comnène ne nous apprend malheureusement plus rien du rôle assumé par la flotte d'Euphorbéno dans les eaux du Danube. On ignore donc si elle mouilla devant Silistra et participa au blocus de la place, lorsque le basileus fit la tentative que l'on sait de l'enlever de haute lutte<sup>96</sup>.



<sup>89</sup> A. Dain, *Naumachica*, Paris, 1943, p. 32 (§ 7/8).

<sup>90</sup> Idem, *op. cit.*, p. 86—87 (§ 70). Sur Nicéphore Ouranos voir la notice du *Tusculum-Lexikon griechischer und lateinischer Autoren des Altertums und des Mittelalters*, par W. Buchwald, A. Hohlweg et O. Prinz, Munich, 1963, p. 513.

<sup>91</sup> Voir le récit qu'en ont laissé Léon Diacre (éd. cit.), p. 147; Cédrenus (éd. cit.), p. 402 et Jean Zonaras (vol. cit.), p. 531. Cf. G. Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle*, Paris, 1896, p. 87—89 et 126—127.

<sup>92</sup> Anne Comnène, *vol. cit.*, p. 95.

<sup>93</sup> Idem, *vol. cit.*, p. 89 (= VII, II<sub>1</sub>).

<sup>94</sup> *Op. cit.*, p. 92 (VII, II 7). Voir aussi la traduction de B. Leib.

<sup>95</sup> *Op. cit.*, p. 92—95.

<sup>96</sup> Ci-dessus, p. 28 sqq

Que l'on accepte ou non notre identification de Păcuil lui Soare avec la Petite Preslav <sup>97</sup>, une chose demeure, à la lumière de ce qui précède : c'est que l'on ne pourra plus proposer à l'avenir les bouches du Danube ou le tronçon Hirșova-Cernavoda pour y emplacer cette dernière, en invoquant les témoignages — inexistantes — de la Chronique de Nestor ou de la Géographie d'Idrisi. A la critique de dire maintenant son mot sur l'hypothèse que nous venons d'échafauder pour porter sur la carte du Sud-Est européen la ville morte du haut moyen âge qui porta le nom de Petite Preslav <sup>98</sup>.

<sup>97</sup> Dans son article *Autour de la localisation de la Petite Preslav*, P. Diaconu ne retient plus l'identification qu'il avait proposée dans *Крѣночь* . . ., p. 501 en note, de la forteresse de Păcuil lui Soare avec celle de Glavinitsa, mentionnée par Anne Comnène. L'identification de cette dernière place forte agite présentement la science bulgare (voir les articles de K. Mijatev et I. Snegarov dans *Archeologija*, IV-1, 1962, p. 5-6 et V-3, 1963, p. 1-5). A notre avis l'*Alexiade* (cf vol III, index, s. v) autorise nettement une distinction entre deux places homonymes, l'une dans les Balkans, du côté de Janina, et l'autre dans la région du Paris-trion (sur laquelle v éd. Leib, II, p 49).

<sup>98</sup> A certaines des objections élevées ici même par P. Diaconu contre notre identification de la Petite Preslav avec la place forte de Păcuil lui Soare nous avons répondu précédemment. Ajoutons, pour le reste, que l'argument qu'une localité qualifiée de Petite doit être nécessairement proche de celle appelée Grande, ne constitue pas la règle. Il n'est que de penser à la Petite Nicée en Thrace, et à la ville de Nicée. (De même Patras et Néopatras, en Grèce, qui contredisent l'affirmation de P. Diaconu relative aux toponymes affublés de l'adjectif « ancien » ou « nouveau ».) Quant au champ de bataille où les Petchenègues écrasèrent l'armée d'Alexis I<sup>er</sup>, il devait, selon nous, être voisin de Silistra : le camp petchenègue était constitué par les deux acropoles de cette ville et le corps à corps des deux armées se déroula dans les champs de millet (κατὰ τῶν κέγχρων, *Alexiade*, vol. cit, p. 96, ligne 24), cultivés par les gens de Silistra où ces derniers, et c'est Anne Comnène qui nous l'apprend, *ibidem*, p. 82, lignes 5-6 — ayant depuis peu pris possession de divers lieux de la rive droite du Danube — s'étaient mis à cultiver du millet et du blé (κέγχρους τε καὶ πυρούς) avec l'assentiment du chef local Tatou et d'autres de ses congénères (*ibidem*, p. 81-82). Enfin, la performance hippique d'Alexis Comnène qui, après avoir été écrasé par les Petchenègues, gagna de nuit en un temps record la ville de Goloé (*Alexiade*, VII, III 12) n'est pas aussi invraisemblable qu'on le croirait. Qu'on se souvienne de Tornikios qui, le 14 septembre 1047, s'enfuit de Constantinople et « franchit en un jour les 240 kilomètres qui le séparaient d'Andrpnople », comme l'admet sans sourciller L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, 1947, p. 256. Un vieux dicton n'affirme-t-il pas que la peur donne des ailes ?

## AUTOUR DE LA LOCALISATION DE LA PETITE PRES LAV \*

par PETRE DIACONU

De l'existence d'une Petite Preslav dans la région du Danube on ne connaît qu'une seule mention précise. C'est dans la chronique de Skylitzès-Cédrénus qu'on la trouve. Comme il n'y a aucun motif de suspecter ce témoignage, on pourrait s'attendre que dans la question de l'emplacement de la Petite Preslav les recherches aient pris cette source byzantine comme point de départ.

Ce n'est malheureusement pas le cas. La plupart des historiens ont accordé leur préférence aux informations contenues dans la *Chronique* dite de Nestor (Повесть временных лет) ou dans la *Géographie* d'Idrisi.

La Chronique de Nestor qui s'étend longuement sur les deux expéditions de Svjatoslav dans les territoires sud-danubiens mentionne à sept reprises une ville du nom de Perejaslavets.

De ces mentions, il en est une qui a attiré plus particulièrement l'attention des chercheurs, celle qui figure à la date de 6477 (l'an 969 de notre calendrier). En voici le texte : « В лето 6477. Рече Святославъ къ матери своей и къ бояромъ своимъ: не любо ми есть в Києве быти, хочю жити в Перяславци на Дунаи, яко то есть середѣ земли моеи, яко ту вся благая сходятся; от Греки злато, поволоки, вина и оwoщеве, изъ Чехъ же, изъ Угоръ сребро и комони, изъ Руси же скоро и воскъ, медъ и челядь »<sup>1</sup>.

---

\* Article présenté initialement sous forme de communication le 20 novembre 1964 à l'Institut d'Archéologie de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

<sup>1</sup> *Повесть временных лет*, I, d'après l'édition de P. V. Adrianova-Peretz, Moscou — Leningrad, 1950, p. 48.

Ce qui peut se traduire comme suit : « En l'an 6477 Svjatoslav dit à sa mère et à ses boyards : Je n'aime pas résider à Kiev, je voudrais vivre à Perejaslavets sur le Danube. Là est le cœur de mon pays, là se rassemblent les richesses : de Grèce, l'or, les étoffes, le vin et toutes sortes de fruits ; de Tchéquie et de Hongrie, de l'or et des chevaux ; de Russie, des fourrures et de la cire, du miel et des esclaves »<sup>2</sup>.

Le nom de la ville de Perejaslavets dans le passage en question est considéré par certains auteurs comme un diminutif de la forme Preslav. Aussi l'ont-ils identifié avec la Petite Preslav de la chronique de Skylitzès-Cédrénus<sup>3</sup>. Et quand on a cherché à en préciser la position topographique, on a admis le principe qu'elle se trouvait au bord du Danube, étant donné que la Chronique dite de Nestor mentionne expressément « Перяславец на Дунай » autrement dit « Perejaslavets sur le Danube ».

Que cette source précise qu'à Perejaslavets se rassemblaient des marchandises de différentes régions de l'Europe, voilà qui venait encore renforcer la supposition que ladite ville était située très près de l'embouchure du Danube, car — de l'avis des mêmes historiens — c'est là seulement que pouvait s'exercer le commerce intense dont parle la chronique russe.

En usant seulement d'un pareil raisonnement, il ne leur a pas été difficile d'en arriver à localiser Perejaslavets au village même de Prislava (l'actuel Nufărul)<sup>4</sup>. Cette bourgade se dresse sur le bras de Saint-Georges, à 10 km en aval de Tulcea (fig. 1).

Conformément à un point de vue qui a joui, et qui jouit encore, d'une large circulation dans l'historiographie moderne, on percevait dans le nom de Prislava un écho tardif du nom même de la ville de Perejaslavets.

Mais l'identification du Perejaslavets d'il y a dix siècles avec la Prislava de nos jours ne repose que sur une similitude phonétique. Il faut du reste remarquer que le nom de Prislava est de date relativement ré-

<sup>2</sup> G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele Istoriei Românilor*, VII, *Cronica lui Nestor*, Bucarest, 1935, p. 73.

<sup>3</sup> Skylitzès-Cédrénus, *Historiarum Compendium*, II, Bonn, 1839, p. 452.

<sup>4</sup> On trouvera une bibliographie assez complète du problème de la localisation de Perejaslavets à Prislava dans l'ouvrage de Vasil Avramov, Юбилейный сборник ПЛИСКА-ПРЕСЛАВЪ, II, Sofia, 1929, p. 150—151. On y ajoutera : G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Celatea Albă*, Bucarest, 1935, p. 19, 90 ; id. *Vicina II*, dans « Revue historique du Sud-est Européen », XIX, 11, p. 149 ; F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, Paris, 1900, p. 110 ; G. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, 1890, p. 71, note 3, P. V. Adrianova-Peretz, *Повесть временных лет*, II, Moscou—Leningrad, 1950, Radu Vulpe, *The ancient history of Dobrogea*, Bucarest, 1940 (carte en fin de volume) ; C. Cihodaru, *Precizări necesare în legătură cu datarea valului de piatră din Dobrogea și însemnările Toparhului bizantin*, dans « Studii », XVI, 5, 1963, p. 1 127. Pour le reste de la bibliographie de la question de l'emplacement de la Petite Preslav sur le Danube en général, et à Prislava, plus particulièrement, voir l'article de Petre Ș. Năsturel, *Peut-on localiser la Petite Preslav à Păcuil lui Soare?* dans la présente livraison de cette revue, p. 17—36.



cente : il apparaît pour la première fois sur les cartes de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Par ailleurs, l'enquête archéologique que nous avons effectuée sur place prouve que l'établissement de Prislava, qui remonte à la haute

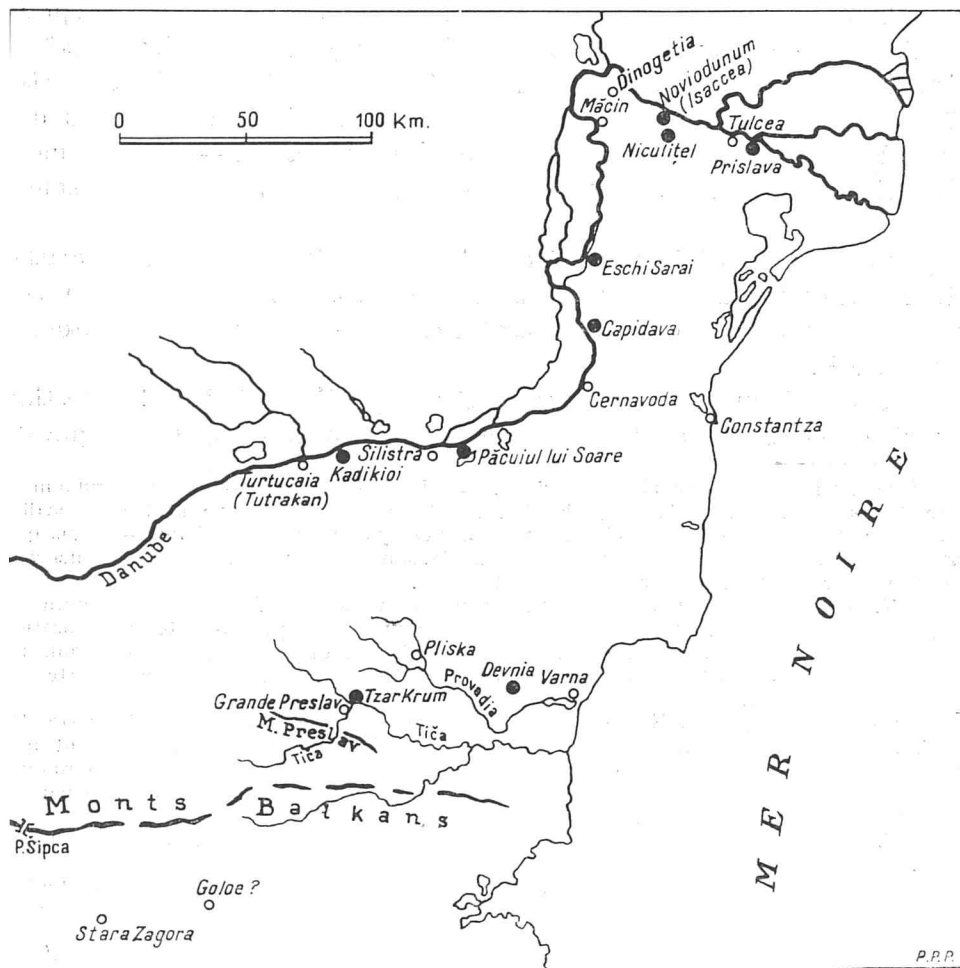


Fig. 1. — Carte du Bas-Danube (Les cercles noirs indiquent les localités où l'on a essayé depuis le XIX<sup>e</sup> siècle de localiser la Petite Preslav).

époque féodale, ne dépasse pas les proportions d'une modeste station, qui ne saurait être comparée, même de loin, avec d'autres établissements de

<sup>5</sup> Une mention certaine sur une carte autrichienne présentée au Congrès de Vienne. Voir G. I. Brătianu, *Recherches...*, carte en fin de volume. Nous ferons observer ici que certains toponymes en Dobroudja (y compris le Delta) comme Prislava, Periprava, Zaporojeni, Jurilovka, Otceacovski, etc. sont dus à l'immigration au début du XVIII<sup>e</sup> siècle des « raskolniks » réfugiés de la région du Dnieper.

la même époque du nord de la Dobroudja <sup>6</sup>. Or, Perejaslavets, qui provoquait la cupidité du prince de Kiev, doit avoir été une ville assez vaste, voire impressionnante par sa grandeur et ses richesses.

Certains historiens, par ailleurs, se sont efforcés de produire des preuves d'un autre genre pour situer cette fois Perejaslavets à Capidava <sup>7</sup> ou même à Kadikioi <sup>8</sup>, cette dernière localité se trouvant non loin de Turtucaia (fig. 1). Ces nouvelles solutions découlaient de la supposition que Perejaslavets a dû exister sur la rive du Danube, là où — conformément à la célèbre inscription de Tîrnova <sup>9</sup> — Omourtag aurait élevé un splendide palais <sup>10</sup>.

Il est inutile d'ajouter qu'entre le palais d'Omourtag et Perejaslavets il ne saurait y avoir le moindre lien que dans la mesure où la ville en question se dressait effectivement sur le Danube, et seulement entre Roussé et Silistra <sup>11</sup>.

Personnellement, nous sommes d'avis que l'essentiel de la question ne réside pas dans l'identification du Perejaslavets de la Chronique de

<sup>6</sup> Tel est le cas, par exemple, de Noviodunum — Isaccea, Dinogetia — Garvăn, Arrubium — Măcin, Troesmis — Iglîța, Capidava — Calachioi, etc. Mais Perejaslavets ne peut être localisé dans aucun des établissements ci-dessus, ne serait-ce que pour le motif que — tandis que la ville en question devait avoir atteint un certain développement avant 972 — ils commencent à se développer sensiblement à peine après cette date.

<sup>7</sup> V. N. Zlatarski, *Два известни български надписа от IX в.*, dans «Сборник за народни умотворения, наука и книжнина», XV, Sofia, 1898, p. 136—138 La localisation de Perejaslavets à Capidava est acceptée également par M. V. Levchenko, dans «Очерки по истории русско-византийских отношений», Moscou, 1956, p. 260. Voir aussi la carte qui accompagne le volume.

<sup>8</sup> Karel Škorpiľ, dans *Българска историческа библиотека*, II<sup>e</sup> année, carte II, p. 107, 109, chez Vasil Avramov, *op. cit.*, p. 151. Précédemment, K. Škorpiľ estimait que Perejaslavets devait se trouver à Nicoultzel (près d'Isaccea) dans le Nord de la Dobroudja, là où se conservent encore de nos jours des portions d'un vallum circulaire attribué par lui aux guerriers d'Ispérich (apud V. Avramov, *op. cit.*, p. 51).

<sup>9</sup> V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, Berlin, 1963, p. 247—260 (inscr. n<sup>o</sup>. 55).

<sup>10</sup> Initialement, V. N. Zlatarski voulant soutenir la localisation de la Petite Preslav à Capidava (on notera que ce savant confond constamment Capidava avec Boasgic) s'est fondé aussi bien sur les indications fournies par cette inscription que sur la «Géographie» d'Idrisi. Plus tard cependant et sans renoncer à l'identification qu'il avait proposée, l'historien bulgare arrive à la conclusion que le palais d'Omourtag devait se trouver à Kadikioi (voir *История на българската държава през средните векове*, I, 1, Sofia, 1918, p. 325—329).

<sup>11</sup> La construction d'Omourtag, pas encore repérée par les archéologues, fut précisément élevée dans cette zone. L'affirmation reposait sur la mention, dans l'inscription de Tîrnova, de la distance entre Pliska et le lieu où se dressait le palais en question, soient quelque 85 kilomètres. Or, à en juger d'après cette distance — en fonction de la position topographique de Pliska, il appert que le palais d'Omourtag ne pouvait avoir été construit sur le Danube que dans la région de Roussé et Silistra. Tel est le motif essentiel qui a fait que des historiens comme K. Škorpiľ (*op. cit.*, p. 107, 109), V. N. Zlatarski (*op. cit.*, p. 325—329), Geza Feher (*Паметниците на прабългарската култура*, dans «Известия на археологическая Институт» III, Sofia, 1925, p. 69) ont jugé que l'inscription de Tîrnova parle d'un palais ayant existé à Kadikioi, dans le voisinage immédiat du Danube, à l'est de Turtucaia (Tutrakan). Mais les ruines de Kadikioi ne semblent pas être de nature à justifier le point de vue que là aurait été le palais d'Omourtag.

Nestor avec tel ou tel établissement des bords du Danube, mais dans la tendance des chercheurs à le localiser à tout prix sur le bord du fleuve, en Dobroudja.

Cependant, cette tendance ne trouve pas sa justification dans la relation de la chronique russe.

L'interprétation des données de la chronique de Nestor nous autorise à affirmer d'ores et déjà qu'il n'y est nullement question d'une Petite Preslav susceptible d'être située sur le Danube. Ledit Perejaslavets est en réalité Preslav (la Grande Preslav), la capitale de l'Etat bulgare, la Μεγάλη Περισθλάβα ou Μεγάλη Πραισθλάβα des chroniques byzantines.

Notre affirmation repose sur la constatation suivante : Pendant le conflit byzantino-russo-bulgare et l'expédition de Svjatoslav dans la Péninsule Balkanique, Πραισθλάβα, plus exactement, la Grande Preslav, est mentionnée à plusieurs reprises par Léon Diacre<sup>12</sup>, sans qu'il soit une seule fois question d'un Perejaslavets à même d'être l'homologue d'une Petite Preslav danubienne. A la différence du récit de Léon Diacre, la chronique de Nestor rappelle, à propos des mêmes événements, et cela en plusieurs endroits, le nom de Perejaslavets en revanche sans souffler mot de Preslav. Le manque de concordance que dénote la confrontation de ces deux sources ne peut être écarté, que si l'on admet que le Perejaslavets de la chronique de Nestor est identique à la Preslav dont parle l'histoire de Léon Diacre.

Que la relation Перяславец-Πραισθλάβα est bien une réalité historique, c'est ce que prouve encore l'interprétation serrée d'un autre passage de la Chronique de Nestor. À l'année 6479 (l'an 971 de notre ère) on lit le texte que voici «Приде Святославъ в Перяславецъ и затворишеса болгаре в граде. И излезоша болгаре на сечю противу Святославу и бысть сеча велика, и одолеваху болгаре : И рече Святославъ во емъ своимъ : „Уже намъ сде пасти, потягнем мужиски братье и дружино“. И къ вечеру одоле Святославъ и взя градъ копьемъ и рече : сей град мой и посла къ грекамъ глаголя : хочю на вы ити и взяти градъ вашъ, яко и сей»<sup>13</sup>.

En traduction : « Svjatoslav marcha sur Perejaslavets et les Bulgares s'enfermèrent dans la ville. Et les Bulgares sortirent pour lutter avec Svjatoslav et une grande bataille fut livrée et les Bulgares faillirent vaincre. C'est alors que Svjatoslav dit à ses hommes : „Notre sort est de tomber ici. Luttons avec courage, mes frères et mes compagnons“. Et vers le soir Svjatoslav fut vainqueur et il prit la ville d'assaut en disant : „Ceci

<sup>12</sup> Léon Diacre, Bonn, 1828, p. 131, 133, 134, 138.

<sup>13</sup> *Повесть временных лет*, I, p. 50.

est ma ville". Et il le fit savoir aux Grecs, en leur disant : „Je vais venir chez vous conquérir votre ville, comme j'ai conquis celle-ci" <sup>14</sup> ».

Certes, le chroniqueur russe se rapporte ici aux événements au cours desquels Romain II et Boris furent faits prisonniers <sup>15</sup>. Or, ces derniers résidaient à Preslav et non pas dans quelque imaginaire Perejaslavets des bords du Danube.

Etant donné que dans le passage en question Perejaslavets est cité en opposition à градъ вашъ (c'est-à-dire à Constantinople) — la capitale byzantine — nous tenons là une preuve irréfutable en faveur de l'identification de cette ville avec Preslav. Evidemment, si градъ вашъ désigne Constantinople сей градъ мой (à savoir Perejaslavets) ne peut être que la capitale de l'Etat bulgare, Preslav. Dans ce contexte le mot градъ a le sens de capitale.

Un autre passage de la Chronique de Nestor nous apprend qu'après ses raids à travers les territoires situés au sud de la chaîne des Balkans, Svjatoslav s'en retourna « à grande gloire à Perejaslavets » <sup>16</sup>. Léon Diacre écrit à propos des mêmes événements que les troupes du basileus Jean Tzimiskès, ayant franchi les passes des Balkans, trouvèrent les guerriers de Kiev à Preslav <sup>17</sup>.

Voilà comment il résulte de la confrontation des sources que le Perejaslavets de la Chronique dite de Nestor est en fait la ville de Preslav — la capitale au X<sup>e</sup> siècle de l'Etat bulgare — située sur les contreforts septentrionaux des monts Balkans. Il y a une quarantaine d'années, V. N. Zlatarski était déjà arrivé à une conclusion quelque peu semblable <sup>18</sup>.

<sup>14</sup> G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 74. Nous avons rectifié par endroit la traduction de Popa-Lisseanu (mais sans y apporter de modifications essentielles de sens) d'après l'édition de P. V. Adrianova-Peretz.

<sup>15</sup> Skylytès-Cédrénus, *op. cit.*, p. 383.

<sup>16</sup> *Повесть временных лет*, I, . . . , p. 51, Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 75.

<sup>17</sup> Léon Diacre, p. 134. A noter qu'au moment de l'arrivée des troupes byzantines à Preslav, Svjatoslav se trouvait déjà à Silistra.

<sup>18</sup> V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове*, I, 2, Sofia, 1927, p. 598—599 et notamment la note 1. De l'avis de l'historien bulgare, seul le Perejaslavets des passages de la Chronique de Nestor concernant la seconde expédition de Svjatoslav au sud du Danube, peut être identifié avec la Grande Preslav. En revanche, le Perejaslavets de la première campagne s'identifierait, selon le même savant, avec une Petite Preslav sur le Danube — à Boasgic (*entendre Capidava*, P. Diaconu) par exemple. Une pareille opinion s'est fait jour dans l'esprit de Zlatarski, par suite de la conviction également que l'existence d'une Petite Preslav danubienne, était attestée aussi chez Idrisi (voir plus loin, p. 45) et elle repose sur l'argumentation que voici : pendant le temps qui s'écoula entre les deux expéditions russes — tandis que Svjatoslav se trouvait à Kiev — ses soldats auraient continué à demeurer en Dobroudja, et par conséquent, à la Petite Preslav aussi. Conséquemment, si, à propos de la seconde expédition, la chronique de Nestor parle de la conquête d'un Perejaslavets, ce dernier ne peut plus être que la Grande Preslav, puisque l'autre Perejaslavets, la Petite Preslav supposée des bords du Danube, était déjà au pouvoir des Russes. Mais l'assertion de V. N. Zlatarski est dénuée de fondement. Bien au contraire, la chronique de Nestor nous

Il est vrai que la chronique de Nestor fait mention (une fois seulement) du fait que Perejaslavets se trouve sur le Danube (на Дунай)<sup>19</sup>, mais il ne faut pas la prendre *ad litteram*. D'une part, il se peut qu'en se référant à la Preslav bulgare le chroniqueur russe l'ait délibérément appelée « Perejaslavets sur le Danube » uniquement pour la différencier d'une ville portant un nom semblable « Perejaslavl » sur le Dnieper par exemple — d'autre part, il n'est pas moins probable que l'auteur ne se faisait pas une idée bien nette de la topographie des régions danubiennes, ce qui, probablement, l'aura déterminé à situer sur le Danube une ville se trouvant en réalité à quelque 100 km du fleuve. Des confusions de ce genre se sont glissées non seulement dans des récits historiques, mais même dans des ouvrages de géographie. C'est moins pour illustrer une confusion de ce genre que pour exemplifier une situation de fait dans la Péninsule Balkanique que nous rappellerons qu'une ville romaine située à 70 ou 80 km de distance du Danube n'en portait pas moins le nom de Nicopolis ad Istrum.

L'observation qu'un Perejaslavets où se déployait une vigoureuse activité commerciale ne pouvait exister qu'au bord du Danube, parce que ce n'est que là qu'il aurait été possible de pratiquer un commerce intense<sup>20</sup>, doit être considérée avec beaucoup de circonspection. Les recherches archéologiques prouvent que les établissements du haut moyen âge dans le nord de la Dobroudja, et plus précisément sur la rive du Danube, commencent à déployer leur activité à peine après l'année 972, c'est-à-dire à partir du rétablissement de la domination byzantine dans ces parages. Or, Perejaslavets, cette ville florissante — comme il appert de la Chronique de Nestor — est mentionnée comme existant bien avant cette date. D'ailleurs, immédiatement avant l'an 972, la menace permanente que représentaient

apprend que Svjatoslav retournant à Kiev après sa première campagne emmena avec lui sa *družina* (cf. G Popa-Lisseanu, *op. cit.*, p. 73). Autrement dit, il ne resta plus de troupes russes en Dobroudja (et donc à Perejaslavets non plus) durant le laps de temps qui sépare les deux campagnes. L'historien bulgare s'est rendu compte de l'inconvénient que lui oppose cette information de la chronique de Nestor. Aussi a-t-il cherché à l'écarter en soutenant que par *družina*, en l'occurrence, il faut entendre plutôt la totalité des boyards que celle des guerriers. Par conséquent, selon Zlatarski, on devrait admettre que Svjatoslav à son départ pour Kiev emmena ses boyards, mais pas ses troupes. Mais, outre que dans la chronique de Nestor le mot *družina* désigne couramment la masse des soldats et des boyards, il faut encore observer que lorsque Svjatoslav, après sa première expédition au sud du Danube, se dirigea vers Kiev avec sa *družina*, il le fit dans le but de *débloquer* la ville. Or, le prince de Kiev avait davantage besoin de soldats que de conseillers pour cette opération. Voilà donc la raison pour laquelle on doit entendre l'expression « il emmena sa *družina* » comme signifiant le départ pour Kiev de Svjatoslav avec tous ses guerriers et ses boyards. Ainsi donc, indépendamment de la localisation de la Petite Preslav, elle n'avait plus à demeurer sous la domination du prince aussi longtemps qu'il se trouva à Kiev, d'une campagne à l'autre. Si telle est la situation, l'affirmation de Zlatarski que par Perejaslavets la chronique de Nestor mentionne aussi bien la Grande que la Petite Preslav, perd sa portée.

<sup>19</sup> *Повесть временных лет*, I, p. 48.

<sup>20</sup> Vasil Avramov, *op. cit.*, passim.

les Petchenègues établis en Moldavie et en Bessarabie, n'était pas faite pour créer un climat favorable au développement d'un commerce intense aux bouches du Danube. C'est précisément pour les mêmes motifs que Svjatoslav non plus n'avait aucune raison de se choisir pour résidence une ville danubienne de la Dobroudja.

En réalité, c'est à Preslav qu'a existé une activité commerciale soutenue, une vie artisanale bien constituée et une opulence inaccoutumée pour l'époque. C'est ce que l'on peut affirmer à l'aide non seulement de certains témoignages d'écrits <sup>21</sup>, mais encore grâce aux résultats des fouilles archéologiques de ces dernières années <sup>22</sup>.

Telles sont les observations qui nous amènent à l'opinion que le Perejaslavets de la chronique de Nestor est en fait Preslav, la célèbre capitale de la phase finale du premier tsarat bulgare.

Mais certains historiens, nous l'avons dit, ont soutenu que l'existence d'une Petite Preslav sur le Danube est solidement prouvée par la « Géographie » d'Idrisi.

A la section VI de cette œuvre — section concernant les territoires du Bas-Danube — il est question d'une Mīgalī Barsklafsa et d'une Barsklafsa <sup>23</sup>. Mīgalī Barsklafsa est certainement la Grande Preslav (Μεγάλη Περισθλάβα, Μεγάλη Πραισθλάβα ou Μεγάλη Περσθλάβα des Byzantins). Par comparaison avec cette dernière, Barsklafsa a été identifiée avec la Petite Preslav. On a, par conséquent, considéré que la Barsklafsa du texte d'Idrisi serait une déformation due à la prononciation arabe <sup>24</sup> du nom de Perejaslavets, rencontré dans la Chronique de Nestor.

Une question restée épineuse c'est le problème de la ville dont il s'agit ici. En dehors de C. Brătescu, qui la situait dans le nord-est de la Bulgarie, à l'ouest de Varna, là où se trouve de nos jours Devnia <sup>25</sup>, l'ensemble des chercheurs l'a recherchée uniquement sur la rive du Danube

<sup>21</sup> Sur la magnificence des édifices de Preslav voir la relation de Jean l'Exarque (apud Vera Ivanova-Mavrodinova. *Преслав (водач за старините и Музея)*, Sofia, 1963, p. 7—10.

<sup>22</sup> On a trouvé à Preslav ces dernières années un édifice à caractère commercial d'une grandeur impressionnante; voir Iordanka Čangova, *Търговски помещения край южната крепостна стена в Преслав*, dans «Известия на Археологическия Институт», XXI, Sofia, 1955, p. 233—290. Cf. Stancio Stancev, *Двадесет години разкопки в Преслав*, dans «Археология», VI, 3, Sofia, 1964, p. 18—23. Une bibliographie presque complète embrassant les résultats des recherches archéologiques effectuées à Preslav chez Vera Ivanova-Mavrodinova, *op cit.*, p. 108—110.

<sup>23</sup> Nous empruntons les informations du géographe arabe à l'édition établie par Boius Nedkov, *България и съседните ѝ земи през XII век според Географията на Идриси*, Sofia, 1960.

<sup>24</sup> C'est précisément pour lui donner une forme aussi proche que possible de celle de Perejaslavets, que Barsklafsa est tantôt lue Berisklafisa (Tomaschek, Vasil Avramov) et tantôt Barasklafisa (Boris Nedkov). Seul C. Brătescu donne la lecture Berisklava.

<sup>25</sup> C. Brătescu, *Dobrogea în sec. XII, Bergean, Paristrion (Pagini de geografie medievală)* dans «Analele Dobrogei», n° 1, Constanța, 1920, p. 19, notamment la note 1 et p. 30.

en invoquant comme argument en ce sens le fait qu'elle est mentionnée dans un passage où est décrite la route commerciale située le long du grand fleuve : « . . . de Biduni (*Vidin*) jusqu'à Subestkastru (*Svištov*), vers l'est il y a un jour et demi de route; . . . de là à la ville de Diristra (*Silistra*), vers l'est il y a un jour et demi de route; . . . de Diristra à Barsklafsa vers l'est, il y a quatre jours de route »<sup>26</sup>.

Comme Barsklafsa est mentionnée après Silistra, on a cru qu'elle se trouvait *en aval* de cete dernière ville. Aussi Tomaschek<sup>27</sup> et Zlatarski<sup>28</sup> l'ont-ils localisée à Capidava. Boris Nedkov<sup>29</sup> à Eski Sarai et V. Avramov à l'est de Tulcea, plus précisément à Prislava<sup>30</sup> (l'actuelle Nufărul).

Certes, ces savants avaient à faire aussi face à certaines difficultés soulevées par les précisions mêmes d'Idrisi. Tout d'abord, les localités — Capidava, Eski Sarai et Prislava — sont situées au nord de Silistra. Or, il résulte de la Géographie d'Idrisi que Barsklafsa se serait trouvée à l'est de cette dernière. Si l'on tient compte néanmoins que dans la description du savant arabe — tout comme dans presque tous les ouvrages géographiques du moyen âge — les distinctions sont chose très relative<sup>31</sup>, la précision fournie par Idrisi ne serait pas de nature à empêcher de situer Barsklafsa n'importe où en Dobroudja, sur le Danube. Deuxièmement, les historiens ont été chaque fois obligés d'évaluer la distance Silistra-Barsklafsa en fonction du détail apporté par Idrisi, qu'entre ces deux villes il y a quatre jours de route. C'est ainsi que ce qui signifiait pour Tomaschek et pour Zlatarski 100 km (distance de Silistra à Capidava), s'est transformé pour Vasil Avramov en 250 km (distance de Silistra à Prislava) et pour Boris Nedkov en 130 km (distance de Silistra à Eski Sarai). Mais, une fois de plus, les chercheurs avaient, les uns comme les autres, tout motif de

<sup>26</sup> Boris Nedkov, *op. cit.*, p. 78—79

<sup>27</sup> W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hamus-Halbinsel, II, Die Handelswege im 12 Jahrhundert nach Erkundigungen des Arabers Idrisi. Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien, Phil.-hist. Classe, 124 (1891), VIII, p. 301—302*

<sup>28</sup> V. N. Zlatarski, *Два известни български надписи*, p. 136—138; id. *История на българската държава*, I, 2, p. 580. On notera que Tomaschek comme Zlatarski ayant en vue les ruines de Capidava estimaient erronément qu'elles se trouvaient à Topalu ou à Boasgic (l'actuel village de Dunărea) et non pas à Calachioi (aujourd'hui le village de Capidava). On peut encore faire remarquer ici que l'identification de Barsklafsa avec Capidava est infirmée par une observation archéologique catégorique, à savoir que l'établissement de Calachioi (Capidava) cesse d'exister au milieu du XI<sup>e</sup> siècle (voir Gr. Florescu, R. Florescu et P. Diaconu, *Capidava*, I, Bucarest, 1958, p. 213) Or, Barsklafsa a dû exister du moins jusque dans la seconde moitié du même siècle pour pouvoir être mentionnée par un géographe qui rédigeait son ouvrage au milieu du siècle suivant.

<sup>29</sup> B. Nedkov, *op. cit.*, p. 135.

<sup>30</sup> V. Avramov, *op. cit.*, p. 158—160.

<sup>31</sup> Sur l'optique faussée d'après laquelle sont considérés les points cardinaux dans les ouvrages du moyen âge on trouvera certaines indications dans Aurel Decei, *România din veacul al IX-lea pînă în al XIII-lea în izvoarele istorice armenesti*, dans *Anuarul institutului de istorie națională*, Cluj, VII, 1936—1938, p. 495, notes 1 et 2 notamment.

douter de l'exactitude des distances indiquées par le géographe arabe. On le sait, Idrisi est inconséquent au possible en matière de distance d'une ville à l'autre, lorsqu'il attribue comme unité de mesure la journée de marche, la journée de navigation ou le mille. C'est ainsi par exemple que de Subestkastu (Svištov) à Diristra (Silistra) (200 km de distance environ) on peut, selon lui, arriver en un jour et demi, tandis que de Silistra à Barsklafsa (situé, si l'on croit V. Avramov, à 250 km de distance) il fallait cheminer quatre jours durant.

En consignnant ces observations, nous nous hâtons de faire remarquer que la « Géographie » ne renferme aucune indication en faveur de la localisation de Barsklafsa au bord du Danube. En revanche, le dit ouvrage contient suffisamment d'indices selon lesquels il faut rechercher cette ville quelque part dans le nord-est de la Bulgarie ou, *en tout cas*, à une distance assez appréciable du Danube.

Il est vrai, Barsklafsa figure dans un passage concernant une route commerciale le long du Danube. Mais de la description même de l'érudit arabe il ressort que Silistra une fois atteinte, cette route quitte le bord du fleuve pour pénétrer vers la terre ferme, vers les traditionnels centres urbains du nord-est de la Bulgarie.

Idrisi déclare que si l'on part de Diristra pour arriver à Barsklafsa, on chemine à travers la steppe (« des lieux sauvages ») (fi-l barriya)<sup>32</sup> et non le long du Danube comme l'ont cru à tort certains historiens. Bien plus, le géographe arabe souligne le fait que Barsklafsa est située sur une rivière, au voisinage de son bassin (de sa source) (va hīya madīnatum ālā nahrin qarīb al-haud)<sup>33</sup> et par conséquent pas au bord du Danube, comme l'ont cru Tomaschek et les autres savants qui ont admis son point de vue. Pour la localisation de Barsklafsa sur un cours d'eau — autre que le Danube — il existe encore une mention dans la « Géographie » d'Idrisi. Ce dernier parle des localités Batarni et Burfantu, situées non loin de Varna l'une comme l'autre, et il précise encore qu'elles sont traversées par un cours d'eau venant de la direction de *Barsklafsa*<sup>34</sup>.

Où se trouve la mystérieuse rivière sur les bords de laquelle est située Barsklafsa ? La réponse, c'est l'examen de la carte qui accompagne la description d'Idrisi (fig. 2)<sup>35</sup> qui nous la donne. La région située au sud

<sup>32</sup> Boris Nedkov, *op. cit.*, p. 78—79.

<sup>33</sup> *Ibidem*.

<sup>34</sup> B. Nedkov, *op. cit.*, p. 80—81.

<sup>35</sup> Konrad Miller, *Charta Rogeriana, Weltkarte der Idrisi*, Stuttgart, 1926. On remarquera que la lecture donnée par Konrad Miller aux noms de localités diffère dans une certaine mesure de celle qu'en donnent d'autres historiens et géographes. Le fait en soi est sans aucune importance pour la question que nous étudions ici.



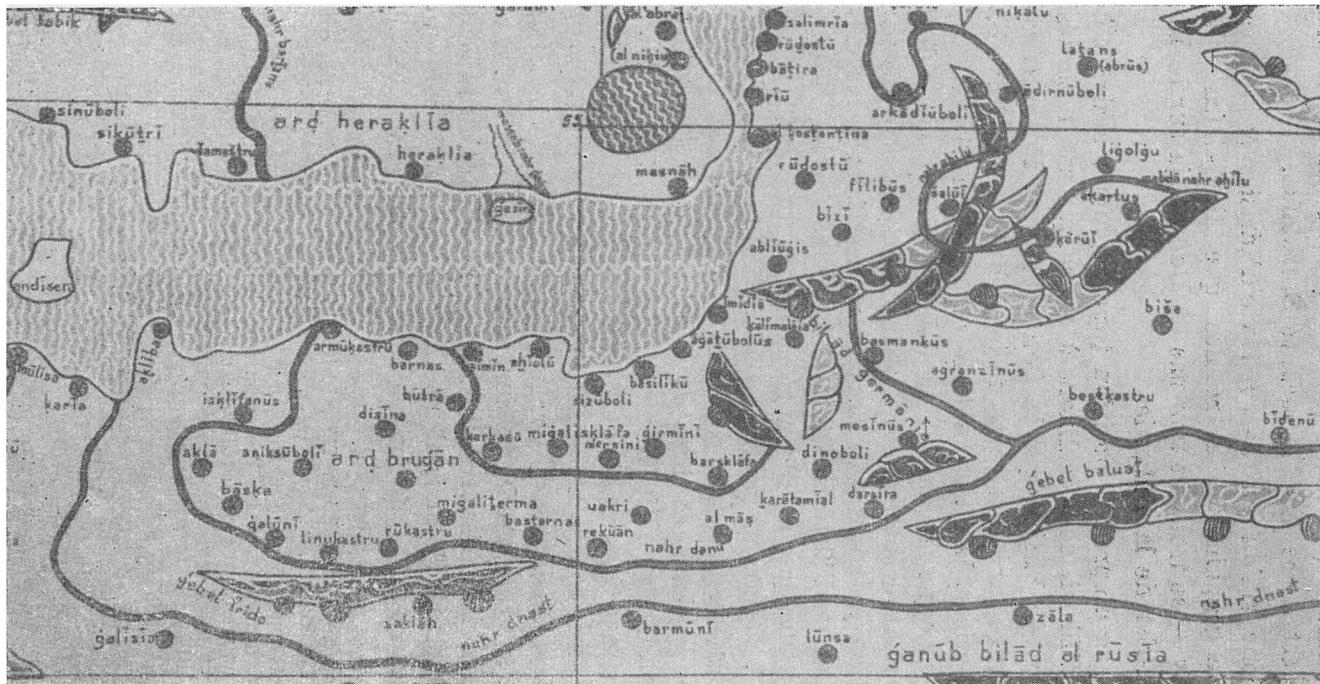


Fig. 2. — Le Bas-Danube d'après la carte d'Idrisi (éd. K. Müller).

du Danube y connaît un cours d'eau qui se jette dans la mer Noire entre les localités Barnas (Varna) et Aimin (probablement Emona). Du côté de sa source est notée aussi la localité Barsklafsa.

Ainsi donc, si l'on confronte le texte d'Idrisi avec la carte qui accompagne la « Géographie », il en résulte que Barsklafsa — la soi-disant Petite Preslav — se trouvait non pas en Dobroudja sur le Danube, mais dans le Nord-Est de la Bulgarie.

A en juger d'après la position topographique assignée à Barsklafsa sur la carte d'Idrisi, nous inclinons à croire que son nom désigne plutôt l'établissement de Pliska, que la Petite Preslav. En voici la raison. La rivière qui figure sur ladite carte ne peut être que la Provadia <sup>36</sup>. Or, sur son cours supérieur, là où est noté le nom de Barsklafsa, il n'existait pas à la haute époque féodale — en dehors de Pliska — de localité de quelque importance susceptible d'attirer l'attention du savant arabe <sup>37</sup>. L'interprétation judicieuse du passage respectif du texte d'Idrisi plaide aussi en faveur de l'identification de Barsklafsa avec Pliska. Notre géographe mentionne que la ville se trouvait sur un cours d'eau à proximité de „al-haud”. En arabe, le mot *al-haud* signifie *source, bassin*. Dans ce cas, l'identification proposée par nous correspond aux précisions apportées par Idrisi, Pliska étant située dans le bassiu (supérieur) de la Provadia, la zoue de confluence de la Kamenitza et de la Kriva Reka. Mais si la Barsklafsa de la « Géographie » d'Idrisi est identifiée avec Pliska, on ne doit plus lire alors son nom Berisklafa, Berisklafisa ou Barasklafisa, mais Brisklofsa, ou Briskloufsa, formes qui rappellent le Πλίσκοβα <sup>38</sup> ou Πλίσκουβα <sup>39</sup> des chroniques byzantines pour désigner Pliska. Il est vrai que Brisklofsa et Briskloufsa se présentent l'un et l'autre comme deux noms trop déformés <sup>40</sup>, mais il ne faut pas perdre de vue que ces deux formes sont cependant plus proches du Πλίσκοβα (Πλίσκουβα) des sources

<sup>36</sup> Si cette rivière avait été la Tiča, Idrisi aurait plutôt noté sur son cours la Grande Preslav (Migali Barsklafsa ou Migalisklafsa, chez Konrad Miller) que Barsklafsa.

<sup>37</sup> Il est vrai que Pliska non plus ne jouait plus un rôle de premier plan dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle et la première du suivant. Mais même dans ces conditions il n'existait plus à l'époque aux environs de cette ville une autre ville de quelque importance. Il est intéressant de remarquer que Barsklafsa non plus n'était guère développée, ce qui résulte de la description d'Idrisi. Du reste, le géographe arabe ne donne plus à propos de Barsklafsa, de détails relatifs à d'autres villes. Par conséquent, il existe à ce point de vue aussi une certaine concordance entre la situation de Pliska et celle de Barsklafsa.

<sup>38</sup> Skylitzès-Cédrenus, *op. cit.*, p. 452, 14—15, Zonaros III, p. 559, 13; Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, Paris, 1943, vol. II, p. 94.

<sup>39</sup> Léon Diacre, p. 138, 3—4.

<sup>40</sup> On le sait, l'écriture arabe ne note que les consonnes. Aussi, lorsque l'on essaye de déchiffrer un nom écrit avec cet alphabet, on a toute liberté d'introduire la voyelle que l'on veut, indépendamment des consonnes du texte.

byzantines, que Berisklafisa ou Barasklafisa du Перяславец de la chronique de Nestor <sup>41</sup>.

Mais pour nous la question principale est moins l'identification de Barsklafsa avec Pliska que la preuve du fait avancé par nous que la ville qui a généré tant de discussions n'était pas sur le Danube. Or, la chose n'a plus besoin d'être démontrée si l'on prend en considération les précisions d'Idrisi.

Conséquemment, il est légitime de se demander comment le point de vue que Barsklafsa se serait trouvée au bord du Danube a pu se répandre dans l'historiographie moderne. Cette affirmation se trouve avoir ses racines dans une erreur qui s'est glissée dans la traduction de P. A. Jaubert <sup>42</sup>, le premier éditeur moderne de l'ouvrage d'Idrisi. Jaubert a commis en effet une faute d'interprétation, qui lui a fait placer Barsklafsa sur le Danube <sup>43</sup>. Tomaschek et Zlatarski, convaincus que la Barsklafsa

<sup>41</sup> Evidemment, la forme Brisklofisa elle aussi présente plusieurs différences par rapport au grec Πλισκοβα. Mais elle trouve son explication si l'on tient compte que les signes diacritiques jouent un grand rôle dans l'écriture arabe et qu'un signe de plus ou de moins entraîne une autre lecture de la consonne considérée. En outre, il faut encore tenir compte du fait que de nombreux noms subissent, dès le début, une déformation dans la prononciation arabe due précisément à la nature même de cette langue.

<sup>42</sup> P. A. Jaubert, *Géographie d'Edrisi*, I, Paris, 1836—1840, p. 386

<sup>43</sup> Cf. B. Nedkov, *op cit*, p. 134. Le savant bulgare, auquel on doit la dernière édition critique de la « Géographie » d'Idrisi a beau être le premier à avoir observé l'erreur de Jaubert, il n'en continue pas moins, chose surprenante, à situer Barsklafsa (Barasklafisa, selon sa lecture) au bord du Danube, cette fois à Eski-Sarai (aujourd'hui Girliciu), à quelque 20 km au nord de Hirşova (fig 1). En essayant de restituer à la description laissée par Idrisi toute sa valeur, Boris Nedkov soutient que les ruines d'Eski Sarai correspondraient à merveille à son texte. Mais la solution de l'érudit orientaliste est inacceptable pour les raisons suivantes : a) les ruines d'Eski Sarai remontent à l'Antiquité et n'appartiennent pas à la haute époque féodale ; b) la forteresse d'Eski Sarai ne se dresse pas sur un cours d'eau (le ruisseau Roman Dere (?) chez B. Nedkov) comme ce devrait être le cas, si on l'identifiait avec Barsklafsa, mais bien sur la rive droite du Vieux-Danube (bras de Bârou) (voir P. Polonic, *Archives personnelles*, section des manuscrits de l'Académie de Roumanie, n° 22/940, vol IV, cahier 11, feuillet 60, voir également Gr. Tocilescu, *Archives personnelles*, ms. 5131 de l'Académie de Roumanie, ff 1<sup>v</sup> et 6<sup>v</sup>). On le voit, l'identification proposée par B. Nedkov contredit à la fois le texte et la carte d'Idrisi. En outre, en forçant l'interprétation du texte d'Idrisi, le savant bulgare n'accorde aucune créance à la carte du géographe arabe lorsqu'il localise Barsklafsa à Eski Sarai. Du reste, à la p 15 de son étude, B. Nedkov soutient qu'« il ne faut pas accorder une grande importance » à cette carte, étant donné qu'elle est « pleine d'erreurs ». Mais *pleine d'erreurs* est également la description proprement dite d'Idrisi. Le géographe roumain C. Brătescu observe à propos de l'ouvrage d'Idrisi qu'« on ne peut nullement se fonder sur les distances », «... les noms sont en bonne partie défigurés » et « les points cardinaux sont souvent erronés ». Compte tenu de toutes ces appréciations, nous ne saurions personnellement laisser de côté les passages qui concordent (fût-ce dans une certaine mesure) avec les détails de la carte. C'est le cas précisément de Barsklafsa, cette localité si débattue et qui, à en juger d'après la description qu'en donne Idrisi, devait se trouver dans le nord-est de la Bulgarie, localisation imposée également par les détails de la carte.

Enfin, un ultime argument à l'appui de l'emplacement de Barsklafsa à Eski Sarai est constitué, de l'avis de B. Nedkov, par le fait que dans la description de la route commerciale Disina vient immédiatement après cette ville. Et Disina ne saurait être autre, estime-t-il, que l'actuel Măcin, la Vezina (Vecina) des portulans italiens, comme le croyait aussi W. Toma-

de la « Géographie » d'Idrisi était tout un avec le Perejaslavets de la chronique de Nestor n'ont pas observé d'une part la méprise de Jaubert et, d'une autre, n'ont pas examiné avec suffisamment d'attention les cartes qui accompagnent l'ouvrage du savant arabe. Aussi ont-ils nécessairement abouti à des solutions qui entraient en contradiction évidente aussi bien avec le texte qu'avec la carte d'Idrisi.

Enfin, la Petite Preslav du Danube figurerait de l'avis d'un nombre plus réduit d'historiens, dans une mention de l'*Alexiade* d'Anne Comnène.

En effet, dans le récit des luttes qui mirent aux prises les troupes byzantines et les Petchenègues, l'*Alexiade* signale à un moment donné une ville du nom de Grande Preslav (Μεγάλη Περιθλάβα) qu'elle situe sur le Danube περι τὸν Ἰστρον<sup>44</sup>. Accordant à la préposition περι sa signification la plus restreinte, ces chercheurs ont vu dans la Μεγάλη Περιθλάβα d'Anne Comnène un Preslav situé au bord même du Danube.

Arrivés à ce résultat, ils se sont séparés en deux groupes.

Selon les uns, l'*Alexiade* commettait ici une confusion qui incomberait à Anne Comnène en personne. La princesse voulant se référer à la Petite Preslav du Danube, parle de la Grande Preslav<sup>45</sup>. Aux dires des autres, il n'y aurait là aucune méprise de sa part, la Petite Preslav danubienne ayant atteint un tel degré de développement qu'on pourrait maintenant l'appeler elle aussi la Grande Preslav<sup>46</sup>.

P. Ş. Năsturel, dans l'article publié dans la même livraison de cette revue que le nôtre, arrive à la suite d'une argumentation ingénieuse à placer la Μεγάλη Περιθλάβα d'Anne Comnène à Păcuiul lui Soare<sup>47</sup>. Il fonde son hypothèse sur deux arguments. Premièrement, ce n'est que d'une Preslav située à proximité de Silistra que les Byzantins pouvaient empêcher quotidiennement (ὀσημέραι) les ennemis d'Alexis I<sup>er</sup> de s'approvisionner en fourrages<sup>48</sup>. Or, de pareilles actions ne pouvaient être effectuées avec un maximum d'efficacité que de Păcuiul lui Soare<sup>49</sup>.

Il en serait ainsi si nous avions la certitude que le témoignage d'Anne Comnène se réfère effectivement à l'approvisionnement en fourrages des Petchenègues de Dristra. Mais il ne s'agit pas d'eux ici. Il faut avant tout

---

schek. Mais il n'existe aucune preuve qu'il s'agrait ici de la Vezina des portulans italiens. Personnellement, nous sommes d'avis que la Disina d'Idrisi (si cette lecture est correcte) pourrait être plutôt la Bitzina des chroniques byzantines, laquelle se trouvait quelque part du côté de Varna. Kulakowski a déjà émis une opinion semblable dans *Еще к вопросу о Вичине*, dans « Византийских Временник », V, 1898, p. 315—396.

<sup>44</sup> Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, Paris, 1943, p. 96.

<sup>45</sup> G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 19.

<sup>46</sup> V. Avramov, *op. cit.*, p. 145—146.

<sup>47</sup> P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 31 sqq.

<sup>48</sup> Pour le récit détaillé du siège de Silistra en 1088 voir P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 28—31.

<sup>49</sup> *Ibidem*.

retenir que le siège de Silistra se solda par un échec pour les Byzantins. Anne Comnène minimise ce revers de son père en s'exprimant par euphémismes. Elle affirme que « l'autocrator, cédant à la nécessité (στοχασσάμενος τοῦ δέοντος), abandonna le siège des citadelles et, sortant des murs, campa au bord d'un cours d'eau (ῥύαξ) qui se trouve près du Danube »<sup>50</sup>. Ainsi donc après leur défaite de Silistra, les troupes byzantines se retirent et elles le font au bord d'une rivière près du Danube, nous apprend Anne Comnène.

Et c'est là qu'a lieu le conseil de guerre où Georges Paléologue et Grégoire Mavrokatakalon proposèrent d'occuper la Grande Preslav, d'où l'on pourrait, disaient-ils, empêcher *journallement* l'approvisionnement de l'ennemi en fourrages. C'était un plan défensif. Mais l'empereur préféra mettre en application celui proposé par les fils de l'ancien basileus Romain Diogène. Et c'est pourquoi le lendemain s'engagea au voisinage du dit cours d'eau une terrible bataille dont les conséquences furent dramatiques pour les Byzantins. La lutte dura une journée entière et finalement Alexis se vit obligé de s'enfuir en moins d'une nuit jusqu'à Goloé.

Où se trouve la rivière voisine du Danube à proximité de laquelle se déroula cette bataille? Personnellement, nous estimons qu'on doit plutôt la rechercher au voisinage des Monts Balkans que du Danube. Anne Comnène elle-même nous fournit une indication en ce sens. C'est ainsi qu'elle relate que Georges Paléologue fut poursuivi le jour du massacre par les Petchenègues et qu'il dut son salut à la montagne voisine (παρὰ κεί-μενον ὄρος)<sup>51</sup>. Nous ajouterons que si le champ de bataille ne s'était pas trouvé à proximité des Monts Balkans, Alexis Comnène n'aurait pu parcourir en moins d'une nuit la route de Goloé, localité située au-delà des monts, près de Berrohé (Stara Zagora)<sup>52</sup>. Il se peut que le cours d'eau mentionné plus haut soit l'un des affluents de la Provadia — Kriva Reka, Canaradere, Asardere, etc. Si le mot ῥύαξ a chez Anne Comnène le sens de rivière, le cours d'eau en question pourrait être la Provadia elle-même. Quoiqu'il en soit, on retiendra que dans la Dobroudja méridionale, entre le Danube et la Provadia, on ne rencontre pas d'autre cours d'eau ayant une valeur stratégique particulière.

Par conséquent, si l'emplacement du champ de bataille et, donc, celui aussi du conseil de guerre qui précéda la lutte se trouvaient vers le

<sup>50</sup> Anne Comnène, *op. cit.*, p. 95.

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 103.

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 101. De Goloé on sait tout juste qu'elle se trouvait au sud des Balkans. Sa localisation est donc incertaine. Pour Zlatarski (*История на българската държава . . .*, II, Sofia, 1934, p. 191—192) son emplacement serait occupé maintenant par le village, de Komarevo, dans le district de Karnabat. W. Tomaschek (*op. cit.*, p. 318—319) et B. Nedkov (*op. cit.*, p. 143) identifient Goloé avec la localité de Skinderli.

sud, à une distance appréciable de Silistra on n'a plus de motifs de douter que la Μεγάλη Περισθλάβα de l'*Alexiade* est bien la Grande Preslav, l'ancienne capitale bulgare<sup>53</sup>.

Si elles avaient occupé cette ville, comme l'avaient proposé Georges Paléologue et Grégoire Μανροkatakalon, les troupes byzantines auraient en la possibilité de harceler chaque jour (ὄσημέραι) non pas les Petchenègues de Silistra, mais ceux de la zone qui s'étend jusqu'à la rivière dont il a déjà été question. Telle est notre interprétation du passage d'Anne Comnène invoqué par P. Ş. Năsturel.

Autre chose. Ce chercheur est d'avis que l'expression περι τὸν Ἴστρον doit être prise telle quelle. d'autant plus qu'elle est utilisée aussi pour localiser Drīstra, dont tout le monde sait qu'elle se trouvait au bord même du Danube<sup>54</sup>. On le voit, Năsturel attribue en l'occurrence à la préposition περι la valeur qu'a en fait la préposition ἐπὶ et il semble donner à entendre que ce serait là une particularité de la langue de l'*Alexiade*. Mais les choses sont loin de se présenter ainsi, car περι + l'accusatif a aussi sous la plume d'Anne Comnène le sens de *près, autour de, du côté de*. A preuve un exemple relevé par notre collègue lui-même. Nous songeons justement au passage où il soutient que les Petchenègues chassés de Macédoine et de Philippopolis (Plovdiv) s'en revinrent au Danube (περι τὸν Ἴστρον)<sup>55</sup>. En acceptant l'argumentation de P. Ş. Năsturel, il faudrait admettre que ces Petchenègues, après avoir franchi les Balkans, s'établirent seulement dans les localités de la rive du Danube. Pareille interprétation entrerait en contradiction avec le récit même d'Anne Comnène qui nous apprend qu'ils détenaient tout le territoire situé entre les Balkans et le Danube au moment où les troupes byzantines forcèrent le passage des montagnes. Il s'agit donc du paragraphe considéré de l'occupation de la région du Danube.

Tels sont les motifs qui nous permettent de traduire le texte « πόλις δε αὕτη περιφανής περι τὸν Ἴστρον διακειμένη » par « cette ville célèbre [il s'agit de la Grande Preslav] située près du Danube », c'est-à-dire « dans la région du Danube ».

Dans ces conditions on ne saurait qualifier d'inexacte l'information d'Anne Comnène. L'*Alexiade* parle donc bien de la Grande Preslav, et

<sup>53</sup> La plupart des historiens sont d'ailleurs d'avis que la Μεγάλη Περισθλάβα de l'*Alexiade* d'Anne Comnène est la Grande Preslav. Bornons-nous à citer V. G. Vasilevski, *Византия и печенеги*, dans Труды, tome I, *Издание императорской академии наук*, Sanctpetersburg, 1908, p. 53; V. N. Zlatarski, *op. cit.*, p. 193; V. Beševliev, *Из късноантичната и средновековната география на североизточна България*, dans Известия на Археологическия Институт, vol. XXV, Sofia 1962, p. 11.

<sup>54</sup> P. Ş. Năsturel, *op. cit.*, p. 32–33.

<sup>55</sup> *Ibidem*, p. 33

non d'une Petite Preslav du Danube. Du reste, en admettant qu'Anne Comnène se rapporte à une Petite Preslav danubienne, on ne voit pas pourquoi elle ne mentionnerait pas aussi l'autre Preslav, la Grande, alors que son histoire nous apprend d'une part que les forces byzantines, aussi bien quand elles marchaient sur Silistra qu'au retour, passèrent près de cette ville <sup>56</sup> et, d'autre part, que les luttes et les escarmouches se déroulèrent surtout dans cette région.

Pour résumer ce qui a été jusqu'ici, nous retiendrons qu'aucune des sources mises à contribution ne nous permet de croire à l'existence aux X<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles d'une Petite Preslav située en Dobroudja au bord du Danube. Il n'en appert même pas qu'il s'agirait d'une Petite Preslav.

Ainsi donc la première mention relative à l'existence d'une Petite Preslav est celle — mentionnée plus haut — qu'a consignée la chronique de Skylitzès-Cédrénus.

Cette source, dans la description qu'elle donne d'un épisode de la guerre byzantino-bulgare, note que les troupes placées sous le commandement de Théodorokanos et de Xiphias s'emparèrent à un moment donné de la Grande Preslav, de la Petite et de Pliska (τὴν τε Μεγάλην εἶλε Περισθλάβαν καὶ τὴν μικρὰν καὶ τὴν Πλίσκοβαν)<sup>57</sup>. Ce fait d'armes, survenu en l'an 1000, est consigné tout aussi lapidairement par Zonaras <sup>58</sup>.

Du récit de Skylitzès-Cédrénus il ressort donc qu'il existe effectivement une Petite Preslav, mais qu'elle est située entre la Grande Preslav et Pliska, par conséquent dans le Nord-Est de la Bulgarie et nullement quelque part sur le Danube en Dobroudja. Du reste, si la Petite Preslav s'était trouvée dans le Nord de la Dobroudja — comme le soutiennent la plupart des historiens — on ne comprendrait pas pourquoi Skylitzès, un chroniqueur si bien informé, ne souffle mot de la conquête de quelques unes des places situées sur la route rattachant Pliska et la soi-disant Petite Preslav aux bouches du Danube. Et à supposer que cette ville se trouvait sur le Danube, dans le Sud de la Dobroudja, à Kadıkioi ou à Păcuiul lui Soare, pourquoi l'auteur byzantin ne parle-t-il pas aussi de la conquête de Silistra, ville bien plus importante que la Petite Preslav.

Toutes ces incertitudes n'ont plus de raison d'être si l'on admet que la Petite Preslav se trouvait dans la région qui s'étend entre la Grande Preslav et Pliska.

<sup>56</sup> Pour la détermination des cols que les troupes byzantines empruntèrent en 1088 dans leur marche sur Silistra, voir V Beševliev, *op cit*, p 11

<sup>57</sup> Skylitzès-Cédrénus, *Hist Comp*, II, Bonn, 1839, p 452, 11—16.

<sup>58</sup> Zonaras, *Epitome Histrianum*, IV, Leipzig, 1871, p. 118, 28—30.

*Il nous faut attirer ici l'attention du lecteur sur le fait que la Petite Preslav devait être située dans le voisinage immédiat de la Grande Preslav. Nous fondons notre affirmation sur la constatation que dans les contrées du Danube inférieur il n'existe pas de localités situées à des centaines de kilomètres les unes des autres qui portent le même nom, à un adjectif près servant à les distinguer entre elles. Le contraire serait de nature à contredire l'une des fonctions essentielles de la toponymie, selon laquelle les établissements de même nom, suivi d'adjectif de sens opposé — grand, petit ; ancien, nouveau — doivent être proches les uns des autres*<sup>59</sup>.

Voilà donc un second motif qui nous détermine à rechercher la Petite Preslav sur le territoire du voisinage de la Grande Preslav.

Dans un travail précédent où nous admettions que la Petite Preslav se trouvait à proximité de la Grande Preslav<sup>60</sup> nous l'avons identifiée avec la forteresse de Tzar Kroum (Čatalar)<sup>61</sup>, située à 10 km de distance seulement au nord de l'ancienne capitale de l'Etat bulgare (fig. 1).

Des fouilles entreprises ces dernières années par les archéologues bulgares ont ramené à la lumière les murailles massives d'une forteresse qui semble avoir été un *aoul* (*ayul*) d'Omourtag, dont l'existence dans ces parages est indiquée par une inscription découverte au siècle dernier<sup>62</sup>.

Son ampleur, son importance stratégique et sa position topographique nous permettent de soutenir l'identification que nous avons avancée, d'autant plus que la forteresse de Tzar Kroum est située sur la route même qui relie la Grande Preslav à Pliska. Par conséquent, il n'est plus nécessaire de changer l'ordre dans laquelle sont mentionnées — dans la chro-

<sup>59</sup> C'est ainsi, par exemple, que Petit Nicopolis (Turnu-Măgurele) se dresse sur la rive roumaine du Danube en face de Grand Nicopolis ; Chilia-Nouă (Nouvelle Kilia) est sur le bras de Chilia en face de Chilia-Veche (Vieille Kilia). Koutchouk-Kamardji se trouve à une distance de 5 km de Bujuk Kamardji, Nova Zagora est à 25 km de distance environs de Stara Zagora.

<sup>60</sup> Petre Diaconu, *Din nou despre datarea valului de piatră din Dobrogea și Nota toparhului grec*, dans SCIV, 1, 1965, p. 192.

<sup>61</sup> Des informations sur l'aoul de Tzar Kroum chez Vera Antonova et Tzv. Dremsizova, *Аулет на Омуртаг край Цар Крум, Коларовградско (проучвания през 1958 г.)*, dans Археология, II-е année, 2, Sofia, 1960, p. 28—39 ; Tzv. Dremsizova, *Проучвания на аула на Омуртаг през 1959 г.*, dans *Studia in memoriam K. Škorpič*, Sofia, 1961, p. 111—129 ; Vera Antonova, *Нови проучвания у старобългарското укрепление при с. Цар Крум (Чаталар) през 1959 г.* dans *Studia in memoriam Karel Škorpič*, p. 131—159 ; Vera Antonova, *Аулет на Омуртаг при с. Цар Крум (Проучвания 1960—1961 г.)* dans Археология, V<sup>e</sup> année, 2 Sofia, 1963, p. 49—56. Ces auteurs — et bien d'autres encore — sont d'avis que l'aoul de Tzar Kroum a été construit au IX<sup>e</sup> siècle, sous le règne d'Omourtag ; toutefois, d'autres chercheurs (Stamen Mihailov, *Строителните периоди в Плиска и произходът на старобългарската монументална архитектура*, dans «Археология», VI<sup>e</sup> année, 2, Sofia, 1964, p. 20) donnent à entendre que l'aoul en question serait en réalité une forteresse de l'époque romaine ou romano-byzantine. La chose est sans importance pour l'identification que nous proposons, du moment qu'il existe à Tzar Kroum un niveau d'habitat datant de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle.

<sup>62</sup> V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, p. 260—277 (inscription n<sup>o</sup> 56).



nique de Skylitzès-Cédrenus — les villes de Grande Preslav, Petite Preslav et Pliska <sup>63</sup>.

Au terme de notre article, nous ne saurions achever sans rappeler que pour soutenir la localisation de la Petite Preslav aux bouches du Danube certains historiens ont parfois invoqué également les portulans italiens <sup>64</sup>. Mais la présence d'une Proslavica sur certaines de ces cartes du moyen âge n'est pas de nature à élucider le problème de l'emplacement de la Petite Preslav, étant donné que, d'une part, Proslavica y figure au bord de la mer Noire <sup>65</sup> et que d'une autre, il n'y a aucune raison d'homologuer son nom par celui de la Petite Preslav.

De ce qui a été relaté plus haut nous retiendrons les conclusions suivantes :

1) Le Perejaslavets de la chronique de Nestor n'est pas une certaine Petite Preslav des bords du Danube, mais la Grande Preslav, la capitale du premier tsarat bulgare <sup>66</sup> ;

<sup>63</sup> P. Ş. Năsturel, (*op. cit.*, p. 19—20) soutient que l'énumération des villes de Grande Preslav, Petite Preslav et Pliska dans la chronique de Skylitzès-Cédrenus n'est pas déterminée par le critère topographique, mais par une nécessité d'ordre stylistique. Dans ce cas, Cédrenus désireux d'éviter dans sa phrase une répétition, a choisi une formule plus élégante consistant en un seul substantif (Περσθλάβα) et deux adjectifs (Μεγάλη et μικρά) pour désigner les deux Preslav. Evidemment, la deuxième partie des observations auxquelles se livre Năsturel, est exacte ; mais pareil procédé stylistique n'est applicable que si les villes en question sont extrêmement proches les unes des autres. Autrement dit, nous insistons sur le fait que c'est précisément l'emploi unique du nom propre, suivi de deux adjectifs distinguant entre elles deux villes homonymes qui constitue une preuve supplémentaire que la Grande et la Petite Preslav étaient extrêmement proches l'une de l'autre.

<sup>64</sup> N. Grămadă, *La Scizia Minore nelle carte nautiche del Medio-Evo. Contribuzione alla topografia storica della Dobrogea*, dans « Ephemeres Daco-romana », IV, Roma, p. 241—242.

<sup>65</sup> *Ibidem*. Proslavica (mais parfois Proslaviza ou Proslaviça) est mentionnée chaque fois entre Grossea et Stravicho (voir les cartes d'Andrea Bianchi (1436), Georgio Calapoda (1552) ainsi que la Carte Nautique du XVI<sup>e</sup> siècle). Si l'on peut identifier Stravicho avec Istria (comme l'eurent proposé certains historiens), Proslavica pourrait être identifiée alors avec quelque station maritime ayant existé du côté de l'emplacement de l'actuelle Gura Portiței qui apparaît pour la première fois voici deux siècles dans des cartes contemporaines sous la forme Protririza ou Prostririza (G. Vălsan, *România în Dobrogea de pe o hartă din circa 1769—1774* dans « Analele Dobrogei », I, 4, Constantza, 1920, p. 539).

<sup>66</sup> Dans la mesure où l'identification proposée par nous trouvera sa confirmation, on peut encore essayer d'expliquer le motif par lequel dans la chronique de Nestor, Preslav apparaît sous la forme du diminutif de Perejaslavets. Il a été dit en tête de notre travail que Perejaslavets est mentionné à propos des expéditions de Svjatoslav sur le Danube. Certes, le prince de Kiev, pour avoir conquis les territoires du nord-est de la Péninsule Balkanique, n'en a pas pour autant supprimé l'Etat bulgare. Bien au contraire, il existe assez de motifs pour croire qu'il essaya de mener une politique de rapprochement avec le tsar Boris II (voir M. V. Levchenko, *op. cit.*, p. 261), lequel résidait à Preslav. Aussi Svjatoslav, loin de caresser le projet de s'installer à Preslav, aura-t-il cherché au contraire à établir sa résidence dans une localité aussi près que possible de la capitale de l'Etat bulgare, pour avoir ainsi la possibilité non seulement de mettre en application sa politique de conciliation, mais encore celle de surveiller tout « mouvement » diplomatique des impériaux de la Grande Preslav. Or, le seul lieu qui remplissait dans le voisinage immédiat de Preslav les conditions requises pour une résidence princière, est constitué par l'aoul de Tzar Kroum. On a vu plus haut que nous identifions l'établissement de Tzar Kroum avec la Μικρά Περσθλάβα de la Chronique

2) Barsklafsa de la « Géographie » d'Idrisi, identifiée par certains auteurs avec la Petite Preslav, ne se trouvait pas sur le Danube, mais dans le nord-est de la Bulgarie <sup>67</sup>; du reste, selon nous, Barsklafsa doit plutôt être identifiée avec Pliska qu'avec la Petite Preslav;

3) La Μεγάλη Περισθλάβα de l'*Alexiade* d'Anne Comnène est bien la Grande Preslav, l'ancienne capitale bulgare;

4) La première mention relative à l'existence d'une Petite Preslav se lit dans la chronique de Skylitzès-Cédrénus (et chez Zonaras). Selon toute probabilité, la Petite Preslav se trouvait là où se dressent aujourd'hui les ruines de la forteresse de Tzar Kroum, en Bulgarie.

Il est bon de souligner par ailleurs que de notre travail comme de celui de P. Ş. Năsturel une constatation se détache, à savoir, que la ville si discutée de Petite Preslav ne devra plus être recherchée sous quelque forme que ce soit dans la moitié septentrionale de la Dobroudja.

---

de Skylitzès-Cédrénus. Si notre identification est la bonne, il faudra alors admettre que le même établissement s'est appelé chez les Bulgares et les Russes *Перяславец* (Perejaslavets), diminutif de Preslav. Pareille situation nous aide à comprendre aussi la confusion du *Повесть временных лет* où le chroniqueur kiévien désigne constamment la capitale bulgare (Preslav) du nom de Perejaslavets.

<sup>67</sup> Il est bon d'insister ici une fois de plus sur le mérite du géographe roumain C. Brătescu, d'avoir été le premier chercheur qui localisa la Barsklafsa de la « Géographie » d'Idrisi non pas en Dobroudja, sur le Danube, mais dans le nord-est de la Bulgarie.

# RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DU BAS-DANUBE AUX X<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> SIÈCLES : LA MÉSOPOTAMIE DE L'OCCIDENT

par N. A. OIKONOMIDÈS  
(Athènes)

## LE STRATÈGE DE LA MÉSOPOTAMIE DE L'OCCIDENT

Le manuscrit R—II—11 de la bibliothèque de l'Escorial (XI<sup>e</sup> s.) contient aux folios 269<sup>v</sup>—270 un *taktikon*, c'est-à-dire une liste de préséance des fonctionnaires byzantins, que je crois avoir daté du dernier quart du X<sup>e</sup> siècle, et, plus précisément, des années 975—979<sup>1</sup>. Ce *taktikon*, resté inédit jusqu'à présent, donne entre autres, l'état de l'administration provinciale après les réformes qui suivirent les grandes conquêtes byzantines du X<sup>e</sup> siècle. Nous y trouvons la mention de sept ducs et *katépanô*, dont les commandements sont essentiellement frontaliers ; onze stratèges d'anciens grands thèmes du centre de l'empire ; une multitude de stratèges (plus de 70) dont les commandements s'étalent le long des frontières et ont comme principal point d'appui une ville ou une place forte<sup>2</sup>.

La localisation des commandements de cette dernière catégorie de stratèges pose un certain nombre de problèmes dont l'un des plus délicats est celui de la Mésopotamie de l'Occident. A la ligne 20 du f. 269<sup>v</sup>, nous lisons : ὁ (sc. στρατηγός) Μεσσοποταμίας τῆς Δύσεως, l'avant dernier des stratèges que le *taktikon* de l'Escorial connaît. C'est l'identification géographique de ce commandement qui sera le sujet du présent article.

---

<sup>1</sup> Cf ma communication *Un taktikon inédit du X<sup>e</sup> siècle. Cod. Scorialensis gr. R—II—11.*, publiée dans les « Actes du XII<sup>e</sup> Cong des Et Byz », II, Belgrade, 1964, 177—183. Sur le manuscrit cf P. A. Revilla, *Catálogo de los Codices Griegos de la Bibl de el Escorial*, Madrid, 1936, 117—128. Ce *taktikon* sera publié en entier dans un volume qui reprendra les autres listes de préséance des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, à savoir les *taktika* Uspenskij, Benešević, et le *klétorologion* de Philothée.

<sup>2</sup> Sur ces réformes voir Hélène Glykatzi-Ahrweiler, *Recherches sur l'Administration de l'Empire Byzantin aux IX<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1960, « Bulletin de Correspondance Hellénique », 84 *passim* et surtout p 46 et suiv.

Signalons tout de suite que le contexte ne peut nous être d'aucune utilité sur ce point. L'ordre de préséance des stratèges n'a aucun rapport avec leur distribution géographique. Par conséquent, nous tâcherons de tirer des conclusions du nom même du commandement qui, de son côté, semble être un *unicum* dans les sources byzantines.

D'abord, le complément τῆς Δύσεως nous oblige à éliminer du champ de nos recherches la frontière orientale de l'empire, la distinction entre les thèmes d'Orient et ceux d'Occident étant faite d'une façon très nette par les sources<sup>3</sup>. Des possessions européennes de Byzance, l'Italie aussi peut être éliminée; car nous sommes très bien renseignés, par plusieurs sources, sur les commandements byzantins qui y existèrent<sup>4</sup> et l'on n'a relevé nulle part la mention d'un stratège de Mésopotamie. Pas davantage, me semble-t-il, cette Mésopotamie ne doit être recherchée aux environs de Cherson: les sources n'attestent rien de pareil et, qui plus est, rien n'autoriserait l'hypothèse d'une expansion de Byzance en dehors de la péninsule criméenne au X<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Nous allons donc limiter nos recherches à la frontière des Balkans. Les sources concernant cette région étant pauvres — tout ce que nous en savons repose essentiellement sur les chroniqueurs byzantins — on peut concevoir qu'un commandement de stratège y ait existé pour quelque temps sans laisser de trace directe dans la tradition historiographique.

Le nom de Μεσοποταμία désigne évidemment une région située entre deux fleuves, et il a été employé, depuis l'Antiquité pour désigner la

<sup>3</sup> Cette distinction est faite par plusieurs sources, dont les principales sont: le *Klétorologion* de Philothée (899) cf. J. B. Bury, *The Imperial Administrative System in the Ninth Century*, London 1911, 138 et *ibid.*, 40; Constantin Porphyrogénète, *De Caerimoniis aulae byzantinae* (Bonn) 697 (autour de 910); Costantino Porfirogenito, *De Thematibus* (éd. A. Pertusi, Città del Vaticano 1952) D'après ces textes, l'Orient comprend tous les thèmes asiatiques, tandis que l'Occident comporte les thèmes européens. La seule divergence se présente en ce qui concerne les thèmes maritimes (Cibyrrhéotes, Samos, Mer Egée) qui dans les listes de préséance sont énumérés avec les thèmes de l'Occident tandis que pour l'administration (*De Thematibus*) et pour les finances (*Liste des traitements, De Caerimoniis* 697) ils sont cités parmi les thèmes de l'Orient.

<sup>4</sup> Ce sont les thèmes de Sicile, de Longobardie et de Calabre ainsi que le katépanat d'Italie, tous les quatre étant mentionnés dans le *Scoriatensis*. Pour ces commandements on consultera, en dernier lieu, A. Pertusi, *Contributi alla storia dei temi bizantini dell'Italia meridionale*, Atti del 3<sup>o</sup> Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo, Spoleto 1958, tiré à part 1—23 (avec la bibliographie antérieure); N. Oikonomidès, *Constantin VII Porphyrogénète et les thèmes de Céphalonie et de Longobardie*, «Revue des Etudes Byzantines», 23 (1965). Sur l'Italie byzantine en général on se référera toujours à l'admirable ouvrage de G. Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, 1—2, Paris 1904.

<sup>5</sup> Sur l'histoire des possessions byzantines en Crimée cf. A. Vasiliev, *The Goths in the Crimea*, Cambridge, Mass. 1936, 130—136 et M. V. Levčenko, *Očerki po istorii russko-vizantijskikh otnoženij*, Moskva 1956, 253 et suiv., 359 et suiv., A. V. Soloviev, *Domination byzantine ou russe au Nord de la Mer Noire à l'époque des Comnènes?* «Akten des XI. Intern. Byzantinistenkongresses», München 1958 (paru 1960) 569—580. Même auteur, «Ἀρχῶν Ἐποσῆς», *Byzantion* 31 (1961) (Hommage à G. Ostrogorski) 237—244.

région comprise entre le Tigre et l'Euphrate, dans le Moyen Orient. Cette Mésopotamie, au VII<sup>e</sup> siècle déjà, passa sous la domination arabe et fut appelée Āl-Ġazira, c'est-à-dire « l'île ». Or, déjà au tout début du X<sup>e</sup> siècle, un thème de Mésopotamie apparaît sur la frontière orientale de Byzance<sup>6</sup>, mais son territoire n'avait rien à voir avec l'ancienne Mésopotamie. Il comprenait le district de Τεκῆς (Dēgik' = Διγιστηνή), situé près de l'Euphrate, au nord de son affluent Aracani (Ἀρσανίας) et à l'ouest du Čimišgezek-şu<sup>7</sup>. Cette nouvelle circonscription administrative a été appelée ainsi parce qu'elle se trouvait au milieu des fleuves et, surtout, parce qu'elle était située près de l'Euphrate, dont le nom était depuis longtemps lié à celui de la Mésopotamie antique.

Telle était la préhistoire du nom de Mésopotamie, dans le langage administratif de Byzance. Par conséquent, il faudra chercher des termes analogues pour situer un commandement du même nom en Occident. Il faut aussi que ce commandement soit situé près de la frontière de l'empire, comme c'est le cas de tous les nouveaux postes de stratèges mentionnés dans le *Scorialensis*. On éliminera donc tous les villages de Grèce appelés Μεσοπόταμον ou Μεσοποταμία, dont les noms sont, d'ailleurs, d'origine récente<sup>8</sup>.

Je crois que l'on doit éliminer aussi le village épirote de Mésopotamon<sup>9</sup>, dans l'actuelle Albanie, non loin de Butrinto. Il est vrai que ce village, ainsi que le fameux couvent du même nom sont situés entre les fleuves Bistrica et Vrysi (διὰ τὸ ἀμφίρρυτον καὶ ἐξ ἐμβολῆς καὶ μίξεως ποταμῶν ἀποτετημένη [sc. ἡ μονή] καὶ οἶον νῆσον εἶναι<sup>10</sup> ; une tradition ancienne affirme que le couvent de Mésopotamon a été fondé au milieu du XI<sup>e</sup> siècle par Constantin Monomaque. Or, l'identification du Mésopotamon épirote avec le commandement mentionné par le *Scorialensis* me semble impossible pour les raisons suivantes :

1. Il y a une différence de forme ; Μεσοπόταμον en Épire ; Μεσοποταμία dans le *Scorialensis*.

<sup>6</sup> Entre 899 et 901, selon toute vraisemblance Cf R. J. H. Jenkins — B. Laourdas — C. Mango, *Nine orations of Arethas from cod. Marc. gr 524*, « Byz. Zeitschr », 47 (1954) 14—15.

<sup>7</sup> Cf E. Homigmann, *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches von 363 bis 1071*, Bruxelles 1935 (*Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae* 3) 69. Pour le thème de Mésopotamie voir aussi A. Pertusi, *Costantino Porfirogenito, De Thematibus*, Città del Vaticano 1952, 139—140.

<sup>8</sup> On en trouvera un relevé dans la Μεγάλη Ἑλληγν. Ἐγκυκλοπαιδεία vol. 17, p. 2 et dans le Συμπλήρωμα MEE vol. 3, p. 666. (On en rencontre en Épire, Macédoine et Péloponnèse).

<sup>9</sup> L. Vranoussis, *Χρονικά τῆς Μεσαιωνικῆς καὶ Τουρκοκρατουμένης Ἡπείρου*, Jannina 1962, 174 et note 3.

<sup>10</sup> Miklosich-Muller, *Acta et diplomata graeca*. IV, 1871, p. VIII.

2. Les mentions de la ville de Mésopotamon sont tardives<sup>11</sup>.

3. Le terme Μεσοποταμία me semble trop solennel pour être employé et désigner un commandement situé près de fleuves d'importance secondaire. La préhistoire du terme sur la frontière orientale nous oblige, me semble-t-il, à rechercher ce commandement à côté d'un grand fleuve des Balkans.

Comme tel, je crois que le Danube seul peut être mis en cause. Son importance fait de lui le fleuve balkanique qui soit comparable à l'Euphrate, près duquel était située la Mésopotamie d'Orient. Dans la pensée byzantine, le Danube, aussi bien que l'Euphrate et le Tigre, étaient considérés comme des fleuves provenant du paradis<sup>12</sup>, l'Histros étant identifié avec le fleuve scripturaire Φυσών. Or, il semble bien que les textes sur les quatre fleuves du paradis avaient grand cours et influence vers la fin du X<sup>e</sup> siècle. Un de ces textes se retrouve dans un nombre considérable de manuscrits de la *Synopsis Basilicorum*<sup>13</sup> dont un est le *Scorialensis* même (f. 266<sup>v</sup>—267<sup>v</sup>). D'autre part, lorsque Léon le Diacre parle du Danube à l'occasion de la campagne de Jean Tzimiscès en 971, il cite en résumé un passage du même texte<sup>14</sup>. Par conséquent, un parallélisme entre l'Euphrate et le Danube à la fin du X<sup>e</sup> siècle n'aurait rien de surprenant.

#### LA FRONTIÈRE DANUBIENNE APÈS 971

Ces considérations nous mènent à examiner la frontière byzantine du Danube, entre 975 et 979, ainsi que l'histoire de sa formation. Car, après la migration bulgare, au VII<sup>e</sup> siècle, les armées byzantines revinrent au

<sup>11</sup> Du XIV<sup>e</sup> siècle : cf. Jean Cantacuzène (Bonn) I, 509; Epirotica (Bonn) 237. Il est vrai que le nom de famille Mesopotamitès est attesté déjà au XI<sup>e</sup> siècle. Cf. Anne Comnène, *Alexiade* (Leib) II, 155; *La Geste de Robert Guiscard*, éd. M. Matthieu, 222; *Typikon de Pakourianos, Viz. Vrem.* 11 (1904) 56; plusieurs mentions au XII<sup>e</sup> siècle et plus tard, ainsi que plusieurs sceaux : G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1884, 680, reprises avec commentaire, par V. Laurent, *Les bulles métriques dans la Sigillographie byz.* 1932, n<sup>o</sup> 382, 454; V. Laurent, *La Collection Orghudan*, Paris 1952, n<sup>o</sup> 450, 454 et V. Laurent, *Les sceaux byzantins du Médaille Vatican*, Città del Vaticano 1962, n<sup>o</sup> 61; B. A. Pančenko, *Katalog molitvovulov*, *Izvestija de l'Inst. Russe de CP* 13 (1908) 139, n<sup>o</sup> 457, *Corinth XII. The Minor Objects*, par Gladys Davidson, Princeton 1952, 324, n<sup>o</sup> 2 769; *Catalogue of Additions... of the British Museum*, 1911—1915, 468; V. Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'Empire byzantin* 1, Paris 1963, n<sup>o</sup> 464; mais on ne saurait affirmer que cette (ou ces?) famille était originaire de la ville épirote de Mésopotamon. Elle pouvait tenir souche de n'importe quel autre Mésopotamon et même du thème asiatique de Mésopotamie.

<sup>12</sup> Voir à ce sujet, A. Lambrino, *Les fleuves du Paradis*, « Mélanges de l'École Roumaine en France », 1924, 2<sup>e</sup> partie, p. 191—213. P. Popović, *Cetiri rayske reke*, « Glas de l'Acad. de Belgrade », 171 (1936) 161—176.

<sup>13</sup> Sur la tradition manuscrite de la *Synopsis Basilicorum* on consultera N. Svoronos, *La Synopsis Major des Basiliques et ses Appendices*, Paris 1964, p. 48 surtout.

<sup>14</sup> Bonn, 129—130.

Danube en 971. Nous savons <sup>15</sup> que Nicéphore Phocas opposa aux Bulgares le prince de Kiev, Svjatoslav, qui envahit, en 968, la Dobroudja. L'armée bulgare qui fut envoyée à sa rencontre, fut obligée de se réfugier dans Silistra (Dristra, Dorostolon). Svjatoslav occupa plusieurs villes du Danube et fit de Perejaslavets son centre <sup>16</sup>. En 969 il fut obligé de revenir à Kiev pour sauver sa capitale du danger petchenègue, mais il réapparut sur le Danube dans l'été de 969 et il reconquit Perejaslavets, occupée pendant son absence par les Bulgares <sup>17</sup>. Dans cette deuxième phase les Russes envahirent toute la Bulgarie et avec les Bulgares se tournèrent contre Byzance. C'était un moment critique. L'empereur Jean Tzimiscès fut à la hauteur de la situation : l'offensive russe fut arrêtée par Bardas Skléros près d'Arkadiopolis en 970 <sup>18</sup> ; en avril de l'année suivante, Jean Tzimiscès entreprit une grande campagne contre les Russes en Bulgarie.

Nous connaissons les principales étapes de cette campagne. L'armée byzantine se dirigea contre la capitale de l'Etat bulgare, la Grande Preslav. Après un combat acharné, la ville défendue par des Russes aussi bien que par des Bulgares, fut enlevée d'assaut. Le tzar bulgare, Boris, y fut fait prisonnier et la ville fut nommée, d'après le prénom de l'empereur, Ἰωαννούπολις. Ensuite, Jean Tzimiscès après avoir occupé, chemin faisant, Pliska et Dineia <sup>19</sup> se dirigea contre Dristra, où s'était enfermé Svjatoslav. La flotte impériale l'y rejoignit par le Danube. Après un siège de trois mois Svjatoslav fut obligé de capituler et de quitter, avec son armée, la Bulgarie, non sans avoir renouvelé le traité d'alliance avec les Byzantins. Jean Tzimiscès revint à Constantinople.

Le taktikon de l'Escorial montre l'état administratif de la Bulgarie conquise par Jean Tzimiscès. On trouve, d'abord (f. 269<sup>v</sup>, l. 9) la mention du stratège Θράκης καὶ Ἰανουπόλεως, ce dernier mot étant, évidemment,

<sup>15</sup> Les événements qui suivent nous sont connus grâce aux chroniqueurs byzantins (Cedrenus, Zonaras, Léon Diacre), à la *Povest' vremennih let* ainsi qu'à la Chronique de Yahya d'Antioche. Les problèmes, chronologiques et autres, ont fait l'objet de plusieurs études, dont on trouvera le relevé, avec un exposé très clair et instructif, dans G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates* <sup>3</sup>), Munchen 1963, 242—246.

<sup>16</sup> Cf M V Levčenko, *Ocerki . . . loc cit.*, 260. L'identification géographique de Perejaslavets fait le sujet de deux études récentes qui apportent des solutions nouvelles. P. Diaconu, *Autour de la localisation de la Petite Preslav* et P. Năsturel, *Peut-on localiser la Petite Preslav à Păcuiul lui Soare?* les deux articles sont publiés aussi dans le présent fascicule de la « Revue des Etudes Sud-Est Européennes ». Je prie Messieurs Diaconu et Năsturel, qui ont eu l'obligeance de me communiquer leurs articles en manuscrit, de recevoir l'expression de ma vive gratitude.

<sup>17</sup> Levčenko, *loc cit.*, 264

<sup>18</sup> Cédicénus II, 384—388 ; cf. P. O. Karyskovskij, *O hronologii russko-vizantijskoj vojni pri Svjatoslave*, *Vizantijskij Vremennik* 5 (1952) 133.

<sup>19</sup> Léon Diacre, 139.

une variante de 'Ιωαννουπόλεως<sup>20</sup>, nom donné à Preslav en 971 ; ensuite, la mention d'un stratège de Verroé (l. 18), l'actuelle Stara Zagora, au sud-ouest de Preslav et au nord-est de Philippopolis ; enfin, la mention du stratège de Dristra<sup>21</sup> (l. 19) montre que la ville danubienne avait constitué un centre militaire et administratif.

Tous les autres commandements de stratèges situés dans les Balkans couvrent le sud de la péninsule ainsi que toute la côte occidentale : les deux Strymon, Thessalonique, Drougouviteia, Verroia, Hellade, Péloponnèse, Céphalonie, Nikopolis, Jéricho, Dyrrachion, Dalmatie. Nous n'allons pas nous en occuper ici. Nous réservons le commentaire que certains de ces noms exigent pour l'édition du document. Il nous suffira, pour le moment, de signaler que dans la Bulgarie occidentale actuelle (à l'ouest de Verroé) et dans toute la Yougoslavie actuelle, sauf le littoral de l'Adriatique, il n'y a pas un seul poste de stratège. Cette constatation permettra de réexaminer le problème de la création de l'État de Samuel<sup>22</sup> ; elle nous oblige aussi à chercher la Mésopotamie de l'Occident non loin des autres postes de stratèges, dans les parages du Bas-Danube, non loin de Dristra<sup>23</sup>.

Nos connaissances sur cette région, à la fin du X<sup>e</sup> siècle sont réduites à quelques passages des historiens qui parlent de la campagne de Jean Tzimiscès. Je ne manquerai pas de rappeler celui qui, à mon sens, est le plus important. Lorsque l'empereur, se trouvant devant Dristra, fut rejoint par sa flotte, les Russes, après avoir en vain essayé de rompre le *blocus*, concentrèrent à Dristra tous leurs soldats qui étaient chargés de la garde de toutes les autres forteresses : *ἡμέρας δὲ ἄρτι διαγελώσης*,

<sup>20</sup> Cédrenus II, [397 ; Léon 'Diacre 138. La forme 'Ιαννουπόλεως attestée par le manuscrit peut être une faute de copiste, à moins que l'on n'admette la chute de la voyelle ω. Cf. p. ex. le nom 'Ιαννῆς = le patriarche Jean le Grammairien ; 'Ιαννάκιος dans Miklosich-Muller, *loc. cit.*, IV, 291 ; *Ἰαννῆς* dans une inscription protobulgare (IX<sup>e</sup> siècle). V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, Berlin 1963, 220, 224 (commentaire sur la forme). Rappelons qu'au XI<sup>e</sup> siècle, le nom de 'Ιωαννουπόλις n'est plus utilisé dans la titulature des stratèges de Preslav ; cf. les sceaux publiés par N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest 1946, 41-42.

<sup>21</sup> D'après Léon Diacre 157-158, Jean Tzimiscès aurait changé le nom de la ville en Théodoropolis, en l'honneur de Saint Théodore qui assista les Byzantins pendant le combat critique contre les Russes. Au contraire Cédrenus II, 411 affirme que ce fut la ville d'Euchaneia (évidemment Euchaita, en Asie Mineure) qui reçut pour la même raison le nom de Théodoropolis. La question ne peut pas être tranchée de façon définitive (cf. en dernier lieu V. Laurent, *Le Corpus des Sceaux de l'Empire byzantin V*, Paris 1963, 585 et 662). En tous cas, le *Scorialensis*, mentionnant Dristra, vient à l'appui de la version de Cédrenus.

<sup>22</sup> A ce sujet voir l'exposé de G. Ostrogorsky, *loc. cit.*, 250.

<sup>23</sup> Cette description de la frontière exclut évidemment l'identification de la Mésopotamie de l'Occident avec la région appelée *Sremsko Ostrvo*, située entre le Danube et le Save, qui, d'ailleurs, était habitée au X<sup>e</sup> siècle par les Hongrois (cf. *Constantine Porphyrogenitus, De Administrando Imperio*, éd. Gy. Moravcsik - R. J. H. Jenkins, Budapest 1949, ch. 42, 19-20 ; cité : *De Adm.*). Aussi faut-il exclure l'actuel Sokol situé entre les rivières de Tara et Piva, bien qu'il ait porté le nom de Medjureči *Constantine Porphyrogenitus, De Administrando Imperio II, Commentary*. London 1962, 137 ; cité : *Commentary*).



πάντας τοὺς ἐν τισι φρουρίοις εἰς φυλακὴν ἐσκοδασμένους ἀνεκαλοῦντο εἰς τὸ Δορύστολον καὶ ταχέως ἦγον μετακληθέντες. Peu après, des ambassadeurs venant des forteresses situées au-delà du Danube vinrent se présenter à Tzimisès, pour faire acte de soumission. L'empereur accepta et envoya des contingents pour occuper et garnir ces forteresses : καὶ προσῆλθον αὐτῷ πρέσβεις ἐκ Κωνσταντείας καὶ τῶν ἄλλων φρουρίων, τῶν πέραν ἰδρυμένων τοῦ Ἰστρου, ἀμνηστίαν κακῶν αἰτούμενοι καὶ ἑαυτοὺς ἐγχειρίζοντες σὺν τοῖς ὀχυρώμασιν, οὗς προσηγῶς δεξάμενος, ἀπέστειλε τοῖς παραληφόμενοις τὰ φρούρια καὶ στρατιὰν ἀποχρώσαν εἰς τὴν αὐτῶν φυλακὴν <sup>24</sup>. De ces passages il ressort avec évidence que la domination byzantine s'était étendue sur la rive gauche du Danube.

On peut en déduire également que c'étaient justement ces forteresses que les Russes avaient abandonnées lors de l'arrivée de la flotte byzantine <sup>25</sup> et qui, une fois sans garnison russe, préférèrent se rallier aux Byzantins.

Après sa victoire définitive sur Svjatoslav l'empereur s'occupa de l'organisation administrative de la région conquise : τῶν παρὰ ταῖς ὄχθαις τοῦ ποταμοῦ φρουρίων καὶ πόλεων πρόνοιαν θέμενος ὁ βασιλεὺς καὶ φρουρὰν καταλιπὼν τὴν ἀρκοῦσαν εἰς τὰ ἤθη τὰ Ῥωμαίων ἀνέζευξεν <sup>26</sup>. L'empereur prit donc soin des forteresses qui se trouvaient sur les deux rives du Danube, dans le but évident d'assurer à l'empire le contrôle du fleuve dans la partie inférieure de son cours.

L'histoire de l'occupation byzantine de cette région, devient, dans la suite, assez obscure. La révolte de Samuel, qui éclata en Macédoine occidentale, s'est probablement étendue jusqu'au Bas-Danube. C'est ce que nous déduisons du fait qu'en l'an 1000, les armées byzantines firent spécialement une campagne pour réoccuper les forteresses bulgares d'au-delà de l'Hémus : Pliska, la Grande Preslav et la Petite Preslav <sup>27</sup>. L'expulsion des Byzantins de cette région ne peut pas être datée avec précision. Elle a eu lieu *après* 976, date généralement admise pour le commencement de l'expansion de l'Etat de Samuel ; avant l'an 1000, date de la reconquête de la région par les Byzantins <sup>28</sup>.

<sup>24</sup> Cédrenus II, 401. Κωνσταντεία est d'habitude identifiée avec Constanța, le port sur la Mer Noire, bien que, d'après le contexte, elle devrait se trouver sur la rive gauche du Danube (Constantiana Daphnè?).

<sup>25</sup> Cf. Yahya ibn Saïd d'Antioche, trad. J. Kratschkovskij et A. Vasiliev, Patrologia Orientalis 17, 1924, 135 : « [Tzimisès] entra en possession de la ville et des forteresses environnantes que les Russes avaient conquises ».

<sup>26</sup> Cédrenus II, 412; Yahya... *loc. cit.* : « puis, après avoir nommé de son côté des gouverneurs de ces forteresses, l'empereur rentra à Constantinople ».

<sup>27</sup> Cédrenus II, 452.

<sup>28</sup> Il me semble que les sources ne permettent pas de dater avec plus de précision l'expansion de l'Etat de Samuel vers le nord-est de la Bulgarie — malgré P. Petrov, *Vossta-*

## LES TÉMOIGNAGES ARCHÉOLOGIQUES

Bien que l'occupation byzantine du Danube fût de courte durée, elle a laissé cependant quelques vestiges archéologiques qui confirment les vagues renseignements fournis par les historiens<sup>29</sup>. Grâce aux fouilles, nous connaissons un certain nombre de fortifications byzantines du dernier quart du X<sup>e</sup> siècle, couvrant la frontière danubienne. A 20 km à l'est de Siliistra, dans l'île de Păcuiul lui Soare, on a récemment découvert une forteresse qui présente un intérêt exceptionnel<sup>30</sup>. C'est un monument imposant, dont l'un des côtés est long de 240 m, entouré de murailles de 6 m de hauteur (en partie conservées), de 6 m d'épaisseur à la base et de 4,20 m,

*nije Petra i Bojana v 976 g e barbu Komitopulov s Vizantiei*, *Byzantinobulgarica* 1 (1962) 121—144. A mon avis, une hypothèse plausible serait que les Byzantins évacuèrent le nord-est de la Bulgarie après la malheureuse campagne de Basile II contre Sofia en 986. Cf. G. Ostrogorsky, *loc. cit.*, 251. La présence byzantine en Dobroudja est attestée par l'existence d'une (au moins) inscription de l'an 992 (ou 1002) en langue grecque dans une chapelle (connue sous le sigle B4) de la carrière de Bassarabi, cf. «Dacia» 6 (1962) 315. Dans la même chapelle on a relevé une inscription, reproduite en cyroques *ibid.* 315—316, que l'on considère comme écrite en caractères arabes. Autant que j'en ai pu juger d'après ce cyroque, il s'agit d'une inscription grecque qui comporte une date et, par conséquent, est à mettre en rapport avec la fondation de la chapelle. Sous réserve de vérification sur place, je proposerais la lecture:  $\tau\omega$  Μαρτίω μ(ηνί), (ί)ν(δικτιώνος)ι, 15ϛ 14 έτους] ce qui correspond à mais 982. A noter que le chiffre 4 que je supplée à la fin est très probable compte tenu de l'indiction 10, on doit choisir entre les années 892, 907, 922, 937, 952, 967, 982; la prochaine dixième indiction, 997, n'entre pas en ligne de compte, parce qu'elle comporterait le changement du quatrième du siècle (997—6505 = 5 πέ). D'autre part, les années de 892 à 967 sont très probablement à éliminer puisque les Byzantins n'occupaient pas la Dobroudja avant 971. Par conséquent, il faut retenir la date de 982. A remarquer que dans la même chapelle on a découvert en quantité considérable une céramique considérée comme influencée par la céramique byzantine (I. Barnea, *Ceramica din cartiera de cretă de la Basarabi*, «Studii și cercetări de Istorie Veche» (cité: SCIV) 13, 2, 1962, 363). Au sujet des autres inscriptions de Basarabi cf. en dernier lieu Maria Comșa, *K voprosu istolkovanija nekotoryh graffito iz Basarabi*, *Dacia* 8 (1964) 363—370.

<sup>29</sup> Dans ce qui suit, il n'est pas question de dresser un inventaire complet des indices archéologiques attestant la présence byzantine dans la Roumanie actuelle. Je me bornerai au signalement et au commentaire des trouvailles qui m'ont paru les plus caractéristiques. Sur les conditions politiques et sociales du Bas-Danube aux confins des X<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles ainsi que sur l'influence byzantine dans la région cf. B. Cîmpina, *Le problème de l'apparition des États féodaux roumains* (éd. Acad. R P R), Bucarest 1955, et, surtout, *L'influence byzantine sur le Bas-Danube, à la lumière des recherches récentes effectuées en Roumanie*, «Revue Roumaine d'Histoire», 1, (1962) 8—18 (publication posthume).

<sup>30</sup> On aura une idée d'ensemble sur les fouilles de Păcuiul lui Soare en consultant P. Diaconu, *Krepost' X—XV vv v Pekujul lui Soare v svete archeologiceskih issledovanij*, «Dacia», 5 (1961) 485—501, ainsi que les rapports parus depuis; cf. en dernier lieu SCIV, 15 (1964) 564 et D. Vilceanu, *Cu privire la data de început a cetății de la Păcuiul lui Soare*, SCIV, 14 (1963) 207—212 (pour ce qui est de notre sujet, les conclusions de Vilceanu sont identiques à celles de P. Diaconu) et P. Diaconu, *Cetatea bizantină de pe insula Păcuiul lui Soare*, «Revista Muzeelor», 1 (1965) 15—19. Monsieur P. Diaconu a eu l'obligeance de m'envoyer un nouveau rapport manuscrit, rédigé en français et comportant la mise au point des résultats des fouilles jusqu'en 1964, ainsi que les vues de l'auteur. Ce rapport que je citerai maintes fois dans ce qui suit, m'a été d'une grande utilité pour la rédaction du présent article. Que Monsieur Diaconu veuille trouver ici l'expression de ma plus vive gratitude. Je voudrais

au sommet de la portion conservée. Donc, une forteresse importante, pourvue du côté méridional d'une porte double.

Mais les installations les plus impressionnantes, qui soulignent, d'ailleurs, le caractère naval de cette forteresse sont celles du port. Voici ce que M. P. Diaconu m'écrit sur ce point : « Le port ou, plutôt, les installations portuaires, telles qu'elles ont été découvertes (les recherches continuent encore) sont impressionnantes par leur massivité et leur grandeur. Tout le complexe des installations situé sur le côté sud-est est flanqué de part et d'autre d'une tour massive. Pour que les vaisseaux puissent accoster aux niveaux différents dus à la crue des eaux, les plate-formes de débarquement ont la forme de degrés qui descendent vers l'extérieur. Dans le mur d'enceinte du port on a pratiqué aussi des orifices pour tirer les câbles des vaisseaux à amarrer »<sup>31</sup>.

Presque vis-à-vis de ces installations portuaires, on a découvert un important bâtiment à abside dont le caractère n'est pas encore défini : on aurait pensé à une basilique, mais il présente l'inconvénient que l'abside est orientée vers l'ouest. Quoi qu'il en soit, l'existence dans l'enceinte fortifiée de ce bâtiment — que ce soit une basilique ou un autre bâtiment public — montre bien que la forteresse de Păcuil lui Soare était un centre plus important que les forteresses frontalières habituelles.

Sur la date de construction de cette forteresse, Monsieur P. Diaconu est formel :

« Conformément aux observations stratigraphiques, en corroboration aussi avec les éléments de la culture matérielle, nous sommes arrivés à la conclusion que cette cité a été construite au temps où la Dobroudja était dominée par les Byzantins de Jean Tzimiscès ». . .

La construction de cette cité avait un double but :

1°) Contrôler tout accès par le Danube vers Dorostolon ;  
2°) contrôler l'accès de la plaine valaque vers la Dobroudja et inversement. Le motif qui aurait poussé Jean Tzimiscès à construire cette forteresse serait, selon M. Diaconu, le péril des Russes de Kiev.

Une autre remarque de l'archéologue roumain est d'un intérêt primordial pour notre enquête :

« Il est vrai que, peu après sa construction, la cité de l'île de Păcuil lui Soare a perdu son caractère militaire » (ce qui pouvait être dû à l'éloi-

---

aussi remercier les professeurs Em Condurachi et M. Berza, dont les conseils ont grandement contribué à la rédaction de cet article. Ajoutons que P. Năsturel, dans l'article cité *supra*, note 16, propose l'identification de Păcuil lui Soare avec la Petite Preslav ; dans la note 72 de cet article on trouvera un relevé très détaillé de la bibliographie concernant les fouilles de Păcuil lui Soare

<sup>31</sup> Dans le rapport manuscrit cité dans la note précédente.

gnement du péril kiévien ou à des troubles provoqués par les Bulgares de Samuel). « De toute façon, il faut quand même tenir compte qu'à partir de l'an 1000 environ, à l'intérieur de la cité, pendant presque 100 ans, se déroule une vie d'un caractère fortement civil ». C'est autour du règne d'Alexis 1<sup>er</sup> Comnène que la cité semble avoir été abandonnée <sup>32</sup>.

J'ai insisté beaucoup sur les résultats des fouilles de Păcuil lui Soare parce que le monument est le plus grand et le plus caractéristique et parce que, ces fouilles étant récentes dans leur ensemble, leurs résultats sont moins connus. Mais il est également certain que des fortifications byzantines ont été construites sur d'autres points de la frontière danubienne. Je ne signalerai que ceux qui nous intéressent : Capidava, à une centaine de km au nord de Păcuil lui Soare a également été fortifiée et a servi de centre militaire sous Jean Tzimisès <sup>33</sup>. Elle est située non loin de la vallée de la Ialomița (Naparis). Encore plus au nord, non loin du Delta danubien, et encore une fois dans une île du Danube, se situe la forteresse de Dinogetia — Garvăn <sup>34</sup>, à l'endroit précis où s'insèrent sur l'autre rive, les vallées du Prouth et du Sereth. Il est, en outre, certain que des forteresses de moindre importance ont existé le long du fleuve, forteresses qui seront, peu à peu, connues par les fouilles <sup>35</sup>.

Je n'insisterai pas sur les données de la céramique qui ne semblent pas fournir des arguments solides, vu que la céramique était, dans sa plus grande partie, confectionnée sur les lieux-mêmes et ne saurait témoigner d'une occupation, byzantine ou autre, dans une région précise. Et cela d'autant plus que les limites chronologiques que nous proposons pour l'occupation byzantine sont très restreintes, et que par conséquent, la céramique introduite par les Byzantins en 971 aurait pu être confectionnée même pendant la période de l'occupation bulgare qui se termina en l'an 1000. Il me faut cependant rappeler que la céramique de la région présente bien les marques d'une influence byzantine. Bien plus, il existe un type

---

<sup>32</sup> Quelques sceaux byzantins qui ont été trouvés à Păcuil lui Soare et sur la rive droite du Danube ont été récemment publiés par I Barnea, *Sceaux byzantins inédits, trouvés en Dobrogea*, « Studii și Cercetări de Numismatică », 3 (1960) 326 et suiv.; cf. V. Laurent, « Byz. Zeitschr. », 54 (1961) 490—491. Il faut signaler ici que le sceau de Nicéas spatharocandidat impérial καὶ ἐπὶ τῶν ὀκλεικῶν, trouvé à Păcuil lui Soare ne signifie pas forcément que l'île a fait partie des domaines impériaux. Le sceau a accompagné une lettre qui aurait pu être envoyée n'importe où.

<sup>33</sup> Cf. Gr Florescu, *Einige Beobachtungen über die Donaulimes entlang der Dobrudscha*, « Dacia », 1 (1957) 244.

<sup>34</sup> On peut consulter les journaux des fouilles, publiés dans « Materiale », 1957, 1958 et surtout SCIV, 10 (1959) 153, n° 68 (on a établi que le tout a été nivellé à l'époque de Jean Tzimisès)

<sup>35</sup> Citons, à titre d'exemple, les cinq forteresses signalées le long du bras de Saint-Georges par G. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, 90—91.

de céramique qui est considéré par les archéologues comme caractéristique de l'artisanat postérieur à la conquête de 971 ; or, cette céramique, que l'on trouve assez souvent en Dobroudja, se retrouve aussi sur la rive gauche du Danube<sup>36</sup>. Ce qui incite à penser que les Byzantins avaient une certaine influence au-delà du fleuve.

La présence byzantine au nord du Danube se manifeste, d'une manière plus positive encore, par les trésors monétaires. Evidemment, puisque notre recherche vise à l'examen de la situation politique et non point des rapports économiques, nous n'allons pas examiner les trésors monétaires<sup>37</sup>, qui se trouvent un peu partout et ne témoignent point du statut politique de la région où on les a découverts. Des pièces d'or des empereurs macédoniens ont été retrouvées en Dobroudja ainsi qu'en plusieurs endroits de la Moldavie. Mais, ce sont les monnaies d'argent et de cuivre, utilisées à l'intérieur de l'empire, dont nous nous occuperons. Encore, nous bornerons notre enquête aux émissions monétaires de Jean Tzimisès qui, en principe, témoigneraient de l'époque du règne de cet empereur (969—976), et, par conséquent, de la première occupation byzantine du Bas-Danube au X<sup>e</sup> siècle. Des monnaies de Basile II, nous n'en parlerons pas : elles peuvent répondre à la première aussi bien qu'à la deuxième (après l'an 1000) occupation byzantine.

Une étude assez récente, à laquelle les découvertes faites depuis, n'ont rien d'essentiel à ajouter<sup>38</sup>, donne les éléments suivants, concernant le territoire de la Roumanie à l'époque de Jean Tzimisès.

1. Les monnaies de Jean Tzimisès ont été trouvées, dans la plupart des cas, indépendamment de monnaies d'autres empereurs<sup>39</sup>.

2. Il y a trois endroits où l'on a trouvé uniquement des monnaies de Tzimisès :

a) Tulcea, au nord de la Dobroudja : 3 pièces, découvertes fortuites.

<sup>36</sup> Au sujet de la céramique d'influence byzantine, voir en dernier lieu : I. Barnea, *Ceramica din cariera de cretă de la Basarabi*, SCIV 13 (1962) 349—371 ; D. Vilceanu, *Reprezentări zoomorfe pe ceramica din sec. XI, de la Dunărea de jos*, SCIV, 13 (1962) 373—386. L'influence byzantine est aussi avérée par une catégorie de tuiles : P. Diaconu, *În legătură cu datarea oanelor cu semne în relief descoperite în așezările feudale timpurii din Dobrogea*, SCIV, 10 (1959) 491—497. Maria Comșa, *La civilisation balkano-danubienne (IX<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles) sur le territoire de la R. P. Roumaine*, « Dacia », 7 (1963) 413—436.

<sup>37</sup> Au sujet des trésors de monnaies, on ne manquera pas de consulter Em. Condurachi, *Les trésors monétaires de la région Carpat-Danubienne et leur importance pour l'histoire des Roumains*, « Balcania », 7, 1 (1944) 23—44.

<sup>38</sup> Irimia Dimian, *Cîteva descoperiri monetare bizantine pe teritoriul R.P.R.*, « Studii și Cercetări de Numismatică », 1 (1957) 189—215. Pour les trouvailles monétaires faites depuis sur le territoire de la Roumanie, on consultera les rapports spéciaux qui, rédigés par B. Mitrea, paraissent chaque année dans SCIV, « Dacia », etc.

<sup>39</sup> I. Dimian ne cite qu'un seul trésor, découvert à Ploeni, au sud de la Dobroudja, qui contienne des monnaies de Jean Tzimisès, mêlées à des monnaies d'empereurs du XI<sup>e</sup> siècle (les plus récentes appartiennent à une émission de l'impératrice Théodora, 1055—1056).

b) Călărași, sur la rive gauche du Danube entre Silistra et Păcniul lui Soare : 5 pièces d'argent, découvertes fortuites.

c) Racovița, sur la rive gauche, beaucoup plus à l'ouest, en Olténie : 1 follis.

Tulcea est située en Dobroudja et les trésors monétaires de l'époque de Tzimisès ne présentent rien d'exceptionnel pour la région. Mais les trouvailles de Călărași et de Racovița revêtent une importance plus grande<sup>40</sup>, avant tout parce qu'elles sont constituées de pièces de petite valeur.

Enfin, les sceaux : on a découvert récemment à l'est de Călărași, donc dans la même région où l'on a signalé les monnaies de Jean Tzimisès, le sceau d'un stratège byzantin, Léon (Istriénos ?)<sup>41</sup>. Cette bulle, frappée, d'après son éditeur, au X<sup>e</sup> siècle, constitue encore un indice suggérant que Byzance avait mis pied au nord du Danube.

Par conséquent, si l'on établit un rapport entre 1<sup>o</sup>) ces trouvailles monétaires et sigillographiques, 2<sup>o</sup>) la céramique byzantine commune à la Dobroudja et à la rive gauche du Danube et 3<sup>o</sup>) le témoignage de Cédrenus affirmant que les Byzantins occupèrent des forteresses au-delà du fleuve, ce témoignage se trouve par le fait même confirmé. Evidemment sur la rive gauche l'occupation n'eut que le caractère d'une tête de pont, assurant le contrôle du trafic fluvial et permettant la perspective d'une éventuelle expansion byzantine vers le nord.

Conclusion : la frontière danubienne en 971 s'étendait tout le long du cours inférieur du fleuve : sur toute la rive droite et sur certaines parties, au moins, de la rive gauche. Des centres militaires très importants étaient situés au milieu du fleuve dans des îles fortifiées. Byzance en a été expulsée par les Bulgares de Samuel et y est revenue en l'an 1000.

#### MÉSOPOTAMIE-ATELKUZU

Or, dans les parages même du Bas-Danube, il semble bien qu'il ait existé une région, appelée «la Mésopotamie». Ce nom n'est pas attesté

<sup>40</sup> Cf B Mitrea, « Studii și Cercetări de Numismatică », 2 (1958) 494

<sup>41</sup> I Barnea, *Sceaux de deux gouverneurs inconnus du thème de Paristrion*, « Dacia », 8 (1964) 239-245 I Barnea voit dans ce sceau un vestige de l'occupation byzantine au nord du Danube après 971 Cf. aussi P. Năsturel, article cité à la note 16. Le libellé de la légende étant Λέοντι στρατηγῶ [Ι]στριηνῶ je crois que le dernier mot est un patronyme et non pas un nom de thème, puisqu'il est exprimé au datif et non pas au génitif (à noter qu'après le O final le graveur a dessiné une feuille de lierre). Aussi, l'identification du propriétaire du sceau avec le drongaire de la flotte Léon qui accompagna Jean Tzimisès en 971, me semble-t-elle risquée car elle repose uniquement sur l'identité de prénom. À noter que d'autres sceaux byzantins ont été trouvés le long de la rive gauche du Danube (information due à M P Diaconu)

en langue grecque, mais il est venu jusqu'à nous grâce à un texte grec, le *De Administrando Imperio* de Constantin VII Porphyrogénète. Il s'agit du fameux Ἀτελκούζου ou Ἐτέλ Κούζου qui a été habité d'abord par les Hongrois et, ensuite, par les Petchenègues. Voici l'exposé récent sur les étymologies possibles de ce mot :

« It no doubt represents the Old Hungarian Etel-Kuzu, which means „between the rivers” or „Mesopotamia” . . . However, since the first element of the compound (Ἐτέλ-, Ἐτέλ-) may also be the name of specific river, it is possible that the meaning is „the territory of, or about, a specific river” (the Volga . . . or the Don or Dnieper). The question is still not finally solved »<sup>42</sup>.

Examinons, à présent, les textes du *De Administrando Imperio* qui en parlent. Ils sont tous en rapport avec un événement important de l'histoire des Hongrois. Nous savons qu'en 896 les Byzantins s'allièrent aux Hongrois et infligèrent à Syméon de Bulgarie une grave défaite. Syméon s'allia à son tour aux Petchenègues, attaqua les installations des Hongrois et les vainquit ; à la suite de quoi, ces derniers se déplacèrent et occupèrent la Hongrie actuelle, leur ancien habitat étant occupé par les Petchenègues.

D'après Constantin VII, les Hongrois habitèrent au IX<sup>e</sup> siècle εἰς τόπους ἐπονομαζομένους Ἀτελκούζου, ἐν οἷς τόποις τὰ νῦν τὸ τῶν Πατζινακιτῶν ἔθνος κατοικεῖ (ch. 38, 29—31) ; et ailleurs : ὁ δὲ τόπος ἐν ᾧ πρότερον οἱ Τοῦρκοι ὑπῆρχον, ὀνομάζεται κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τοῦ ἐκεῖσε διερχομένου ποταμοῦ Ἐτέλ καὶ Κουζοῦ, ἐν ᾧ ἀρτίως οἱ Πατζινακῖται κατοικοῦσιν (cf. 40, 22—25).

Le même traité donne des précisions sur la localisation géographique d'Atelkuzu : Ὅτι ὁ τῶν Πατζινακιτῶν τόπος, ἐν ᾧ τῷ τότε καιρῷ κατέκρησαν οἱ Τοῦρκοι, καλεῖται κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τῶν ἐκεῖσε ὄντων ποταμῶν· οἱ δὲ ποταμοὶ εἰσὶν οὗτοι· ποταμὸς πρῶτος ὁ καλούμενος Βαρούχ, ποταμὸς δεύτερος ὁ καλούμενος Κουβοῦ, ποταμὸς τρίτος ὁ καλούμενος Τροῦλλος, ποταμὸς τέταρτος ὁ καλούμενος Βροῦτος, ποταμὸς πέμπτος ὁ καλούμενος Σέρετος (ch. 38, 66—71).

Je voudrais, d'abord, attirer l'attention sur le fait que la région fut appelée ainsi κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τῶν ἐκεῖσε ὄντων ποταμῶν (τοῦ ἐκεῖσε διερχομένου ποταμοῦ). Ce qui peut être interprété : 1) La région a été appelée ainsi à cause des fleuves qui l'arrosaient. 2) La région a été appelée ainsi d'après le nom du fleuve qui la traversait. Or, le texte même (ch. 38, 66—71) impose le choix entre ces deux interprétations : il y est dit que la région était traversée par cinq et non point par un

<sup>42</sup> *Commentary* 148 (Gy Moravcsik).

ποταμός<sup>43</sup> ; donc elle était située au milieu des fleuves : c'était une Mésopotamie<sup>44</sup>. Elle peut être localisée grâce aux noms cités dans ce même passage : Βαρούχ semble être le nom petchenègue du Dniepr, Κουβοῦ est identique au Bug, Τροῦλλος est le Dniestr, Βροῦτος le Prouth et Σέρετος le Sereth<sup>45</sup>.

Cette identification de la région entre le Dniepr et le Sereth avec l'Atelkuzu des Hongrois est confirmée par plusieurs autres textes de la même source. Au chapitre 37 Constantin expose l'histoire des Petchenègues. Il parle de leur division en huit clans, dont quatre étaient installés à l'est du Dniepr, près de la Chazarie, tandis que les quatre autres étaient installés à l'ouest de ce fleuve. Et il précise leurs habitats en donnant les pays dont ils se rapprochent ainsi que les distances qui les en séparent. Ces derniers se résument comme suit :

τὸ θέμα Γιαζιχοπὸν πλησιάζει τῇ Βουλγαρίᾳ (distance de 1/2 journée)  
 τὸ θέμα τοῦ κάτω Γύλα πλησιάζει τῇ Τουρκίᾳ (distance de 4 jours)  
 τὸ θέμα τοῦ Χαραβόη πλησιάζει τῇ Ῥωσίᾳ (distance de 1 journée)  
 τὸ θέμα Ἰαβδιερτιμ πλησιάζει les tributaires de la Russie.

De ce texte, nous constatons que les Petchenègues étaient installés très près de la Bulgarie, une demi-journée de marche ne pouvant pas représenter une distance supérieure à une trentaine de km sans obstacles physiques. Ce qui est confirmé par plusieurs autres passages du même livre plaçant les Petchenègues au voisinage de la Bulgarie<sup>46</sup>, ainsi que dans les régions environnant le Dniepr et le Dniestr<sup>47</sup>.

<sup>43</sup> Le passage du ch. 40, 22–25 présente des difficultés, dont on trouvera le relevé avec les solutions proposées dans *Commentary* 151 (Gy. Moravcsik) Suivant ce qui vient d'être dit, je proposerais une correction un peu différente : ὀνομάζεται κατὰ τὴν ἐπωνυμίαν τῶν ἐκεῖσε διερχομένων ποταμῶν, Ἐτέλ [καὶ] Κουζοῦ. Je considère que la phrase κατὰ . ποταμῶν est une incise explicative du nom Etel Kuzu qui suit ; elle n'atteste point l'existence de deux fleuves. Cette construction n'a pas été comprise par le copiste, dont le prototype n'était certainement pas muni d'une ponctuation rigoureuse. On comprend mieux pourquoi le texte a été corrompu si l'on pense que les terminaisons des mots étaient très probablement écrites en abrégé. Cf ch. 40, 37 une expression analogue avec emploi caractéristique de τοῦ

<sup>44</sup> La même expression, « d'après l'ἐπωνυμία de fleuves », se retrouve dans deux autres passages du même livre, toujours en rapport avec les Hongrois, mais concernant leur habitat dans la Hongrie actuelle (ch 40, 21–22, 37–38). Faudrait-il en conclure que les Hongrois avaient donné à leur nouvelle patrie un nom identique ou analogue à Etel kuzu ? Ou bien s'agirait-il de phrases introduites dans le texte par l'influence de ce que l'on savait sur l'Atelkuzu ? Le passage ch 40, 21–22 appuie la deuxième de ces hypothèses. κατεσκήνωσαν εἰς τὴν γῆν, εἰς ἣν καὶ σήμερον κατοικοῦσιν, τὴν ἐπονομαζομένην κατὰ τὴν ἄνωτέρω, ὡς εἴρηται, τῶν ποταμῶν ἐπωνυμίαν. Or, dans ce qui précède, les seuls endroits où il est question de région qui doive son nom à des fleuves, sont justement les passages du ch 38 qui parlent de l'Atelkuzu.

<sup>45</sup> *Commentary* 149.

<sup>46</sup> Ch 5, 5–6 ; ch 8, 20–21.

<sup>47</sup> Ch. 8, 6–7.



Leur « frontière » est assez bien précisée dans le chap. 9, où l'on trouve la description du voyage des marchands russes de Kiev à Constantinople. En parcourant le Dniepr, ils sont souvent obligés de se défendre contre les attaques petchenègues. Après l'embouchure du Dniepr ils côtoient le rivage nord-est de la mer Noire et (1. 93) ἕως οἷ διέλθωσιν τὸν Σελινᾶν ποταμὸν παρατρέχουσιν αὐτοῖς οἱ Πατζινακῖται, tandis que (p. 96—97) ἀπὸ δὲ τὸν Σελινᾶν οὐ φοβοῦνται τινα, ἀλλὰ τὴν τῆς Βουλγαρίας γῆν ἐνδυσάμενοι, εἰς τὸ τοῦ Δανουβίου στόμιον ἔρχονται..... Le fleuve Sélinas (1.92—93 τὸ τοῦ Δανουβίου ποταμοῦ λεγόμενον παρακλάδιον) est, évidemment, identique à l'embouchure centrale du Danube, l'actuelle Sulina<sup>48</sup>, tandis que l'embouchure du Danube, mentionnée un peu plus loin, doit être identifiée avec le bras de St. Georges<sup>49</sup>. Donc le territoire petchenègue dans les parages de la mer Noire, s'étendait jusqu'à la Sulina. La partie sud du Delta danubien faisait partie de la Bulgarie.

Un autre passage nous renseigne sur l'étendue du territoire petchenègue à l'intérieur : « Ἀπὸ δὲ κάτωθεν τῶν μερῶν Δανούβεως ποταμοῦ τῆς Δίστρας ἀντίπερα ἢ Πατζινακία παρέρχεται καὶ κατακρατεῖ ἢ κατοικία αὐτῶν μέχρι τοῦ Σάρκελ » (ch. 42, 20—22), et plus loin « ἢ δὲ Πατζινακία πᾶσαν τὴν γῆν (μέχρι) τῆς τε Ῥωσίας καὶ Βοσπόρου κατακρατεῖ καὶ μέχρι Χερσῶνος καὶ ἕως τὸ Σαράτ, Βουράτ καὶ τῶν λοιπῶν μερῶν » (ch. 42, 62—64). Nous retrouvons, par conséquent, la mention du Sereth et du Pruth, comme fleuves se trouvant près de la limite occidentale des Petchenègues. Le premier passage nous permet aussi d'affirmer qu'une partie, au moins, de la plaine de la Valachie était également occupée par les Petchenègues, puisqu'il nous apprend que leurs possessions s'étalaient au nord du Bas-Danube, à la hauteur approximativement de Dristra.

La limite orientale de l'habitat des Petchenègues est située approximativement sur le Don, puisque nous trouvons la mention de la forteresse de Σάρκελ sur la rive gauche du Don<sup>50</sup>. Comme toute cette région à d'abord été habitée par les Hongrois qui furent poussés vers l'ouest et remplacés par les Petchenègues, nous pouvons établir qu'elle était divisée en deux parties : 1) L'habitat primitif des Hongrois, appelé Lebedia et situé près de la Chazarie — donc au nord-est de la mer Noire<sup>51</sup>. 2) L'Ἀτελκούζου occupé par les Hongrois au IX<sup>e</sup> siècle, lors de leur expulsion de la Lebedia par les Petchenègues. L'Ἀτελκούζου se trouvait

<sup>48</sup> Cf. H. Mihăescu, *Prjamoje vizantijskoe vlijanje v rumynskom jazyke*, « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », 1 (1963) 348.

<sup>49</sup> *Commentary* 57.

<sup>50</sup> *Commentary* 154, 155.

<sup>51</sup> Ch 38.

certainement à l'ouest de la Lebedia et il a été occupé par les Petchenègues à l'extrême fin du IX<sup>e</sup> siècle, lors de la migration des Hongrois dans l'actuelle Hongrie. Nous pouvons donc identifier l' Ἀτελκούζου avec la région d'entre le Dniepr et les embouchures du Danube<sup>52</sup>, ce qui est en concordance avec les données du ch. 38, 66—71. Aussi cette interprétation se trouve-t-elle confirmée par le ch. 37, 34 et suiv. où nous apprenons que quatre clans des Petchenègues habitaient à l'est de Dniepr (= Lebedia) et quatre autres à l'ouest (= Ἀτελκούζου).

Résumons-nous : La région appelée Ἀτελκούζου, nom qui signifie en vieux-hongrois « Mésopotamie », était située entre le Dniepr et le Danube. Au milieu du X<sup>e</sup> siècle, l' Ἀτελκούζου était habité par les Petchenègues.

Nous pouvons affirmer que la situation n'avait pas changé au troisième quart du X<sup>e</sup> siècle. Car, en 971, Jean Tzimiscès envoya, sur la demande de Sviatoslav, une ambassade aux Petchenègues « εἰ βούλονται, φίλους αὐτοῦς καὶ συμμάχους ἀξιῶν ἔχειν, καὶ μὴ διαπερᾶν τὸν Ἴστρον καὶ τὰ Βουλγάρων ληϊζέσθαι παραχωρῆσαι δὲ καὶ τοὺς Ῥῶς ἀκωλύτως διελθεῖν τὴν αὐτῶν γῆν καὶ οἴκαδε ἀπελθεῖν· ἀπεπλήρου δὲ τὴν πρεσβείαν Θεοφίλος ὁ τῶν Εὐχαίτων ἀρχιερέυς· οἱ δὲ τὴν πρεσβείαν δεξάμενοι, τὴν διάβασιν μόνην ἀπαγορεύσαντες τῶν Ῥῶς, πρὸς τᾶλλα σπονδὰς ἔθεντο »<sup>53</sup>. En effet, les Russes partis par voie de mer, furent battus par les Petchenègues aux rapides du Dniepr ; Sviatoslav y trouva la mort.

Donc, en 971, les Petchenègues se trouvaient près de la rive gauche du Danube. Très probablement à quelque distance du fleuve puisque les Byzantins occupaient, nous l'avons vu, une zone côtière sur la rive gauche.



D'après l'étude déjà faite de la frontière danubienne de l'empire, il me semble que la Mésopotamie de l'Occident doit être située dans cette région du Bas-Danube. Le parallélisme avec le thème de Mésopotamie d'Orient est frappant : les deux commandements sont situés près de régions qui portaient déjà le nom de Mésopotamie ; les deux sont situés près de grands fleuves, l'Euphrate et le Danube ; enfin sur le Bas-Danube il y a plusieurs régions situées entre des fleuves, régions qui pourraient éventuellement constituer des centres militaires et administratifs du nom de Mésopotamie : la Dobroudja est située dans la boucle du Danube, tandis que dans sa partie sud se trouve la rivière Carasu ; sur la rive gauche du Danube, la plaine valaque, entre le Danube et le Sereth, est arrosée par

<sup>52</sup> Sur les identifications proposées pour la Lebedia et l'Atelkuzu voir *Commentary* 147, 148

<sup>53</sup> Cédrenus II, 412.

plusieurs fleuves tels que la Ialomița et le Buzău ; le Delta danubien est situé entre trois bras principaux du fleuve ; enfin, les forteresses de Dinogetia — Garvăn et, surtout, de Păcuiul lui Soare, situées au milieu du Danube, mériteraient bien la dénomination de Mésopotamie.

#### LE KATÉPANŌ DE LA MÉSOPOTAMIE (DE L'OCCIDENT)

Nous avons déjà fait allusion aux sept commandements de ducs et *katépanō* mentionnés dans le *Scorialensis*. Avant de les examiner de plus près, rappelons que ces deux titres ont un contenu commun : leurs détenteurs assument un haut pouvoir militaire dans une région déterminée, très étendue, dont le nom est d'habitude, ajouté à leur titre ; ils commandent une armée de *tagmata*, c'est-à-dire des contingents composés de soldats de métier, qui s'oppose à l'armée des *themata* ; leur postes sont essentiellement frontaliers, les stratèges frontaliers étant leurs subordonnés <sup>54</sup>.

Le *Scorialensis* donne la liste des ducs et *katépanō* suivants (l. 7—8) :

ὁ δούξ Ἀντιοχείας  
 ὁ δούξ Μεσοποταμίας  
 ὁ δούξ Χαλδίας  
 ὁ κατεπάνω Μεσοποταμίας  
 ὁ κατεπάνω Ἰταλίας  
 ὁ δούξ Θεσσαλονίκης  
 ὁ δούξ Ἀδριανουπόλεως

L'identification géographique de ces commandements ne poserait pas de problème, s'il n'y avait pas la double mention de la Mésopotamie. Car, il est bien possible qu'il y ait simultanément un duc et un stratège désignés d'après le nom de la même circonscription administrative, ces deux fonctionnaires ayant des attributions différentes. Dans le *Scorialensis*, nous trouvons la mention parallèle de duc et de stratège en Chaldie et à Thessalonique. Mais, puisque le titre de *katépanō* est l'équivalent grec du terme latin *dux*, les deux titres ayant un contenu identique <sup>55</sup>, on conçoit mal la présence simultanée d'un duc et d'un *katépanō* de Mésopotamie dans la même région, la Mésopotamie de la frontière orientale.

<sup>54</sup> Sur la nature de ces commandements voir H. Glykatzi-Ahrweiler, *loc. cit.*, 52—67.

<sup>55</sup> Cette identité de contenu est prouvée par plusieurs textes qui, se rapportant au même personnage, le qualifient indifféremment de duc ou de *katépanō*. Cf. les exemples réunis par H. Glykatzi-Ahrweiler, *loc. cit.*, 65—66.

D'autre part, la Mésopotamie revient deux fois dans la liste des stratèges mentionnés dans le *Scorialensis* : à la l. 10 nous lisons ὁ στρατηγὸς Μεσοποταμίας, mention parallèle à celle déjà étudiée de la Mésopotamie de l'Occident. Il serait, par conséquent, normal de supposer que les commandements du duc et du *katépanô* de Mésopotamie doivent correspondre à ceux des deux stratèges du même nom ; et qu'il faudrait chercher le *katépanô* de Mésopotamie près de la Mésopotamie Occidentale, sur le Bas-Danube.

Il y a quelques indices qui corroborent cette hypothèse :

1. *L'ordre de préséance*. Les commandements de la frontière orientale précèdent ceux de la frontière occidentale. Bien plus, la préséance semble être fixée d'après la distance de chaque commandement du centre de l'empire (Antioche, Mésopotamie, Chaldie — omettons, pour le moment le *katépanô* de Mésopotamie — Italie, Thessalonique, Andrinople). Cette préséance est, évidemment, justifiée du fait que les commandements éloignés étaient plus importants, puisqu'ils étaient plus exposés aux ennemis.

Signalons, d'autre part, qu'il n'y a pas de règle précisant la préséance des ducs sur les *katépanô*, lorsqu'ils se trouvent dans le même groupe : dans le groupe de l'Occident, le *katépanô* d'Italie a le pas sur les ducs de Thessalonique et d'Andrinople.

Par conséquent, la préséance du *katépanô* de Mésopotamie, qui passe après le duc de Chaldie serait inexplicable, si ce *katépanô* commandait à la frontière orientale. Au contraire, tout s'explique si l'on suppose que ce commandement se trouvait en Occident. Comme c'était un commandement nouveau et certainement très important — et très exposé aux attaques des Petchenègues — il a eu le pas sur tous les autres commandements de l'Occident, même sur celui de l'Italie qui, bien qu'éloigné, avait à défendre une région où la puissance byzantine était depuis longtemps bien établie.

2. *L'étude des frontières*. L'étude de la répartition géographique des autres ducs et *katépanô* montre que leurs commandements se suivaient tout le long des frontières. Dans les Balkans, les ducs de Thessalonique et d'Andrinople couvrent la frontière de la Macédoine et de la Thrace actuelles. Or, les mentions de stratèges à Dristra et en Mésopotamie de l'Occident montrent que la frontière arrivait, à l'Orient balkanique, jusqu'au-delà du Danube. Cette partie septentrionale de la frontière devait, comme les autres, avoir un poste de duc ou *katépanô* qui commandait les *tagmata* assignés à sa défense. Ne doit-on pas y avoir le *katépanô* de Mésopotamie ?

L'absence du complément « de l'Occident » peut facilement être expliquée : la distinction entre les commandants des *tagmata* des deux Mésopotamies pouvait facilement être faite par l'emploi du titre : duc ou *katépanô* <sup>56</sup>.

### LES INVASIONS DES PETCHENÈGUES

Il est caractéristique que le Bas-Danube, après sa reconquête par les Byzantins en l'an 1000, forma de nouveau un « duché », le *Paristrion* ou *Paradounavon* <sup>57</sup>. Le nom de Mésopotamie disparaît des sources. On pourrait remarquer que la différence de dénomination montre, en quelque sorte, l'étendue des circonscriptions administratives : la Mésopotamie se trouve au milieu du ou des fleuves ; le *Paradounavon* est le thème qui est « à côté » du Danube.

Ce changement est confirmé par les données de l'archéologie. Aux environs de l'an 1000, l'île fortifiée de Păcuiul lui Soare est abandonnée par les forces armées. Et on peut se demander pourquoi les Byzantins, qui avaient certainement réoccupé la région et qui avaient fait de Dristra le siège du duc de *Paristrion*, ont abandonné cette forteresse. Il est certain qu'ils l'ont fait de leur propre gré ; car s'ils en avaient été expulsés par un ennemi, on devrait y trouver normalement des vestiges laissés par l'armée adverse qui aurait occupé l'île. Or, ce n'est pas le cas. Les archéologues sont formels : « à partir de 1000 environ, à l'intérieur de la cité, pendant presque 100 ans, se déroule une vie d'un caractère fortement civil ».

L'abandon de cette île par les armées byzantines doit être le résultat d'un changement d'attitude de Byzance à l'égard du Bas-Danube. Les causes de ce changement me semblent résider dans les événements qui se sont produits, à la charnière des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, sur la rive gauche du fleuve. Car Păcuiul lui Soare était une forteresse extrêmement bien placée pour protéger les possessions byzantines au-delà du Danube : naturellement très forte et grâce à ses murailles, elle pouvait servir de base à une armée opérant sur la rive gauche. Or, ces avantages qui ont poussé les Byzantins de 971 à y élever une des meilleures forteresses conservées, n'existaient plus après l'an 1000 ; tout le long de la rive gauche du fleuve se trouvaient les Petchenègues. Byzance, épuisée par la guerre avec les Bulgares, abandonna toute idée d'expansion vers le nord et traça sa fron-

<sup>56</sup> Il faut noter que le commandant des *tagmata* de l'Italie est ordinairement qualifié de *katépanô*. Et l'on peut en comprendre la raison : en Italie, où le latin était parlé et où existaient déjà les duchés lombards, le terme *dux* pouvait prêter à confusion, pour éviter toute équivoque, l'administration byzantine y a constamment employé le mot grec *katépanô*.

<sup>57</sup> Cf. N. Bănescu, *Les duchés* . . ., *loc. cit.*

tière le long de la rive droite du Danube. Păcuiul lui Soare est laissée en dehors de cette ligne de défense.

Le mouvement des Petchenègues vers l'ouest s'est effectué vers la fin du X<sup>e</sup> /début du XI<sup>e</sup> siècle, sous la pression des Ouzes et des Coumans. A cette époque, la rive gauche du Danube ne pouvait être défendue que par les indigènes : les deux puissances voisines, Byzance et la Bulgarie, étaient engagées dans une lutte acharnée, qui ne leur laissait point de forces pour essayer d'arrêter l'avance des Petchenègues.

En 1017, les Petchenègues étaient installés sur la rive gauche du Danube. A cette date, le stratège de Dristra, Tzitzikios, envoya à Basile II un message concernant une éventuelle alliance bulgaro-petchenègue. Alliance qui, d'ailleurs, ne fut pas réalisée<sup>58</sup>. Mais, en 1027, les nouveaux voisins font leur première invasion en territoire byzantin. « Cette année, les Patzinakai ont fait une invasion en Bulgarie et tuèrent et firent prisonniers plusieurs personnes ... et stratèges et tagmatarchai » ... L'empereur Constantin VIII, leur opposa Diogénès, le commandant de Sirmion (Srem), à qui il donna le titre de duc de Bulgarie ; celui-ci les battit et les obligea à traverser le Danube et à rester tranquilles<sup>59</sup>. De cette description nous déduisons que les Petchenègues occupaient — et Byzance reconnaissait cette occupation — toute la rive gauche du Danube. Car, il ne faut pas perdre de vue que la région qu'ils envahirent, la Bulgarie, était située à l'ouest de l'empire : c'est le commandement byzantin qui avait comme centre l'actuelle ville de Skoplje, en Macédoine yougoslave.

Plus tard, plusieurs invasions petchenègues contre la Mysie, c'est-à-dire contre l'actuelle Bulgarie, eurent lieu : en 1032, 1034, 1035<sup>60</sup>. Mais l'invasion de 1046 est la plus importante : elle se termine par l'installation des Petchenègues en-deçà du Danube. Cette invasion nous retiendra un instant, car les textes s'y rapportant contiennent des renseignements pour l'histoire du X<sup>e</sup> siècle et, notamment pour l'occupation de la Valachie par les Petchenègues à cette époque<sup>61</sup>.

<sup>58</sup> Cédrenus II, 465.

<sup>59</sup> Cédrenus II, 483. Les prisonniers faits par les Petchenègues ont été rachetés en 1028/9 par l'empereur Romain Argyre (*ibid.*, 486)

<sup>60</sup> Cédrenus II, 499, 512, 514—515 Les relations byzantino-petchenègues ont été étudiées à fond par V. G. Vasiljevskij, *Vizantiya i Pečenegi*, « Žurnal Mušt Narod Prosvešč. », 164 (1872) II, 116—165, 243—332 = *Trudy I*, Saint Pétersbourg 1908, 1—175 Il existe depuis une bibliographie abondante de cette question dont on trouvera le relevé dans Gy. Moravcsik, « Byzantinoturcica », I, Berlin 1958<sup>2</sup>, 89—90, cf en dernier lieu P. Diaconu, *K voprosu o gl'janyh kottah na territorii R N R*, « Dacia », 8 (1964) 249—263

<sup>61</sup> Le récit des événements repose sur Cédrenus II, 581 et suiv, complété par Michel Attahate, Bonn, 30 et suiv Pour la date cf A. P. Každan, *Ioann Mavropod, Pečenegi i Russkie v seredine XI v*, « Zbornik Radova Viz. Inst. », 8, 1 (1963) (Mélanges G. Ostrogorsky I) 177—184

Skyllitzès-Cédrénus <sup>62</sup> dit qu'avant le début des événements, donc autour de 1040, les nomades petchenègues habitaient les plaines d'« au-delà du Danube, entre la Pannonie (Hongrie) et le Borysthène (Dniepr) ». Ils ressentaient la pression des Ouzes, qui venaient de l'Orient. A une date que nous ne pouvons pas préciser — en tout cas, avant 1046 — une discorde naquit entre deux chefs petchenègues, Tyrach et Kegen. Ce dernier, soutenu seulement par deux clans de ses compatriotes, sur un total de treize, fut obligé de se réfugier chez les Byzantins. Il se dirigea vers Dorostolon, et se fortifia, pour plus de sécurité, dans un îlot du Danube (ἐν τινι ποταμῷ νησίδι περικλείσας ἑαυτόν . . .) puis se mit en contact avec le *katépanó* du *Paristrion*. S'étant fait inviter à Constantinople, il y reçut le baptême avec le titre de patrice. Les Byzantins lui confièrent trois forteresses sur la rive droite du Danube, d'où il effectua des razzias en territoire petchenègue.

Les protestations de Tyrach auprès de la cour de Constantinople furent vaines. C'est ainsi qu'en 1046, après un hiver extrêmement rigoureux qui avait couvert de glace la surface du Danube, l'armée de Tyrach put traverser le fleuve. Mais une épidémie lui enleva toute force combattive; les Petchenègues se rendirent aux armées que Constantin Monomaque avait envoyées à leur rencontre. Alors, l'empereur décida de les installer dans le territoire de la Bulgarie actuelle; les chefs petchenègues reçurent le baptême. Dans la suite de nouveaux conflits se produisirent, au cours desquels les Byzantins essayèrent de lourdes défaites <sup>63</sup>: c'était en 1049 et 1050.

De ce récit nous devons retenir surtout deux points: 1) Que le territoire des Petchenègues s'étendait autour de 1040 de la Hongrie au Dniepr et comprenait toute la rive gauche du Danube. Ce qui est confirmé par Cédrénus, quand il dit qu'en 1043, le duc de Paristrion, Katakálôn Kékauménos, avait des connaissances parmi les Petchenègues, parce qu'à Dristra, où il siégeait, les peuples étaient mélangés <sup>64</sup>. 2) Que Kegen,

<sup>62</sup> II, 582

<sup>63</sup> Sur ces événements cf le relevé analytique de la bibliographie, donné par P. Lemerle, *Prolegomènes à une édition critique et commentée des « Conseils et Récits » de Kékauménos*, Mémoires de la Classe des Lettres et des Sciences Morales et Politiques de l'Acad. Royale de Belgique, Coll. in-8°, tome LIV, fasc. 1, Bruxelles 1960, 39, note 2, J. Karayannopoulos. *Zur Frage der Autorschaft am Strategikon des Kekaumenos*, « Byz. Zeitschr. », 54 (1961) 263—265

<sup>64</sup> Cédrénus II, 599: καί τις δὲ Πατριάρχος, τὴν κλήσιν Γαλῖνος (différent de Γουλίνοσ, fils de Kegen-ibid 591 — malgré Moravesik, « Byzantinoturcica », II<sup>2</sup>, 166), εἰδὼς τὸν Κεκαυμένον οἷός ἐστιν ἐξ οὗτου περ ἤρχε τῶν περὶ τῶν Ἰστωφ φρουρίων καὶ ἀνεμίγνυντο ἀλλήλοις τὰ γένη . . . L'événement se rapporte à la bataille de Diakéné, en 1050. Kékauménos, alors stratilate de l'Orient, fut gravement blessé au cours de la débâcle des Byzantins. Galinos le reconnut parmi les blessés — Kékauménos avait occupé le poste de duc de Paristrion en 1043 —, le transporta dans sa tente et lui sauva la vie. Cette anecdote se trouve confirmée

en route pour Dorostolon, se réfugia dans une île du Danube — à Păcuiul lui Soare ? — où il se fortifia pour plus de sécurité. De là, il entama les pourparlers avec le *katépanó* de Paristrion. Ce qui montre qu'effectivement les îles du Danube n'étaient occupées ni par les Byzantins, ni par les Petchenègues. Elles formaient un « no man's land », situé entre les deux frontières.

Les événements de 1046 nous sont connus par une autre source contemporaine. Jean Mavropous prononça, le 23 avril 1047, un discours pour la fête de Saint Georges ; il l'a fait dans le couvent de Saint-Georges-des-Manganes, en présence de l'empereur Constantin Monomaque et des deux impératrices, Zoé et Théodora, filles de Basile II<sup>65</sup>. Dans cette oraison, Jean Mavropous décrit les événements de 1046, que nous venons d'examiner. Il parle de l'invasion petchenègue, effectuée lorsque le Danube était pris par les glaces, des escarmouches avec l'armée byzantine et du miracle par lequel cette multitude de barbares, qui étaient rassemblés le long de la rive droite du Danube, dut se rendre aux Byzantins et accepter la religion chrétienne. Le passage qui est le plus intéressant pour notre enquête se rapporte à la préhistoire de ces événements et notamment à l'histoire de l'installation des Petchenègues dans les plaines de Valachie.

Les Petchenègues (Σκύθαι, p. 144) étaient un peuple infidèle et impie, nomade, sauvage, sale, sans lois, prêt à ravager leurs voisins. « D'ailleurs, ils ont conquis par brigandage le pays qu'ils habitaient, après avoir expulsé les anciens habitants qui étaient faibles, et dont les anciens souverains ont pris grand soin ; mais il était impossible de leur faire la guerre : les barbares s'introduisaient furtivement, et plus furtivement encore se dérobaient et disparaissaient comme les grenouilles dans les marais . . . »<sup>66</sup>.

---

d'une façon bien inattendue : Kékauménos revint à Byzance en 1053 et, en 1056 il fut nommé duc d'Antioche ; or, son sceau avec l'inscription Κατακαλῶ μαγίστρῳ καὶ δουκὶ Ἀντιοχείας τῷ Κεκαυμένῳ a été trouvé en Ukraine, dans la région de Lvov (I. Swiencicky, *Byzantinische Bleisiegel in den Sammlungen von Luowu*, Recueil dédié à la mémoire du professeur Peter Nikov, Sofia, 1939, 483 ; la lecture complète de la pièce est due à V. Laurent, *La chronologie des gouverneurs d'Antioche sous la seconde domination byzantine*, « Mélanges de l'Université Saint Joseph », XXXVIII, fasc. 10, 1962, 243). Ce sceau devait, par principe accompagner une lettre et l'on peut difficilement imaginer les raisons de service qui obligeaient le duc d'Antioche à correspondre avec l'Ukraine. Ne faudrait-il plutôt penser à une lettre, adressée par Kékauménos à un ami, probablement Petchenègue, qui se trouvait en Ukraine ?

<sup>65</sup> *Ioannis Euchaitorum metropolitae quae in cod. Vatic. gr. 676 supersunt*, éd. P. Lagarde, Gottingae 1882, 142—147, n° 182 Ἰωάννου τοῦ ἀγιοτάτου μητροπολίτου Εὐχαΐτων. Λόγος εἰς τὴν ἡμέραν τῆς μνήμης τοῦ μεγάλου τροπαιοφόρου καὶ τὴν νῦν γεγομένην ἐπὶ τοῖς βαρβάροις θαυματουργίαν.

<sup>66</sup> *Ibid.* 144 : Οὕτω γοῦν καὶ τὴν χώραν ἐκ ληστείας ἐκτίσαντο, ἦν κατόκουν εἰς δεῦρο, ἀσθενεστέρους ὄντας τοὺς ἀνωθεν οἰκήτορας ἐξελάσαντες, ἐφ' οὓς οὐ μικρὰς τινὸς τοῖς τάλαι κρατοῦσιν ἐδέξησε πραγματείας ἀλλ' ἦν ὁ πρὸς αὐτοὺς πόλεμος ἄπορος ἀεὶ καὶ ἀμήχανος, κλεπτόντων εὐκαίρως τὰς ἐπιδρομὰς τῶν βαρβάρων, εὐκαιρέτερον δὲ τὴν ἑαυτῶν



Depuis, et jusqu'en 1046, ils avaient plusieurs fois essayé de traverser le Danube mais ils étaient toujours arrêtés par les Byzantins. Suit le récit des événements de 1046.

De ce passage nous retiendrons deux détails : 1) Que les Petchenègues ont occupé les terres qu'ils habitaient en effectuant plusieurs invasions destructrices. 2) Que les *πάλαι κρατοῦντες*, (donc les empereurs prédécesseurs de Constantin IX Monomaque) avaient en vain essayé d'arrêter leurs invasions, parce que les Petchenègues avaient l'art de disparaître à l'arrivée des armées byzantines.

Quelle date doit-on assigner à ces événements ? Après 971, car c'est alors que les Byzantins revinrent dans la région du Bas-Danube, mais avant l'époque où toute la rive gauche du fleuve fut occupée par les Petchenègues ; donc, avant 1017.

Il faut évidemment exclure la période allant jusqu'à l'an 1000, pendant laquelle la Bulgarie orientale était occupée par Samuel ; et également les années 1000—1017, car pendant cette période, Byzance était engagée dans la guerre contre Samuel et il serait étonnant qu'en même temps elle eût la possibilité d'occuper la rive gauche du Danube. Il ne reste plus que le règne de Jean Tzimiscès et les premières années de celui de Basile II, pendant lesquels pourrait se situer la présence de l'armée byzantine en Valachie. C'est l'époque durant laquelle des vestiges de Byzance ont subsisté sur la rive gauche et dans les îles du fleuve — comme Păcuiul lui Soare. L'unité administrative d'alors portait le nom de Mésopotamie, car elle servait de tête de pont pour une éventuelle expansion vers le nord. Mais l'invasion petchenègue et la guerre bulgare ont contraint Byzance à mettre la sourdine à ses aspirations. Après 1000, la réalité politique l'obligea à adopter une position de défense. La frontière nord fut dès lors constituée par un grand obstacle naturel : le Danube.

---

φυγήν και ἀπόδρασιν και καταδυσόμενων ἐτοίμως, ὡσπερ βατράχων, εἰς ἔλη . . . Il faut noter que la capacité des Petchenègues à disparaître dans les marais semble avoir été bien connue des Byzantins du XI<sup>e</sup> siècle : Cédrenus II, 582, 598. Au sujet de ces « anciens habitants » on consultera, en dernier lieu, E. Lozovan, *Byzance et la Romanité scythique*, « Revue des Etudes Roumaines », 5/6 (1960) 218—246 ; I. Nestor, *Les données archéologiques et le problème de la formation du peuple roumain*, « Revue Roumaine d'Histoire », 3 (1964) 383—424.

# L'HISTORIOGRAPHIE OTTOMANE DES XV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES

— Bref aperçu —

par MIHAIL GUBOGLU

Parmi les sources orientales narratives, les chroniques turques, c'est-à-dire celles de l'Empire ottoman, ont une grande valeur tant pour l'histoire médiévale de la Roumanie, que pour l'histoire d'autres Etats du sud-est de l'Europe. Un siècle à peine après la fondation de l'Empire ottoman (1299—1300), né d'une petite principauté Gazi soumise au sultanat de Roum<sup>1</sup>, İakşy Fakih écrivait les premières annales turques, dont nous connaissons seulement le titre : *Les vertus de la Maison Ottomane jusqu'à Bajazet « le Foudre »*<sup>2</sup>.

C'est vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et au début du XV<sup>e</sup>, que vécut Ahmedi, mort en 1413<sup>3</sup>, l'auteur d'un poème historique, *İskendernâme*, dont le dernier chapitre intitulé *Dāstān-i tevarih muluk-i Osmani* (L'épopée historique des dominations ottomanes)<sup>4</sup> offre un certain intérêt pour l'histoire de la conquête de la Roumélie par les Turcs. Ensuite l'historio-

---

<sup>1</sup> Cf Koprulu Mehmed Fuad, *Les origines de l'Empire ottoman*. Paris, 1935, 146 p. (« Etudes orientales », III) Cf P Wittek, *Deux chapitres de l'histoire des Turcs de Roum*, dans « Byzantion », XI (1936), p 285—319, idem, *Le sultanat de Rūm*, Bruxelles, 1938, 30 p (Extrait de l'Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves, t VI, 1938).

<sup>2</sup> Yakşı Fakih, *Menakıb-ı āl-ı Osman ta Yıldırım Khana gelinje*. Apud Asyk Paşa-zade, *Tarih*, éd. Fr Giese (1928), p 3 et 75 (cf Mehmed Sureia, *Sigill-ı Osmanı* . (abr = S O ), Istanbul, 1315 H /1898, p 645; Neğib 'Asım, dans *Tarih-ı Osmanı Endjumeni Medjmuası* (abr = T O E M), I, 1910, p 42 et Franz Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke* (abr. — G O W ), Leipzig, 1927, p 10—11).

<sup>3</sup> Ahmedi (1334?—1413), dans « İslām Ansiklopedisi... » (abr. = I A ), Istanbul, 1950, p 216—221 (Fuad Koprulu).

<sup>4</sup> Nihad Sami Banarlı, *Ahmedi ve Dasitan-ı Tevârih-ı Muluk Al-ı Osman*, dans « Türkiye Mecmuası », VI, Istanbul, 1939, p 49—176.

graphie ottomane, qui venait de faire ses débuts, connut une époque de stagnation pendant plus de vingt ans. Certes, après la bataille d'Ankara (28 juillet 1402)<sup>5</sup>, à cause des conflits internes, du morcellement féodal et aussi à cause du soulèvement du cheik Bedr ed-Din Mahmud (1418—1420)<sup>6</sup>, les conditions politiques n'étaient pas favorables aux chroniqueurs. Aussi c'est sous le règne de Mourad II (1421—1451) que fut reprise d'une façon sérieuse la rédaction d'œuvres historiques. A cette époque vivaient certains érudits ottomans qui étudiaient l'histoire des événements, comme Iazyğioglu (*Yazyğizade*)<sup>7</sup> ou Ali Ibn Arabşah<sup>8</sup>, mais on ne peut pas encore parler d'une véritable école historiographique.

En réalité, les plus anciennes chroniques ottomanes qui se sont conservées jusqu'à nos jours, datent du règne du sultan Mehmed II le Conquérant (*el-fatih*) (1451—1481), quand furent posés les fondements d'une école historique sérieuse. Un rôle important dans cette création revient à Orudj bin Adil, l'auteur de la chronique *Les histoires de la dynastie Ottomane*<sup>9</sup>, qui était originaire d'Andrinople (*Edirne*). C'est dans cette ville, peut-être, que fut fondée cette école d'historiographes qui après la conquête d'Istanbul fut transférée dans la nouvelle capitale de l'Empire. Dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle et au début du siècle suivant, l'historiographie ottomane fut représentée par une petite pléiade de chroniqueurs dont les plus importants sont : Enveri, l'auteur d'une chronique en vers<sup>10</sup>, Ahmed b. Şukrullah<sup>11</sup>, Karamani Mehmed paşa<sup>12</sup>, Tursun bey qui décrit les faits et gestes de Mehmed II le Conquérant<sup>13</sup>, Sarydja Kemal<sup>14</sup>,

<sup>5</sup> P. Wittek, *De la défaite d'Ankara à la prise de Constantinople* (Un demi siècle d'histoire Ottomane), Paris, 1938, 34 p. (Extrait de la « Revue des Etudes Islamiques ») et M. M. Alexandrescu-Dersca, *La campagne de Timur en Anatolie* (1402), Bucarest, 1942, VIII + 182 pl. + 1 chartre. (Université „Mihăileană” de Jassy. Publications de l'Institut de Turcologie, I).

<sup>6</sup> Cf. Mihail Guboglu et Mehmet Mustafa, *Răscoalele țărănești în Imperiul otoman (1418—1420) și bedreddinismul*, dans « Studiu, Revistă de istorie », X, 1957, 2, 22 p.

<sup>7</sup> P. Wittek, dans « Der Islam », XX, 202 et G.O.W., p. 15 (notes).

<sup>8</sup> Cf. G.O.W., p. 20—23.

<sup>9</sup> Orudj b Adil, *Tevârih-i âl-i Osmân* .., éd F. Babinger, Hanovre, 1925—1926, 16 + 139 p. Cf. O.M., III, p. 180 et G.O.W., p. 29

<sup>10</sup> *Dusturnâme-i Enveri* (édité par Mukrimin Hallı), Istanbul, « Evkaf matbaası », 1928, 98 p. (*Türk Tarih Encumeni Kulliyati* 'Adet, 15, 16), medhal (Introduction), Istanbul, 1930 (cf. G.O.W., p. 410—412).

<sup>11</sup> Theodor Seif (Eien), *Der Abschnitt über die Osmanen in Şukrullah's persischer Universalgeschichte*, dans « Mitteilungen zur Osmanischen Geschichte » (abr. = M.O.G.), II (1925), p. 63—128 ; B. Atsız, *XV-cı asır tarihçisi Şukrullah. Dokuz boy türkler ve Osmanlı sultanları tarihi*, Istanbul, 1939, 72 p (cf. S O, III, p. 154 ; O.M I., p. 332 ; G.O.W., p. 19—20).

<sup>12</sup> *Karamani Mehmed paşa tarihi*, dans M.O.G., II, p. 244 et suiv. (cf. S O., IV, p. 105 et G.O.W., p. 25—26).

<sup>13</sup> Tursun Bey, *Ta'rih-i ebu'l-feth sultan Mehmed khân*, éd par 'Arif Bey, dans T.O.E M., « Revue Historique publiée par l'Institut d'Histoire Ottomane », 26, 1914 (cf S O, IV, p. 105 ; G.O.W., p. 24—26)

<sup>14</sup> Sarydja Kemal, *Destân-i âl-i 'Osmân ou Selatinâme* (cf. O.M., II, p. 277 et III, p. 123 ; M.O.G., I, p. 209 et G.O.W., p. 33—34).

Suzi Čelebi le chroniqueur des rénégats grecs Mihaloglys<sup>15</sup>, le célèbre Aşyk paşazade<sup>16</sup>, Mehmed Neşri<sup>17</sup>, Idris Bitlisi<sup>18</sup>, Ibn Kemal ou encore Kemal paşazade<sup>19</sup>, etc. C'est toujours à cette époque que fut écrite une série de chroniques anonymes intitulées *Tevarih-i āl-i Osman*, groupées ensemble plus tard par Muhi et-Din et publiées par Fr. Giese<sup>20</sup>. De même, nous possédons de petites chroniques ou des « relations d'une conquête » (*fetihname*) qui décrivent la prise d'une cité importante, la plus connue étant celle consacrée à la conquête de Constantinople<sup>21</sup>. Ces petits écrits commencèrent à être composés dès la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Parmi ces petits ouvrages, le moins connu est celui d'Ebu Ishak concernant « la conquête de la Moldavie », que Fr. Babinger attribue à « Koğa ğihan »<sup>22</sup>, « le maître du monde », surnom donné au sultan Bajazet II et d'autre part il confond la campagne de 1484/889 H. pour la conquête de la ville d'Akkerman<sup>23</sup> avec la campagne de 1538 /945 H. qui mit fin à l'indépendance de la Moldavie<sup>24</sup>.

<sup>15</sup> Al. Olesnicki, *Suzi Čelebi iz prizrena turski pesnik istorik XV—XVI veka*, dans « Glani Skopskog Naučnog Društva », Skopje, 1934, p. 69—71 et surtout Agâh Sırrı Levend, *Gazavât-nâmeler ve Mihaloglu Alı Bey'in Gazavât-namesi*, Ankara, 1956, VIII + 392 p. (cf. S.O., III, p. 114; O.M., II, p. 231 et G.O.W., p. 34—35).

<sup>16</sup> « Aşyk paşa-zade tarihi ... ou Die Altosmanische Chronik des 'Aşık-paşazade ... », herausgegeben von Fr. Giese, Leipzig, 1929, 32 + 256 p. (cf. P. Wittek, *Neues zu 'Aşyqpaşazade*, dans M.O.G., II, p. 147; O.M., III, p. 84; G.O.W., p. 35—38 et surtout M. Fuad Koprulu, *Aşık Paşa-zade*, dans I.A., I, 1950, p. 706—709).

<sup>17</sup> Mehmed Neşri, *Kitab-ı Cihan-numâ (Neşri tarihi)* Hazırhyanlar. Faik Reşit Unat — Dr. Mehmed A. Koymen, I Cilt, Ankara, 1949, XVI + 419 p.; Cilt II(1957), VIII + 421—843 (texte et transcription) et Gihânumâ, *Die Altosmanische Chronik des mevlana Mehmed Nesçri* herausgegeben von Franz Taeschner, I, Leipzig, 1951, IV + 31 + 255 p.; II, 1955, XII + 19 + 325 p. (cf. notre compte-rendu dans « Studiu ... », 1955, 5—6, p. 166—168 et dans « Studia et Acta Orientalia », II, 1960, p. 289—295), etc. (cf. O.M., III, p. 150 et G.O.W., p. 38—39).

<sup>18</sup> Idris Bitlisi, *Heşt bihiştü* (Huute paradises?), etc cf. O.M., III, p. 6; G.O.W., p. 45—49 et surtout I.A., C. 5, 2, 1950, p. 936.

<sup>19</sup> Ibn Kemal, *Tevarih-i Āli 'Osman*, VII. Defter, tenkidli transcription, hazırhyan : Dr. Şerafettin Turan, Ankara, 1957, CX + 598 p. (cf. O.M., I, p. 223; Mehmed 'Arif Bey, dans T.O.E.M., p. 1411 et G.O.W., p. 61—63) et surtout İsmet Parmaksızoglu, *Kemal Paşa-zade*, dans I.A., C. 6, p. 561—566.

<sup>20</sup> *Die Altosmanischen anonymen Chroniken in Text und Übersetzung*, I<sup>re</sup> partie, Breslau, 1922, 421 + 174 p., II<sup>e</sup> partie, Leipzig, 1925; « Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes », vol. XVII, N<sup>o</sup> 1, 170 p. (cf. G.O.W., p. 72—74).

<sup>21</sup> Cf. *Feth-i Kostantiniye ve ta'rîh-i Aya Sofya* (G.O.W., p. 27—31) et Imam-zade Esad, *Feth-i Kostantiniye*, Istanbul, 1285/1869.

<sup>22</sup> Cf. G.O.W., p. 66, note 1 : « ... genannt choğa-i ğihan ».

<sup>23</sup> Dr A. Antalfy, *Două documente din Biblioteca egypteană de la Cairo despre cucerirea Chultei și Cetățui Albe în 1484*, dans « Revista istorică », XX, 1934, 1—3, p. 33—42.

<sup>24</sup> Cf. M. Guboglu, *L'inscription turque de Bender relative à l'expédition de Soliman le Magnifique en Moldavie (1538/945 H)*, dans « Studia et Acta Orientalia », I, 1958, p. 175—187.

L'habitude de composer de petites chroniques à l'occasion de la conquête de villes ou de pays n'est pas byzantine, mais orientale (arabo-persane ou seldjoucide), comme l'a démontré le professeur M. F. Koprulu<sup>25</sup>.

On peut affirmer que le règne de Mehmed II et ceux de ses successeurs, Bajazet II (1481—1512) et Sélim II (1512—1520) ont été assez fructueux pour l'historiographie ottomane. A l'exception de A. Sukrullah et d'Idris Bitlisi qui ont écrit en persan, ou de Tursun Beg qui a voulu écrire dans un turc farci de persan, tous les autres chroniqueurs se sont exprimés dans un turc simple, pur, sans influences persanes et arabes. Mais cette dernière langue, après la conquête de l'Égypte (1517) par le sultan Sélim II « Yavuz », prend une importance plus considérable dans les œuvres des historiographes ottomans. Certains de ces chroniqueurs (Enveri, Suzi Çelebi, Hadidi, Ruhi, etc.) ont écrit en vers (*Nazim*), d'autres comme Orudj et surtout Aşyk pašazade se sont contentés d'insérer dans leurs œuvres en prose des vers dont les rimes étaient assez riches (*beit*). De toute façon on ne doit pas compter beaucoup sur les informations des chroniques rimées, surtout de celles des frères Hamza et Ahmed qui sont des œuvres d'imagination.

La plus grande partie de ces chroniqueurs se sont inspirés d'un modèle commun et ils ne sont pas très originaux pour les périodes plus anciennes de l'histoire. Ces chroniques ont, par contre, une grande valeur pour l'histoire de l'époque de leurs auteurs, puisque ceux-ci sont les témoins oculaires des événements qu'ils décrivent. Certains d'entre eux ont même joué un rôle important dans la vie politique et militaire de l'Empire ottoman. Les anciennes chroniques ottomanes antérieures au règne de Soliman le Magnifique ont le caractère d'un simple exposé de faits, parfois naïf dans la forme et dans son fond. L'absence de connexion interne entre les faits historiques prouve que l'historiographie ottomane était née depuis peu, et qu'elle n'avait pas d'anciennes traditions qui pussent l'inspirer et la guider, comme ce fut le cas, par exemple, de l'historiographie byzantine. En réalité à l'époque où l'historiographie ottomane naissait, l'historiographie byzantine avait atteint son apogée. A preuve les œuvres de G. Sphrantzès, Chalcocondyle, Doukas et Critobule, republiées récemment par le savant roumain Vasile Grecu<sup>26</sup>.

<sup>25</sup> Cf. P<sup>r</sup> D<sup>r</sup> Kopruluzade Mehmet Fuat, *Bizans Muesseselerinin Osmanlı Muesseselerine Tesiri hakkında bazı muldhazalar* (Remarques sur l'influence des institutions byzantines sur les institutions ottomanes), dans « Turk-Hukuk ve İktisat Tarihi mecmuası », Istanbul, 1934, I, p. 272—273.

<sup>26</sup> Cf. *Laonic Chalcocondil Expuneri istorice*, éd. Vasile Grecu, Editions de l'Académie de la République Populaire Roumaine, 1958, *Critobul din Imbros. Din domnia lui Mahomed-al II-lea. Anu 1451—1467*, éd. Vasile Grecu, Ed. Acad. R. P. R. 1963; *Sphrantzes* (édition sous presse).

Durant le règne de Suleiman I<sup>er</sup> le Magnifique (1520—1566), l'historiographie ottomane connut un grand développement et arriva à sa complète maturité.

C'est alors que s'établit la coutume que les grands vizirs (*Sa'dr'azam*) comme Aias paša (mort en 1539/946 H.)<sup>27</sup>, Lutfi paša (mort en 1564/971 H.)<sup>28</sup>, Rustem paša (1500—1561/968 H.)<sup>29</sup>, etc. firent aussi œuvre de chroniqueurs. A cette époque vivaient : Nasuh Matrâkci (*Matraki*) qui fut un grand styliste, et qui décrivit d'une façon pittoresque la campagne de Suleiman le Magnifique en Moldavie<sup>30</sup>, Mustafa Djelalzade Kodja Nişand<sup>31</sup>, l'auteur d'une chronique de grande valeur, et d'autres encore.

Vers la début de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle on crut nécessaire de connaître le développement de l'histoire ottomane dans ses lignes générales.

Le compendium de Mehmet paša Kuçuk Nişangi (*tarih*)<sup>32</sup> vient justement suppléer à ce besoin. Certes, de tels ouvrages n'ont de valeur que pour l'époque à laquelle ils ont été composés par leurs auteurs.

L'œuvre de Sa'd ed-Din Hodja effendi (mort en 1599), *Taj ut-Tevarih*<sup>33</sup>, s'étend jusqu'à l'époque de Suleiman le Magnifique, et est rédigée dans une langue très émaillée de persan et difficile à comprendre. La même langue est employée aussi par un historiographe plus tardif, 'Abdu'l 'Aziz Kara-Çelebi-zade (mort en 1658/1068 H.), dans son ouvrage *Suleimanname* (L'épopée de Suleiman le Magnifique)<sup>34</sup>.

En dehors de Sa'd ed-Din, dans l'historiographie ottomane de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle se sont remarqués Moustafa 'Âli (1541—

<sup>27</sup> Ayas Paša, *Tārīh-ı al-ı seldjuk ve āl-ı 'Osmān* (cf. S O., I, p. 446 et G O.W., p. 79—80).

<sup>28</sup> Lutfi paša, *Tevārīh-ı al-ı 'Osmān*, éd. Şukri Bey, Istanbul, 1346 H./1925 (cf. O M., III, p. 132, G O W., p. 80—81) et surtout M. Tayyib Gobilgin, dans I A., 7, 1957, p. 96—101.

<sup>29</sup> Rustem paša, *Die osmanischen Chronik des Rustem Pascha*, de D<sup>r</sup> Ludwig Forrer. Leipzig, 1923 (cf. S O., II, p. 377 et G O.W., p. 81—82).

<sup>30</sup> Nasuh Matrâki, *Fetihnâme-i Kara-Bogdan; Medjmu'a ul-Tevarih et tuhfet ul-guzal* (cf. O M., III, p. 105; G O.W., p. 66—67 et surtout Doc. D<sup>r</sup> Huseyn C. Yurdaydin, *Turk-islâm Tarihçiliği ve Tarihçileri hakkında araştırmalar*, I, Matrakçı Nasuh Sahsiyeti, Eserleri, dans « Ankara Üniversitesi Hamiyeti », Istanbul, 1959, p. 111—122).

<sup>31</sup> Sa'd ed-Din Tokdemir, *Celâloğlu Mustafa* (Tabakat ul memalik ve daracat ul me sâlik) *Osmanlı imparatorlugun Yuksekli devrinde Turk ordusunun Savaşları*, Istanbul, 1934 (cf. S O., IV, p. 375; O. M., III, p. 37, G O W., p. 102—103 et surtout M. Tayyib Gokbilgin, *Celâl-zade...*, dans I.A., 21 Cuz, Istanbul, 1955, p. 61—64).

<sup>32</sup> *Tarih-ı nişanğı paša*, Istanbul, 1279 H./1862 (cf. S O., IV, p. 120 et G.O.W., p. 104—105).

<sup>33</sup> Sa'd ed-Din, *Tadj ul-Tevarih*, Istanbul, 1283 H./1863, 2 vol. (cf. S.O., III, p. 18; O M., III, p. 66 et G.O.W., p. 123—196).

<sup>34</sup> Abd ul-Aziz Kara Çelebi-zade, *Ravdet ul-ebrar*, Bulak, 1248 H. /1832 et *Suleiman name*, Bulak H. (cf. S O., IV, p. 369 et G O W., p. 204—206).

1600)<sup>35</sup> et Moustafa Selaniki (mort en 1599)<sup>36</sup>. Le premier, 'Ali, est resté fameux par son histoire universelle divisée en quatre parties (*ruk'n*), dont la troisième traite des Turcs et des Tatares et dont la quatrième s'occupe des Ottomans. La chronique de M. 'Ali repose sur de précieuses sources historiques. Ce chroniqueur a écrit d'autres œuvres historiques encore, comme *Les sept conseils*<sup>37</sup> et aussi des *Règles de bonnes œuvres*, et des *Règles pour les empereurs* dont un manuscrit se trouve à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie<sup>38</sup>. Le premier de ces deux ouvrages est consacré à la conquête de la forteresse de Sighetvar (septembre 1566), et le second est un livre important pour l'étude de la structure économique, social et politique de l'Empire Ottoman.

En ce qui concerne la chronique (*tarih*) de Moustafa Selaniki qui décrit les événements qui se sont déroulés dans l'Empire Ottoman entre les années 1563—1600, c'est là une œuvre importante, du fait de la valeur de ses informations et de ses données statistiques. On peut affirmer que pour l'histoire du soulèvement des Pays Roumains sous le commandement du prince Michel le Brave contre la domination ottomane, elle représente la source ottomane fondamentale.

Toujours à cette époque, dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, on peut observer la tendance de mettre en valeur les trésors des archives ottomanes. Cette tendance se fait jour, par exemple, dans l'œuvre intitulée *La correspondance des Sultans*, écrite par Ahmed Feridun Rukhsanzade (mort en 1538/991 H.)<sup>39</sup>, qui rassemble dans ses écrits quelque 1800 documents, sans hésiter cependant à fausser les pièces les plus anciennes<sup>40</sup>. Son successeur comme historien et archiviste passe pour être Sary 'Abdullah (mort en 1661/1071 H.)<sup>41</sup>, l'auteur de la collection intitulée *Les rapports des vizirs*.

<sup>35</sup> Mustafa 'Ali, *Kunh ul-ahbar*, Istanbul, 1277/85 H. (1860—1867) et encore 15 ouvrages historiques (cf. S.O., III, p. 290); Bursalı Mehmed Tahır, *Muverrihin-i 'Osmaniyeden 'Ali ve Kıtıb Çelebinin terdjume-i halları*, Selanik, 1322/1906 . . O.M., III, p. 85, G.O.W., p. 126—134 et surtout K. Sussheim 'Ali . . ., dans I.A., p. 304—306

<sup>36</sup> *Tarihî Selaniki Mustafa*, Istanbul, 1281 H/1863 (cf. O.M., III, p. 68); A. Refik, *Alımlar ve-san'atçıları*, Istanbul, 1924, 34 f.; G.O.W., p. 136—137.

<sup>37</sup> M. 'Ali, *Hesf medjlis*, Istanbul, 1316 H/1899.

<sup>38</sup> *Mehasin ul-âdâb-âdâb el-muluk* Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Ms. Orient, n° 29 (cf. M. A. Mehmet, *Un manuscrit turc de la Bibliothèque de l'Académie de la R. P. Roumaine concernant la situation économique-sociale et politique de l'Empire Ottoman, XVI<sup>e</sup> — XVII<sup>e</sup> siècles*, dans S.A.O., IV, 1963, p. 209—233.

<sup>39</sup> A. Feridun, *Medjmû-i munş'ât-ı selatin* (ou *munş'ât* . . .), Istanbul, 1264—1265 H. (1848—1849), 2 vol (cf. O.M., II, p. 363 et G.O.W., p. 106—108)

<sup>40</sup> Cf. Mukrımın Khahl Bey, dans «Turk Tarih Endjumenı Medjmuası» (abr. = T.T.E.M.), n° 63, 77, 78, 79, 81 (Istanbul, 1921).

<sup>41</sup> Sary 'Abdullah, *Dutur ul-inşâ* (cf. S.O., III, p. 367 et G.O.W., p. 206—207).

C'est à cette époque aussi qu'on peut lire les premières réflexions philosophiques sur l'histoire, et cela dans les œuvres du Bosniaque Hasan al-Kiafi el-Bosnevi (1544—1616), *Principes philosophiques concernant l'ordre du monde*<sup>42</sup> et chez Oveis b. Mehmet Veisi d'Uskub (1561—1628)<sup>43</sup>, qui enrichissent l'historiographie ottomane au XVII<sup>e</sup> siècle par leurs idées sociales, politiques et économiques concernant les causes de la grandeur et de la décadence de l'Empire Ottoman<sup>44</sup>.

Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du suivant, l'historiographie ottomane a été dominée par une école nouvelle, celle dite des « *šahnameğys* ». Les œuvres de ces poètes de cour, inspirées par l'épopée persane du *Šahname* (Livre de roi) de A. K. Firdusi (932—1020)<sup>45</sup>, ont peu de valeur historique, car l'analyse des événements historiques y est remplacée par des tirades majestueuses, produit d'imaginations enflammées.

A l'exception de l'œuvre de Seid Lokman (mort en 1601)<sup>46</sup>, les chroniques en vers des « *šahnameğys* » n'ont qu'une valeur subsidiaire dont elles sont souvent dépourvues, d'ailleurs. Par contre, de nombreux ouvrages en prose de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle sont très intéressants. Ainsi Hasan Beyzade (mort en 1636)<sup>47</sup> et Khodja Husein (mort en 1644)<sup>48</sup>, qui ont été tous les deux grands chanceliers (*reis ul-kuttāb*)<sup>49</sup> ont fondé leurs œuvres sur des sources historiques précieuses, et leurs chroniques ont une importance considérable pour l'histoire des peuples du sud-est de l'Europe aussi. La chronique (*tarih*) d'Ibrahīm Pečevi (1574—1650)<sup>50</sup> est tout aussi importante. Cet historien qui était né et avait vécu en Hongrie à Pecs, fut pendant un certain temps « *defterdar* » à Timișoara, et il fut le premier historiographe ottoman qui utilisa dans son œuvre des sources européennes occidentales. Dans la description des événements historiques,

<sup>42</sup> Hasan Kiafi, *Usul el-hukem fi nizam ul-'ālem*, conservé parmi les écrits orientaux en Roumanie (cf G O W, p 145—444); M. Guboglu, *Manuscrisele și tipăriturile orientale din fondul „T Căpariu” al Bibliotecii filialei din Cluj a Academiei R.P.R.*, dans « *Limba și literatura* », III, Bucarest, 1957, p 147—166 et surtout M. A. Mehmet, *Un vieil opusculé (risale) relatif à la décadence de l'Empire ottoman vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle*, dans S.A.O. (en cours de parution).

<sup>43</sup> Veisi, *Vak'a-name* ou *Sabname*, Bulak, 1252 H/1836 (cf. G.O.W., p. 152—154).

<sup>44</sup> A. S. Tveritnova, *Social ideas in Turkish didactic politico-economic treatises of the XVII<sup>th</sup>—XVIII<sup>th</sup> centuries*, Moscou, 1960, 16 p. (XXV<sup>th</sup> International Congress of Orientalists...).

<sup>45</sup> Cf. H. Ritter, *Firdusi*, dans I A., 36 Cuz, 1947, p. 642—649

<sup>46</sup> Seid Lokman, *Šahnāme-i āl-i 'Osman* (cf. S O., IV, p. 93; O.V., III, p. 135 et G.O.W., p 164—167)

<sup>47</sup> Hasan Beyzade, *Tarih-i āl-i 'Osman* (cf. O M., III, p 46 et G O W., p. 174 et I.A., Cilt 5, 1950, p 334—337 — Orhan F. Koprulu).

<sup>48</sup> Kodja Husein, *Bedā-i ul-vekā-i* (cf. O.M., III, p. 46 et G.O.W., p. 186—187), éd. A. S. Tveritnova (1961).

<sup>49</sup> Cf. *Re'is ul-kuttāb* ou *Re'is efendi*, dans E.I., III, 1936, p. 1219—1221 (J. Deny).

<sup>50</sup> *Tarih-i Pečevi*, Istanbul, 1281—1283 H. (1864—1865), 2 vol. (O M., III, p. 32; G.O.W., p. 192—193).



il continue la chronique de Sa'd ed-Din et de Khodja Hussein, en commençant à partir de 1520 avec Suleiman le Magnifique, et en continuant jusqu'en 1649.

Mais celui qui employa de pareilles sources européennes et aussi des documents d'archives dans une mesure plus grande encore fut Kiatib Čelebi, surnommé encore Hadji Khalifa (1608—1657), le plus grand « poly-histor » des Ottomans, l'auteur d'une *Chronique synoptique*<sup>51</sup> qui raconte les événements qui eurent lieu depuis l'an 1000 de l'Hégire (= 1591) jusqu'à la fin de sa vie. Parmi ses œuvres, dont le nombre s'élève à quinze, il faut nommer d'abord ses *Tableaux chronologiques* connus en Occident au XVII<sup>e</sup> siècle déjà dans la traduction italienne<sup>52</sup> de Giovanni Rinaldo Conte Carli (1697) et surtout son *Ġihān-numā* (Livre du monde)<sup>53</sup>, conservé dans un beau manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie<sup>54</sup>, cet historien a réussi à synthétiser harmonieusement les connaissances historiques et géographiques de son temps, tout en utilisant les sources antérieures d'une façon judicieuse et critique. Dans son « Ġihān-numā », il se livre à une description détaillée de la géographie de la péninsule des Balkans et des régions sises dans le voisinage des Pays Roumains.

L'abondance et la complexité des événements historiques a fourni à Mehmed Solākzāde (mort en 1587)<sup>55</sup> l'occasion d'écrire un compendium historique (*tarih*) qui fut très apprécié pour la limpidité de sa langue et la clarté de son exposé. Cet historien a fait aussi usage de sources historiques antérieures (Neşri, I. Bitlisi, Djelalzadé et d'autres encore).

Au XVII<sup>e</sup> siècle la mode s'établit d'écrire des histoires universelles, dont le dernier chapitre était consacré à l'histoire ottomane. Certaines de ces histoires universelles vont au-delà des limites du monde islamique d'alors. Dans ce groupe de chroniques se trouvent : les œuvres de Mehmed b. Mehmed (mort en 1640), *Extraits des chroniques et nouvelles*<sup>56</sup>. *Le jardin des vertueux* de A. A. Kara-Čelebizade (mort en 1658)<sup>57</sup> et surtout l'*Arran-*

<sup>51</sup> Mustafa b. Abdullah Hadjdji Khalifa, *Fezleke-i tarih*, Istanbul, 1286—1287 H (1869—1870), 2 vol (cf G.O.W., p 195—203 et I A, 6, 1955, p 334—337)

<sup>52</sup> Hadjdji Khalifa, *Takvim et-Tevarih*, Istanbul, 1146 H /1733.

<sup>53</sup> Idem, *Ġihānnumā*, trad par J.v. Hammer, *Rumeli und Bosna . . .*, Vienne, 1812 (cf. G.O.W., p 197—198).

<sup>54</sup> Cf. M. Guboglu, *Inventarul manuscriselor orientale*, dans « Analele Academiei Române », Seria Istorie, III, 1946, n<sup>os</sup> 265—19 (Annexes)

<sup>55</sup> M. Solakzade, *Fihristü şahan* (éd 1271 H 1854 *Tarih-i al-ı 'Osmanlı-Solakzade*), *Solakzade tarihi*, Istanbul, 1297/1880 (cf. S.O., IV, 171, O.M., III, 80; G.O.W., p. 203—204.

<sup>56</sup> Mehmed b. Mehmed, *Nuhbet et-tavarih ve'l-ahbar*, Istanbul, 1276 H /1860 (O.M., III, p 11 et G.O.W., p 182—183)

<sup>57</sup> Sur A. A. Kara-Čelebi-zade, cf p 5, note 34

gement de l'histoire des dominations de Husein Hezarfen (mort en 1691) <sup>58</sup>, qui décrit l'état de l'Empire Ottoman jusqu'en 1672 (1083), date à laquelle s'arrête aussi l'histoire écrite par l'orientaliste roumain Dimitrie Cantemir, qui a utilisé cette source qu'il cite du reste <sup>59</sup>.

Parmi ces histoires universelles il faut citer aussi l'œuvre historique de 'Abd ur-Rahman 'Abdi paša (mort en 1692/1103 H.) <sup>60</sup>, et *Les pages informatives* d'Admed Munedjdjimbași (mort en 1702/1113 H.) <sup>61</sup>, œuvre écrite en arabe et intitulée *Djami al-duval*, mais qui dans sa traduction turque par Ahmed Nedim (1720—1730) <sup>62</sup> a connu une circulation considérable qui lui a valu un grand prestige.

Au XVII<sup>e</sup> siècle il y eut aussi un accroissement du nombre des traités (*risale*) publiés, dont un des plus importants est celui de Mustafa Koçi Beg de Coritza (mort en 1650) <sup>63</sup>. Ce traité est intéressant en raison des idées sociales et politiques de son auteur, de ses données statistiques et aussi en raison de certaines considérations ayant trait aux causes de la décadence de l'Empire Ottoman. Et c'est justement à cause de ces réflexions que Koçi Beg a été appelé le Montesquieu des Ottomans. Son traité, d'ailleurs étudié et connu depuis longtemps, se trouve aussi dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie <sup>64</sup>.

Une œuvre importante comme source historique, à cause surtout de l'abondance de ses informations, est sans aucun doute *Le livre des voyages* d'Evlhya Çelebi effendi (mort en 1682) <sup>65</sup>. Cet ouvrage fut publié en dix volumes, les six premiers à l'aide et avec le concours d'Ahmed Gevdet, qui en finança l'impression.

<sup>58</sup> Husein Hezarfen, *Tenkin et-tevarih-i mulkik*, etc (cf O M, III, p. 243 et G O W, p 228—231).

<sup>59</sup> D Cantemir, *Istoria Imperiului otoman*, éd J Hodoș, Bucarest, 1876, p 62, et 297 (notes).

<sup>60</sup> *Tarih-i vekâ-i ou vak'a-name-i 'Abdi paša* (cf S O, III, p. 408, G O W, p 227—228 et I A, p 26)

<sup>61</sup> Ahmed Munedjdjimbași, *Djami' al-duval* (cf S O, I, p. 232 et G O W, p 234—235).

<sup>62</sup> Idem. *Sahâ'if ul-ahbar*, Istanbul, 1285 H /1868—1869, 3 vol (cf. S O, IV, p 549. O M, II, p 453 et surtout M Tayib Gokbilgin, *Muneccebasi*, dans I A, Cilt 8, 1957, p 801—806

<sup>63</sup> *Risale-i Koçi bey*, Istanbul, 1277 H /1860 (cf S O, IV, p 63, O M, III, p 119), trad. par M (= Péris de la Croix), *Canon du sultan Suleiman II, représenté au sultan Mourad IV pour son instruction*, Paris, 1725, et A. S. Tvertinova, *Vtoroj traktat Koçi-beja*, dans *Učenyje zapiski Instituta Vostokovedenija*, Tome VI, M.—L., 1953, p 212—268 (cf M Çağatay Uluçay, *Koçi Bey*, dans I A., C. 6, 1955, p. 832—835)

<sup>64</sup> Cf M. Guboglu, *Inventarul manuscriselor orientale* (1946), p 32, n° 88.

<sup>65</sup> *Evlhya Çelebi Seyahatnamesi*, Istanbul, 1897—1938, vol. I—X (cf. O M., III, 15; G.O.W., p. 219—222, Cavid Baysun, *Evlhya Çelebi*, dans I. A., C 4, 1945, p. 400—412

On peut affirmer que presque tous les chapitres de cette œuvre si vaste ont été traduits dans les pays balkaniques<sup>66</sup>. Mais aucune de ces traductions n'est faite sur l'un des manuscrits existants, mais d'après le texte publié dans l'édition défectueuse et amputée dont nous avons parlé.

D'autre part, l'ancien usage d'écrire de petites chroniques ayant trait d'habitude à la conquête d'une ville et intitulées *fetihnâme*, continue au XVII<sup>e</sup> siècle. L'une de ces chroniques a comme titre : *La chronique de la conquête de la Moldavie* et est due à Erzerumly Ibrahim Mulhemi<sup>67</sup>. Une autre chronique traite de la *La conquête* (de la ville) *de Lipova*<sup>68</sup>.

Nous avons parlé des « poètes de cour » (*les şahnameğys*) de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, qui ont marqué d'un sceau particulier l'historiographie ottomane de l'époque. De même, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du siècle suivant les historiens officiels, ceux que l'on appelait « les annalistes

<sup>66</sup> A. Sopov, *Evlja Čelebi*, dans « Periodičesko spisanje na Bălgarskoto Kniznobno družestvo v Sofija », LXII, 3, Sofia, 1901, p. 161—164; D. G. Gadjanov, *Putovanje na Evlija Čelebi iz bălgarskij zemlji prėz srėdata na XVII vėk*; D. G. Gadjanov, *ibid*, LXX, 9—10, Plovdiv, 1909, p. 639—724; P. Dărvingov, *Evlja Čelebi v zupadnite bălgarski zemlji*, Sofia, 1943; idem, *Un grand voyageur turc*, dans « La Bulgarie », Sofia, 15 mai 1943, cf. aussi la revue « Belleten » (Turk Tarih Kurumu), 36, Istanbul, 1944, etc.

S. Novaković, *Beleške turskoga putnika Evlija efendiya iz sredine XVII veka*, dans « Godiš. Nikole Cupieva », XVII, Belgrade, 1897, p. 136—144; *Iz Sejahatname Evlije Celebiye Seih Sejjudin Fehmi efendiya Kemura Sarajlija*, dans « Glasnik zemalskog muzeja u Bosni i Hercegovini », XX, Sarajėvo, 1908, p. 183—201, 289—341; (Dim D Cotrice), *Putopis Evlije, Putovane Evlije Čelebiye po srpskim i hrvatskim zeml'ama, priložno Joan Radonić*, dans « Godiš. Nikole Čupića », Belgrade, XXIX, 1910, p. 33—101; XXX, 1911, p. 259—291; XXXI, 1912, p. 233—297, (S. F. Kemura), *Čelebiye osrpskim zeml'ama u XVII veku preveo s turkog Dim. S. Čohacić*, dans « Spomenik srpska Kralvska Akademija », XLII, Belgrade, 1905, p. 1—34; M. R. Delić, *Iz putopisa Evlije Čelebiye*, Domovina, II, 1921, 48—125, III, 1922, 12—61, A. Kadić, *Sarajevno proje 270 Godina (po Evliji Čelebiji)*, dans « Gajret », XI, 1927, 7 et 8; F. Spaho, *Evlja Čelebiya kod zunskog*, dans « Napredak kalendar za godinu 1932 », Sarajevno, 1932, p. 58—66, idem, *Hivati u Evlija Čelebiyanu putopisu*, dans « Hrvatski Kolo » (Izdanje Matice Hrvatske), XIII, 1932, p. 41—50; idem, dans « Kalendar Narodne Uzdanice », Sarajėvo, 1942, p. 71—76; G. Elcovič, *Izputonaja Evlije Čelebiye*, dans « Glasnik Jugoslovenskog profesorog društva », XI, 1931 (mars 1931), p. 182—183, 4, p. 273—277, 3, p. 263—274, XII, décembre 1931, 4, p. 335—360; idem, *Evlja Čelebiya* (Svetski putnik potpisa i), dans « Srpski Kujizevni Glasnik », nouvelle série, XXXIV, 1931, 7, 1 décembre 1931, p. 515—528; idem, *Iz putopisa Evlije Čelebiye*, dans « Glasnik Istoriskog društva u Novom Sadu », IV, 1931, p. 308—314, 455—460; V, 1932, p. 79—86 (Iz putovanja Evlije Čelebiye); VI, 1933, p. 351—355, VII, 1934, p. 304—311 (Iz putovanja Evlije Čelebiye); VIII, 1935, p. 101—111 (Iz putovanja Evlije Čelebiye); idem, *Evlja Čelebiya o Beogradu*, dans *Beogradske opštinske novine*, 50, 1932, 1 (janvier), p. 45—55; idem, *Povatak Evlije Čelebiye iz Erdelja u Beogradnievog opis grada Avale*, dans « Beogradske opštinske novine », 50, 1939, 7 (juillet), p. 448—450; idem, *Evlja Čelebiya o skoplja*, dans « Sbornik Skopskog naučnog društva za istoriju Južne Srbije i susjednih oblasti », I, Škopljec, 1953, p. 311—325; idem, *Iz putopisa Evlije Čelebiye*, dans « Istoriski Casopis Istoriskog Instituta Srpske Akademije Nauka », I, 1948, p. 105—130 (H Šabanović), *Evlja Čelebiya putopis*. Odlonici u Jugoslaven skim zemjama preveo, uvod i Komentar napisao Hazim Šabanović, Sarajevno, 1957, I (292 p); II (268 p), etc; Cavit M Baysun, *Evlja Čelebi*, dans I A, 4 cit. 33 cuz, Istanbul, 1947, p. 400—412; Danişman Zuhuri, *Evlja Čelebi*, dans « Resimli tarih mecmuası », 5, Sayr Mayıs, 1950, Istanbul, 1950; Uluçay M. Cağatay, *Evlja Čelebi*, Istanbul, 1957, 32 p., etc.

<sup>67</sup> Ibrahim Mulhemi, *Fetihnâme-i Kara Bogdan* (cf. O M, III, p. 114)

<sup>68</sup> *Fetihname-i Lipova* (cf. Izmir Millî ktp, n<sup>o</sup> 35/110; topkapı, hazine ktp... n<sup>o</sup> 1247, etc.).

de l'Empire » (*veka'i nuvis*), ont marqué de leur empreinte les écrits historiques. Si ce ne fut pas Abdurrahman Abdi paša, l'auteur d'une chronique des événements plus haut citée, qui occupa le premier le poste d'annaliste de l'Empire, ce fut certainement Mustafa Na'imā (mort en 1716/1128 H.), l'auteur d'une histoire (*tarih*) de vastes proportions<sup>69</sup>. Comme son prédécesseur Kiatib Čelebi, Na'imā commence à raconter les événements historiques à partir de l'an 1000 de l'Hégire (1591) et poursuit son récit jusqu'en 1659, mais avec beaucoup plus de détails. Mehmed Rašid (mort en 1735)<sup>70</sup> est non seulement le successeur de M. Na'imā au poste d'historien de la Cour Impériale, mais aussi celui qui a continué son œuvre par une chronique tout aussi étendue, où il décrit les événements qui eurent lieu dans l'Empire entre les années 1660/1071 H. et 1721/1134 H. L'œuvre de Mehmed Rašid fut continuée par un autre historien de la Cour Impériale, Ismail 'Asym Kučuk Čelebi-zade (mort en 1760/1173 H.)<sup>71</sup>, qui poursuivit le récit des faits historiques jusqu'à l'an 1728/1141 H.

Quoique écrivant leurs œuvres selon les ordres reçus des sultans, quelques-uns de ces historiens de la Cour Impériale, Na'imā et Rašid, par exemple, ont tâché de broser un tableau véridique et sincère des événements.

Il est vrai que quelques-uns de ces historiens de la Cour Impériale, comme M. Suphi, mort à Babadag en 1769<sup>72</sup>, ou Suleiman 'Izzi (mort en 1755)<sup>73</sup> ont occupé peu de temps leurs postes, c'est pourquoi ils ont écrit l'histoire d'un intervalle très court, sans faire de grands efforts pour écrire leurs chroniques. Par contre, d'autres, comme Ahmed Vasyf (mort en 1798/1213 H.)<sup>74</sup>, ont dépensé beaucoup d'énergie et ont fait tout leur possible pour décrire les événements historiques. Ce dernier historien a compris dans sa chronique les faits qui se sont déroulés depuis 1752 jusqu'à la conclusion de la paix de Kučuk Kainarģi (1774/1188 H.) et il a joué un rôle politique et diplomatique marquant dans cette période.

Il est impossible d'omettre la chronique toujours officielle d'Ahmed 'Asym (1755 ? — 1820)<sup>75</sup>, qui décrit les événements qui suivirent la paix

<sup>69</sup> *Tarih-i Na'imā*, IV<sup>e</sup> éd, Istanbul, 1281—1283. 6 vol. (cf. O M., III, p. 151 et G.O.W., p. 245—246).

<sup>70</sup> *Tarih-i Rašid*, II<sup>e</sup> éd, Istanbul, 1282/1865 H, 5 vol. (cf. S O, II, 351; O M., III, p. 55).

<sup>71</sup> Isma'il Asym, *Tarih*, II<sup>e</sup> éd., Istanbul, 1282 H /1865 (VI<sup>e</sup> vol. Na'imā) (cf. S O, I, 266; O. M., III, p. 43).

<sup>72</sup> *Tarih-i vekā-i*, Istanbul, 1198 H /1783 (cf. S O, III, p. 220; G O W, p. 298—299).

<sup>73</sup> *Tarih-i 'Izzi*, Istanbul, 1199 H. /1784 (cf. S.O, III, p. 220; G O.W., p. 298—299).

<sup>74</sup> Ahmed Vasyf, *Mehasım ul-āsār ve-hakā'ik ul-akhbar*, Istanbul, 1243/827, 2 vol. (cf. S.O., IV, 599; O M., III, p. 159 et G O W, p. 335—337).

<sup>75</sup> *Asım tarihi*, Istanbul, s a., 2 vol. (cf. S O., III, p. 283; G.O.W., p. 339—340 et surtout M. Fuad Koprulu, *Asım efendi*, dans I. A., I, p. 665—673).

conclue à Şiştov (1791/1205 H.) jusqu'à l'avènement du sultan Mahmud II (1808/1223 H.), qui se trouve aussi dans un beau manuscrit à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie <sup>76</sup>.

*La chronique* de Silahtar Fyndyklyly Mehmed Aga (1658—1723) <sup>76\*</sup> a une importance insigne. Il n'était pas historien officiel et a décrit les événements d'une façon plus objective dans son ouvrage qui comprend la période 1654—1720.

L'ancien usage de consacrer des chroniques spéciales à des expéditions militaires ou à des conquêtes de villes (*Petihnâme*, *Gasavatnâme* et *Gihadnâme*) n'est pas abandonné non plus au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que Ibrahim Naim ed-Din expose dans *Le verger des témoignages* <sup>77</sup> l'histoire des luttes que se sont livrées les Turcs et les Autrichiens à Timișoara et à Belgrade entre les années 1681 et 1739.

De même, Moustafa b. Moustafa dans son livre : *L'expédition ou la victoire de Belgrade et d'Ada-Kaleh* de l'année 1739 (1159 H.) <sup>78</sup> raconte les luttes avec les Autrichiens pour la reconquête de la Petite Valachie (Olténie) et des autres territoires de l'Empire, perdus à la paix de Passarowitz (1718).

En ce qui concerne les mémoires, nous ferons mention des notes d'Osman Aga de Timișoara <sup>79</sup>, qui a rédigé vers 1720 ses mémoires ayant trait à sa captivité en Hongrie. La publication récente de ces mémoires prouve que les prisonniers turcs ont eu, eux aussi, beaucoup à souffrir comme prisonniers de guerre des Autrichiens ou des autres peuples chrétiens, et que ce ne sont pas seulement les prisonniers chrétiens qui ont eu à se plaindre de la captivité turque, comme l'avaient avancé deux chercheurs <sup>80</sup>. De même, le troisième « defterdar » de l'Empire, Mehmed Sai'd, a raconté son voyage en Suède (1733) <sup>81</sup> dans ses mémoires, voyage ayant comme but de recouvrer la dette de trois millions de pièces de monnaies d'argent suédoises empruntées antérieurement par Charles XII pour faire la guerre à la Russie. On peut affirmer que l'historiographie turque possède très

<sup>76</sup> Cf. M. Guboglu, *Inventarul manuscriselor orientale* . . . , n° 239 (131)

<sup>76\*</sup> Fyndyklyly Mehmed aga, *Silahtar târihi*, éd. A. Refik, Istanbul, 1928, 2 vols. (S.O., IV, p. 220—221; O.M., III, p. 69—70; G.O.W., p. 253—254)

<sup>77</sup> Tamaşvarlı Ibrahim Na'im ed-Din, *Hadikatü's-Şüheda* (Ms. Ankara, T.T.K., Ktp., N° 40, 177, etc.).

<sup>78</sup> Ms. Turc Istanbul Üniversitesi Kitaplığı, n° 368/1, v. 1b-60 a; Ankara, T.T.K., Kitaplığı N° 19/3.

<sup>79</sup> Cf. Rieu, *Catalogue of the Turkish Manuscripts in the British Museum*, London, 1888, p. 73 (cf. G.O.W., p. 249), publié par Richard Kreutel

<sup>80</sup> Mihail Dan et S. Belu, *Despre robii în Imperiul otoman*, 61 p. (Extrait du « Anuarul Institutului de istorie din Cluj », IV, 1961).

<sup>81</sup> Const. I. Karadja, *Detaliu asupra ambasadiorilor turcești la Stockholm din 1729 și 1733*, dans « Revista istorică », XIII, 1927, n° 79, p. 272—278

peu de mémoires. Par contre, elle possède, à partir de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, un nombre considérable d'ouvrages biographiques ayant trait aux vizirs, aux cheiks, aux poètes, aux lettrés (*ulema*), ce qui prouve l'intérêt des Turcs pour ce genre littéraire. Certains de ces petits ouvrages, par-exemple *La vie du cheik Bedr ed-Din Mahmud*, fils du cadi de Simavna, écrite à Serrès (*Siroz*) pendant l'été de l'année 1453 par son neveu Halil bin Ismail <sup>82</sup>, ont une certaine valeur historique pour les débuts de la conquête de la Roumélie par les Turcs Osmanlis. D'autres, comme les biographies de cheiks et d'ulemas ottomans écrites par Ahmed Taškoprüzade (1495—1661) <sup>83</sup>, nous offrent la possibilité de connaître la vie et les œuvres des représentants de la vie spirituelle ou du chériat islamique. Citons enfin *Les Esquisses biographiques* des reis-effendis, c'est-à-dire chanceliers et ministres des affaires étrangères ottomanes, écrites après 1744 (1157 H.) par Ahmed Resmî (1700—1783) <sup>84</sup>, ou encore *L'œuvre bio-bibliographique des auteurs ottomans*, ouvrage rédigé par Mehmed Sureia (mort en 1909/1326 H.) et Mehmed Tahîr (1861—1925) <sup>85</sup>, constituent de précieux instruments de travail pour les recherches historiques sud-est européennes. Beaucoup de ces ouvrages, quoique de moindre valeur, ont été publiés. Par contre, les œuvres les plus importantes, par exemple celle d'Ibrahim Uşşakî-zade (mort en 1723/1136 H.) <sup>86</sup> et de Mehmed Şeikhi (mort en 1732/1145 H.) <sup>87</sup> n'ont pas été imprimées jusqu'à ce jour et il n'en existe même pas de résumé ou de compte rendu complet.

<sup>82</sup> Çhalil b. Ismail *Die Vita (menâqibnâme) des Schejch Bedr ed-Din Mahmud gen Ibn Qadi Samauna* I. Teil Urtext nach der einzig erhaltenen Handschrift im Revolutions Museum zu Istanbul. . herausgegeben von Franz Babinger, Leipzig, 1943, 124 p. (Université « Mihăileană » de Jassy Institut de turcologie . . , II<sup>e</sup> vol , I<sup>e</sup> partie).

<sup>83</sup> Ahmed Taškoprüzade, *Şakâik ak-Numanıya fı ulamâ al-daulat al-'Usmanıya*, Bulak, 1299, traduit en turc par Mehmed Medjdi, 1269/1852, 5 + 522 p (cf G A L , II, 425 f ; G O W p 84—87, E I , IV, p 774—775)

<sup>84</sup> *Khatıfet (şefîne) er-ru'esa*, Istanbul, 1269, 195 p. (cf S O , II, p 380—388, O M. I, 58—60 ; G O W , p 309—312, E I , III, 1224).

<sup>85</sup> *Şığıll-ı 'Osmanı* . . , Istanbul, 1308—1315, 4 vol. (cf G O D , 113 ; O M , III, p. 36—38, G O W , p 406—409)

<sup>86</sup> Sur İbrâhîm b 'Abd ul-Bâkî, gen 'Uşakîzâde, cf. J v Hammer, *Geschichte des osmanischen Dichtkunst* (abr. = G O D ), Pest, 1836, p 113 ; O M., III, p 17 ; G O W , p 258—259.

<sup>87</sup> *Vekâ-i ul-fudelâ*, dans Flugel, *Katalog* . . , II, 396 (cf. G O D , IV, p. 264 ; O M, III, p. 74 ; G O W , p. 267—268).

## ХРОНИКА ИДРИСА БИТЛИСИ В КАЧЕСТВЕ ИСТОЧНИКА ПО ИСТОРИИ ПОКОРЕНИЯ БАЛКАНСКОГО ПОЛУОСТРОВА ТУРКАМИ

МУСТАФА А. МЕХМЕТ

Вопрос завоевания юго-восточной Европы турками-османами всегда вызывал глубокий интерес историков многих стран, занимавшихся его исследованием.

Если вначале главное внимание уделялось военно-политическим факторам<sup>1</sup>, способствовавшим продвижению турок в Европу, то в последнее время историки рассматривают преимущественно причины, толкнувшие турок на завоевание Балканского полуострова<sup>2</sup>, характер турецкого владычества и его последствия.

В связи с 500-летием падения Константинополя были написаны значительные обобщающие труды<sup>3</sup>, раскрывающие исторически верную картину завоевания османами юго-восточной части Европы (Румелии).

Наряду со славянскими, византийскими и другими источниками по вопросам истории турецкого владычества на Балканском полуострове, а также и по вопросам всего средневекового периода этой части Европы, нельзя пренебрегать турецкими повествовательными источниками, так

---

<sup>1</sup> J. von Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Pesth, 1834—1846, 4 тт., (см. т. I) и франц. изд. (Hellert) *Histoire de la l'Empire Ottoman*, Paris, 1835—1841, t. I—II; Zinkeisen, *Geschichte des Osmanischen Reiches in Europa*, Hamburg-Gotha (1840—1863), 7 тт.; N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches . . .*, Gotha, (1908—1913), 5 тт., он же, *Istoria statelor balcanice*, Văleni de Munte (1913), 413 стр.

<sup>2</sup> См., напр., D. Angelov, *Certains aspects de la conquête des peuples balcaniques par les Turcs*, «Byzantinoslavica», XVII (1956), № 2, стр. 220—276.

<sup>3</sup> З. В. Удадьцова, *О внутренних причинах падения Византии в XV в.*, в «Вопросы истории», VII, 1953, стр. 102—121; Д. Ангелов, *Турското завоевание и борбата на балканските народи против нашествениците*, в «Исторически преглед», IX, 1958, стр. 374—399; Н. Д. Смирнова и Г. И. Сенкевич, *Освободительная борьба балканского народа против турецких поработителей в XV в.*, в «Вопросы истории», XII, 1953, стр. 80—97; И. С. Достьян, *Борьба южно-славянских народов против турецкой агрессии в XIV—XV вв.*, в «Византийский временник», VII, 1953, стр. 32—49.

как каждый из них вносит что-либо новое в том или ином отношении. Известно, что таких источников имеется довольно много и они охватывают весь период турецкого владычества на Балканском полуострове.

В настоящей работе излагается и комментируется часть рукописной хроники Идриса Битлиси, символически названной им *Heşt Behişt* «Хешт Бехишт» (Восемь раев), охватывающей правление первых 8 султанов: от Османа I (1299—1326 гг.) до Баязида II включительно (1481—1512 гг.).

Правда, этот источник был использован И. Фон Гаммером<sup>4</sup> в его обобщающем труде «История Османской империи». Однако он не рассматривал подробно содержание хроники «Хешт Бехишт». Следует отметить и другой, написанный гораздо позднее труд, посвященный произведению Битлиси<sup>5</sup>. Эта последняя работа, имеющая преимущественно библиографический характер, содержит ряд замечаний относительно использованных летописцем источников и его стиля; работа ограничивается рассмотрением лишь первых двух разделов (Ketibe) «Хешт Бехишта».

Вот почему мы полагаем, что не лишено интереса более широкое и всестороннее освещение той части хроники Битлиси, которая относится к периоду проникновения и владычества османов на Балканском полуострове.

Идрис родился в середине XV в. в городе Битлиси (Восточная Анатолия), откуда и произошло его прозвище. Из-за политических событий в Персии Битлиси был вынужден бежать в Османскую империю в 1501 г. (907 X) и умер в Стамбуле в 1520 г.<sup>6</sup>

Битлиси писал произведения на различные темы, но наибольшую известность принесла ему его рифмованная хроника на персидском языке под заглавием «Хешт Бехишт», содержащая около 80 000 строк стихов<sup>7</sup>. Из текста произведения следует, что на арабском языке автор называл его

*Kitab es-sîfat es-semaniyye*  
*Fî ahbar-î kayasiret-ul-Osmaniyye* t.e.

(«Книга о добродетелях восьми султанов,  
Из сборников о турецких султанах»).

<sup>4</sup> См. J. von Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Pesth, (1834—1836), т. I, и франц. изд. (Hellert), *Histoire de la l'Empire Ottoman*, Paris, 1835—1841, тт. I—III.

<sup>5</sup> Mehmed Şukru, *Das Heşt Bihîşt des İdris Bitlisi*, «Der Islam», 1931, № 19, стр. 131—157.

<sup>6</sup> Для некоторых данных о жизни и творчестве И. Битлиси см. *Die Geschichtschreiber des Osmanen und ihre Werke*, Leipzig, 1927, стр. 45—49.

<sup>7</sup> См. *İslâm Ansiklopedisi*, İstanbul, 1950, т 5/2, стр. 936 (ст. *Идрис Битлиси*).



В предисловии к своему произведению автор говорит, что в 1502 г. (908 X), т.е. всего лишь через год после его прибытия в Османскую империю, султан Баязид II поручил ему написать подробную историю султанов, правивших до него. Битлиси приступает к тщательному изучению источников и выполняет султанское повеление, создав произведение «Хешт Бехишт». Из некоторых данных этой хроники вытекает, что в 1511 г. Битлиси еще работал над ней<sup>8</sup>, как это видно и из описания событий, имевших место до вступления на трон Селима I в 1512 г.

Битлиси был первым *официальным историком* Османской империи<sup>9</sup>, а в дальнейшем, начиная с Саад-ед-Диу Ходжа эфенди<sup>10</sup> (ум. в 1599 г.), появляется целый ряд официальных составителей хроник Порты, так называемых «*vak'a nûvis*».

Историческое значение произведения Битлиси заключается прежде всего в том, что оно представляет собой связующее звено между хрониками, существовавшими до него, и теми, которые были написаны в последующие годы, являясь обобщением всего, что было написано до тех пор. В то же время «Хешт-Бехишт» послужил источником для более поздних авторов хроник, как например: Са'адеддин<sup>11</sup>, Ходжа Хусеин<sup>12</sup>, Солакзаде<sup>13</sup> и др., которые воспроизводят целые главы из него. Но так как Битлиси не указывает авторов, к которым он прибегал, и работы, которыми пользовался, определить источники, по которым он составлял свою хронику, чрезвычайно трудно<sup>14</sup>.

С другой стороны, общая структура произведения Битлиси отличается от других хроник тем, что в нем хронологическое описание

<sup>8</sup> Говоря, например, о строительстве султаном Мурадом I некоторых зданий общественного назначения в 767 X, Битлиси утверждает, что «с тех пор прошло 150 лет» (л. 158). По европейскому летоисчислению, 767 X соответствует 1365—1366 гг.

<sup>9</sup> Он описал и деяния султана Селима I в сочинении под заглавием *Селим наме*, по это произведение не было найдено в его полпой форме, оно были восстановлено сыном И Битлиси—Эбул Фазе Мехметом.

<sup>10</sup> См. Hammer, *ук. соч.*, изд-во Helert, т I, стр. XXVIII.

<sup>11</sup> См. *Tadj-ut-revarih* (Венец истории), изд. Стамбул, 1861—1863 (1279), 2 тт.

<sup>12</sup> *Беда'и-ул-сека'и* (Удивительные события), изд. факсимиле под редакцией А. С. Тверитинова. Москва, 1961 г., 2 тт.

<sup>13</sup> См. Solakzade, *Tarih* (Хроника Солакзаде), изд-во Стамбул, 1800 (1297), 773 стр.

<sup>14</sup> В описании событий она содержит много сходного с хрониками Ашык-паша-заде (XV в.) и Нешри (ум. около 1520 г.), некоторые расхождения их с хроникой Битлиси объясняются тем, что последний, по своему официальному положению, мог использовать произведения и документы, в настоящее время нам неизвестные. По сравнению с *устными преданиями* из хроники Нешри (*Джиханнума*) Битлиси упоминает и *письменные сочинения*, хотя и у него не отсутствуют *воспоминания* различных лиц, как и его личные замечания. Имеются указания, что Битлиси пользовался и хроникой Шюкрюллаха (XV в.) *Бехдэст-ут-Теварих*.

событий сочетается с группировкой фактов по более или менее определенным вопросам. Обсуждая его манеру изложения и описания исторических событий, один из более поздних выдающихся турецких историографов Киатир Челеби (Хаджи Халифа, ум. в 1657 г.) подчеркивает, что Битлиси являлся «le premier qui concut la manière d'écrire l'histoire»<sup>15</sup>.

Правда, для Битлиси, как и для многих других турецких летописцев, история вообще сводилась к описанию добродетелей султанов и воинской доблести представителей господствующих классов. Причины, вызвавшие те или иные события, зачастую приписывались ими либо «воле всевышнего», либо желанию до крайности идеализированных султанов. Все это отражает стремление Битлиси «оправдать» неизменность существующего социального строя и дальнейшее владычество династии султанов, а вместе с ней всего феодального класса, к которому принадлежал и он.

Однако, несмотря на [это, разнообразие затрагиваемых им вопросов и описание большого числа народов, участвующих в рассматриваемых им событиях, свидетельствуют о том, что «Хешт Бехишт» выходит за пределы национальной хроники, а стиль автора и манера изложения представляются нам более значительными, чем простое описание фактов в форме *анналов*, характерных для эпохи феодализма. Кроме того, его рассуждения по поводу отдельных личностей и исторических событий способствуют тому, что «Хешт-Бехишт» представляется нам чем-то гораздо большим, чем простой сборник военно-политических сведений, почерпнутых автором из различных древних или современных письменных либо устных источников. Наряду с этим, описывая в «Хешт-Бехишт» первые столетия истории османов, Битлиси с большими подробностями раскрывает общую картину распространения турецкого владычества как в Малой Азии, так и в Европе. К сожалению, рукопись турецкого перевода хроники<sup>16</sup>, микрофильм которого у нас имеется<sup>17</sup>, прерывается на год вступления на трон султана Мехмеда II (1451 г.), так что отсутствуют как раз периоды, наиболее близкие к пребыванию Битлиси в Османской империи. Впрочем, порабощение Балканского полуострова турками было к этому времени в общих чертах закончено, во второй же половине XV в. продолжалось укрепление турецкого владычества в этой части Европы.

<sup>15</sup> См. Hammer, *ук. соч.*, Hellert, т. I стр. XXV.

<sup>16</sup> Перевод сделан в 1734 г. (1146 X) Абдулбаки-ид ибни Эбу-Бекир (из Вана), служившим писцом в императорском диване и обладавшим писательским талантом.

<sup>17</sup> Этот микрофильм представляет собой рукопись № 928 из библиотеки Хамидие (Стамбул) и находится в Государственной Центральной библиотеке Румынии (Mf. П, 26)..

Историю покорения Балканского полуострова турками можно разделить на два больших этапа.

Первый начинается с вторжения турок в Румелию и заканчивается пленением султана Баязида I ханом Тимуром в 1402 г., когда Османская империя была сотрясаема кризисами социального, политического и религиозно-идеологического характера. Второй этап охватывает период, начинающийся с рецентрализации турецкого феодального государства при Мехмеде I Челеби (1413—1421 гг.), когда было вновь предпринято широкое наступление как в Азии, так и на Европу.

Следует отметить, что события не всегда развивались по восходящей линии; часто наблюдались периоды относительного застоя, вызываемого либо причинами внутреннего порядка, либо сопротивлением балканских народов.

Довольно быстрое продвижение османов в Европе обуславливалось рядом социально-экономических и военно-политических факторов стран Балканского полуострова. Феодальная раздробленность, препятствовавшая формированию сильных государств на Балканах, а также противоречивость интересов ряда стран Центральной и Западной Европы<sup>18</sup> благоприятствовали<sup>1</sup> быстрому закреплению турок на Балканском полуострове и вели к тому, что тамошние народы часто были вынуждены выступать изолированно против турецких захватчиков.

Некоторые из этих аспектов, характерных для положения в Юго-Восточной Европе, а особенно конкретные обстоятельства, при которых та или иная крепость или провинция подпадали под власть турок, рассматриваются и в хронике Битлиси, с указанием хронологических данных совершенно отличных от тех, которые известны из других источников; впрочем, подобные непоследовательности весьма часты в «Хешт Бешишт».



Первые указания хроники Битлиси о проникновении османов на Балканский полуостров<sup>19</sup> относятся, как и у других авторов, к периоду правления эмира Сулеймана (ум. в 1359 г.), сына Орхана.

Закрепив свое положение в Анатолии, турецкие феодалы устремились взоры на Балканский полуостров, где условия казались более

<sup>18</sup> Мачурек, *Турецкая опасность в Средней Европе*, в «Bysantinoslavica», XIV, 1953, стр. 130—157.

<sup>19</sup> Битлиси говорит о происшедшей в Анатолии в 1306—1308 гг. (706—707 X) битве, в которой, наряду с Византией, участвовали и некоторые европейские народы (л. 72) О борьбе с турками и византийцами в этот период см.: А. А. Васильев, *История Византийской империи*, Париж, 1932, колл. II, стр. 286 и след.

благоприятными<sup>20</sup>, хотя, если рассматривать исторические события в их совокупности, процесс порабощения юго-восточной части Европы не может быть оторван от окончательного закрепления турецкого владения в Малой Азии, имея в виду, что оба процесса протекали постепенно и почти в один и тот же исторический период.

Базой первых нападений османов на Румелию служила провинция Карасы поблизости от Галлиполи, на азиатском побережье, где правили феодалы Аджа-бей, Гази фазлы, и прежде всего, Евренос-бей, которые позже окончательно обосновались на Балканах, получив в собственность крупные владения. То обстоятельство, что одним из эмиров был и Сулейман, сын султана Орхана, придало смелости феодальным войскам высадиться на европейском берегу. Из слов Битлиси вытекает, что этот поход не был случайным набегом, поскольку летопись уточняет, что эмир Сулейман, с разрешения Орхана, заранее подготовил высадку, собрав у путешественников и других лиц сведения о положении на Галлипольском полуострове (л. 128). Это свидетельство освещает обстоятельства, при которых совершилось вторжение османов на территорию Румелии. Дата высадки не установлена. Если принять во внимание утверждение Битлиси, что Сулейман умер в 1359 г. (761 X), после того как завоевывал Балканский полуостров в течение 6 лет (л.133), то первая высадка турок датируется 1354 г., а не 1356 г., как это было принято до сих пор .

Описание момента вторжения турок в Европу у Битлиси выдержано в стиле других турецких хроник и носит почти легендарный характер. Тогда турками была занята крепость, названная автором Чипни или Чинпи, т.е. Цимпе (л. 129).

Следует отметить, что еще с этого времени турки начали проводить мероприятия, которые позже, при завоевании Балкан, получили широкое применение и приобрели значение государственной политики. Такими мероприятиями были, прежде всего, *высылка* части населения завоеванной крепости в провинцию Карасы на азиатском берегу, и переселение на вновь захваченные земли исламских элементов, принадлежавших главным образом к военному сословию. Это были первые шаги в осуществлении турецкой *колонизации* и обеспечении турецкими гарнизонами завоеванных крепостей (л. 130). К тому же времени относится начало политики *привлечения* местного населения на сторону завоевателей путем выделения ему части награбленной добычи. Подобная мера была осуществлена в первой же из завоеванных крепостей.

---

<sup>20</sup> Битлиси не касается более ранних нападений на Фракию, см. Hammer, *ук. соч.*, т. I, Hellert, стр. 162 и след.

«В благодарность за оказанную помощь — пишет Битлиси — и жителям Чипни были дарованы привилегии и роздана часть добычи» (л.130). Широким применением этой меры в ходе последующих завоеваний объясняется то, что некоторая часть местного населения, особенно местные феодалы, охотно входили в соглашение с турецкой знатью, чтобы сохранить свое господство над народными массами Балканского полуострова.

Однако тогда же начинает проявляться сопротивление балканских народов обоснованию турок в Европе, которое принимает все большие размеры по мере укрепления турецкой власти в Румелии и, в конце концов, выливается в ряд ожесточенных столкновений. Но из-за того, что феодальные слои явно стремились к установлению местной автономной власти, балканские народы не отдали себе отчет в том, что прежде всего им необходимо объединить свои силы. Поэтому почти каждая провинция и даже каждая крепость пытались оказывать сопротивление туркам в отдельности, а когда устанавливалась кое-какая коалиция в подражание прежним крестовым походам, она не давала никаких результатов, в особенности в более поздних крупных битвах.

После создания плацдарма в Румелии турки стали проникать в близлежащие местности и завоевали ряд городов и сел<sup>21</sup>. Главной их целью был захват крупного стратегического пункта — Галлиполи. В результате ряда атак, а затем осады, в 1359 (760 X)<sup>22</sup> крепость вынуждена была сдаться, а ее коменданту было разрешено выехать в Константинополь (л. 133). Галлиполи становится резиденцией эмира Сулеймана, который начинает собирать войско для нового наступления на византийскую Фракию.

За шесть лет пребывания в Румелии эмир Сулейман расширил свои завоевания, овладев многими крепостями, расположенными в северном и западном направлении, как например, Малгара, Ипсала, Булаир и окрестностями крепости Текирдаг, лежавшей на пути к Адрианополю. Это быстрое продвижение привело к первому серьезному столкновению между турецкими войсками и балканскими более или менее объединенными силами. Битлиси описывает битву под Булаиром в 1360 г. (761 X), вскоре после скоропостижной смерти эмира Сулеймана (л. 134)<sup>23</sup>.

<sup>21</sup> В том числе и крепость Конур-Хисар, комендант которой, называемый автором Калокония, оказывал упорное сопротивление уже в момент вступления турок в Европу.

<sup>22</sup> У Нешри, 756 X = 1357 г. или 759 X = 1358 г (см. *ук. соч.*, стр. 51).

<sup>23</sup> У Нешри смерть султана отнесена к 760 X = 1359 г. (см. *ук. соч.*, стр. 51).

В отличие от других источников, автор «Хешт Бехишт», хотя и упоминает о том, что успехи турецкого эмира начали беспокоить валахов, венгров и русских (л. 133), все же не говорит о их непосредственном участии в этой битве, ограничиваясь лишь сообщением о *соглашении*, заключенном воеводами из Салоник, Мореи, Сербии (Лаз) и болгарских провинций с византийским императором (л. 134). Общее наступление европейских сил на суше и на море не имело успеха и христианские войска потерпели поражение. Ободренный этой победой Орхан отдает часть Румелии своему младшему сыну Мураду, который в скором времени становится султаном (1360 г.).

Если говорить даже лишь об этой первой стадии проникновения турок в Европу, то можно с уверенностью утверждать, что уже с того момента на Балканах стали устанавливаться *социально-экономические* основы турецкого владычества. Действуя как независимый правитель, эмир Сулейман принял ряд мер для того, чтобы держать в подчинении завоеванные провинции и крепости, награждая *феодальными владениями*, так называемыми «тимарами», участников завоевательных кампаний, в особенности видных полководцев (л. 132 и след.). В результате этого каждый владделец тимара или бей имел свое собственное войско для охраны обогащавших его владений и для набегов в соседние провинции. При завоевании Румелии турки в широких масштабах применяли создание так называемых *окраинных бейликов (ucbeyleri)*. Создавая все время новые базы для проникновения в Европу, турецкие феодалы непрерывно увеличивали свои владения, особенно в течение длительного правления султана Мурада I (1360—1389 гг.).

Однако в тот же период в истории европейских государств и эмиратов Анатолии начинают выявляться новые факторы, связанные с их отношениями с османами. Речь идет о союзах, заключенных между этими эмиратами и европейскими государствами в целях совместного наступления на турок. В числе других факторов эти союзы также сыграли некоторую роль в торможении порабощения Румелии турками, которые часто подвергались нападению с двух сторон.

В произведении Битлиси вопрос этих союзов занимает значительное место даже при описании первых лет правления султана Мурада I. Так, например, сообщая о действиях караманского эмира<sup>24</sup> и других, Битлиси пишет: «они сговорились, что когда султан-гази пойдет священной войной на Румелию с намерением свергнуть великих королей

---

<sup>24</sup> Эмират в Анатолии.

венгров, сербов, Лаза<sup>25</sup> и французов<sup>26</sup>, то все эти интриганы (эмиры — М.А.М.) нападут со своим войском на провинции Анатолии ...» (л.144).

Это обстоятельство заставило султана Мурада I отказаться от намерения завоевать Румелию, хотя он уже находился в ее пределах, и направиться в Анатолию, предпочитая покорить сначала исламские, а потом уже христианские провинции (л. 144).

Лишь после того турецкие феодальные войска снова перешли в Европу и тогда уже начался продолжительный период завоевательных кампаний, закончившийся жестокой битвой на Косовом поле (1389 г.).

Описывая драматические моменты наступления турок, Битлиси освещает ряд моментов в связи с положением дел на Балканах. Так, ясно видно, что каждая провинция и каждый город или крепость пользовались военно-политической автономией и находились под властью единого военачальника (*hakim, tekur*), который действовал самостоятельно, независимо от центральной власти. Несомненно, такое положение препятствовало накоплению крупных сил для сопротивления и этим объясняется непрерывное чередование боев на подступах к одним крепостям, либо сдача других без всякого сопротивления, что безусловно способствовало продвижению турок вглубь Балканского полуострова и закреплению их власти.

Главной целью султана Мурада I было занятие Адрианополя; в связи с этим Битлиси писал: «другие же свои победы он считал лишь средством для достижения главной цели» (л. 148).

А до тех пор, в течение 1361 г. (762 X) были покорены крепости Чиорлу, Муселла, Бургаз<sup>27</sup> и другие. Некоторые крепости были покинуты жителями, другие же сдавались без боя. Только население крепости Чиорлу оказало туркам более или менее упорное сопротивление. Тогда же отважный начальник крепости Демотики (*Dimitoka*), по имени Ердиад, вынужден был сдать крепость<sup>28</sup>. Таким образом путь к Адрианополю был открыт и для осады его был послан наместник Румелии, бейлербей Лала-Шахин. Однако начальник крепости Адрианополь Андроник (Адроне) со своим войском встретил бейлербея далеко от крепости и вступил с ним в столь ожесточенный бой<sup>29</sup>, что «все кругом — как повествует Битлиси — было залито кровью» (л. 150). Пора-

<sup>25</sup> Под словом Лаз турецкие хроники подразумевают сербского деспота Лазаря и всех его потомков.

<sup>26</sup> *Фиренк* — венецианцы, латиняне, европейцы

<sup>27</sup> Чатал-Бургаз или Люле-Бургаз

<sup>28</sup> В это время Евренос бей продолжал свои набеги в окрестности Ипсалы, взяв и крепость Кешан (л. 149)

<sup>29</sup> Битва разыгралась в месте, называвшемся *Сазлы-Дере*, между Бабаески и Пынар-Хисар, вблизи Андрианополя (*Islahat Ansiklopedisi*, 1957. т. VIII, стр. 588).

жение Андроне и осада Адрианополя закончились падением этой мощной крепости и бегством ее начальника в Константинополь<sup>30</sup>, в то время как «население раскрыло ворота города, решив принять турецкое владычество» (л. 150). Падение этой, казавшейся неприступной, крепости явилось решающим моментом в истории покорения Балкан турками, так как Адринополь служил некоторое время европейской столицей турецкого государства и был одной из важнейших баз для последующих агрессий на протяжении многих десятилетий и даже веков. Встретив в Румелии довольно слабое сопротивление, османы часто организовывали одновременные нападения в нескольких направлениях. Так, после занятия Адрианополя, Евренос-бей направил свои войска в Македонию, покорив в 1362 г. (763 X) крепость Гюмюрджине (Gomuldjine)<sup>31</sup>, в то время как Лала-Шахин пошел на Загру и Филиппополь (л. 152). Сдача Филиппополя после непродолжительной осады (1363 г.) (764 X), с условием, что начальнику гарнизона будет позволено уехать в Сербию, явилась еще одной значительной потерей для сил, защищавших центральную Болгарию.

Отъезд начальника гарнизона, которого Битлиси называет Филиппополи, к деспоту Сербии послужил поводом к новым столкновениям между турками и сербами, бывшими в союзе с боснийцами и другими христианскими народами. В связи с этим Битлиси упоминает также о коалиции между румынскими силами из северных придунайских областей и балканскими народами, для совместной борьбы против турок<sup>32</sup>. Говоря о событиях 1364—65 гг. (766 X), Битлиси описывает в следующих словах союз, заключенный между деспотом Сербии и королями европейских стран: «Все они и их военачальники, тираны гяуров Боснии и Валахии, а также и венгерские князья поклялись защищаться от нашествия мусульман» (л. 153), из чего видно, что участие румын в этой борьбе не случайно, а вытекает из условий *официального договора* с балканскими народами или же из чувства солидарности, как] людей единой веры. Впрочем, спустя немного времени, это отражается и в румынских документах, когда румынские воеводы *приказывают* собрать *сильное войско* на борьбу с турками и обещают большие награды тем, кто будет сражаться за «христианскую веру»<sup>33</sup>.

<sup>30</sup> В отношении года падения Адрианополя в источниках имеются разногласия. В *İslâm Ansiklopedisi* (новое изд.) указан 1363 г. (т VIII, стр. 587—598, стр. Мурад I).

<sup>31</sup> В *İslâm Ansiklopedisi* указан 1364 г. (т VIII, стр. 587—599).

<sup>32</sup> В этот период делаются попытки создать коалицию и в зоне Средиземного моря (*Una proposta di lega antiturca tra Venezia, Genova e Bizanzio, nel 1363*, «Archivio storico Italiano», nr. 406 (19557), Firenze, стр. 321—334).

<sup>33</sup> *Documente privind Istoria României, veacul XIII, XIV și XV*. В. Țara Românească (1247—1500), Buc., 1953, стр. 23—24 док, № 18 от 17 июля 1372 г.



Войска этой коалиции подошли довольно близко к Адрианополю, где были разбиты наголову войсками Хаджи Инбека в битве на реке Марица, в пункте, названном впоследствии Разбитый-Серб (Sırf-Sındığı). В скором времени и начальник крепости Чирмен согласился платить туркам *харач* (л. 160)<sup>34</sup>.

После постройки дворца в Адрианополе зимой 1368/69 гг. (770 X) султан Мурад I окончательно переезжает в новую столицу<sup>35</sup>.

В это время отдельные отряды турецких феодальных войск предпринимают новые набеги. Так, Лала-Шахин, обосновавшийся на постоянное жительство в Филипополе, получивши его в свое владение, разоряет окрестности Ахтамана и Самакова, а другой эмир, Тимурташ-паша, направляется на Ямполь. Отсутствие регулярного войска в этой части Румелии позволяет туркам действовать безнаказанно, наводить панику на мирных жителей, не давая им выходить «на полевые работы», из-за чего они в конце концов должны были сдаваться на волю победителей (л. 161).

Весной 1368 г. (769 X) войска, возглавлявшиеся самим султаном, покорили Айдос, Карын-Абед и Сузеболу. Из них только жители Сузеболу оказали незначительное сопротивление, прочие же сдавались без боя (л. 162).

Установление резиденции султана в Адрианополе означало, собственно говоря, перенесение на новое место базы для нападений на внутреннюю территорию Румелии, после чего последовали новые набеги и завоевания.

Весной 1369 г. (770 X) ожесточенные бои велись за овладение крепостью Кырк-Килисе (ныне Киркларели), а в особенности за Визе, жители которой мужественно выдерживали осаду в течение целого месяца (л. 163). Стратегическое значение крепости Визе заключалось в том, что она находилась недалеко от Константинополя (л. 163), и следовательно, могла облегчить туркам доступ к столице Византийской империи.

Битлиси подробно описывает действия бейлербея Лала-Шахина из Филипополя, который завоевал в 1370—1371 гг. новые области с крепостями Ахтаман (Ихтиман), Чамурлу, Самаков и др., проникнув далеко вглубь Болгарии. Летописец отмечает отчаянное сопротивление

---

<sup>34</sup> В августе 1366 г. Амедес, князь Савойский, занимает Галлиполи, но в июне 1367 г. турки выбивают его оттуда (*İslâm Ansiklopedisi*, Стамбул, т VIII, стр. 587—598 и *Türkiye Ansiklopedisi*, Анкара, 1956, т II, стр. 366—372).

<sup>35</sup> До тех пор султанская резиденция находилась в Димитоне (Димотика), ныне Киркларели.

местных жителей указывая, что бои были кровопролитными и что «обе стороны понесли большие потери»; однако, в конце концов, болгары были вынуждены платить харач<sup>36</sup>.

В это же время турки совершили опустошительный набег на окрестности Софии, с целью выяснить ее обороноспособность.

Как следует из вышеизложенного, до тех пор турки не испытывали больших трудностей, поскольку они не имели дела с регулярными войсками или с организованными народными силами. Однако, войдя в западную Болгарию, они встретились с царем Константином (*Kostantin*), правившим в провинции Кюстендил, расположенной на запад от Софии. Летописец дает следующую оценку его силе и могуществу: «Своим богатством, снаряжением войска и хорошо продуманными действиями этот царь выделялся среди других христианских королей» (л. 165).

По этим причинам филиппопольскому бейберлею Лала-Шахину не удалось победить его сразу. Подобное положение привело к частым восстаниям жителей окрестных местностей (Ахтаман, Самаков) (л. 165), так что Лала-Шахину пришлось просить помощи у самого султана. Только тогда Константин прекратил сопротивление (л. 165). Завладев таким образом новыми болгарскими территориями, турки все больше приближались к границам северной Сербии.

За неожиданным нападением со стороны Константинополя на турецкие провинции около крепости Визе<sup>37</sup>, в восточной Фракии, в то время как султан переправился в Анатолию, последовало большое наступление турок в Румелии. Вернувшись снова в Европу, Мурад захватил в 1374—1375 гг. (776 X) ряд крепостей вокруг Константинополя: Индисигиз, Аполлонию (*Balonya*) и др., все плотнее окружая византийского императора. В это время великий визирь Хайреддин-паша выступил вместе с Евренос-беем в поход на запад, вдоль греческого побережья<sup>38</sup>; другое же войско, под командой Лала-Шахина, двинулось на север. Таким образом, с одной стороны, османы все больше приближались к Византии, а с другой, все глубже проникали в Македонию, дойдя до *Cerpeca* (*Siruz*), которым, по свидетельству Битлиси, «овладели без боя, не встретив никакого сопротивления» (л. 168). К этому же

<sup>36</sup> По Битлиси в этих боях участвовал и сербский деспот (Ураш) со своими союзниками (л. 163—164).

<sup>37</sup> По данным Битлиси вытекает, что нападение было произведено в 1373—1374 гг. Недавние исследования установили, что оно произошло в 1375 г. (*İslâm Ansiklopedisi*, т. VIII, стр. 590).

<sup>38</sup> Они занимают крепость Марония (Маролия) на побережье. Позже турки называли ее «Аврет-хисары» («крепость женщины»), потому что она находилась во владении одной женщины.

периоду относятся опустошительные набеги вглубь Сербии, где в 1375 г. (777 X) турки после кровопролитной битвы овладели крепостью Ниш, на подступах к которой, указывает Битлиси, «обе стороны понесли тяжелые потери» (л. 170).

Проникновение турок на территорию Сербии вызвало резкую перемену в политике деспота Лазаря (1371—1389). В 1376 г. (777 X) он заключает договор с султаном, обязуясь платить ему харач, делать подарки турецким вельможам<sup>39</sup> и оказывать военную помощь в походах, при условии сохранения за ним трона, но уже без крепости Ниш, которая отходила к исламским провинциям (л. 170—171).

Установление относительно мирных отношений с Сербией позволило туркам направить свои войска в северные и северо-восточные области Болгарии, где находилось царство Шишмана (1371—1393), «одного из великих христианских царей», по характеристике Битлиси. На границах его царства располагались сильные крепости: Тырново, Никополь и Силистра. На первый взгляд, однако, кажется странным, что Шишман сразу же покорился туркам, уже в период 1377—1381 гг. (778—783 X)<sup>40</sup>, не дождавшись даже первого столкновения с ними (л. 171). Битлиси дает некоторые разъяснения по этому поводу. Он отмечает, что «Шишман сдался с ведома и согласия всех своих высших сановников», другими словами, с разрешения представителей господствующего феодального класса Болгарии, которые для спасения своих экономических и политических интересов готовы были «купить мир» и сохранить за Шишманом его трон ценой уплаты дани (*haradj*) и предоставления военной помощи в турецких войнах. Такие условия устраивали местный феодальный класс, так как он и в дальнейшем оставался единственным властелином народных масс, а с точки зрения турок, политика сохранения различных князей на своих местах была им только на пользу, потому что облегчала сбор *харача* для снаряжения и дальнейшего укрепления войска. С другой стороны, такого рода обязательства являлись первым шагом на пути фактического подчинения завоеванных провинций.

Турецкая политика в отношении балканских народов имела и другую сторону.

<sup>39</sup> Битлиси утверждает, что харач и дары были заплачены за три года.

<sup>40</sup> Следует отметить, что источники, существовавшие до Битлиси, указывают обычно, что покорение Шишмана имело место в 1387—1388 гг. Источники, написанные после «Хешт Бехишт», воспроизводят данные из него. Са'ад ед Дин, *уз соч*, т. I, стр. 93—94 и след. В *İslâm Ansiklopedisi* указываются 1368—1370 гг. (т. VIII, стр. 590).

Если в первые моменты прихода в Румелию турки удовлетворялись привлечением некоторых местных элементов к завоеванию, как это отмечалось выше, то в дальнейшем они старались создать социальную базу для своего владычества путем укрепления позиций привилегированных слоев покоренных христианских народов. В тот период подобная тенденция конкретно проявилась в создании организации *войнуков* (*voynigan*), которые позже вошли в состав турецкой армии как вспомогательные отряды. Войнуки принадлежали преимущественно к местному господствующему классу (как, например, в Болгарии); по словам Битлиси «это были прежние спахи (т. е. феодалы) и военачальники (*leşkerkeş*), существовавшие в Румелии еще до прихода мусульман» (л. 172). Из этих слов Битлиси можно заключить, что в сущности были *сохранены* прежние христианские феодалы<sup>41</sup>, которым предоставлялись различные привилегии — «жалованье, освобождение от платы десятины (*aşer*) и других податей» (л. 172). Кроме того, Битлиси совершенно справедливо утверждает, что «сохранение их как спахов весьма полезно туркам в войнах с гяурами» (л. 172), подразумевая под этим влияние, которое эта общественная прослойка, благодаря своему господствующему положению как в прошлом, так и при турецком владычестве<sup>42</sup>, могла бы оказывать на местные народные массы в смысле их подчинения завоевателям.

В начале восьмидесятых годов XIV в. турки организовали новое наступление на Балканский полуостров. В своих набегах вглубь Греции Тимурташ-паша дошел до окрестностей Салоник (1382—1383 гг. (784 X)), покорив ряд крепостей: Пирлопу, Карлы-Или, Монастир. Одни из них сдались без боя (*Karlî-Ili*), другие же оказали упорное сопротивление (*Manastir*). Затем турки пошли на Албанию и Боснию, которые в те времена считались самыми сильными из независимых стран. По свидетельству Битлиси, на совещании, созванном султаном в Адрианополе, турецкие паши выразили сомнение относительно того, что эти провинции можно было бы завоевать без особых приготовлений. Битлиси пишет: «Нельзя и думать о быстром подчинении этих двух государств, — сказали они, — которые расположены в труднодоступной отдален-

<sup>41</sup> О христианских феодалах в Османской империи см Н Inalcık *Timariotes chrétiens en Albanie au XV-ème siècle d'après un registre de timars ottoman*, в «Mitt Osterr. Staatsarchives», 4/1952, стр. 118—138; он же, *Stefan Dusan'dan Osmanlı İmparatorlununa. XV asırda Rumeli'de Hristiyan sipahilerve menseler* (От Штефана Душана к Османской империи. Спахи-христиане в Румелии в XV в и их происхождение), в «Korçulu Armagani», 1953, стр. 207—248.

<sup>42</sup> Со временем возникли и укрепились на Балканах и другие привилегированные общественные категории маргалозы, дербентчи, доганджи и др.

ной местности, обладают сильными крепостями, а помимо того, их народы известны своей боевой отвагой и мужеством...» (л. 179).

Поэтому главным способом покорения этих провинций были избраны опустошительные набеги и грабежи, в то время как Лала-Шахин<sup>43</sup> из Филиппополя уже много лет старался прорваться к городу Софии. Когда это ему, наконец, удалось и в 1385 г. (787 X)<sup>44</sup> (л. 183) эта крепость пала, у турок появилась новая база для нападений, в глубине Балканского полуострова. Учитывая это обстоятельство, правители Боснии и Герцеговины прислали к султану своих послов с заявлением о признании сюзеренитета Османской империи над их государствами (л. 180).

Согласно заключенным ранее договорам, в турецкие войска начинают прибывать первые балканские отряды, которые направлялись в Малую Азию для подавления вспыхнувших там восстаний. Так, например, в 1386 г. (788 X), как пишет Битлиси, были мобилизованы «местные жители христианского вероисповедания и две тысячи латников (*ğebeği*) из войска сербского короля Лазаря» (л. 185).

По возвращении этих войск из Анатолии начинается период контрнаступления вассальных и независимых балканских народов. Турецкие историки приписывают это плохому обращению с сербскими воинами во время их пребывания в Малой Азии, побудившими к выступлению сербского деспота<sup>45</sup>, который недооценивал турецкую военную мощь (л. 189).

Во всяком случае, отказ сербских воинов служить интересам Турции явился заразительным примером и для боснийцев, деспот которых<sup>46</sup> присоединяется к Лазарю, а вместе с ними открыто выступает и албанский князь Скодрии (*Iskenderie*)<sup>47</sup>. В этой новой коалиции балканских государств миссия болгарского царя Шишмана (*Susmanos*) была довольно щекотливой, так как он должен был играть двойную роль: формально подчиняться туркам, а с другой стороны способствовать поражению турецких войск<sup>48</sup>, которые намеривались опустошить восставшие провинции еще до прибытия султана (л. 190). Битлиси приписывает

<sup>43</sup> Согласно некоторым источникам, Лала-Шахин умер в 1375 г = 777 X; см. Hammer, *ук. соч*, т. I, стр 250, прим. 1 По Ашык-пашазаде он умер в 1385 г. (787 X), *ук. соч*, (изд. Гиза), стр. 56.

<sup>44</sup> По другим источникам, София была взята в 1382 г. (*İslâm Ansiklopedisi*, т. VIII, стр 591)

<sup>45</sup> Лазарь.

<sup>46</sup> Тварко.

<sup>47</sup> Джордже Кастриота.

<sup>48</sup> Некоторые авторы утверждают, что эта роль принадлежала князю Скодрии из Албании (*İslâm Ansiklopedisi*, т. VIII, стр. 593).

Шишману вину в поражении, одном из крупнейших, испытанных до тех пор турками на Балканском полуострове, а именно поражении в Боснии, когда, благодаря внезапному нападению войск балканской коалиции, турки потеряли свыше 15 000 воинов<sup>49</sup>.

Обеспечивши нейтралитет византийского императора путем матримониальных связей<sup>50</sup>, султан приступает к новому наступлению на Европу, стремясь уничтожить царство Шишмана и предупредить формирование новой христианской коалиции после победы у Плочника. На требование султана предоставить войско, как было предусмотрено договором, Шишман ответил категорическим отказом и открыто высказал свою враждебность. По данным других турецких источников, подобным же образом поступил и добруджский царь Иванко, резиденцией которого была Варна и которого историки называют также Добруджа-оглу<sup>51</sup>.

Тогда на придунайскую Болгарию были направлены турецкие полчища, чтобы помешать соединению болгарских войск с войсками других балканских народов. Впереди шел во главе своего войска Тимурташ паша оглу Бахши (Яхши) бей, за ним следовал новый великий визирь Али паша Джандарли заде, а в конце находился сам султан, прибывший из Малой Азии. Таким образом в 1387—1388 гг. турецкое владичество распространилось на всю северную и северо-восточную Болгарию после покорения крепостей Провадия, Шумла и Тырново — сильнейших укрепленных пунктов, откуда открывался путь на Добруджу и к устью Дуная. Неоднократные попытки Шишмана заключить мир и его частые восстания<sup>52</sup> были продиктованы, в сущности, противоречиями, существовавшими между народными силами, стремившимися к борьбе за свою независимость, и феодальным классом, державшим политику страны в своих руках, но склонявшимся то к одному, то к другому решению, как это видно из истории первого покорения Шишмана (1377—1381 гг.). Этим собственно и объясняется столь «легкое» падение (л. 192) таких сильных крепостей, как упомянутые выше.

По условиям прежних договоров Силистра должна была также перейти под власть турок и это позволило бы им не только овладеть без боя обширной территорией, но и установить контроль над остальной

<sup>49</sup> Летописец подразумевает битву у Плочника в 1386—1387 гг.

<sup>50</sup> Битлиси говорит о том, что султан женился на одной из дочерей императора, а двух других взял в жены своим сыновьям.

<sup>51</sup> М. Нешри, *ук. соч.* стр. 66 Подразумевается, что обе страны уже давно находились в состоянии подчинения

<sup>52</sup> В этот период Шишман то покоряется туркам, то восстает против них

частью царства Шишмана в том случае, если бы он согласился и далее оставаться на троне, признав сюзеренитет Турции.

Понимая, какими это грозит последствиями, болгарский царь отказывается сдать дунайскую крепость Силистру, но таким образом ставит под угрозу саму независимость своего государства, поскольку Али паше вновь поручается «завоевать все области и крепости, как и прочие его местности». Согласно Битлиси, весь край от Шумлы (*Şumli*) и до Дуная был занят с боем, а осажденный в Никополе Шишман был вынужден сдаться. На этот раз его царство было превращено в настоящую турецкую провинцию с «мусульманскими чиновниками (*emin*) и судьями» (*kadi*)<sup>53</sup> (л. 196).

По сути дела кровопролитная битва на Косовом поле<sup>54</sup> (1389 г.) имела место после того, как турки укрепили свое господство в Румелии как с административно-экономической, так и военно-политической точки зрения, распространив свои владения от Эгейского моря до Дуная и от Черного моря до Ниша (Сербия). Участие в этой битве не только балканских народов, но и отрядов других европейских войск, достоверно подтверждают свидетельства Битлиси. Говоря о стараниях деспотов Сербии и Боснии создать эту коалицию, он пишет: «так как по причине обоих этих правителей у королей других стран возникли честолюбивые замыслы и вражда против мусульман, короли французский, венгерский, валашский (*Eflah*) и албанский (*Arnavud*), а также короли славянских народов (*Sakalube*), известных теперь под названием *ляхов* (Лех) и чехов, объединились, чтобы помочь им и выставили двести тысяч воинов гяуров...» (л. 198).

Косовое поле было избрано местом боя после встречи послов, состоявшейся задолго до битвы. Турецкие феодалы стремились вести битвы с войсками европейской коалиции как можно дальше от границ турецкого государства, что влияло не только на исход сражения, но отражалось и на его последствиях. Так было и с битвой на Косовом поле, когда в армии султана находились и христианские отряды, например, как пишет Битлиси, «хорошо снаряженное войско» царя Константина (л. 200), вассала турок<sup>55</sup>, властителя провинции, в центре которой находилась крепость Кюстендил.

<sup>53</sup> Все же Шишман получает одну провинцию с резиденцией в Тырново (*İslâm Ansiklopedisi*, т. VIII, стр. 593).

<sup>54</sup> День и месяц колеблются между 15 июня—28 августа

<sup>55</sup> В *İslâm Ansiklopedisi* утверждается, без указания источника, что кроме Константина участвовал также «татарский бей Добруджи Сарадж (*Sarak*)», а также деспоты Южной Сербии, наследники Вукашина (Изд. Стамбул, 1957, т. VIII, стр. 594)

В отношении участия некоторых элементов с территории севернее Дуная данные Битлиси вызывают разногласия. Все же, учитывая, что наличие отдельных отрядов с левого берега Дуная подтверждается документами, повествующими о гораздо более ранних событиях, утверждения Битлиси, в связи с битвой на Косовом поле, по-видимому, не являются результатом простого желания автора увеличить число участников этого крестового похода.



Поражение коалиции европейских стран в битве на Косовом поле летом 1389 г. позволило новому султану Баязиду, прозванному *Илдырым* (Молниеносный), использовать дезорганизацию войск коалиции и начать новое широкое наступление на Балканы. Он решил одновременно наступать по нескольким направлениям. Так, например, Тимурташу было поручено разгромить северную Сербию, Фируз-бей пошел на Видин, другой эмир, Игит-паша, напал на Скопле, а Евренос-бей остался в Серресе продолжать покорение Македонии.

В этот же период имели место и первые набеги турок на территории, лежащие к северу от Дуная, что представляло собой непосредственную угрозу Валахии. Одним из таких набегов был и поход Фируз-бея, о котором Битлиси пишет, что, переправившись через Дунай, «после кровопролитных боев с врагами правоверных<sup>66</sup>, он набрал много денег (*nikud*) и другой богатой добычи, привел в плен много достойных юношей и красивых девушек, выделив пятую часть (*hams*) для султана» (л. 226). Это событие является важным моментом в истории румынско-турецких отношений, так как послужило началом великой борьбы господаря Мирчи Старого (1386—1418) за независимость своего княжества. Однако Битлиси, как и другие турецкие авторы хроник, не уточняет его хронологию. Из рассмотрения хода событий вытекает, что нападение имело место осенью 1389 или весной 1390 г.

В связи с этим периодом турецкие историки, в том числе и Битлиси, уделяют большое внимание заключению новых союзов между эмирами Анатолии и балканскими князьями. Они подробно останавливаются на связях, существовавших между эмирами княжества Кастамону, расположенного на анатолийском побережье Черного моря, и воеводой Валахии, что имело большое значение для их совместной борьбы против турецкой экспансии в Европе и Азии.

Установление таких связей через Черное море свидетельствует о том, что владения Мирчи Старого простирались почти до устья Дуная

---

<sup>66</sup> В Валахии правил Мирча Старый (1386—1418 гг.).



«особенно Добруджа), а также и о желании валашского воеводы найти себе союзников для осуществления своего плана изгнать турок из Европы. По сведениям Битлиси, эмир Кастамону и валашский воевода стоворились одновременно напасть на турецкие провинции. Поэтому, в то время как эмир Кастамону Кетерюм Баязид направился опустошать провинции Анатолии, Мирча Старый<sup>57</sup> также предпринял широкое наступление к югу от Дуная в союзе — как утверждают некоторые хроники — «и с другими злодеями»<sup>58</sup>, достигнув, по сведениям более древних источников — *Карыновасы*<sup>59</sup> или, по Битлиси, *Казановасы* (л. 231). Тождественность этой местности с Каварной<sup>60</sup> сомнительна. Как из повествовательных турецких источников, так и из документов вытекает, что местность Карыновасы — это тот же Карынабад<sup>61</sup>, расположенный в центре Болгарии<sup>62</sup>.

В тот период общая обстановка благоприятствовала походам вглубь Румелии, так как главные турецкие силы находились в Малой Азии. К тому времени Фируз-бей, совершивший нападение на Валахию, становится в 1390 г. наместником анатолийских провинций (л. 229). Точная дата этого события также не установлена, но, по всей вероятности, оно имело место либо осенью 1390 либо весной 1391 г. Из-за этого, такие же разногласия вызывает и дата первого похода султана Баязида против Валахии.

Как известно, в румынской историографии господствует мнение, что поход Баязида на территории, лежащие севернее Дуная, состоялся в 1394 г., турецкая же современная историография считает, что это событие произошло в 1391 г. Действительно, турецкие хроники относят его к 1391 г.<sup>63</sup> С другой стороны, данные повествовательных источников позволяют сделать вывод, что в течение последнего десятилетия XIV в турецкие феодальные войска неоднократно пытались войти в Валахию и создать себе здесь плацдарм. Кроме того, по сведениям тех же источников, наступление Мирчи Старого на юг от Дуная (1390—

<sup>57</sup> Битлиси считал, что еще в то время Мирча Старый был данником султана, что, конечно, не соответствует исторической действительности

<sup>58</sup> Солакзаде, *Тарих* (Хроника), стр. 55.

<sup>59</sup> Enveri, *Düsturname*, Istanbul, 1928, стр. 88, М Neşri, *ук. соч.*, стр. 86.

<sup>60</sup> См *Istoria României*, Bucureşti, 1962, т. II, стр. 367.

<sup>61</sup> Ашык-пашазаде, *ук. соч.*, (изд Али), Стамбул, 1332, X, стр. 86 и прим. 2, Нешри, *ук. соч.*, стр. 142; Солакзаде, *ук. соч.*, стр. 33, *Мюнеджджисимбашы*, *Сахаиф-ул-Ахбар*, Стамбул, 1868, (1285), т. III, стр. 295, М. Guboglu, *Paleografia și diplomatia turco-osmană*, Buc., 1958, вып. 148 (док. 1820 г.)

<sup>62</sup> И в последнем турецком издании Исламской Энциклопедии Карыновасы означает то же, что и Карынабад (т. II, 1949, стр. 369—392, ст. *Баязид I*).

<sup>63</sup> М. Нешри, *ук. соч.*, стр. 86, Oğudj. b. Adil, *Tevârih-i al-i Osman* (История турецкой династии), изд. Ф. Бибингер, Cambridge, 1925, стр. 27, 98 и сл.

—1391 гг.) заставило султана поспешно заключить мир с эмиром Караманоглу из Анатолии, поскольку остальные эмираты уже были покорены ранее, во время экспедиции 1390 г. Эти же источники упоминают, что эмир Караманоглу воспользовался уходом султана Баязида и его войск в Валахию и снова напал на турецкие провинции в Малой Азии (1391 г.)<sup>64</sup>.

Энверм, автор одной из древнейших турецких хроник, описывает первое столкновение между Мирчей Старым и Баязидом, затем второе наступление валашского господаря перед битвой у Никополя (1396 г.), расположенного на юг от Дуная, после чего последовала новая экспедиция султана. «Валах снова восстал в Румелии, — пишет Энвери — а султан опять дал ему сражение»<sup>65</sup>.

С другой стороны, в одном из недавно найденных документов, в котором описывается деятельность турецких султанов, правивших до Мехмеда II, упоминается, что в 1394 г. Баязид I предпринял экспедицию в Венгрию, а на обратном пути имел военные столкновения с Мирчей Старым, с которым затем заключил мир<sup>66</sup>. О походе Баязида в Венгрию говорится и в одной греческой хронике неизвестного автора, который рассматривает причины, вызвавшие битву под Никополем<sup>67</sup>.

В турецких источниках имеются разногласия относительно хода сражений между Мирчей Старым и Баязидом. Некоторые утверждают, что в битве на р. Арджеш (Аркаш) «гяуры снова напрягли все силы и устояли»<sup>68</sup>. Таким образом они косвенно признают, что турецкие войска потерпели поражение на севере от Дуная добавляя при этом, что мир был заключен «потом» или «позже» (*sopra*), т.е. не в момент битвы, а при других обстоятельствах<sup>69</sup>. Другие источники говорят о быстром поражении Мирчи Старого и о немедленном заключении мира<sup>70</sup>. Битлиси принадлежит к этой последней категории. Он даже утверждает, что Мирча Старый был данником Турции еще до похода, что, безусловно, не соответствует исторической действительности.

<sup>64</sup> Действительно, в этот период Караманоглу Алаеддин бей напал на турецкие владения и взял крепость Анкару вместе с бейлербеем этой провинции Тимурташем-пашей.

<sup>65</sup> *Дустурнаме* (изд. Стамбул), 1928, стр. 88.

<sup>66</sup> См. Н. Inalcik, *L'expédition de Bayazet de 1394 et la conquête de la Bulgarie danubienne*, по краткой рецензии Д. Ангелова в «*Buzantinoslavica*», Prague, XVII, 2, 1956.

<sup>67</sup> Шериф Баштав, *Греческий Аноним Османлы Тарихинин Кайнаклары* (Источники хроники неизвестного греческого автора, посвященной турецкой истории), 1374—1421, в «*Belleleten*», Анкара, 81/1957, стр. 149—160.

<sup>68</sup> Энвери, *Дустурнаме* ..., стр. 88.

<sup>69</sup> Orudj, *ук соч.*, стр. 27 и 98.

<sup>70</sup> Нешри, *ук соч.*, стр. 86; Са'ад ед дин, *ук соч.*, т. I., стр. 130—131.

Однако в хронике Битлиси имеются и другие интересные подробности. Так, говоря о подготовке похода к северу от Дуная, он упоминает о приказе султана, гласящем, чтобы сперва « акынджи войск, стоящих в Румелии, напали на Валахию со всех сторон » (л. 231). Собственно говоря на обязанности этой категории неорганизованных войск лежало опустошение провинции или страны, на которую собирался идти войной султан. Отправка их в качестве авангарда свидетельствует о том, что по-видимому султан не решался непосредственно атаковать Мирчу Старого. Кроме того, описывая пропорции разрушений, причиненных войсками Баязида в Валахии, Битлиси подчеркивает, что « за каждый, разоренный им (Мирчей) <sup>71</sup> дом, турки сжигали целый город » (л.231). С одной стороны, это говорит о том, что нашествие турок было прямым и немедленным ответом на набег валашского воеводы на территорию южнее Дуная (1390—1391), а с другой, что турецкие полчища не встретили вначале никакого сопротивления так как Мирча Старый расположился со своим войском в глубине страны, в труднодоступной местности. « Дошли до такого места, — пишет Битлиси, — где воевода (*hakim*) по имени Мирча (*Emirgi*), да будет несчастен его конец, засев в высоких непроходимых горах (*đjibal*) и приведя в порядок свою рать, да взойдет над ней звезда несчастья, приготовился ждать помощи от других королей (*muluk*) и властителей (*hükkiam*), укрепившись в гористом, опасном месте . . . » (л. 231). Еще более значительным является то, как Битлиси описывает оборонительную систему воеводы Мирчи, примененную им в битве. Битлиси говорит о разрушении « гротов » либо « пещер » или « рвов », называемых им *magarat*, которые валахи устроили для своей защиты в горах. « Однако борцы за веру развеяли горы (*güh*), на которые надеялись повстанцы, и все их изобретения, так называемые гроты (*magarat*) . . . » (л. 231).

Эти гроты (*magarat*) являлись, следовательно, для валашского войска во время битвы на Арджеше <sup>72</sup> своего рода *укрытиями*. Таким образом *ровине* (рвы), о которых часто упоминается в источниках, пред-

---

<sup>71</sup> При нападении на Карыновасы, южнее Дуная.

<sup>72</sup> В последнее время были опубликованы две статьи в связи с битвой у Ровине; А. А. Bolşakov, *Localizarea bătăliei de la Rovine*, « Studii şi materiale de istorie medie », IV, Buc., (1960), стр. 390—394. Ion Nama, *Contribuţi la problema localizării luptei de la Rovine*, в « Studii şi articole de istorie », Buc., V, 1963, стр. 434—435.

ставляют собой валашскую *систему обороны*, неизвестную туркам того времени.

Что касается соглашения, о котором говорится в турецких источниках, в том числе и у Битлиси, то оно относится скорее к Владу, который, при поддержке некоторой части боярской знати, недовольной все возрастающим авторитетом центральной власти при Мирче <sup>73</sup>, выступил после 1394 г. в качестве претендента на трон.

Некоторые старые историки упоминают о том, что султан Баязид обратился однажды к какому-то вассальному валашскому воеводе. Так, говоря о положении на Балканах накануне осады Византии (1394—95 гг.), Ашык паша-заде написал следующие многозначительные стихи:

« Сербия (*Laz*) и Босния дали харач,  
И в Албанию много храбрецов ушло.  
А валаху он сказал:  
Поторопись стать моим слугой (*çakerim ol*).  
А потом опять задумал уйти в Стамбул » <sup>74</sup>.

Действительно, в первые годы последнего десятилетия XIV в. турки усилили свое наступление как в Европе, так и в Малой Азии. По данным Битлиси, попытка европейских войск перейти в контрнаступление с высадкой в Салониках потерпела крушение. В связи с этим событием Битлиси упоминает о « союзе королей: Венедика <sup>75</sup>, Евренджи <sup>76</sup>, и Джиневиза <sup>77</sup> и Полия <sup>78</sup>, и де Исфана » <sup>79</sup> (л. 247), которые послали свои войска морским путем в 1393—1394 гг. (796 X). По этому же поводу Битлиси упоминает о занятии Салоник турецкими силами после жестокой осады, затем об осаде Константинополя в 1394—1395 гг., продолжавшейся 7 месяцев (лл. 249—250). Эта осада была снята <sup>80</sup> вследствие вмешательства войск европейской коалиции, начавшей военные действия в ответ на призыв о помощи византийского императора, а также по настоянию римского папы (л. 251).

Однако новое поражение европейских войск у Никополя (1396) (798 X) вызвало еще более ожесточенные набеги турок на Балканский полуостров. Помимо того, что они возвратили под свою власть такие

<sup>73</sup> Из-за использования некоторых устаревших и неубедительных источников в Исламской Энциклопедии (турецкое издание) вкралось ошибочное утверждение, что в ходе битвы Мирча попал в плен и возвратился в страну лишь после уплаты выкупа (ст. *Баязид I*)

<sup>74</sup> Ашык-пашазаде, *ук соч*, стр. 61

<sup>75</sup> Венедик — Рагуза

<sup>76</sup> Ефрендж — франки, венецианцы, европейцы

<sup>77</sup> Жиневиз — генуэзцы.

<sup>78</sup> Полия — вероятно Аполия

<sup>79</sup> Исфана — Испания.

<sup>80</sup> Битлиси подчеркивает, что император согласился платить харач.

крепости, как Силистра и другие <sup>81</sup> на правом берегу Дуная, в направлении Добруджи, турки создали себе плацдарм и на северном берегу этой реки <sup>82</sup>, построив или восстановив, по словам путешественника Евли Челеби, крепость Турну, называемую *Kale-i Çival* <sup>83</sup>, что подтверждается и недавно проведенными археологическими исследованиями <sup>84</sup>.

Новая осада Константинополя также была гораздо более упорной <sup>85</sup>, причем византийскому императору было послано предупреждение, что если он не сдастся по доброй воле, крепость будет взята силой. В этом положении Мануэль II Палеолог послал, по словам Битлиси, «10 000 динаров султанскому двору и много флоринов Алипаше» (л. 265).

Объединение турецкой знати вокруг великого визиря Али-паши заставило в тот момент султана отказаться от нападения на Византию, которую, как утверждали паши, они не могли бы «покорить в бою, как не мог ее завоевать никто другой» (л. 265).

Однако появление хана Тимура на восточной границе Анатолии создало для Османской империи новое положение, а поражение, нанесенное Баязиду монгольским ханом в битве под Анкарой (1402 г.), вызвало внутренний кризис, вылившийся в борьбу за власть, в народные восстания и т. д.



С наступлением *междоусобицы*, продолжавшегося свыше десяти лет, завершился первый этап покорения Балкан османами. С этого времени в жизни народов юго-восточной Европы наступает относительное спокойствие. Фактически, в этот период мощь завоевателей в Румелии значительно ослабла. Ряд провинций и крепостей вновь перешли под власть Византии или балканских князей. Воевода Валахии, в свою очередь, овладевает некоторыми областями южнее Дуная и объявляет себя властелином всей территории «до Большого моря и до крепости Дырстор» <sup>86</sup>.

Можно даже сказать, что в то время Румелия была своего рода пристанищем для различных претендентов на трон и для всех недоволь-

<sup>81</sup> Вообще, возможно, что царство прекратило свое существование до Никопольской битвы.

<sup>82</sup> По данным некоторых источников, этой экспедицией руководил Евренос-бей.

<sup>83</sup> Евлия Челеби, *Сейяхатнаме* (Книга путешествий), Стамбул, т. VII, 1928, стр. 463. Путешественник Евлия рассказывает, что местные жители получили приказ султана перетаскивать землю мешками и сооружать холмы (Мэгуре). Кувал = мешок.

<sup>84</sup> Н. Chircă și С. Bălan, *O inscripție din 1397—1398 privitoare la Turnu*, в «*Studii și materiale de istorie medie*», Букурешт, т. III (1959), стр. 359—364

<sup>85</sup> Одновременно производятся набег в направлении Боснии, Венгрии и Албании

<sup>86</sup> *Documente privind istoria României* В Țara Românească (1247—1500), стр. 50.

ных настоящим положением вещей в турецком феодальном обществе<sup>87</sup>. Роль балканских государств в восстановлении политического единства османской империи не была незначительной. Вольно или невольно они ускорили завершение процесса восстановления центральной власти в пользу турецкой аристократии при Мехмеде I Челеби, из боязни общественной антифеодальной политики, зарождавшейся в балканских владениях турок<sup>88</sup>.

Византийский летописец Дукас отлично понял позицию императора Мануила в этом вопросе. Говоря об обещании Мануила Мехмеду, Дукас пишет: «И император на триремах переправит его в Константинополь, откуда он затем выйдет и с божьей помощью и помощью императора будет сражаться с тираном (Мусой). Если же счастье улыбнется тирану, то Константинополь всегда будет надежным убежищем для него (Мехмеда)»<sup>89</sup>.

Таким образом ясно видно, что византийские феодалы открыто поддерживали турецкую власть из Анатолии, облегчив ей переправу в Румелию<sup>90</sup> огромного войска. Несмотря на то, что румелийские силы одержали две решительные победы в 1411 г., в 1412 г. они были разбиты в битве на Болгарской равнине у Чамурлу<sup>91</sup> (1413 г.), когда «все беи покинули Мусу и перешли к Мехмеду»<sup>92</sup>. В такой связи весьма показательным является отказ Мирчи Старого в дальнейшей поддержке Мусы Челеби в его ожесточенной борьбе с родным братом Мехмедом Челеби, тогда как до занятия Адрианополя в 1411 г. он ему помогал (л. 330).

Также поступил деспот Сербии, хотя вначале и он объявил себя сторонником Мусы<sup>93</sup>.



<sup>87</sup> Для ознакомления с некоторыми подробностями в связи с этим переводом см. M. Guboglu și Mustafa Mehmet, «*Studii*», 1957, № 2, стр. 137—158.

<sup>88</sup> Речь идет о политике мусы Челеби, сына Баязида I, проводившейся им под влиянием шейха Бедреддина Махмуда, сына кадия из Симавна, называемого и Симавнакадисноглу, философа и руководителя крестьянских восстаний (M. Guboglu, Mustafa Mehmet, *ук. соч.*).

<sup>89</sup> Ducas, *Istoria turco-bizantină* (1341—1462) (ed. V. Grecu), Buc., 1958, стр. 128.

<sup>90</sup> Там же, стр. 146—147.

<sup>91</sup> Последние исследования, посвященные борьбе между Мусой и Мехмедом Челеби, установили, что имели место три битвы: в 1411 г. у Инджигиза, в 1412 г. вблизи Константинополя и в 1413 г. у Чамурлу. В первых двух победили войска Мусы (*İslâm Ansiklopedisi*, т. VII, 1957, стр. 496—506, ст. *Мехмед I Челеби*).

<sup>92</sup> Orudj, *ук. соч.*, стр. 40.

<sup>93</sup> В некоторых греческих источниках отмечается и византийское влияние, заставившее сербов отказаться Мусе в помощи (Шериф Баштав, *ук. соч.*).

После того, как Мехмед Челеби стал султаном и единственным властелином азиатских и румелийских владений бывшей империи Баязида, турецкие феодалы продолжают политику укрепления своих позиций в Европе, предприняв в этих целях широкое наступление.

Одновременно углубляются феодальные общественные отношения в Османской империи со всеми вытекающими отсюда последствиями военно-политического характера.

*Фактически* Румелия снова подпала под турецкое владычество еще в 1413 г. после поражения балканских войск, руководимых Мусой и Бедреддином в битве под Чамурлу (Болгария), когда Мехмед Челеби был официально возведен на трон в Адрианополе, став единственным султаном всей Османской империи.

Однако в хронике Битлиси при описании событий, имевших место во время правления этого султана, имеется некоторая непоследовательность. Это объясняется либо дефектами рукописи, либо неточностью источников, использованных летописцем. Впрочем, из всех событий на Балканском полуострове в период 1413—1421 гг. он останавливается лишь на крестьянских восстаниях под предводительством Бедреддина, характеризуя их как «светские и религиозные» восстания (*dini ve mulki*)<sup>94</sup>, причем совершенно ошибочно относит их к 1407—1408 гг. (810 X); упоминаются также и два военных похода султана Мехмеда в Валахию, причем во время второго похода войска дошли до Венгрии.

Хронологически первый поход был отнесен к событиям 1407—1408 гг. (810 X), что не соответствует исторической действительности, так как это был период борьбы за власть. Сам автор косвенным образом поправляет себя при описании второго похода, утверждая, что первая кампания была предпринята из-за того, что Мирча Старый оказал поддержку Мусе Челеби во время установления его власти в Румелии<sup>95</sup> (1409—1411 гг.).

Но в хронике Битлиси важны не хронологические, а другие элементы. Хотя он и не передает исторической правды, когда говорит о том, что «воевода Валахии был данником турок» (л. 324) еще до похода<sup>96</sup>, тем не менее Битлиси признает, что Валахия боролась против турецкого владычества даже и после восстановления политического единства империи, следовательно, в период, когда феодальные силы

<sup>94</sup> Утверждая, что эти восстания были «светскими и религиозными», Битлиси фактически признает их социальный характер, а также и тот факт, что они были направлены против официальной в то время турецкой религии.

<sup>95</sup> Досадно, однако, то, что при микрофильмировании рукописи была пропущена часть, касающаяся отношений между Мусой и Мирчей Старым.

<sup>96</sup> Битлиси подразумевает эпоху Баязида I.

турецкой аристократии стали гораздо более агрессивными. Эта борьба проявлялась как в политике и дипломатии, в попытках воеводы восстановить прежние союзы с анатолийскими эмирами, на этот раз с эмирами Карамании, так и в открытых военных действиях, направленных против турецких владений, находившихся южнее Дуная.

На основании одной греческой надписи установлено, что в 1407 — 1408 гг. Мирча Старый выступил на юг от Дуная и « спас крепость Силистру »<sup>97</sup>. С точки зрения хронологии, дата этой надписи вполне соответствует данным Битлиси. Утверждая же, что причиной этой кампании была « поддержка, оказанная валашским воеводой Мусе Челеби » (1409—1411 гг.), летописец подразумевает, в сущности, все действия, предпринятые Валахией в период внутренней борьбы в Османской империи, в том числе и кампанию 1407—1408 гг.

С другой стороны, описывая ход этой кампании при Мехмеде I и уточняя, что наступление валашского воеводы имело место в момент, когда султан находился в Анатолии, что, как известно, относится к 1414—1415 г.<sup>98</sup>, Битлиси имеет в виду новые действия, предпринятые на территории к северу от Дуная. « Воевода Валахии, — говорит он, — напал на Румелию, оказав противодействие султану мусульман, нарушив соглашение и выйдя из подчинения (*nakz-i ahd ve zimmet*), а также проявил доброжелательство к эмиру Карамании, с которым сговорился через послов о дружеских отношениях » (л. 324).

В результате Мехмед I во главе своего многочисленного войска пошел на Дунай. Из данных той же хроники вытекает, однако, что султан не решился проникнуть вглубь Валахии. При этом летописец говорит, что валашский воевода отошел со своим войском в горы, « а правоверные и гази, удовлетворившись богатой добычей, попавшей в их руки в *окрестностях* валашских провинций, *возвратились* в стан султана с большими богатствами и многочисленными рабами » (л. 325).

Далее указывается, что во время этого похода воевода « возобновил и снова укрепил свой договор », послал харач « за три года » с послом и с Азев (Араб) беим, который, будучи сторонником Мусы, бежал в Валахию после его поражения.

Второй поход Битлиси относит к событиям 1419 г. (822 X); следовательно, он был предпринят после смерти Мирчи Старого (ум. в 1418)<sup>99</sup>,

<sup>97</sup> P. Năsturel, *Une victoire du Voévode Mircea l'Ancien sur les Turcs devant Silistra*, в « *Studia et Acta Orientalia* », București, I, 1958, стр. 239—247

<sup>98</sup> О борьбе с Караманоğlu и Измироğlu в то время, см. Hammer, *указ. соч.*, т. II, стр. 166 и след.

<sup>99</sup> Сократив описание событий, другие турецкие хроники говорят лишь об одном турецком походе в Валахию, когда войска дошли до Турну-Северина (1415—



Это обстоятельство вытекает и из хроники, так как говоря о подчиненном положении Валахии в прошлом и в то время, автор уточняет: «*господари* и *валии* той страны были данниками Османской империи и заключили взаимные соглашения еще во времена отца и деда султана Мехмеда» (л. 330), давая понять таким образом, что речь идет и о других воеводах, а не только о Мирче. Ясно, что данное событие произошло во время правления Михаила (1418—1420 гг.), когда отмечались неоднократные столкновения с турками<sup>100</sup>. Интересна и причина похода. По словам Битлиси, он был вызван действиями воеводы, который «присоединился и вошел в соглашение с венгерским королем, одним из сильнейших королей северных гяуров» (л. 331). Как известно Михаил, воюя с Даном, действительно запросил помощи у венгров, чем и навлек на себя «недовольство турок»<sup>101</sup>.

Описывая эту кампанию, автор хроники говорит, что султан Мехмед Челеби, «вступив в Валахию, сначала покорил (*teshir*) четыре знаменитые крепости: Исакча (*Isakci*), Иени-сале (*Yeksale*), Нюргюн<sup>102</sup> и Джурджу (*Yerkoku*), а затем войска направились вглубь Валахии, чтобы раздобыться провиантом» (л. 331)<sup>103</sup>. Таким образом, хроника Битлиси представляет собой значительный источник и для изучения истории Добруджи.

Битлиси не указывает, как закончился этот поход, однако в других источниках отмечается, что осада крепости Турну Северин закончилась заключением мира с ее комендантом<sup>104</sup>.

Смерть султана Мехмеда I (1421) и вступление на трон его сына Мурада II (1421—1451 гг.) вызвали в империи новое недовольство

1417). Битлиси сообщает о двух различных кампаниях. Первая последовала за поражением Мусы Челеби, который получал помощь от балканских государств. Вторую он относит к событиям 1419 г. Однако известно, что в этот период дунайские провинции Румелии были охвачены значительными крестьянскими восстаниями под руководством шейха Бедреддина Махмуда, сына Симавского кади, о котором упоминалось выше. Это крестьянское движение было подавлено, а шейх пойман в окрестностях Загры и повешен весной 1420 г. (*Islâm Ansiklopedisi*, т VII, 1957, стр 503) Можно предположить и то, что экспедиция Мехмеда Челеби была организована вслед за подавлением крестьянских восстаний на Балканском полуострове.

<sup>100</sup> См *Istoria României*, Buc, 1962, т II, стр 385

<sup>101</sup> A. D. Xenopol, *Istoria Românilor*, Iași, 1889, т. II, стр 120

<sup>102</sup> Нюргюн или Нуркун — это Турну (Турну-Мэгуреле) на левом берегу Дуная, как и Джурджу. Путешественник Эвлия Челеби также дает уточнения в этом отношении. «Затем, — пишет он, — султан Мехмед Челеби, сын Иылдырым хапа, построил небольшой город вне ее (крепости) и воздвиг вокруг крепкую стену из деревянных столбов, с двумя воротами, из которых одни выходили на сушу, а другие — на берег Дуная таким образом, что крепость Турну (Чувал) остается в середине, как внутренняя крепость» (*Селятنامه*, т VII, стр 463)

<sup>103</sup> Другие османские летописцы говорят о *постройке* или *создании* (йяпмаң) либо *восстановлении* (тамир) крепостей Исакчи, Иени-сале и Джурджу

<sup>104</sup> Шюкрюллах, *ук соч*, стр 110—111

и брожение из-за того, что в Румелию прибыл из Византийской империи другой претендент на трон, по имени Мустафа Челеби, объявивший себя пропавшим без вести в битве под Анкарой (1402 г.) младшим сыном султана Баязида I. Большая часть сановной знати Румелии и многие христианские круги признали (л. 338) нового претендента, что привело к новому разделению власти. Даже многие эмиры перешли на сторону Мустафы Челеби, либо действительно считая его законным наследником трона, либо желая продлить неясность положения в стране и таким образом сохранить свою независимость от центральной власти. Позиция нового претендента еще более укрепилась после занятия Галлиполи, вследствие чего путь Мураду в Европу оказался отрезанным.

В прошлом, при таких же обстоятельствах, войска Анатолии наступали на Румелию в целях восстановления империи, теперь с той же целью был предпринят грандиозный поход с Балкан на Малую Азию<sup>105</sup>. Однако после ожесточенных битв румелийские войска потерпели поражение, а Мустафа Челеби, пытавшийся бежать в Валахию, ставшую своего рода прибежищем для всех неудачников и недовольных положением в Османской империи, был пойман в пути и повешен в Адрианополе, после чего последовала новая рецентрализация государства, на этот раз под властью Мурада II (в 1422 г.).

Укрепление турецких феодальных сил способствовало вместе с тем расширению завоевательных кампаний на Балканском полуострове в течение последующих десятилетий. Эти кампании начались нападением на Византийскую империю, когда были опустошены окрестности Византии и подготовлена ее осада.

Однако как раз в это время в Анатолии вспыхнули новые восстания<sup>106</sup> и султан был вынужден договориться с византийским императором, чтобы перейти в Малую Азию. Воспользовавшись уходом крупных турецких сил из Европы, валахский воевода также выступил на юг от Дуная, проявив этим свое неподчинение туркам. « Кроме того, — пишет Битлиси, — воевода Валахии, злой человек по натуре и старый данник турецкой династии, позволил себе нарушить договор и напасть на город Силистру, соседствующий с Валахией, опустошить и разграбить его » (л. 352).

---

<sup>105</sup> Чтобы успокоить брожение, начавшееся в Румелии в последние дни жизни Мехмеда I, турецкие сановники, скрыв смерть султана, симулировали подготовку экспедиции, в результате чего им удалось проникнуть в Анатолию, где наместником был Мурад.

<sup>106</sup> В вилайете Измир восстал другой Мустафа Челеби, брат Мурада II, имевший всего лишь 12 лет. Несомненно, что им воспользовались в своих интересах некоторые общественные слои.

В хронике Битлиси дата этого события указана ошибочно —1414 — —1417 гг. (817—819 X). В действительности же речь идет о событиях, происшедших между 1422—1423 гг. во время правления Дана II (1420— —1431 гг.), когда румынско-венгерские войска действительно перешли Дунай и повели наступление на турок<sup>107</sup>. Впрочем, и в хронике Битлиси эти события описаны совершенно неясно, так как он говорит о том, что ко двору султана прибыл воевода Влад Дракул (которого летопись называет Дыра-Никола), с двумя сыновьями (л. 354).

Также в связи с наступлением валашского воеводы на юг от Дуная Битлиси описывает ответную экспедицию Фируз бейзаде Али-бея, который «пройдя через всю Валахию, — как говорится в хронике — полностью разрушил ее прекрасные жилища и цветущие сады, разорив знаменитые привинции» (л. 352). После этого другой эмир, Евренос бейзаде Иса бей, был послан в Албанию для разрушения ее крепостных укреплений (л. 354). В течение 1427—1429 гг. были совершены набеги и на Сербию, где бейлербей Синан-паша покорил крепость Крушевэц (*Aladja Hisar*), превратив северную часть «сербского княжества (Лаз) в мусульманскую страну» (л. 356).

Новые восстания в Анатолии снова потребовали присутствия султана в этой провинции, однако в 1428—29 гг. (832 X) Мурад II возвращается в Румелию и покоряет новые сербские провинции, установив в них турецкую власть (пр. Голумбач = *Guverginlak*). В результате этого сербский деспот Штефан Лазаревич заключает договор с турками, в силу которого он и впредь остается на троне, но обязывается платить харач и соблюдать все условия, установленные в правление Баязида I (л. 363).

Собственно говоря, в период царствования султана Мурада II турецкие завоевательные кампании на Балканском полуострове непрерывно расширялись. Попытка византийского императора начать военные действия совместно с венецианцами как раз в тот момент, когда Мурад готовился к нападению на Константинополь, потерпела неудачу из-за падения Салоник (1430) после сорокадневной осады с суши и моря (л. 365), хотя силы европейской коалиции начали было нападать на провинции западной Македонии, бывшие под властью турок (л. 364).

Сильному натиску подверглась теперь и Албания, в особенности со стороны войск, находившихся под командой бейлербея Румелии Синан-паши, который часто предпринимал нападения с грабительскими целями. Подобные действия имели место и в направлении северной Сербии, где интересы турок столкнулись теперь с интересами венгров,

<sup>107</sup> См. *Istoria României*, II, стр. 386—387.

вследствие чего между обоими феодальными государствами вспыхнул конфликт. Один из набегов Евреноса бейзаде Али-бей закончился даже победой венгров, так как « исламское войско — пишет Битлиси — на этот раз потерпело поражение, и при возвращении Али-бей с большим трудом провел свое войско через ущелья, а особенно тяжелой была переправа через Дунай » (л. 368).

Тогда же венгры и трансильванцы решают начать контрнаступление и заключают для этого договор с эмирами Анатолии, прежде всего с Ибрагим-беем из Карамана, который был тогда сильнейшим эмиром в Малой Азии и мог даже влиять некоторым образом на османов.

Пока султан воевал с азиатским эмиром, венгры организовали осаду крепости Колумбачи (1433—34 гг./837 X), надеясь взять и отдать ее прежнему деспоту, но это им не удалось и они были вынуждены отступить на север от Дуная, понеся большие потери (л. 369).

С возвращением Мурада II в Европу турецкая экспансия особенно усилилась к северу, в направлении венгерских владений, располагавшихся на правом и левом берегах Дуная. Евренос бейзаде Али — бей решил испытать обороноспособность самой Венгрии. « В 1436—37 гг. 840 X), — пишет Битлиси, — он перешел Дунай во главе правого войска и, войдя в венгерскую страну у Тимишоары (*Tamaşcar*), разрушил и опустошил 40 городов и сел, не встретив со стороны венгерского короля никакого сопротивления » (л. 372). Это наводит султана на мысль предпринять самому поход на север, переправившись через Дунай на этот раз в Видине и пройдя через вассальную туркам Валахию, которой правил в то время Влад Дракул. Его войска дошли до Сибиу, и хроника Битлиси является единственным источником, упоминающим об этом городе, под названием *Herköi*, т.е. Германштадт (*Hermanstadt*) и описывающим красоту и величие этой крепости, а также подробности ваяния ее турками. Он рассказывает также о разрушениях, причиненных турецкими войсками в окраинных провинциях, принадлежавших Венгрии, и добавляет следующее: « После покорения крепости Херкиой, одной из сильнейших крепостей страны, турки присоединили ее к исламским владениям, восстановили ее и содействовали ее расцвету благодаря поселению в ней защитников (*muhafîzan*) и чиновников турецкой администрации (*emin*) » (л. 373). Так как и речи не может быть о присоединении в действительности этой крепости к Османской империи, автор хроники имеет в виду, по всей вероятности, переход ее к Валахии, стране, считавшейся теперь вассалом Османской империи и которая выступала совместно с ней против Трансильвании <sup>108</sup>.

<sup>108</sup> Там же, стр. 427.

При новом грабительском набеге на Албанию в 1439—1440 гг. (843 X) была осаждена мощная крепость Белград. Но сопротивление, оказанное ее 10-тысячным населением и неприступные укрепления заставили турецкие феодальные войска отступить и направиться к Семендрии, которая считалась основным трактом для всех балканских народов (л. 374). Несмотря на то, что деспот бежал к венграм, оставив в крепости своих двух сыновей, она все же в течение двух месяцев выдерживала осаду и непрерывные нападения турок (л. 375). В конце концов Семендрия сдалась, а оба сына деспота были взяты в плен и отправлены в Анатолию.

В связи с событиями в Семендрии выступает ряд факторов, имеющих большое значение для выяснения позиции румынского народа по отношению к экспансии турецкого владычества на Балканах. Повествование Битлиси и в этой части произведения о прибытии валашского воеводы Влада Дракула (*Dîra-Nicola*) вместе со своими двумя сыновьями ко двору султана в Адрианополе и о заключении их в тюрьму, свидетельствует о том, что турки не верили в покорность румынских воевод того времени. Замена Влада Дракула по ходатайству Янку Хунедоарского другим воеводой, « другим гяуром из той же династии », — по словам Битлиси — <sup>109</sup> (л. 376), означала открытое проявление вражды по отношению к туркам. « Этот воевода, — продолжает Битлиси, описывая деятельность нового воеводы Валахии во время осады Семендрии — перешел Дунай с подкреплением, полученным от вышеупомянутого венгра (Янку), разорил и ограбил значительную часть исламской территории, взяв в плен много женщин и детей » (л. 376).

Выступление окраинного бея в боснийских провинциях Мезидбея по приказу султана в 1442 г. (846 X) <sup>110</sup> против Валахии во главе многочисленного войска окончилось полной победой объединенных валашко-венгерских войск, причем сам сердар был убит на поле брани. « От того проклятого венгра пришло большое войско, чтобы сражаться с мусульманами, — пишет Битлиси, — а воевода Валахии, в свою очередь, собрал жителей страны и присоединил их к венгерскому войску » (л. 376). Подобное утверждение летописца еще яснее выявляет вклад румынского народа в эту борьбу, наряду с войском Янку Хунедоарского, когда « нагнав и окончательно разгромив разбежавшихся правоверных воинов, — добавляет Битлиси, — гяуры вынудили их переправиться через Дунай с большим трудом, и лишь немногие

<sup>109</sup> Мирча (1442 г. осенью - дек.) или Басараб II (1442 г. - дек. — 1443 г. весной).

<sup>110</sup> Или 1441 г. (*Istäm Ansiklopedisi*, т VIII, 1957, стр. 598—615, ст. *Мурад II*)

из турок вышли на спасительный берег, бросив на произвол судьбы всю добычу и вооружение » (л. 376). Также провалилась и вторая военная попытка турок покорить Валахию. Еще большее поражение потерпел на Яломице в сентябре 1442 г. бейлербей Румелии Шахабеддин-паша, которому султан доверил « все войско Румелии » и отдал под его командование « шесть больших военачальников из Анатолии » с их войском (л. 376). И в этой победе заслуга румын не менее важна, учитывая, что прежде всего летописец говорит о действиях валашского воеводы. « В конце концов — пишет Битлиси в связи с этой кампанией, — валашский господарь злейший враг хана, из-за небрежности сердара (*sipeh-salar*) напал вместе с венгерским королем на правоверное войско султана в то время, когда турецкие войска были разбросаны » (л. 376). Эти битвы, происходившие преимущественно на румынской территории, являются, в сущности, победами румынского народа над феодальными силами турок, и они должны считаться таковыми, несмотря на то, что некоторые источники упоминают лишь о столкновениях турок с венграми под командой Янку Хунедоарского.

Неоднократные поражения турок в Европе заставляют и эмиров Анатолии (Караман) приступить к действиям; они нападают на турецкие провинции в Анатолии, как это было в обычае не только у азиатских эмиров, но и у балканских князей. Поэтому, в ответ на прибытие крупных турецких сил на территорию, расположенную за Галлиполи (л. 377), венгры предприняли большой поход к югу от Дуная (1443) с целью изгнания турок из Европы. В связи с этой кампанией в хронике Битлиси впервые упоминается имя Янку Хунедоарского, который в следующие десятилетия становится одним из величайших борцов за освобождение балканских народов от турецкого владычества. В хронике Битлиси образ Янку Хунедоарского показан во всем его величии, в особенности, когда он описывает его в следующих словах: « Янку прославился среди гяуров и не было ему равных ни по войску и снаряжению, ни по рангу » (л. 378).

Поход Янку, хотя войска его достигли Златицы (*Izladî*) в Болгарии, не дал ожидаемых результатов и европейские войска были вынуждены отступить. Вслед за этим последовало даже заключение мирного договора, в силу которого Семендрия возвращалась ее прежнему деспоту, взамен освобождения из плена некоторых видных турок (л. 378).

Что касается ожесточенной битвы под Варной в 1444 г., ее наступление было ускорено, с одной стороны, приходом к власти молодого султана Мехмеда II, сына и наследника Мурада II, а с другой стороны,

благодаря помощи, которую венграм обещали эмиры Анатолии, прежде всего Карамана, намеревавшиеся предпринять одновременное нападение на Османскую империю для того, чтобы и в дальнейшем сохранить свою независимость от османов. Не лишено интереса и то, что в своей хронике Битлиси упоминает в числе участников битвы у Варны, кроме венгров, валахов и др., также и молдован (*Bogdan*) (л. 381). Стратегический план европейской коалиции предусматривал, чтобы в то время как балканские войска вели наступление на суше, морской флот<sup>111</sup>, состоявший из 60 кораблей, отрезал бы туркам путь через Галлиполи (л. 381). Действительно, так как этот путь был закрыт, турецкие войска из Анатолии, во главе с султаном Мурадом, должны были искать другую возможность вступления в Европу. В битве под Варной турецкие войска вначале были так сильно отброшены, что, по словам Битлиси, «они в один день прошли расстояние, которое должны были бы покрыть в три перехода» (л. 382). Однако быстро распространившаяся весть о смерти венгерского короля Владислава I изменила дальнейший ход битвы в пользу турецких войск, а наступившая дезорганизация войск европейской коалиции послужила еще одним решающим фактором в укреплении турок в Балканском полуострове; после битвы турецкие войска преследовали европейскую армию до самого Дуная (л. 383).

Обеспечив свои северные границы, султан направляется во главе многочисленного войска в Грецию с целью ее окончательного порабощения, наметив на этот раз своей жертвой Морею, которая оказывала военную помощь европейской коалиции, закрыв проход к Галлиполи. Битлиси не вдается в подробности этой экспедиции, ограничиваясь лишь указанием о занятии крепости Гексамилон, называемой Керме; как известно, большая часть греческих провинций уже издавна признавали сюзеренитет Османской империи и платили ей харач<sup>112</sup>.

По сведениям Битлиси, в начале 1448 г. (852 X) турецкие феодальные войска направились в Албанию, «жители которой, живя в неприступных горах, никому на сдаются» и «никому не платят харач» (*ğizie*), (л. 390—391). Говоря о Скандербеге (*Iskender bej*), Битлиси не считает его вождем народных восстаний в то время, а называет его «одним из служащих султанского двора, которому было поручено охранять границы Албании». Даже более того, Битлиси утверждает, что Искендер бей, сообщив, что население не желает платить харач, просит помощи у султана.

<sup>111</sup> Флот Мореи (л. 386).

<sup>112</sup> См. Hammer, *ук. соч.*, (ed. Hellert), т. II, стр. 318 и сл.

Поход в Албанию был неожиданно прерван из-за появления в Европе нового фронта, созданного Янку Хунедоарским, который, перейдя Дунай, подошел к знаменитому Косовому полю во главе 100 000 войска (так его оценил Битлиси) (л. 392) <sup>113</sup>.

Новое поражение европейских войск на Косовом <sup>114</sup> поле (1448 г.) еще более благоприятствовало процессу укрепления турецкого владчества на всем Балканском полуострове. Этот, завершившийся в общих чертах, — в особенности с военно-политической точки зрения, — процесс еще более углубляется во второй половине XV в. главным образом при султанах Мехмеде II (1451—1481 г.), охватив все стороны жизни балканских народов.



Из всего вышеизложенного можно вывести заключение, что среди османских повествовательных источников «Хешт-Бехишт» Идриса Битлиси представляет особую ценность для исследования этапов порабощения Балканского полуострова турками. Она отличается от многих других турецких хроник богатством содержащихся в ней подробностей, а также другой датировкой целого ряда событий, происшедших на Балканском полуострове. Хроника Битлиси освещает некоторые методы, применявшиеся османами во время порабощения юго-восточной Европы, а также условия, благоприятствовавшие обоснованию турок на Балканском полуострове. В связи с захватом турками Румелии Битлиси подробно описывает различные драматические моменты порабощения, присоединение некоторых кругов местного населения к захватчикам, создание особых общественных категорий в среде местного населения в целях сохранения влияния феодалов на массы простых людей, замену старых феодальных общественных отношений новыми, характерными для турецкого феодального строя. Нельзя обойти вниманием также подробности, касающиеся общего сопротивления, оказанного балканскими народами турецким захватчикам, и заключение союзов между европейскими князьями и азиатскими эмирами в целях совместной борьбы против турецкой экспансии. Однако отмечено немало случаев, когда турки овладевали без боя крепостями или даже целыми провинциями. Помимо этого, у Битлиси важное место занимает вопрос о рабах, захваченных во время войны или набегов. Первым последствием

<sup>113</sup> Битлиси не упоминает об антитурецких выступлениях Владислава II (1446—1456), валашского воеводы, накануне битвы на Косовом поле (1448 г.)

<sup>114</sup> Этим последним европейским событием заканчивается хроника Битлиси по микрофильмованной рукописи. Итак, у нас отсутствуют периоды правления султанов Мехмеда II (1451—1481 гг.) и Баязида II (1481—1512 гг.).



этого явилось увеличение численности и укрепление отрядов янычар, комплектовавшихся главным образом, по крайней мере в первый период образования и укрепления этого организованного войска, из пятой части военной добычи, так называемой *pendjik*.

Не меньший интерес представляет и та часть хроники Битлиси, которая относится к событиям в Анатолии, тесно связанным с процессом порабощения Балканского полуострова. При описании событий в Азии Битлиси использовал много арабо-персидских источников, обогатив хронику интересными подробностями.

Исходя из приведенных соображений мы полагаем, что издание хроники Битлиси (*Хешт Бехишт*) в той или иной форме и включение ее в категорию необходимых исторических материалов будет весьма полезно для тюркологов, и, особенно, для балканологов, которые смогут критически и в более широком масштабе использовать этот источник.

## DER TÜRKE IN DER DRAMATISCHEN LITERATUR DES 16. JAHRHUNDERTS

CARL GÖLLNER

Als nach den Schlachten Stefan des Großen von Vaslui und Valea Albă die türkischen Heere Siebenbürgen und die pannonische Ebene überfluteten und im Jahr 1529 an die Tore Wiens pochten erweckten die osmanischen Krieger in Europa ein immer größeres Interesse. Handwerker, die bis jetzt dem politischen Leben fernstanden, wurden den Tagesfragen gegenüber aufgeschlossener und griffen zu den uppig aufschießenden Flugschriften in deutscher, französischer, italienischer, spanischer und englischer Sprache die von dem Vormarsch der Türken in Südosteuropa berichteten. In einem Berner Fastnachtspiel des Niklas Manuel (1522) gibt ein gelehrter Ratsherr über diese ihm Besorgnis erregende Entwicklung Ausdruck :

*Der tufel nem die truckergesellen  
die alle ding in tutsch stellen.*<sup>1</sup>

In Eberlein von Guntzburgs satirischem Gespräch *Mich wundert das kein Geld im Land ist* (1523) klagt Zingk über die große Verbreitung von Berichten über den „Turk“ mit marktschreierischen Titeln. „Wortzu dienen solch tittel ? — fragt sich Guntzburg — Allein zu leichtfertigkeit !“<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> A. E. Berger, *Die Sturmtruppen der Reformation*, in : Deutsche Literatur in Entwicklungsreihen, Reihe Reformation, Bd. II, Leipzig, 1931, S. 7.

<sup>2</sup> *Ebenda*, S. 254.

Es war ein vergeblicher Stoßseufzer über die immer zahlreicheren Nachrichten aus Sudosteuropa. Die Schilderung türkischer Sitten und Gewohnheiten regten auch die Tätigkeit von Dichtern an, die den neuartigen Stoff in lyrischer, epischer und dramatischer Form zu gestalten versuchten. Das Publikum wollte eben aktuelle Fragen auf der Bühne widerspiegelt finden, und so mußten Anregungen des taglichen Lebens (*cotidianae vitae imitatio*) — wie Wilhelm Gnaphaus in der Widmung zu seiner Komödie *Acolastus sive de filio prodigo* schreibt — dramatisch bewältigt werden.

Von diesem Gesichtspunkte aus betrachtet sind daher Untersuchungen über die Themen der dramatischen Literatur eines Jahrhunderts, trotz der untergeordneten Rolle, die der Stoff als solcher in dem Aufbau des Dramas spielt, nicht nur nach der literarhistorischen und ästhetischen Seite hin von Bedeutung, sondern sie können auch in kulturgeschichtlicher und politischer Beziehung sehr aufschlußreich sein. Insbesondere wird ein gewisses Sichvordrängen oder Zurücktreten bestimmter Stoffe jedesmal als Folge der herrschenden Volksstimmung gewertet werden müssen.<sup>3</sup> Nicht zu übersehen ist dabei die Tatsache, daß religiöse Themen immer mehr in den Hintergrund treten und an ihre Stelle geschichtliche Dramen rücken deren Verfasser wie Lope de Vega und Cervantes selbst an den Kämpfen gegen die Turken teilgenommen hatten.<sup>4</sup> Nun weitete sich der Kreis der „bildniswürdigen Personen“, zu denen auch die Turken zählten, und mit dem erwachenden Individualismus der Renaissance gewann das Porträt mehr und mehr an Bedeutung.



Aus der fast unübersehbaren buntscheckigen „Turkenliteratur“ des 16. Jahrhunderts möchten wir nur die Schauspiele herausgreifen und dabei die Entstellungen beachten und erläutern, die das Bild des Turken durch politische und religiöse Zielsetzungen der einzelnen Autoren erfuhr.

In *Des Turken vasnachspiel*<sup>5</sup> des Nurnberger Gelbgießers Hans Rosenplut, das am Ende des 15. Jahrhunderts und wohl auch zu Beginn des 16. Jahrhunderts in Nurnberg aufgeführt wurde, treten als Personen: der türkische Sultan, der Konstantinopel eingenommen hat, nebst meh-

<sup>3</sup> Vgl. dazu W Gerstenberger, *Zur Geschichte des deutschen Turkenschauspiels*, in: Programm des Gymnasiums zu Meppen, 1902, S. 3—15.

<sup>4</sup> In dem Prolog zum *Don Quijote* schreibt Cervantes über die Schlacht von Lepanto: „en la mas altra ocasion que vieron los siglos passados, los presentes, ni esperan ver los vanideros, in: C Cervantes, *Segunda parte des Ingenioso Cavallero Don Quichote de la Mancha*, Bruxelles, 1616, f 3

<sup>5</sup> Neudruck von Keller, *Fastnachtsspiele aus dem funfzehnten Jahrhundert*, Publ. des Litt. Vereins zu Stuttgart, Nr. 28.

rerer Raten, ein deutscher Edelmann, ein Ritter, Boten des Papstes, des deutschen Kaisers und zwei Bürger der Reichsstadt Nürnberg auf. Diese veranlaßten den Großturken unter Zusicherung freien Geleites, nach Deutschland zu kommen, um hier für Recht und Ordnung zu sorgen. Ein Herold führt den Sultan ein :

*Sein lant heißt die große Turker  
darin da sitzt man zinsenfrei.*

Leider ist das Leben in Deutschland nicht so friedlich. Bauern und Kaufleute klagen, daß sie bei Tag und bei Nacht vor den adligen Straßenräubern keine Ruhe finden. Deshalb will der Türke, so berichtet der Herold weiter, als Helfer der Unterdrückten auftreten und verspricht jedem, der sich ihm unterwirft, seinen Besitz zu lassen und den Verkehr auf den Straßen gegen die Überfälle der Ritter zu sichern.

„Des Turken wapentreger“ stellt dann Vergleiche zwischen den sozialen Verhältnissen in der Türkei und dem Okzident an, wo „hoffart, wucher und eeprechen“ üblich seien.

Einer der türkischen Rate findet folgende scharfe Worte :

*Sie hochen alle jar den pauren die gult!  
und wenn er sie ainmal darumb schilt,  
sie schlugen nider als ein rind;  
und solten darumb weib und kind  
mangel leiden und hungers sterben,  
so künd in niemand gnad erwerben.<sup>6</sup>*

Ein Ritter rückt nun auf des Kaisers Rat dem Turken zu Leibe, aber zwei Bürger setzen sich für ihn ein und erinnern daran, daß kein Kaiser oder Ritter das Nürnberger Geleit antasten dürfe, ohne daß er „musst ein saure suppe mit uns eszen“. <sup>7</sup> Die Bürger der großen Reichsstadt standen somit der Turkengefahr sorglos gegenüber, und ihre Sympathie, wie auch die des Publikums, gehört den Gästen aus dem Morgenland.

An Rosenplut und ältere Nürnberger Fastnachtsspiele erinnern die Stücke von Pamphilus Gengenbach und Hans Sachs. Pamphilus Gengenbach hat die Weissagungen des Astrologen Johannes Lichtenberger in seinem Fastnachtsspiel *Der Nollhart* (1517) verwertet. Der Papst, der Kaiser, der König von Frankreich, der Bischof von Mainz, der Pfalzgraf, der Venediger, der Eidgenosse und der Türke treten auf und befragen den

<sup>6</sup> *Geschichte der deutschen Literatur von 1480 bis 1600*, Bd IV, Berlin, 1961, S. 86.

<sup>7</sup> J. Gregor, *Weltgeschichte des Theaters*, Wien, 1933, S. 228—229

Bruder Methodius, Brigitte und die Sibylla Kuma nach ihrer Zukunft. Jedem Stande wird ein Spiegel seiner Fehler vorgehalten, dem Türken wird der baldige Untergang seines Reiches vorausgesagt. Die Gestalt des Türken tritt wenig profiliert hervor und dient Gengenbach nur als Gegenspieler und als Mittel, den Zuhörern den Glauben an die angebliche Überlegenheit der christlichen Heere zu stärken.<sup>8</sup>

Vergebens sucht man in Hans Sachs Fastnachtsschwanken, in seinen Tragödien und Komödien nach einem dramatischen Werk, das als Thema die Türken behandelt. Es sind hier nur gelegentlich Vergleiche mit angeblichen Charaktereigenschaften der Türken eingestreut, wie

„*Mein Weib blieb fuchswild  
Gleich einem Türken...*“<sup>9</sup>

Ihm dient in seinem *Judithdrama* die Gestalt des Holofernes als die Personifikation der Turkengefahr.<sup>10</sup>

Eingehender charakterisiert Jan Zajic Hazmburka in einem im Jahr 1552 in Dudyn in Sudböhmen aufgeführten Schauspiel die Türken. Er zeigt die „blutige und unerhörte Grausamkeit und strenge Behandlung unserer armseligen Brüder und ihrer Frauen, Töchter und Kinder durch die Türken“ damit „die Einwohner dieser berühmten Krone diesem ungeheuren Feind Widerstand leisten.“ Wie aus den zeitgenössischen Abbildungen der in der Nationalbibliothek in Wien (Ms Nr. 8091) erhaltenen Handschrift ersichtlich ist wurden die Kampfscenen mit pyrotechnischen Effekten begleitet.<sup>11</sup>

Auf der italienischen Volksbühne tritt der Türke oft als „Maggio“ (Gelehrter) auf, der die Zuhörer belehrt. Gelegentlich sinkt die Figur des „Maggio“ (turco) zu der eines „Arlechino“ herab, ohne aber den Charakter einer dem Publikum sympathischen Figur zu verlieren.<sup>12</sup> Der italieni-

<sup>8</sup> H. Holstein, *Die Reformation im Spiegelbild der dramatischen Literatur des sechzehnten Jahrhunderts*, in: Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte, Bd. XIV—XV, Halle, 1886, S. 169; K. Goedecke, *Pamphilus Gengenbach*, Hanover, 1856; der genaue Titel des Schauspiels lautet: *Der Nollhart, Diß sind die propheten sancti Methodj.*, Basel, 1517 (Augsburg, 1522, o. O. 1525, Straßburg, 1545); Pamphilus Gengenbachs dramatischer Versuch: *Von drien Christen: Dem Romischen Christen, dem Botnischen Christen. Dem Turkischen Christen* trägt zur Charakterisierung des Türken kaum bei, K. Goedecke, *Grundriß*, Bd. II, S. 148.

<sup>9</sup> Aus dem Schwank *Das bos Weib mit den Worten, wurtzen und Stein gut zu machen*, in: H. Sachs, *Elf Fastnachtsspiele aus den Jahren 1552—1553*, in: Neudrucke deutscher Literaturwerke, Nr. 42—43, hrsg. v. E. Goetze, Halle, 1883, S. 136.

<sup>10</sup> O. Baltzer, *Die dramatischen Bearbeitungen des Judith-Stoffes in der deutschen Literatur*, Greifswald, 1922 (Dissertation-Maschinenschrift) S. 68—69.

<sup>11</sup> C. Zibrť, *Sarmacia oder Tragödie über den Türken zu Dudyn im Jahr 1552 von Jan Zajic Hazmburka*, in: *Topic's Literatur und Kunstsammelbuch*, 1913, I, S. 74—90.

<sup>12</sup> A. d'Ancona, *Origini del teatro italiano*, Bd. II, Torino, 1891, S. 291.

schen Volksbühne fehlt die dogmatische Verkrampfung des deutschen Schuldramas.



Noch ganz im Banne der Allegorie läßt der Humanist Konrad Celtes in seinem *Ludus Dianae*, das am 1. März 1501 in Linz aufgeführt wurde, zahlreiche antike Göttergestalten sich um den Kaiser scharen die ihm einen baldigen Sieg gegen die Turken wünschen.<sup>13</sup> Dieselbe Zielsetzung verfolgte Jakob Lochner, Philomusus, in seiner *Tragedia de Thurcis et Suldano* (1497) und veranlaßte ihn 1502 das gleiche Thema noch einmal zu behandeln. Er sei bestimmt worden — schreibt der Autor — das *Spectaculum* zu schreiben durch „multorum hominum calamitas, qui sub iugo Thurci . . . durissima servitute immortales poenas infinita supplicia mortes crudeles experiuntur“. Das *Spectaculum de more tragico effigiatum* wurde in dem folgenden Jahr in Ingolstadt<sup>14</sup>, Freiburg (1503) und später in Krakau (1522) aufgeführt.<sup>15</sup>

Im ersten Akt erscheint eine weibliche Gestalt in Trauerkleidern und fordert unter Klagen alle Volker auf, die Turken zu bekämpfen. Sie selbst, die Tochter des Donnergottes, werde von den Turken bedrängt. Ertraglicher sei einst der Kampf der Giganten gegen Jupiter gewesen, als jetzt mit Pluto — Mohammed. Nun beraten Kaiser und Papst und beschließen, gegen die Turken zu kämpfen.

Vor dem entscheidenden Kampf kommt es im vierten Akt zu einer Unterredung zwischen Sultan Bajazeth und dem Sultan von Babylonien. Obwohl die Unterredung reichlich mit Beispielen aus der antiken Sage und Geschichte gespickt ist, umreißt sie das Portrat des großen türkischen Sultans. Bajazeth verhöhnt die christlichen Fürsten die sich einbilden, sie könnten ihm durch Reichstagsbeschlüsse einschuchtern. Die Heldentaten seines Vaters verdunkelten den Ruhm des Achilles, des Hektor, des Hannibal und des Scipio. Selbst Alexander des Großen Schlachten konnten die Siege der Turken nicht in den Schatten stellen. Nicht Furcht vor den Drohungen der christlichen Fürsten sei es, die ihm das Schwert in die Hand druckte, sondern seine Siegeszuversicht veranlasse ihn, das osmanische Reich durch neue Eroberungen zu vergrößern. Der türkische Sultan wird hier als ein großer, aber gefurchteter Held geschildert, dem selbst die Götter des Hades zu Hilfe kommen. Schließlich werden aber diese und Bajazeth durch die Götter des Olympos besiegt.

<sup>13</sup> R. Arnold, *Das deutsche Drama*, München, 1925, S. 131 (der Beitrag ist von R. Wolkan)

<sup>14</sup> Es dürfte ein Druck von J. Kachelofen dem ersten Buchdrucker von Ingolstadt sein; vgl. C. Gollner, *Turcica*, Bd. I, Bukarest-Berlin, 1961, Nr. 12.

<sup>15</sup> Der Druck trägt den Vermerk „Impressum per Florianum“.

Der letzte Akt endet mit dem Aufmarsch der christlichen Heere. Jupiter wird gebeten, ihnen Beistand zu leisten.

Wie aus den sonstigen Schriften der Humanisten spricht auch aus solchen Humanistendramen, die auf den Universitäten in lateinischer Sprache aufgeführt wurden, ein siegesfreudiger Optimismus. Die Schwäche des Deutschen Reiches und seine politische Zerissenheit übersahen die Humanisten vollständig und wiesen mit Nachdruck auf die gute Bewaffnung der deutschen Landesknechte hin, auf ihre festen Helme und ihre derben Speere.<sup>16</sup>

Mehr als die Fastnachtsschwanke und das Humanistendrama schenkt das Schuldrama seine Aufmerksamkeit den Turken. Sowohl die Protestanten wie auch die Katholiken beschuldigten sich gegenseitig der erlittenen Niederlagen im Kampf gegen den Halbmond. Religiöse Argumente verschlingen sich mit politischen Erwägungen zu einem unlosbaren Knoten. Die Anhänger der alten Kirche betrachteten das Vordringen der Turken als Strafgericht über den Frevel der kirchlichen Neuerungen, die Evangelischen wiesen auf die ihrer Meinung nach bestehende Solidarität der Turken und der Papisten hin.<sup>17</sup> Tonangebend in dieser Hinsicht ist Hutten's Schrift *Ad Principes Germaniae ut bellum Turcis inuehant (1518)*.<sup>18</sup> Nach Hutten sei das Geschrei vom Turkenkrieg nur ein blinder Lärm des Papstes gewesen, um große Geldsummen zu sammeln: „Quare, ut libere dicam quod sentio, non minus hoc coepto bello Romam vobis quam Asiam curandam censeo“.

Diesbezügliche Polemiken entbrannten mit besonderer Heftigkeit nach der Eroberung von Rhodus (1522) durch die Turken. „Das nervenerregende Tagesgespräch über die aufrüttelnden Zeitfragen ist im Fastnachtsspiel *Vom Papst und seiner Predigerschaft (1522)* keck von der Gasse auf die Bühne verpflanzt — schreibt Arnold Berger — und hinter den Worten die gesprochen werden, schwingt eine beklemmende Atmosphäre des Unsagbaren, dumpf Gefühlten, die mit gefährlichem Zundstoff geladen

---

<sup>16</sup> I. Eck, *Sperandam esse in brevi victoriam adversus Turcam*, Augsburg, 1532; H. Eppendorff, *Turkischer Keyser Ankunfft, Krieg und Handlung gegen und wieder die Christen*, Straßburg, 1540; G. Agricola, *De bello adversus Turcam*, Basel, 1538.

<sup>17</sup> J. Pannier, *Calvin et les Turcs*, in: *Revue historique*, 1937, S. 268-286; St. A. Fischer-Galați, *Ottoman Imperialism and the Lutheran Struggle for Recognition in Germany 1520-1529*, in: *Church History*, 1954, XXIII, S. 46-67, *Ottoman Imperialism and the Religious Peace of Nurnberg*. in: *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1956, XLVII, 1956, S. 168-180; *The Turkish Question and the Religious Peace of Augsburg*, in: *Südostforschungen*, XV, 1956, S. 160-180, vgl. auch R. Pfister, *Reformation, Turken und Islam*, in: *Zwingliana*, 1956, S. 345-375; M. Setton, *Lutheranism and the Turkish Peril*, in: *Balkan Studies* III, 1962, 1, S. 133-168

<sup>18</sup> K. Buchholz, *Ulrich von Hutten's lateinische Schriften*, Frankfurt, 1926.

scheint".<sup>19</sup> Stimmen der Empörung unter Bauern und Handwerkern werden laut, und so klingt in den grotesk satirischen Szenen ein dunkler unheilschwangerer Unterton mit. Dieser ist in der dritten Szene besonders zu fühlen, in der sich Einzelbilder zu spannender dramatischer Handlung verdichten. Ein Ordensritter sprengt heran und meldet dem Papst, daß Rhodus von den Turken belagert werde. Doch dieser hat größere Sorgen, denn er ist in andere kriegerische Unternehmungen gegen Frankreich und Venedig verwickelt. Verzweifelt reitet der Ordensritter ab. Jetzt erscheint im Hintergrund der Türke (Schupi Massgar) und ruhmst sich :

*Rodis hand wir jetz ouch gewinnen  
So ist Naplis noch nit entrunnen;  
Demnach gen Rhom geht unser reyß  
Also so wirt der erdenkreiß  
In kurtzer zyt und gar zu hand*<sup>20</sup>

Cochleus, der in seinem *Dialogus de bello contra Turcas in antilogias Lutheri* (1529) bestrebt ist, die Widersprüche in Luthers Schrift *Vom Kriege wider die Turken* aufzudecken, laßt „Lutherus“ die Ansichten des Reformators aus den *Resolutiones*, und der *Assertio* vortragen, die gegen die Türkenkriege sprechen, während Palidonus den Luther veranschaulicht, der zum Kriege gegen die Turken ermutigt. Der Verfasser richtet dabei seine Polemik nicht so sehr gegen den Islam als gegen Luther und seine Lehre.<sup>21</sup>

Dramatisch besser konturiert als der *Dialogus de bello contra Turcas* ist Sixt Birks (Syxtus Betulus) *Geschichte von Judith*<sup>22</sup> in der er durch Betrachtungen über die Verwaltung eines Staates und der Turkengefahr den apokryphen Stoff in Beziehung zur Gegenwart zu bringen versucht :

*Fraw Judith mag uns lernen wol  
wie man den Turcken schlagen sol,  
Mit bet schlecht man den Gottes feind...*

<sup>19</sup> A. E. Berger, *Die Schaubühne im Dienste der Reformation*, Leipzig, 1935, in : Deutsche Literatur in Entwicklungsreihen. Reihe Reformation, Bd. V, S. 39

<sup>20</sup> Ebenda, S. 72; vgl. auch *Niklaus Manuel, Leben und Werk*, in : Bibliothek alterer Schriftsteller der deutschen Schweiz und ihrer Grenzgebiete, Bd. II, Frauenfeld, 1878

<sup>21</sup> Das Buchlein trägt den Vermerk : „Excusum Lipsiae, in officina Valentini Schumani, pridie Calendas Julias M. D. XXIX.“

<sup>22</sup> E. Weller, *Das alte Volks-Theater der Schweiz*, 2 Bde., Frauenfeld, 1863, vgl. auch K. Goedecke, a. a. O., Bd. II, S. 345; O. Baltzer, *Die dramatische Bearbeitung des Judith-Stoffes in der deutschen Literatur*, Greifswald, 1922 (Diss.); *Das Judith-Drama* S. Birks erschien im Jahr 1532 in Basel bei Th. Wolff unter dem Titel *Die history von der frommen Gottsförchtigen Susanna; Judith. Ain Nutzliche History, durch ain Herrliche Tragodi in spielweiß für die augen gestellt*, Uhart, Augsburg, 1549, eine zweite Auflage veröffentlichte Chr. Müller im Jahr 1559 in Straßburg, K. Goedecke, *Grundrisse*, Bd. II, S. 345.



Wolfgang Schmeltzl, der die deutsche Schulkomödie nach Wien verpflanzte empfindet als Österreicher die Turkengefahr besonders schmerzlich und vergleicht in der Vorrede seiner Komödie *Judith* (1542) Wien, mit Bethulien, Holofernes und die Assyrer mit den Türken, die schließlich durch Waffengewalt und nicht durch Gebet besiegt werden.<sup>23</sup>

Der Hirschberger Geistliche Samuel Hebel äußert sich diesbezüglich in seinem Drama *Judith* skeptischer :

*Im Krieg haben wir selten gluck  
der Turck treibt uns immer zuruck... 24*

Ohne sich über militärische Schlachten Gedanken zu machen setzt sich Leonhard Stöckel in seiner Tragödie *Susanna* polemische kirchliche Aufgaben. Nach den Widmungsversen Georg Purkirkners soll Susanna die wieder geborene Kirche, die bösen Alten aber ihre Gegenspieler, den Papst und den Turken versinnbildlichen.<sup>25</sup>

Auf solche Vergleiche verzichtet der anonyme Bearbeiter von Birks Drama *Judith*, dafür finden sich hier interessante Hinweise auf die soziale Lage. So verfolgt man im vierten Akt als Zusatz zur deutschen Grundlage Birks eine charakteristische Gesprächsszene zwischen Sara und Hileka, die sich über die Notlage der Stadt unterhalten. Sara sagt beim Brunnen zu Hileka :

*Es ist nur umb die armen zu thun  
die Reichen kommen wol darvon*

und Mesech meint zum Bannerherr, der von der Übergabe der Stadt nichts wissen will

*Dieweil du hast ein vollen kragen  
und dir an dein maul nichts geht ab. 26*

Dieses war das Empfinden der Volksmassen während der blutigen Kämpfe gegen die siegreich vordringenden Türken.

Da solche Äußerungen Schule machten möchte Joachim Gref in seiner *Vermannung an gantze deudsche Nation wider den türkischen Tyrannen*,<sup>27</sup> die Ansicht entkräften, daß der Bauer und der Handwerker unter den Türken nicht schlechter leben als unter ihren Feudalherren :

*Zum beschluß, Hort mich noch ein Wort  
welches ich von vielen offt gehort*

<sup>23</sup> O. Baltzer, a a O., S 22.

<sup>24</sup> S. Hebel, *Ein Spil von der Belagerung der Stadt Bethulia*, C. Steinhofers, Wien, 1566.

<sup>25</sup> L. Stockel, *Historia von Susanna in Tragodien weise gestellt zu Vbung der Jugent zu Bartfeld in Ungern*, H. Lufft, Wittenberg, 1559; vgl. auch R. Arnold, a.a.O., S. 148; B. Pukánsky, *Geschichte des deutschen Schrifttums in Ungarn*, Munster, 1931, S. 197.

<sup>26</sup> *Ein schon Biblisch Spyl, beyde lehrhaft und lustig, Judith genent . . .* Thiebold Berger, Straßburg, 1564

<sup>27</sup> Irrtümlicherweise wird das Gedicht von Minor in den *Neudruckten deutscher Literaturwerke*, Nr. 79–80 als Drama bezeichnet.

*spricht mancher, Ho las kommen her  
sey der Teuffl oder sein Mutter  
es sey der Turck odder wers wil  
es gilt mir doch gleich eben viel  
Unter was furm Herrn ich sey  
sagt man doch, er las jdem frey  
zu glauben was und wie er woll  
so einer nurthut was er sol  
das ist, so er jm hulden thut  
als dann so hats ein jder gut.*

Selbst in die *Comodia der Hochzeit zu Cana Galilee* (1543) des Wolfgang Schmelztl spielt die Turkenfrage hinein. Dasselbe können wir auch bei Schmelztl's Drama *Von dem Jungling David und dem mutwilligen Goliath* (1545) feststellen.<sup>28</sup>

In Thomas Naogeorgius' Schauspiel *Pammachius* verbinden sich der Genußmensch Pammachius und Porphyrius, der die Kurie repräsentiert, gegen den Kaiser mit dem Satan. Porphyrius brüstet sich auch, daß Mahomet im Dienste des Satans zur Ausrottung des Christentums entschlossen sei. Satan ladet dann alle Anwesenden zu einem reichen Gastmahl im Vorhofe der Hölle ein, das die bösen Geister mit neuem Tatendrang erfüllen soll. Doch alle Ränke sind vergebens, die Sache der Gerechtigkeit siegt am Ende der Handlung.<sup>29</sup>

Eine trubere Auffassung der Zeitverhältnisse tritt uns in dem Drama *Philaemus* (1548) von J. Prasinus entgegen. Der Tyrann Philaemus hat Irene und ihre beiden Töchter Threstia und Phaedia aus seinem Reich vertrieben. Trasybulus und Pammachius rusten nun ein Heer, um der verjagten Tochter zu ihrem Recht zu verhelfen.<sup>30</sup> Dem Turken steht als Bundesgenosse Mars bei. Philaemus — Turke — steht neben Mars Diabolo auch eine Zauberin zur Seite. Sie verspricht, geflügelten Fußes zu Mars um Hilfe zu eilen :

*Recte volabo in Thraciam celeberrimam  
Ubi Cheronesus fertilesque vitreo*

<sup>28</sup> W. Gerstenberg, a. a. O., S. 46—47.

<sup>29</sup> A. E. Berger, *Die Schaubühne der Reformation*, Bd. V, S. 257—258, L. Theobald, Th. Naogeorgius, *Der Tendenzdramatiker der Reformationszeit*, in *Neue kirchliche Zeitschrift*, Jg. 18; Goedecke, *Grundriß*, Bd. II, S. 134.

<sup>30</sup> J. Prasinus, *Philaemus, Tragoedia*, Viennae, 1548. Mit einer lateinischen Vorrede von Wolfgang Schmelztl; K. Goedecke, a. a. O., Bd. II, S. 130.

*Tanais rigat glebae amoenus flumine  
 Hic dicitur Mars ipse regnare, et suis  
 Cruenta castris jura telo inscribere,  
 Hunc precibus et regalibus stipendiis  
 Monebo, cum ducibus tibi que adducam ego  
 Quin hoc idem, si vis Philaeme, Caesari  
 Turcae videlicet statim persuasero  
 Unam regit cum Marte sanguinario  
 Gentem, nec est bellator improbus, ut vides.*

Das Drama schließt mit einer ebenso traurigen Perspektive in die Zukunft, wie sie Prasinus zur Zeit als er das Stück schrieb, wohl selbst schauen mochte.

Es ist die allgemeine Stimmung, die in Deutschland in den Jahren 1530—1540 vorherrscht und durch die Schriften Luthers maßgebend bestimmt wird: „Wider den Turken streiten ist eben so viel als Gott widerstreben, der mit solchen Ruthen unsere Sunde heimsucht.“ Bei dieser Einstellung zu den Turkenfällen ist es begreiflich, daß die Dramatiker bei dem Turkenstoff zu allegorischen Vergleichen der antiken Sagenwelt auswichen und daß die erste Turkenbelagerung Wiens (1529) in dem zeitgenössischen Drama kein Echo fand.



In der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts tritt das Turkenschauspiel in ein neues Stadium, es lost sich von den Fesseln theologischer Konzeptionen. Die religiöse Deutung der Niederlagen schwindet, die Turken erscheinen nicht mehr als eine mit ubernatürlichen Kräften versehene Macht, und man sucht ihre Siege auf reale Ursachen zurückzuführen. Man begann den Turken wegen seiner Disziplin und Kriegserfahrung zu bewundern<sup>31</sup> und staunte über die Organisation eines Feudalregimes mit militärischem Charakter, das sich auf den Waffendienst des Spahis und Janitscharen, eines für Westeuropa undenkbaren stehenden Heeres stützte.

So war der Boden für die Weiterentwicklung des Turkenschauspiels vorbereitet, und findet in zahlreichen dramatischen Werken in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts seinen Niederschlag.

Die Bedeutung der *Robinja* von Hanibal Lucić, dem ersten kroatischen Drama, des Dramas *Soltane* von Gabriel Bounin, die erste französische Tragödie mit einem türkischen Thema, Miguel de Cervantes *El trato*

---

<sup>31</sup> *Turkey oder von yetziger Turcken kirchen geprang, Syten und Leben*, A. Cratander, Basel, 1545

*de Argel* und Jakob Ayrer *Schreckliche Tragedi vom Regiment und schandlichen Sterben des türkischen Kaiser Machumets des Anderen Namens* erheischen ein längeres Verweilen bei ihrer Thematik und der Charakterisierung der Turken. Dieselbe Aufmerksamkeit verdienen Francesco Balbis Tragodie *Mehemet* und Giovanni Francesco Loredanos Lustspiel *La Turca*, das im Jahr 1592 in Venedig aufgeführt und von der Libreria della Speranza veröffentlicht wurde, wie auch Christopher Marlowes *Famous tragedy of the rich jew of Malta*. Lope de Vegas *El cerco de Viena y el socorro por Carlos V* mochten wir ausklammern, da es erst nach der Jahrhundertwende (um 1603—1604) verfaßt wurde.<sup>32</sup>

Das Drama *Robinja* (Die Sklavin 1556) von Hanibal Lucić<sup>33</sup> behandelt die Liebesgeschichte zwischen der von den Turken gefangen genommenen Tochter des kroatischen Banus Vlasko Majer, der im Kampf gegen die Turken gefallen ist, und dem jungem Ritter Derenčin. Robinja wurde während sie im Garten schlief von den Turken entführt und nach Dubrovnik verschleppt, wo sie auf dem Sklavenmarkt von ihrem Verehrer Derenčin befreit wurde. In diesem Drama wird das Bild des Turken in dusteren Farben gemalt, Robinja erzählt, daß sie von den Turken wie von bösen Wölfen (*mrki vuci*) geraubt worden wäre :

*Und jetzt muß ich nackt und bloßfußig  
morgens im Tau und bei Tag im Schweiß mit den Piraten gehen,  
die mich hungernd und gebunden im dunkeln Kleide mit sich fuhren*

Unbarmherzige Harte zeigen auch die Szenen, in denen der türkische Pirat die mit Stricken gebundene Sklavin auf den Markt bringt.

Der Franzose Bounin folgt in seinem Drama *Soltane* (1561) im allgemeinen den geschichtlichen Gegebenheiten bei der Ermordung des Kronprinzen Mustafa.<sup>34</sup> Da aber Bounin im Sinne der antiken Komödie am

<sup>32</sup> Erschien in der Ausgabe *Obras de Lope de Vega publicadas per la Real Academie Española*, Bd. XII, Madrid, 1901, S. 85—116. Falls es sich um das gleiche Werk handelt wie *El Turco en Viena* das als solches nicht überliefert ist, aber von Lope de Vega selbst im *Peregrino en su patria* (1604 „aprobacion“ von 1603) erwähnt wird, mußte es spätestens 1603 bzw. 1604 entstanden sein; Francisc de Rojas Zorillas, *El desafio de Carlos V* (Turkenbelagerung von Wien 1529) wird auf 1635 datiert.

<sup>33</sup> Die zweite Auflage, veröffentlicht Ambrosio Mazoletto im Jahr 1585 in Venedig; der kroatische Text lautet :

*Sad naga i bosa, sila m'je da hoju  
jutrom kad je rosa, i ob dan po znoju  
a gusarima hode kt zimnu i gladnu  
vezanu me vode u ruhu pritannu.*

<sup>34</sup> Vgl. N. Moffan, *Le meurtre exécrable et inhumain comis par Soltan Solymán*, Paris, J. Caveiller, 1556; N. Moffan, *Wie der türkisch Tyrann Solymán ... seinen eltesten Son Mustafa ... mit einem schneeheliche Tod hat lassen umbringen*, Wittenberg, 1556.

Ende jedes Aktes den Chor auftreten läßt, der die Heldentaten Mustafas verherrlicht sind Mustafa und Soliman und die Paschas nur dem Namen nach Türken, ihren Reden nach jedoch Personen einer römischen oder griechischen Tragödie.

Als der Sultan von dem angeblichen Verrat seines Sohnes Kenntnis erhält, läßt ihn Bounin sich in Betrachtungen ergehen, die aus einem griechischen Drama stammen könnten :

*O Dieus, Dieus qu'est ceci? Quel encombre aigrissant  
Me viend de froid peur, ma face apalissant  
Quel gendre de Cérés? Quelle Parque felonne  
Quell'serpenteuse Erynne, ou guerrier Belonne?  
Quell'Nuictaine furie, ou Juppin haut-tonant  
Me viend d'un triste dueil le coeur epoinçonnant?*

Nichts Türkisches enthält auch der Traum Mustafas vom Jenseits. Dann aber läßt der Verfasser Mustafa sich dem mohammedanischen Fatalismus ergeben :

*Sophe nul ne peut fuir par fuitives detorses  
Du prophete destin les ingainnable forces.*

Bemerkenswert ist die Tatsache, daß der Verfasser auf das oft schablonenartige Bild angeblicher türkischer Grausamkeit und Hinterlist verzichtet und zwei ganz entgegengesetzte Charaktere : Mustafa und Soliman auf die Bühne stellt und den tragischen Konflikt auf eine Familientragödie im osmanischen Herrscherhaus und nicht auf eine Auseinandersetzung zwischen einem Christen und Mohammedaner zuruckfuhr.

Die Aufführung der *Soltane* verzeichnete einen großen Erfolg und noch im Jahr 1595 wurde das Drama von der Theatergruppe des Charles Chautron in Frankfurt am Main aufgeführt.<sup>35</sup> Der französische Literaturhistoriker Darmsteter vermutet, daß dieses Stück Racine bestimmt habe, das Drama *Bajazet* zu schreiben<sup>36</sup>, und ein Zeitgenosse vermerkt, es sei „la seule tragédie de ce temps, où l'on trouve de l'action et du mouvement scénique“.<sup>37</sup>

<sup>35</sup> G. Lanson, *Études sur les origines de la tragédie classique en France*, in : *Revue d'histoire littéraire*, 1903, X, S. 214.

<sup>36</sup> A. Darmsteter — A. Hatzfeld, *Le seizième siècle*, Paris, 1893, S. 7: „Cette pièce qui met sur la scène un événement récent de l'histoire de Turquie, semble avoir fourni à Racine l'idée de *Bajazet*“.

<sup>37</sup> Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*, Bd. III, Paris, 1897, S. 275; in der *Histoire du théâtre français*, Paris, 1745, findet man allerdings die kritische Bemerkung, daß das Drama *Soltane* „encore plus monstrueuse tant pour le plan, que pour la versification, et les fentes de bon sens“ seine ausführliche Inhaltsangabe und kritische Stel-

Die bewußte Distanzierung Bounins von den üblichen Epitheten, mit denen die Turken im 16. Jahrhundert oft bedacht wurden, ist wohl auf die Orientierung der französischen Außenpolitik zurückzuführen, wie auch auf eine Reihe von Veröffentlichungen, die das französisch-türkische Bündnis zu rechtfertigen suchten. Es sei vor allem auf Guillaume Postels Werk *Alcorani seu legis Mahometi et Evangelistarum concordiae* (1543) hingewiesen<sup>38</sup>, das er gerade im Jahr 1543 veröffentlichte als die Flotte des türkischen Verbundeten in Marseille landete. Pierre Belon du Mans und Charles Richier ergänzten Postels positive Feststellungen über den Islam und türkische Gebräuche in ihren Werken. Schon einige Zeilen aus Ch. Richiers *Des coutumes et manières de vivre des Turcs* (1540) sind in dieser Hinsicht aufschlußreich: « Les plus sages Turcs, pour garder leurs serfs pour qu'ils ne s'enfuient pas, leur promettent la liberté, laquelle ils leur donnent ainsi comme ils la leur ont promise, sans y faillir. Car les Turcs sont de telle foi que ce qu'ils promettent, ils le tiennent. »<sup>39</sup> Gleichzeitig fehlt es nicht an scharfer Kritik an der „christlichen“ Lebensart.<sup>40</sup>

Dieser Einstellung den Turken gegenüber entspricht auch ihr Auftreten am 12. November 1598 in Saint-Germain-en-Laye bei der Taufe eines königlichen Sohnes. Die „Turken“ sind nicht grimmige Krieger sondern anmutige Liebespaare:

*Nous sommes la troupe infidèle  
Mais ce n'est pas chose nouvelle  
D'en remarquer en cette cour :  
Il y a cette différence  
C'est que nous sommes en creance  
ce que vous estes en amour.*<sup>41</sup>

Zum Unterschied von Bounins *Soltane* atmet Cervantes Komodie *El trato de Argel* (1580), vermutlich das früheste Schauspiel des großen spanischen Schriftstellers, noch ganz den intoleranten Geist der „reconquista“. Dieses ist verständlich, wenn wir einen Blick auf die zeitgenössischen spanischen „Turcicas“ eines Diego de Fuente, Petro de Salazar,

---

lungnahme zum Drama bringt C. D. Rouillard, *The Turk in the French history, thought and literature* (1520–1660), Paris, 1938, S. 426–430; J. Venema, *La Soltane, Trauerspiel von Gabriel Bounin*, Marburg, 1888, S. 8–47.

<sup>38</sup> Vgl. auch C. Gollner, a. a. O., Nr. 809, H. Haas, *Das Bild Mohammeds im Wandel der Zeiten*, in: Zeitschrift für Missionskunde und Religionswissenschaft, 1916, Nr. 31.

<sup>39</sup> C. Richier, a. a. O., S. 19

<sup>40</sup> G. Atkinson, *Les nouveaux horizons de la renaissance française*, Paris, 1935, S. 211–220.

<sup>41</sup> M. Paquot, *Les étrangers dans les divertissements de la cour de Beaujoyeux à Molière* (1581–1673), Bruxelles, 1932, S. 44.

Jeronimo de Costiol und Fray Raimundo de Echeguiar <sup>42</sup> werfen und außerdem in Betracht ziehen, daß im Jahr 1575, als Cervantes heimkehren sollte, das Schiff von Korsaren aufgebracht wurde und er fünf Jahre lang in algerischer Sklaverei schmachten mußte. Eben diese Jahre schwerster Prüfung beschreibt er in der *Comedia llamada el trato de Argel*. Er versucht Philipp II. für den Kampf gegen das Osmanische Reich zu gewinnen von des angeblichen Gebrechen Cervantes mit Überheblichkeit spricht :

*Haz, ¡ oh buen rey!, que sea por ti acabado  
lo que con tanta audacia y valor tanto  
fué por tu amado padre comenzado.  
El sólo ver que vas pondrá un espanto  
en la bárbara gente, que adivino  
ya desde aquí su pérdida y quebranto* <sup>43</sup>

Die Charakterisierung der türkischen Armee als „unbekleidet und schlecht bewaffnet (desnuda, mal armada), die schon bei einer Kriegserklärung vor Schreck kapitulieren wurde (que adivino ya desde aquí su pérdida y quebranto) steht im offenen Widerspruch zu den geschichtlichen Tatsachen und zahlreichen zeitgenössischen Publikationen mit absolut positiven Wertungen der türkischen Kriegsmacht. Ansonsten finden sich nur Charakterisierungen der Turken in Form von Klagen und Beschimpfungen im Munde der gefangenen Christen. <sup>44</sup>

Nicht besser kommen die Turken in den Dramen Lope de Vegas davon. Griswold Morley und Richard W. Tyler zählen allein 57 Turken und 10 Turkinnen in den *Dramen Lope de Vegas* auf. <sup>45</sup>

Eine wesentlich andere Sprache wie Cervantes gebraucht Jacob Ayrer, wenn er über Mohammed II. spricht. Man muß allerdings Ayrer zugute halten, daß nicht das Drama Shakespeares sein Vorbild war, sondern das ältere „chronicle play“, die „history“, mit graßlichen Bluttaten, deren Darstellung auf der Bühne sich damals nicht nur in England sondern auch Italien einer steigenden Beliebtheit erfreuten. <sup>46</sup> Diesen melodramatischen Tendenzen entsprach die Eroberung Konstantinopels (1453), die Ayrer in der *Schrecklichen Tragedi vom Regiment und schändlichen*

<sup>42</sup> J. Simón Díaz, *Cien fichas sobre... Los Turcos* (III), Madrid, 1959.

<sup>43</sup> Miguel Cervantes Saavedra, *Obras completas*, Madrid, 1956, S. 117–118.

<sup>44</sup> *Ebenda*, S. 118.

<sup>45</sup> S. Griswold Morley-Richard W. Tyler, *Los nombres de personajes en las comedias de Lope de Vega. Estudio de onomatología*, parte II, Valencia, 1961, S. 655–656, 697.

<sup>46</sup> R. F. Arnold, *Das deutsche Drama*, München, 1925, S. 1925; K. Schmidt, *Jakob Ayrer, ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Dramas*, 1851.

*Sterben des türkischen Kaiser Machumets des Andern Namens* behandelt.<sup>47</sup> Es fehlt hier nicht an Mord- und Brandszenen, doch kommt Mohammed II. gar nicht schlecht davon. So zeigt uns der dritte Akt Konstantinopel nach einem Jahr türkischer Herrschaft. Die Kaufleute seufzen unter dem türkischen Joch, andere aber wie der Bauer Jahn wünschen sich keinen andern Herrn als Mohammed II. Auch Johannes Maria „der türkischen Keisers Sohn Perceptor“, der in Deutschland und Welschland studiert hat, urteilt in folgenden Worten über ihn:

*Der Keiser hat ein solchen Sinn  
Daß er Künstler und gelehrte Leut  
Zu sich lest bringen gar von weidt  
Und gibet inen reichen solt  
Hat sie lieb für Silber und Goldt.*

Diese gehobene Stellung von Künstlern und Gelehrten im Osmanischen Reich unterschied sich von der untergeordneten Stellung von zahlreichen Gelehrten an europäischen Fürstenhöfen.

Den Ansatz zu einem historischen Drama, dem man mit einer gewissen Spannung folgt, machte zu gleicher Zeit der Arzt Tobias Kober aus Gorlice in seiner *Tragödie von dem rittermäßigen Helden Christoph von Zedlitz* (1595), der bei der Belagerung Wiens (1529) kämpfte.<sup>48</sup> Um den Helden Zedlitz die Möglichkeit zu bieten, sich auszuzeichnen, muß Kober auch seinem türkischen Gegner Mut und Kriegserfahrung zubilligen. Eine bedeutende Rolle spielt der berühmte Ibrahim Pascha, der den Sultan bittet zu erwägen, daß er nicht Weiber sondern Ritter vor sich habe. Der Wunsch, mit einem solchen Ritter zu sprechen, geht bald in Erfüllung. Bei einem Ausfall gerät der Fähnrich Christoph Zedlitz in türkische Gefangenschaft. Er weiß aber die Feinde durch Tapferkeit zu beeindrucken und erhält schließlich die Freiheit.<sup>49</sup>

Obwohl Paul Pantzer in seiner *Tragoedia von den dreyzehn türkischen Fürsten von Ottomano an, als der Wurtzel des erschrocklichen türckischen Reichs, biß auff jetzig regierenden Amurathen* (1595)<sup>50</sup> 131 Personen

<sup>47</sup> Veröffentlicht in der Serie des *Literarischen Vereins*, Bd. 77, Stuttgart, 1865, C. Reuling, *Die komische Figur in den wichtigsten deutschen Dramen bis zum Ende des 17. Jahrhunderts*, Stuttgart, 1890, S. 89–90; vgl. Wolf, *Zur Kenntnis der Quellen* von J. Ayres *Schauspielen*, Berlin 1875, S. 16–17; W. Gerstenberg, a. a. O., S. 57–59.

<sup>48</sup> Das Stück erschien erst in lateinischer Sprache unter dem Titel *Sol sive Marcus Curtius*; vgl. auch: W. Linck, *De praeparatu ad bellum turcicum* (1560)

<sup>49</sup> H. Holstein, *Die Reformation im Spiegelbild der dramatischen Literatur des 16. Jahrhunderts*, in: *Schriften zur Reformationsgeschichte*, Bd. 14/15, Halle 1880, S. 262, W. Gerstenberg, a. a. O., S. 55.

<sup>50</sup> Veröffentlicht von Georg Gunpenbach in Tübingen (1595); vgl. P. Menge, *Die Turkenfrage bei Durer, Sachs und Luther im Deutschunterricht der Prima*, in: *Socrates*, 1916, Nr. 70,



aufzutreten läßt, tragen sie zur Charakterisierung der Turken nicht wesentlich bei. Das Drama selbst besteht aus 22 ohne inneren Zusammenhang aufeinander folgenden Akten, in denen den Zuschauern aber die Geschichte des Osmanischen Reiches veranschaulicht wird. Als Endergebnis dieser revueartigen Schau blieb der Zuschauer doch beeindruckt von dem imposanten Machtzuwachs des Osmanischen Reiches.

Ebenfalls nicht befangen von religiösen Vorurteilen, läßt Francesco Balbi in seiner Tragedia *Mehemet* (um 1590) einen männlichen Krieger als den Eroberer von Konstantinopel auf die Bühne treten und wie ein Troubadour um Anna, die Tochter des Paolo Erizzio werben. Um seine Macht zu veranschaulichen, ruft er aus :

*Chi resiste a Mehemet?  
L'Armeno, il Perso  
L'Albanese, il Valacco, il Transilvano...<sup>51</sup>*

Ein ähnliches Thema behandelt Giovanni Francesco Loredano in seiner Komödie *La Turca* (1592), in der ein Türke nach Messina kommt, um seine Frau freizukaufen. Er muß aber dann von Famelica erfahren, daß sie sich weigert mit ihm Heim zu ziehen — nicht weil er ein Türke ist, sondern weil er zu alt sei. Frei von kirchlichen Hemmungen hat Francesco Loredano in den Mittelpunkt der Komödie eine Türkin und einen Türken gestellt. Sie ist klug und schön, er linkisch und ungeschickt. Es werden also Charaktereigenschaften von Vertretern desselben Volkes einander gegenübergestellt, und nicht, wie es auf der deutschen und spanischen Bühne üblich war, die Tugenden der Christen den frei erfundenen Lastern des Turken gegeneinander abgewogen.

So erklärt Tutio : „Credi tu, che tra Turchi nou si ritrovino huomini da bene?“<sup>52</sup> Fr. Loredano macht allerdings gelegentlich auch Betrachtungen wie :

*Essendo la maniera dell'Italiano di piu dolce sangue  
Che quella del Turco, una che sia di buon natura  
Con poca fatica può dargli satisfatione...*

---

S. 198—208 ; B. Kämll, *Die Turken in der deutschen Literatur bis zum Barock und die Sultansgestalten in Türkendramen Lohensteins*, Kiel, 1935 (Diss.) ; G. Schreiber, *Das Turkenmotiv und das deutsche Volkstum*, in : *Volk und Volkstum*, 1938, S. 9—54.

<sup>51</sup> Fr. Balbi, *Mehemet II*, Tragedia inedita, Venezia 1801.

<sup>52</sup> *Ebenda*, S. 12.

L. Bubech kennzeichnet Marlowes *Famous Tragedy of the rich jew of Malta* als, „un drame dans lequel l'ivresse de la vengeance, chez un homme d'une race opprimée atteint une grandeur sauvage".<sup>53</sup> Barabas, ein viel vollendeterer Shylock als Shakespeares *Merchant of Venice*, soll von den Malteserrittern getötet werden, wird aber dann über die Mauer geschleudert, wo er von den Turken geborgen wird, die eben die Stadt belagern. Als die Malteser um Aufschub und Herabsetzung des großen Tributes bitten entgegnet Selim hochmutig :

*I wish, grave governor, t'were in my power  
to favour you, but 'tis my fathers cause  
Wherein I may not, I dare not dally...<sup>54</sup>*

Barabas verrät dann den Turken einen geheimen Eingang in die Festung und als Entgelt wird er zum Gouverneur von Malta eingesetzt. Nun richtet sich sein Zerstörungstrieb gegen alles, was seinem Reichtum nicht dient, also auch gegen die Turken. Das ganze türkische Heer soll in die Luft gesprengt und die Paschas in einen Schwefelpfuhl gesteckt werden. Doch die Malteserritter dringen von neuem in die Stadt ein und retten die türkischen Großen, die im Mittelpunkt des Geschehens stehen, während das Volk nur als ihr williges Werkzeug und Bühnendekor erscheint.

Wie bei Bounin verlagern sich hier die Wertakzente auf menschliche Schwächen, den Geiz und die Grausamkeit des Barabas, denen positive Charakterzüge der Malteserritter und der türkischen Paschas entgegengehalten werden. Es bildet sich so eine gemeinsame Front der Malteser und Turken gegen den Vertreter einer geknechteten Rasse, Barabas.

Auch in Marlowes Drama *Tamburlaine the Great* erscheint der türkische Sultan Bajazeth, „emperor of the Turks, Soldan of Egypte" als ein edler Herrscher.

Die *Türkische Triumph-comoedia*, die vom Engländer John Spencer öfters in Deutschland aufgeführt wurde können wir leider nur erwähnen. Es handelt sich um Peeles verlorenes Drama *The Turkish Mahomet and Hyrin the fair Greek* (1594).<sup>55</sup>

Shakespeare hat sich ebenfalls den positiven Eigenschaften der Türken nicht verschlossen. Einige Zitate aus den Dramen Shakespeares

<sup>53</sup> L. Bubech, *Histoire générale illustrée du théâtre*, Bd. III, Paris, 1932, S. 32.

<sup>54</sup> *Marlowes Plays and poems, edited and introduced*: M. R. Ridley, London, 1958, S. 167.

<sup>55</sup> J. Bolte, *Das Danziger Theater im 16. und 17. Jahrhundert* in: *Theatergeschichtliche Forschungen*, Bd. XII, 1885, S. 37.

belegen diese Feststellung. Im Drama *Heinrich IV.* (1591—1592) sagt Jeanne d'Arc zu Sir William Lucy :

*The Turk, that two — and — fifty kingdoms hath  
Writes not so tedious style — as this*<sup>56</sup>

In *Merchant of Venice* (1596—1597) laßt Shakespeare den Dogen menschliche Regungen der Turken und Tataren erwähnen :

*And pluck commiseration of his state  
From brassy bosoms and rough hearts of flint,  
From stubborn Turks or Tartars, never trained  
To offices of tender courtesy*<sup>57</sup>

Im Werke Shakespeares finden sich aber auch Anspielungen auf die Turken, um eine charaktermäßige Wendung zum Schlechten prägnanter erscheinen zu lassen, wie : „Well, and you be not turned Turk, there's no more sailing by the star“<sup>58</sup> und in den *Merry wives of Windsor* (1599) schildert Pistol, einer der Diener Falstaffs, einen zweiten Nym : „Base Phrygian Turk...“<sup>59</sup>

Was Shakespeare über die Turken dachte und schrieb ist nicht in ein starres Schema einzugliedern, sondern entspricht seinem Bestreben den Menschen dramatisch zu gestalten.



Aus den Betrachtungen zum „Türkendrama“ des 16. Jahrhunderts kann der Dialog nicht ausgeschlossen werden, da zu dieser Zeit die Grenzen zwischen Dialog und Drama nicht genau festgelegt werden können. Man betrachtete auch Dialoge schon als Dramen, da sie mit verteilten Rollen vorgetragen wurden und zum Schluß den Beifall des Publikums forderten. Oft wird ein Gespräch über die Zeitverhältnisse auch von drei Personen geführt.

Noch ganz im Banne der erbitterten Kämpfe um Rhodus stehen die „Lamenti“ in denen der „gran mastro di Rodi“ in Dialogform die Fürsten um Hilfe bittet :

*O re di polonia, o gran re dongaria  
O re di datia, scotia e dinglittera  
O bossina, almania e valachia  
Perche non maiustati in tanta guerra...*<sup>60</sup>

<sup>56</sup> *Complete Works of William Shakespeare*, London-Glasgow, o J., S. 592

<sup>57</sup> *Ebenda*, S. 696.

<sup>58</sup> *Much ado about nothing* (1598—1599), S. 154.

<sup>59</sup> *Ebenda*, S. 53.

<sup>60</sup> Vgl. dazu A. Medin, L. Frati, *Lamenti storici dei secoli XIV—XVI*, 4 Bde., Bologna, 1887—1889.

Der Appell an den „re di valachia“ laßt auf den Widerhall der Kampfe Stefans des Großen (1457—1504) gegen die Turken auch in den breiten Volksmassen Westeuropas schließen. Wie die Ordensritter auf Rhodus hatte aber auch Stefan der Große vergeblich auf Hilfe von den europäischen Fürsten gewartet.

Von größerem Wert als die „Lamenti“ ist für die Charakterisierung der Turken das stoffreiche Gespräch *Mich wundert, daß kein Geld im Land ist*, das von drei Landstreichern Schielin, Zingk und Psittqueus geführt wird. Schuld an der allgemeinen Verarmung sind nach dem Verfasser Eberlein von Gunsburg die Ausgaben für die Feldzüge gegen die Turken, die ihre Untertanen nicht ubler als die christlichen Fürsten behandeln.<sup>61</sup> Das Gespräch ist reich an humoristischen Streiflichtern und frischen kritischen Beobachtungen.

Der eindrucksvolle türkische Sieg bei Mohács (1526) ließ neue Warnrufe erschallen. Bemerkenswert ist, daß in dem *Türkenbuchlein* die Niederlage von Mohács nicht als ein sinnloser Zufall betrachtet wird, sondern auch die Frage nach der Ursache dieses entscheidenden Ereignisses aufgeworfen wird.<sup>62</sup>

In Form eines Gesprächs zwischen einem Einsiedler, einem Ungarn, einem Turken und einem Zigeuner werden hier die politischen Verhältnisse und die ganze Zeitlage, die abzustellenden Mißbrauche, die notwendige Besserung der Sitten und die erforderlichen Maßnahmen erörtert. Der Einsiedler will vor allem dem deutschen Volk das Gewissen schärfen, der Ungar politisiert, während der Turke in dem satyrischen Dialog mit schadenfroher Genugtuung von den sozialen Mängeln und politischen Fehlern in Ungarn und Europa spricht, die den Türken die Siege leicht machen. Diese Fehler sind: die Faulheit des Adels, die infolge des bösen Regiments des ungarischen Königs entstehende allgemeine Armut, das lasterhafte Leben der Geistlichkeit, Sittenverderbnis, die Uneinigkeit der Ungarn, der Hispanier, Engländer, des Franzosen böse Art, sowie der Hochmut der Päpste. Aus resignierter Verzagtheit wird angeraten, sich dem Turken zu ergeben, und sein segensreiches Regiment gerühmt. So versichert der Turke: „Mein herr Keyser hat den Christen auch lassen zu sagen, wo jre lande durch jn eröbert werden, wölle er jn fast gut recht und gemein friden erhalten, statlicher dann jre Christliche regenten vil jar bisher getan...“

<sup>61</sup> E. A. Berger, *Die Sturmtruppen der Reformation*, S. 61, 244, 250.

<sup>62</sup> *Turken puechlein*, 1522.

Nach der Niederlage von Mohács belagerten die Turken Wien (1529) und drohten mit einem Einfall nach Deutschland. Das Interesse an der Turkenfrage wird zur „Turkenfurcht“, die die öffentliche Meinung immer mehr in ihren Bann schlägt. So tritt auch in dem Vorspiel *Von Wohl und Wohlstand eurer löblichen Eidgenossenschaft* ein Bote aus Ungarn auf und ersucht um Hilfe gegen die Turken. Die Schweizer lehnen aber ab, die Kirchenfürsten sollen helfen.<sup>63</sup>

Man war bestrebt den türkischen Vormarsch vor allem durch diplomatische Aktionen zu hemmen. Im Jahr 1530 wurde eine stattliche Gesandtschaft nach der Türkei abgefertigt, der auch der Kroatene Benedikt Kuripecić als „Lateinischer Tolmetsch“ angehörte. Auf der Hin- und Rückreise hat Kuripecić Aufzeichnungen in Tagebuchform gemacht, die er im Jahr 1531 zum erstenmal veröffentlicht.<sup>64</sup> In der Vorrede hebt der Verfasser hervor, daß er sein „Itinerarium“ schreibe, damit die Deutschen die große Macht der Turken kennen lernen sollten und abstehen mögen, einen solch mächtigen Feind zu verachten. Dieser interessante Reisebericht fand seinen literarischen Niederschlag in der Disputation oder *Besprech zweyer Stallbüben*, die Heinrich Steiner im selben Jahr in Augsburg veröffentlichte. Die „Stallbuben“ geben ihrer Unzufriedenheit über die Saumseligkeit der christlichen Fürsten Ausdruck.<sup>65</sup>

Ebenfalls in Dialogform, erschien im folgenden Jahr die Zeitung *Von zweyen Turcken newlich gefangen was sie gefraget worden, und geantwortet haben*.<sup>66</sup> Es werden hier 43 Fragen und Antworten über die türkischen Kriegsrüstungen und den Verlauf des Feldzuges in Ungarn dem Leser bekannt gemacht. Nach diesen Aussagen bestand das türkische Heer aus 200 000 Mann, aber nur aus 80 000 die Kerntuppen.

Der Versuch „Newe Zeitungen“ zu dramatisieren, schien bei ihren Lesern Anklang gefunden zu haben, denn im Jahr 1533 veröffentlichte ein süddeutscher Buchdrucker *Der Landfarer mit eym franckfurter Maßkrom*.<sup>67</sup> Die Broschüre enthält ein Gespräch zwischen einem Poeten, einem Studenten, einem Landpfarrer und einem Landsknecht. Bei „einem roten wein“ tauschen sie ihre Meinungen aus. Der Kriegsmann, der im osmanischen Heere gedient hatte, erzählt von: „des turk. Kaisers Kriegsstaat“, und „Der Turken ursprung“.

<sup>63</sup> C. Reuling, *Die komische Figur in den wichtigsten deutschen Dramen bis zum Ende des 17. Jahrhunderts*, Stuttgart, 1890, S. 39.

<sup>64</sup> B. Kuripecić, *Itinerarium-Wegraysz Kun. May. pottschaft gen Constantinopel*, 1531.

<sup>65</sup> Ders, *Ein Disputation oder Besprech zweyer Stallbüben*, 1531.

<sup>66</sup> Erschienen 1532 ohne Angabe des Druckortes.

<sup>67</sup> Erschienen 1533 ohne Angabe des Druckortes.

Nach dem Vorbild des Turkenbuchsleins wird auch in *Ein Comedi zwischen dreyen personen so der Turkischen Keyser macht, kriegswesen... anzeygen*<sup>68</sup> die soziale, politische und militärische Lage in der Türkei und den andern europäischen Staaten erörtert. Einer der drei Gesprächspartner, der „Turk“, zieht einen Vergleich

*Damit sie unterdrucken iren nderthan  
Un hart beschweren den gemeinen man  
Haben sie nicht ein zeit gefurt ein leben  
Dadurch sie gäntz mutwillig habē gebē  
Das Hungerland in des Turcken gwalt?  
Warlich die untrew hat irē herrn bezalt*

Vergebens sucht man nach solcher Kritik in der *Narratio de colloquio Imperatoris Turcici cum mercatore Germano* (1560)<sup>69</sup>; es ist nur ein dialogisch geformtes literarisches Produkt, in dem die Handlung und Entwicklung der Charaktere gänzlich fehlt und das die Turken als Menschen kaum hervortreten läßt. Beide Dialogi münden in die ausgefahrenen Gleise der apologetischen Literatur des 16. Jahrhunderts, in denen den Turken nur die Rolle eines Gegenspielers zugedacht ist, um die Überlegenheit des Spaniers oder des „mercator germanus“ zu veranschaulichen.<sup>70</sup>

Besonders groß ist der Widerhall der Siegesbotschaft von Lepanto (1571).<sup>71</sup> In einem wahren Taumel der Begeisterung wurden Oden, Romanzen und Dramen verfaßt, Deutschland und Frankreich mit Übersetzungen von „Avvisi“ überschwemmt. „Le muse, che stavano retireate, meste, solinghe et tacite sono in questi avventurosi giorni uscite fuori plene di gioia e di spiriti divini, e da ogni parte si sentono nuovi Appolli, novi Orphei, e nuovi Arrioni a cantare himni, cantici e carmi in ogni idioma e matèira con somme diletto e maraviglia di ascoltarni“ schreibt Benedetti Rocco.<sup>72</sup>

<sup>68</sup> Erschien 1542 ohne Angabe des Druckortes.

<sup>69</sup> In deutscher Sprache im Jahr 1560 von Merten Dolgen aus Erfurt unter dem *Neue zeytung, welche ein Teutsches Kaufmann von Constantinopel einem gutem Freund zugeschrieben hat von einem gesprach so zwischen dem Turkischen Keyser und einem Teutschen Kaufman gehalten* ... veröffentlicht.

<sup>70</sup> Gedruckt im Jahr 1566 „en Alcalá de Henares en Casa de Sebastian Martinez“.

<sup>71</sup> D. Tassolo, *I trionfi, feste et livree fatte dalli Signori Popolo Romano ... nella felicissima honorata entrata dell'illustrissimo Signor Marcantonio Colonna*. Venezia, 1571.

<sup>72</sup> Benedetti Rocco, *Ragguaglio delle allegrezze, solenita e feste fatte in Venetia per la felice vittoria*. Venezia, Perchaccino, 1571, Bl. 5; T. Bulgarelli, *La Battaglia di Lepanto e il giornalismo romano del cinquecento*, in *Accademie e biblioteche d'Italia*, XXIX, 3–4, Roma, 1961; Molmenti, *La battaglia di Lepanto nell'arte, nella poesia, nella storia*, in: *Rivista Marittima*, II, 1898, S. 220–236; G. A. Quarti, *La battaglia di Lepanto nei canti popolari dell'epoca*, Mailand, 1930; Venedig, 1935; A. Soranzo, *Relazione della Battaglia di Lepanto dell'anno 1571*, Venedig, 1852; D. Urbani, *Lepanto MDLXXI*, Venedig, 1866.

In dieser Stimmung gesellt sich zum berechtigten Stolz auf den erlangenen Sieg zuweilen auch der Spott über den besiegten Gegner, dem die Folgen seiner Niederlage in Dialogform vorgehalten wurden. Selbst aus der Unterwelt steigen verschiedene Personen auf, um den Sultan Selim in nicht sehr gewählten Worten zu tadeln. Es sei auf Vergelli da Camerinos *Littera venuta da l'inferno a Selim gran Turco, mandata da Sultan suo padre*<sup>73</sup> hingewiesen. Francesco Aquilarius läßt den Kriegsgott Mars auftreten, um Selim eine vernichtende Philippica zu halten.<sup>74</sup> Im *Dialogo sopra la miracolosa vittoria ottenuta dall'armata della Santissima Lega Christiana contra la Turchesca* des Fra Bartolomeo Meduna<sup>75</sup> und in der spanischen *Comedia de la batalla naval*<sup>76</sup> tritt besonders kraß die überschwängliche Siegeszuversicht über die Türken zu Tage.

Resigniert bemerkt der Dichter Giacomo Badoero zu diesem Siegestaumel :

*Venezia acquisita gloria e perde regni  
Franza dorme, dorme Austria e tuti dorme ...*

Nach der Schlacht von Lepanto wurden die Siege Michaels des Tapfern von seinen Zeitgenossen mit der größten Begeisterung gefeiert. Seine Heldentaten werden gewertet, ihre Tragweite erwogen und erörtert. Über die Tagesereignisse, die bald vergessen werden, erhebt sich der Waffenruhm Michaels des Tapfern. Ohne die Fürsten der christlichen Liga zu erwähnen, stellt der Grieche Stavrinus in einem Heldenepos, in dem auch vom Dialog Gebrauch gemacht wird, die Kämpfe Michaels des Tapfern als eine Kraftprobe mit dem mächtigen Osmanischen Reich dar. Mit Sorgen und Bangen wurden die Kämpfe Michaels des Tapfern verfolgt, und diese Gefühle fanden in „Newen Zeitungen“, „Avvisi“, Heldenliedern und Volksdichtungen ihren Ausdruck, die wohl auch das Menschenbild des 16. Jahrhunderts zu konturieren helfen, doch als nicht dramatische Erzeugnisse hier nicht behandelt werden können.<sup>77</sup>



Aus diesen theatergeschichtlichen Betrachtungen ergibt sich kaum ein einheitlich geprägtes Bild der Turken auf den deutschen, französischen, italienischen, spanischen und englischen Bühnen des Cinquecento,

<sup>73</sup> Den seltenen Druck konnten wir in Harward Univ. Library, Cambridge Mass. (Ott. 199.9) ermitteln.

<sup>74</sup> Fr. Aquilarius, *Elegia in qua Mars loquitur ad Selinum Turcorum regem*, Venezia, 1572.

<sup>75</sup> Venezia 1572.

<sup>76</sup> *Biblioteca de autores españoles*, Bd II, 1848.

<sup>77</sup> Die zeitgenössischen Drucke über Michael den Tapfern sind erfaßt von C. Gollner, *Michael der Tapfere im Lichte des Abendlandes*, Hermannstadt, 1943.

doch zeigen die Turkenschauspiele dieser Epoche, welche Wandlungen die Auffassung der Turkenfrage in Europa gemacht hat. Vor allem im deutschen Fastnachtsspiel steht man zunächst den Turken unbefangen und sorglos gegenüber. Diese Stimmung der Geborgenheit, die Albrecht Durers Strichatzung „Die große Kanone“ vermittelt, schwindet nach der Schlacht von Mohács (1526) und der ersten Turkenbelagerung von Wien (1529), und jetzt spricht aus den Tragodien der bittere Haß gegen die Unglaubigen. Aber militärische Mißerfolge und die widersprechende Haltung des Luthertums den Turken gegenüber erzeugen Kleinmut und Verzagtheit, was mit dem Zurücktretten religiöser Deutungen der türkischen Waffenerfolge allmählich zur Bewunderung der Turken führt. Diese Entwicklung ist besonders in Frankreich und England augenscheinlich, wo sich in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts wirklichkeitstreueren Tendenzen im Turkenschauspiel durchsetzten.



# LA LANGUE NÉO-GRECQUE DANS L'ÉVOLUTION DE LA LITTÉRATURE BYZANTINE ET NÉO-HELLÉNIQUE

par E. KRIARAS

(Thessalonique)

A Byzance le problème de la langue comme organe littéraire a son origine dans la période alexandrine et dans les temps gréco-romains. Nous savons que dès l'époque alexandrine et jusqu'à la fondation de l'Empire byzantin, la langue grecque appelée « la koinê » est normalement utilisée dans le parler usuel, mais très rarement dans des écrits littéraires ou autres. Il faut toutefois souligner que l'Eglise à ses débuts se servit d'une langue simple, fondamentalement différente à plusieurs égards de la langue attique ou atticisante. Ce sont certainement les papyrus d'Égypte, notamment ceux qui furent écrits par des gens non cultivés, qui nous donnent la forme la plus exacte de cette langue.

Pendant les premiers siècles byzantins, l'Etat nouveau continuant l'Etat romain, c'est la langue latine qui prédomine dans les services publics. C'est en 535 seulement que l'empereur Justinien se trouve dans l'obligation de reconnaître comme langue officielle la langue « commune » une langue qui par ses caractères principaux constitue la base de la langue, néo-hellénique. Mais parmi les écrivains de cette première époque de Byzance, rares sont ceux qui se servent de cette langue commune. Il est vrai que Jean Malalas, grec d'origine syrienne, écrit dans cette langue sa chronique universelle, se servant de formes et de mots qui s'éloignent

---

Exposé présenté dans le cadre des réunions scientifiques organisées à Bucarest, à l'occasion du 1<sup>er</sup> Centenaire de son Université (14–19 octobre 1964).

REV ETUDES SUD-EST EUROP., III, 1–2, p. 155–164, BUCAREST, 1965

considérablement des règles attiques. L'évêque Leontios, auteur de la *Vie de Saint-Jean le Miséricordieux*, suit lui aussi une tendance analogue. Constantin Porphyrogénète d'autre part, auteur d'œuvres encyclopédiques entre autres, considère efficace l'emploi d'une langue grecque moins archaisante, espérant trouver ainsi une plus large audience. Il est évident que ces écrivains, pour ne citer qu'eux, se servent d'une langue commune médiévale qui varie selon leur connaissance du grec ancien et leur instruction générale, selon leur propre cas et leurs intentions d'écrivain. Il faut toutefois noter que l'on constate dans certains genres littéraires précis, ayant besoin d'un instrument linguistique plus simple, l'emploi d'une forme de langue moins archaisante. Je pense aux genres suivantes : 1) la « chronique universelle », fournissant des histoires universelles, écrites par des gens d'Eglise, ou d'autres personnes de culture insuffisante ; 2) les « Vies de saints », genre largement cultivé, très estimé du grand public et qui naturellement cherchait pour s'exprimer une langue plus ou moins simple ; 3) la production encyclopédique, du dixième siècle surtout, qui préfère cette langue moins archaisante, pour mieux se faire entendre ; 4) l'hymnographie ecclésiastique, qui atteint son point culminant avec l'œuvre de Romanos le Mélode, un poète du sixième siècle éminemment doué, bien que son exemple dans l'emploi de la langue ne fût pas suivi par les poètes ultérieurs de l'Eglise.

Je dois insister sur les raisons qui ont poussé tous ces écrivains dans l'emploi d'une langue plus simple. L'évêque Leontios, récemment cité, nous dit qu'il emploie cet idiome pour pouvoir être utile aux illettrés de ses lecteurs. C'est pour le même motif que l'empereur Constantin Porphyrogénète en vient à l'utilisation de cette langue plus simple. Un autre écrivain du onzième siècle, Kékauménos, avoue, quant à lui, que c'est par ignorance qu'il eut cette préférence.

De l'autre côté, la langue archaisante, par ses excès et par son large emploi dans la littérature byzantine, eut pour résultat néfaste de créer la très célèbre diglossie byzantine ; une diglossie qui eut hélas ! un prolongement jusque dans la vie intellectuelle néo-grecque. On peut nommer, parmi les représentants éminents de cette tendance archaisante les grands Pères de l'Eglise du quatrième siècle, Procope et Agathias, historiens importants du sixième siècle, Jean Damascène, théologien et poète de la fin du huitième siècle, Théodore du Stoudion, théologien également et poète du huitième et début du neuvième siècle, Photios et Aréthas, hommes de lettres et éminents philologues du neuvième et du début du dixième siècle. Mais c'est surtout en la personne du philosophe et historien du onzième siècle Michel Psellos que la tendance archaisante trouve un défenseur

trop zélé qui eut une grande influence sur les écrivains qui suivirent ; ce fait eut des conséquences pour la diglossie qui continua à s'accroître. Ainsi, les initiatives précédentes pour l'emploi d'une langue plus simple s'interrompirent brusquement.

Néanmoins, dès le douzième siècle nous nous trouvons de nouveau devant une langue moins archaïsante et mieux définie et qui commence dès lors à revendiquer droit de cité dans la littérature. Des facteurs divers et apparentés rendirent plus facile cette apparition. C'étaient la baisse du niveau de l'enseignement après la prise de la capitale byzantine par les Francs en 1204, la décadence politique, en général, en pays grec, l'affaiblissement de la tradition savante dans le domaine de l'administration et de l'Eglise. A ces facteurs s'ajoutait l'exemple des étrangers, notamment celui des Francs, qui depuis quelques temps commençaient à se servir de leur langue vulgaire et parvenaient à créer leur littérature nationale.

C'est ainsi qu'après 1100 nous nous trouvons face à deux tendances linguistiques des écrivains byzantins, maintenant plus apparentes : la tendance archaïsante et la tendance démotociste, je veux dire favorable aux formes vulgaires. Il est certain que la littérature savante continue à jouir d'une autorité absolue et d'une grande prépondérance. Il faut ajouter qu'un esprit national commence à s'infiltrer dans quelques œuvres de l'époque. Mais la tendance plus vivante, celle qui favorise un emploi, plus conscient, sinon toujours conséquent, de la langue plus simple trouvera maintenant des représentants qui sont dignes de notre attention. Les œuvres de Théodore Prodromos du douzième siècle, *la Chronique de la Morée*, qui nous décrit la situation du Pépolonnèse aux temps de la conquête franque, ainsi que d'autres textes de genres divers (romans, satires, etc.) accentuent considérablement la tendance vers l'emploi de la langue néo-grecque, déjà définitivement formée dans la bouche du peuple et demandant avec insistance son accès dans la littérature. Cette nouvelle koiné des temps byzantins, qui dans ses éléments fondamentaux, n'est autre que la langue néo-grecque, présente des particularités dans le domaine de la prononciation, de la morphologie, du vocabulaire et de la syntaxe en comparaison avec la langue austère et archaïsante. La syntaxe devient plus simple dans la mesure où la subordination cède à la juxtaposition ou la coordination. Le vocabulaire donne à la langue de l'époque une couleur un peu spéciale. Ce vocabulaire provoque un important renouveau par la création des dérivés et des mots de provenance latine. Car les croisades ont eu des répercussions sensibles dans la formation du vocabulaire de la langue populaire. Les mots italiens, surtout vénitiens, qui s'introdui-

sent maintenant dans la langue sont vraiment nombreux si on les compare aux mots tures ou aux mots slaves qui ne représentent qu'une minorité insignifiante. L'influence italienne s'est fait sentir dans les régions qui ont connu très tôt la conquête vénitienne. Nous observons également une influence française, à Chypre surtout, à l'époque de la domination franque, mais elle est minime dans le domaine de la langue.

Parallèlement à cette évolution, certains événements politiques conduisirent à une décentralisation linguistique ; d'où la formation d'idiomes qui deviendront des organes littéraires propres à exprimer une nouvelle réalité linguistique, riche de promesses. Si nous laissons de côté des œuvres plus modestes du douzième, du treizième et du quatorzième siècles nous sommes obligés de diriger notre attention vers la création littéraire qui apparaît à Chypre et surtout en Crète c'est-à-dire des pays qui de bonne heure se trouvèrent séparés du socle byzantin et subirent des influences étrangères fécondes et purent donner naissance à une littérature digne d'intérêt. Ainsi, tandis qu'à partir du onzième siècle nous constatons une intensification de la diglossie médiévale, diglossie qui, en substance, ravale la création littéraire, on assiste à Chypre et en Crète tout le long des seizième et dix-septième siècles à l'apparition d'œuvres lyriques, épiques, théâtrales, qui constituent les premières créations importantes de la Grèce moderne. Je me borne à mentionner les poèmes d'amour chypriotes, qui dans leur majorité sont des traductions de poèmes de Pétrarque et d'autres poètes italiens pétrarquais de l'époque, le roman épique rimé «Erokritos » de Vincent Kornaros, enfin les œuvres du théâtre crétois qui constituent quant à elles des imitations, souvent libres et créatrices, d'œuvres de la littérature italienne de la Renaissance.

Comme les deux tendances, en ce qui concerne la langue, continuent à coexister dans le domaine des lettres grecques médiévales, tant dans les derniers siècles byzantins que pendant les premiers de la domination musulmane, la littérature continue d'évoluer avant et après la chute de Constantinople, tantôt en s'efforçant de suivre une tendance archaisante, tantôt préférant une voie radicalement opposée, tantôt cherchant une solution mixte. C'est ainsi que la langue néo-grecque apparaît non seulement dans la bouche du peuple, mais également dans les textes littéraires de l'époque byzantine, ancienne ou récente, mais sans réussir à s'imposer comme langue littéraire. On constate, comme je le disais plus haut, une réussite partielle au seizième siècle à Chypre, et surtout au siècle suivant en Crète, par l'apparition des œuvres ci-dessus mentionnées.

Cette réussite fut provisoire, parce que l'île de Chypre en 1571 et l'île de Crète un siècle plus tard connaîtront la conquête musulmane. A

la suite de ces événements l'emploi des idiomes locaux n'aura plus de conséquence sur l'évolution littéraire de la nation hellène.

Tandis que dans d'autres pays et dans d'autres littératures, la renaissance littéraire commençait par l'emploi d'une langue plus commune, en Grèce, et pour des raisons historiques locales la recherche d'une littérature néo-hellénique viable commence avec l'emploi de formes linguistiques dialectales. C'est à Chypre au quinzième siècle surtout, et même antérieurement avec les poèmes pétrarquisants, que nous avons des textes littéraires dialectaux plus ou moins importants. Mais en Crète également, une Crète soumise aux Vénitiens, isolée du reste de l'Hellade, des textes importants sont écrits dans le dialecte local ; et malgré tout il n'a pu être reconnu comme langue littéraire commune.

Ainsi, on ne voit pas s'établir une forme de langue dialectale ou commune qui pourrait constituer une tradition féconde pour les écrivains qui vont suivre. C'est pour cela que des mouvements linguistiques et, en même temps, humanistes comme celui de Nicolas Sophianos, du seizième siècle, ne purent avoir le retentissement souhaité parmi les contemporains. Sophianos fut un érudit qui rédigea la première grammaire néo-grecque, bien qu'il n'ait pas su décrire une forme de langue purement populaire.

L'époque de la domination turque n'était pas propre à résoudre ce problème de la langue écrite. La culture, pendant cette période difficile, était manifestement en recul. Plusieurs érudits, des ecclésiastiques surtout, se donnent maintenant pour tâche d'écrire une langue qui ne soit pas populaire, mais qui s'éloigne en même temps, de la langue extrêmement archaïsante des écrivains byzantins. Les efforts coordonnés des érudits des seizième, dix-huitième siècles conduisirent à la formation d'une langue variable selon les auteurs, mais qui sous ses différentes formes s'éloignait toujours de la langue vivante du peuple pour laquelle ces érudits n'éprouvaient que du mépris. Il s'agit de la langue dite « puriste néo-grecque ». Le dix-huitième siècle, le siècle des lumières, mais à production littéraire souvent médiocre n'inspire qu'en partie les érudits hellènes. Dans le domaine linguistique et littéraire on ne constate aucun progrès substantiel. Tel est, en effet, le détail.

Dans les premiers siècles post-byzantins plusieurs écrivains, surtout des ecclésiastiques, certains pour rendre leur enseignement plus accessible au peuple, et d'autres sans idées préconçues, emploient une langue qui suit en plusieurs points la morphologie de la langue archaïsante, mais dont la syntaxe (quelquefois même le vocabulaire) est davantage populaire. Je ne citerai qu'un exemple, celui d'un éminent savant grec du dix-septième

siècle : Léonce Allatius. Ce byzantiniste très connu est l'auteur de deux petites œuvres en langue parlée ; non qu'il considérait cette forme de langue comme la plus indiquée pour ses écrits, mais il l'employait surtout dans un but utilitaire, pour se mettre davantage à la portée de son public ou pour lutter plus efficacement contre ses adversaires ; car eux non plus ne dédaignaient pas d'employer dans leurs œuvres cette langue populaire. Allatius, qui est pour l'union des deux Eglises accuse son adversaire d'avoir employé la langue populaire et écrit : « Qui, donc, parmi les Pères, les anciens et les autres, écrivit sur les mystères de la théologie ou les dogmes de l'Eglise dans la langue commune voulut donner les choses saintes aux chiens et jeter les perles aux pourcaux ? Il n'est pas nécessaire, poursuit Allatius, que les leçons des saints et les choses mystiques de la religion soient mises devant les hommes ignorants et vulgaires et les femmes frivoles. Or, tel fut précisément l'erreur du métropolitain de Philadelphie. (Il s'agit de son adversaire, le préposé de la communauté orthodoxe de Venise). Il a souhaité récolter les louanges de tels hommes et nous force nous autres à écrire dans cette langue commune, afin que tous ceux qui lisent son ouvrage puissent trouver la réplique à tout ce qu'il écrit, inopinément, contre les Latins et l'Eglise catholique, dans la même langue que la sienne ».

A côté d'Allatius on pourrait citer plusieurs autres prosateurs de son siècle, qui emploient eux aussi la langue populaire, bien qu'ils partent d'idées linguistiques différentes. Il s'agit d'orateurs ecclésiastiques, qui désirent avoir un contact plus étroit avec leurs fidèles et dans ce but emploient, non sans adresse, la langue populaire.

Pendant les trente ans précédant la révolution de 1821 on commence à se préoccuper du problème linguistique dans la nation, déjà suffisamment éclairée, mais les intellectuels ne se mettent pas d'accord entre eux. Il y a ceux qui proposent le retour à la langue antique ; d'autres sont partisans de la langue « puriste » ; d'autres, enfin, militent pour l'emploi de la langue populaire à l'état naturel. C'est alors précisément qu'apparaissent des écrivains et des hommes de lettres, avec des idées saines en ce qui concerne la langue ; des idées, déjà, capables de conduire à une renaissance littéraire. On peut mentionner des hommes d'Eglise comme Grégorios Konstantas et Daniel Philippidès, des poètes comme Athanasios Christopoulos, Jean Vilaras et Dinygios Solomos. Ayant constaté qu'une langue nouvelle se trouve déjà constituée, ils sont persuadés que cette langue doit être employée dans la littérature, ainsi que dans toute autre manifestation écrite de la vie nationale.

La solution de Solomos fut vraiment considérable. Le poète a pu, en effet, aider à la formation de la langue poétique de son école, l'école

ionienne et plus tard seulement et jusqu'à un certain point à la promotion de la création littéraire néo-hellénique en général. Solomos utilisant à sa manière dans sa poésie la langue néo-hellénique, c'est-à-dire la langue populaire, donnait ainsi un exemple lumineux à sa nation. En même temps, dans un petit mais important ouvrage, son *Dialogue sur la langue*, il envisageait théoriquement la question de la langue littéraire, ainsi que la question de la langue nationale en général. En écrivant son *Dialogue*, où il nous présente et condamne la mentalité archaisante, il offrait une arme à ceux qui désiraient commencer ou recommencer la lutte pour un changement d'esprit dans le domaine linguistique, pour la consécration définitive de la langue parlée dans la vie littéraire et nationale.

Il faut ajouter qu'un système assez contradictoire et difficile à pratiquer, proposé par le grand savant grec Adamantios Korais, devait conduire à un archaïsme extrême, qui prédomina pendant les premières cinquante années de la vie politique de la nation libre. Pendant ce demi-siècle c'est seulement dans les îles ioniennes qu'on pourrait rencontrer des hommes de lettres qui sur l'exemple de Solomos, créent des œuvres valables. Dans ces conditions, à travers la solution de Korais, nous sommes amenés en 1880 à l'archaïsation excessive et même à l'impasse.

C'est à ce moment-là qu'apparaît dans la vie littéraire de la nation Jean Psichari, Grec installé dès son enfance à Paris où il faisait sa carrière universitaire. A la fois linguiste et homme de lettres il réclamait avec courage et intransigeance l'emploi de la langue parlée dans le domaine littéraire ainsi que dans la vie sociale et officielle en général. C'est lui qui, dans le domaine de la linguistique et de la littérature, donne l'exemple. L'éclosion de ce mouvement en faveur de la langue populaire devait non seulement renouveler la langue de la littérature, mais jeter les bases d'une littérature véritable.

Jean Psichari apportait avec lui les leçons de ses études et de son activité en France. L'influence de Renan et de Taine, de Gaston Paris et d'autres universitaires français était primordiale pour sa formation intellectuelle et pour son œuvre scientifique et littéraire. Il faut rappeler qu'à partir de 1885 Jean Psichari enseigna à l'École des hautes études et depuis 1904, à l'École des langues orientales vivantes, la langue grecque post-classique et moderne. En publiant, en 1888, son livre intitulé *Mon voyage*, il eut l'ambition, et il réussit de renouveler la langue littéraire néo-grecque et, par conséquent, la littérature et en même temps la vie intellectuelle de son pays. D'éminents hommes de lettres, et parmi eux Costis Palamas, n'hésitèrent pas à reconnaître son influence. Psichari lui-même, puisant des arguments dans l'œuvre de Malherbe qu'il nomme

le « père de la langue française », put non seulement formuler ses idées sur la langue littéraire néo-grecque, mais également par son activité littéraire, organiser la prose de cette littérature qui pour des raisons diverses, historiques et sociales, se trouvait encore en retard.

En parlant de Jean Psichari et de ses initiatives, nous ne devons pas oublier que le mouvement en faveur de la langue parlée fut préparé dans une certaine mesure par l'activité littéraire des années 1875–85. Elles virent surgir non seulement des poètes nouveaux plus doués et plus éclairés que certains de leurs devanciers, mais encore de jeunes savants (l'éminent linguiste Georges Chatzidakis, le médiéviste Spyridion Lambros et le folkloriste Nicolas Politis) qui avec plus de conscience et de méthode avaient étudié la tradition intellectuelle grecque et contribuèrent ainsi à un certain changement de mentalité parmi leurs contemporains.

Nous pouvons mieux concevoir ce mouvement de Jean Psichari si nous le replaçons dans l'atmosphère qui était celle de Grèce après la contribution des érudits cités. Georges Chatzidakis s'intéressa particulièrement à l'étude de la langue grecque médiévale et moderne. Nicolas Politis ouvrit la voie à l'observation et à l'exploitation des trésors de la vie populaire grecque en orientant les hommes de lettres vers cette source d'inspiration. Spyridon Lambros s'intéressa, quant à lui, à l'étude de la Grèce médiévale dans le domaine de la littérature archaïsante et populaire. Un tel climat intellectuel, dans la capitale grecque, ajouta à la tendance quasi spontanée pour l'emploi de la langue populaire comme langue littéraire était la justification du mouvement psichariste et lui préparait des résultats féconds. En effet, après les premières décennies de l'indépendance grecque on se trouvait en présence d'une forme conservatrice de la langue. Le mouvement de Jean Psichari eut pour effet de créer pour cette langue en voie de formation les conditions idéologiques nécessaires pour un emploi plus systématique, plus conscient, plus large de la langue populaire, d'abord dans la poésie, puis dans la prose.

La réaction fut véhémement, mais la foi du chef en ses idées et sa constance étaient inébranlables. Même avec ses exagérations et ses défauts, Jean Psichari put contribuer à la création d'un mouvement novateur en ce qui concerne non seulement la littérature, mais également toute la vie intellectuelle hellénique. Comme il était naturel, ce mouvement à ses débuts n'était pas exempt d'excès ; excès auxquels échappèrent ses successeurs. Il est ainsi permis de dire qu'il y a quarante ou cinquante ans que naquit une tradition saine de démoticisme ; sans rejeter tout ce qui devait être retenu des richesses de la tradition savante, elle se fondait sur la forme et l'esprit de la langue populaire qu'elle cherchait à élever toujours



d'avantage non seulement dans le domaine de la littérature, mais dans celui de toute autre manifestation intellectuelle.

On ne doit pas oublier que ce mouvement réalisa le rêve inconscient de ces Byzantins des premiers siècles qui, d'une manière spontanée, tentèrent d'écrire la langue populaire grecque, mais sans y parvenir, parce qu'ils vivaient à une époque où les chefs-d'œuvre de la littérature antique exerçaient un charme encore trop puissant. Ce mouvement vulgariste — doit-on le dire — fut la suite lointaine des efforts de ces autres écrivains des derniers siècles byzantins, qui, vivant à une époque où la langue néo-grecque était définitivement constituée, employèrent leur langue populaire dans la littérature contemporaine.

Ce n'est pas la doctrine littéraire de Solomos, si lointaine et isolée, qui exercera une influence déterminante sur la formation définitive de la langue populaire moderne dans la littérature ; c'est surtout l'effort créateur en matière de langue de Costis Palamas et de la pléiade des poètes et prosateurs qui suivront plus ou moins son exemple. Parmi ces écrivains deux personnalités d'Anghélos Sikéhanos et Nikos Kazantzakis occupèrent une place prépondérante. Ces deux écrivains et Palamas avant eux purent, dans les dernières soixante années, cultiver très efficacement la langue néo-grecque non seulement comme langue littéraire, mais aussi comme instrument de culture pour le peuple grec, auquel ils cherchaient à donner un rôle prépondérant dans la vie intellectuelle de la nation. Malgré nos réserves quant à la manière dont certains jeunes emploient la langue, nous sommes cependant satisfaits du travail accompli depuis le mouvement de Jean Psichari dans le domaine littéraire néo-hellénique. Il est certain que ce mouvement permit à des écrivains grecs, surtout dans ces derniers temps, de passer les frontières de leur pays et de se faire connaître par un public européen ou même mondial. Je ne mentionnerai que les noms de Nikos Kazantzakis et de Constantin Cavafis.

Nous pouvons dire aujourd'hui que par les efforts du démoticisme modéré l'écrivain grec a trouvé l'instrument indispensable à la création littéraire. Nous le constatons tous les jours en lisant des pages admirables. Dorénavant, dans le domaine littéraire, comme dans toute la vie intellectuelle grecque, cette forme de langue doit prédominer. Par son intransigeance au temps de Jean Psichari, puis dans son évolution ultérieure, elle constitua le mouvement intellectuel le plus important de la Grèce moderne.

En conclusion nous dirons qu'en ce qui concerne l'évolution vers l'emploi d'une langue populaire dans les textes de littérature byzantine et néo-hellénique, nous devons faire la constatation suivante : tandis que dans tout autre pays nous constatons avec les siècles l'emploi d'une forme de langue

de plus en plus conforme à la langue parlée, ce phénomène n'apparaît ni dans la littérature byzantine ni dans celle de la Grèce moderne. Ces mouvements en faveur de la langue populaire dans les textes byzantins ou néo-grecs sont assez rares. Son utilisation à l'époque byzantine varie selon les moments, à plus forte raison selon les genres littéraires. Mais en ce qui concerne la littérature néo-hellénique à partir du dix-huitième siècle surtout — l'emploi de la langue populaire se vérifie de façon différente selon les époques et non selon genres. Pourtant cette langue, dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, après 1870—75, apparaît plus tôt dans les œuvres poétiques que dans la prose, bien que l'école de Solomos ait utilisé la langue du peuple dans tous ses écrits bien avant Jean Psichari. Mais en admettant tout cela n'oublions pas que la notion de « littérature » est assez différente, selon qu'il s'agit de littérature byzantine, c'est-à-dire médiévale, ou de littérature néo-hellénique, c'est-à-dire moderne.

Quel est, donc, notre conclusion? Tandis que dans les premiers siècles byzantins nous nous trouvons en présence d'œuvres écrites en langue populaire qui nous fait penser à la langue néo-hellénique, c'est seulement aux douzième-treizième siècles et aux siècles suivants que nous observons une langue aux éléments populaires abondants. Il faut arriver aux seizième et dix-septième siècles pour trouver des textes littéraires écrits de manière heureuse dans des idiomes néo-grecs (le chypriote ou le crétois); et il faut attendre encore pour constater que la langue populaire, devenue commune, parvient à s'imposer, définitivement cette fois-ci, dans la littérature, à trouver même un emploi plus large dans les sciences philologiques, historiques et littéraires, espérant pouvoir peu à peu trouver de l'extension dans le domaine des autres sciences, dans la technique et dans la vie officielle.

## JÉRÉMIE CACAVELA ET SES RELATIONS AVEC LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

par ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

Jérémie Cacavela, le précepteur de Démètre Cantemir, qui enseigna le grec et les « principes philosophiques » à celui qui plus tard devait devenir le célèbre historien, fut un homme renommé et admiré de son temps, autant pour son érudition que pour certaines prédictions assez intelligemment faites, de même que pour certaines anectodes et histoires drôles qui lui sont attribuées, et grâce auxquelles on trouve son nom dans le folklore roumain autant que dans celui grec.

Jérémie Cacavela est né en 1643 <sup>1</sup> dans l'île de Crète, alors que celle-ci était soumise à Venise, ce qui fait que l'origine grecque du savant crétois a été mise en doute par certains historiens. Ainsi, N. Iorga affirme que le nom de Cacavela n'a pas une résonance grecque ; il est tenté de croire que le fanatique moine était d'origine italienne, parce qu'il y a un sculpteur napolitain du nom de Caccavella <sup>2</sup>. Mais Cacavela lui-même déclare catégoriquement qu'il est Grec d'après son père et sa mère. Dans une note contre les dogmes catholiques qu'il ajoute à la traduction de l'*Histoire de Papes* de Platina, Cacavela dit : ψεύδονται εἰς τοῦτο οἱ ἀναθηματισμένοι

<sup>1</sup> Nous déduisons la date de sa naissance de sa propre affirmation faite en 1681, quand il traduit, comme nous le verrons ci-après, l'*Histoire des Papes* de Platina. Il avait alors 38 ans τὴν ὥρην ὅπου εἶμαι τριάκοντα ὀκτὼ χρόνων ἀνθρώπος (maintenant que je suis un homme de 38 ans). Voir N. Iorga, *Manuscrite din bibliotecă străină*, dans les «Annales de l'Académie Roumaine, sect. hist., II<sup>e</sup> série, tome XX (1899), p. 213.

<sup>2</sup> Voir Benedetto Croce, *Curiosità storiche*, Naples, 1919, où il parle du sculpteur Annibale Caccavella, et N. Iorga, dans «Revista istorică», XV (1929), p. 192. Après quelques années, Iorga parle de l'origine italienne du nom, non de la personne qui le portait. Voir N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 209.

Φράγγοι καὶ τὸ μαρτυρῶ ἐγὼ ὁ Ἱερεμίας ὁ Κακαβέλας, ὁ μεταγλωττιστῆς τοῦ παρόντος βιβλίου, εἰς Ἑλληνα ἀπὸ πατρὸς καὶ μητρός. (Les maudits Francs ont menti en ceci, et je l'affirme, moi, Jérémie Cacavela, qui ai traduit ce livre, étant Grec de père et de mère)<sup>3</sup>. On peut donc conclure que l'affirmation de N. Iorga en ce qui concerne l'origine des membres de la famille Cacavela est sans fondement et doit être écartée. Jérémie Cacavela autant que ses parents : le patriarche œcuménique Gerasime II Cacavela et le prédicateur du patriarcat de Constantinople, Gerasime Cacavela, étaient ennemis implacables des catholiques. Le nom a en effet une résonance italienne, mais il n'est pas exclu qu'il ait été à l'origine un surnom donné à l'un des ancêtres de Jérémie, surnom qui est devenu ensuite un nom de famille.

Cacavela a commencé par fréquenter l'école de sa ville natale Réthymnon de Crète, et il est entré dans les ordres très tôt. Pendant la guerre de Crète, quand les Turcs et les Vénitiens se disputaient la possession de l'île, Cacavela partit pour Smyrne ; de là, aventureux de nature et désireux d'apprendre, il se dirigea, pour compléter ses études, vers Leipzig et Vienne, centres de culture occidentale, que beaucoup de Grecs fréquentaient à ce moment-là. Avant d'aller à Leipzig, il passe par Londres. Nous ne savons pas ce qui l'a poussé à visiter la capitale de la Grande Bretagne, ni ce qui l'y a attiré. Il est sûr qu'en 1667 il était à Londres, où, comme nous le verrons plus loin, il s'occupait de la dogmatique.

A Leipzig et à Vienne il étudia la théologie, la philosophie et la médecine. Il y est apprécié par ses professeurs, surtout par le célèbre humaniste Jean Olearius, avec lequel il reste en relations après son départ de Leipzig<sup>4</sup>. En 1670 nous le trouvons à Vienne, d'où il envoie à son professeur Olearius une lettre signée : Ἱερεμίας ὁ Ἑλληνα διδάσκαλος τῆς Ἀνατολικῆς ἐκκλησίας (Jérémie, professeur grec de l'Église orientale)<sup>5</sup>.

<sup>3</sup> Voir N. Iorga. *Manuscripte din bibliotecă străină relative la istoria românilor*, dans les « Annales de l'Académie Roumaine », sect. hist., II<sup>e</sup> série, vol XX (1899), p. 213.

<sup>4</sup> Const Sathas donne des données biographiques sur Jérémie Cacavela dans sa *Νεοελληνική φιλολογία* (Littérature néo-grecque) Athènes, 1868, p. 383–384, Georges Zaviras, *Νέα Ἑλλάς ἢ ἑλληνικὸν θέατρον* (La Grèce nouvelle ou le théâtre grec), Athènes, 1872, p. 344, 350 et 377–8. Zaviras croit que Jérémie le moine, Jérémie Cacavela et Jérémie le professeur de l'église du Levant, sont trois personnes distinctes, c'est pourquoi les renseignements sur Cacavela sont éparpillés en trois endroits. Voir aussi Athénagoras, métropolitain de Paramythia et Fihaton, Ὁ Πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Γεράσιμος Β' ὁ Κακαβέλας (Le Patriarche de Constantinople Gerasime II Cacavela), dans *Ἑλληνικά*, IV (1931), p. 72 ; Philarète de Didimoticho, *Μία σελὶς ἐκ τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἱστορίας* (Une page de l'histoire ecclésiastique), dans *Θεολογία*, III (1925), p. 309.

<sup>5</sup> Olearius a publié la lettre de Cacavela dans Philippus Cyprini, *Chronicon Ecclesiae Graecae*, Leipzig, 1687. Ce livre contient de nombreuses références sur plusieurs Grecs qui ont visité l'Allemagne dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Le livre est décrit par E. Legrand dans la *Bibliographie hellénique du XVII<sup>e</sup> siècle*, vol. II, p. 443–445.

Cacavela compte parmi les professeurs spécialisés en plusieurs domaines, qui ont entretenu une correspondance avec les humanistes d'Occident et qui ont joui de leur temps d'une réputation européenne<sup>6</sup>. Démètre Procopiou nous informe que le « médecin-philosophe » Cacavela connaissait bien les langues grecque, latine<sup>7</sup>, hébraïque et italienne, de même que la philosophie et surtout la théologie, et qu'il était un très habile prédicateur<sup>8</sup>.

L'activité de ce moine érudit est multilatérale. Nous le trouvons tour à tour professeur, supérieur de monastère, prédicateur, traducteur et écrivain ; il travaille dans différents centres européens de culture, mais ne possédant pas d'informations précises, il nous est fort difficile d'établir les limites de son séjour dans les endroits où il exerça son activité pendant une période plus ou moins longue. Nous tâcherons pourtant à y arriver avec une certaine approximation.

En 1667 il était donc à Londres et en 1670 à Vienne, d'où il écrit à son professeur Olcarius. Nous ne savons pas s'il retourna en Crète à la fin de ses études. Un manuscrit qui se trouve à l'école de l'île de Halchi près de Constantinople mentionne Jérémie Cacavela comme moine à l'épiscopat thessalien de Trikki<sup>9</sup>. Une autre source d'information nous apprend qu'il a été professeur dans l'île de Corfou<sup>10</sup>. Nous ne savons pas combien de temps il passa à Trikki et à Corfou. De même nous ne pouvons pas préciser à quelle époque il a été prédicateur au patriarcat de Constantinople. Iorga fait une erreur en lui donnant cette qualité entre les années 1714—1716<sup>11</sup>. Il est certain qu'il occupa cette fonction avant de venir dans les principautés roumaines, car Démètre Cantemir nous dit que c'est le « prédicateur de la Grande Eglise » qui lui enseigna les premières notions de philosophie<sup>12</sup>. Le docteur Hector Sarafidis précise qu'il a été nommé pré-

<sup>6</sup> Voir Gheorghe M. Ionescu, *Influența culturii grecești în Muntenia și Moldova*, Bucarest, 1900, p. 20.

<sup>7</sup> La preuve qu'il connaissait bien le latin est faite par sa *Logique* dont nous parlerons ci-après, qui est écrite en latin.

<sup>8</sup> Voir Démètre Procopiou, *Ἐπιτετυγμένη ἐπαριθμησις τῶν κατὰ τὸν παρελθόντα αἰῶνα λογίων Γραικῶν καὶ περὶ τινῶν ἐν τῷ νῦν αἰῶνι, ἀνθούτων* (Courte énumération des érudits grecs du siècle passé et de quelques-uns qui se distinguent dans notre siècle), dans Const. Sathas, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη* (La Bibliothèque du Moyen Age), Venise, 1872, vol. III, p. 491.

<sup>9</sup> Voir Mathieu Paranicas, *Ἡ ἐν Θεσσαλίᾳ Τρίκκη κατὰ τὸν ἰζ' αἰῶνα* (Trikki de Thessalie au XVII<sup>e</sup> siècle), dans la revue *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος*, vol. XXVI (1896), p. 9.

<sup>10</sup> N. S. Gheracaris, *Κερκυραϊκὰ σελίδες* (Pages corfiotes), p. λβ' Le livre m'a été inaccessible, j'ai pris l'information dans Athénagoras métropolitain de Paramythia et Filiaton, *op. cit.*, p. 71.

<sup>11</sup> N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 209.

<sup>12</sup> Démètre Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, ed. Hodoș, Bucarest, 1876, vol. I, p. 136, cf. aussi A. Comnen Ipsilanti, dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 183 et George Pascu, *Viața și operele lui D. Cantemir*, Bucarest, 1924, p. 17.

dicateur au patriarcat de Constantinople en 1678. Cette date est plus plausible<sup>13</sup>.

Si Cantemir nomme Cacavela « prédicateur de la Grande Eglise », c'est qu'il portait déjà ce titre quand il fut appelé en Moldavie par Constantin Cantemir pour l'éducation de ses fils, spécialement de Démètre.

Nous avons des informations un peu plus sûres lorsqu'il apparaît en Valachie en 1686 comme traducteur du *Siège de Vienne* et comme supérieur du monastère de Plaviceni. Nous sommes sûrs qu'en 1687 il fut supérieur du monastère de Plaviceni, car l'un des manuscrits qui contient la traduction du *Siège de Vienne*, copié en 1687 par un certain Nicola, porte la note suivante : « extraits par Jérémie Cacavela, professeur et supérieur de Plaviceni »<sup>14</sup>.

Nous avons des preuves certaines que l'érudit professeur se trouva jusqu'en 1688 en Valachie, où il s'impose par des traductions et des écrits originaux.

On dit aussi qu'il a été professeur à l'école princière de Bucarest<sup>15</sup>. Nous en doutons, faute de document ou témoignage contemporain. Les

<sup>13</sup> Voir Hector Sarafidis, 'Ιερεμίας Κκαβέλας (Jérémie Cacavela), dans l'hebdomadaire de Bucarest « Νέα Ἑλλάς », 26 Juillet 1945.

<sup>14</sup> Voir Constantin I. Caradja, *Un manuscrit al lui Ieremia Cacavela din Biblioteca lui Constantin Brincoveanu*, dans « Revista Istorică », XII (1926), p. 17, et V. Grecu dans « Codrul Cosminului », I (1924), p. 576—578. V. Grecu et N. Iorga parlent du monastère de « Pavliceni » et « Pavlicheni » et les deux se demandent quel est ce monastère. « Serait-ce Păulici, l'ancienne dénomination de la commune de Scăeți dans le district de Dolj? », écrit V. Grecu (v. « Codrul Cosminului », I (1924), p. 578). Iorga va plus loin « Il semble curieux, dit-il, que le précepteur de Démètre Cantemir figure comme supérieur du monastère de Pavlicheni, a moins qu'il ne s'agisse du monastère St Paul d'Athos » (v. « Revista istorică », XI (1925), p. 336).

Le monastère de Plaviceni dont Cacavela a été le supérieur se trouvait dans le district de l'Olt, près du village du même nom, un ancien monastère privilégié, longtemps exonéré par actes princiers de toutes contributions (dăjdu) et répartitions (orinduieli) imposées a d'autres monastères. On lui déduisait de la redevance en vin 500 « vedre » (mesure d'environ 15 litres), de la dime 100 ruches et 50 porcs, de la dime pour le pâturage 100 moutons et 10 têtes de bétail de la dime sur les bestiaux. Le monastère avait le droit d'avoir six serviteurs (lude) pour venir en aide au saint monastère . . v. V. Urechia, *Istoria Românilor*, vol. II (1892), p. 59—60; vol. VI (1895), p. 188—189 et vol. VII (1895), p. 327. Il est probable que Cacavela fut nommé supérieur du monastère pour récompenser et honorer son érudition, telle qu'était la coutume alors, de même qu'on nomma Matlieu des Mires (al Mirelor) supérieur du monastère Dealul, v. D. Russo, *Studii istorice greco-române*, Bucarest, 1939, p. 160. Il semble qu'on honora de la même façon le savant Cacavela en Moldavie. Sur la couverture d'un exemplaire de la *Sainte Liturgie*, traduite par Cacavela du grec, il est mentionné « Ce livre a été traduit par Jérémie Cacavela moine, supérieur de St. Savva (ot Sfete Savva) » (Voir Const. Erbiceanu, *Cea mai veche explicare a Liturghiei și a tot ritualul din biserica ortodoxă românească, de ieromonahul Ioanichie (sic!) Cacavela*, dans la « Biserica ortodoxă română », XIII (1889), p. 155. Cette mention nous apporte une explication précieuse. Il semble qu'on lui a donné en Moldavie le rang de supérieur du monastère de St. Sava, comme il avait eu en Valachie celui du monastère de Plaviceni.

<sup>15</sup> Triphon Evaghelidis dans 'Η παιδεία ἐπὶ τουρκοκρατίας (L'enseignement du temps de la domination turque), Athènes, 1936, vol. II, p. 396, affirme que Jérémie Cacavela a été professeur à Bucarest également, et renvoie au *Journal of Hellenic Studies*. Il semble que le renseignement n'ait pas été convaincant, c'est pourquoi Triphon Evaghelidis n'a pas couché Caca-

derniers documents qui certifient la présence de Cacavela à Bucarest sont deux de ses opuscules composés en 1688<sup>16</sup>. Après cette date nous perdons ses traces pour quelques années.

Presque tous les historiens grecs ou roumains qui se sont occupés de Cacavela affirment qu'il a été le précepteur de Démètre Cantemir et professeur à l'école princière de Jassy également. Ils ne précisent pas à quelle date il l'a été, ou bien ils donnent des dates tout à fait erronées. Un groupe de chercheurs affirme qu'il a été professeur à Jassy de 1670 à 1698<sup>17</sup>, d'autres donnent comme date précise seulement l'année 1698<sup>18</sup>. Nous avons tout lieu de croire que la première affirmation ne correspond pas plus à la réalité, que la seconde. En aucun cas nous ne pouvons admettre que Jérémie ait été professeur à l'école princière de Jassy de 1670 à 1698, car nous savons précisément qu'en 1670 il complétait ses études à Vienne, d'où il écrivait à son professeur Olearius à Leipzig, de qui il venait de se séparer. Nous savons aussi d'une façon certaine qu'il a d'abord passé quelques années en Valachie du temps de Șerban Cantacuzène, où nous le trouvons comme supérieur du monastère de Plaviceni, comme traducteur et écrivain entre les années 1686—1688, et que ce n'est qu'après cette date qu'il a passé en Moldavie. Même son élève Démètre Cantemir, qui aurait pu nous éclairer, n'en donne que de vagues indications. Dans la *Descriptio Moldaviae* traduite par Adamescu, p. 158, Cantemir, en parlant de l'état culturel du pays, ajoute la remarque suivante : « Et notre père, Constantin Cantemir a fait venir en Moldavie le très érudit prêtre-moine (ieromonah) Jérémie Cacavela de Crète, et lui a confié l'éducation de ses fils et de ceux des autres boyards ».

Nous sommes d'avis que l'érudit moine n'a jamais été professeur à l'école princière de Jassy, mais, seulement précepteur de Démètre Can-

---

vela sur la liste des professeurs de Bucarest A. Papadopoulos-Kerameus dans Hurmuzaki *Documente*, vol XIII, p. ιά—ιβ' affirme que Șerban Cantacuzène (1678—1688), organisant l'école grecque de Bucarest et la divisant en deux sections · Philosophique et Philologique, a fait venir des professeurs de Turquie. Il précise que l'un d'entre eux était le prédicateur Jérémie Cacavela.

<sup>16</sup> Hurmuzaki, *Documente*, vol XIII, p. 201—206.

<sup>17</sup> Théodore Athanasiou, Περὶ τῶν ἐλληνικῶν σχολείων ἐν Ρουμανίᾳ (Sur les écoles grecques en Roumanie), 1644—1821, Athènes, 1898, p. 63; N. G. Dossios, *Studia greco-române*, Jassy, 1901, 1<sup>e</sup> partie, p. 35; Triphon Evanghelidis, *op cit*, p. 396, P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, Viața și opera*, Bucarest, 1958, p. 38, Constantin Măciucă, *Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1962, p. 30, Dan Bădărău, *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p. 53.

<sup>18</sup> M. Παϊανικά, Σχεδίσμα περὶ τῆς ἐν τῷ ἐλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων ἀπὸ ἀλώσεως Κωνσταντινουπόλεως (1453) μέχρι τῶν ἀρχῶν τῆς ἐνεστάσης ἑκατονταετηρίδος (Esquisse sur l'état de l'enseignement chez le peuple grec depuis la chute de Constantinople (1453) jusqu'au début de ce siècle), Constantinople, 1867, p. 183, Const Sathas, *Νεοελληνικὴ φιλολογία* (Littérature néo-grecque), Athènes, 1868, p. 382. G. Chassiotis, *L'Instruction publique chez les Grecs*, Paris, 1881, p. 79, Const Eibiceanu, *Biografia unora dintre profesorii Academiei domnești grecești din București și Iași*, dans la revue « Teologia », vol III, 1886, p. 268

temir et de quelques autres fils de boyards. Nous croyons que N. Iorga a raison d'affirmer que le « préceptorat » de Cacavela a été un « préceptorat » de cour <sup>19</sup>.

Les historiens roumains qui se sont occupés de Démètre Cantemir ont affirmé que le savant moine a été son précepteur, mais ils n'ont pas établi l'époque à laquelle il l'a été. Les uns ne précisent rien du tout, d'autres disent que Démètre l'a eu comme professeur avant son départ pour Constantinople ; d'autres affirment qu'il a été son précepteur à son retour en Moldavie. Nous croyons que Jérémie Cacavela a passé de Valachie en Moldavie en 1691, après le retour de Démètre Cantemir de Constantinople où il resta trois ans (1688—1691), comme otage et garantie que son père ne trahit pas les Turcs. Nous pensons que le jeune Cantemir a fait ses études en quatre étapes, deux en Moldavie et deux à Constantinople.

La première étape se passe en Moldavie jusqu'en 1688, lorsqu'il part pour la capitale de l'Empire Ottoman comme otage, pour remplacer son frère aîné, Antioche. Nous ne savons pas quels furent ses professeurs à cette époque, mais nous croyons que les études qu'il y fit étaient élémentaires et réduites. Il semble que c'est alors qu'il apprit la langue slave.

Le seconde étape commence à Constantinople, en 1688, lorsque Cantemir avait 12 ans et quelques mois <sup>20</sup>. Comme il l'indique lui-même, il apprit à cette époque le latin et le turc : « arrivant à Constantinople, quoique encore très jeune, mais avide de savoir et d'acquérir autant les

<sup>19</sup> N. Iorga, *Istoria literaturii românești de la 1688—1780*, Bucarest, 1926, vol. II, p. 42.

<sup>20</sup> L'année de la naissance de Démètre Cantemir n'a pas été déterminée jusqu'à présent. Certains historiens admettent le 26 octobre 1673. Voir, par ex., At. Comnen Ipsilanti, dans Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 183 ; George Pascu, *op. cit.*, p. 5 ; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, Bucarest, 1946, vol. III, p. 797 ; P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 37 ; Constantin Măciucă, *Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1962, p. 19 ; Dan Bădărău, *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p. 52 D'autres soutiennent qu'il serait né le 26 octobre 1674. Voir I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir. omul, scriitorul, domnitorul*, Jassy, 1926, p. 170 et N. Iorga, *Istoria literaturii române de la 1688—1780*, Bucarest, 1926, vol II, p. 310 En nous fondant sur les propres assertions de Démètre dans la *Vie de Constantin Cantemir*, nous croyons pouvoir admettre comme plus certaine la date de naissance de l'historien en 1675, et voici pour quelles raisons. Lorsqu'il part à Constantinople en 1688, il dit avoir 12 ans (duodecimum annum). Voir la *Vie de Constantin Cantemir*, éd N. Iorga, texte latin, p. 62, et la traduction, p. 83. Si nous admettons 1675 comme année de sa naissance, il avait 12 ans et 8—9 mois N'ayant pas accompli 13 ans, il dit qu'il avait 12 ans Si nous admettons l'année 1673, comme année de sa naissance, il aurait eu 14 ans et 8—9 mois au moment de son départ pour Constantinople. Il est plus plausible de croire que Démètre n'a pas tenu compte de ces quelques mois, que le fait qu'il ait omis ces quelques mois et un an en plus. Nous avons encore un autre témoignage de Démètre qui confirme l'année 1675 Sur son lit de mort, son père dit « Démètre, que voilà à mes côtés, a à peine 17 ans ». En admettant cette fois aussi 1675 comme année de sa naissance, il résulterait que le 27 mars 1693, date de la mort de son père, Démètre avait 17 ans et 5 mois Dans l'hypothèse que Démètre en parlant de son âge, comptait seulement les années accomplies, en omettant les mois en plus, nous pouvons établir comme date de sa naissance le 26 octobre 1675 Dans la vie de Constantin Cantemir, éd N. Iorga, p. 16, il est dit que Démètre a été baptisé tout de suite après sa naissance par le prince de Moldavie Dumitrașco Cantacuzène Celui-ci a été détrôné en novembre 1675, il a donc eu tout le temps nécessaire pour le baptiser avant sa destitution.



connaissances générales que celles particulières, il commence à apprendre le latin et le turc »<sup>21</sup>.

En 1691, commence la troisième étape des études de Cantemir. Remplacé à Constantinople par son frère aîné Antioche, Démètre retourne en Moldavie. C'est alors, croyons-nous, que son père a fait venir à Jassy le moine Jérémie — renommé pour son érudition — pour lui servir de précepteur<sup>22</sup>. Mais, d'après le témoignage de Démètre, il semble qu'il ne fût pas seulement le précepteur des enfants du prince de Moldavie, mais aussi celui des enfants d'autres boyards. A la cour princière, Cacavela enseignait dans une salle spéciale. Constantin Cantemir, quoiqu'étant un homme peu instruit, s'intéressait de près à l'éducation de ses enfants, surtout à celle de Démètre, qui avait dès son enfance montré de grandes aptitudes pour l'étude et promettait de devenir un grand érudit. « Te souviens-tu — dit plus tard Cantemir dans une lettre-dédicace adressée à son précepteur Cacavela — que mon père avait un tel souci que tu m'enseignes et que je m'instruise, que ce désir ardent de son âme ne le laissait pas en paix, si j'ose m'exprimer ainsi, même dans son sommeil le plus profond ? » Son père s'intéressait tellement à ses études qu'il entraînait chaque jour trois ou quatre fois dans la salle d'études pour suivre ses progrès<sup>23</sup>.

Cacavela enseigna d'abord à Démètre le grec<sup>24</sup> et les premiers préceptes de la philosophie<sup>25</sup>. Il pouvait donner à Cantemir autant de culture gréco-latine qu'on en pouvait apprendre à l'Académie grecque de Constantinople<sup>26</sup>. Mais le préceptorat de Cacavela est de courte durée, car après la mort de son père et un règne de quelques jours, Démètre est pris par les Turcs et emmené à Constantinople<sup>27</sup>. Au moment où il revient à Constantinople en 1693, il est un jeune homme de près de 18 ans. C'est maintenant que commence la dernière étape de ses études, qui est aussi

<sup>21</sup> D. Cantemir, *La vie de Constantin Cantemir*, éd. N. Iorga, p. 84.

<sup>22</sup> Il semble que dès 1691 D. Cantemir était déjà connu pour son intelligence, pour ses connaissances et pour son caractère sérieux, car Alexandre Maurocordato l'Exaporite, étant alors à Vienne pour les pourparlers de paix entre la Turquie et l'Autriche, écrivit au prince Constantin Cantemir en proposant la main de sa fille Hélène pour le jeune Démètre. Constantin Cantemir répondit avec beaucoup de diplomatie que son fils n'était pas encore en âge de se marier, mais si Dieu voulait qu'Alexandre, le père de la jeune fille, rentrât sain et sauf chez lui, il ne scrupulerait pas contraire au mariage de son fils avec la fille d'un tel homme, voir la *Vie de Constantin Cantemir*, éd. N. Iorga, p. 88—89. C'est à cette même époque que Constantin Brancovan le recherchait comme gendre pour une de ses filles, *op. cit.*, p. 89.

<sup>23</sup> D. Cantemir, *Metafizica*, éd. Nicodim Locusteanu, Bucarest, 1928, p. 17.

<sup>24</sup> D. Russo, *Studiu istorice greco-române*, Bucarest, 1939, vol. II, p. 527.

<sup>25</sup> D. Cantemir, *Istoria Imperiului otoman*, éd. Hodoş, Bucarest, 1876, vol. I, p. 136; cf. aussi At. Comnen Ipsilanti, dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 183 et George Pascu, *Viața și operele lui D. Cantemir*, Bucarest, 1924, p. 17.

<sup>26</sup> I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir*, Jassy, 1920, p. 10; Sextil Pușcariu, *Istoria literaturii române vechi*, Sibiu, 1930, p. 104.

<sup>27</sup> P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 43.

la plus importante pour la formation du futur historien. Dans la capitale de l'Empire turc, où l'Académie grecque était un centre de culture renommé, Cantemir trouve d'autres maîtres ayant des conceptions scientifiques et philosophiques plus avancées. Nous ne croyons pas que Démètre ait fréquenté la Grande Ecole du Phanar, comme on l'a affirmé<sup>28</sup>. Nous supposons qu'il ait pris des leçons des professeurs ou des historiens réputés de l'époque qu'il rencontra à Constantinople. Du reste, Mélétius d'Arta, ensuite métropolite d'Athènes, n'a pas été professeur de la Grande Ecole, mais, aux dires de Cantemir, élève de cette école, il fut aussi « homme de littérature universelle, et surtout versé dans les dogmes de van Helmont, et encore mieux dans les principes de Thales ». Il donna des leçons au jeune Cantemir pendant huit mois<sup>29</sup>. Il n'y a pas de doute que l'auteur de l'*Histoire de l'Eglise*<sup>30</sup> et de la *Géographie ancienne et nouvelle* n'a pas seulement enseigné à Démètre les principes helmontiens, mais l'a formé aussi comme historien et géographe. « Cet historien, dit N. Iorga, lui aura inspiré l'idée de commencer ses grands travaux dédiés au passé des Roumains ». L'influence de Mélétius est pourtant plus tardive, car celui-ci séjourna peu de temps après 1698 dans la capitale de l'Empire ottoman<sup>31</sup>. Nous croyons que c'est plutôt sous l'influence de Mélétius d'Athènes, qui lui apprit les principes de Helmont, et moins sous celle de Cacavela, que Démètre a écrit son traité philosophique : *Sacrosanctae scientiae indepin-gibilis imago* qui a pour base la théorie du philosophe flamand van Helmont<sup>32</sup>. C'est toujours à Constantinople à cette époque qu'il prit des leçons de philosophie de Jacob, ou Iacomi de Morée : « C'est Iacomi le secrétaire — dit Cantemir — qui m'enseigna les éléments de la philosophie pendant que j'habitais Constantinople »<sup>33</sup>. Ce sont ces professeurs, et peut-être d'autres encore que nous ne connaissons pas, qui complétèrent l'enseignement que l'auteur de l'*Histoire hiéroglyphique* a reçu du grand érudit crétois ; mais il est certain que spirituellement il ne s'attacha à aucun d'entre eux comme il s'attacha à l'original prédicateur. Démètre Cantemir éprouva plus de douleur de se séparer de son bien-aimé précep-

<sup>28</sup> Idem, *op. cit.*, p. 42 et 60, idem, *Le prince Démètre Cantemir et le mouvement intellectuel russe sous Pierre le Grand*, dans la « Revue des Etudes slaves », tome VI (1926), fasc. 3-4, p. 246, Dan Bădărău, *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p. 56

<sup>29</sup> D. Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, éd. Hodoş, Bucarest, 1876, vol. I, p. 135-136.

<sup>30</sup> L'*Histoire ecclésiastique* de Mélétius d'Athènes a été traduite en roumain par le métropolite de Moldavie, Veniamin Costache, v. Ion Biann-Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche*, vol. III, Bucarest, 1936, p. 632, et N. Iorga, *D. Cantemir*, dans « Cultura », I (1924) p. 5.

<sup>31</sup> Gh. Zaviras, *Νέα Ἑλλάς* (La Grèce nouvelle), Athènes, 1872, p. 379-380, et Const. Sathas, *Νεοελληνική φιλολογία* (Littérature néo-grecque), Athènes, 1868 p. 390-391.

<sup>32</sup> P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 55-56

<sup>33</sup> D. Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, éd. Hodoş, vol. I, p. 135 ; cf. aussi At. Comnen Ipsilanti, dans Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 183.

teur que de toute autre perte. Voici comment le jeune prince moldave s'exprime dans la lettre-dédicace à Cacavela, dont nous avons parlé plus haut : « Je suis privé de frères et de sœurs, je suis privé d'amis et de familiers, je suis privé enfin de la fortune paternelle, et, comme il est coutume de dire, je suis privé de tous biens. Mais ce qui est plus accablant que tout, ce qui me semble plus difficile que tout, c'est que je suis privé de toi, mon précepteur, éloigné de mon maître, juste à l'âge où l'on est le plus porté à glisser et à hésiter vers le danger » (p. 19). L'amour et l'admiration de Cantemir pour son maître sont rendus évidents aussi par le fait que ce moine rusé et plein d'humour est représenté par Cantemir dans *Istoria ieroglifică* par le rossignol, l'oiseau dont le chant est le plus beau <sup>34</sup>. Sous son influence et avec son aide, Cantemir écrit sa première œuvre : *Divanul sau gîlceava înțeleptului cu lumea* ; c'est à lui, à son « bien-aimé professeur », qu'il envoie, avec des paroles de reconnaissance et d'amour, son traité de philosophie, afin qu'il soit le premier à le lire <sup>35</sup>.

Ce ne fut pas seulement Démètre, mais aussi toute sa famille qui s'attacha spirituellement à Cacavela. Le père de Cantemir l'aimait et l'appréciait tout autant <sup>36</sup>, de même que son frère Antioche qui le garda auprès de lui en l'absence de Démètre de Moldavie. Nous le trouvons à la cour d'Antioche entouré d'estime et de considération. Au banquet qui fut offert en l'honneur de l'envoyé polonais Raphael Leszczynski, Cacavela occupe la place à la tête de la table, à côté de Démètre, avant tous les autres boyards <sup>37</sup>. C'est la dernière information que nous avons de Cacavela. A partir de 1700 nous perdons ses traces, nous ne savons pas s'il est resté en Moldavie après la destitution d'Antioche, ou s'il en est parti, peut-être à Constantinople.

### LES ŒUVRES DE J. CACAVELA

L'activité de Cacavela comme écrivain se divise en trois époques. La première époque s'étend jusqu'en 1686, quand il complète ses études, écrit quelques opuscules à contenu religieux et se fait con-

<sup>34</sup> Sextil Pușcariu, *Istoria literaturii române veche*, Sibiu, 1830, p. 172

<sup>35</sup> V. la lettre de Cacavela publiée dans *Divanul...*, après les préfaces de l'auteur (Ion Bianu-Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche*, Bucarest, 1903, vol. I, p. 363—364), et la lettre-dédicace de Cantemir à « son révérend père », publiée au commencement de sa *Métaphysique*, éd. Nicodim Locusteanu.

<sup>36</sup> Constantin Cantemir a subi aussi l'influence de l'érudit crétois, le précepteur de ses fils, v. N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 185.

<sup>37</sup> I. Minca, *Despre D. Cantemir*, Jassy, 1926, p. 14 et P. P. Panaitescu, *Călători poloni în țările române*, Bucarest, 1930, p. 104, et 105

naître comme prédicateur du patriarcat œcuménique. La seconde se déroule en Valachie sous l'impulsion de Constantin Brancovan et sous le patronage de Șerban Cantacuzène, et la troisième se manifeste en Moldavie, indépendamment ou en collaboration avec son élève Démètre Cantemir.

Son activité est multilatérale. Il se manifeste comme prédicateur, professeur, traducteur et écrivain. Les sujets qui l'attirent tiennent autant de la théologie dogmatique que de l'histoire et de la philosophie. Les plus anciens écrits de Cacavela sont trois opuscules à contenu dogmatique. Ce sont des expositions relatives aux dogmes de l'Église orthodoxe et aux différences qui existent entre l'Église orientale et l'Église catholique. Ces opuscules, sous forme de lettres, sont écrits à Londres en 1667 et sont adressés à un noble et érudit philhellène anglais, dont il ne précise pas le nom. Ce sont les suivants :

1) Πραγματεία περί τῶν πέντε διαφορῶν περί ὧν ἡ ἑλληνική ἐκκλησία διαφέρειται πρὸς τὴν ρωμαϊκὴν (Dissertation sur les cinq différences qui existent entre l'Église grecque et l'Église romaine).

2) Πραγματεία περί ἀζύμων (Dissertation sur le pain azyme).

3) Ἐκθεσις περί τῶν τῆς ἀνατολικῆς ἐκκλησίας δογμάτων (Exposition sur les dogmes de l'Église orientale).

Ces ouvrages dogmatiques sont conservés ensemble dans deux manuscrits qui se trouvent dans les bibliothèques d'Oxford, dans le manuscrit 217 du *Collège de la Reine*, où il est précisé qu'ils sont écrits de la main de l'auteur à Londres en 1667, et dans le ms. 31 de la *Bibliothèque Bodléienne*<sup>38</sup>. Il signe ἱερεὺς τῆς ἀνατολικῆς ἐκκλησίας καὶ διδάσκαλος ce qui prouve qu'en 1667 il était déjà prêtre et professeur.

Environ vingt ans après avoir écrit les susdits opuscules, à contenu dogmatique, nous retrouvons Cacavela à Bucarest, ayant des préoccupations historiques. Sous l'impulsion de Constantin Brancovan, alors Grand « Spatar » (chef de l'armée), il traduit en 1686 de l'italien en grec, un ouvrage historique regardant l'époque de 1660—1683, et spécialement le siège de Vienne. L'original italien d'après lequel il a traduit est le suivant : *Raggualio storico della guerra tra l'armi cesaree e ottomane dal principio della ribellione degl' Ungari fino l'anno corrente 1683*, Venezia 1683<sup>39</sup>.

<sup>38</sup> Voir *Jérémie prêtre et professeur de l'Église d'orient*, Ἐκθεσις σύντομος τῶν τῆς ἀνατολικῆς ἐκκλησίας δογμάτων (Court exposé sur les dogmes de l'Église d'orient) dans la revue «Νέα Σιών», IX (1909), p. 414—418. On mentionne dans cet article les deux manuscrits des bibliothèques oxfordiennes et on y publie le dernier opuscule. Andronic Dimitracopoulos, dans son œuvre, Ὁρθόδοξος Ἑλλάς (La Grèce orthodoxe), Leipzig, 1892, p. 162, mentionne seulement le ms. du *Collège de la Reine*.

<sup>39</sup> Voir la revue «Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐπιτελείας τῆς Ἑλλάδος», VIII (1922), p. 580.

Le traducteur dédie la traduction au prince de Valachie Șerban Cantacuzène. Les conceptions politiques de l'érudit crétois apparaissent dans cette dédicace. Il pousse Șerban Cantacuzène à la lutte contre la suprématie ottomane pour la libération des chrétiens. « Les empereurs chrétiens, écrit Cacavela dans sa dédicace, ne pouvant plus endurer la terrible et diabolique tyrannie turque, ont levé les armées pour écraser la tête vénéneuse des tyrans agaréens. Voici maintenant que l'orgueilleux maître gît terrassé sous les griffes des chrétiens et menace de rendre l'âme ». Il écrit ensuite que, bien que Șerban Cantacuzène règne sur un petit pays, il est d'origine impériale ; qu'il suive l'exemple et le zèle de ses ancêtres pour la défense de la chrétienté, car telle est la volonté de Dieu, qui se manifeste par plusieurs signes <sup>40</sup> et que lui et toute la race infortunée des Grecs réduite à l'esclavage attend de lui sa délivrance <sup>41</sup>.

Le précepteur de Démètre Cantemir, qu'animait le désir de libération du joug ottoman, a dû influencer son élève. Jérémie n'a certainement pas enseigné à Cantemir seulement le grec et les préceptes philosophiques, il lui a inspiré aussi la haine contre les oppresseurs de la Moldavie. Nous croyons que dans cet intervalle de près de dix ans (1691—1700), pendant lesquels nous avons la certitude que Cacavela était à Jassy, intimement attaché à son élève — qui ne s'éloigne de lui que lorsqu'il est envoyé contre son gré à Constantinople — il l'a préparé spirituellement et l'a déterminé à prendre plus tard la décision de se rapprocher des Russes contre les Turcs, grâce auxquels il devient prince de Moldavie. La décision de Cantemir de libérer la Moldavie du joug ottoman avait été prise sans doute depuis longtemps et avait été mûrement réfléchie ; il n'attendait que le moment favorable, qui se produisit en 1711.

La traduction grecque de Cacavela du *Siège de Vienne* demeura inédite jusqu'en 1925. Pendant ce temps elle a cependant circulé en

<sup>40</sup> Deux ans plus tard, il trouvera l'occasion d'interpréter un « signe » de façon à prouver l'affaiblissement de l'empire ottoman. Voir ci-dessus p. 20.

<sup>41</sup> Șerban Cantacuzène, « qui ne pouvait supporter même l'odeur des Turcs » (*Viața lui Constantin Cantemir*, éd. N. Ioița, p. 45) n'avait pas besoin d'être poussé par Cacavela pour reprendre la lutte contre la domination ottomane. « Il projetait contre les Turcs, dit D. Cantemir, des actions grandes et dignes d'un prince chrétien » (*op. cit.*, p. 46). Après que les Autrichiens eurent pris Bude et Belgrade, il entra en relation avec les Russes et s'appretait à se soulever contre les Turcs (*op. cit.*, p. 67), et si les chrétiens avaient été vainqueurs et avaient pris Constantinople, lui qui descendait des empereurs de Byzance, serait devenu empereur de Constantinople (*op. cit.*, p. 67). Șerban Cantacuzène invitait aussi le père de Démètre, alors prince de Moldavie, à la lutte de tous les chrétiens contre les Turcs ; celui-ci répondit avec prudence qu'il était chrétien de par sa foi et son âme, et qu'il aurait préféré souffrir mille morts pour la chrétienté, que de vivre en servant le tyran turc (p. 68). Mais il pensait que le moment n'était pas venu, que les chrétiens n'étaient encore ni assez puissants, ni assez bien organisés pour écraser les Turcs et les Tartares, et que ceux-ci pourraient faire beaucoup de mal aux provinces roumaines et à leurs habitants (p. 69).

manuscrit et a été traduite du grec en langue roumaine. L'autographe de la traduction grecque de Cacavela est conservé à la bibliothèque du Métoque du Saint Sépulture à Constantinople<sup>42</sup>.

Un autre manuscrit du *Siège de Vienne* est *Athous 4276* (monastère d'Iviron), qui porte le titre suivant : 'Ιστορία διγγηματική τοῦ πολέμου ὁποῦ ἔγινεν παρὰ τῶν Τουρκῶν εἰς τὸ κάστρο τὴν Βιέννη, ἤγουν τὸ κοινῶς λεγόμενον Μπέτζη, ἅπκντα τοῦ πολέμου καθ' εἰρμόν, ἤγουν τὴν αἰτίαν τοῦ πολέμου, τὰ τοῦ πολέμου καὶ τὰ αὐτοῦ ἀποτελέσματα καὶ μετὰ τὴν νίκην ὅσα ἔγιναν μεταγλωττισθὲν ἐκ τοῦ λατινικοῦ (sic !) εἰς τὴν κοινὴν τοῦ Ρωμαιοῦ γλῶσσαν (*Histoire qui raconte la guerre menée par les Turcs à la citadelle de Vienne, généralement dénommée Beci, tout ce qui regarde cette guerre, c'est-à-dire la cause de cette guerre, le développement de la guerre et ses suites, et tout ce qui se passa après la victoire, traduit du lat n<sup>43</sup> en grec popula re*)<sup>44</sup>.

<sup>42</sup> Voir Κατάλογος χειρογράφων τῆς βιβλιοθήκης τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Μετοχίου τοῦ Παναγίου Τάφου (Catalogue des manuscrits du Métoque du Saint Sepulcre à Constantinople), dans Const Sathas, *Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη* (Bibliothèque du moyen âge), Venise, 1872, vol I, p 300 Κακαβέλα Ἱερεμίου μετάρφρασις ἐκ τοῦ ἰταλικοῦ, Ἱστορία τοῦ ἀποκλεισμοῦ τῆς Βιέννης ὑπὸ τῶν Μουσουλμάνων, ἀφιερθεῖσα τῷ Ἰωάννῃ Σερβάνω Καντακουζηνῷ, ἡγεμῖνι πάσης Οὐγγροβλαχίας, ἀρ 252, (*Cacavela Jérémie, traduction de l'italien Histoire du siège de Vienne par les musulmans dédiée à Ioan Șerban Cantacuzène, prince de toute l'Hongrovlachie, n<sup>o</sup> 252*) Le même manuscrit est signalé par E. Legrand, *Epistolaire grec* (Bibliothèque grecque vulgaire, tome IV) Paris, 1888, p XIII—XIV, mais différemment intitulé : *Ἐξῆρσις ἱστορικὴ τοῦ Ἱερεμίου Κακαβέλα ἱεροκήρυκος, ἀφιερῶντος αὐτὴν εἰς τὸν ἡγεμόνα Οὐγγροβλαχίας Στ φανον Καντακουζηνόν, ἥτις διαλαμβάνει ἱστορίαν πολέμων μεταξὺ Οὐγγρων καὶ Τουρκῶν, ἀρχεῖται ἂν ἀπὸ τοῦ 1660 ἔτους* (Information historique de Jérémie Cacavela le prédicateur, dédiée au prince d'Hongrovlachie Șerban Cantacuzene, qui contient l'histoire de la guerre entre les Hongrois et les Turcs, elle commence en 1660) Quoique nous constatons des différences dans la manière de présenter la traduction dans la *Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη* et l'*Epistolaire grec*, nous sommes toutefois certains qu'il s'agit du même texte, car tous les deux, Sathas et Legrand, renvoient au même n<sup>o</sup> 252 Ce manuscrit est décrit aussi par A Papadopoulos Keramens dans *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη* (Bibliothèque Hiérosolymitaine), Petersburg, 1899, vol. IV, p 35, n<sup>o</sup> 21 et p 460 La concordance des anciens numéros avec les nouveaux de la p. 479 certifie que le n<sup>o</sup> 21 est le même que le n<sup>o</sup> 252 L'auteur du catalogue ne donne ni le commencement ni la fin du texte, il ne fait que préciser que c'est un autographe de Cacavela et que le texte est précédé d'un portrait en couleurs de l'empereur Léopold I

<sup>43</sup> On affirme a tort qu'il a été traduit du latin Comme nous l'avons vu ci-dessus, l'*Histoire du Siège de Vienne* a été écrite en italien, une prédiction seulement regardant Léopold I d'Autriche, qui avait été faite par le prêtre Martin de Strigoma, était écrite en latin et ajoutée à la fin du texte (voir F. H. Marshall, *the Siege of Vienna by the turks in 1683*, Cambridge, 1925, p 162).

<sup>44</sup> Voir Sp Lambros, *Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos*, Cambridge, 1900, vol II, p 37 Dans Athous 4276, avec le *Siège de Vienne* il y a encore un autre ouvrage historique *Διγγησις τῆς ἀλώσεως τῆς Μπόιντας* (Récit sur la conquête de Bud.). Iorga écrit a tort que l'érudit érètois Cacavela est l'auteur de ces deux ouvrages (voir N Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 209, et idem, *Istoria literaturii române de la 1688—1780*, Bucarest, 1928, vol. II, p 479). En ce qui concerne le *Siège de Vienne*, Cacavela est le traducteur, non l'auteur de l'ouvrage Quant à *Διγγησις τῆς ἀλώσεως τῆς Μπόιντας* c'est le bien connu *Recueil des éphémérides de Budc*, traduit de l'italien en grec par le médecin Jacob Pilarno sous l'impulsion de Constantin Brancovan, qui était alors Grand Logothète. Voir D Russo, *Studiu istorice greco-române*, Bucarest, 1939, vol. II, p. 468—469, et Const. Litzica, *Catalogul manuscrisurilor grecești din Biblioteca Academiei Române*, Bucarest, 1909, p. 12, où il décrit le ms 16 (495), qui contient la traduction de Pilarno sans le nom du traducteur.

Un texte portant un titre semblable au manuscrit d'Athos est la copie conservée à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie <sup>45</sup>, faite d'après un manuscrit appartenant à la famille de Cacavela et qui se trouve dans l'île de Chio <sup>46</sup>. La traduction de Cacavela a largement circulé dans toute l'Europe. Deux autres copies se trouvent aux deux extrémités du continent européen. L'une est à Moscou <sup>47</sup>, l'autre est à Londres. La copie qui se trouve dans la capitale de l'Angleterre, faite par un prêtre Nicolas en 1687, porte une note qui précise que le manuscrit a appartenu à Constantin Brancovan et que la traduction a été faite à Bucarest en 1686 par Jérémie Cacavela. Ce manuscrit a été porté en Angleterre par Frédéric North, plus tard cinquième comte de Guilford, un grand connaisseur de l'Orient <sup>48</sup>. Après avoir passé par différentes mains, le manuscrit a finalement été acheté aux enchères, en 1914, par le British Museum, où il se trouve aujourd'hui dans le fonds Add. sous le n° 38890 <sup>49</sup>. Le professeur F. H. Marshall a fait en 1923 une courte présentation de ce manuscrit, en publiant la préface : *An unpublished translation by Jeremias Cacavelas of an italian work describing the siege of Vienna in 1683* <sup>50</sup>. Deux ans après, le même

teur, qui se trouve cependant dans Athos 4276 L'original italien de cette traduction est : *Veridica Raccolta de giornali di Buda sino alla presa d'esta, Venise, 1686*

C'est à tort qu'on attribue à Cacavela un autre écrit, *La vie du Patriarche de Constantinople Denys Musclum* (v. Gl. Zaviras, *Néa 'Ellás* (La Grèce nouvelle), Athènes, 1872, p. 350, et N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, p. 209) Cette fois, Jérémie Cacavela est confondu avec son parent et contemporain, un certain Gerasime Cacavela qui a aussi été prédicateur du patriarcat de Constantinople (voir Athénagoras, métropolitain de Paramythia et Filaton, 'Ο Πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Γεράσιμος Β' ὁ Κκαβέλας (*Le Patriarche de Constantinople, Gerasime II Cacavela*), dans la revue "Ἑλληνικά", IV (1931), p. 71—72, cf. aussi E. Legrand, *Bibliographie hellénique du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1894, vol. II, p. 455

<sup>45</sup> Paquet 13 bis, dossier M, copies envoyées par Manuel Ghedéon

<sup>46</sup> George Zolotas, *Ἱστορία τῆς Χίου* (L'histoire de Chio), Athènes, 1923, vol. II, p. 331, mentionne des personnes portant le nom de Cacavela, qui y vécurent au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce sont probablement des parents du savant moine.

<sup>47</sup> Voir *Греція и латинска рукописи библиотек Московского Главного Архива*, dans « Sbornik Mosk. Glav. Arhiva Ministerstva Inostran » Del VII, Moscova, 1900 p. (I XXXIV, cité par P. P. Panaitescu, *Dimirie Cantemur, Viața și opera*, Bucarest, 1958, p. 39

<sup>48</sup> Il s'agit du philhellène bien connu Frédéric Guilford, qui, comme on le sait, a fondé en 1824, lorsque les îles Ionniennes étaient sous la domination anglaise, l'Université de Corfou, la première université d'Orient, et, avec ses propres donations et les donations faites par les universités de Cambridge et d'Oxford, a contribué à enrichir la bibliothèque publique de Corfou. Voir la Grande Encyclopédie grecque, éd. Πυρρός vol. X, p. 1027 et 1032, le chapitre Πνευματικά ιδρύματα (Institutions de culture)

<sup>49</sup> Sur ce ms. voir aussi V. Papacostea, *Manuscrite grecești din arhive străine relative la istoria românilor*, dans la « Revista Arhivelor », IV (1961), fasc. 2, p. 286

<sup>50</sup> Voir « Byzantinisch Neugriechische Jahrbucher », III (1922), p. 135—136, cf. aussi le vol. IV (1923), p. 171—172. Le même article toujours en allemand est publié aussi dans « Λογογραφία », VII (1923), p. 93—95, et en grec dans la revue « Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος », VIII (1922), p. 580—582. Une note bibliographique, dans le « Codrul Cosminului », I (1924), p. 577—578; cf. aussi la « Revista istorică », XI (1925), p. 336.

professeur Marshall publie le texte grec en entier, accompagné d'une courte introduction <sup>51</sup>.

Le texte grec publié par Marshall est une mauvaise copie contenant de nombreuses incohérences. La compréhension du texte est rendue encore plus difficile par la ponctuation et l'orthographe erronés que Marshall a respectés en tous points. C'est surtout la ponctuation qui induit le lecteur en erreur, ou qui l'oblige à lire plusieurs fois le texte pour le comprendre.

Le livre commence par une succincte exposition de la situation de l'Empire des Habsbourg de 1660 jusqu'en 1683 quand a eu lieu le siège de Vienne. L'auteur parle des attentats manqués contre l'Empereur, des révoltes qui eurent lieu dans l'Empire, de la mésentente avec les Hongrois et de l'aide que la Porte a apportée aux révoltés. Il décrit les préparatifs de guerre de part et d'autre, et ensuite les déplacements des troupes dans les deux camps. Il indique le nombre des forces turques pour chaque province à part, entre autres 6000 Roumains. Il décrit ensuite dans les plus petits détails les luttes qui ont eu lieu, les pertes subies, le butin emporté par les impériaux et les 80.000 esclaves emmenés par les Tartares.

Environ 80 ans après que Cacavela ait fait la traduction, *le Siège de Vienne* a été traduit du grec en roumain et il circula en manuscrit. Une copie portant le titre : *Războiul de la cetatea Beciului ce au avut turcii cu nemții* (La guerre entre les Turcs et les Allemands à la citadelle de Vienne) a été conservée dans un manuscrit miscellaneum (f 117—174), décrit par V. A. Urechia dans l'édition des œuvres de Miron Costin <sup>52</sup>. Deux autres copies se trouvent dans les mss.miscellanea de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie 3151 (f. 1—86<sup>v</sup>) et 3161 (f. 216—279<sup>v</sup>). Le ms. 3151 est une copie terminée le 12 juillet 1766. Elle est faite par ordre et aux frais du Seigneur Radu Voinescu „biv vel stolnic” (ancien Grand Intendant) et avec le labeur du moine Grégoire «le plus humble et indigne d'entre les moines » (f 173<sup>v</sup>). Le texte n'est pas complet, il en manque au commencement environ une page du texte grec de l'édition Marshall, une feuille ayant été probablement arrachée <sup>53</sup>.

<sup>51</sup> *The Siege of Vienna by the Turks in 1683, translated into Greek from an italian work published anonymously in the year of the siege by Jeremias Cacavelas*, publié par F. H. Marshall, Cambridge, 1925 Marshall ne publie pas une traduction en anglais, comme le croit Dan Bădărău. Voir *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p. 56. N. Iorga parle de l'édition Marshall dans la « Revue historique », III (1926), p. 157 et Constantin I. Karadja dans la « Revista istorică », XII (1926), p. 16—18.

<sup>52</sup> Voir V. A. Urechia, *Miron Costin, opere complete*, Bucarest, 1888, vol. II, p. 5 et 16, cf. aussi I. Sbiera, *Mișcări culturale și literare*, Cernăuți, 1897, p. 250.

<sup>53</sup> En dehors de *Istoria când au mers Turcii să ia Beciul*, ce miscellaneum contient : *Taina sfintei liturghii*, *Istoria pentru surparea sfintei cetăți a Ierusalimului*, *Aicea scriem pentru luarea cetății Macada*, *Luarea Țarigradului*, și *Istoria pentru facerea slăvitei cetăți Țarigradului*.



Le ms. 3161 est toujours un miscellaneum à contenu historique, de provenance transylvaine ; il a été copié à Braşov en 1788. Le ms. commence par une traduction du russe : *Cartea politiei ruseşti şi vitejiile ruşilor, a monarhului Petru şi altor împăraţi şi stăpînitori*. La traduction est due à Rodion Popovici « clerc de la ville citadelle de Braşov ». La copie en a été faite par le capitaine Zamfir Marco à Braşov, le 20 avril de l'année 1788. Suit (f. 187<sup>r</sup>) *Istoria a marelui cneaz Dimitrie Ianovici samoderjitul a toatei Rosiei . . .*, qui est encore une traduction du russe faite à Braşov le 12 mars 1785, toujours par le clerc Radu Popovici et copiée à Braşov le 29 avril 1788 par le même Zamfir Marco. Après ces deux traductions du russe commence à la f. 216<sup>r</sup> *le Siège de Vienne. Începerea şi istoria războiului de la cetatea Beciului pre care o au încunjiurat turcii şi cu alte limbii*. La fin manque, le texte de la traduction s'arrête à la p. 156 de l'éd. Marshall. Nous constatons d'après l'écriture que la copie du *Siège de Vienne* est aussi de la main de Zamfir Marco et nous croyons qu'elle aussi a été faite en 1788. Si la fin de la traduction s'était conservée, nous aurions peut-être pu avoir des détails précieux donnés par le copiste, relatifs au traducteur et à l'ancienneté de la traduction, comme il l'a fait pour les autres traductions. La traduction en roumain du *Siège de Vienne* a certainement été faite avant l'année 1766, date à laquelle a été effectuée la copie du ms. 3151.

Si nous comparons les textes des mss. 3151 et 3161 entre eux et, avec l'original grec, nous constatons que la traduction a été faite du grec, que les deux copies sont faites d'après le même prototype mais avec quelques insignifiantes différences entre elles qui, provenant probablement du copiste du manuscrit de Braşov, font que le texte du ms. 3151 est plus près de l'original grec que celui qui a été copié à Braşov.

Etant donné le contenu de l'œuvre, nous ne doutons pas que la traduction, autant celle en grec que celle en roumain, n'a pas été faite au hasard, mais dans un but bien déterminé : celui de servir d'impulsion à la lutte contre l'Empire Ottoman, dont la puissance avait commencé à faiblir et qui avait démontré au siège de Vienne, qu'il n'était pas invincible. Ce fait est du reste accentué aussi dans la préface-dédicace du traducteur Cacavela, qui pousse Şerban Cantacuzène à s'unir avec les chrétiens pour lutter en commun contre la domination turque. Quelques années plus tard, en 1772, on traduira dans le même but les deux opuscules belliqueux : *Le Tocsin des Rois* et *La Traduction du poème de Jean Plokof*, que Voltaire écrivit par ordre de Catherine II, qui les lui paya leur pesant d'or<sup>54</sup>.

<sup>54</sup> Voir Ariadna Camariano, *Voltaire şi Giovanni del Turco traduşi în limba română pe la 1772*, Bucarest, 1944 (Extrait du volume *Hommage à C. Giurescu*).

Le 19 décembre 1687, exactement un an après avoir traduit le *Siège de Vienne*<sup>55</sup>, Cacavela achève une autre traduction qu'il effectue toujours selon le désir de Constantin Brancovan ; cette fois il traduit du latin. Il s'agit de l'œuvre de Platina : *De vita et moribus summorum pontificum historia*. Cette traduction est, jusqu'aujourd'hui, restée en manuscrit, et on en conserve plusieurs copies. L'une d'entre elles se trouve à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. grec 313<sup>56</sup>, et porte à la fin la note suivante : Ἐτελειώθη ἡ παροῦσα ἱστορία τοῦ Πλάτινα διὰ προσταγῆς τοῦ εὐγενεστάτου καὶ ἐνδοξοτάτου ἄρχοντος μεγάλου λογοθέτου τῆς Οὐγγροβλαχίας κυρίου Κωνσταντίνου τοῦ Μπραγκοβάνου, παρὰ τοῦ λογιωτάτου κυρίου Ἰερεμίου Κακαβέλλα, ὅστις ἀδόλως καὶ μετὰ πίστεως τὸ ἐμεταγλώττισεν ἀπὸ τὸ λατινικὸν εἰς κοινὴν φράσιν ἐν τῷ 1687, Δεκεμβρίου 19. Μέννησθαι τοῦ γράψαντος οἱ ἀναγινώσκοντες Μιχαήλου τοῦ Μακρῆ τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων (Cette histoire de Platina a été achevée par ordre du très honoré et très glorifié boyard, le Grand Logothète de Hongrovlachie, le seigneur Constantin Brancovan, par le très-érudit seigneur Jérémie Cacavela, qui l'a traduite très honnêtement et loyalement du latin en langue populaire en l'an 1687, 19 décembre. Que ceux qui la liront se souviennent de celui qui l'a copiée, Michel Macri de Janina<sup>57</sup>).

Dans *Serbarea școlară de la Iași* (La Fête scolaire de Jassy) (1885, Jassy, p. 397), Al. Xenopol et Const. Erbiceanu énumèrent parmi les manuscrits conservés à l'école grecque de Bucarest, aussi celui contenant l'*Histoire des Papes* de Platina, copie faite par Michel Macri de Janina. Une autre copie faite par le même Michel Macri se trouve au Métoque du Saint Sépulcre à Constantinople<sup>58</sup>. Les trois manuscrits finissent par la note mentionnée ci-dessus et sont écrits de la main de Michel Macri de Janina. Seraient-ce trois copies, ou bien la même copie qui a passé d'un possesseur à un autre et a été signalée trois fois ? Il existait une copie de ce manuscrit à l'école de Bucarest en 1885, quand a eu lieu la fête scolaire de Jassy. Le manuscrit qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie provient du Séminaire Central<sup>59</sup>. En ce cas, nous pourrions admettre que le manuscrit dont Xenopol et Erbiceanu ont pris connaissance pourrait être celui de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Nous savons que celui du

<sup>55</sup> La traduction du *Siège de Vienne* a été achevée le 9 décembre 1686.

<sup>56</sup> Const Litzica, *Catálogoul manuscriselor grecești din Biblioteca Academiei Române*, Bucarest, 1909, p. 3, ms. 1 (313).

<sup>57</sup> Idem, *ibidem*

<sup>58</sup> V. A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη* (Bibliothèque hiérosolymitaine), Petersburg, 1899, vol. IV, p. 415, ms. 440.

<sup>59</sup> L'Académie de la République Socialiste de Roumanie est entrée en possession de ce ms. le 28 mai 1901.

Métoque du Saint Sépulcre y était en 1892<sup>60</sup> ; il est donc exclu que ce manuscrit ait pu figurer à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Nous devons donc admettre qu'au moins deux copies, sinon trois, ont été faites par Michel Macri de Janina<sup>61</sup>.

Une autre copie est le Supp. Graec. 29 du fonds grec de la Bibliothèque Impériale de Vienne<sup>62</sup>. Le manuscrit a une reliure luxueuse en cuir à fers dorés. Il est dit dans le catalogue que ce manuscrit provient de la Bibliothèque de Nicolas Mavrocordato, qui en aurait fait don au prince Eugène de Savoie<sup>63</sup>. Il semble qu'il y avait dans la bibliothèque du prince Mavrocordato au moins deux copies, sinon trois de cet ouvrage, car une copie, autre que celle de Vienne, croyons-nous, se trouve dans le catalogue de la bibliothèque du monastère Văcărești<sup>64</sup>.

*L'Histoire des Papes* n'est pas une simple traduction comme *le Siège de Vienne*. L'érudit clerc connaissait très bien les questions théologico-dogmatiques, et il était en plus un adversaire acharné des dogmes catholiques ; c'est pourquoi il ne s'est pas contenté de traduire le texte de Platina, mais il l'a commenté, ajoutant une série de notes par lesquelles il combat les conceptions dogmatiques de l'auteur<sup>65</sup>. Il répète souvent que Platina ment, le pape de même ainsi que les maudits Francs. A la f. 166<sup>v</sup> il ajoute : ψεύδονται εἰς τοῦτο οἱ ἀναθεματισμένοι Φράγγοι καὶ τὸ μαρτυρῶ ἐγὼ ὁ Ἱερεμίας ὁ Κακαβέλας (Les maudits Francs mentent en cette matière, et c'est moi, Jérémie Cacavela, qui le certifie ...) <sup>66</sup>.

Ce savant éclairé ne combattait pas seulement les dogmes de l'Église catholique, il critiquait aussi le comportement et l'hypocrisie du clergé en général, quoique faisant lui-même partie de cette catégorie. Φεῦ, τοῦτοι εἶναι ὄλοι κινῶς οἱ καλογεροπυπάδες τοῦ νῦν καιροῦ μάλιστα πάπηδες καὶ πατριάρχει (Hélas, ainsi sont-ils tous, moines et prêtres en général en ces temps que nous vivons, et surtout les papes et les patriarches). (v. N. Iorga, *op. cit.* p. 212).

Le grand nombre d'annotations prouve que la traduction a été faite dans le but de combattre les dogmes catholiques. A part les notes du tra-

<sup>60</sup> Idem, *op. cit.* préface, p 6.

<sup>61</sup> Il semble que Michel Macri de Janina ait été un copiste qui, peut-être par ordre de Constantin Brancovan, a fait plusieurs copies

<sup>62</sup> V. le Catalogue de Koller, LXX, col 448—451, et Herbert Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek, Supplementum Graecum*, Vienne 1957, cote 29 ; cf aussi V Papacostea, *Manuscrite grecești din arhive străine relative la istoria românilor*, dans « Revista arhivelor », IV (1961), no. 2, p 280.

<sup>63</sup> N. Iorga, *Manuscrite din bibliotecă străină relative la istoria românilor*, dans les « Annales de l'Académie Roumaine », sect. hist., 11<sup>e</sup> série, vol XX (1899), p 212—214

<sup>64</sup> V ms roum. 603, f. 291<sup>e</sup>, de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

<sup>65</sup> Pour plusieurs notes v N. Iorga, *loc cit.*

<sup>66</sup> Ibidem.

ducteur, la copie qui se trouve au Métoque du Saint Sépulcre contient plusieurs commentaires autographes du patriarche Dosithéos de Jérusalem <sup>67</sup>.

Nous possédons encore deux opuscules de moindre importance datant du séjour de Cacavela à Bucarest : une oraison funèbre et un écrit dans lequel le prédicateur essaye de prédire l'avenir.

Il écrivit l'oraison funèbre à l'occasion de la mort de Smaranda, la fille de Șerban Cantacuzène : Λόγος περί ματαιότητος εἰς τὸν ἄωρον θάνατον τῆς εὐσεβεστάτης καὶ ἐκλαμπροτάτης δόμνης κυρίας Σμαράγδος θυγατρος τοῦ... Ἰωάννου Σερβάνου βοηβόνδα τοῦ Καντακουζηνοῦ συντεθεῖς πρὸς παράκλησιν τοῦ χριστιανικωτάτου κυρίου Γρηγορίου ποστελνίκου τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς, παρὰ Ἱερεμίου ἱεροκίρρυκος τοῦ Κακαβέλα <sup>68</sup>. (Discours sur la vanité à l'occasion de la mort prématurée de la très pieuse et illustre dame Smaranda, la fille . . . du prince Jean Șerban Cantacuzène, composé à la demande du très bon chrétien Grégoire „postelnic” (ministre des affaires étrangères), son époux, par le prédicateur Jérémie Cacavela).

Cette oraison funèbre ne porte pas de date, mais connaissant celle de la mort de Smaranda Cantacuzène, mariée à Grégoire Băleanu, soit le 23 mai 1682, <sup>69</sup> nous pouvons la dater. L'oraison est écrite en langue grecque populaire, et comme son titre l'indique, traite de la vanité. Dans ce discours Cacavela emploie plusieurs phrases de rhétorique stéréotypes. Pour finir, il dit, par exemple, que tout cesse devant la tombe, et les gloires, et les plaisirs et les richesses. Là le roi ne peut plus se distinguer du pâtre, ni le riche du pauvre ; on ne sait plus quelle est la tête qui a porté une couronne ou celle que le labeur a baignée de sueur, quelles sont les mains qui ont tenu le sceptre d'or orné de pierres précieuses, et celles qui ont creusé la terre, chargées des chaînes du serf. Tous sont pareils dans la tombe, tous sont égaux, et, apostrophant l'homme, il dit : ainsi, pourquoi es-tu plein d'orgueil, pourquoi méprises-tu les autres, n'en as-tu pas assez d'amasser de l'or et des richesses, de troubler les autres et de mettre le monde à l'envers, comme si tu ne devais jamais mourir ?

En dehors de ce discours d'occasion, le prédicateur du patriarcat œcuménique doit avoir laissé d'autres nombreux sermons qui nous sont restés inconnus.

<sup>67</sup> v. A. Papadopoulos-Kerameus, *loc. cit.* On sait que le patriarche Dosithéos a combattu avec acharnement les dogmes catholiques et calvinistes dans presque toutes ses œuvres ainsi que dans *Τόμος ἀγάπης* qui a été publié à Jassy par les soins de Cacavela.

<sup>68</sup> Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 201—204.

<sup>69</sup> Pour la date de la mort de Smaranda, v. Jean Filitti, *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, Bucarest, 1919. Le tableau généalogique des Cantacuzènes no. II.

En même temps que l'oraison sus-citée, Al. Papadopoulos-Kerameus publie une interprétation <sup>70</sup> fantaisiste et intéressée donnée par Cacavela en relation avec un lapereau moustre <sup>71</sup>. Cet épisode ridicule se passa à la cour de Șerban Cantacuzène. A cette époque la superstition troublait aussi les esprits éclairés, ce qui fait que ce phénomène inquieta Șerban Cantacuzène. Le prince, ayant à sa cour l'érudit Jean Cariofil, lui demanda d'interpréter ces « signes » <sup>72</sup>.

L'interprétation de Cariofil, qui recommandait au prince une politique favorable à la domination ottomane, une politique prudente à l'égard des Turcs (qui étaient encore trop puissants pour que la Valachie puisse se libérer), ne satisfait pas Cacavela qui, comme nous l'avons vu, nourrissait une haine implacable contre les ottomans. Il profita de l'occasion pour donner une nouvelle interprétation, tout opposée à celle de Cariofil, dans laquelle il pousse Șerban Cantacuzène à lutter contre la domination ottomane, de même qu'il l'avait fait peu de temps auparavant dans la préface-dédicace placée en tête de sa traduction du *Siège de Vienne*.

La chronique valaque donne une autre interprétation tout à fait différente, et qui est attribuée à Cacavela <sup>73</sup>. Nous ne pouvons pas admettre que cette dernière interprétation est due à Cacavela, du moment que nous avons son texte authentique en langue grecque. Il est probable que l'auteur de la chronique valaque changeât le sens de l'interprétation de Cacavela qu'il passa dans sa chronique, comme une représentation de son point de vue. Car c'est un fait bien connu que l'attitude de presque tous les chroniqueurs était subjective, ils exposaient dans leurs créations historiques presque toujours leur point de vue, même lorsque la chronique était officielle et qu'il fallait présenter celui de leurs maîtres.

Les différentes interprétations relatives aux mêmes « signes » n'avaient aucun fondement ; elles étaient faites sous l'influence des superstitions, ou elles étaient dictées par un intérêt particulier. Cariofil, ayant beaucoup vécu à Constantinople, connaissait mieux la réalité ; c'est pourquoi il recommandait à Șerban Cantacuzène une politique de prudence, calculant que l'heure de la libération des Principautés Roumaines de la

<sup>70</sup> Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 204—206.

<sup>71</sup> Détails sur ce lièvre monstre dans *op cit* p 204—205.

<sup>72</sup> La réponse de Jean Cariofil est publiée dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 206—207. Ce texte, ainsi que l'explication fournie par Cacavela et publiée dans le même ouvrage, se trouvent tous deux dans un manuscrit qui a appartenu à A. Papadopoulos-Kerameus. Celui-ci en a eu encore une copie anonyme dans un ms. qui contient les œuvres de Sevastos le Kymenite (Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIII, p. 6'). Une autre copie, anonyme également, est contenue dans le ms. grec 144 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (v. Constantin Litzica, *Catalogul manuscrisurilor grecești*, Bucarest, 1909, p. 399, ms. 670 (144).

<sup>73</sup> V. *Croniciari munteni*, édition publiée par Mihail Gregorian, Bucarest, 1961, vol. I, p. 465—466.

domination turque n'avait pas encore sonné. Jérémie Cacavela, nature plus ardente, plus enthousiaste, pénétré de haine contre ceux qui l'avaient forcé à s'expatrier, croyait que la défaite de Vienne avait mené l'Empire Ottoman au seuil de l'effondrement, et c'est pourquoi il poussait le prince de Valachie à une action concertée en vue de la lutte pour la libération de la chrétienté du joug des Agaréens.

L'interprétation de Cacavela n'est pas datée, mais il n'y a pas de doute possible qu'elle ait été faite immédiatement après celle de Cariofil, donc en 1688.

L'interprétation des « signes » est le dernier écrit du moine érudit durant son séjour en Valachie. Nous croyons qu'en 1691 il passa en Moldavie comme précepteur de Démètre Cantemir.

Nous ignorons ce qui a déterminé Cacavela à quitter la cour de Constantin Brancovan, qui l'avait poussé à faire ses traductions de l'italien et du latin et qui avait besoin de savants comme ce moine érudit. Il n'est pas exclu que l'original crétois soit entré en conflit avec le prudent prince de Valachie, à cause de ses sentiments anti-ottomans qu'il ne se faisait pas faute de manifester ouvertement par écrit, tandis que Brancovan, qui menait une politique de duplicité, entretenait des relations secrètes avec la Russie et l'Autriche, mais avait l'attitude d'un prince fidèle et soumis envers les Turcs.

Dans la capitale moldave, l'érudit Crétois ne déploya pendant quelques années qu'une activité pédagogique. Ce n'est qu'en 1697 qu'il se manifeste à nouveau comme traducteur ; cette fois-ci, ayant suffisamment appris le roumain pour pouvoir écrire en cette langue, il ne traduit plus en grec, mais du grec en roumain. Sur l'ordre du prince de Moldavie, Antioche Cantemir, Cacavela traduit un livre liturgique : *Învățătură sântă, adecă sîntei și dumnezăeștii liturghii tălcuire de pe limba grecească pe limba rumânească de Eremia Cacavela dascăl . . . Iași, 1697* (Enseignement sacré, c'est-à-dire la traduction de la sainte et divine liturgie, faite du grec en roumain par Jérémie Cacavela, professeur . . . Jassy, 1697)<sup>74</sup>.

Cette traduction étant écrite sous forme de catéchisme, avec des questions et des réponses, eut une large circulation. Pendant un siècle et demi ce fut un véritable livre d'enseignement pour les prêtres. Des copies manuscrites, faites sur le texte imprimé, circulaient en même temps que celui-ci. Const. Erbiceanu possédait deux copies de ce genre.

<sup>74</sup> Le livre est décrit par I. Bianu-N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, Bucarest, 1903, vol. I, p. 344—347, et par l'évêque Melchisedec, *Biblioteca domnului Dimitrie Sturdza de la Miclăușeni*, dans la « Revista pentru istorie, arheologie și filologie », III<sup>e</sup> année (1888), vol. V, p. 150—1.

L'une de ces copies a été faite à Bucarest en 1706 par les soins et aux frais du prêtre Joasaphe. Cette copie est précédée d'une préface écrite en langue slave, par un certain Nicolas. Le texte de la traduction est stylisé, la langue est plus purifiée que dans le livre imprimé. Une note à la fin du manuscrit nous apprend le prix auquel se vendaient les copies. Ce ms. fut vendu en 1725 par le prêtre Pahomie au prix de 5 anciens thalers.

Le second ms. a été écrit en 1776 par le clerc Nicolas Duma. Ce texte est encore plus stylisé que le premier ; il est écrit en un roumain beaucoup plus soigné. Toutes traces de slavonisme qui existaient tant dans le texte imprimé que dans la copie de 1706 en ont été enlevées. L'évêque Gerasime de Buzău qui eut ce manuscrit en sa possession en 1822, y ajouta plusieurs notes. Dans une de ces notes il dit, entre autres, que sur la couverture d'un exemplaire imprimé de la *Liturgie* il avait trouvé plusieurs indications écrites à la main, entre autres que le traducteur du livre, Jérémie Cacavela, avait été supérieur de St. Sava (ot Sfete Savva) <sup>75</sup>.

Nous ne connaissons pas jusqu'à présent l'original grec d'après lequel Cacavela a fait sa traduction. L'évêque Melchisedec croit que c'est un résumé de l'œuvre bien connue de Siméon de Thessalonique <sup>76</sup>.

Après 1697, Cacavela se préoccupe de philosophie, il collabore et corrige les œuvres de jeunesse de son illustre élève, Démètre Cantemir. Avec l'aide de son précepteur, Démètre écrit en grec et en roumain et publie à Jassy en 1698 sa première œuvre de compilation philosophique <sup>77</sup> : *Divanul sau gîlceava înțeleptului cu lumea* (Le Divan, ou la dispute du sage avec le monde). En dehors des préfaces de l'auteur, le livre est précédé d'une épître de Cacavela, dont il résulte qu'avant de le faire imprimer, l'élève a tenu à avoir l'avis et les rectifications de son savant maître : « Ce fut une sage pensée, dit Cacavela dans son épître, que moi, qui comme un laboureur ai peiné à former ton esprit . . . sois le premier à en cueillir les fruits ».

Cet écrit de Cantemir est un mélange de religieux et de profane ; c'est un essai de l'auteur de mettre d'accord la morale religieuse avec l'éthique philosophique et la manifestation de ses tendances sociales, encore imprécises, et qui apparaîtront en pleine lumière dans *Istoria*

<sup>75</sup> Pour ces mss. cf. Const. Erbiceanu, *Cea mai veche explicare a liturghiei și a tot ritualul din biserica ortodoxă românească, de ieromonahul Ioanichie (sic!) Cacavela*, dans « Biserica ortodoxă română », XIII (1889), p. 152—156. Erbiceanu croit à tort que J. Cacavela en est l'auteur et que le « hatman » (commandant général de l'armée moldave) Lupu Bogdan, qui a écrit la préface du texte imprimé, en est le traducteur. Dragomir Demetrescu émet la même opinion dans son article « Hatmanul Lupu Bogdan și dascălul Ieremia Cacavela », dans « Biserica ortodoxă română », XXX (1909), p. 394—406.

<sup>76</sup> Evêque Melchisedec, *loc. cit.*

<sup>77</sup> N. Iorga, *Istoria literaturii religioase*, Bucarest, 1904, p. 209.

ieroglifică (*L'Histoire Hiéroglyphique*), c'est-à-dire l'inimitié de Cantemir à l'égard de la grande noblesse moldave <sup>78</sup>. Cantemir a pris comme modèle de son *Divan* la Δίπτρα de Philippe le Solitaire, dont il a emprunté la conception et le plan <sup>79</sup>.

Après le *Divan ou la dispute du sage avec le monde*, Cantemir écrit un second ouvrage philosophique en latin : *Sacrosanctae scientiae indepingibilis imago*. Cantemir écrit aussi cet ouvrage-ci sous l'influence de son maître Cacavela, mais dans la seconde partie il applique la théorie du philosophe flamand Jean Baptiste van Helmont, dont il avait étudié les principes à Constantinople à l'aide de son professeur Mélétius, le futur métropolite d'Athènes <sup>80</sup>.

Cantemir n'a pas le courage de faire imprimer cet ouvrage non plus sans l'approbation de son maître. *Sacrosanctae scientiae* est précédée d'une lettre-dédicace au savant moine, dans laquelle, après lui avoir rappelé l'époque des études et d'autres faits, Cantemir achève : « C'est cette pensée de mon âme que j'ai voulu t'expliquer, cher et révérend père, et c'est pourquoi je t'envoie pour le moment ce premier volume de la science sacrée. Je te le laisse pour que tu le lises et relises en entier, je le soumetts à ton jugement, je te laisse préférer ton avis, je promets que ton avis sera le mien, excuse ce que j'ai omis, et s'il arrive que j'aie erré sur le tout, pardonne-moi et renvoie-le-moi au plus vite, et transmets-le-moi corrigé » <sup>81</sup>.

Il ressort clairement de cette lettre que Jérémie Cacavela exerça une telle influence sur son élève, que son opinion devenait celle de Démètre Cantemir, et qu'il a collaboré à *Sacrosanctae scientiae* en corrigeant le texte écrit par son élève.

Cet ouvrage est écrit à Constantinople pendant le règne d'Antioche Cantemir, lorsque Démètre, comme représentant de son frère auprès de la Sublime Porte « est envoyé en exil sur le Bosphore, tout aussi loin que dans l'esclavage d'Égypte ».

P. P. Panaitescu établit la date de cet écrit après le mois de mars 1700 et avant le mois de septembre de la même année <sup>82</sup>, quand Antioche

<sup>78</sup> P. P. Panaitescu fait une analyse approfondie du *Divan* dans *Dimitrie Cantemir Viața și Opera*, Bucarest 1958, p. 47—54.

<sup>79</sup> Le premier qui a fait un rapprochement entre le renommé ouvrage Δίπτρα et le *Divan* de Cantemir est D. Russo, *Manuscrisele grecești din Biblioteca Academiei Române* Bucarest, 1901, p. 10 ; cf. aussi, Gaster dans Gustav Grober, *Grundriss der romanischen Philologie*, vol. II, III<sup>e</sup> partie, p. 283, et Dan Bădărău, *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p. 118—125.

<sup>80</sup> D. Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, trad. Hodoș, p. 136, et Dan Bădărău, *Dimitrie Cantemir și Van Helmont*, dans « Cercetări filozofice », VIII<sup>e</sup> année, 1961, n<sup>o</sup> 1, p. 143 et 149.

<sup>81</sup> D. Cantemir, *Metafizica*, éd. N. Locusteanu, Bucarest, 1928, p. 23.

<sup>82</sup> P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 55. Dan Bădărău a la même opinion. Cf. *op. cit.*, p. 130.



Cantemir a été destitué, la préface-dédicace à Cacavela parlant de lui comme étant alors prince régnant. Cet intervalle paraît trop court. En mars de l'année 1700, Cantemir est à Jassy ; nous ne savons pas quand il retourna à Constantinople, de sorte qu'il ne lui reste plus qu'un espace de quelques mois. Nous avons vu ci-dessus qu'en 1698 Démètre prenait des leçons de Mélétrius d'Athènes, avec lequel il étudia aussi les principes de Helmont qui sont le fondement de son chapitre sur l'éthique. Il semble plus probable que *Sacrosanctae scientiae* ait été commencée et écrite entre 1698 et 1700, lorsque Cantemir disposait de plus de temps libre pour pétrir ses idées philosophiques.

Peu de temps après — en 1701 selon P. P. Panaitescu <sup>83</sup> — Cantemir écrit toujours en latin une *Logique : Compendiolum universae logices institutionis*. Dans les manuscrits des bibliothèques de Moscou qui conservent le texte de la *Logique* de Cantemir, celle-ci est accompagnée par une autre *Logique* beaucoup plus développée due à la plume de Jérémie Cacavela : *Institutio logices ad mentem neotericorum philosophorum*.

Dan Bădărău a étudié la *Logique* de Cacavela en comparaison avec celle de Cantemir. Voici comment il se prononce au sujet de l'œuvre philosophique du savant moine. La *Logique* de Cacavela est conçue d'après un plan vaste, plus vaste que le *Compendiolum universae logices institutionis* de Cantemir. L'œuvre du moine grec dépasse de loin le domaine de la logique proprement dite, l'auteur s'occupe de prime abord de placer la logique au sein de la philosophie, en donnant à son exposé un cours tout à fait original, en mentionnant brièvement l'apport des philosophes grecs de l'Antiquité, y compris Aristote. Cacavela traite ensuite de problèmes relatifs aux opérations de la pensée, puis il parle de la raison et, enfin, de la nature de la logique et de sa nécessité. Ce n'est qu'à la fin qu'il se réfère à proprement parler aux problèmes de la logique. Après quoi il en vient à l'examen du raisonnement par syllogismes, qu'il liquide en moins de 40 feuillets (f. 255—289) <sup>84</sup>. L'écrit de Cacavela n'est donc point de logique pure, mais bien un traité de philosophie générale et de logique. En établissant une comparaison entre le texte de la logique de Cacavela et celui de la logique de Cantemir, D. Bădărău tire la conclusion suivante : « Il résulte que le texte de Cantemir est rédigé en rapport direct avec le texte de Cacavela. Certaines concordances sont frappantes, mais, avant tout, le fait que les deux écrits sont copiés de la main de Cantemir nous prouve que le maître et son élève ont partagé le désir commun de se consacrer pour un certain temps à la logique, préoccupation qui s'est traduite

<sup>83</sup> P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 62.

<sup>84</sup> Cf. Dan Bădărău, *Filozofia lui Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1964, p. 145—146.

aussi par écrit. Indubitablement c'est le plus âgé qui a influencé le plus jeune et peut-être le plus expérimenté a-t-il initié à cette époque le philosophe en herbe aux mystères de la logique. . . »<sup>85</sup>. « Certains historiographes de D. Cantemir ont considéré, déclare Bădărău, que le professeur Jérémie a exercé une influence mystique, obscurantiste sur son élève et que cette influence néfaste s'observe dans l'œuvre de jeunesse de Démètre Cantemir. Il faudrait croire dans ce cas que van Helmont est apparu comme un libérateur de l'esprit de Cantemir encore fort jeune. En réalité poursuit Bădărău, les choses se présentent précisément inversement. L'ouvrage *Sacrosanctae*, avec ses forts et multiples glissements vers le mysticisme, se ressent de l'influence du Flamand, alors que, en élevant son petit édifice de logique intitulé *Compendiolum*, œuvre de jeunesse prématurée, à implications rationalistes catégoriques, Cantemir montre qu'il a travaillé en étroit rapport avec Jérémie Cacavela, et même sous l'inspiration de son précepteur »<sup>86</sup>. Il résulterait de cette affirmation de Bădărău que Démètre Cantemir a d'abord écrit le *Compendiolum*... et ensuite son ouvrage *Sacrosanctae*.

Pour le *Compendiolum*... , Démètre Cantemir utilise, outre la *Logique* de Cacavela, un autre ouvrage anonyme qui se trouve dans le même manuscrit que la *Logique* de Cacavela, écrites l'une comme l'autre de la main de Cantemir. L'écrivain princier combine généralement les deux sources qu'il enrichit l'une par l'autre, mais la plupart de ses idées sont empruntées à Cacavela<sup>87</sup>.

Leur collaboration philosophique se réduit à ces trois ouvrages. Après 1701 nous perdons les traces de l'érudit moine. Après la destitution d'Antioche il est probable que ce dernier ait quitté la Moldavie ; ou bien, son élève dirigeant son activité du côté de l'histoire, n'avait plus besoin des lumières philosophiques de son ancien maître et rompit les relations avec lui<sup>88</sup>.

#### CACAVELA DANS LE FOLKLORE GREC ET ROUMAIN

Ce moine savant et polyglotte fut un personnage original, étrange, plein d'humour. Il s'est rendu célèbre non seulement par le fait qu'il avait été le précepteur de celui qui est devenu un grand historien de son époque, non seulement pour ses écrits originaux ou ses traductions, ou parce

<sup>85</sup> Idem, *op. cit.*, p. 147.

<sup>86</sup> Idem, *op. cit.*, p. 145.

<sup>87</sup> Idem, *op. cit.*, p. 140, 143, 148.

<sup>88</sup> Entre temps, pendant que Cacavela était encore en Moldavie, il s'occupa de l'impression de l'ouvrage *Τόμος αγάπης κατά Λατίνων συλλεγείς και τυπωθείς παρά Δοσιθέου Πατριάρχου Ἱεροσολύμων*, Jassy, 1688. Ce volume qui contient au début une élégie au patriarche Dosithéos par Cacavela, a été publié à Jassy sur les instances de ce dernier v. N.

qu'il fut un prédicateur de talent et un habile interprète des « signes », mais aussi pour les réponses ingénieuses qu'il donna à certaines questions ou pour certains faits qui firent rire et grâce auxquels Cacavela est entré autant dans le folklore grec que dans le folklore roumain. Plusieurs anecdotes attribuées à Cacavela se retrouvent dans la littérature populaire grecque, ainsi que dans la littérature roumaine. Son nom paraît aussi dans les textes populaires dénommés « *Questions et réponses* ».

Ces textes, sont un amalgame résultant du mélange d'éléments bibliques et apocryphes, cosmologiques et chronologiques, de même que d'éléments analogues aux rébus populaires<sup>89</sup>. Le prototype de cette intéressante forme littéraire populaire a son origine à Byzance, d'où il passa en Occident d'une côté, de l'autre chez les Slaves au sud du Danube et enfin dans la littérature russe<sup>90</sup>.

Le texte byzantin le plus intéressant de « questions et de réponses » est la dispute entre Panaiotis le philosophe et un cardinal catholique en présence de l'empereur Michel Paléologue<sup>91</sup>.

La reprise de l'histoire de Panaiotis avec l'azymite (catholique) donna naissance à une autre histoire, de caractère plus populaire, dans laquelle Cacavela apparaît dans le rôle de Panaiotis le philosophe, le Sultan dans celui de l'empereur byzantin, et le prêtre Turc (hodja) à la place du cardinal catholique<sup>92</sup>. Cette nouvelle forme s'est répandue sous diverses variantes, dans la littérature grecque autant que dans la littérature roumaine et dans les autres littératures populaires européennes<sup>93</sup>.

---

Iorga, *Istoria Românilor*, vol VI, 1938, p 444 Le livie est décrit par E Legiand, *Bibliographie Hellénique du XVII<sup>e</sup> siècle*, vol III, p 54—59, et par I Bianu — N Hodoş, *Bibliografia românească veche*, Bucarest, 1903, vol I, p 369

<sup>89</sup> Al Ciorănescu a publié une étude approfondie sur cette littérature populaire, *Intrebări și răspunsuri*, dans « Cercetări literare », I (1934), p 47—81

<sup>90</sup> N Cartoian, *Cărțile populare în literatura românească*, Bucarest, 1938, vol II, p 27.

<sup>91</sup> Le texte est publié par A Vassiliev, *Anecdota graeco-byzantina*, Moscova, 1893, p 179—188; il a circulé également en manuscrit, v Const Litzița, *Catalogul manuscriselor grecești din Biblioteca Academiei Române*, Bucarest, 1909, p 244 ms 562 (115), et Sp and Sofr. Eustratiades, *Catalogue of the Greek mss in the Library of the Laura on Mount Athos*, Cambridge 1925, ms 1300/31. Le texte de la dispute entre Panaiotis et l'azymite a été traduit en roumain et a circulé en ms La traduction en a été faite d'après un texte slave, un nuscellaneum qui se trouve à Tulcea (v I Bogdan, *Cronice inedite*, Bucarest, 1895, p 7—8) Un autre texte slave se trouve dans un ms de Kiev (v I. Bogdan, *Vechile cronici moldovenești pînă la Urechia*, Bucarest, 1891, p. 8). La traduction roumaine a été publiée par N Iorga Voir *Cărți și scriitori români din veacurile XVII—XIX* dans les « Annales de l'Académie Roumaine », sect litt II<sup>e</sup> série, tome XXIX (1906), p 165—179 Un texte analogue à celui publié par N Iorga est contenu dans le miscellaneum 63 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (v I Bianu, *Catalogul manuscriselor românești din Biblioteca Academiei Române*, tome I, p. 151 D'autres textes se trouvent dans plusieurs manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie

<sup>92</sup> V « Λαογραφία », vol. VIII (1925), p. 587.

<sup>93</sup> V. Anderson Warter, *Kaiser und Abt. Die Geschichte eines Schwanks*, Helsinki 1923. Apud « Λαογραφία », VIII (1925), p 578 et 582

De tout ce que nous avons exposé ci-dessus, il résulte que Cacavela a été de son temps un humaniste ayant un vaste horizon de connaissances dans tous les domaines, un polyglotte et en même temps un original un peu étrange, qui s'est moqué de l'opinion publique, ce qui donna lieu à de nombreuses anecdotes qui ont circulé sur son compte dans le folklore grec ainsi que dans le folklore roumain.

## SOME ASPECTS OF LAICIZATION OF MOSLEM FAMILY IN DOBRUDJA

(end of the 19<sup>th</sup> century — first decades of the 20<sup>th</sup> century)

by L. P. MARCU

Laicization of the family is a characteristic process of the transition period from feudalism to capitalism, determined by the generalization of the new production relations which call for essential changes in all realms of social life. The feudal superstructure in the frame of which religion constitutes the dominant form of social consciousness — “the quintessence and consecration of the existent feudal domination”<sup>1</sup> — is replaced by the new capitalist superstructure, in which the political and juridical ideology steps in the foreground and in the frame of which “settled, undisguised, the conception about the world that was to become the classical conception of the bourgeoisie : *the legal conception about the world*. This amounted to nothing else but to a secularization of the theological conception. Human right was set up instead of the dogma and the divine law, and the State was substituted to the Church. Economic and social relations, which previously could not have been imagined by anybody otherwise than created by the Church and dogma — just because they were sanctioned by the Church — could not be now conceived any more but as being founded on law and created by the State”<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> F. Engels, *Războiul țărănesc german* [The Peasant War in Germany], 3<sup>rd</sup> edition Bucharest, E.S.P.L.P., 1958, p. 49.

<sup>2</sup> F. Engels, *Socialismul juriștilor* [The Socialism of the Lawyers], in K. Marx and F. Engels, *Despre religie* [On Religion], 2<sup>nd</sup> edition, Bucharest, Ed. Politică, 1963, p. 233.

The family, along with the other institutions, undergoes changes, it becoming preeminently *a consumption husbandry, which spends income by profits on capital and which sets money relations in the forefront of family relations*<sup>3</sup>. The changes which occur in the economic foundations of the family determine a series of transformations in its social functions, the position of the family members, the kinship system, its spiritual base — which all find their concrete expression in a new juridical order, based on the bourgeois legal system.

This process of transition from the feudal juridical order of the canonic law, to the bourgeois laic order — known as “the secularization of the family”<sup>4</sup> — has evolved in various epochs and under specific forms in each country, according to the concrete conditions of social-economic development. In Romania, it has been achieved by the enforcement of the Civil Law of 1865 and the Civil Procedure-Law of the same year, inspired by the west bourgeois laws — mainly by the Napoleonic Civil Law — which left the settlement of the problems connected with the family to the civil instances, renouncing at the same time to the compulsory sanctioning of marriage by the Church<sup>5</sup>.

<sup>3</sup> Cf H H Stahl and I I Matei, *Manual de prevederi și asistență socială* [Handbook of social security and welfare], 1<sup>st</sup> volume, Bucharest, 1926, p. 106 seq

<sup>4</sup> Cf E Stocquart, *Les origines et la sécularisation du mariage en France*, Bruxelles, 1903, see also J B Trotabas, *La notion de laïcité dans le Droit de l'Eglise catholique et de l'Etat républicain*, Paris, 1960, F Laurent, *L'Eglise et l'Etat*, Bruxelles, 1862, E. Glasson, *Le mariage civil et le divorce dans l'antiquité et dans les principales législations modernes de l'Europe*, 2<sup>nd</sup> edition, Paris, 1880, *Les transformations du droit dans les principaux pays depuis cinquante ans (1869—1919)*, Paris, 1922

<sup>5</sup> If in towns the interests of the bourgeoisie required the introduction of the civil law in all family problems, in villages, where the agrarian reform had been just achieved and where capitalism was just developing, the changes commended by the new juridical superstructure were forestalling the economic basis, and this fact led to a series of deficiencies in family regulation on the basis of civil law “Since the so-called ‘civil marriage’ was introduced — pointed out M Costache-Epureanu in the debates on the Constitution bill of 1866 — I can prove that, out of the towns, among rural populations, marriage does not exist, for it has been replaced by concubinage. Yes, gentlemen, the concubinage, that is the condition to which was brought society by these theories borrowed by those who have disregarded the ethics, customs and traditions of our people” (*Dezbatările Adunării deputaților* [Debates of the Parliament], 1866, p 384) Having failed to understand the real causes of this phenomenon, the rulers of the time sought the solution in the introduction, in art 22 of the Constitution, of the compulsory religious marriage, besides the civil one, a fact that caused even more mischief Cf A Negutz-Dumitrescu, *Căsătoria față cu Codul civil și cu art 22 din Constituție* [Marriage as to the civil law and article 22 of the Constitution], Bucharest, 1902 Ion Ghica, in an amendment bill of the Civil law, which remained in manuscript, has realized the shortcomings of this mixed system, and proposed the requisite remedies (The Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania, *Ion Ghica's Archive*, 2<sup>nd</sup> bundle, manuscript 2, f. 7. See also: G G Florescu and L. P. Marcu, *Un proiect inedit din 1866 al lui I Ghica privind modificarea parțială a Codului civil român* [An 1866 unpublished law-draft of I. Ghica concerning the partial modification of Romanian Civil Law], in “Rev. arhivelor” [Archives Reviews], VIII (1965), No. 1—2, p 187—202) The deficiencies of this system were encountered for a long time in the village-world. Cf. X. Costa-Foru, *Cercetarea monografică a familiei; Contribuție metodologică* [Monographical inquiry into

Family laicization in Turkey took place as a sequel of the Bourgeois Revolution settled by the proclaiming of the Republic in 1923, which brought about radical changes in all the realms of public and private life. A series of laws ruled the family status, starting with September 1926, — on the base of the Swiss civil law of 1907 —, which introduced new principles according to the requirements of modern life <sup>6</sup>, principles which were radically different from those of ancient canonical law, — the shariat and the Moslem customs — which considered matters concerning family organization, marriage, inheritance, divorce, as being of religious order and as such within the competence of church instances.

The Turkish minority of Dobrudja, within the frame of the Romanian State since the Berlin Treaty of July 1, 1878, has known, in the process of transition from ancient feudal regulations to modern ones, a different way, due to the special conditions it had in the framework of Romanian law-system.

First, the Romanian legislator was obliged to take into account the stipulations of the *Berlin Treaty*, which, in article 44, stated as a basic principle the freedom of religious worship and the abolishment of confessional discriminations in the granting of civil rights <sup>7</sup>. V. Boerescu pointed out in the sitting of February 27, 1880, on the occasion of the discussion in Parliament of the law for the organization of Dobrudja, that “the Moslems considered inheritance and marriage as appertaining to their religion; the change of their hereditary regime is for the Moslems tantamount to a serious offence brought to religion itself, and, as we are not allowed to diminish the freedom of conscience, we cannot transform into a civil institution what the Moslems consider to be a *religious institution*” <sup>8</sup>.

---

family problems; methodological contribution], Bucharest, 1945, p. 119 seq. See also a similar situation caused by the introduction of the succession system of the Civil Law in some areas of France, having less developed capitalistic relations, in F. Le Play, *L'organisation de la famille*, Tours, 1884, p. 77 seq. and J. Bonnecase, *La philosophie du Code Napoléon*, Paris, 1925, p. 193 seq.

<sup>6</sup> *Vide*, for instance, Z. Candarli, *L'évolution du mariage en droit turc et la condition du mari*; Cf. also H. M. Evienol, *Revolutionary Turkey*, Ankara-Istanbul, 1936, p. 19 seq.; St. Ronart, *Die Turkey von heute*, Amsterdam, 1936, p. 252 seq.; A. R. Kral, *Das Land Kemâl Atatürks. Der Werdegang der modernen Turkey*, Wien-Leipzig, 1935, chapter VIII; M. Bourgois, *La Turquie d'Ataturk*, Paris, 1936; E. Ancheri and others, *La nuova Turchia*, Rome, 1939.

<sup>7</sup> *Vide*, for instance, H. Bluntschli, *Le Congrès de Berlin et sa portée au point de vue du droit international*, in “Revue de droit international et de législation comparée”, tome XII, 1880, p. 417 seq.

<sup>8</sup> “Justitia Dobroger” [The Dobrudja Justice], 1<sup>st</sup> Year, No. 3, p. 44 (*the underlining is ours*). As Abu Bekr Abdesselam ben Choai'b also pointed out by referring to the situation in North Africa “la distinction du civil et du religieux, que les législations européennes, petites-filles du droit romain, consacrent, est incompréhensible aux yeux des Musulmans. Le droit «*figh*» est une partie de la religion «*div*», et la religion «*div*» n'est point autre chose que le droit «*figh*». Dans ces conditions, il est certain qu'aux yeux de l'orthodoxie musul-

In the second place, the factual and legal situation existing at that time in the Ottoman Empire had to be taken into consideration. There, in the frame of the *Tanzimat reforms*, a series of innovatory measures had been attempted, which did not succeed in changing the legal status of the Moslem family, that one still preserving its religious regulation <sup>9</sup>.

Something that the Romanian legislator had to take also into account in the further settlement of Moslem family status was the change he effected in matter of property and which, from a certain point of view, led to a *widening of the sphere of application of the shariat* : by transforming — as we shall see — the whole rural property of Dobrudja, immediately after the union, from a conditioned property (*mirie*) into an absolute property (*mülk*) of bourgeois type <sup>10</sup>, the provisions of the Ottoman land-code, of laic essence, which were operating in this matter, were made inapplicable in the transfer of property *mortis causa*, so that the provisions of Moslem canonical law continued to be applied, remaining the only capable of regulating any question concerning the family <sup>11</sup>.

The proclamation addressed to the inhabitants of Dobrudja, — given in Brăila on the 14<sup>th</sup> of November 1878 — on the occasion of the entry of the Romanian troops in this province (the so-called “Dobrudja Constitution”) set forth the principles which had to remain the basis of the juridical status of the Moslem population : “*Your religion, your family will be protected as those of the Christians. Religious and family affairs will be*

---

mane un abandon, même partiel, du droit civil, aurait le caractère d'apostasie. On ne renonce pas facilement à des règles qui, soit qu'elles concernent le régime successoral, ou l'organisation familiale, ou les preuves judiciaires, ont également une origine divine” (*Congrès international de sociologie coloniale*, 1900, tome II, p. 146).

<sup>9</sup> The Tanzimat Council attempted, after 1839, a series of reforms in civil matter, but the Civil law, the drafting of which began in 1869, and this drafting was limited only to contracts, the family regime being further regulated by the shariat, that is by the Koran, the tradition of the prophete (*sunna*), the doctrine of the first four Caliphas (*idjmā-y-unmēt*) and the jurisprudence of the four Imams of the first three centuries of the Hedjira (*kyas*), to which different customs were added, having a strictly local character. The 1876 Constitution introduced civil jurisdiction for a series of cases, but those regarding the family remained as previously in the exclusive competence of the *cadis*. Cf. Gonse, in “Bull. Soc. leg. comp.”, V, 1874, p. 224 and seq. See also E. Engelhardt, *La Turquie et le Tanzimat ou Histoire des Réformes dans l'Empire Ottoman depuis 1826 jusqu'à nos jours*, 2<sup>nd</sup> volume, Paris, 1884, p. 124 and seq.; B. H. Davison, *Reform in the Ottoman Empire 1856—1876*, New Jersey, 1963.

<sup>10</sup> See below, p. 26 and seq

<sup>11</sup> In a judgement of the Constantza Court of Justice it was shown, for instance, that “In fact the right of O. B. on the plot of land is an *absolute property right*, as stated in modern Romanian law, and equal to the right of property *mülk* of Moslem law. And, consequently, the case in point being that of an allotment of an absolute property, the Moslem law, *excepting the religious one*, cannot be applied as rural code, for which the appellant claimed, because landed property (*mirie*) does not exist in Dobrudja as from the date of the law for the regulation of real-estate in Dobrudja” (Trib. Constantza, 2<sup>nd</sup> Section, civil sentence No 765, Oct. 1, 1934, in “Justiția Dobrogei” [The Dobrudja Justice], V<sup>th</sup> Year, No. 7, p. 217 — *the underlining is ours*).





Fig. 1. — The Cadi and the Kamakam of Silistra (after *Th. Valerio*, middle of the 19<sup>th</sup> century).

entrusted to the *muftis* and to the judges chosen from your own race and confession" <sup>12</sup>.

The first measures according to the Brăila proclamation were taken by the Public Administration Regulations concerning the judicial organization of Dobruđja, promulgated by Decree No. 2499 of November 11, 1878, by which — parallel to the instances of peace and the first-instance courts, were established also 9 *Moslem instances* — having for residence Sulina, Tulcea, Măcin, Babadag, Hırşova, Constantza, Medgidia and Orşova, consisting of a *cadı* (who could be the local *hodgea*), assisted by two assessors elected by the community of Moslem inhabitants. This instance judged according to Moslem laws and customs the affairs given in their competence, namely those concerning marriage and succession <sup>13</sup>. Subse-

<sup>12</sup> *Apud* C. D. Petrescu, *Războiul pentru independență și anexarea Dobrogei* [The Independence War and the Annexation of Dobruđja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobruđja], IX<sup>th</sup> Year (1928), 1<sup>st</sup> volume, p. 345 (*the underlining is ours*) The order of the day to the troops stated also: "Soldiers, in new Romania you will find a population in majority Romanian, but you will find also inhabitants of another race, of another religion ... among them you will find Moslem populations, whose religion, family, customs, are different of ours. I strictly enjoin you to respect them" ("Analele Dobrogei" [The Annals of Dobruđja], IX<sup>th</sup> Year (1928), 1<sup>st</sup> volume, p. 610); see the discussions in the Parliament, 1886, 11<sup>th</sup> of March (*Dezb. Ad. dep.* [Deb. of the Parl.], 1886, March 11, p. 950 seq.) and 1935, 30<sup>th</sup> of March ("Monitorul Oficial" [Official Bulletin], No. 67, 1935, 30<sup>th</sup> of March, p. 2760 and seq.). In the juridical bourgeois doctrine, this fact was explained by the maintaining of the ancient Ottoman personal status, by a legal fiction, for Romanian citizens of Dobruđja of Moslem confession "By conferring the right to judge according to Moslem laws and customs in these affairs of religious order, it was recognized that these laws partook — by a legal fiction — of the personal statute of Moslems. That being, the laws applied to Dobruđja Moslems in the affairs given to *cadis's* competence, as part of the personal statute of these ancient citizens of the Ottoman Empire, were just the national laws and Moslem customs which were applied to the Moslem inhabitants during the time they were under Ottoman Empire rule, and in the whole of this Empire, subsequently also to those of Dobruđja, and namely the holy law of the *shariat* and the moslem customs of Turkey" (G. I. Dimitriu, *O instituție perimată* [An obsolete institution], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobruđja], VI<sup>th</sup> Year (1935), No. 4, p. 100) This point of view was adopted by jurisprudence. A decision of the Court of Cassation stated, for instance, that "... it was not a question of real-estate succession of a foreign subject, but of that of a Dobruđja Romanian citizen, to whom our law recognized the benefit of his national Moslem law, concerning the ab-intestat inheritance, without any restriction" (Cass. 1<sup>st</sup> Section, the Decision No. 714 of the 20<sup>th</sup> of September 1921, under the Presidency of G. V. Buzdugan, in "Justitia Dobrogei" [The Justice of Dobruđja], 1<sup>st</sup> Year, 1923, No. 3, p. 43) This thesis had a real basis in medieval conception, spread all over the East, according to which the State was confounded with the dominant religion, and the religious confession with nationality (Cf. D. Stoicescu, *Organizarea Dobrogei Noi și principiile de justiție*, in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobruđja], XIX<sup>th</sup> Year, 2<sup>nd</sup> volume, 1938, p. 182.)

<sup>13</sup> In this way a continuity of the ancient existing system in Dobruđja was assured. According to a report by Feuzı Ismail, the *cadı* of Tulcea, a certain Mahmut Rifat was judge in Mangalia in 1872. In the *sandjac* of Tulcea there was a court, probably the meglis *temuz*, having as president Cadı Mehmet Sami and as members Pestmeđi Osman Agá, Stoicu Dgeniu, Hershcovitchi, Dumitrake-Bey, Stephan Radaf, Apas-Bey, Dumitrake Aslan (D. Stoicescu, *Justiția în Dobrogea veche* [Justice in ancient Dobruđja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobruđja], IX<sup>th</sup> Year (1928), 1<sup>st</sup> volume, p. 700). A decision of the Court of Cassation stated: "... According to the provisions of article 39 of the law for judicial organization of Dobruđja, our legislator, in a widely tolerant spirit, intending to recognize in favour of Moslem

quently, their competence was widened, comprising all questions concerning family organization, paternal power, marriage, divorce and ab-intestat successions <sup>14</sup>,

The Moslem family of Dobrudja (*ayle, hane, familya*) presented, during the period it was ruled by canonical law and judged by ecclesiastical courts, a series of characteristics common to all *patriarchal agnatic family types* of Moslem populations in different countries, but, as we shall see, with some well-defined peculiarities <sup>15</sup>.

---

religion ethnical minority of Dobrudja *the most complete liberty of religious manifestation and in the juridical customs different from those of our country*, founded Moslem courts in the departments of Tulcea and Constantza, in order to judge certain affairs among Moslems — when they by their own will do not prefer the common-law jurisdiction — according to Moslem laws and customs, which reflected the faith and customs of life of these new Romanian citizens" (Cass, 1<sup>st</sup> Section, decision No. 714 of September 20, 1921, president G. V. Buzdugan, in "Justiția Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], 1<sup>st</sup> Year (1923), No. 3, p. 42 — *the underlining is ours*). The Christian population of Dobrudja was jurisdictioned, previous to 1878, by the bishops at Tulcea and Siliștra in matters of family, successions ab-intestat, properties, contracts. See also St. G. Berechet, *Dreptul vechilor noștri ierarhi la judecarea murenilor* [Our ancient hierarchs' right to laics' judgment], Bucharest, 1938.

<sup>14</sup> Article 61 of the law for Dobrudja organization of 1880 replaced the Moslem instances of peace, created by the Regulations of 1878, by special courts for Moslems, which were maintained by the law for judicial organization of March 30, 1886, and at the same time reduced their number to two, one in Tulcea and the other in Constantza. The Moslem courts of Tulcea and Constantza were maintained by the judicial law of 1909, and the law of April 1, 1914 — set up after the annexation of the Quadrilatere — established such courts in Siliștra, Bazardjic, Turtucaia and Balic, having the same composition and competence. The juridical organization law of June 25, 1924, in articles 22 and following, and the *Regulations on the operation of cadates* of April 1, 1926, gave to these Moslem judges the denomination of *cadates* and reduced their number to one for each department, maintaining their ancient competence, their sentences being subject to the right of appeal to the ordinary department of courts and to petition of appeal to the High Court of Cassation Cf. D. Stoicescu, "Justiția in Dobrogea veche" [Justice in ancient Dobrudja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IX<sup>th</sup> Year (1928), vol. 1, p. 699—718; *idem*, *Organizarea Dobrogei Noi și principiile de justiție* [New Dobrudja organization and justice principles], *ibid.*, XIX<sup>th</sup> Year (1938), 2<sup>nd</sup> volume, p. 167—188.

<sup>15</sup> This study is based on the results of the investigations made on the spot by different researchers in the first decades of our century in the localities of Caramurat (M. Kogălniceanu), Tatligeac (23 August), Pelveha (Moșneni) (department of Constantza), Nalbant (department of Tulcea), Cara-Ezichioi (department of Durostor, today belonging to P. R. Bulgaria), Ezibeii (department of Cahacra, today belonging to P. R. Bulgaria) and by the author in the neighbourhood of Constantza in 1964, and also on the archive materials concerning the social status at the end of the last century in the localities of Osman-Facă, Biulbulul Mic, Bash-Punar, Assarlik-Enisenha, Beihc (department of Constantza) and in the period between the two world wars in Balabanlar, Baltagiu Nou, Papukclar, Bazarghan, Accadınlar, Aidogdu, Rahman-Assiclar, Avdulá, Behca, Beibunar, Baharquioi (department of Durostor, today belonging to P. R. Bulgaria). For comparison, records concerning the situation of Moslem family in Kik-Khissi (region of Adrianople) and Algeria have been used, country where in the relations between French civil law and Moslem canonical law situations similar to those of Dobrudja emerged, and, — as we shall see — with different results. A series of local denominations concerning the Moslem family of Dobrudja were obtained by the courtesy of the mufti of Constantza I. Septar, of professor Ș. Muratchea, the former cadı of Constantza I. Baubeck, the lawyer O. Fahredin, and of the researchers A. Djafér, M. Mustaphá and M. Ablai, to whom I express my thanks in this way too.

As a “*butuc*” family type (*famille souche*), it comprises usually the parents and children till their coming of age, with the exception of the one who is to continue the paternal husbandry<sup>16</sup>.

The Tartars were reported to know, at a certain time, the existence of enlarged family.

*Reported by I B.*

*Tatligiac, 1921*

“A Tartar family is constituted in the manner of ancient Slavs: the *zadruga*. When a young man marries he may not leave the paternal house. *He works on his father's land — as long as the former is in life — and dresses, eats and spends from what his father gives him.* The sons build their houses in the vicinity of their father's house, so that the whole kin be assembled together, being headed by the oldest member, whether man or woman”<sup>17</sup>.

*Reported by V.P., 45 years old*

*Cioctrliia, 1964*

“With the Turks the children remained together with their parents, they lived and ate together, arranging their rooms next their parents' home, under the same cover. This was evident especially with those who were engaged in agriculture. The old man remained at home, taking care of it and only the young people continued to work.”

(s.s. L.P.M.)

This feature, yet, is not characteristic because the Tartars — as all people with developed pastoral economy — don't use the patriarchal husbandry community. The informers do not take into consideration always the fact that, according to Moslem law, there are two comings of age, and that the sons, even after their coming of age and marriage, have to wait some time before moving to their own home, as they do not get their share of wealth until they can prove their ability of managing it properly<sup>18</sup>.

A characteristic feature of the Moslem family in Dobrudja was — as elsewhere — polygamy, a remnant of the marriage by groups which is generally “a privilege of the rich and noble and is supplied mainly by

<sup>16</sup> Cf. also the relations from Turkey, reported by P. P., 83 age o'd, Kirk-Klissi (Adnanople), 1964: “The paternal house was inherited by the younger son” (s s L. P. M.).

<sup>17</sup> I. Dumitrescu, *Insemnări despre tătarii din Pelveia* [Notes on the Tartars of Pelveia], in “Analele Dobrogei” [The Annals of Dobrudja], 2<sup>nd</sup> Year (1921), No 1, p. 120 (*the underlining is ours*). Concerning the influence of the enlarged family on the Moslem people in Dobrudja as to the mode of construction of the house, see P. Petrescu and P. Stahl, *Intririle vieții sociale asupra arhitecturii țărănești din Dobrogea* [The influence of the social life on the peasant architecture in Dobrudja], in “Studii și cercetări de istoria artei” [Studies and researches on the history of art], 4<sup>th</sup> Year (1957), No. 1—2, p 25—40. Indeed, the authors stressed: “A systematic research could prove that the housekeepings are grouped according to the relationship; thus one must understand not a peasant collectivity, but a strong familial collectivity” (*ibid.*, p. 29). Cf. for the foundation of the enlarged family of the nomads who begin agriculture, Gyula László, *Etudes archéologiques sur l'histoire de la société des Avars*, Budapest, 1955, p. 112 and seq.

<sup>18</sup> *The Koran*, chapter IV, vers. 5—6.



Fig. 2. — Home of an enlarged Tartar family (end of the 19<sup>th</sup> century — after *M. D. Ionescu*).

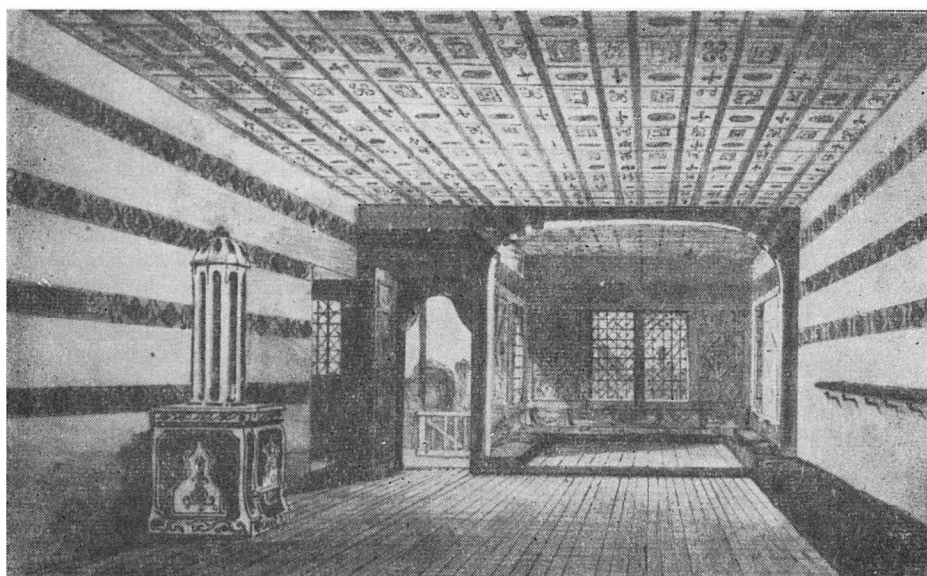


Fig. 3. — The Harem of the Pasha of Bazardjic (after *H. de Béarn*, first half of the 19<sup>th</sup> century).

slave-purchase”<sup>19</sup>. As the Koran allowed each Moslem to have up to four wives, the richer inhabitants made use in Dobrudja too of this provision, and, after the end of Ottoman rule, they continued to remain polygamists, because the fact was outside the sanctions of the Romanian penal laws.

Numerous accounts point out that :

*Reported by hodgea Cadir Beclenir*

*Caramurat, 1942*

“A man *could have two wives*, in accordance with the provisions of Moslem church. There cannot be any concordance with the existing laws”<sup>20</sup>.

*Caramurat, 1935*

“The Tartars had one or *more wives*, according to Moslem customs. The rich man could *buy himself several wives*, but all of them enjoyed the same rights before their husband. As from the years 1900—1905, the Tartars of Caramurat set up families with a single wife and this custom appears to have taken deep roots and tends to become consecrated custom”<sup>21</sup>.

*Cara-Ezichioi, 1938*

“Till the advent of Romanian rule, *polygamy was a very natural thing*, everybody could *buy two wives*, provided he had money and could support them. Nowadays they abide by the law and have a single purchased wife”<sup>22</sup>

*Ezibei, 1939*

“Formerly many Tartars of this village were *bigamists*, but in the course of time this purely Oriental custom fell away. The last Tartar of this village who had *two wives* was the Tartar Cafer, who died in 1930, after having led a happy life with both his wives. With him this heathen custom absolutely extinct”<sup>23</sup>.

<sup>19</sup> K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in Two Volumes], 2<sup>nd</sup> volume, 2<sup>nd</sup> edition, Bucharest, E S P L P, 1955, p. 236

<sup>20</sup> P. G. Pușcașu and G. M. Pușcașu, *Studiu monografic asupra comunei Ferdinand I (Caramurat), jud. Constanța* (Monographical study of the parish Ferdinand the 1<sup>st</sup> (Caramurat), depart. of Constantza], Constantza, 1942, p. 58 (*the underlining is ours*) The Romanian law-maker respected the polygamy of the Moslems of Dobrudja. With the occasion of the discussion of the law-draft for the juridical organization of Dobrudja (1886, March, 30), the Minister of Justice Eugen Stătescu pointed “ . . . The rules of the penal code concerning the bigamy are not obligatory for the Moslems. It would be a grave error, which must not be settled, that the Moslems who became Romanian citizens through annexation could be penalised as bigamists. It would be the most horrible injury to the religious liberty if this rule of the penal code would become obligatory”. (*Dezbatările Adunării deputaților* [Debates of the Parliament], 1886, March 11, p. 952)

<sup>21</sup> Al. Stoian, *Caramurat-Ferdinand Monografie*, Constantza, 1935, p. 26 (*the underlining is ours*)

<sup>22</sup> M. Belou, *Viața turcilor într-un sat din Cadrilater. Cara-Ezichioi din Durostor* [Turkish life in a village of the Quadrilater, Cara-Ezichioi from Durostor], in “Sociologie românească” [Romanian Sociology], III<sup>rd</sup> Year (1938), No. 4—6, p. 203 (*the underlining is ours*).

<sup>23</sup> C. D. Constantinescu-Mircești, *Un sat dobrogean, Ezibei* [Ezibei, a Dobrudja Village], Bucharest, 1939, p. 221 (*the underlining is ours*).

Reported by V P , 45 years old

Cioctrliu, 1964

“Until about 1916, there were Turks who *kept more wives*, for that was their custom. I remember a Turk who *had two wives*, each one in a separate house, for he was rich and *had purchased them with gold*”<sup>24</sup>.

(ss L.P.M)

Also during Romanian rule, some Moslem inhabitants took themselves more wives (*karılar, zevceler, apakaylar*). Sometimes, they obtained by indirect ways not to come into collision with the authorities :

Cara-Ezichioi, 1938

“I know the case of a Turk *who kept two wives in the same house*. He brought in the second wife after some 18 years of marriage with the first, with whom he had five children . He brought the second wife near the mother of his children, and the former preferred to remain in the same house with the children she had rather than leave. Now they lived together and ate at the same table. The Turk sought to cope with the law provisions . he went to the mayoralty and made an arrangement *for his new wife as a house-maid*”<sup>25</sup>

At the *setting up of a family*, the shariat stipulated a series of interdictions, women being allowed to marry only Moslem men, whereas men were allowed to marry women of religions acknowledged by the holy books (*kitabiah*), it being understood that children had to follow compulsorily their father's religion<sup>26</sup>.

<sup>24</sup> Here is the description by a French traveller of a Dobrudjan harem at the beginning of the 19<sup>th</sup> century : “Through a small door, the big yard of the Pasha (of Bazardjik) led to a large and beautiful garden, in the middle of which there was a house, formerly occupied by the women of his seraglio. This dwelling has nothing remarkable sofas all around the room and an alcove, which formed a prominence in the garden , the ceiling was carved and consequently, when this room, adorned with beautiful and rich carpets, would have been enlivened by the presence of the fair captives, no doubt that this interior would have been more than pleasant and I am sure that not a single visitor regrets, finding it emptied of its former mistresses” (I. Conea, *Hector de Béarn, un călător francez prin Dobrogea în 1828* [Hector de Béarn, a French traveller through the Dobrudja in 1828], in “Analele Dobrogei” [The Annals of Dobrudja], IX<sup>th</sup> Year, II<sup>nd</sup> volume, p. 200)

<sup>25</sup> M Belou, *ment art.* p 203 The sense of the solution found in this case is even deeper, the husband foreseeing the possibility of having children from the second wife too Being aware that, according to the shariat, he will not be able to declare them as his own, except in case they belong to one of his wives or to a . slave — because the recognition of a child out of marriage was not admitted, and the adoption of a strange child produced much too limited effects — he has recourse to the second solution, for the house-maid could be assimilated, in case of need, by a wider interpretation of the law, to slave! The polygamy was known in the past in the Romanian lands Cf for the Thraco-Gaetas, Herodot, V, 5 ; Heracleides, 27 , Euripides, *Ἀνδρομάχη*, V, 217 ; Strabon, *Γεογραφικῶν*, VII, 34 ; Hecataios, fr., 144 , Eusthatios, *Παρεκβολαί*, 304 ; for the migratory peoples, see I Peretz, *Curs de istoria dreptului român* [Course of the Romanian Law History], 1<sup>st</sup> volume, 2<sup>nd</sup> edition, Bucharest, 1926, p. 284, 294—295 On the origins and the consequences of the polygamy on the family structure see below p. 32 n 79

<sup>26</sup> Cf. *Codul statutului personal* [Personal Status Code], art. 31. See also E. Clavel, *Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, 1<sup>st</sup> volume, Paris 1895 p 21 and seq.

*Cara-Ezichioi, 1938*

“There are cases of kinship through marriage between Romanians and Bulgarians of the Quadrilatère, but *with Turks it is not possible*”<sup>27</sup>.

*Reported by hodgea Cadir Bectenur*

*Caramurat, 1942*

“*They marry only among themselves. There exists not a single case in which a Tartar lad would marry a girl of a religion other than Moslem, but also none in which a lad of another faith would marry a Tartar girl*”<sup>28</sup>.

*Reported by M.S., 36 years old*

*Constantza, 1964*

“I know of old the case of a Turk of this very locality, an educated man, who, on learning that *his daughter will marry a man who was not a Turk*, said that he prefers to kill her; and he obliged her by force to marry a Turk.”

(ss. L.P.M.)

There were also restrictions concerning *misalliance*, Moslem canonical law being opposed to girls' marriage with persons of low conditions and obliging the husband to provide for his wife conditions at least equal to those she enjoyed in her paternal house :

*Reported by I.B.*

*Talltgeac, 1921*

“At marriages it is the rarest case when a lad has the vanity to marry *the girl of a prominent man*”<sup>29</sup>.

*The age* of marriage was usually tender enough, the betrothing (*nišan*) taking place even before the coming of age, that is before puberty, but the cohabitation of the conjoints was in this case postponed until the phisic conditions were fulfilled, each conjoint remaining in the paternal house.

*Cara-Ezichioi, 1938*

“With Turks the marriage is premature · young men beginning with their 15<sup>th</sup> year and girls as from about 13—14 years of age. At such an age *they are not allowed to marry according to the civil law, so they perform only the religious wedding, the civil-law marriage being accomplished later*”<sup>30</sup>.

<sup>27</sup> M. Belou, *ment. art.*, p. 191 (*the underlining is ours*).

<sup>28</sup> P. and G. Pușcașu, *ment. work*, p. 21 (*the underlining is ours*).

<sup>29</sup> I. Dumtrescu, *ment. art.*, p. 123 (*the underlining is ours*).

<sup>30</sup> M. Belou, *ment. art.*, p. 202 (*the underlining is ours*). For the reasons of this premature marriage (enjoined by the Koran, chapter XXIV<sup>th</sup>, vers. 32), see Westermarck, *Histoire du mariage*, t. II, p. 76, 81, 117, 125, 126 Cf. also Cherboneau and Santayra, *Code rabbinique*, vol. I, p. 39; Kamal, *Respect aux droits de la femme dans l'islamisme*, p. 12—13. Concerning the differences of age at Moslem marriages in Dobrudja at the end of the 19<sup>th</sup> century, see State Archives of Constantza, *Social State Fund* (Baraganu — Osman Faca, 1879, 1880; Taspunar, 1880; Chucuc Biulbiul, 1880; Behic, 1879, 1880; Asarlık-Emisenha, 1881, 1883, 1884).



The marriage (*evlenmê, ev olmak, úylenúw, dugun*) used to be contracted on the basis of a sum of money (*mehr*) which the bridegroom (*guvey, damad, kiyew*) would give to the bride (*gelin, kelin*), usually half before the marriage (*mehr mueğgel, başlık, kalım*), and the other half after (*mehr muağgel, nikah parası*).

Caramurat, 1935

"The wedding for Moslems is a contract of purchase-sale. The young man pays for his bride. The sum varies according to the material position of the bridegroom"<sup>31</sup>.

Cara-Ezichoi, 1938

"With Turks, the wife is still being bought for money, from 500 to 10,000 leis, depending on the girl's beauty"<sup>32</sup>.

Concerning the nature and meaning of this sum, a great controversy arose in doctrine, some authors considering it as the price of a merchandise, while others as a dowry constituted by husband in favour of his wife, in case of divorce or widowhood. Even if the latter sense prevailed finally in the hanafite doctrine of the Ottoman Empire, at the end of last century<sup>33</sup> — by analogy with Western bourgeois law — this is not the correct significance, for it began by being a purchase price of labour force<sup>34</sup> and was maintained as such in the Malekite law<sup>35</sup> and in the practice of Moslems in Dobrudja.

<sup>31</sup> A. Stoian, *ment work*, p. 23 (*the underlining is ours*).

<sup>32</sup> M. Belou, *ment article*, p 201 (*the underlining is ours*).

<sup>33</sup> See for instance Dorys, *La femme turque*, p. 208 seq Cf. also H. Emany. *L'Institution juridique du "mahr" (dot) en droit musulman du rite chiite*, Lausanne, 1933 For literary echo on the beginnings of emancipation of the Turkish woman, see P. Loti, *Les Désenchantées*; Niya Salma, *Les Répudiées* An account from the district of Adrianople mentions the following system: "(Reported by P. P., 83 age old, Kırk-Klıssi, 1964). < Previously > the price was offered by the bridegroom's family by writing at the mayoralty, but was not paid immediately, being deposited only in case of a divorce and was due to the bride's family as a price for its honour. This price depended on the wealth of the family .. In case of a divorce the sum of money promised at the marriage was deposited and this sum was owned to the bride's family" (ss. L.P.M.). At Moslem populations in the U.S.S.R. the "kaltme" was equally due in some areas to the family (Caucasus), in other cases it was the wife's property (Azerbaijan). Cf. *Etnografia Continentelor* [Continents' Ethnography], 2<sup>nd</sup> volume, II<sup>nd</sup> part, Bucharest, Ed. Științifică, 1961, p 30 and 103.

<sup>34</sup> Cf K Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in Two Volumes], 2<sup>nd</sup> volume, 2<sup>nd</sup> edition, Bucharest, E.S.P.L.P., 1935, p. 223; M. O. Kosven, *Introducere în istoria culturii primitive* [An introduction into the history of primitive culture], Bucharest, Ed. Științifică, 1957, p. 112; N. Petrescu, *Primitivii* [The Primitives], Bucharest, 1944, p. 174 seq

<sup>35</sup> This principle was contrary to the Koran, which required — by contrast to the pre-Islamic period — that the whole amount be given to the bride. (Cf. G. H. Bousquet, *Précis de droit musulman*, Algiers, 1935, p. 50), as things happened with the Aurassians and Tuaregs, equally in North-Africa (Cf. M. Gaudry, *La femme chaouia de l'Aurès*, Algiers, 1929; L. Millot, *Etude sur la condition de la femme musulmane du Maghreb*, Paris, 1910). The price continued never-

The accounts use the term of "sale-purchase", "price", "payment", "merchandise", and the effects of the contract are those usual in such cases, leading to the transmission of the property of a commodity.

*Cara-Ezichioi, 1938*

"I have shown the *bargaining* which takes place between the parents of the young people .. Woman is disregarded, she works like a *slave*, and the Turk is a despot .. That is why woman is disregarded by her husband, because *he bought her for money*: she is a *slave*, a beast of burden, not trusted by her husband"<sup>36</sup>.

This fact appears more evident especially with the Tcherkhezes, a population of Moslem religion who settled in Dobrudja at the middle of last century, whose girls in age to marry used to be brought to the market and sold, the price being taken by the father.

"<For the Tcherkhezes> girl's marriage constitutes *wealth for their parents*. Tcherkheze girls were sold at prices varying according to the position of the family and that of the buyer. *The purchaser* could be no other than a Moslem (no matter what his age was) A beautiful and good-family girl was valued at between 25,000—30,000 piastres (one piastre is equal to 20 bani) A girl of middle-class family was valued at between 5,000—10,000

---

theless to remain in post-Islamic period too a right due even to the whole circle of kinsmen of the bride, "le clan tout entier avait un droit sur le mahr ou prix payé par le mari aux gens de sa future" (Marçais, *Les parents successibles en droit musulman*, p 32) An interesting example of this occurrence is offered to us by the tribes of the mountainous part of Algeria: "L'interprétation classique en la matière des auteurs et de la jurisprudence est que le mariage est un contrat de vente, le mariage en Kabylie serait une vente dont la femme est la chose, et dont le prix ou « thâmamth » est payé par le mari. Dans le langage courant, du reste, le mari kabyle dit qu'il a « acheté » une femme, et le père, qu'il a « vendu » sa fille" (L. M. S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle*, Algiers, 1939, p. 145. See also Hano-teau and Ch. Letourneau, *La Kabylie et les Coutumes kabyles*, Paris, 1893; Leynadier and Clouset, *Histoire de l'Algérie française*, 1846, p. 126; Farne, *Kabyles et Kroumirs*, 1882, p. 304; Sabatier, in "Bull de la Société de Géographie de la province d'Oran", III, p 130 and seq; M. Morand, *Le Statut de la femme kabyle*, in „Revue des études islamiques”, 1930, II; A. M. Goichou, *La vie féminine au Mzab*, Paris, 1927—1931). Interesting examples of marriage contracts (*temlik*) with the mention of the "transfer of property" by M. Morand, *Etudes de droit musulman algérien*, Algiers, 1910, p. 125—127 On the nature of this contract the opinion was expressed that it would be different from the usual ones, because it does not confer full right, but a limited one (*istihlal-ul-bid'y*) and that it is contracted by a bilateral manifestation of will, but it can be undone unilaterally, for it is only the husband who has the possibility of bringing an action of divorce (Cf. I. Nauphal, *Système législatif musulman, Etudes orientales. Mariage*, St. Petersburg, 1893, p 34—35).

<sup>36</sup> M. Belou, *ment art*, p. 201 and 203 (*the underlining is ours*) The Koran explains the superiority of the husband "because men use their commodities to endow women" (Chapter IV, vers 38) In the tribes of the Malay archipelago, the married woman bears even the name of "purchased" (Cf. F. Ratzel, *Volkerkunde*, vol. 1, 2<sup>nd</sup> edition, Leipzig-Vienna, 1894, p. 400). The marriage by buying was known by the Romans, by the old German peoples, India, Babylon, etc On the extent of this institution in the old times see V. Hanga, *Crestomație pentru studiul statului și dreptului R.P.R.* [Chrestomathy for the Study of the History of the State and Law in Romanian People's Republic], 1<sup>st</sup> volume, Bucharest, 1955, p. 60 and seq. B. Cohen, *Dowry in Jewish and Roman Law*, in *Mélanges Isidore Lévy* ("Ann. Inst. Phil.", XIII, Bruxelles, 1955) On the consequences which had, generally speaking, the purchase of the woman's estate, see D'Aguzzo, *La genesi e l'evoluzione del diritto civile*, p. 276.

piastres. If a father had 3 or 4 daughters, they represented for him a fair capital. Frequently the parents took them to Stamboul markets (Constantinople) in order to sell them at the best price. The purchasers removed them afterward to the most distant towns, filling with them the harems of the Pashas and other Moslem dignitaries”<sup>37</sup>.

The Tartars in Dobrudja are attested to have had an intermediary system of double price, one representing the dowry proper (*mehr akkî*) due to the bride — the first instalment of which (*mehr mueğgel*) was equally due to the parents — and a second price the repurchase, which was given to the parents (*siut akkî*)<sup>38</sup>. The system was most significant for the evolution of this institution, the initial phase being still maintained, for instance, in Moslem countries of North-Africa, while in Turkey it passed to the next phase. The evolution in Dobrudja was the same, in the course of time it was renounced to the sum due to the parents (*siut akkî*, *başlık*, *mehr mueğgel*), the amount due to the bride (*mehr muağgel*, *nikah parasî*) being fixed on contracting the marriage but effectively paid only in case of cancellation of the marriage<sup>39</sup>.

Due to the high price which had to be paid by the bridegroom, frequently occurred the *bride's abduction*, usually after a previous understanding with her, a fact that pointed out that we are now in a more evolved phase of this practice. There are numerous relations given in this respect.

Reported by I.B.

Talligeac, 1921

„Oftentimes young men stole the girls, in order to save the expenses, being in this way no more obliged to give the girls' parents the money «*mer-acct*» and «*suit acct*», nor to celebrate the marriage with great pomp, food and drink. The young man is always in connivance with the girl and in the agreed evening, she finds some pretext to go out, steps into the cart and goes with the wind”<sup>40</sup>.

<sup>37</sup> B. Cotov, *Cerchezii, un neam dispărut din Dobrogea* [The Tcherkhezes, a disappeared people of Dobrudja], in “Analele Dobrogei” [The Annals of Dobrudja], 2<sup>nd</sup> Year (1921), No 3, p 398 (*the underlining is ours*) Cf also F. Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase chez les Tcherkesses et les Abkases*, Paris, 1<sup>st</sup> volume, 1839, p. 114—145. In Dobrudja the Tcherkhezes settled at Băltăgești, Ortaquoi, Canti-Budjac, Cambar, Isaccea, Aceadin, Bashquoi, Atnagea, cf B Cotov and A. P. Arbore, *Citeva însemnări asupra cerchezilor, grecilor și arabilor din Dobrogea* [Some relations on the Tcherkhezes, the Greeks and the Arabians of Dobrudja], in “Analele Dobrogei” [The Annals of Dobrudja], III<sup>rd</sup> Year (1922), No. 4, p. 505—506 See also Peters, *Grundlinien zur Geographie und Geologie der Dobroudsha*, p. 54. On more recent cases of girl-sales on the market by Arabians, see Burckhardt, *Voyages en Arabie*, 2<sup>nd</sup> volume, p. 319 As to the measures taken by the Sultan to end the slave trade, see the Firman of 8 Muh. 1271 (October 1, 1854) and the order of the Vizii of 10 Reb I 1271 (December 1, 1854) apud G Young, *Corps de droit ottoman*, 2<sup>nd</sup> volume, Oxford, 1905, p. 172 and seq.

<sup>38</sup> See *infra*, note 40.

<sup>39</sup> Cf. the Turkish system, *supra*, note 33, and that of Dobrudja, during the second World War, *infra*, p 30—31.

<sup>40</sup> I. Dumitrescu, *ment art.*, p 123 (*the underlining is ours*).

*Cara-Ezichioi, 1938*

“The Turkish girl is seriously *guarded* by her parents; she never goes alone far on the road; she does not work in the fields, sometimes for fear of not being carried away. It happened sometimes *that they came and stole the girl when she was with her parents, . . . put her into the cart and fled. . . Girl stealing is a speciality of some men of the village, who have good horses and are able to disappear swiftly. They are well paid by the young man concerned, who is also helped by other men*”<sup>41</sup>.

*Reported by hodgea Cadtr Bectenir*

*Caramurat, 1942*

“Usually *he steals the girl* in order to avoid many *obligations* imposed by custom and especially to *pay the amount of money* with which he had to buy her”<sup>42</sup>.

Due to the fact that marriages *were decided by the parents (ana-baba, ebeveyn)* before the children's coming of age and that the dowry (*çiz, şeyiz*) was paid and received by them, (hence the name of *dünurush* given to the parents of those who are married), the will of the future husband and wife and the feelings which they nourished for each other were almost not taken into consideration. According to the *sheriata*, the young people had to give their assent at the conclusion of the marriage and the bridegroom was allowed to see beforehand the face and hands of the bride, but practically they were merely told about their parents' decision and they saw each other for the first time the night of the wedding.

*Reported by hodgea Cadtr Bectenir*

*Caramurat, 1942*

“*The decision concerning the marriage is taken by the parents. Very seldom the young people are consulted. The marriage proposal is made directly by the parents or by the hodgea or a trusty person or even by the girl's kinsmen. . . They are married by their parents' will,*

<sup>41</sup> M. Belou, *ment. art* p 201 (*the underlining is ours*).

<sup>42</sup> P. and G. Pușcașu, *ment work*, p. 21 (*the underlining is ours*). Cf. also the situation of Turkey: “(Reported by P. P., 83 years old, Kırk-Klıssi (Adrianople) 1964). <Formerly> there were numerous cases of bride's abduction” (ss L P M.) with the peoples of the Caucasus, „there occurred forced abduction cases, but the nearer we are drawing to our epoch, the more frequently the abductions were of a fictitious character and were fulfilled as a sequel to an agreement of the young couple in view of eluding the parents' will or of avoiding the enormous expenses for the complicated ceremonies before and during the wedding” (*Etnografia continentelor* [The Continents' Ethnography], 2<sup>nd</sup> volume, 2<sup>nd</sup> part, Bucharest, Ed. Științifică, 1961, p. 30). What regards cases of primitive abduction of the wife, see K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in two volumes], 2<sup>nd</sup> volume, 2<sup>nd</sup> edition, Bucharest, E.S.P.L.P., 1955, p. 223; M. O. Kosven, *Introducere în istoria culturii primitive* [An introduction into the primitive culture history], Bucharest, Ed. Științifică, 1957, p. 112–113; N. Petrescu, *Primitivii* [The Primitives], Bucharest, 1944, p. 182 and seq.; L. Dargun, *Mutterrecht und Raubehe*, Breslau, 1883, p. 81 and seq.; R. Smith, *Kinship and Marriage in Early Arabia*, Cambridge, 1885, p. 74 and seq. H. E. A. from Ferdinand village pointed in 1935 before the instances: “I have approved because S.A. wanted me to steal a maid and give her to N.B. who is a boss boy and has no success with the young girls. I have stolen once a maid together with I.C., whom he made his wife because they were fiancés With us, the Tartars, this sort of rapt is frequent”. (State-archives of Dobrudja, *Trib Constantza Fond*, packet 31, dos. 4486, No. 1215/935, f. 8 v).

*the young people's affection being absent, ...it has to appear with the lapse of time... Twenty days or a month later, the father-in-law calls the bridegroom to get acquainted with him, for he does not know him at the betrothal*"<sup>43</sup>.

*Reported by V.P., 45 years old*

*Cioctrlia, 1964*

*"On concluding a marriage the Turks asked a price for the bride, which was always decided between the parents. And this happened up to 1946"*<sup>44</sup>.

(ss L.P.M.)

Disregard for the future husband's wife's feelings had often as a sequel weakening of the established family, lack of affection which makes husband and wife to seek other ways to solve their conjugal problems.

*Cara-Ezichioi, 1938*

*"I have pointed out the existence of bargaining between the young persons' parents; that is why fidelity in marriage is not respected by the husband... This is the cause of the spreading of adultery, for at the conclusion of marriage the parents' interests prevailed, not the young persons' feelings"*<sup>45</sup>.

Some authentic cases illustrate the difficulties caused by this system :

*Cara-Ezichioi, 1938*

*"I know an interesting case : a well-to-do Turk wanted his elder son of 17 to get married and found for him a girl in another village, at the price of 8,000 leis. The young man did not consent as he was in love with another girl of his own village, with whom he used to speak through the hedge or at nighttime, at the window. The young man's father did not want to take the girl his son loved, because the other girl was more diligent and brought more gains. The father gave the money and the marriage was to be celebrated in the autumn, although the young continued to be in relations with the girl of his own village. What can be the result of such a marriage?"*<sup>46</sup>.

<sup>43</sup> P. and G. Pușcașu, *ment. work*, p. 56—57 (*the underlining is ours*).

<sup>44</sup> See also the situation in Turkey: "(Reported by P.P., 85 years old, Kirk-Klissi (Adrianople), 1964). <Formerly> the marriage was decided by the parents and the kinnen of the bridegroom, but the latter does not know his future wife" (ss L.P.M.). This right could be used sometimes in a very abusive way, as can be seen, for instance, from a judgment of the Court of Algiers. "Attendu qu'il paraît certain que el Mouloud, par suite d'une spéculation peu honorable sur sa fille Fazima et déloyale envers ceux avec qu'il contractait, l'a donné, à peu près à la même époque, en mariage tant à el Hachemi qu'à Belkasssem, ainsi que les témoins dignes de foi attestent; qu'il a reçu de chacun d'eux une partie de la dot convenue, et que s'il nie aujourd'hui tous ces faits, ce ne peut être que pour s'approprier les sommes qu'il a reçues et de se créer la faculté de disposer une troisième fois de sa fille". (Santayra and Eugène Cherbonneau, *Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, 1<sup>st</sup> volume, Paris, 1873, p. 73).

<sup>45</sup> M. Belou, *ment. art.*, p. 201, 203 (*the underlining is ours*). What regards the reflecting of conjugal infidelity in Tartar songs, see also I. Dumitrescu, *Folklore from Pervelia*, in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], p. 264.

<sup>46</sup> M. Belou, *ment. art.*, p. 201 (*the underlining is ours*).

*Cara-Ezichiol, 1938*

"Another recent case - the parents set their minds on giving in marriage a boy of 15 who was in the 4<sup>th</sup> elementary form. They found a girl at the price of 5,000 leis, paid as earnest money 2,500 leis and the rest at the conclusion of the marriage. The boy is not well developed, shy, and in spite of all that his father wishes so, consequently it must be done. After having paid the earnest money, another better looking boy, who liked the girl, but whose father was unwilling to give her to him, decided to elope with her. It is thought that the girl was not a stranger to this plan, although she denied the fact before her parents. The boy and the girl have been discovered in Silistra, arrested; the girl has been returned to her father and the young man retained by the public prosecutor office, for investigations. Now the young man with whom she eloped asked for her; her father refused. The suitor, the one who gave the earnest money, that is his parents, refused to take the girl, for shame of the village. It is possible that by such a way the merchant will be obliged to reduce the price of the goods, as occurs usually when a girl brings shame on her father"<sup>47</sup>.



Fig. 4 — Tartar of Dobruja with his two wives and their children (end of the 19<sup>th</sup> century — after M. D. Ionescu).

With the aim of preserving wealth within the same family and of preventing young people under age of getting into strange hands, the Moslems of Dobruja had frequently recourse, on the ground of the sheriatic norms, to *preferential marriages*, an archaic system for "defending patrimony against matrimony".

*Reported by I.B.*

*Talligeac, 1921*

"I surveyed the situation of all the inhabitants of Pervelia and found that, out of 37 marriages, 28 are love marriages<sup>48</sup> and only 9 conventional; consequently, 75 per cent

<sup>47</sup> M. Belou, *ment art*, p. 201—202 (*the underlining is ours*). Concerning the settlement of the marriages in the old Rumanian law see Vl. Hanga, *Istoria statului și dreptului R.P.R.* [The History of State and Law in R.P.R.], 1<sup>st</sup> volume, 3<sup>rd</sup> edition, Bucharest, 1957, p. 429.

<sup>48</sup> It is question about marriages decided by parents with persons outside the kinship circle.

of the marriages are made out of love and *only 25 per cent are conventional* . . . Now, I shall show you what I understand by *conventional marriage* with Tartars. They used, besides the well-known *polygamy*, the following free and lawful unions : 1) a man is allowed to take *his dead elder brother's wife* ; 2) a woman is allowed to take *her dead elder sister's husband* ; 3) *two brothers may marry two sisters* ; 4) *two half-brothers or two half-sisters*, second marriage children born before parents' marriage, are allowed to marry. . . *Such marriages between persons of the same blood are intended to avoid alienation of fortune and to prevent children in low age, left by dead persons, from falling into the hands of wicked men*" <sup>49</sup>

*Reported by hodcea Cadir Bectenir*

*Caramurat, 1942*

"A Moslem is allowed to marry *his wife's sister*, but under certain conditions Two brothers may marry two sisters. The *father* can marry a woman and *he son the latter's daughter* The church and the sheriate allow these marriages" <sup>50</sup>.

*Reported by V.P., 45 years old*

*Ciocirlia, 1964*

"I remember that also in our village, once the wife of a Turk died and he *married her sister*."

(s.s. L.P.M.)

Marriage covenant was done with the aid of *formulas*, including the acts' denomination and the evidence by witnesses, because registration in marriage registers was not compulsory, a fact which gave birth — as we shall see — to a serie of deficiencies, the remedies of which were too open to criticism. At the marriage covenant, as well as its dissolution, it was sufficient to pronounce the established formulas in order to bring forth the effects, irrespective of the reasons, which Moslem instances refused to take into account.

<sup>49</sup> I Dumitrescu, *Tătarii din Pelveia* [The Tartars from Pelveia], p. 122—123 (*the underlining is ours*) Plutarch points out that the cause of preferential marriage was the preservation of the family property also with the old Greeks : "It is a good provision that the heiress should not make love to any man but only with one of her husband's kinsmen, whom she likes to, so that the heir of the goods be of the same family and lineage" (Plutarch, Σόλων, XX)

<sup>50</sup> P. and G. Pușcașu, *ment work*, p. 58 (*the underlining is ours*) Cf. also the system of the marriages with the Huns and the old Tartars in I Peretz, *Curs de istoria dreptului român* [Course of the Romanian Law History], *cit. ed.*, p. 284—285. What concerns the primitive sense of preferential marriage see also M. O Kosven, *Introducere în istoria culturii primitive* [An introduction to the history of primitive culture], Bucharest, Ed Științifică, 1957, p. 105—106, N. Petrescu, *Primitivii* [The Primitives], Bucharest, 1944, p. 179 and seq. As for Moslem populations in the U.S.S.R., see *Etnografia continentelor* [Continents' Ethnography], 2<sup>nd</sup> volume, 1<sup>st</sup> part, Bucharest, Ed. Științifică, 1961, p. 233, 245, 292, Cf. also R. Makarius, *Le mariage des cousins parallèles chez les Arabes*, in VI<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques, Paris, 1963, tome II, part 1, p. 185—190 Concerning the preferential marriage in the old Hebrew law, see Y. Ségal, *Droit matrimonial hébraïque*, Zurich, 1916 ; Burrows, *Levirate Marriage in Israel*, in "Journal of Biblical Literature", LIX (1940) ; L. Aldea, *Căsătoria de, Levirat după Vechiul Testament* [The Levirate Marriage in the Old Testament], Bucharest 1942 ; E. Saphir, *Terms of Relationship and the Levirate*, in "American Anthropologist", XVIII (1916).

*Reporter by hodgea Cadtr Bectenir*

*Caramurat, 1942*

"They come to their parents-in-law with the authorisation of the cadiate, given by the hodgeas, and then *he is asked* whether he is a delegate, whether he has witnesses, whether he is responsible before God, before Mohammed, in this world and the future one to come, and if he declares plainly in the affirmative, then marriage ceremony can be celebrated" <sup>51</sup>.

With regard to *the relations between the family members*, according to Moslem law they were not based on equality but on the husband's supremacy, his authority being absolute, as in each system of patriarchal type.

*Reported by I.B.*

*Taitlgeac, 1921*

"The whole income goes to the husband, as he keeps the house" <sup>52</sup>.

Husband was obliged to provide the wife — it is true — upkeep in money or objects, 2 pairs of complete dresses each year, a furnished dwelling for each wife, household and toilet items, taking care that, as a whole, her condition be not lower the condition she enjoyed in her father's house <sup>53</sup>.

*The inferior status of woman* contrasted strongly with that of husband and was manifest in the first place in that she depended entirely on her husband, concerning both her person and condition. The Koran pointed out, expressly, that "men are superior to women on account of the qualities by which God raised them above the latter . . ." (Chapter IV, vers. 38).

*Delorman, end of the 19<sup>th</sup> century*

"*Kadinas* spent most of *their time closed* When she went out, *she was covered* with the "*Sfridge*", a black and rare cover which covered her face up to her eyes, and *she took good care not to let her face to be seen*. If it ever happened that she be surprised without the "*sfridge*", "*she howled as if snake-bitten*" and hid herself as best as she could. The shepherds who travelled from Transylvania to Dobrudja with their flocks (*mărgineni*) avoided meeting her face to face, may be for fear of the Turks' hatred, may be for their particular respect for other people's faith. For that reason, when they had any business with the Turks,

<sup>51</sup> P. and G. Pușcașu, *ment work*, p. 56 (*the underlining is ours*). "Marriages, according to the shariate law, are celebrated by the parties' statement before two witnesses and are perfectly valid. They can also be celebrated before the hodgea and the cadí, having no more validity than those celebrated before witnesses. They had not to be declared to the marriage registrar, for this was not compulsory, as in the cases of birth or death. The divorce could be obtained by a simple manifestation of will by the husband, without any formality; the provisions of art. 132 of the regulations for the social-status acts do not apply here" (Bălășescu, *ment. art.*, p. 106). In connection with the magic sense of these formulas, see I. Nauphal, *Système législatif musulman. Etudes orientales. Mariage*, Saint-Petersbourg, 1893, p. 5 and 60 seq. What regards the pronunciation of the words "sale" and "purchase" by other Moslem populations, see Rumsey, *Mohammadan Law of Inheritance*, London, 1880, p. 311, "Zeitschrift für Vergleichende Rechtswissenschaft", V, p. 358 and VI, p. 422 and seq. Cf. the similar aspects of the law-actions practice at Rome (P.F. Girard, *Manuel élémentaire de Droit romain*, ed. VIII, 1929, p. 1031), the Salic law (Solm, *Procédure de la loi Salique*, 1873, p. 162—172), the Malbergic glosses, etc.

<sup>52</sup> I. Dumitrescu, *ment. art.*, p. 8 (*the underlining is ours*).

<sup>53</sup> Cf. *Codul statutului personal* [The Personal Status Code], art. 181—188.



they first shouted from afar and only then did they approach the house, and if they met the kadinas at the well, they turned their backs till the latter went by”<sup>54</sup>.

Nalbant, 1910

“As to conjugal life, the wife is absolutely like a slave for him. She always stays at home, being allowed only to go to work or to fetch from the well. Then she covers her face with the “feridgé”, in order to avoid being seen by any man. As a result the kadina's morale is very low. The entertainments take place separately, that is to say that men occupy one room and women another one”<sup>55</sup>.



Fig. 5. — Turkish women of Dobruđja wearing the *feridgé* (end of the 19<sup>th</sup> century — after M. D. Ionescu).

Cara-Ezichioi, 1938

“Women wear the *feridgé* in the house, too, when strangers come. On the field they uncover only when there is no male stranger. For guests they have a separate room and whoever come (if man), is introduced there and entertained by the household's man, the woman never appears, not even covered with a sheet”<sup>56</sup>.

This status was even more aggravated by the lack of culture to which girls were condemned on account of the isolation in which they were kept.

<sup>54</sup> N. Dragomir, *Din trecutul oierilor din Săliște și comune din jur* [The past of shepherds of Săliște and surrounding villages], in “Lucrările Institutului de etnografie” [Proceedings of the Ethnographic Institute], Cluj, 1926, p. 242 (*the underlining is ours*)

<sup>55</sup> V. Ursăcescu, *Monografia comunei Nalbant din județul Tulcea* [The Monograph of the Nalbant Parish of the district of Tulcea], Tulcea, 1910, p. 39 (*the underlining is ours*)

<sup>56</sup> M. Belou, *ment. art.*, p. 195 (*the underlining is ours*) On the ground of the same regime, even visits to the wife had to be approved by the husband. Thus, for example, a sentence of the cadiate from Constantine from July 27, 1861 stated. “La femme Daikha ne pourra

Cara-Ezichioi, 1938

"<At school> girls are sent up to the age of 10—11, and later their parents manage somehow with the doctor or the school-master not to attend any more, forcing the girls to put sheets on their head"<sup>57</sup>.

The same inequality between sexes existed in matter of divorce (*bo-shamak*, *ayırma*), the husband having the possibility of repudiating his wife (*talak*), a possibility which was not granted to wife.

recevoir des visites que du consentement de son mari, à l'exception toutefois de la femme Jamina ben Kassia, au sujet de laquelle une réserve expresse est insérée dans le contrat de mariage et qui pourra entrer chez Daikha et lui rendre visite, sans que son mari puisse s'y opposer" (Sautayra et Eugène Cherbonneau, *Droit musulman Du statut personnel et des successions*, vol I, Paris, 1873, p 197) The meaning of this special regime applied to women appears to be the insecurity resulting from the system of proving marriages, namely the possibility of being proved in any conditions by two witnesses, even against the will of the woman shown to be wife, as pointed out in a case which occurred before Ali, when by this abusive way an Arabian could marry a high-born woman against her own will. In such conditions, as I Nauphal pointed out "L'ordre, la morale, le repos des familles exigeaient, sous l'empire de cette législation, que chaque individu cachât sa femme avec le même soin anxieux qu'un homme entouré de voleurs mettrait à cacher son trésor" (I. Nauphal, *Système législatif musulman Mariage*, St Petersburg, 1893, p 92 and seq. For these limitations in the Byzantine law cf. Harmenopoulos, IV, 15; in the Rumanian law, *Indreptarea legii* [The correction of the Law], gl. 214). Concerning the right of correction which the husband had on his wife — he might beat her, but without leaving any marks — see G. H. Bousquet, *Précis élémentaire de droit musulman*, Algiers, 1935, p. 62 For this medieval system, cf. also *Coutumes de Beauvaisis*, chapter LVII *Des montalens qui mènent en mariage*; *Indreptarea Legii* [The Correction of the Law] gl. 185, zac 9 Adde Injac Zamputi, *Pozita shoqnore e grues malesore shqiptare sipas kanunit* [The position of the Malesore Albanian woman according to the Code of customs], in "Buletin i Universitetit Shteteror te Tiranes", Soc Sciences Ser, XV (1961), No 2, p. 101—132, E Cozzi, *La donna albanese con speciale riguardo al diritto consuetudinario delle Montagne di Scutari*, in "Anthropos", VII (1912) If regarding her person, the woman found herself into a flagrant inferiority with respect to husband, in what regards patrimony her position was, at the end of the 19<sup>th</sup> century and the beginning of the next one, considerably superior to that stated by the European codes, a fact to be explained by some remnants of the matriarchate along with the dominant patriarchal system. The separation of patrimonies was absolute, the wife not being obliged to contribute to the household's expenses and having right of administration and of disposal unrestricted by any marital authorization Cf. *Personal Statute Code*, art 206. After E Clavel, "... la situation de l'épouse peut se définir ainsi dépendance absolue et infériorité quant à la personne, indépendance complete quant aux biens. C'est le contraire de ce qui a lieu dans les législations d'Europe, spécialement dans le droit français où la femme est vraiment l'égal du mari quant à la personne et à la condition, mais où elle est quant à ses biens, sous une véritable tutelle, plus ou moins stricte suivant le régime matrimonial adopté, mais toujours sérieuse même dans le régime de la séparation de biens" (*Droit musulman. Du statut personnel et des successions*, I, Paris, 1895, p 163—164, Cf also B. A Awad, *The Status of Woman in Islam*, in "The Islamic Quarterly", VIII, 1964, No 1—2, p 24; J Bon-necase, *La Philosophie du Code Napoléon appliqué au droit de la famille*, Paris, 1925. The introduction of the Swiss Civil Code of 1907 in Turkey allowed Turkish woman to keep her ancient privileged position, because this code, unlike the French one, does not sanction the civil incapacity of the married woman, the husband being only "the head of the family" but without having "marital power" See also L. Bridel, *Droit des personnes et de la famille. Code civil suisse et code français comparés*, Paris, 1910, p 77 and seq. Concerning the condition of the woman's goods in the old Rumanian law cf. V. Hanga, *Istoria* . . . , p. 431—432, and for the Transylvanian law, *ibid*, p. 509.

<sup>57</sup> M. Beloiu, *ment. art.*, p. 200 (*the underlining is ours*).

Reported by I.B.

Tattigeac, 1921

"The divorces of Tartars take place with utmost ease for it is sufficient for a husband to call one evening a few witnesses and to sign a passport for his wife's immediate departure".<sup>58</sup>

The paternal power was also particularly large, varying from possibility of denial of paternity by a simple oath (*lia'anne*) to the right of life and death<sup>59</sup>; the children (*çocuklar, bala*) had to submit in all manners to their father's will.

Reported by I.B.

Tattigeac, 1921

"Women respected men and young men respected older men. This custom cannot be infringed by any means. The young person is not allowed even to smoke before an older person. . In a place where old persons are talking the young ones may not sit, and if old men come in a place where young men are talking, then the young men must needs leave the place to the old men. An old man may well hit a younger man or a lad, and they dare not even to defend themselves and in no way to hit back ."<sup>60</sup>

Cara-Ezichioi, 1938

"The boy may not say no, for he is depending on his father, till the latter dies Not to heed his father's words means to be thrown out on the high roads, with no plot of land"<sup>61</sup>

<sup>58</sup> I. Dumitrescu, *Tătarii din Pelveia* [The Tartars from Pelveia], p. 123 (*the underlining is ours*); Bălăşescu, *ment art*, p. 106 (*the underlining is ours*) The repudiation might be revocable (*faskh*) or irrevocable (*bain*), effected expressly by formula (*talak*) or figuratively and repeated thrice (*úsh talak*) with the indication of the figure 3 or with 3 different formulas, a formalist proceeding with an evidently magic structure The latter of these did not admit a new marriage between the divorced people but after a marriage with another person followed by a repudiation Some other ways used for the divorce were the oath (*ila*), the curse (*la'an*), the injurious resemblance (*d'ihar*) or the wedded persons agreement, in which case the compensation for the expenses of the wedding might could be higher than the dowry. See also the art 276 of the *Personal Status Code* Cf also the repudiation system of the Roman law (P. F. Girard, *ment work*, p. 176 and seq; from Romanian law *Îndreptarea legii* [The Correction of the Law] gl. 187, see also P. F. Tinculescu, *Cărțile de despărțală, 1765—1774* [The Papers of Juridical Separation, 1765—1774], Bucharest, 1932, etc. For other comparisons with the Roman family, see Seignette, translation of *Khalil*, Introduction, XXXVI; M. Morand, *Etudes de droit musulman, algérien*, Algiers, 1910, p. 23—29).

<sup>59</sup> Cf I. Nauphal, *Législation musulmane, Filiation et divorce. Etudes orientales*, St. Petersburg, 1893, p. 21—23, where a comparison is made with the Hebrew system (*Numeri*, V, 12). As for the father's right of life and death, either at birth, or later, in case of serious guilt, cf for North-Africa Moslems L. M. S. Lefevre, *ment. work*, p. 17—18 and 78—79, M. Morand, *ment. work*, p. 73, E. F. Gautier, *Mœurs et coutumes des Musulmans*, Paris, 1931, p. 37—38; Adde H. Sumner-Maine, *Etudes sur l'Histoire du Droit*, Paris, 1889, p. 435—506; *idem*, *Etudes sur l'ancien Droit et la coutume primitive*, Paris, 1884, p. 165 and seq. Regarding the situation in Dobrudja, the relations point out that: "(Reported by *Hodgea Cadir Beclenur*, Caramurat, 1942) Very rare cases are known when sexual life exists before marriage. Public opinion condemned the fault and the sin is expiated even by the children who may supervene from the subsequent marriage with a widower, or, in any case, with a party whom she might have normally secured". (P. and G. Puşcaşu, *ment. work*, p. 55).

<sup>60</sup> I. Dumitrescu, *Tătarii din Pelveia* [The Tartars from Pelveia], p. 121 (*the underlining is ours*)

<sup>61</sup> M. Belou, *ment. art*, p. 201, (*the underlining is ours*)

The father (*baba, buba, ata, peder*) has, first, the right to decide the marriage of his under age children without any manifestation of their will, by force (*djebr*), and after their coming of age he continues as their guardian (*wali, vasi*) till the child proves his ability of managing alone his goods<sup>62</sup>. Women find themselves under permanent guardianship, up to marriage under their father's, after under their husband's and in case of the latter's death under their son's guardianship, male kinship prevailing in this matter<sup>63</sup>.

*The priority of paternal rank* appeared in a pregnant manner on *successional devolution (miras)*; the father's kinmen excluded other kinsmen — the latter having no vocation but in absence of the former, and the masculinity privilege — characteristic to any feudal organization — was materialized in the fact that the sons obtained, according to the Koran (chapter IV, vers. 12) a double quantity of goods with respect to the girls<sup>64</sup>.

<sup>62</sup> In the European law, guardianship has as sole aim the protection of the person and the goods of people under disability, while the Moslem law gives to the guardian also the attributions of executor (*vasiyeti tenfiz memur*) Cf Clavel, *ment. work*, I, p, 337—338.

<sup>63</sup> Cf M Morand, *Etudes de droit musulman algérien*, Algiers, 1910, chapter III. Moreover the system was general “ . La jeune fille ou femme est d'abord dans l'entière dépendance de son père en ce qui concerne son mariage, car il la marie à qui bon lui semble, sans avoir à la consulter, et reçoit le paiement de sa dot dont il acquiert la propriété. Ensuite, c'est à son mari que la femme est entièrement subordonnée et elle n'a pas plus d'indépendance et de personnalité dans la famille maritale qu'elle n'en avait dans sa famille paternelle; les effets du mariage pèsent lourdement sur elle sans que la coutume lui permette de s'en affranchir juridiquement, et le mari a le droit de se comporter en maître absolu sur elle et ses enfants, et de rompre l'union à son gré sans qu'elle puisse rien objecter. Elle doit alors retourner dans sa famille d'origine et retombe à nouveau sous la puissance de son père” (L M S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle*, Algiers, 1939, p 19. See also E. F. Gautier, *Mœurs et coutumes des Musulmans*, Paris, 1931, p 37) An exception was allowed only in the case of under age children (boys up the age of 7 and girls up to 9), when they were left (*kadanah*) to the exclusive protection of their mother (*ana, nine*) or of her kinsmen, as a remnant of the matriarchate (cf M. Morand, *ment work*, p. 14 and seq.; see also L.M J. Garnett, *The Women of Turkey and their folk-lore*, I, London, 1891, p 549—616).

<sup>64</sup> Cf also the situation in Turkey Reported by P. P, 83 years old, Kirk-Klıssi (Adriano-ple), 1964. “< Formerly > the boys inherited one share and the girls half the share of the boys” (s.s L P M). See also E Clavel, *Droit musulman Du statut personnel et des successions*, vol II, Paris, 1895, cap III; Tornauw, *Das Ehrrecht nach den Verordnungen des Islams*, in “*Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft*”, V, p 116 and seq; A. de Saad, *La dévolution ab intestat d'après le rite hanafite et le droit français*, Paris, 1926 All these features of Moslem family in Dobrudja under the shariate regime influenced the kinship system, as in the other systems of Turano-Ganovian type, but in which prevailed paternal filiation with an Omaha type terminology. With the Turks of Dobrudja the father is *baba*, the grandfather *buyuk baba*, with the Tartars *baba* and *karl baba*; the grandson is named *lorun*, exactly as the nephew; Tartars name the maternal uncle *daye*, and the mother's father *daye baba*. In exchange, the paternal uncle is *amuca (emce)*, and the maternal sister is *teyse (tyze)* whilst their names should have derived from *baba* and *ana*, according to the *pattern pater-patruus, mater-matertera*, at the Romans, or *baba-baba mkubawa (baba-mdogo)* and *mama-mama mkubawa (mama mdogo)* as at the Swahili (Bantu Negroes). It is interesting to note the different terminology used by the Nogays of Dobrudja for the grand-father, who is named “father” (*baba*), and the father proper is named “brother” (*jaka*). Equally in the speech of the Crimean Tartars settled in Dobrudja one makes a distinction between the elder brother (*aka*) and the younger brother

This system of the Moslem family, consecrated by the shariate and corresponding to the feudal production relations, came increasingly into contradiction with *the new social realities*, as society developed. The moral-psychological premisses of the family were evolving too toward a higher stage, towards founding family on the legitimate and human feeling of mutual love, “. . . the love marriage was proclaimed to be a human right, namely, not only «un droit de l’homme», but, in an exceptional manner, also as «un droit de la femme»”<sup>65</sup>.

Reported by I.B.

Tatligiac, 1921

“All their popular songs and their tales are full of a *passionate love*. The lads and girls, when they meet, sing to each other the “*shan*”, songs of 2 rhymes only, full of torment of love”<sup>66</sup>.

Pervelia, 1921

“Some lads practise *pelwana*, and others — in groups — sing *shun* (wedding songs), to whom the girls answer in chorus”.<sup>67</sup>

The peremptory element which hastened the processus of modernization of the Moslem family and its transition from the canonical to the civil law system, was, in Dobrudja too, *the passing of the domestic economy to a new capitalistic basis*. At the moment of the union of the province, rural property was of feudal, conditioned, type, the producers having only the right of using the land and of collecting its fruits, in exchange of which they were obliged to give to the eminent owner (*rakkaba*) a feudal rent. As E. Engelhardt pointed out, in the Ottoman Empire “generally the peasant is but a usufructary” of the land he uses. The domanial estates (*mirie*) and the religious ones (*vacuf*), which covered about three quarters of the Ottoman soil, are only farmed by him; he is not allowed to modify their destination, nor to dispose of them through sale, donation or any other means. The tithe or tribute takes the place of payment of the rent . . .”<sup>68</sup>

and sister (*kardash*) (Reported by A. Djafer. Cf. also L. H. Morgan, *Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family*, Washington, 1871. See also J. O. Dorsey, *Omaha Sociology* 1884; N. Grodekoy, *Куркузу и Каракуркузу Сыр — Даруйской области*, t. I. Юридический быт, Tashkent, 1889; A. H. J. Prins, *An Analysis of Swahili Kinship Terminology*, in “Journal of the East African Swahili Committee”, 1958, No. 26 and 27, apud D. A. Olderogge, *Traits essentiels de l’évolution des systèmes de parenté*, in VI<sup>e</sup> Congrès international des sciences ethnologiques, Paris, 30 juillet—6 août 1960, tome, II, 1<sup>st</sup> part, Paris 1963 p. 215—220).

<sup>65</sup> K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in two volumes], vol. II, 2<sup>nd</sup> edition, E.S.P.L.P., 1955, p. 256—257.

<sup>66</sup> I. Dumitrescu, *Tătarii din Pervelia* [The Tartars from Pervelia], p. 123 (*the underlining is ours*).

<sup>67</sup> I. Dumitrescu, *Sărbătorile la Tătari* [The feasts of the Tartars], in “Analele Dobrogei” [The Annals of Dobrudja], 2<sup>nd</sup> Year (1921), No. 3, p. 372 (*the underlining is ours*).

<sup>68</sup> E. Engelhardt, *La Turquie et le Tanzimat ou Histoire des Réformes dans l’Empire Ottoman depuis 1826 jusqu’à nos jours*, vol. II, Paris, 1884, p. 306. *The land-property Ottoman*

*The transformation of feudal property in absolute, bourgeois property* took place in Dobrudja some time after the union, in 1882, and it was effected according to the system applied in old Romania, on the basis of *the repurchase of the tithe* or by *tersage* in favour of the State <sup>69</sup>.

Code from 7 Ramazan 1274 (21<sup>st</sup> April 1859) divided real-estate in *mulk*, *mirie*, *mevkufe* (*wakuf*), *metruke* and *meval* (Cf. Belin, *Etude sur la propriété foncière en pays musulman et spécialement en Turquie (rite hanéfite)*, Paris, 1862), but, in fact, in Dobrudja as in the rest of the Ottoman Empire, the most widely spread form was *mulk* (the courtyards, the buildings and the plantations inside the villages) and *mirie* (the fields, the corn-places and the pasture-lands). In favour of the Moslem seminary of Babadag, there was a *wakuf* instituted by Gezi Ali Pasha in the 17<sup>th</sup> century, but the law of 1880, by its 21<sup>th</sup> article, had abolished it, leaving to the Romanian State the obligation of keeping in good order this institution (Cf. A. Alecu, *Istoricul seminarului musulman din Medgidia* [The history of the Moslem seminary of Medgidia], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IX<sup>th</sup> Year (1928), 2<sup>nd</sup> volume, p. 181 and seq.). See instances of *tapu* in State-archive of Dobrudja, *Trib. Constantza Fond*, dos 2/1885.

• Article 11 of the law of April 3, 1882, stated that "land tithe is abolished by repurchase and in this way the possessors get full property on the possessed land", and article 21 pointed out that "those who will surrender to the State one third of the land which was recognized to them are freed of the payment for the repurchase of the tithe for the remaining two thirds". The price was 55 lei per ha, payable in 15 years (later in 20 years), whilst the free sale price of land was fixed by the same law (art. 28) at 90 lei, which means the State should have been given half of the plot as the equivalent price for the other half. The limitation to a single third part of the part surrendered to the State is an application of the *tersage* system of ancient Romania and a considerable relief in favour of those who became landowners in this way. The evident aim of the law — as C. Nanu pointed out in his report on the bill — "is to assimilate this rural ownership in Dobrudja with that existing in the others regions of Romania" (I. N. Roman, *Proprietatea imobiliară rurală din Dobrogea* [Rural landed property of Dobrudja], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], IX<sup>th</sup> Year (1928), 1<sup>st</sup> number, p. 284; *idem*, *Studiu asupra proprietății rurale din Dobrogea* [Study on rural property of Dobrudja], Constantza, 1907, p. 87. See also D. Stoicescu, *Organizarea Dobrogei noi și principiile de justiție* [The organization of New Dobrudja and the justice principles], in "Analele Dobrogei" [The Annals of Dobrudja], XIX<sup>th</sup> Year (1938), 2<sup>nd</sup> volume, p. 176). As a sequel of the application of this law, 176,738 hectares *tapu* and 11,475 hectares of vineyards were registered in 1882 and parcelled out in 1885. Thus in Dobrudja the regulation of the ancient Ottoman rural property proceeded in a different way than with the recuperation of the *rayas*, with regard to which the Adrianople treaty stated that "the Moslems who possess landed estates non-usurped by private persons, whether in towns or in any point of the left bank of the Danube, will be obliged to sell them to the native population within 18 months" (*Documente privind Renașterea României* [Documents regarding the Renewal of Romania], I, p. 326). In the Ottoman Empire, Sultan Abdul Hamid disposed in 1885 by a *hattıhumaium* that the whole property detained as *mirie* in Rumelia had to be transformed in *mulk* property. Cf. also Effendi Yanko Vazzidi, *La propriété immobilière en Turquie et l'article 1737 du Medjellé*, in "Revue de droit international et de législation comparée", S. II, t. II, 1900, p. 300—315. In Bulgaria, the February 5, 1885 law of husbandry-land and *tehfities*, provided for transformation in "pâlni sobstvenitzi" (пълни собственици) of the Turkish properties left to the Turks after the expropriation, and the law of 1889 stated the replacing of the *tapus* with Bulgarian deeds of property "kreposni aktove" (крепосни актове). Cf. the Decision No. 217 of December 15, 1889, No. 332 of September 7, 1890 and No. 346 of November 13, 1891 of the Bulgarian Court of Cassation, *apud* A. N. Pintea, *Regimul bunurilor imobiliare rurale din Dobrogea Nouă* [The regime of the rural land-estates in New Dobrudja], Bazardjic, 1922. See also I. N. Roman, *Proprietatea imobiliară rurală din Dobrogea* [Rural landestate property of Dobrudja], in "Analele Dobrogei", 2<sup>nd</sup> Year (1928), vol. 1, p. 289, I. Penacov, *L'emphytéose, le mirié et la législation sur la propriété rurale dans la Dobroudja*, in "Rev. bulg." II (1930), p. 92—106. For the state of things in Serbia see D. Petrović, *Prilozi proučavanju društveno-ekonomskih odnosa u doba I srpskog ustanka I Ustanučke starešine i turska nepokietna imanja* [Contributions to the study of social-political conditions

The tithe system had been replaced by a sole tax as far back as 1879 <sup>70</sup>, fact which also contributed to the rapid development of rural economy.

*Topalu, 1923*

“Generally speaking, the peasant life is good. A first-rank husbandry produces about 100,000 lei yearly” <sup>71</sup>.

A first consequence became obvious by application of the shariate to the transmission of the patrimony *mortis causa*. In order to stimulate production, in the Ottoman Empire for the *mirie* estates was applied the Land-code regime, which provided a wider successorial vocation of the descendants, who were able to work the land in better conditions. By transforming the whole property in *mulk*-type goods, the Romanian legislator

in the period of the first Serbian insurrection. I The leaders of the insurgents and the Turkish imovables], in “Zbornik Muzeja prvog srpskog ustanka”, Beograd, I, 1959, p 149–166; K. Petrović, *Tapija o kupovni napuštenih turskih kuća iz vremena Karadorđeve Srbije* [Papers of acquisition of vacant Turkish goods in Karageorge’s Serbia], in “Rad vojvodanskih muzeja”, Novi Sad, X, 1961.

<sup>70</sup> In the proclamation to the inhabitants of Dobrudja it was said “We abrogate the tithe of any nature for the year 1879. As from the July 1, 1880 it will be replaced by a more equitable and lighter money-tax for the farmers. The *emleac* (the tax on real-estate income in towns), the *temeluate* (a 3 per cent tax on farmers’ and craftsmen’s work), the tax on house-rent of the public-houses, coffee-houses, grocers and inns, all these are to be transformed as from the 1<sup>st</sup> of January 1879 into a money-tax which will be easier to pay and more equitable, and the *bedel* (the tax for military exemption), the *entizalé*-tax (a tax of 2 1/2 per cent) on cattle sales and the tax on mills are completely abolished” “Analele Dobrogei” [The Annals of Dobrudja], 1928, p 608–609)

<sup>71</sup> V. Morfeș, *Monografia Comunei Topalu* [The Monograph of the Parish of Topalu], in “Analele Dobrogei” [The Annals of Dobrudja], IV<sup>th</sup> Year (1923), No 4, p 96 (*the underlining is ours*). In Dobrudja, the proportion of rural land-state was in 1903. small holdings (up to 10 hectares) — 37.62 per cent, medium holdings (10–100 hectares) — 38.80 per cent; large holdings (above 100 hectares) — 23.58 per cent. In 1905, the medium holdings reached 44.60 per cent, whereas in the rest of Romania it represented 5 per cent. The cereal production grew equally in a staggering way

Product (in quintals)	1885	1905	1915
Wheat	338,000	1,083,000	1,593,000
Barley	927,000	2,660,000	3,550,000
Oats	106,000	1,410,000	1,800,000

(Cf. “Analele Dobrogei” [The Annals of Dobrudja], III<sup>rd</sup> Year, (1922), No. 4, p. 470–472). Commercial intercourse is also very developed. Only in 1890 are recorded in Constantza 21 registrations of new firms and almost 200 sale and purchase transactions, most of them of rural funds. (State-archive of Dobrudja, *Trib Constantza Fond*, 1890). See also I. I. Nacian, *La Dobrudja économique et sociale, son passé, son présent et son avenir*, Paris, 1886, Sc. C. Virnav, *Situațiunea generală a jud. Constanța la începutul anului 1903* [General situation of the department of Constantza at the beginning of 1903], Constantza, 1904, Luca Ionescu, *Dare de seamă a jud. Tulcea* [An account on the department of Tulcea], 1904. In such conditions, the household budget of the Dobrudjan family has been generally exceeding. The average income of a household was 60,870 lei, that is 5,440 lei per hectare; the average expenses were of 44,150 lei, that is 3,945 lei per hectare, therefore 72.50 per cent of the income. The surplus was of 16,720 lei — 1,495 lei per hectare — that is 27.50 per cent of the overall income (Cf. *60 de sat româneshi* [Sixty Rumanian Villages], 2<sup>nd</sup> volume, Bucharest, 1941, p. 291)

drew them out of the successoral regime of the Ottoman Land-code, leaving them under the exclusive domination of the canonical law, which was already obsolete. As such, the descendants — especially the grand-children, who were excluded from inheritance by the Moslem law, which did not admit the representation, started invoking more and more, before Moslem Courts “*the natural law and the Romanian law*”<sup>72</sup>.

Usually, devolution of succession was done by the cadí by a decision (*kassam*) in which the number of the heirs is ascertained and the share due to each one of them, according to the sheriatic law, and equally the fortune which remains to be divided after payment of debts; and when this *kassam* became final, one proceeds at its realization, by naming experts for designating the plots of land, experts for which lots were drawn at the Moslem Court, and when this operation was final, each heir was given his plot. In the system of the Romanian Civil law, all successoral goods passed in the heir's patrimony, and the heir becomes personally liable for the payment of the debts, able to dispose by any means of his successoral

<sup>72</sup> The inheritance case of H O B. from Valul lui Traian By sentence No 6 from May 30, given by the Constantza Cadiate, in the case of the inheritance of H O B. by applying art. 246, 262 and 376 of the Feraidul Feriz law, the wife Aline gets 1/4 and the sister Hirsitbec the 3/4 of the inheritance (the 1/2 as her due part plus 1/4 due to the absence of successors *assaba*) The Court of Constantza rejected the legal action of the grand-daughters (who invoke their right on the basis of the Romanian law), “considering that, according to article 22 of the regulation for judicial organization, from all these claims are to be retained only those concerning the Ottoman law, the others being absolutely alien to the cause” (Civil sentence No 765 of October 1, 1934, in “*Justiția Dobrogei*” [The Justice of Dobrudja], 1934, No 7, p. 216 The successoral system, as it is well-known, is the most sensitive in recording the changes which the property has undergone, for it best illustrates “the dependency of law on production relations” (K. Marx and F. Engels, *Ideologia germană* [German Ideology], Bucharest, ESPLP, 1956, p. 343. See also M. Ehescu, *Instituția moștenirii în lumina învățăturii marxist-leniniste* [The inheritance institution in the light of the Marxist-Leninist teaching], in *Studii juridice* [Juridical Studies], Bucharest, Ed Acad. R P R, 1960). An example of the reverse aspect, where the economic basis remaining unchanged, the change of the successoral system proved not necessary, explains the failure of the reform attempted by the French in Algeria: “Avec la question du droit d'héritage des femmes, on touche en effet au cœur même de la vie familiale et sociale kabyle, on s'attaque aux principes les plus solides et les plus vivants · le droit patriarcal et le privilège des mâles (L M S Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle*, Algiers, 1939, p. 144; see also L. Lehuroux, *Islam et chrétienté en Algérie*, Algiers, 1949). The tendency of transition from the agnatic successoral system to the cognatic one is a natural evolution, and not only in the present case. As it is well-known, the entire history of the Roman successoral system ranging from the 12 Tables to Justinian laws is pervaded by the same tendency, the cognatic system being finally triumphant by the 118<sup>th</sup> Novel As E. Glasson pointed out, the tendency of bourgeois modern family in the matter of persons is to pass from the Roman system based on *patria potestas* to the Germanic one, and in the matter of goods to pass from the Germanic system based on the collective property to the Roman individualistic one (*Le mariage civil et le divorce dans les principaux pays de l'Europe*, ed. II, Paris, 1880. See also Pradines, *Etude sur les limites apportées à la puissance paternelle par les législations étrangères dans les principaux pays de l'Europe*, in “*Bull. de la Soc. de Lég. Comp.*”, IX, 1880, No. 2, p. 113—179; M. Rouquet, *Evolution du droit de la famille vers l'individualisme*, Paris, 1909). The same tendencies are observed also in the Moslem family in which the community of *acebi* enters in dissolution. (Cf. Z. Candarh, *L'Evolution du mariage en droit turc et la condition du mari*, Fribourg, 1941).



goods, excepting the case when these debts were guaranteed by a mortgage inscription, or when the creditors of the succession have not claimed the separation of the successoral patrimony from the heir's one, while according to the shariate system the successions are not universalities of goods, but only *the remains*, that is to say only what remains of the goods obtained by succession after subtracting burial expenses, the defunct's debts and the legacies up to one third of the inheritance<sup>73</sup>. Payment of the defunct's debts was considered, according to ancient beliefs, as *a debt of religious order*, and for its recovering measures of any nature could be taken, *often endangering the interests of the under age heirs*, by reservation of a part of the wealth exceeding the amount of the debts<sup>74</sup>.

Before courts there begins to be ever frequently invoked the Romanian juridical norms concerning devolution of the succession<sup>75</sup>, what

<sup>73</sup> Cf. "Justiția Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], I, 1923, No 3, p 44. In the case of the succession of K.H.A., from Medgidia, the Court of Appeal in Galatz pointed out "... the land-estates were sold by the guardian, not as a representative of the under-age heirs' share of wealth, but as the representative of the succession, in view of the payment of the defunct's debts . ." (The Court of Appeal in Galatz, II<sup>nd</sup> Section, Civil Decision, No 142/1912, in "Justiția Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], 1923, No 5, p. 73 *Vide* State-archive of Dobrudja, *Trib. Constantza Fond*, dos 523/1890, 500/1891, 2475/1892 (old Fond) The Roman law also records a real evolution from the idea of *potestas* to that of *munus* in tutelage matters Cf. *Римское частное право*, Moscow, 1948, p. 155.

<sup>74</sup> The decision of the Court of Appeal in Galatz, mentioned in the previous note, takes into account "the payment of defunct's debts, which, according to the shariate law, had absolute precedence, *for only in this way the Moslem's soul, according to the faith, is able to enjoy quiet in the grave.* . . Neither the shariate law, nor any other provision provide any rules of procedure norm for the cancelling out of the defunct's debts payment "which is a *religious obligation, everything being left to the cadis' discretion* . . who granted the authorization for the sale of his own free will, after having attempted, unsuccessfully, a public auction sale, with a pretty judicious motivation, that is: *for the attainment of the religious aim of paying the defunct's debts*, public auction is only a means of achieving a more favourable price . ." (*ibid* , p. 73-74 — *underlining is ours*). As for the primitive character of these beliefs, see L. Marilliek, *La survivance de l'âme et l'idée de justice chez les peuples non civilisés*, <f. 1, f a. > For the magic practices in the law of other peoples see V. A. Georgescu, *La magie et le Droit romain*, in "Revista clasică" [The Classical Review], XI—XII (1939—1940); C. Stoicescu, *La magie dans l'ancien droit roumain (Rapprochement avec le droit romain)*, 2<sup>nd</sup> edition, Bucharest, 1939 The appreciation of cadis in such cases was wide enough; they were not bound to respect the judicial precedents: ". . The measures taken by the cadi, according to the cases and circumstances, constitute Moslem customs, which vary from a locality to another or even in the same locality, according to cases and circumstances, thus one cannot take as a norm the procedure followed by the Moslem Court of Tulcea or of Bazarjic, invoked by the appellancy party, and to impose it as a constant custom for the Moslem Court in Constantza . ." (The Court of Appeal in Galatz, Sect. II, Dec. civile 142/1912, in "Justiția Dobrogei" [The Justice of Dobrudja], I, 1923, No. 5, p 73—74 — *the underlining is ours*). Cf. also R. J.H. Gottheil, *The Cadi, the History of this Institution*, in "Revue des études ethnographiques et sociologiques", I (1908), p 385—393; M. Daouhbi, *La jurisprudence dans le droit islamique*, Paris, 1944; M. F. J. Mohanna, *Le rôle du juge dans le droit anglais et dans le droit de l'Islam comparés*, Paris, 1930; R. Ghali, *De la tradition considérée comme source du droit musulman*, Paris, 1909; B. Ducati, *Rationalismus und Tradition in mohammedanischen Recht*, in "Islamica", III (1927—1928), p 214—228

<sup>75</sup> G. K. heir and guardian of the fortune left by K.H.A., maintained in his petition of appeal to the Court of Cassation that the Moslem inferior instance had erroneously appreciated that "according to the sale laws and customs, even the liquidation and the distribution of the

compels the Romanian legislator to intervene finally for the protection of the goods due to under-age heirs, by providing in the regulations of July 26, 1921, art. 184, that in future, the sales of the landed-estates of the under-age heirs, authorized by the cadicates for the payment of the succession's debts for the exit from indivision or for any other reason, had to be carried out only by the departamental Courts in compliance with the forms provided by the Romanian Civil procedure law.

The development of the capitalistic relations of production and in the first place the attracting of women and children into industry, as well as the possibility for them of earning their living independently, brought about the change of the relations between the family members, for "... the industry liquidates the economic dependency of woman on the family... and on her husband. The transformation of industry into a capitalistic one plays an overwhelming role in woman's struggle for her independence in the frame of the family"<sup>76</sup>.

The "feredg " (* arshaf, burgu*) disappears, the young persons begin to know each other before the marriage, the bride's purchase fell into disuse.

*Reported by hodgea Cadir Bectenir*

*Caramurat, 1942*

"<The Tartar women> went about with uncovered face Only the fanatic ones maintain the feredg , but their face is equally uncovered . On the occasion of marriage, the delegates discuss between themselves the sum the young man has to give to the girl, in case of divorce or death. The sum proposed by the young man is recorded in the cadicate's authorization, the deed being given to the bride. Today there is a vacuum in this respect What is more, the young man gives to his father-in-law a sum according to his possibilities, in virtue of tradition.

---

inheritance, by any means could reach this result, and without keeping in view the laws of the country in which are situated the land-estates existing in a Moslem's succession, which constituted a violation by the inferior instance of the public-order principle of the real status, consecrated by article 2 of the Romanian Civil law . " (Justi ia Dobrogei" [The Justice of Dobru a], I, 1923, No. 3, p. 42 — *the underlining is ours*).

<sup>76</sup> V. I. Lenin, *Opere* [Works], 3<sup>rd</sup> volume, Bucharest, Ed. Politic , 1958, p. 516 The accuracy of this thesis is confirmed by the absolute contrary situation of, for instance, Algeria, where Moslem woman who took little part in industry during French rule, had shown her indifference for her rights too: "Ce qui lui est plus pénible sans doute, c'est la vie matérielle misérable et difficile qu'elle mène la plupart du temps, les mauvais traitements qu'elle subit: son désir serait probablement d'être vêtue plus chaudement en hiver, plutôt que de voir abolir le droit de contrainte matrimoniale, qui révolte tellement notre conscience". (L.M.S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle*, Algiers, 1939, p. 151 — *the underlining is ours*). On the contrary, the same woman, who is working in foreign countries, knows how to fight for her rights, and in the first place for the patrimonial rights (*ibid.*, p. 155). Even more obvious are the transformations which have taken place in the young Algerian Republic, where women, called to a new life, participate fully to the reconstruction work of their country, as equal-rights citizens, abandoning their veil and the other humiliating customs (Cf. C. Benga, *Dispare v lul* [The veil disappears], in "Scnteia", XXXIV<sup>th</sup> Year (1965), No. 6491 of January 6: *idem*, *Kabylia azi* [The Kabylia Today], *ibid.*, No. 6541 of February 25)

Without payment of this amount which sometimes the father-in-law does not take, marriage is still possible, but not without the amount which is to be refunded in case of divorce or death. This constitutes a security of woman's existence, in an unfortunate situation The bride has to be assured an alimony for 100 days" 77.

Reported by V P., 45 years old

Ciocirlia, 1964

„Formerly, those who married were not acquainted with each other *Lately the girl and the young man meet and speak to each other before the marriage*”.

( s s L P M )

The need for the head of the newly formed family to dispose of his own capital obliged the bride's family as well as the bride herself to renounce to their money claims, in order to allow the husband to dispose of a material situation in keeping with the needs of capitalistic society; as for the settlement of the wife's material situation in case of divorce, preference starts to be given to the provisions of the Romanian Civil law, by renouncing to the matrimonial stipulation made by the husband in favour of the wife on the occasion of the marriage, according to the she-riate norms.

Equally, on the occasion of divorce, the parties renounce by common will to their rights of *nikea* and *nafaka*, that is to say to the sums representing the dowry and the upkeep in the vacancy period (*iddet*) 78.

At last, polygamy lost any reason of being, becoming absolutely anachronic, both as regards the new social and economic conditions and the ethic-psychologic bases of the new Moslem family, based on more and more elevated feelings 79.

77 P and G. Pușcașu, *ment. work*, p 20 and 56 (*the underlining is ours*) The *feredgé* is still known nowadays as an element of traditional female costume in some Turkish villages (Fintina Mare, Carpiniș, Făurei, Brebeni), but only when going to the well, never when going to town (reported by mufti I Septar); it gives a concrete instance about the way the form of an institution can survive with a new contents

78 See, for example, H A. and S H A cases from Balabanlar, Moslem cadiate of Siliștra, sentence No 59 of October 1, 1932 (State Archives of Dobrudja, *Divorces Fond*, Durostorum, dos No 52, f 5), B O. and C B O from Aidogdu, parish of Barghan, Moslem cadiate of Siliștra, sentence No 9 of March 22, 1932 (ment. place, dos No. 60, f 3-4); S Z and C S Z. from Balabanlar, Moslem cadiate of Siliștra, sentence No. 36 of July 6, 1933 (ment place, dos. No 54, f 3-5), S A.S. and A S A S from Baltadju, parish of Balabanlar, Moslem cadiate of Siliștra, sentence No. 15 (ment place, dos No 55, f 3-4) For the previous cases of compulsory character of *nafaka*, cf C M and A G, Moslem cadiate of Constantza, State-archive of Dobrudja, *Trib Constantza Fond*, dos. No 2/1887. On the symbolic character of their stipulation when a marriage is contracted today, see below p 37, n. 91.

79 Thus, for example, in the anecdotes of Pervelia Tartars, after the first World War, it is shown that, due to the authoritarian behaviour of the wife in her household, there was no need for a second wife, the husband not being able to cope even with one (reported by I. B. Tatligiac, 1921, *apud*, I Dumitrescu, *Tătarii din Pervelia* [The Tartars of Pervelia], p. 117-118 On the origins of the polygamy to the Moslems, see also P. Janssen, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, p. 14 and seq.; Berhrugger, *La polygamie musulmane*, in "Rev. Afr.", 1859, April; B. A. Awad, *The Status of Women in Islam*, in "The Islamic Quarterly",

In order to remedy these deficiencies of the sheriatic, the *cadis* have attempted a modernization, but still along the line of the canonical law, taking as example not the legislation of Turkey — where canonical law had been abolished — but a newer Hanafite legislation, namely the Egyptian law *Alchiamus fil Ahvalishahsie* of 1929. An attempt was made at eliminating, on its basis, the anomalies existing in matter of divorce<sup>80</sup>, because in the former regime of the sheriatic woman was not able to unmade her marriage<sup>81</sup>.

On the ground of this law, divorce was admitted at the wife's request for ill-treatment which made life in common impossible (art. 6), the divorce action introduced by the wife by common consent of both conjoints (art. 70), and divorce action on the basis of art. 273 and 274 of the

---

VIII, 1964, No. 1—2, p. 20 and seq. Cf also T. Labriola, *De la monogamie*, Rome, 1909. With regard to the effects that the passage from polygamy to monogamy had in the Moslem family, see E.-F. Gautier, *Mœurs et coutumes des musulmans*, Paris, 1931, p. 41—42

<sup>80</sup> Cf G. L. Dimitriu, *O instituție perimată* [An obsolete institution], in "Justiția Dobrogei" [The Justice of Dobruja], VI<sup>th</sup> Year (1935), No 4, p. 101 In Turkey the adoption of this legislative measure was caused by lost of many men on the battlefields during the first World War (reported by I Baubeck) Concerning the expedients used in Austro-Hungary to avoid the interdiction of divorce with the Catholics resorting for this purpose to the so-called "Transylvanian Marriage", see W. Fuchs, *Die sogenannten Siebenburgischen Ehen und andere Arten Wiederverhehlung geschiedener osterreichischer Katholiken*, Vienna, 1889; *idem*, *Siebenburgische Ehen*, in "Juristische Blätter", 1879, No. 48; 1883, No. 13, 14; C Lyon-Caen, *De l'influence de la religion des époux sur les causes du divorce en Autriche*, in "Journal du droit international privé", VII, 1880, p. 268—278, E Rittner, *Auch Einiges über die Siebenburger Ehen*, in "Allgemeine osterreichische Gerichts-Zeitung", XXXI (1880), No. 10, p 37—39; No. 11, p. 41—42; Roszner, *Die Klausenburger Ehen*, in "Juristische Blätter", 1879, No 48, 51; Szasz, *Die Siebenburgischen Ehen*, *ibid*, 1880, No. 20, 21.

<sup>81</sup> "A Moslem wife may never divorce She may complain to the *cadi* for beatings, ill-treatments or when she is not given food or clothes or when her husband does not assure her the conditions of living she enjoyed in the paternal house when she was taken as wife. If the wife can prove with witnesses, questioned in the presence of her husband, the *cadi* may oblige the husband to quit her, and if the latter consents, the *cadi* states the decision of the husband to leave his wife. *But there was no possibility of compelling the husband to come before the cadi*, for the means of coercion of Ottoman customs could not be carried out by the Romanian authorities, being contrary to public order". (Bălășescu, *ment art*, p. 106 — *the underlining is ours*). The same author pointed out that the muphty of Tulcea recognized that this kind of divorce given to the competence of Moslem Courts to be judged according the Moslem customs and laws, could not be carried out in practice. Besides, article 211 of the Hanafite Code concerning the personal status did not provide expressly this possibility of divorce, it being admitted only by doctrine and jurisprudence (E Clavel, *Droit musulman Du statut personnel et des successions*, I, Paris, 1895, p. 229—236) What concerns the right for the wife to have recourse to legal action in view of obtaining the dissolution of her marriage in the Malekite law, see also Gonse, *Le divorce en Algérie*, in "Bull Soc. leg. europ", XI<sup>th</sup> Year, 1882, No. 2, p. 166 and seq. With the Kabyles, in Algeria, the woman had the right of "insurrection" in case of ill-treatment, a right which was practised by her refuge to her parents, but which was equally lacking efficiency, because she could not marry again, not being divorced — whilst her husband could, being a polygamist — and more, this freed the husband of his obligation duty of supporting her. The sanction of losing the dowry was equally not efficacious for the husband found guilty by the instance, because the latter was allowed to repudiate, right at the Court, the wife who made complaints against him, thus maintaining his right to the refunding of the dowry (Cf. L.M.S. Lefevre, *ment. work*, p. 114).

same law<sup>82</sup>. Likewise, on the basis of the same law, art. 53, divorce was pronounced for extortion by threats and violence of the wife's consent to the marriage<sup>83</sup>.

Nevertheless, the inequality of the wife still persisted, the latter losing, for instance, her right of taking care of the children (*kadanah*), if she married anew with somebody who was not kinsman, so that the obligatory character of the preferential marriage subsisted<sup>84</sup>.

Likewise, inequality subsisted for the entire female line in the matter of transmission of the patrimony *mortis causa*, where, as previously shown, most of litigations arose, and the wife's material position was endangered by the renunciation to the old dowry regime, imposed by the new regulation<sup>85</sup>.

---

<sup>82</sup> See, for example, the sentences of the Moslem cadiate of Constantza No 14/1930, 18/1930, 14/1933, *apud* G. Dimitriu, *ment. art.*, p. 101. Among other causes frequently invoked during this period are the unsuitability of character and misunderstandings. See, for example, M.M. and F.M. cases from the parish of Baltadjuul Nou, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 8 of March 10, 1931 (State-archives of Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos No 58, f. 3-5); M.A.S. and Z.M. from Papucilar, parish of Bazarghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 37 of August 27, 1931 (ment. place, dos. No. 59, p. 5-6); N.D. and F.N. from the parish of Bazarghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 48 of September 17, 1931 (ment. place, dos. No 59, f. 7-8); H. H. and H.H.H. from Aidogdu, parish of Barghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence no. 28 of June 28, 1932 (ment place, dos. No 60, f. 5-6); H.A. and S.H.A. from Bahman Ashiclar, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 65 (ment. place, dos. No. 50, f. 5-6); A.M.C.I. and H.A. from Papucilar, parish of Bazarghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence no. 22 of April 20, 1933 (ment. place, dos. No. 61, f. 3-4); R.R.A. and R.R.R. from Bazarghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence no 41 (ment. place, dos. No. 61, f. 9-10); M.M.S. and C.M.M.S. from Papucilar, parish of Bazarghian, Moslem cadiate of Silistra, sentence No 49 of September 14, 1933 (ment. place, dos. No. 62, f. 3-4); M.A.A. and F.M.A. from Belica, Moslem cadiate of Silistra, sentence No. 86 of December 20, 1934 (ment place, dos. No 69, f 5-6); I.I.I. and S.I.I., from Balabanlar, Moslem cadiate of Silistra, sentence no. 8 from February 23, 1935 (ment place, dos. No. 56, f. 3-4).

<sup>83</sup> Cf M.Z.A. from Beibunar, Moslem cadiate of Silistra, sentence No 65 of 10 September 1934 (State-archives of Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos. No 65, f. 3-4).

<sup>84</sup> See in this sense the species which arose in Malekite law, the Court of Algiers, sentences of June 29, 1865 and December 9, 1867 (Clavel, *ment. work*, I, p 318) The abandonment of the residence by any of the conjoints, invoked before this Court in autumn 1933, is considered also as a motive of divorce only because it deprives the wife of material support and obliges her to beg her alms (art. 126 from the law Hmen Aile Cara Enavie). See, for example, E.H.O.G. and H.O.G. from Avdula, Moslem cadiate of Silistra, sentence No 42 of August 1, 1933 (State-archiv of Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos. no. 60, f 3-5). The persistence of religious mentality is also made obvious by the fact that grave offences against the religion and faith of one of the conjoints brought by the other constitute a reason for undoing the marriage, according to the questionnaire, page 9 and chapter 7 of the law *Tatavei Aburaim Efendi*, with the possibility for the conjoints to marry each other anew.

<sup>85</sup> Moreover, under the ancient regulations, the position of the wife was precarious, the husband being allowed to exclude her from his inheritance by constituting pious foundations. As Clavel says. "Mahomet, en constituant une réserve légale au profit des femmes, en les élevant au rang d'héritières *fardh*, en les appelant à la succession, inaugura un droit nouveau, qu'on n'osa pas discuter, mais qu'on cherchera bientôt à éluder en donnant au père de famille le moyen de faire sortir des biens de son patrimoine, de son vivant, à un titre spécial, de façon à ce qu'ils ne fussent pas compris dans son hérité. Le Wakf Adı fut institué

Abolition of the sheriatic and transition to modern Civil law system was thus ever more required. "Some of these laws and customs as polygamy and the husband's right of repudiation — as a comment pointed out — are absolutely obsolete, anachronistic and even contrary to public order. In matter of inheritance, the sheriatic law ignores the right of succession by representation, and thus the grand-sons are deprived of their right to inheritance by the brothers and sisters of the dead grand-father. The paternal power is unlimited, the father having the right to arrest his children. There are some instances in which children and especially daughters-in-law are forbidden to speak in front of the father, father-in-law, mother-in-law and even husband. These laws and customs have become anachronistic"<sup>86</sup>.

---

dans ce but" (Eugène Clavel, *Droit musulman Le Wakf ou Habous d'après la doctrine et la jurisprudence (Rites hanafite et malékite)*, 1<sup>st</sup> volume, Cairo, 1896, p. 28 See also J. Lucciani, *Le habou ou wakf (rite malékite et hanéfite)*, Casablanca, 1942, A. Shoukri Bidaïr, *L'institution des biens dits "habous" ou "wakf" dans le droit de l'Islam*, Paris, 1924 M. Begović, *Porodični vakufi* [The Family Vakufs], in "Istorijski časopis", IX—X (1959), p. 191—197. In the mountainous region of Algiers, the wife's exherediation had become a custom. "C'est le système successoral consacré par la coutume qui marque encore davantage... le caractère patriarcal de la famille et l'état de subordination de la femme la dévolution successorale est presque purement agnatique, seuls héritent en principe les parents mâles par les mâles, la vocation héréditaire des femmes ayant été formellement et ouvertement supprimée La force et la cohésion du groupe familial s'opposent à ce que le patrimoine commun puisse être démembré au profit de la femme et que celle-ci puisse par son mariage apporter dans la famille de son mari la part qu'elle a reçue La coutume se borne à lui accorder un droit à l'entretien qui pèse sur les héritiers et dont elle ne peut jouir que si elle se trouve dans le besoin" (L. M. S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle*, Algiers, 1939, p. 19). See also P. Hacoun-Campredon, *Etude sur l'évolution des coutumes kabyles spécialement en ce qui concerne l'exhérédation et la pratique du habous*, Algiers, 1921; Vigier, *La femme kabyle, sa succession légitime*, Paris, 1932, P. E. Viard, *Un problème familial kabyle*, in "Questions Nord-Africaines", 1938, January.

<sup>86</sup> G. L. Dimitriu, *O institutie perimată* [An obsolete institution], in "Justiția Dobrogei" [The Justice of Dobruja], VI<sup>th</sup> Year (1935), No. 4, p. 100—101. On the occasion of the Parliament debates, V. Pop, the Minister of Justice, summarized the necessity of the suppression as follows "It is necessary the abolition of these 4 cadicates from the area of the Court of Appeal in Constantza, first, because the Moslem laws and customs became anachronistic and cannot last any longer" ("Monitorul Oficial", No. 67, 1935, 30<sup>th</sup> March, p. 2762). Cf. of the same order also some opinions formulated by other specialists. "L'esprit est saisi d'épouvante en face d'une pareille législation! Un monstrueux mélange de monocratie personnelle et d'annihilation de toute volonté humaine; l'oppression la plus effrénée, la plus odieuse, élevée à la hauteur d'un dogme jurisprudentiel, d'une loi, d'une religion même, devant laquelle la conscience, aussi bien que la tête, doivent s'incliner; le droit à l'injustice, à la tyrannie, octroyé à tous contre tous, à la seule condition d'être exercé par le plus fort contre le plus faible; la justice enseignant l'injustice, acceptant tous ses actes et couvrant de son manteau sacré les méfaits les plus odieux! En un mot, la dénégation absolue, systématique, de toute idée de droit, d'âme ou de volonté; à la place de l'homme, des mots; à la place de la justice, la force; à la place d'une protection pour le faible, la sanction de la violence et de tous les abus dont il aura été la victime! Voilà le tableau effrayant que présente cette singulière législation" (I. Nauphal, *Système législatif musulman Mariage*, St. Pétersbourg, 1893, p. 7—8) One must add to this the compulsory acts imposed in some cases by Moslem canonical law, as for example the remarriage with the repudiated wife (*muraja'at*) or conversely the repudiation in exchange of a reward (*el Kuluh'h*), the compulsion of a woman to nurse a suckling baby, though being thereafter considered excluded from marriage, as being a relative, the preferential marriage, the purchas-

The number of cases which came before the cadiates were considerably decreasing <sup>87</sup>, an ever larger number of Moslem inhabitants, among



Fig 6 — Young Tartar couple (middle of 20<sup>th</sup> century — Photo, *Institute of Ethnography and Folklore*).

whom lawyers, various associations' presidents, farmers, persons belonging to all social walks of life were insisting for *the abolition of the instances*

ing of the bride or her abduction, remnants of primitive-commune practices, the formalism of marriage and divorce, the payment of the defunct's debts by any means in view of soothing his spirit, residue of magic practices and superstitions of the same times. See also H. Joly, *De l'esprit du droit familial dans l'islamisme*, Dijon, 1902; A Dagnin and A Dubreine, *Le mariage dans les pays musulmans (Tunisie, Algérie, Soudan)*, Paris, 1906, R. Levy, *An Introduction to the Sociology of Islam*, London, 1931; J Chelhod, *Introduction à la sociologie de l'Islam*, Paris, 1958

<sup>87</sup> The statistics of the cadiate of Constantza, for instance, state that in 1932 there have been 11 civil law-suits, in 1933, 21, and in 1934, 26, that is 58 in total, out of which: divorces, 11 in 1932, 15 in 1933 and 14 in 1934, thus 40 in total, familial relations: 6 in 1932, 8 in 1933 and 5 in 1934, thus 19 in total, guardianships, 19 in 1932, 25 in 1933, 27 in 1934. There were pronounced 83 decisions, 512,640 lei have been spent in three years. The statistics of Tulcea show that this cadiate had three times less work in comparison with Constantza (G. L. Dimitriu, *ment art*, p 102—103, note 8). In a report addressed to the Ministry of Justice by the president of the Court of Appeal in Constantza it is said "The scarceness of cases proves that the cadiates are useless and that the Moslems themselves appeal very seldom to them. Even in the Cadrilater the Moslems who are in a greater number do not use them We consider, therefore, that the abolition of cadiates in Dobrudja is requested by life itself" ("Monitorul

which applied Moslem laws and customs<sup>88</sup>. As a consequence, the law of April 1, 1935 abolished the *cadicates*, and all questions concerning family were submitted to regulations according to the Romanian civil laws<sup>89</sup>.

This transition from the Moslem canonical law to the Civil law in Romania brings forward a series of characteristics, among which we mention :

a) Integral respect by the State of the juridical regime of the Moslem family, existing at the moment the Romanian rule was established in Dobrudja ;

b) Existence during this period of a strict regulation inspired by Moslem canonical law of the Moslem family, which in its further development has followed a way differing from that in Turkey in a series of matters, such as the dowry regime and the emancipation of woman ;

c) Production of basic changes in the economic basis of the Moslem family as a consequence of the abolition of feudal type of property in

---

Oficial" [Official Bulletin], No. 67, 1935, March 30, p. 2762). For this reason, the Legislative Council had provided as early as 1928 their abolition.

<sup>88</sup> See report No. 110 of December 7, 1933, of the judicial Inspectorate by the Court of Appeal in Constantza, *apud* G. L. Dimitriu, *ment. art.*, p. 104, note 10. Such adhesion of the public opinion was lacking, for instance, in Algeria, for the attempts of the French authorities to laicize Moslem family. "Car l'effort, croyons-nous, doit venir aussi de la population elle-même ; à cet égard un élan de bonne volonté et de confiance des hommes à l'égard de leurs compagnes est une condition primordiale de leur relèvement, notre enquête nous permet d'affirmer que trop souvent cet élan manque absolument dans l'immense majorité des cas" (L. M.S. Lefèvre, *Recherches sur la condition de la femme kabyle*, Algiers, 1939, p. 152) The economic conditions were not ripe for such reforms, due to the colonialist policy pursued in that country and as such the imposing "from high" of a civil legislation did not lead to the desired results. "La déception est donc bien grande de constater aujourd'hui qu'au bout de sept années environ d'existence et de mise en application théorique, le décret de mai 1931 n'a apporté aucun changement à l'état social antérieur de la coutume. C'est là le fait le plus certain qui soit ; quelque personne que l'on interroge sur ce point — autorités administratives, membres des tribunaux, Kabyles évolués ou non — la réponse est toujours et invariablement la même et constate l'échec complet de la réforme" (L. M.S. Lefèvre, *ment. work*, p. 140 — *the underlining is ours*. Cf. also G.H. Bousquet, *La législation française et son influence sur le droit de famille indigène*, in "Rev. algérienne, tunisienne et marocaine de législation et de jurisprudence", 1910 ; L. Lehuraux, *Islam et Chrétienté en Algérie*, Algiers, 1949).

<sup>89</sup> A first Action before the Romanian Court was brought on 1935, September 24, by the wife herself against her husband for serious insulting words, bad treatment and lack of maintenance (A.E.M. and E.M. from Aggea, State-archive of Dobrudja, *Trib. Constantza Fond*, packet 28, dos. 34900, No. 1090/935). In two cases in the summer of 1938 and two others in the summer of the following year, desertion of residence is not qualified according to the law *Hmen Aile Cara Enavie*, but according to the Romanian Civil law, which considered it a grave insult (art. 212). A.S.H. and V.A.S. case from Balabanlar, The Court of the department of Durostor, divorce sentence no. 43 of Mai 12, 1938 (State-archive of Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos. No. 57, f. 5—8) ; E.O.I. and O.I.A.O. from Baharchoi, The Court of the department of Durostor, divorce sentence No. 69 of June 4, 1939 (State-archive Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos. No. 51, f. 3—4) ; R.R.A.O. and R.A.O. from Baharchoi, The Court of the department of Durostor, divorce sentence No. 59 of Mai 25, 1939 (*ment. place*, dos. No. 51, p. 5—7). In a case of Mai 1939, new grounds are added, taken from the Civil law : the husband returned home drunk and beat his wife (State-archive of Constantza, *Divorce Fond*, Durostorum, dos. No. 51, f. 6—7).



Dobrudja, the land reform and the transition from domestic type of economy to the capitalistic type ;

d) Apparition of strong contradictions between the new capitalistic economic basis of the family and the ancient regulations of Moslem canonical law, which are especially obvious in the case of matrimonial and inheritance regime ;

e) Inefficiency of the attempts to modernize canonical law, especially in what regards woman's conditions, by recourse to more recent canonical law norms of Egypt ;

f) Express demand of the Moslem population to renounce to the regulation of family on the basis of Moslem canonical law and to apply in its stead the Romanian Civil law.

The laicization of the Moslem family in Dobrudja took thus the aspect of *an organic process*, developed on a real basis, which accounts for its natural development, without any outside interference. Its occurrence in concordance with the changes which took place in the economic basis explains both the direction of the development and its durability, by contrast to the countries where such transformations were imposed from outside, with results which very often were other than the expected ones <sup>90</sup>.

The process of laicization represents an important, but not the last step in the modernization of Moslem family in Dobrudja. It is true that on the one hand ancient prejudices had to be overcome, they being accountable for the subsistence of many of the old aspects <sup>91</sup>, and on the

<sup>90</sup> The fact points to the lack of ground of the theory of some Romanian and foreign jurists who affirm that the measure would have been determined by the abolition of the shariate in Turkey. On the occasion of the Parliamentary debates on March 30, 1935, it was shown that "we must not mix up the Turks and the Moslems", and in the interpellation of the Minister of Justice, V. Pop, it is said that "the maintenance or the abolition must be judged from quite other points of view", among which also "the point of view of the number of cases and necessities" ("Monitorul Oficial", No. 67, 1935, March 30, p. 2760 and 2762). The similar measures in Turkey may be considered a pretext at most, but not the prevalent cause ; the Romanian social realities were the prevalent cause, of which the Moslem population in Dobrudja was aware for many years before.

<sup>91</sup> For example, as regards the natural child's condition — where even the Romanian law of April 1, 1935 made a proviso — of religious prejudice (see above, p. 11), of the tender unripened age (see above, p. 12), of the symbolic stipulation, when marriage is contracted, of the sum due to the woman in case of divorce (*mehr muağgel*, *mehr akkt*), the preferential marriage which lately lost its patrimonial reason, etc. Because of the early age of the married people, their registering at the registrar's was not possible especially in the countryside and only afterwards the situation of the married persons used to be reconstituted. See State-archive of Dobrudja, *Trib. Constantza Fond*, packet 27, dos 1665, No. 805/934, packet 19, dos 1700, No. 704/935, packet 21, dos. 1865, No. 788/935. In 1949, a Commission depending on the Muftiat in Constantza drew up the papers for the Moslem marriages that were not recorded at the registrar's. We come across such situations only with the Moslem gypsies in Dobrudja (reported by mufti I. Septar). It is interesting to note that not even in Algeria could the French law of May 2, 1930 succeed in solving the ageproblem, for here too clandestine marriages were concluded before the age of 15, the formalities being fulfilled after reaching legal age. Cf. J. Mezard, *La loi du 2 mai 1930 sur le mariage des Kabyles*, in "Revue algérienne, tunisienne et marocaine

other hand even the bourgeois Civil law system introduced instead of the Moslem canonical law had a series of limitations which were appropriate to the production system which brought it to life <sup>92</sup>.

The achievement of superior, modern principles regarding *sex equality, protection of the mother and child, priority in upbringing and educating the children, as a basic function of the family*, were made possible only during the years of the people's regime, all them making the family institution a community of work and affection, capable of creating co-operation and mutual aid relations among its members <sup>93</sup>.

It is only to the extent to which relations based on exploitation are abolished, old mentality removed and to which a new man is formed, that Moslem family in Dobruđja will have the opportunity of attaining full freedom in contracting marriages and of removing "all those economic considerations which still exert so strong an influence in the choice of husband. It is then that no other reason will be left but reciprocal affection" <sup>94</sup>.

de législation et de jurisprudence", 1933, I, p. 137; F. Dulout, *Le mariage des Kabyles et les actes d'état civil relatifs aux dits mariages*, *ibid*, 1934, I, p. 86; H. Bénét, *L'Etat civil en Algérie*, Algiers, 1938, p. 291—309. Cf. also the difficulties with the feudal remnants in some Moslem families from the U.S.S.R., *apud Etnografia continentelor* [The Ethnography of the Continents], 2<sup>nd</sup> volume, II<sup>nd</sup> part, Bucharest, Ed. Ştiinţifică, 1961, p. 233.

<sup>92</sup> Thus, for instance, A. Cohn and H. Capitant pointed out that in bourgeois law " . . . le mariage n'intéresse pas seulement ceux qui le concluent, mais encore leur famille. Il donne aux parents des époux, des héritiers de leur nom, des créanciers d'aliments dans la personne de leurs futurs petits-enfants, de leur gendre ou de leur bru, il fait participer la personne élue par le choix de l'enfant à une situation familiale et sociale que celui-ci n'a généralement pas créée, mais qu'il doit à ses parents, à son ascendance. Si dégagé qu'il soit de préjugés aristocratiques et patriarcaux, le législateur ne peut pas faire complètement abstraction de ce point de vue" (A. Cohn-H. Capitant, *Cours élémentaire de Droit civil français*, vol. I, Paris, 1934, p. 131).

<sup>93</sup> In connection with the new family status, see Traian Ionaşcu, *Modificările aduse Codului civil de principiul constituţional al egalităţii sexelor* [The modifications brought to the Civil law by the constitutional principle of sex equality], in "Justiţia Nouă" [The New Justice], VI<sup>th</sup> Year (1950), No. 2, p. 212 and seq.; T. Popescu, *Dreptul familiei* [Familial rights], 2 vol., Bucharest, 1958; I. Rucăreanu, *Principiul socialist al libertăţii încheierii căsătoriei în dreptul R.P.R.* [The socialist principle of freedom in contracting marriage in Romanian law], in "Studii şi cercetări juridice" [Juridical studies and researches], IX<sup>th</sup> Year (1964), No. 2, p. 211—228. What regards the changes in the situation of the Dobruđja woman, see for instance: M. A. Bozan, *Femeia* [The Woman], in "Dobrogea muncitoare" [The Working Dobruđja], 1<sup>st</sup> Year (1945), No. 26 of July 8; C. Licherman, *Tovarăşa* [The Comrade], *ibid*, 1<sup>st</sup> Year (1945), No. 38 of October 20; M. Klein, *Dreptul de vot al femeilor* [The women's vote-right], *ibid.*, 2<sup>nd</sup> Year (1946), No. 62 of June 20; V. Isac, *Rotul femeii în societatea de azi* [The woman's role in the present society], *ibid*, 2<sup>nd</sup> Year (1946), No. 66 of August 23, 1946; *idem*, *Drepturile femeii* [Women's rights], *ibid.*, 2<sup>nd</sup> Year (1946), No. 69 of September 30; A. Georgescu, *Unitatea feminină* [Women's Unity], *ibid*, 3<sup>rd</sup> Year (1947), No. 101 of December 7, etc. As for the new aspects of peasant family, see V. Popescu, *Familia ţăranului colectivist* [The cooperative peasant's family], in "Revista de filozofie" [Philosophical Review], XII<sup>th</sup> Year (1964), No. 6, p. 731—742; M. Nistor, *Locul şi rolul femeii în satul colectivist* [The place and the role of the woman in cooperative village], in "Cercetări filozofice" [Philosophical Researches], IX, 1962, No. 5, p. 1, 271 and seq.

<sup>94</sup> K. Marx and F. Engels, *Opere alese în două volume* [Selected Works in two volumes], II<sup>nd</sup> volume, II<sup>nd</sup> edition, Bucharest, E.S.P.L.P., 1955, p. 83.

# DAS DOITSCHIN- (DOICIN-, DOJČIN-, ДОЙЧИН-) LIED IN DER SUDOSTEUROPÄISCHEN VOLKSÜBERLIEFERUNG

ADRIAN FOCHI

## I.

### A. GEGENWÄRTIGE SITUATION DES PROBLEMS

Diese Forschung ist die erste aus einer Reihe der dichterischen Epik aus dem Südosten Europas gewidmeter Monographien. Ihr Zweck ist neue Gesichtspunkte zu bringen, die sowohl die zeitgenössische Forschungstheorie, als auch die -methodologie der vergleichenden Folklore betreffen. Der Gegenstand der Abhandlung beschränkt sich auf das sudosteuropäische Verbreitungsgebiet, das nur bei den Albanern, den Bulgaren, den Rumanen und den Serbokroaten anzutreffen ist. Es handelt sich hier also um ein lokales, folklorisches, sudosteuropäisches typisches Erzeugnis. Die Forschung beschränkt sich nicht auf das Studium der thematischen Morphologie des Stückes, sondern sie erörtert auch die künstlerische Gestaltung und ihr kulturelles Milieu. Man versucht also die künstlerische Botschaft des Werkes zu erforschen, was eigentlich das Hauptobjekt des Studiums darstellt, um den spezifischen Beitrag eines jeden Volkes an der gemeinsamen Verwirklichung eines internationalen dichterischen Motivs zu bestimmen. Wir beachten, daß die Reserve an künstlerischem Darlehen, ebenso wichtig wie das Darlehen selbst ist. Die äußerlichen Beziehungen erklären das Darlehen, die inneren sichern ihr Überleben im Rahmen der nationalen Kultur<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*. Paris, 1958, S. 284.

Die Tatsache, daß bis jetzt weder eine nationale oder zonale Monographie zusammengestellt, noch eine Bibliographie des Motivs ausgearbeitet wurde, erschwert die gegenwärtige Forschung, sie gewährt ihr aber außerdem mehr Interesse. Was bisher über die Ballade Doitschins geschrieben wurde, ist mit sehr wenigen Ausnahmen, für ein selbständiges Studium nicht kennzeichnend; das Material wird gewöhnlich nur als Beispiel für die Veranschaulichung anderer Themen und die Besprechung anderer Fragen gebraucht.

Auf diese Art wurde das Problem von den rumänischen Forschern B. P. Hasdeu <sup>2</sup>, Ion Bianu <sup>3</sup>, N. Cartoian <sup>4</sup>, Ion Diaconu <sup>5</sup>, Tache Papahagi <sup>6</sup> und in jüngster Zeit von Al. Amzulescu <sup>7</sup> behandelt. Diese Beiträge haben zwei Hauptideen in Umlauf gebracht: der Ursprung des Motivs aus dem Südosten der Donau und die Notwendigkeit der Einordnung seiner Erforschung in den Kontext der südosteuropäischen Gemeinschaft. Falsch wurde aber die Übertragung des Motivs in die rumänische Folklore serbischer Vermittlung bemessen.

Die Bulgaren, die Serben und die Albaner haben das Problem abschließend behandelt, sie haben sich die Entstehungsurkunde jeweilig angeeignet und über seine Existenz auch bei den anderen Völkern der Balkanhalbinsel nichts erwähnt.

So verfahren A. Matow <sup>8</sup>, D. Marinow <sup>9</sup> und jungst Jordan Iwanow <sup>10</sup>.

Die Forschungen der bulgarischen Fachleute haben insbesondere die Beziehungen der Ballade zu den hagiographischen Legenden, mit

<sup>2</sup> Vorwort zu den *Marchen* I. C. Fundescus in 1867.

<sup>3</sup> I. Bianu, *Doncila. Un vechi cîntec bătrînesc*. „Convorbiri literare”, 42 (1908), 22. Es ist der bedeutendste Beitrag. Es wird die älteste rumänische Variante des Textes aus einer Handschrift aus dem Jahre 1809 veröffentlicht und man versucht die ersten vergleichenden Untersuchungen. Die Handschrift hat M. Eminescu gehört (siehe Al. Ehan, *Eminescu și vechiul scris românesc*. „Studii și cercetări de bibliologie”, Bukarest, 1 (1955), 129–158), der die Ballade in der Handschrift Register 2309, f. 80–81 v. abgeschrieben hat (siehe: M. Eminescu, *Literatura populară*. Kritische Ausgabe hrsg. von Perpessicius, Bukarest, 1963, S. 592), mit einer Anzahl von Unterschieden im Vergleich zur Lesart Ion Bianus. Der von Eminescu abgeschriebene Text wurde zuerst von D. Murărașu (M. Eminescu, *Literatură populară*, II, von D. Murărașu erläuterte Ausg., Craiova, 1943, S. 284–288 und Anm. S. 559–560) und nachher von Perpessicius (a. a. O., S. 280–285 und Anm. S. 592–595), ebenfalls mit merklichen Unterschieden zwischen den betreffenden Lesarten, veröffentlicht. Diese Unterschiede beruhen aber die Thematik nicht.

<sup>4</sup> N. Cartoian, *De la românii din Serbia. O culegere de literatură populară*. „Convorbiri literare” 47 (1913), 559–565 Besprechung zur Sammlung rumänischer Folklore aus Timok von G. Guglea und G. Vilsan aus 1913.

<sup>5</sup> Ion Diaconu, *Folklor de la lăutarii Rîmniceului-Sărăt*. „Milcovia”, 5–7 (1936), 107–108.

<sup>6</sup> Tache Papahagi, *Paralele folklorice (greco-române)*. Bukarest, 1944, S. 16–17.

<sup>7</sup> Al. I. Amzulescu, *Cîntecul nostru bătrînesc*. „Revista de folclor”, 5 (1960), 1–2, 41.

<sup>8</sup> D. Matow, *Критика*. СБНУ, 13 (1896), S. 31–32.

<sup>9</sup> D. Marinow, *Народна вера и религиозни народни обичаи (книга VII от живота старина)*. „СБНУ”, 28 (1914), 163.

<sup>10</sup> Jordan Iwanow, *Българските народни песни*. Sofia, 1959, S. 235–242.

phantastischen Märchen und den Prosalegenden Doitschins hervor-  
gehoben.

Der jugoslawische Forscher T. Maretić ist ebenso vorgegangen<sup>11</sup>.

Eine Abhandlung größeren Ausmaßes und mit offensichtlich ähnlichen Zielen, obwohl sie die Problematik der vier nationalen Versionen der Ballade nicht vereint, ist der serbischen Forscherin Leposava Pavlović<sup>12</sup> zu verdanken. Ihre Arbeit ist das erste vergleichende Studium des Motivs, sie erforscht eine große Zahl rumänischer Varianten, vergleicht die rumänischen Texte mit den serbokroatischen und behauptet den serbischen Ursprung der rumänischen Version. Die Übertragung soll auf zwei Wegen geschehen sein: durch die serbischen Emigranten aus Rumänien (Gärtner und Obstbaumzüchter) und durch die rumänische Minderheit aus Jugoslawien. Zur Zeit ihres Erscheinens wertvoll, ist die Arbeit von Leposava Pavlović durch den Fortschritt der gegenwärtigen folklorischen Wissenschaft überholt und von der folklorischen Realität widerlegt.

Der albanische Forscher G. Haxhihasani<sup>13</sup> begründet die Ähnlichkeiten der Versionen durch die Existenz einer alten balkanischen Folkloreschicht, einige Berührungspunkte mit den großen mittelalterlichen Heldengedichten und mit einigen gemeinsamen Umständen der geschichtlichen Entwicklung der albanischen und südslawischen Völker, insbesondere in der ersten Periode der türkischen Besetzung.

Stavro Skendi<sup>14</sup> ist bezüglich der Beeinflussung der albanischen Folklore durch die serbokroatische kategorischer. Er behauptet, daß der ganze Zyklus der Heldenrhapsodien Mujos und Halils (kreshnikësh) von den mohammedanischen Serben entlehnt ist.

Über die Entlehnung des Motivs seitens der Albaner von den moslimischen Serben spricht auch die sehr eingehende Forschung Alois Schmaus<sup>15</sup>, während die neuere Arbeit Maximilian Lambertz<sup>16</sup> die Entstehung der Texte im Prozeß der kulturellen Symbiose zwischen den Illyriern und den Serben und zwischen den Serben und den Albanern vertritt. Der Verfasser begnügt sich mit der einfachen Zusammenfassung der Ballade.

<sup>11</sup> T. Maretić, *Naša narodna epika*. Zagreb, 1909, S. 127.

<sup>12</sup> Leposava Pavlović, *Bolani Dojčini u rumunskoj narodnoj pesmi*. „Prilozi proučavanju narodne poezije“ 4 (1937), 88–98.

<sup>13</sup> *Kënge popullore legjendare*, Tirana, 1955. Die Einführung zu dem Zyklus der Heldenlieder.

<sup>14</sup> Stavro Skendi, *Albanian and South Slavic Oral Epic Poetry*. Philadelphia, 1954.

<sup>15</sup> Alois Schmaus, *Die albanische Volksepik*. Auszug aus „Shëjzat“ (Le Pleiadi), VII (1963), 5, 6, 7, 8, 3–20.

<sup>16</sup> Maximilian Lambertz, *Die Volksepik der Albaner*. Halle (Saale), 1958, S. 8.

## B. DARSTELLUNG DER UNTERLAGEN

Infolge beharrlicher und sorgfältiger Sammlungsarbeit haben wir heute eine bedeutende Anzahl Varianten, Fragmente und Informationen über den Umlauf dieser Ballade für das vergleichende Studium zur Hand. Zeitlich eröffnet das Material eine geschichtliche Perspektive von fast zwei hundert Jahren, der Text hat eine ältere Bezeugung als die Sammlung Vuk Karadžićs, bei den Serbokroaten und als diejenige Vasile Alecsandris, bei den Rumänen, welche bis in das 18. Jahrhundert zurückgeht.

Das Material wurde zufällig und nicht für ein monographisches, nationales oder regionales Studium der Ballade gesammelt. Deshalb besteht eine spurbare Ungleichheit in der geographischen Verteilung und der ethnischen Darstellung der Varianten. Leider war uns ein großer Teil des balkanischen Materials nicht zugänglich, was diese Ungleichheit betont hat. .

## 1. DAS RUMANISCHE MATERIAL

- R 1 = **Dr. G Alexici**, *Texte din literatura poporană română* I Bd. *Poezia tradițională*. Budapest, 1899, S 98–102. Ort Straja, Komitat Timiș (Serbisches Banat). Inf.: Iacob, genannt Bița Luca, Berufssänger, 35–38 Jahre. Wiederveröffentlicht aus „Poporul. Foare economică“, Budapest, 5 (1898), 429–430, mit unwesentlichen Transkriptionsunterschieden, ungezeichnetes Material 142 Verse, summarische bibliographische Daten.
- R 2 = **Avram Coreea**, *Balade populare*. Caransebeș, 1899, S 71–76 Datum 1869–1890. Ort: Coșteiu, neben Virșeț (Serbisches Banat) Inf.: Vichentie Micu, Berufssänger, der Text von seinem Vater, ebenfalls Berufssänger, erlernt. 160 Verse
- R 3 = **Dr Iosif Popovici**, *Poezii populare române culese și publicate de...* I Bd. *Balade populare din Banat* Oravița, 1909, S. 8–10 Datum 1898 Ort: Chiciova, Rayon Făget, Reg Banat Inf.: Maria Popescu, 40 Jahre 83 Verse.
- R 4 = *Ebenda*, S 10–14 Datum 1904 Ort Borloveni Vechi, Rayon Bozovici, Reg. Banat. Inf.: Iancu Roșcobanu, 70 Jahre 127 Verse
- R 5 = **E Hodoș**, *Poezii populare din Banat*. II *Balade* Sibiu, 1906, S. 48–53 (Biblioteca populară a „Asociațiunii“, Nr 25) Sammler der Schuler R Boldea Aus derselben Ortschaft vom selben Gewährsmann. 140 Verse.
- R 6 = Bibliothek der Metropolitankirche Sibiu Fond Atanasie M. Marienescu, III, f. 45–46. (Sammlung N Lupu, Timișoara. Ort: Umgebung von Timișoara) 106 Verse
- R 7 = *Ebenda*, III, f. 47–48. Unlokalisiert, aber thematisch aus dem Banat. 91 Verse.
- R 8 = **At Marianu Marienescu**, *Poesia populară Balade culese și corese de...* Pest, 1859 (Heft I), S 96–108. Ort: Sin Nicoară de Arieș 305 Verse
- R 9 = **G Giuglea — G Vilsan**, *De la Românii din Serbia Culegere de literatură populară. Cu hartă, fotografii, note, glosar* Bukarest, 1913, S 29–37. Ort.: Costol, Timok-Tal. Inf.: Iovan Blagoe, Berufssänger. 267 Verse.

- R 10 = C. Sandu-Timoc, *Poezii populare de la Români din Valea Timocului*. Craiova [1943], S. 117—129. Ort.: Alexandrovăţ, Timok-Tal. Inf.: Sima Prunaru, 52 Jahre. 446 Verse.
- R 11 = C. S. Nicolăescu-Plopşor, *Monografia judeţului Dolj. Izvoare folklorice*. I. Bd. I. Teil. *Balade*. Craiova, 1944, S. 23—25. Ort.: Pleniţa, Rayon Calafat, Reg. Oltenia. Inf.: Ion Roiban Gitan, 76 Jahre. 148 Verse.
- R 12 = *Ebenda*, S. 25—27. Ohne Sammlungsdetails. Thematisch, oltenische Variante
- R 13 = Al. Amzulescu — Gh. Ciobanu, *Vechi cîntece de viteji*. Bukarest, 1956 S. 73—77. Sammlung: Al. Amzulescu und Ad. Sachelarie, AIEF, Fgr. 14527 b Datum. 5 XII. 1951. Ort. Rudari, Rayon Băileşti, Reg. Oltenia. Inf.: Ion Opreşoreanu, 46 Jahre, Berufssänger. 236 Verse.
- R 14 = AIEF, Fgr. 4863 a. Datum: 28 XII 1936. Ort.: Goicea Mică, Rayon Segarcea, Reg. Oltenia. Inf.: Dumitru D. Călopăreanu. Sammler Ilarion Cocîşiu 137 Verse
- R 15 = AIEF, Fgr. 4828 a. Datum: 28 VIII 1935 Ort.: Goicea Mare, Rayon Segarcea, Reg. Oltenia. Inf.: Stan M. Cioreanu, 69 Jahre, Berufssänger. Sammler Ilarion Cocîşiu. 233 Verse
- R 16 = AIEF, Fgr. 14533 d Datum: 12 XII 1951. Ort.: Craiova, Reg. Oltenia Inf.: Tănase Ion, genannt Stăvărache, 54 Jahre, Berufssänger. Sammler Mihai Pop. 55 Verse.
- R 17 = AIEF, Mgt. 2109 a. Datum: 8 XII 1961 Ort.: Sadova, Rayon Segarcea, Reg. Oltenia. Inf.: St. Neagu, 60 Jahre, Gesang-Gitarre und Ilie Virlea, 63 Jahre, Geige Sammler: Al. Amzulescu 171 Verse
- R 18 = Nicolae Păseulescu, *Literatură populară românească* Bukarest, 1910, S. 252—254. Ort. Orlea, Rayon Corabia, Reg. Oltenia Inf.: Stan Ciobanu, Landmann 276 Verse.
- R 19 = AIEF, Mgt. 1387. Datum: 21 VI.1957. Ort.: Celeu, Rayon Corabia, Reg. Oltenia. Inf.: Candoi Nicolae, genannt Turică, 73 Jahre, Berufssänger Sammler: Al. Amzulescu 348 Verse
- R 20 = AIEF, Fgr. 4552 b. Datum: 6 I 1935 Ort.: Dobrosloveni, Rayon Caracal, Reg. Oltenia. Inf.: Tudor Tudoraşcu. Sammler: C. Brăiloiu. 128 Verse.
- R 21 = „Şezătoarea“, Fălticeni 13 (1913), 198—199 Datum: 14 III 1908. Ort.: Voicestiu din Vale, Rayon Drăgăşani, Reg. Argeş Inf.: „Das Patenkind Pandelea in einer Spinnstube im Haus der Ilunca lui Neaţă al Stoiculesu“. Sammler: Ion N. Popescu. 103 Verse.
- R 22 = T. Bălăşel, *Literatură populară. Cîntece bătrîneşti Doicim* „Biblioteca familiei“, Bukarest, 1 (1890), 410—411. Datum: 26 III 1890 Ort.: Bogdăneşti, Rayon Drăgăşani, Reg. Argeş. Inf.: die Tante des Sammlers. 169 Verse.
- R 23 = AIEF, Fgr. 1488 (Schallplatte 658 II-a). Datum: 13 VI 1936. Ort.: Priboieni, Rayon Găeşti, Reg. Argeş. Inf.: Petre Onculă. Sammler: Ilarion Cocîşiu. 183 Verse.
- R 24 = AIEF, Fgr. 7470 (Schallplatte 1144 II) Datum: 19.VI 1939. Ort.: Bogaţi, Rayon Găeşti, Reg. Argeş. Inf.: Costică Voicu Sammler: Const. Bugeanu. 210 Verse.
- R 25 = AIEF, Mgt. 2209. Datum: 19.VI 1962. Ort.: Ciuperceni, Rayon Turnu Măgurele, Reg. Bucureşti. Inf.: Marin Dorcea, 67 Jahre, Gesang-Geige und Petre Dorcea, 60 Jahre, Zimbal, beide Berufssänger. Sammler: Emilia Comişel und Ovidiu Birlea. 299 Verse.
- R 26 = Gr. G. Toileseu, *Materialuri folkloristice*. I. Bd. *Poezia poporană* II Teil, Bukarest, 1900, S. 1241—1243 Ort.: Bragadiru, Rayon Zimnicea, Reg. Bucureşti. Inf.: Fl. Drăgan, Arbeiter Sammler I. Florescu 179 Verse.

- R 27 = AIEF, Mgt. 1369 j. Datum : 21.VII.1957. Ort. : Periș, Rayon Răcari, Reg. București. Inf. : Nicolaie Tagoi. Sammler : Emilia Comișel. 108 Verse.
- R 28 = G. Dem. Teodorescu, *Poezii populare române*. Bukarest, 1885, S. 577—581. Datum : 27.XII.1884. Ort. : Bukarest, Crucea de Piatră. Inf. : Șerban Mușat. Summarische bibliographische Daten. 346 Verse.
- R 29 = „Țara Nouă”, Bukarest, 2 (1885), 746—747, [Cernica]. Sammler : Pr. Al. Popescu. 125 Verse.
- R 30 = AIEF, Fgr. 7892. Datum : 31.XI.1939. Ort. : Renașterea, Rayon Oltenița, Reg. București. Inf. : Fircă Nicolaie genannt Păun, 48 Jahre, Berufssänger. Sammler : Emilia Comișel. 68 Verse.
- R 31 = AIEF, Mgt. 179 a. Datum : 16.IV.1953. Dieselbe Ortschaft und derselbe Gewährsmann. Sammler : Emilia Comișel, Ovidiu Birlea und Al. Amzulescu. Siehe auch Fgr. 7892 vom. 3.XI.1939. 79 Verse.
- R 32 = AIEF, Fgr. 6724. Datum : 5.VII.1936. Ort. : Hotarele, Rayon Oltenița, Reg. București. Inf. : Stan Stan Șerban, Berufssänger. Sammler : Tiberiu Alexandru. 74 Verse.
- R 33 = AIEF, Fgr. 8040 b. Datum : 9.XII.1939. Ort. : Crivăț, Rayon Oltenița, Reg. București. Inf. : Maria P. Rotaru, 47 Jahre. Sammler : Tiberiu Alexandru. 87 Verse.
- R 34 = Ion Diaconu, *Folklor din Rîmnicul-Sărat*. III. Focșani, 1948, S. 78—81. Datum : 1934. Ort. : Dedulești, Rayon Rîmnicul Sărat, Reg. Ploiești. Inf. : Oprea Coman Puu, 52 Jahre, Cobza-Spieler. Wiederveröffentlicht aus „Milcovia”, Focșani, 5—7 (1936), 112—114. 97 Verse.
- R 35 = AIEF, Fgr. 6606 b. Datum : 6.VII.1938. Ort. : Dăieni, Rayon Hîrșova, Reg. Dobrogea. Inf. : Tudor Vlădila, 50 Jahre, Berufssänger. Sammler : Ilarion Cocșișiu. 186 Verse.
- R 36 = AIEF, Fgr. 8518. Datum : 13.VI.1940. Dieselbe Ortschaft und derselbe Gewährsmann. Sammler : Emilia Comișel. 141 Verse.
- R 37 = Preda Ionescu, *Balade dobrogene*. Bukarest, 1939, S. 20—26 („Biblioteca folclorului român”). Datum : vor dem Jahre 1935. Ort. : Elena Pavel, Rayon Hîrșova, Reg. Dobrogea. Inf. : Vasile Enache (Lăutarul genannt Sticletele), 65 Jahre. Wiederveröffentlicht aus „Doina. Revistă de limbă, literatură și artă populară”. Braniștea, 2 (1935), 59—60. 133 Verse.
- R 38 = Ion Diaconu, *Folklor din Rîmnicul-Sărat*. II. Focșani, 1934, S. 24—32. Ort. : Oreavu, Rayon Focșani, Reg. Galați. Inf. : Petrea Ochiuz, 75 Jahre. 169 Verse.
- R 39 = Tudor Pamfile, *Cîntece de țară*. Bukarest, 1913, S. 83. Ort. : Țepu, Rayon Tecuci, Reg. Galați. Ohne Sammlungsdetails. Anfangsfragment. 22 Verse.
- R 40 = *Ebenda*, S. 93—95. Ort. : Negrulești, Rayon Tecuci, Reg. Galați. Ohne Sammlungsangaben. 163 Verse.
- R 41 = Tudor Pamfile, *Cîntece bătrînești, doine, muștrări și blesteme. Din lucrările postume*. Tecuci, 1926, S. 30—32. Aus dem Distrikt Tutova. Wiederveröffentlicht aus „Ion Creangă”, Tecuci 8 (1915), 271—272. 86 Verse.
- R 42 = Alexandru Vasiliu, *Cîntece, urături și bocete de ale poporului*. Bukarest, 1909, S. 27—28 Datum : 13.III.1897. Ort. : Tătăruși, Rayon Pașcani, Reg. Iași. Inf. : T. M. Buchilă. 86 Verse.
- R 43 = Vasile Alecsandri, *Poezii populare ale românilor. Adunate și întocmite de . . .* Bukarest, 1866, S. 112—114. Ohne Sammlungsangaben. Typologisch aus der Moldau. 119 Verse.
- R 44 = Bibl. der Akademie, Hs. rum. 3078, f. 1—12. Datum : 1809. Ohne Sammlungsangaben. Typologisch und lexikal aus der Moldau. 179 Verse.



Zur Charakterisierung des rumanischen Materials kann folgendes gesagt werden :

a) Von einer Anzahl von 44 Texten ist nur einer fragmentarisch. Die Größe der Texte ist abwechselnd 55 bis 446 Verse, mit einem Durchschnitt von 167 Versen, was sie zwischen die Balladen mittleren Umfangs reiht.

b) Die Statistik der Gewährsleute scheint zu beweisen, daß die rumänische Version dieser Ballade von den Berufssängern herrührt, 38% der Gewährsleute sind Berufssänger, aber die Ballade wird auch von Frauen (8%) und von Laien (4%) gesungen.

c) Mehr als 43% der rumanischen Varianten sind nicht veröffentlicht, was das Interesse der Forschung bedeutend erhöht. Leider wurde das Material ungleich gesammelt, so daß manchmal die Sammlungsangaben fehlen (10 Texte geben nicht die Gewährsleute an, 5 Texte sind unlokalisiert, 2 können nur vergleichsmäßig datiert werden).

d) Es sind zwei Umlaufinformationen welche die rumanische Version betreffen. Die erste befindet sich in der Sammlung G. Giuglea — G. Vilsan <sup>17</sup> und erganzt den allgemeinen Aspekt der Diffusion des Textes vor dem Jahre 1913 im Timok-Tal. Die zweite Erwähnung ist viel interessanter, da sie den Umlauf der Ballade in der Walachei, in der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts bezeugt. Bis dahin sind nur eine siebenburgische und eine moldauische Variante bekannt. Es handelt sich um die romantisch-patriotische Bearbeitung der Ballade seitens I. C. Fundescu <sup>18</sup>, in deren weitschweifigem Gewebe wenigstens zwei kompakte Verseteile von authentischer folklorischer Faktur und Tradition entdeckt werden können <sup>19</sup>.

## 2. DAS BULGARISCHE MATERIAL

- B 1 = Gebruder Dimitar und Konstantin Miladinov, *Български народни песни*. Vierte Auflage. Unter der Schriftleitung von Peter Dinekow. Sofia, 1961. Ohne Inf., aus [Struga]. Text 88, S. 174—180. 238 Verse.
- B 2 = *Ebenda*, S. 295—298, Text. 154. Ohne Inf., aus [Struga]. 135 Verse (Frau).
- B 3 = *Ebenda*, S. 426, Text 261. Ohne Inf., aus [Kukusch]. 65 Verse.

<sup>17</sup> G. Giuglea — G. Vilsan, a a O, S. 378.

<sup>18</sup> I. C. Fundescu, *Doicin și arapul*, in „Calendar pentru toți, profetic, amuzant și popular pe anul bisect 1864“, Bukarest, 3 (1863), S. 125—132.

<sup>19</sup> Es muß vielleicht, mehr als eine Seltenheit, die Ähnlichkeit der Thematik Fundescus mit der Thematik der Ballade *Марко Краљевић укида свадбарину*. Wuk Stef. Karadžić, a a. O., Bd II, S. 405—413, Text 68, unterstrichen werden. Siehe auch I. N. Golemschtschew-Kutusow, *Эпос сербского народа*. Moskau, 1963, S. 248; Maximilian Braun, *Композиция героических народных песен. На материале сербо-хорватского эпоса*. „Русский фольклор“, 5 (1960), 164.

- B 4 = *Ebenda*, S. 426, Text 261. Ohne Inf., aus [Struga]. Fragm. 24 Verse.
- B 5 = **K. A. Schapkarew**, *Простонародна поезия или български народни песни*. Teil III, Bd. III: *Песни из Политическии живот* „Сборник от български умотворения“, Sofia, 1891, Text 338, aus Schtip, Inf.: Baba Betza aus Kotschani und von seiner Mutter. 152 Verse.
- B 6 = **N. Tschechlarow**, *Народни умотворения* СБНУ, 26 (1910—1911), 18—20. Inf.: Seine Mutter aus Orechowitza. 270 Verse
- B 7 = *Ebenda*, S. 162—165, Text 158. Inf.: W. Jurdanowa aus [Orechowitza] 255 Verse.
- B 8 = **Jordan Sachariw**, *Кюстендилско краище* СБНУ, 32 (1918), 556, Text 70. Inf.: Rangel Stojanow, aus Dobri-Dol. 82 Verse.
- B 9 = **M. Arnaudow**, *Северна Добруджа. Етнографски наблюдения и народни песни*, СБНУ, 35 (1923), 256, Text 262 Inf.: Stanka Mitjuwa, 50 Jahre. Fragm.: 51 Verse; aus Nalbant, Dobrogea.
- B 10 = **W. Stoin**, *Народни песни от Тимок до Вито*, Sofia, 1928, S. 790, Text Nr. 790. Inf.: Tsweta Alexandrowa, 32 Jahre, aus Gurkowo-Widinsko, 1927, notiert von K. Sagorow. Fragm.: 19 Verse. Mit Melodie.
- B 11 = **Auguste Dozon**, *Български народни песни, Chansons populaires bulgares — Inédites Publiées et traduites par . . .* Paris, 1875, S. 68—71, Text 40 (Übersetz. S. 243—248).
- B 12 = **Kosta Tsernuschonow**, *Македонски народни песни. Песни и мелодии записал.* . . Sofia, 1956, S. 246—247, Text 459. Inf.: Blagojka Schterewa aus Papradischta Weleschko. 128 Verse. Mit Melodie
- B 13 = **Georgi Iwanow**, *Народни песни от Шуменско* СБНУ, 42 (1936), 106—108. Text 40. Inf.: Todor Tscholakow, aus Diwdedowo 134 Verse
- B 14 = *Ebenda* S. 108—109. Text 41, Inf.: Tsena Geitschewa, geboren in Batenberg aus Hasi 166 Verse
- B 15 = **Slatka Tsitselkowa-Boschkowa**, *Български народни песни от средногорието. Дял първи. Песни от Копривница* Записала. . . Unter der Schriftleitung von Akad. St. Romanski СБНУ, 46 (1953), 9, Text 8. Inf.: Wasilja Raslozhkowa, 17 Jahre und Kuntscho Raslozhkow, 46 Jahre 49 Verse.
- B 16 = **Lilo Ralew**, *Български народни песни от Средногорието. Дял втори Песни от село Войнгово* Записал. Unter der Schriftleitung von Akad. St. Romanski. СБНУ, 46 (1953), 99, Text 113 Inf.: Ana St. Ralewa, 46 Jahre. 52 Verse (Fragm.).
- B 17 = **Simeon Rusakiew**, *Народни песни, приказки, пословици, игри и пр. от Нови Пазар и с Еньово, Новопазарско.* СБНУ, 47 (1956), Text 12 Inf.: Janka Iwanowa, 24 Jahre am 9.VII.1934, aus Enjowo 152 Verse.
- B 18 = **Simeon Rusakiew**, *Народни песни на Малоазийските Българи в Нисопазарско.* СБНУ, 47 (1956), 13, Text 9. Inf.: Stojana Kolewa, 70 Jahre, aus Gjubel (Yastepe) 64 Verse
- B 19 = **St. D. Vozhew**, *Народни умотворения* СБНУ, 6 (1891), 61, Text 8 Inf.: Baba Kolna Radjuwa, aus Kertschowo-Demir Hisarsko 75 Verse
- B 20 = **St. K. Stresow**, *Народни умотворения* СБНУ, 14 (1897), 74—75, Text 7. Inf.: Djado Gano S. Gejmanekow 138 Verse. Aus Kopriwschitzta.
- B 21 = **M. Arnaudow**, *Фолклор от Еленско. Наблюдения и материали* СБНУ, 27 (1913), 126—128, Text 4. Inf.: Baba Stojana Dragostinowa, aus Lasartzi. 160 Verse.

- B 22 = **Geb Brüder Dimitar und Konstantin G Molerow**, *Народонисни материали от Разложно*. Unter der Schriftleitung von Akad. St. Romanski СБНУ, 48 (1954), 53–54, Text 27. Inf. Baba Paraschkewa K. Sirlschkowa, 75 Jahre aus Bansko [1898 ?]. 126 Verse.
- B 23 = *Народни песни от Врачанско*. СБНУ, 25 (1909), 18–22, Text 36. Inf. der Berufssänger P. Gentschow; hat es von seinem Vater, ebenfalls Geiger, gelernt. Aus Ribarskowo-Wratschansko. 439 Verse.
- B 24 = **Pr. Georgi Iwanow**, *Народни песни и приказки от Софийско и Ботевградско*. Unter der Schriftleitung v. Prof St. Romanski. СБНУ, 44 (1949), 91–92, Text 76. Inf.: Baba Iwanka Krestanowa Yakowa aus Brezoe. 170 Verse.
- B 25 = **Jordan Iwanow**, *Българските народни песни* Sofia, 1959, S. 239. Fragm. 23 Verse aus *Качановский Владимиръ Памятники болгарского народного творчества* St Petersburg, 1883, Text 185 Aus Zhilintzi Kustendilsko (die Schwester heißt Angelna).
- B 26 = *Ebenda*, S. 239. Fragm.: 12 Verse. Unlokalisiert.

Zur Charakterisierung des bulgarischen Materials kann gesagt werden:

a) Von 26 Texten sind sieben fragmentarisch, die anderen sind vollständig, auch wenn das Ausmaß einiger (B 3 und B 15) sehr beschränkt ist. Obwohl sie nur 65, bzw. 49 Verse haben, sind die Varianten thematisch vollständig. Die größte Variante umfaßt 439 Verse und kommt fast den Ausmaßen der entwickeltsten rumänischen Variante gleich. Das Mittelausmaß der Version ist von nur 105 Versen, was nur 2/3 der rumänischen Version bedeutet. Die längste Variante wurde von einem Berufssänger gesammelt.

b) Die Statistik der Gewährsleute ist besonders lehrreich. In 16 Fällen sind die Gewährsleute Frauen, was 76% des ganzen darstellt. Die Gewährsleute sind, im allgemeinen, alte Personen. Nur drei Texte wurden von Männern gesammelt. Die bulgarische Version des Doitschin-Liedes hat also keinen berufssängerischen Ursprung, sondern einen bauerischen und es wird in erster Linie von Frauen gesungen.

c) Alle in der Abhandlung gebrauchten bulgarischen Belege sind veröffentlicht. Nur in zwei Fällen sind sie unlokalisiert. Nur in drei Fällen kennt man auch die Melodie der Ballade. Alle Belege sind datiert. Manchmal haben sie auch besondere Angaben, welche sowohl das Datum der Sammlung, als auch dasjenige der Veröffentlichung genau angeben.

d) Das bulgarische Material umfaßt 12 dokumentarische Erwähnungen, von welchen eine den Umlauf des Textes bei den Bulgaren aus der Dobrudscha das Dorf Beschtepe nach dem ersten Weltkrieg<sup>20</sup> betreffen, zwei sind bibliographische Noten die das Dasein des Textes zwischen den unveröffentlichten Sammlungen der Bulgarischen Aka-

<sup>20</sup> M. Arnaudow, *Северна Добруджа*, СБНУ, 35 (1923), 9. Doitscho und Stana, ohne andere Umlaufinformationen und ohne den Text zu veröffentlichen.

demie<sup>21</sup> bezeugen, und die letzten neun beziehen sich auf Varianten welche uns nicht zugänglich waren<sup>22</sup>. Diejenigen aus der letzten Kategorie sind teilweise verwendbar, da uns ihr thematisches Schema aus dem Motivenverzeichnis, aus welchem wir sie entnommen haben, bekannt ist.

### §3. DAS SERBOKROATISCHE MATERIAL<sup>23</sup>

- J 1 = **Wuk Stef. Karadžić**, *Srpske narodne pjesme. Skupio ih i na svijet izdao* . . . Књига друга у којој су пјесме јуначке најстарије. Belgrad, 1958, Text nr. 77, S. 446—455. 1815, von einem bosnischen Stadter, bei Karlovac (Inf. aus Srem.). 295 Verse.
- J 2 = **Broz-Bosanač**, *Hrvatske narodne pjesme*. I, Zagreb, 1896, Nr. 64. Šipan-Dubrovnik. Ohne Gewährsmann. 263 Verse.
- J 3 = **N. Andrić**, *Hrvatske narodne pjesme*. V, Zagreb, 1909, Nr. 16. Herzegowina. Ohne Gewährsmann. 31 Verse.
- J 4 = *Istarske narodne pjesme* Opatija, 1924, Nr. 15. Dobrunj — Insel Krk. Ohne Gewährsmann. 165 Verse.
- J 5 = **G. Gesemann**, *Erlangenski rukopis starih srpskohrvatskih narodnih pesama*. Sremski Karlovci, 1925, Nr. 110, S. 153—157. Hrvatsko Primorje. Ohne Gewährsmann 143 Verse.
- J 6 = **N. Andrić**, *Hrvatske narodne pjesme*. IX, Zagreb, 1940, Nr. 4. Sućuraj-Insel Hvar. Ohne Gewährsmann, 132 Verse.
- J 7 = **O. Delorko**, *Narodne lirske pjesme*. Zagreb, 1963, Nr. 130. Hrvatsko Primorje. Ohne Gewährsmann. 50 Verse.

<sup>21</sup> Anton P. Stojlow, *Български, аромънски и албански фолклор*. Unter der Schriftleitung von... СБНУ, 36 (1926), 84: IV. Юнашки песни. Ръкописни варианти въ сбирката на Академията. 287. Болен Дойчин. а) aus dem Dorf Kernalowo-Demir-Hisarsko, gesammelt von G. M. Gernew, von Georgi Nikolow, 1893, 140 Verse, Nr. 162; b) aus der Stadt Dojran, gesammelt von A. Iwantschew, von M. Dimitrowa, 1917, 17 Verse, Nr. 16.

<sup>22</sup> Anton P. Stojlow, *Показалец на печатаните през XIX. век Български народни песни*. Bd. I (1815—1860), Sofia, 1916, S. 207—208, Nr. 428: а) Iwan A. Vogoew, *Български народни песни и пословици*. 1842 = P. Bessonow, *Български песни*, 1855, I, 1, S. 1—18, 219 Verse, unlokalisiert; б) W. Tscholakow, *Българский народен сборник*. Собран, нареден и издаден от... Часть I, Болград, 1872, Nr. 10, aus Ternowo. Für beide Varianten wird das thematische Schema angegeben; St. Romanski, *Преглед на българските народни песни*. Bd. I, Sofia 1925, S. 58, Nr. 167, im Zyklus „Коледни песни“: с) I. S. Yastrebow, *Обичаи и песни турецких сербов*. Второе издание. St Petersburg, 1889, S 62 aus Debersko; Bd. II, Sofia, 1929, S. 201—202, Nr. 58, im Zyklus „Семейни и роднински взаимоотношения“; d) СБНУ, 3 (1891), Nr. 431 aus Samokowo (Gero und Yana); e) Oberst Yankow G., *Български народни песни от Елена В. Янкова Plovdiv*, 1908, Nr. 4; f) Katschanowski Wladimir, *Памятники болгарского народного творчества* St Petersburg, 1883, Text 186, aus Baitza Bresnischko; g) dieselbe Sammlung, Text 187, Zhablen-Radomirsko [Нема сличката съ налбанта, ножаря и пр.]; h) dieselbe Sammlung, Text 188 aus Radomir (Damjan und Yana); i) Text 392, Sammlung K. A. Schapkarew aus Schtip. Auch diese letzten sieben Varianten haben das thematische Schema Nach Beendung unserer Arbeit haben wir noch eine bedeutende Sammlung Varianten seitens des bulgarischen Forschers Peter Dinekow erhalten, dem wir auch auf diesem Wege danken. Dieses Material, welches wir nicht mehr in diese Arbeit miteinbegriffen haben, andert unsere Schlußfolgerungen durchaus nicht.

<sup>23</sup> Die serbokroatischen Belege, sowohl die veröffentlichten (J 2—7) als auch die unveröffentlichten (J 8—13), außer der Variante Wuk Karadžić, wurden uns vom Forscher Olnko Delorko vom Institut za Narodnu Umjetnost, Zagreb, geschickt, dem wir auch auf diesem Wege danken.

- J 8 = *Zbornik Bartula Grgića*. 1881. Mss. Onžo Jazu, Sign. MH 181, Nr. 12. Dalmazien. Ohne Gewährsmann. 176 Verse.
- J 9 = *Zbornik Anibala Ivančića s otoka Hvara 1886*. Mss. Onžo Jazu, Sign. MH 5, Nr. 25. Insel Hvar. Ohne Gewährsmann. 146 Verse.
- J 10 = **Ivan Miošić-Kačić**, *Hrvatske narodne pjesme*, 1886. Mss. Onžo Jazu, Sign. MH 7, Nr. 84. Iz Makarsko Primorje, Dalmazien. Ohne Gewährsmann. 104 Verse.
- J 11 = **Tadija Smičklas**, *Narodne pjesme*, 1887. Mss. Onžo Jazu, Sign. MH 17, Nr. 9. Žumberak, Kroatien. Ohne Gewährsmann. 156 Verse.
- J 12 = **Fra Mirko Šestić**, *Hrvatske narodne pjesme*, 1889. Mss. Onžo Jazu, Sign. MH 20, Nr. 18. Bosnien. Ohne Gewährsmann. 233 Verse.
- J 13 = **O. Delorko**, *Narodne pjesme s nekih šibenskih otoka*. 1957/58, rukopis na zbirka Instituta za narodnu umjetnost u Zagrebu, Nr. 154. Primošten-Šibenik. Ohne Gewährsmann. 127 Verse.

Zur Charakterisierung des serbokroatischen Materials kann folgendes gesagt werden :

a) Alle die 13 Varianten woruber wir verfügen sind vom thematischen Standpunkt aus vollständig, obwohl ihr Ausmaß sehr stark zwischen 31 und 293 Versen abwechselt. Der Durchschnitt der Verse nähert sich der rumänischen Version, 155 Verse.

b) Wir verfügen über keine Einzelheit betreffend die Gewährsleute von welchen die Belege gesammelt wurden, außer der Variante Vuk Karadžićs.

c) Sechs der 13 Texte sind unveröffentlicht, was das Interesse der Forschung bedeutend vergrößert. Das ganze Material ist lokalisiert, auch wenn die Angaben nur die Region betreffen. Die Belege — außer der von G. Gesemann veröffentlichten Variante — sind genau datiert.

d) Die Umlaufsinformationen, betreffend die serbokroatische Version der Ballade, sind zahlreicher. Fünf Angaben verdankt man M. Murko <sup>24</sup>, eine Albert Bates Lord <sup>25</sup> und die letzte der Forscherin Leposava Pavlović <sup>26</sup>.

<sup>24</sup> Dr. Matija Murko: *Tragom srpsko-hrvatske narodne epike. Putovanja u godinama 1930—1932*. Bd. I, S. 36, wo man, auf den Umlauf der Ballade im Süden der Donau anspielt und die von H. Polenaković veröffentlichte Variante (Ppnp) V, 280—286 erwähnt wird, und in anderen vier Fällen werden die eigenen Sammlungen des Verfassers notiert: 12 VIII.1930. Prizren (Metohija i Stara Srbija). Bajkić Ognjen „Bolestan Dojčin“ (gusle); 31 VII 1930. Stari Kolašin (Crna Gora). Popović Milentije. „Bolan Dojčin“; 17.VIII 1930. Lipljan (Metohija i Stara Srbija). Perić Vasilije. „Bolan Dojčin“ 1931; Dedina Zivčić Hranislav. „Bolan Dojčin“, Bd. II, S. 544—546.

<sup>25</sup> Es handelt sich um die von M. Parry am 7.IX.1934 aus Alexandro (Mazedonien) von den Gewährsmann Arcić Dimitar, gesammelte Variante, die den Namen „Bolan Dojčin of Solun“ trägt und welche bei Nr. 467 im Katalog seiner Aufzeichnungen aus der Einführung A. B. Lords erwähnt ist. (*Serbocroatian Heroic Songs*. Collected by Milman Parry. Edited by A. B. Lord, Bd. I. Novi Pazar; English Translation. Cambridge, 1954, S. 33)

<sup>26</sup> Nach Dr. Vojislav C. Radovanović *Маријовци у песми, игри и шали. Неколико прегреште из ривнице духовног блага јужносрбијанаца*. „Зборник за етнографију и фолклор јужне Србије и суседних области“. Skopje, 1931, 99—103, woraus ein zu kleines Fragment abgeschrieben wird, um ihn als solchen zu gebrauchen.

## 4. DAS ALBANISCHE MATERIAL

- A 1 = *Visaret e kombit* I Bd. Pjese te folklores se botueme. Zgjedhe e komentuem nga Prof. Karl Gurakuqi e Prof. Filip Fishta Tirana, 1937, S. 215–220, nach G. De Rada, *Antologia Albanese*, aus Vukel. Ohne Gewährsmann. 185 Verse.
- A 2 = *Kenge popullore legjendare* Zgjedhur e pajisur me shenime nga G. Haxhihasani. Tirana, 1955, S. 122–127, nach der Zeitschrift „Hylli i Drites“. Shkoder, 1924, S. 341. Ohne Gewährsmann, unlokalisiert 188 Verse.

Die einzige albanische Angabe betrifft ebenfalls eine Variante welche uns nicht zugänglich war und welche Alois Schmaus<sup>27</sup> zu verdanken ist.

## II.

In diesem Teil der Abhandlung wird die Analyse des dokumentarischen Materials versucht, von dreifachem Standpunkt aus betrachtet: der thematischen Morphologie, der dichterischen Gestaltung und der kulturellen Umwelt der Ballade des Doitschin.

Die thematische Erforschung hat als Zweck den Tatsachen-, Ideen- und Gefühlsinhalt für jede Variante, Version oder Versionsgruppe genau festzustellen und diejenigen typologischen Charakteristiken zu entnehmen, welche für die Endsynthese nützlich sind.

Durch die Analyse der dichterischen Gestaltung der Ballade wird die Eingliederung jeder Version in die ihr eigene künstlerische Umwelt bezweckt und die Art auf welche jede die traditionelle Reserve an künstlerischen spezifischen Mitteln und Verfahren gebraucht, erläutert<sup>28</sup>.

Durch das Studium der kulturellen Umwelt wird die Möglichkeit in Betracht gezogen die konkreten Daten der Ballade im Lichte der konkreten Geschichte jedes Volkes und der Geschichte des gesamten Südosten Europas zu erläutern, da man weiß, daß das Studium der Epik von seinen konkreten geschichtlichen Verbindungen in welchen sich die Daten

<sup>27</sup> Alois Schmaus, a. a. O., S. 10, in welchem er die Sammlung, welche uns nicht zugänglich war *Känge popullore shqiptare te Kosove-Metohis* zitiert. Priština, 1952–1953, I, S. 92. Der Text hat im heutigen Albanien einen viel lebhafteren Umlauf als es die wenigen Varianten, die uns zugänglich waren, beweisen. Siehe dafür: Qemal Haxhihasani, *Les recherches sur le cycle des Kreshnik (preux)* „Studia albanica“ 1 (1964), 1, 219.

<sup>28</sup> D. Caracostea, *Morfologia baladei populare* „Rev. Fund.“ 10 (1943), 484, wo behauptet wird, daß, solange „wir keine entsprechenden Charakteristiken des Ausdrucks haben werden, werden wir nicht nur unsere Folklore nicht ergründen können und keine einzige Vergleichsgrundlage haben, sondern es wird uns sogar ein notwendiges Mittel der Chronologisierung der verschiedenen Gestaltungen fehlen“.

der wahren Geschichte des Volkes widerspiegeln, nicht getrennt werden kann <sup>29</sup>.

Jede Forschungsrichtung ist vom streng methodologischen Standpunkt aus selbständig, jedes Mal wird ein anderer Aspekt derselben Realität erforscht. Die Einheit der Forschung ist durch die Identität des erforschten Objekts gesichert.

Die Analyse hat als Zweck die typischen Elemente der Ballade im Sinne der vollständigen Erschließung ihres Inhaltes festzustellen; die Details welche die Anerkennung der Tradition erlangt und das vorübergehende Schwanken des individuellen Vortrags überschritten haben, zu erfassen; die Tendenzen und die Strömungen welche das Leben der Ballade in den letzten 150 Jahren bewegt haben, festzustellen und konkrete, vergleichbare Daten, sowohl vom Standpunkt der Quantität, als auch der Qualität aus zu verschaffen.

Gleichfalls wird auch die Feststellung der gemeinsamen und verschiedenen Elemente nach Versionsgruppen verfolgt, wobei die genetischen oder Umlaufsverwandtschaften freigestellt werden, es wird festgestellt was im Inneren einer jeden Version vorgegangen ist und der spezifische Beitrag einer jeden an der Ausarbeitung eines internationalen Themas bestimmt.

#### A. THEMATISCHE MORPHOLOGIE DER BALLADE

Vom Standpunkt der Charakterisierung des Textes durch seinen epischen Inhalt, reiht sich die Ballade Doitschins in die von Maximilian Braun bei Punkt 4 „Held als Retter in der Not“ festgestellte Typologie ein, sie weist aber gegenüber dem typischen Schema der Verknüpfung der Episoden einige Unterschiede auf. Sein Schema umfaßt 6 Episoden (1. Notlage, in der Regel Bedrangnis durch einen übermächtigen Gegner; 2. Benachrichtigung des Helden, Hilferuf; 3. Rettungsbeschluß trotz Warnung oder Bedenken; 4. Vorbereitung zur Rettungstat; 5. Kampf und Sieg; 6. Erlösung der Bedrangten, Lobpreisung, Belohnung); die ersten zwei können manchmal zusammengefaßt werden. Im Falle der Ballade Doitschins begegnen wir nur 5 Episoden, es fehlt überall die dritte aus obigem Schema; die letzte Episode wird mit dem spezifischen Motiv des Todes des Helden vervollständigt; der Text weist in vielen Punkten seiner Entwicklung organische Verbindungen mit anderen

<sup>29</sup> W. M. Schirmunski, *Сказание об Алпамыше и богатырская сказка* Moskau, 1960, S. 7. Siehe auch Asmus Soerensen, *Beitrag zur Geschichte der Entwicklung der serbischen Heldendichtung*. „Archiv für slavische Philologie“, 14 (1891), 566–567.

Motiven der südost-europäischen Epik auf (Bestrafung eines Tyrannen, Ungetreuer Freund, heldische Todesbereitschaft) <sup>30</sup>. Die Ballade Doitschins hat infolgedessen fünf Episoden : 1. Das durch die Ankunft des „schwarzen Arabers“ hervorgerufene Unglück ; 2. Benachrichtigung des Helden und verzweifelter Ruf nach seiner Hilfe ; 3. Vorbereitung des Helden für den Kampf ; 4. Kampf und Sieg ; 5. Tod und Apotheose des Helden.

1. EPISODE Nr. 1: DAS DURCH DIE ANKUNFT DES „SCHWARZEN ARABERS“  
HERVORGERUFENE UNGLÜCK

Die An- oder Abwesenheit der Episode sind typologische Indizien. So fehlt die Episode nur in 9 rumänischen Varianten, was 20,45 % darstellt und die rumänische Version durch die massive Präsenz der Episode definiert. Die Situation des bulgarischen Materials ist ungenügend klar, da die Episode aus 13 Varianten fehlt, was 50 % des Materials darstellt. Die Tatsache, daß nicht weniger als 7 Varianten in diesem Teil des Textes fragmentarisch sind, erklärt den so hohen Prozentsatz. Das jugoslawische Material wird ebenfalls durch die massive Gegenwart der Episode definiert, das albanische Material aber durch die Abwesenheit der Episode.

Die Episode umfaßt, im allgemeinen, vier Themen : a) Feststellung des Handlungsplatzes ; b) Bestimmung des negativen Helden der Ballade ; c) dessen physisches Bild ; d) die dem Volke auferlegte Steuer.

Alle diese vier Themen erscheinen nicht immer, die verschiedenen nationalen Versionen sind ebenfalls durch die An- oder Abwesenheit einiger Themen der Gesamtepisode gekennzeichnet. Manchmal erscheinen verschiedene sekundäre Themen, welche eine malerische Note bringen. Aber die Themen dieser Art scheinen mehr zufällige darstellende Interventionen zu sein, sie haben also keinen durch die Tradition bestimmten typologischen Wert, auch wenn sie einige nationale Versionen charakterisieren.

a) *Der Handlungsort*. Im allgemeinen trachtet man den Ort an welchen sich die Handlung der Ballade abspielt festzustellen, doch ist die Darstellung nicht gleichartig. Die rumänischen Varianten haben zwei Lösungen des Momentes : irgendwo, in einer entfernten Stadt des türkischen Reiches <sup>31</sup> oder sogar in der Hauptstadt <sup>32</sup>, in einer marchen-

<sup>30</sup> Maximilian Braun, *Das serbokroatische Heldenlied* Göttingen, 1961, S. 190, 178, 207, 218. Siehe auch seine Abhandlung über diese Probleme in „Русский фольклор“, 5 (1960), 161–162.

<sup>31</sup> Udria R 1, 8 ; Bolgrad : R 40.

<sup>32</sup> Țarigrad : R 6, 12, 14, 16, 19, 24, 26, 35 ; Țahgrad R 15, 17, 18, 23, 36 ; Țălgrad : R 3, 4, 9, Țelegrad . R 5 ; Terigrad : R 2 ; satu Țarigradului : R 25.



haften Umwelt, welche uns aber die Gedanken zu diesem Reich lenkt ; irgendwo auf rumänischem Boden oder sogar in Bukarest ; in irgendeinem rumänischen, serbischen oder gemischten, serbischen, rumänischen und türkischen Dorf.

In den meisten Fällen wird also die Tatsache hervorgehoben, daß die Handlung sich im Süden der Donau, nicht in unserem Land abspielt hat. Dies muß als Anzeichen betreffend den Ursprung und die Verbreitung des Motivs bei den sudosteuropäischen Volkern bemerkt werden.

Die balkanischen Völker, welche das Motiv gebrauchen, legen mit Vorliebe Solun (Saloniki) <sup>33</sup> als Handlungsort fest. Es erscheinen aber auch verschiedene Situationen, in welchen das Streben nach örtlicher Festlegung des Inhaltes sich stark offenbart hat. So erscheinen die Ortschaften Prilep <sup>34</sup>, Kosovo <sup>35</sup>, Budin <sup>36</sup> bei den Bulgaren, Mostar <sup>37</sup>, Kostura <sup>38</sup>, Kotar <sup>39</sup> bei den Jugoslawen. Besonders muß die in den jugoslawischen Versionen ziemlich häufig vorkommende Ortschaft Solin erwähnt werden, welche die traditionelle, mit dem Namen Salonki verbundene Richtung, mit der lokalen, erneuernden Richtung verbindet, und welche die Handlung in der Ortschaft mit diesem Namen an der jugoslawischen Adriaküste (neben Split) festlegt <sup>40</sup>.

b) *Der negative Held*. Im allgemeinen ist das der „schwarze Araber“, eine dichterische Schablone welche für die Epik der Rumänen, Bulgaren und Serbo-Kroaten gemein ist. Sogar wenn durch eine Hyperbel die Gestalt phantastische Marchenausmaße annimmt, überschreitet das Bild nicht den so viel besprochenen Rahmen der „epischen Realität“ <sup>41</sup>. Nur bei den Albanern wird dieser Rahmen überschritten und man hat ständig mit einer phantastischen Gestalt zu tun *baloz* (ein dem Meere entstiegener Drache). Ein einziges Mal, in einer rumänischen Variante, entartet die Gestalt in ein solch unnatürliches Wesen. In einer serbischen Variante ist der dem Meer entstiegene Drache-Lindwurm der Beschützer und Retter des Mädchens aus den Krallen des schwarzen Arabers.

<sup>33</sup> B 1, 2, 6, 20, 21, 25 ; J 1, 2, 5.

<sup>34</sup> B 8.

<sup>35</sup> B 19

<sup>36</sup> B 24.

<sup>37</sup> J 3.

<sup>38</sup> J 7.

<sup>39</sup> J 12

<sup>40</sup> J 6, 8, 9, 10, 13.

<sup>41</sup> Maximilian Braun *Das serbokroatische Heldenlied*, Kap. · *Die gesteigerte Wirklichkeit*, S. 28—47.

Trotz der Einformigkeit der symbolischen Darbietung des Prinzips des Bösen, weist das rumanische Material drei verschiedene Darstellungen des Moments auf: eine auf subjektive Auslegungen des Ausdrucks Araber fußende Form<sup>42</sup>; eine Formel auf Grund des türkischen Ausdrucks *deliu*<sup>43</sup>; eine realistische Formel welche die Tuken und die Tataren erwähnt<sup>44</sup>.

Bei den Bulgaren und den Serbo-Kroaten ist die typische Formel der „schwarze Araber“, der manchmal das Beiwort *манафин* (= Anatoher), *дудақлия* oder *Keserdžija* beigefügt wird. In wenigeren Fällen heißt er einfach „arap“ (Araber). Einmal wird er auch *Uso* genannt, es scheint aber, daß dieser Name aus metrischen und rhythmischen Gründen eingefügt wurde<sup>45</sup>. Ein bulgarisches Beispiel ist lehrreich, da es das rumansich-bulgarische gegenseitige Eindringen in der Zone der Dobrudscha zeigt. In der betreffenden Variante<sup>46</sup> wird der schwarze Araber durch die „Tataren“ ersetzt, eine in den benachbarten rumanischen Zonen oft begegnete Formel.

c) *Das Portrat des schwarzen Arabers*. Das Thema ist für die rumanische Version kennzeichnend. Nur in zwei Fällen<sup>47</sup> begegnen wir ihm auch in Bulgarien, eine Erscheinung die in gegenwärtigem Stadium der Sammlungen und Forschungen nicht erklärt werden kann. Die ruma-

<sup>42</sup> So wird von einem *arap* (Araber) R 2, 6, 23, 24; *o mare hală de arap*. R 9; *un arap negru buzat* (ein schwarzer dicklippiger Araber) das beständigste und verbreitetste Klischee R 3, 4, 5, 7, 10, 17, 18, 19, 20, 21, 26, [33], 40, *un arap mare buzat* (ein grosser dicklippiger Araber) R 12, 14; *un arap negru sîngeap* R 13 (<türk. sandjak = wirtschaftliche Untereinteilung); *un [arap sangeap]* R 13, *arap negru ciudat* (ein wunderlicher schwarzer Araber) (mit dem paleoslavischen *čudo* = Wunder, in Verbindung zu bringen) R 11, 16, 22, 34; *rău harap* (schlechter Araber) R 41. Für den Umlauf des Klischees „arap buzat“ in der rumanischen Folklore siehe auch die Ballade *Kıra Kırılma* (Al I. Amzulescu · *Balade populare românești*, Bd I, Nr 53, S 138, wo die ganze Bibliographie angegeben ist) Die Formel „arapul buzat“ ist uns noch seit Ende des 18. Jh bekannt, sie erscheint, soweit uns bekannt, zum ersten Mal in der Übersetzung des Volksromans *Istoria lui Imberie, feciorul împăratului al Provenței* am 15. Sept. 1789 von „Niculae Logofăt“, nach dem griechischen Vermittler des französischen Ritterromans: *Histoire du Vaillant Chevalier Pierre, fils du comte de Provence, et de la belle Maguelonne, fille du roi de Naples*. Die Formel ist unbestritten folklorischen Ursprungs. Siehe · Ion C Chițimia und Dan Simonescu, *Cărțile populare în literatura românească* Bukarest, 1963, Bd. II, S. 17. Beschreibung des Kampfes zwischen Imberie und dem dicklippigen Araber

<sup>43</sup> *Trei deliu, trei chisagu* (<türk *kessidji* = Rauber, Brigant): R 11; *trei belu chisagu*: R 12; *un deliu mare năpraznic* (ein ungestumer, großer Held) R 25; *deliul tătarului* (der Held des Tataren). R 28; *deliu împărătesc* (kaiserlicher Held) R 29, 30, 31, 32, 35, 36, 37, 38; *deliu din Țarigrad* (Held aus Zarigrad) R 44

<sup>44</sup> [*turc spurcat*] (gemeiner Türke) (hier ist der Eingriff At. M. Marnescus zu vermuten) R 1, 8; *tătar bătrîn* (alter Tatare) R 27; *mirzac din Buceag* (ein tatarischer Edelmann aus dem Budscheak) (hier ist der Eingriff V. Alecsandris zu vermuten) R 43.

<sup>45</sup> Wuk Steph. Karadžić, a a O., Bd. II, S. 745.

<sup>46</sup> B 9.

<sup>47</sup> B 2, 6. Dieses Bild versucht den Araber in einen phantastischen Helden zu verwandeln, es ist auch in anderen Bereichen der bulgarischen Folklore anzutreffen. Siehe: D. Marnow. a.a.O., S. 163.

nische Version weist zahlreiche Schilderungsversuche auf. Im allgemeinen verfolgt man den Eindruck der Kraft und der unnatürlichen Größe zu erwecken, welcher die Anthithese gegenüber „Doitschin des Kranken“ darstellt, es werden ihm aber auch einige satirische und groteske Noten beigefügt. Die Beschreibung ist plastisch und bespricht metaphorisch in erster Reihe die physiologischen Einzelheiten, so daß der schwarze Araber, als Folge der seelischen Häßlichkeit ein Scheusal wird. Die psychologischen Charakteristiken haben ebenfalls eine physiologische Grundlage.

Man findet nicht überall alle Elemente dieses Porträts beisammen. Das hängt vom Talent und der Gewandtheit jedes Sangers ab <sup>48</sup>.

d) *Die Steuer welche dem Volke auferlegt wurde.* Die Idee der Monstruosität wird weiterhin durch das Thema der seitens des schwarzen Arabers von den Einwohnern der Stadt verlangten Steuer ergänzt. Die Steuer muß für die Befriedigung der bestialischen Instinkte des Helden dienen. In einer rumanischen Variante aus dem Banat und in ihrer siebenburgischen Replik wird dieses Problem klar und kategorisch erörtert. Der Kaiser, durch das entsetzliche Erscheinen des schwarzen Arabers erschrocken, ist bereit ihm die Herrschaft zu überlassen: (*Nu mă face, măi, de răs, / Că-ți dau țară și domnie, / Ba și multă blagă ție*); doch der schwarze Araber enthüllt durch seine Antwort seine ganze Bestialität: *Împărate, te-oi lăsa / Țara tu să o domnești, / Dar să nu mă prăpădești. / Nu-mi da țară și domnie, / Nu-mi da nici bogăție / Și mă lasă-n țara ta / Tăt a bea și a mânca, / În pat bun de-a mă culca, / Fete mîndre-a săruta* <sup>49</sup>.

Die Steuer umfaßt also, Variationen dieser Themen. Der Araber verpflichtet jede Wirtschaft der Stadt oder des Dorfes ihm täglich zu essen und zu trinken zu geben.

Zur Befriedigung seiner Begierden, verlangt der schwarze Araber jeden Abend eine Jungfer. Der Kaiser, aus Angst, „și-a dat țara chinului“ <sup>50</sup>; in anderen Fällen verfügen die Dorfbeamten die Anordnung der Einwohner, aber alle Mädchen welche der schwarze Araber abends

<sup>48</sup> Trotz dieser einzelnen Differenzierungen verbleibt das Portrat bei demselben Schematismus, wegen dem Überwiegen der Typisierungstendenzen gegenüber derjenigen der Individualisierung. E. M. Meletinski, *O genezise u putjah diferenciacii epicheskix žanrov* „Русский фольклор“, 5 (1960), 83 Siehe auch Albert Bates Lord, *The Singer of Tales*. Cambridge, 1960, S. 120.

<sup>49</sup> R 1, 8: Mach mich nicht lächerlich / Denn ich gebe dir das Land und die Herrschaft / Sogar auch viel Reichtum für dich . Kaiser, ich werde dich lassen / Das Land zu beherrschen / Du sollst mich aber nicht verderben / Gib mir nicht das Land und die Herrschaft / Gib mir auch nicht Reichtum / Lasse mich in deinem Land / Ich soll immer trinken und essen / In gutem Bette schlafen / Junge Mädchen küssen.

<sup>50</sup> R 15, 16 (sein Land dem Elend überlassen).

zu sich nimmt, sterben bis zum Morgen und man muß ihnen die Totenglocken ziehen.

Das bulgarische Material umfaßt, ebenso wie das rumänische, die gleiche große Mannigfaltigkeit und den gleichen Reichtum in der Bearbeitung des Themas.

Gewöhnlich wird die ganze Stadt oder das ganze Dorf angeordnet, aber manchmal bestimmt das Dorf wer dem schwarzen Araber zugeschiedt werden soll, die Dorfbewohner wählen die Schutzloseste. In einem Fall sind es die Alten und die Pfaffen welche das Opfer verfugen. Wie auch in den rumänischen Varianten, folgt das Begräbnis der Opfer.

Obwohl das Thema auch im serbischen Material zu finden ist, wird es hier mit mehr Zurückhaltung gelöst. Der epische Moment wird ohne Hyperbel behandelt. Der schwarze Araber begnügt sich in der serbokroatischen Ausgabe mit viel weniger. Er liebt aber das Geld. Auf das Mädchen verzichtet er nie. In einer Variante heißt es, daß er auch jeden Tag einen Junak-en fordert, um seine Mordlust zu befriedigen.

Bei den Albanern fordert das Ungeheuer folgendes: taglich einen Schafbock zum Essen, ein Mädchen zum Lieben und einen Burschen zum Morden; wöchentlich eine Provinz zum Verwüsten.

Es ist infolgedessen ersichtlich, daß die serbokroatischen und sogar auch die albanischen Darsteller wahrheitsgetreuere künstlerische Verfahren gebrauchen, während die rumänischen und bulgarischen Sanger, die Wirklichkeit im Sinne der symbolischen Typisierung überschreiten und dem Abschnitt eine größere Ausdehnung verleihen.

e) *Andere thematische Formeln.* Um diesen Absatz zu schließen, muss man auch die sudslawischen und anderen dichterischen Momente beschreiben, welche sich nicht so behauptet haben um selbstständige und völlig konturierte Themen zu werden und welche aber individuelle Darstellungen als ein Widerschein des lokalen folklorischen Komplexes bleiben. Diese Momente bringen eine malerische Note und haben den Zweck dem Bild mit welchem die Ballade beginnt, Dynamik und Farbe zu verleihen. Diese Eingriffe sollen das aktive Bild des schwarzen Arabers bei den Völkern welche sein Portrat noch nicht erzielt haben, konturieren.

So wird der Araber überall dargestellt, indem er sein weißes Zelt auf dem flachen Feld Salonikis errichtet <sup>51</sup>. In anderen Varianten zieht er sein Pferd auf. Nachdem er sich am Rande der Stadt niederläßt, fordert er die lokalen Junak-en zum Ringkampf auf <sup>52</sup>, manchmal wird

<sup>51</sup> B 1, 6, 19, 22; J 1, 2, 4, 6, 9, 12.

<sup>52</sup> B 19; J 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 12, 13.

ein für die Heldenepik typisches Klischee verwendet : die Sendung eines Herausforderungsbriefes. In der Stadt befindet sich aber kein wackerer Held welcher die Herausforderung annehmen könnte.

2. EPISODE Nr. 2: BENACHRICHTIGUNG DES HELDEN UND VERZWEIFELTER  
RUF NACH SEINER HILFE

Diese Episode führt uns in den Kern der epischen Handlung ein und stellt uns die zwei anderen Haupthelden des Dramas vor, die Schwester und den Bruder. Die Handlung konzentriert sich im Dialog zwischen diesen zwei Personen.

Die Episode ist vom Standpunkt der mündlichen Technik aus interessant, ihre Abwicklung kann sich in zwei auseinandergehende Richtungen entfalten. Im ersten Falle werden, im Rahmen dieser Episode, durch Wiederholung in der Antwort der Schwester, alle Themen der vorhergehenden Episode wiederaufgenommen : Ankunft des schwarzen Arabers, sein Portrat, die dem Volke auferlegte Steuer und die Einordnung der Leute. Das Verfahren welches im Kunstschaffen störend wirken wurde, gewährt den folklorischen Stücken prunkhafte Dimensionen und mächtige Gestaltungsrhythmik. Im zweiten Fall, wenn die vorherige Episode vollständig fehlt, und die gegenwärtige auch als Exposition des Problems dient, umfaßt sie alle Themen der fehlenden Episode, sie nimmt sie aber synkopenartig auf, was der Epik Tiefe und Perspektive verleiht und ihr erlaubt sich auf zwei zeitlich unterschiedlichen Ebenen zu entfalten : die ältere Handlung wird im Rahmen einer neueren Handlung erzählt. Diese Behandlungsart der Epik scheint ein neueres Stadium in der Entwicklung der mündlichen Technik der Volksballade zu sein<sup>53</sup>. Die bulgarische und albanische Version illustrieren dieses neuere Stadium.

Es muß hier noch erwähnt werden, daß diese Episode wegen dieser doppelten künstlerischen Modalität, verschieden beginnt. Im ersten Fall hat das Thema der Schwester die Rolle zuerteilt, die Verbindung mit dem vorher Erzählten herzustellen, da es ein kennzeichnendes Element der Kopula ist ; im zweiten Fall dient das Thema des Bruders als Einführung für die ganze Ballade und es erhält die Ausdehnung welche für ein Anfangsmoment kennzeichnend ist.

<sup>53</sup> Diese Bemerkung bestätigt das, was wir auch bei einer anderen Gelegenheit behauptet haben (Adrian Fochi : *Miorița, Tipologie, circulație, geneză, texte*. Bukarest, 1964, S. 370—372), es zeigt die Kräfte welche in jungster Zeit die Volksauffassung, über die Verwirklichung der Epik beeinflussen, Kräfte die zum Zerfall des traditionellen Systems führen und dazu neigen ihn auf eine neue Art der Konzentrierung der Handlung in den Schemen des Dialogs wiederherzustellen.

Die Episode umfaßt 6 Themen : a) die Vorstellung der Schwester des Helden ; b) die Vorstellung des positiven Helden der Ballade ; c) das Erfahren des Loses welches dem Mädchen bestimmt ist ; d) die Haltung des Mädchens beim Erfahren der Nachricht ; e) die Frage des Bruders, welcher durch die ungewöhnliche Haltung des Mädchens entfremdet ist und f) die Antwort des Mädchens, mit seinen epischen Implikaten (Wiederaufnahme der Themen der vorherigen Episode). Die besten Varianten umfassen alle diese sechs Themen in der obenangeführten Ordnung.

a) *Vorstellung der Schwester des Helden.* Die Substanz dieses Themas ist, laut traditionellen Charakteristiken des epischen Liedes, durch die Festlegung des Namens der Person bedingt. Der Name hat keine geschichtliche Bedeutung. In den meisten Fällen hat er den Wert einer epischen Schablone.

Die rumänische Version nennt sie in den meisten Fällen mit dem typischen Namen von *Stanca* oder mit der Diminutivierung *Stăncuța*. Der Prozentsatz beträgt 25, was uns erlaubt die Situation als typisch zu betrachten<sup>54</sup>. Nur in sehr wenigen Fällen bezeugt der Name der Schwester die Herkunft des Textes aus dem Süden der Donau. Der Name Angelina wird nur drei Mal angetroffen<sup>55</sup>. In zehn Fällen ist die Person nicht genannt, sondern einfach und schlechtweg durch die verwandtschaftlichen Verhältnisse bestimmt<sup>56</sup>.

In Bulgarien ist die Lage ähnlich. Außer dem schablonenhaften Namen Angelina, den man sehr Häufig begegnet, wenn man auch die große Zahl der fragmentarischen Texte berücksichtigt, werden auch andere Namen begegnet, welche entweder aus dem lokalen folklorischen Komplex oder aus der lokalen Onomastik herrühren<sup>57</sup>.

In Jugoslawien begegnet man ebenfalls zwei schablonenartige Namen Andjelija und Jelica, manchmal aber verschieden zwischen Schwester und Frau des Helden verteilt<sup>58</sup>.

---

<sup>54</sup> Es erscheinen aber auch andere viele Namen, die nicht dieselbe Frequenz haben und zufällige Eingriffe scheinen. So begegnen wir die Namen *Ilencușa* oder *Ilenușa*, *Măgdalina*, *Smăranda*, *Cătălina*, *Ancuța* oder *Ruxandra*, *Rusanda* und *Lisandra*. Auf Grund der gegenseitigen Beziehungen der Unabhängigkeit gegenüber dem lokalen folklorischen Komplex, wird das Erscheinen der Namen *Ilnca* oder *Ilncuța* erklärt, welcher für eine andere rumänische Volksballade „*Ilncuța Șandruțului*“ typisch geworden ist und des Namen *Vochița*, welcher für die rumänische Version des Themas „*Lenore*“, für die Ballade „*Stanciu al Bratului*“ und der Ballade „*Tudor Dobrogean*“ typisch geworden ist.

<sup>55</sup> R 1, 8, 34.

<sup>56</sup> R 3, 4, 5, 6, 16, 21, 30, 31, 42, 44.

<sup>57</sup> *Grosdanka*, *Elenka*, *Pena*, *Milica*, *Todorca*, *Janka*, *Neda (Nelka)*, *Jonka*

<sup>58</sup> In zwei Fällen heißt die Schwester des Helden *Mandalina* (J 7, 8) und in anderen zwei hat sie überhaupt keinen Namen (J 4 10)

In den zwei albanischen Varianten über welche wir verfügen, trägt die weibliche Person der Ballade keinen Namen, sie wird nur durch das verwandschaftliche Verhältnis bestimmt.

Das Erscheinen desselben Namen, Angelina, in drei der vier nationalen Versionen, scheint darauf hinzuweisen, daß dies der ursprüngliche Name war.

Es muß noch erwähnt werden, daß in zwei rumanischen, für den Eingriff der Sammler verdächtigen Varianten, auch eine schwache Schilderung der Person durch den Gebrauch traditioneller Klischees, versucht wird. Dieses Verfahren wurde aber nicht verallgemeinert <sup>59</sup>.

b) *Vorstellung des positiven Helden*. Im Rahmen dieses Themas ist der Held auch durch den Namen bestimmt. So heißt der Held in der rumanischen Version in 63,63% der Fällen *Doicin*, Name welchem in der bulgarischen Version in 69,23% der Fälle, in nur 23,07% der Fälle in der serbokroatischen und keinmal in der albanischen Version begegnet wird <sup>60</sup>. Dies bedeutet, daß der Name angeboren und für die Ballade typisch geworden ist. Daß der Name bei den Rumanen eingeführt wurde, wird durch die vielen Zögerungen, seine Anwendung betreffend <sup>61</sup>, und durch die Versuche ihn der neuen Umwelt durch Romanisierung anzupassen, bezeugt <sup>62</sup>. Nur in wenigen Fällen begegnet man in der rumänischen Version andere Namen <sup>63</sup>.

Bei den Bulgaren und den Serben ist es ebenfalls so <sup>64</sup>. Bei den Serbo-Kroaten erweist sich der Einfluß des lokalen folklorischen Komplexes starker, so daß man dem Namen *Dojčín* nur in drei Fällen begegnet und einmal *Dojčilo* <sup>65</sup>. In der albanischen Version heißt der Held Gjergj Elez Alija und trägt den Namen einer berühmten Person der Heldenepik der jugoslawischen Muselmanen <sup>66</sup>.

<sup>59</sup> R 1, 8.

<sup>60</sup> R 3, 4, 6, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 34, 35; B 1, 2, 3, 4, 5, 8, 9, 10, 12, 15, 16, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25; J 1, 11, 13.

<sup>61</sup> *Ducin*: R 5, *Docin* R 7; *Doicil* R 28; *Doicilă* R 36, 37.

<sup>62</sup> Die für die Moldau typische Situation, *Doncilă* · R 38, 40, 41, 42, 43 (auch *Donciul*), 44 und *Donci* R 39.

<sup>63</sup> *Radu* R 1, 8; *Iovan*: R 2; *Gostin*. R 33.

<sup>64</sup> Man begegnet bei den Bulgaren, neben *Dučin*, auch die Namen *Pečivan* (B 6, 17, 21), *George* (B 11), *Botuschan* (B 13), *Jvančo* (B 14).

<sup>65</sup> In allen anderen Fällen heißt der Held *Ivo Kvadratin* (J 4), *Ivo Karlović* (J 5), *Ivo Solunjanin* (J 6, 9), *Ivo Zoričić* (J 8), *Ivan* (J 7), *Ivan Gojčić* (J 10), *Ilija Smiljančić* (J 12); für jede dieser Personen kann eine ganze Bibliographie außerhalb der gegenwertigen Ballade zusammengestellt werden

<sup>66</sup> Dr. T. Maretić, a. a. O., S. 128. Siehe auch I. N. Golenischtschew-Kutusow, a. a. O., S. 263, 314–315. Das Problem ob der Held eine geschichtliche Grundlage hat, wurde noch nicht gelöst. Es gibt mehrere Hypothesen betreffend seine wahre geschichtliche Person, die Epoche in welcher er seine militärische und politische Tätigkeit entfaltet und die Art auf

Im allgemeinen ist der Name des Helden unveränderlich vom Epitheton „krank“ begleitet (Doicin bolnavul, Болен Дойчин, Болани Дојчин), welches, — besonders in der bulgarischen Version — restlos seine semantische Bedeutung und Selbständigkeit verloren hat; die Idee wird tautologisch, mit Hilfe des Zeitwortes im Rahmen desselben Verses wiederaufgenommen <sup>67</sup>.

In der rumanischen Version wird manchmal die Krankheit des Helden beschrieben und so gegensätzlich seine außerordentliche Schwäche, gegenüber der unermesslichen Kraft des schwarzen Arabers betont. Es wird die Zeit angeführt seit wann er daniederliegt, wobei die epischen Ziffern gebraucht werden und an Hand dieses Verfahrens die Idee betont wird. Einmal wird er auch portratiert, aber meistens kommen in den rumanischen Varianten eine ganze Zahl neuer Details vor (welche sich thematisch noch nicht verallgemeinert haben), in welchen vom Helden behauptet wird, daß er verflucht ist zu siechen und nicht sterben zu können.

In den bulgarischen Varianten, die mit Episode Nr. 2 beginnen und in welchen das Thema des Helden am Anfang steht, erscheint dieselbe Tendenz Doitschin an Hand kleiner Portrate vorzustellen, doch sind die Falle nicht zahlreich. Im allgemeinen wird behauptet, daß er nicht stirbt, aber auch nicht gesund wird und in der Bestrebung ein kleines Bild zu schaffen, wird gesagt, daß ihm vor lauter Liegen Gras im Haar gewachsen ist.

Das serbokroatische Material weist, in denselben Umständen, dieselbe Tendenz auf. Das Porträt hat sogar eine gesuchte, schauerliche Note: seit er liegt ist ihm das Fleisch von den Knochen abgefallen, zwischen den Rippen ist ihm Gras gewachsen, die Sonnenstrahlen scheinen durch seine Stirne <sup>68</sup>.

c) *Erfahren des Loses welches dem Mädchen bestimmt ist.* Es ist das erste epische Thema mit dem wir, seit Beginn dieser Episode, Bekanntheit machen. Weil es aber ein Bindungsthema ist, verwenden die Sanger, mit sehr großer Freiheit, verschiedene dichterische, vorgefertigte Kli-

---

welche das serbokroatische Volksgedicht das Motiv übernommen und realisiert hat. Dr. Matija Murko, a a O., Bd. I, S. 437—442 mit Darlegung der ganzen Bibliographie.

<sup>67</sup> Ръзбуля съ болин Дойчин: В 16, Болин съ й Първан разбулял: В 17; Болен Дойчин болан лежи: В 20 und das serbokroatische: Razbolje se bolani Doјcin: J 11. Es ist interessant, daß das Epitheton des Schwertes „остра“ auf dieselbe Art gebraucht wird, auch wenn die Waffe rostig ist und geschliffen werden muß. Schon N. Bobtschew hat diese Bemerkung gemacht: *Изображението въ българската народна епика* СбНУ 10 (1894), 210, als er МСБ II. 100 zitierte: Да наостра моа остра сабља Ebenso interessant ist auch das Beispiel „руса глава“ für den Araber, als auch in den serbischen Beispielen „die weißen Hände“ des Arabers, da es sich hier nicht um eine moralische Auslegung handelt.

<sup>68</sup> J 6, 9.



schees aus dem traditionellen Formelarsenal. Im allgemeinen können diese Formeln in drei unterschiedliche Kategorien gruppiert werden : die dieser Ballade eigene Formel wird durch die Idee ausgedrückt, daß, nach Anordnung der ganzen Bevölkerung, die Reihe auch an die Schwester Doitschins gekommen ist. Bei den Bulgaren und den Serben geschehen die Dinge ganz gleich. Die zweite Formel ist an Hand einer alten epischen, für das Volksschaffen der Rumanen und der Sudslawen gangbaren Schablone und zwar die Schablone des Briefes, gebaut. Die letzte Formel ist mit Hilfe anderer epischen Situationen gebaut. Wir wohnen in diesem Punkt der Entfaltung der Ballade, einem wahren thematischen Ausschweifern bei, u.zw. der Art : die Schwester geht Wasser holen ; am Brunnen trifft sie ein anderes Mädchen welches ihr die ganze Geschichte erzählt, indem sie das Thema der Ankunft des schwarzen Mohren, des Portrats, der Steuer und der Anordnung wiederholt, mit dem Höhepunkt der Nachricht, daß nun an ihr die Reihe ist ; sie holt kein Wasser mehr, sondern kehrt zu ihrem Bruder nach Hause zurück, dem sie alles erzählt ;<sup>69</sup> oder der Art : der kranke Bruder hat Lust Äpfel zu essen und schickt seine Schwester in die Stadt ihm solche zu kaufen ; in der Stadt sagen ihr „die Bojaren“, daß sie nun an der Reihe ist dem schwarzen Araber übergeben zu werden ; vor Schreck vergißt sie Äpfel zu kaufen, sie kehrt nach Hause zurück und erzählt alles ihrem Bruder<sup>70</sup>. Derartige Lösungen sind zahlreich in der rumänischen, sie können aber auch in der serbokroatischen Version begegnet werden. Es muß noch erwähnt werden, daß in zahlreichen Fällen das Thema, auch infolge seiner kopulativen Funktion, vollständig fehlt und die anderen unmittelbar adhärieren<sup>71</sup>.

d) *Die Haltung des Mädchens.* Das Thema ist voller dramatischer, psychologischer Spannung. Deshalb haben sich die Volksschöpfer bemüht spezifische künstlerische Formeln zu schaffen, welche durch traditionelles Glätten gefestigt wurden. Sie hat aber nicht die schöpferische Fermentation beseitigt und wir bemerken, darüber hinaus, eine große Vielfaltigkeit künstlerischer Lösungen, welche danach trachten die düstere Farbenskala des Themas zu bereichern.

Bei den Rumänen ist die kennzeichnende Formel folgende : das Mädchen tritt seufzend in das Haus und geht weinend hinaus, um den kranken Bruder nicht mit dem eigenen Unglück zu überwältigen. Die

<sup>69</sup> R 1, 8, 10, 15.

<sup>70</sup> R 23, 24.

<sup>71</sup> R 13, 17, 25, 27, 33, 39, 41, 43 ; B 3, 4, 7, 9, 11, 12, 15, 16, 19, 20, 25, 26 ; J 3, 6, 7, 12.

Häufigkeit des Themas ist sehr groß, fast 60%, was die Stabilität und die Unerlaßlichkeit beweist. In einigen Fällen ist der Moment im Sinne seiner Dramatisierung, durch ein Thema, welches aus der Berührung mit dem lokalen folklorischen Komplex herrührt, erweitert, die Nebeneinanderstellung ist ziemlich gesucht: die Schwester rauft ihr gelbes Haar und zerkratzt ihr weißes Gesicht in einem Anfall tragischer Verzweiflung.

Bei den Bulgaren ist man ebenfalls zu einer unveränderlichen, kennzeichnenden Formel gelangt: das Mädchen kehrt den Hof aus und vergießt winzige Tränen. Manchmal ringt sie die Hände.

Und endlich, eine sehr wertvolle Formel die wir bei allen drei Völkern aus dem Suden der Donau begegnen, ist die der Träne die auf das Gesicht des Kranken fällt, ihn wie das Feuer brennt und ihn aus der Lethargie erweckt. Die thematische Annäherung der bulgarischen, serbokroatischen und albanischen Versionen in diesem Punkt, muß unterstrichen werden, da sie noch einmal den gemeinsamen Charakter der balkanischen Folklore beweist und Indizien betreffend den Ursprung und die Verbreitung des Motivs in der Zone liefert. Dieses Thema und kein anderes wurde von Alois Schmaus neben anderen Argumenten verwendet, um die Idee der Migration des Textes von den Serbo-Kroaten zu den Albanern auszuarbeiten<sup>72</sup>.

e) *Die Frage des Bruders*. Das Thema umfaßt zwei Teile. Im ersten werden Elemente aus dem vorherigen Thema wiederaufgenommen: der kranke Bruder wird durch die ungewöhnliche Haltung seiner Schwester stutzig. Dann fragt er sie warum sie seufzend in das Haus eintritt und weinend hinausgeht, warum sie kehrt und weint und den Hof mit ihren Tränen befeuchtet, was geschehen ist, daß ihn die Wangen brennen: brennen seine Häuser und ein Funke ist ihm auf das Gesicht gefallen oder hat der Regen begonnen durch das Hausdach bis zu ihm zu dringen.

Neben diesen drei beständigen, für die verschiedenen nationalen Versionen kennzeichnenden Formeln, erscheinen auch andere Auslegungen des Momentes, welche alle das vorherige Thema weiterführen.

Die eigentliche Frage des Bruders konkretisiert sich in einer relativ unveränderlichen Formel. Der Moment wurde in der rumanischen Version so ausgedrückt: ist die Schwester nicht vielleicht seiner überdrüssig geworden, da sie ihm immer das Bettzeug wechseln muß und ihm das Polster bald an den Kopf, bald an die Füße, bald in die Sonne und bald in den Schatten legen muß; diese Formel wird durch ihre Frequenz

---

<sup>72</sup> Alois Schmaus, a.a.O., S. 9–10.

(über 61%) typisch<sup>73</sup>. Manche Sanger erweitern diesen Moment indem sie für diese Ballade fremde Formeln agglutinieren, wie zum Beispiel Frageelemente aus der Ballade „Mirea“ (Milea, Pătru u.a. — das „Liebesprobe“-Motiv). So wird die Schwester gefragt ob ihr nicht etwa das Haushaltsgeld ausgegangen sei, oder ob ihre Kleider abgetragen sind, aber insbesondere ob sie nicht vielleicht fühlt, daß es nun an der Zeit sei zu heiraten, und sie darum bereit sei ihn zu verlassen<sup>74</sup>.

Nachdem die bulgarische Version den Moment der Wiederholung der aus dem vorhergehenden Thema herrührenden Elemente überschreitet, enthält sie ebenfalls eine eigene kennzeichnende Formel. Das Mädchen wird gefragt ob es ihr nicht vielleicht mit ihm zuwider ist, da er nicht sterben aber auch nicht genesen kann (Elemente aus dem Thema der Vorstellung des Helden), er der so lange krank daniederliegt und sie muß ihm seine Wunden verbinden und ihn pflegen, ihm das ganze Haus führen, die Hofe auskehren und seine Steuern bezahlen.

Die serbokroatische Version zeigt dieselben Eigenheiten vor. In dem Moment in welchem sich die Frage des Bruders vom vorherigen Thema löst und selbständig wird, konkretisiert sich folgende Formel: ist es ihr nicht vielleicht zuwider bei ihm und was ihr eigentlich fehlt: das Brot, der Wein, das Gold, das Linnen.

Das albanische Material beschränkt sich auf die einfachste Formel: was ihr fehlte.

Das Thema ist obligatorisch. Es fehlt in äußerst wenigen Fällen und das ist auf den fragmentären Charakter einiger Stücke zurückzuführen (also den mittelmaßigen Sängern zu verdanken).

f) *Die Antwort des Mädchens*. Prinzipiell, die Organisierungsgesetze der Epik im Volksschaffen berücksichtigend, umfaßt das Thema die dichterische Synthese des ganzen bisher analysierten thematischen Materials. In der Erörterung am Anfang der Episode haben wir darauf hingewiesen, daß im Inhalt dieses Themas, wenn die Ballade normal mit der Episode Nr. 1 beginnt, durch Wiederholung alle Themen dieser Episode angeführt werden. Falls die Ballade mit der zweiten Episode beginnt, enthält das Thema alle Elemente der aufgegebenen Episode, synkopenartig angeordnet um besondere dramatische Effekte zu erzielen. Sie umfaßt aber auch Elemente des vorherigen Themas, der Frage des

<sup>73</sup> R 2, 3, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 20, 22, 23, 24, 28, 29, 32, 33, 34, 38, 40, 42, 44 Eigentlich entstammt das Thema aus anderen Zonen der rumanischen Folklore (das Lied des kranken, von seiner Geliebten gepflegten Helden), aber in der Ballade Doitschins hat es die charakteristische Verwendung gefunden. Siehe: S. Fl. Marian, *Inmormintarea la români. Studiu etnografic* Bukarest, 1892, S. 37–39

<sup>74</sup> R 12, 13, 22, 25, 26, 27, 28, 37.

Bruders, was bewirkt, daß sie die weiteste und umfassendste von allen den bisher erforschten ist. Es wird überall die Frage des Bruders wieder aufgenommen und so eine enge und zu gleicher Zeit logische Verbindung zwischen der Frage und der Antwort geschaffen <sup>75</sup>. Nachher wird die Ankunft des schwarzen Arabers erzählt <sup>76</sup>, in den meisten Fällen wird sie vollständig wiederholt und, in den Versionen in welchen sein Porträt gemacht wird, werden die Einzelheiten dieses Porträts angegeben <sup>77</sup>. Nachher wird über die auferlegte Steuer gesprochen <sup>78</sup>, wie alle angeordnet wurden und wie, zu guter Letzt, die Reihe an sie gekommen ist. <sup>79</sup>

Alle in unserer Analyse begegneten Sonderfälle erscheinen ebenfalls im Inhalt dieses Themas.

Deshalb tritt sie seufzend in das Haus und geht weinend hinaus, deshalb kehrt sie den Hof und weint. Sie ist einfach verzweifelt, sie droht mit Selbstmord, da sie sich nicht wehren kann und er viel zu krank ist sie zu erretten. Sie weigert sich zum schwarzen Araber zu gehen und verlangt dem Bruder sie, so wie er es versteht, zu befreien. Manche Varianten enthalten eine richtige Wehklage des Mädchens. In einem einzigen, für die epische Auffassung des betreffenden Sängers kennzeichnenden Fall, ist das Thema nicht mehr an Hand der Wiederholung der vorherigen Materialien aufgestellt. Der Sänger springt über alle Themen mit einem einfachen : „und sie erzählt ihm alles“, was die traditionelle Gestaltung der Ballade ganz und gar umändert <sup>80</sup>.

Das Thema ist durchaus obligatorisch. Es fehlt nur im Falle der fragmentären Varianten oder im Falle kontaminierter Texte.

### 3. EPISODE Nr. 3: VORBEREITUNG DES HELDEN FÜR DEN KAMPF

Sie stellt den Mittelpunkt der Ballade dar und beschreibt die letzten Vorbereitungen des Helden für den Kampf. Deshalb wird ihr auch ein sehr großer Platz in der Ökonomie des Textes gewahrt. Sie umfaßt die größte Zahl der Themen, aber auch außerdem erreicht diese Episode

<sup>75</sup> R 1, 2, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 17, 18, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 32, 33, 34, 37, 38, 40, 42, 43; B 1, 2, 3, 5, 6, 9, 12, 15, 16, 20, 23; J 1, 2, 5, 8, 9, 10, 12, 13; A 1, 2.

<sup>76</sup> R 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 43; B 1, 2, 3, 5, 6, 8, 9, 12, 14, 15, 17, 19, 20, 21, 22, 23; J 1, 2, 5, 8, 9, 10, 12, 13; A 1, 2.

<sup>77</sup> R 2, 5, 9, 11, 13, 14, 15, 17, 18, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 41, 42.

<sup>78</sup> R 1, 2, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 40, 41, 42, 43; B 1, 2, 3, 5, 6, 8, 9, 12, 14, 15, 17, 20, 21, 22, 23, 24; J 1, 2, 5, 8, 9, 13

<sup>79</sup> R 2, 3, 4, 5, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 40, 41, 42; B 1, 5, 8, 12, 15, 17, 20, 22, 24; J 1, 5, 9.

<sup>80</sup> R 5.

eine ungewöhnliche Weitläufigkeit durch die Stereotypie der epischen Situationen und der künstlerischen Formeln, durch die gewöhnliche Wiederholung derselben epischen Klischees, ohne daß der Steigerungsprozeß zwecks Erzielung eines Höhepunktes gebraucht wird, sondern nur die Methode der aufzählenden Akkumulation zwecks Erzielung einer quälenden Stimmung.

Die Episode ist, gegenüber den zwei vorherigen, selbständig. Sie entwickelt sich aus ihrer eigenen Substanz und strebt danach, sich ausschließlich auf eigenen Grundlagen zu verwirklichen.

Die Themen welche die Episode bilden sind: a) Reaktion des Helden beim Erfahren der Nachricht, b) Senden des Mädchens zum Hufschmied, c) ihr Senden zum Schwertschmied, d) ihr Senden zum Tuchhändler nach Linnen, e) ihr Senden nach dem Barbier, f) andere Aufträge Doitschins, g) Bewaffnung des Helden und h) Aufbruch des Helden zum Kampf. Die An- oder Abwesenheit mancher Themen hat typologische Bedeutung. So, zum Beispiel, wird das Thema b) bei den Rumanen, Albanern und den Jugoslawen begegnet, die Themen c) und d) nur bei den Rumanen und bei den Bulgaren, das Thema e) nur bei den Bulgaren. Ebenfalls sind auch die dichterischen Formeln welche diese Themen bekleiden für jede nationale Version kennzeichnend. Es muß noch bemerkt werden, daß diese Episode die meisten Indizien welche zur Charakterisierung der vier nationalen Versionen dienen können, enthält.

a) *Die Reaktion des Helden.* Als er die Nachricht erfährt, welche ihm seine Schwester mitteilt, reagiert der Held verschiedentlich, in Abhängigkeit von den seitens des Sängers verfolgten psychologischen Effekten. Was dieses Thema betrifft, kann von einer künstlerischen, durch die Tradition befestigten und allgemein anerkannten Lösung nicht die Rede sein. Die einzige Formel welche eine gewisse Festigkeit zu haben scheint, enthält die Idee die Schwester zu beruhigen und ihren Verzweiflungsausbruch zu besanftigen.

Das Thema hat keine Selbständigkeit da es als Bindestoff zwischen den Episoden dient, deshalb hat es sich auch nicht in einer typischen Formel realisiert. Es ist außerdem ein vom psychologischen Standpunkt aus lebendiges Thema, es verweigert sich für unveränderliche ossifizierte Formulierungen und ist für zahlreiche darstellerische Umanderungen, in Abhängigkeit von dem konkreten Prozeß der künstlerischen Ausführung des Stücker, geeignet.

b) *Sendung des Mädchens mit dem Pferd zum Beschlagen.* Der erste Gedanke des Helden gilt seinem Kampfpferd, alter Genosse und Helfer

in der Not, welches auch in diesen Umständen seinen Herrn retten wird; das Pferd spielt in der Ballade dieselbe Rolle wie auch im phantastischen Märchen<sup>81</sup>. Deshalb schickt er seine Schwester danach. Diese befolgt den Befehl und dingt mehrere Leute, die so lange graben, bis sie auf den Pferdestall stoßen; es wird hier eine in der rumanischen Epik laufige Schablone gebraucht; sie holt das Pferd heraus und futtert es mit Glut, setzt ihm einen prunkvollen Sattel auf und bringt es dem Bruder. Als das Pferd sieht in welchem Schwächezustand sein Herr ist, beginnt es zu weinen. Der Herr fragt es wie in den Märchen, ob es ihn im Alter ebenso wie in der Jugend tragen könne und das Pferd antwortet, daß es im Alter nicht nur seine Kraft nicht eingebüßt habe, sondern daß sein Körper noch starker und feuriger geworden sei.

Im allgemeinen bleibt das rumanische Material bei dieser Formel die als typisch betrachtet werden kann. Nur in vier Fällen weist das rumänische Material den Einfluß desjenigen aus dem Süden der Donau auf. Zwei dieser Varianten sind aus Timok, wo sich der Einfluß der bulgarischen Versionen auf natürliche Art ausüben konnte; die dritte Variante ist aus Oltenien, am Ufer der Donau, in der Kontaktzone mit dem Timok. Die vierte Version ist unlokalisiert, aber nach typologischen Indizien ist sie moldausch und verrät den Einfluß aus dem Süden der Donau, und zwar den bulgarischen<sup>82</sup>. In den balkanischen Versionen schickt Doitschin seine Schwester in den Pferdestall oder in den Keller ihm das Pferd zu bringen. Nachher befiehlt er ihr es zum Hufschmied zu führen. Oftmals ist dieser genannt<sup>83</sup>. In einer bulgarischen und in den zwei albanischen Versionen ist er als Wahlbruder betrachtet<sup>84</sup>. Das erscheint dieses Ausdruckes in der albanischen Sprache, wo auch der Brauch der Wahlbruderschaft, aber auch der eigene Terminus *vëllam* (= fratello in Dio) existiert,

<sup>81</sup> Viktor Schirmunski, *Vergleichende Epenforschung*. I, Berlin, 1961, S 25—26.

<sup>82</sup> R 41 Für die bulgarische Beeinflussung dieses Textes spricht auch der Ausdruck *Nalbaru*, welcher vom Gewährsmann als den Namen des Hufschmieds verstanden wurde, der aus dem türkischen *nalbant*, Schmied, kommt und er erscheint standig in allen bulgarischen Varianten.

<sup>83</sup> Mitre Pomorjanče: B 1, *Jusin*: B 5, *Kolja*: B 6; *Petar*: B 8, 22, 24; *Ivan*: B 9; *Ivančo*: B 13, 18; *Petre*: J 1, *Pero*: J 13; *Ramo*: J 2, *Nikola*: J 8, 11; *Luka bajraktar*: J 12.

<sup>84</sup> B 7. побратим, A 1, 2 nalban probatin. Der Ausdruck ist auch zu den Neugriechen übergegangen. Per Papahagi, *Parallele Ausdrücke und Redensarten im Rumanischen, Albanesischen, Neugriechischen und Bulgarischen*. Leipzig, 1908, S. 125. Für das Problem des Brauches bei den Sudslawen siehe: E. Schneeweis, *Serbokroatische Volkskunde Erster Teil. Volksglaube und Volksbrauch* Berlin, 1961, S. 176—177 Über die Verbreitung des Brauches auch außerhalb der sudslawischen Zone, siehe A Bruckner, *Über pobratimstvo bei Polen und Russen im 16. Jh* „Archiv für Slavische Philologie“, 15 (1892), 314—315 Reiche geschichtliche und beschreibende Beziehungen für den sudslawischen und byzantinischen Raum in Dr. Friedrich S. Krauss, *Sitte und Brauch der Sudslawen* Wien, 1885, Kap. Wahlbruderschaft und Wahlschwesterschaft, S. 619—643.

wird von den Fachleuten als ein neuer Beweis der Entleihung dieses Textes mit dem ganzen Zyklus Mujos und Halis seitens der Albanern von den bosnischen Muselmanen betrachtet <sup>85</sup>. In einer serbokroatischen Variante wird auf eine andere Volkseinrichtung dieser Art angespielt *кумство* <sup>86</sup>. In allen Fällen verlangt der Held, daß sein Pferd auf Heldentreue beschlagen wird.

Die Schwester befolgt den Bruder, sie geht in den Pferdestall oder den Keller, bringt das Pferd das ihr angegeben wurde, futtert und sattelt es und geht mit ihm zum betreffenden Hufschmied. Dort vollführt sie genau den Befehl des Bruders, sie bittet den Hufschmied das Pferd auf Heldentreue zu beschlagen. So wiederholt sie genau die Worte des Bruders.

Der Hufschmied wiederholt aus ihrer Rede den notigen Teil um die Bitte Doitschins abzulehnen und so wohnen wir einer anderen Klischee-Wiederholung bei. Er fügt aber die Bedingung hinzu, auf Grund welcher er trotzdem gewillt sei auf Heldentreue zu arbeiten. So verlangt er das weiße Gesicht des Mädchens <sup>87</sup>, ihre schwarzen Augen <sup>88</sup>, ihre gebogenen Augenbrauen <sup>89</sup>, ihren schlanken Leib <sup>90</sup>, einen Kuß <sup>91</sup>.

Der Antrag des Hufschmieds wird abgewiesen und das Mädchen kehrt zu ihrem Bruder zurück. Manchmal hat sie schwere Worte für den Freund und Wahlbruder ihres Bruders, aber in den meisten Fällen ist sie von Verzweiflung ergriffen und wir wohnen einer neuen Klage bei. Bei der Rückkehr, sagt sie entweder sofort ihrem Bruder was geschehen ist, indem sie ihrer Empörung und ihrer Verzweiflung Ausdruck gibt, oder sie erzählt ihm das Geschehene nur auf seine ausdrückliche Frage. Eine episodische Note erscheint in einigen bulgarischen Varianten. Die Bauern welche das Mädchen mit dem Pferd am Zaum vor der Tür der Hufschmiede sehen, sammeln sich alle zusammen, da sie glauben, daß Doitschin gestorben wäre und sie nun das Pferd verkaufen will <sup>92</sup>.

c) *Sendung des Mädchens mit dem Sabel zum Schleifen*. Nachdem das Mädchen vom Hufschmied zurückkommt, schickt es Doitschin seinen Sabel herauszuholen und ihn nachher einem anderen seiner Freunde und Wahlbruder, dem Schwertschmied zu bringen <sup>93</sup>. Ebenso wie auch der

<sup>85</sup> *Stavro Skendi*, a a O., S 131—132

<sup>86</sup> J 2 · Gevatter Marian

<sup>87</sup> B 1, 2, 7, 8, 12, 14, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 26, J 2, 5, 8.

<sup>88</sup> B 1, 5, 24, 26; J 1, 5; A 1, 2

<sup>89</sup> B 1, 6

<sup>90</sup> B 11, 17, 26.

<sup>91</sup> B 13; J 11, 12, 13, R 9.

<sup>92</sup> B 7 und die schematische Variante aus Anton P. Stojlow, *Показалец* Bd. I, S. 207—208, Nr 428.

<sup>93</sup> *Umer*. B 1; *Jumer*. B 5; *Jusmen*. B 6; *Dimitar*: B 13, *Mitar*. B 22; *Petar*: B 23; *Stojan*. B 24; *побратим* B 5, 7.

Hufschmid hat der Schwertschmied manchmal einen Namen. Die Dinge verhalten sich aber auch dieses Mal ebenso wie vorher : das Mädchen nimmt den Sabel, geht mit ihm zum Schwertschmied, teilt diesem den Wunsch ihres Bruders mit, ihm seinen Sabel auf Heldentreue zu schleifen. Der Schwertschmied reagiert aber genau so wie auch der Hufschmied. Das Mädchen lehnt aber ebenso wie auch das erste Mal ab, kehrt nach Hause zurück und sagt Doitschin was ihr geschehen ist. Unter allen Schwertschmieden hat sich aber doch einer gefunden ihr den Sabel zu schleifen<sup>94</sup>.

Im Rahmen dieses Themas muß auch der einzige Fall erwähnt werden, in welchem Doitschin seine Schwester zum Schmied mit dem Streitkolben schickt, damit er ihn stahlt. Das Mädchen nimmt den Streitkolben, geht zu dem Schmied und dieser stählt ihr ihn ohne etwas dafür zu beanspruchen und gibt ihr die besten Wünsche für den Kampf mit dem schwarzen Araber und für die Erlösung der Stadt Saloniki mit.

Hier muß auch die Situation einer bulgarischen Variante aus der Sammlung der Bruder Miladinow erwähnt werden. Die Schwester wird mit der „kalten Waffe“ zum Schmied Pletikose Pavle geschickt, welcher kein anderer als der jugoslawische Held Pletikosić Pavao ist, dessen Taten sogar eine Volksballade gewidmet ist<sup>95</sup>.

d) *Sendung des Mädchens nach Linnen*. Als Doitschin die Begebenheit mit dem Schwertschmied erfährt und da er weiß, daß er verurteilt ist unbewaffnet in den Kampf zu ziehen, eigentlich mit dem unbeschlagenen Pferd und mit dem ungeschliffenen Sabel, schickt er seine Schwester sie solle Linnen suchen. Diese Formel ist die häufigste und wir begegnen sie bei den Rumanen, bei den Bulgaren und bei den Serbo-Kroaten. Aber bei den Bulgaren und den Rumanen aus Timok existiert noch eine den vorherigen Themen getreu nachgeahmte Formel. So schickt Doitschin seine Schwester zum Tuchhandler sie solle ihm Linnen auf Heldentreue verlangen. Das Mädchen geht hin, spricht mit dem Handler, erhält das Linnen und kehrt nach Hause zurück. In einem Fall verlangt ihr der junge Tuchhändler auch ihre Augen, nach dem bekannten Modell; in den anderen Fällen aber gibt er ihr das Linnen ohne jeden Anspruch.

e) *Sendung des Mädchens zum Barbier*. Nach den vorherigen Modellen, wird die Schwester in drei bulgarischen Varianten von Bruder zum Barbier geschickt um ihn zu bitten er möge kommen und ihn auf Heldentreue rasieren. In allen drei Fällen stellt der Barbier dieselben, für das Mädchen unannehmbaren Bedingungen. Das Mädchen läßt sich nicht

<sup>94</sup> B 13 : *Dimitar*.

<sup>95</sup> Dr. Fra Jeronim Šetka, *Fra Andrija Kačić Miošić narodna pjesma*. „Sbornik za narodni život i običaje južnih slavena“. Zagreb, 38 (1954), 39–40, das noch vor 1756 bearbeitete Motiv : „Pletikosić Pavao ukrao doru Duratović Meje“



in den Kauf ein, sie kehrt nach Hause zurück und erzählt ihrem Bruder das ganze Geschehen. Das Thema wird bei keinem anderen Volke begegnet und ist spezifisch bulgarisch.

Es ist wichtig die Tatsache hervorzuheben, daß, obwohl alle diese vier Themen (der Hufschmied, der Schwertschmied, der Tuchhändler und der Barbier) in der bulgarischen Version zu begegnen sind, sie nie alle vier zusammen <sup>96</sup> vorkommen.

f) *Andere Befehle des Helden*. Doitschin fährt in der Reihe seiner Vorbereitungen zum Kampf fort. Er verlangt seiner Schwester sie solle ihm den Streitkolben bringen, aber da sie zu schwach ist, kann sie ihn nicht einmal mit Hilfe von neun Männern heben; sie schleift ihn mit dem Gurtel gebunden oder mit der Hilfe von zwanzig Jungen nach. Andere Male, da er sieht, daß niemand ihn bringen kann, geht er selbst obwohl er krank ist, und holt ihn sich. In dem bulgarischen Material begegnen wir derselben Situation. Doitschin verlangt, man solle ihm den Streitkolben oder die Keule bringen, ohne diesem Moment aber Bedeutung und besondere Ausmaße beizumessen. In der rumänischen Version findet man eine relativ stabile dichterische Formel betreffend das Thema des Gewichtes des Streitkolbens: der Bruder ratet ihr den Streitkolben rollend zu bringen <sup>97</sup>.

In anderen Varianten verlangt Doitschin sie solle ihm den Speer, die große Lanze oder den Stab bringen.

Ebenfalls kennzeichnend für die rumänische Version (9 Varianten) ist sein Wunsch er soll gebadet werden, eine Art Leichenwaschung, als einer welcher in den sicheren Tod geht <sup>98</sup>. In einer einzigen bulgarischen Variante begegnen wir etwas ähnlichem. Er verlangt nachher man solle ihn einölen, umgürten, man solle ihm beim Bekleiden helfen, man solle ihm einen warmen Kuchen und ein Maß Wein geben, man solle ihn in den Hof bringen.

Endlich verlangt er noch seiner Schwester sie solle die Steuer für den schwarzen Araber als Mitgift vorbereiten und ihm noch eine große

<sup>96</sup> Die Themen Hufschmied — Waffenschmied — Handler: B 8, 23; Hufschmied — Waffenschmied — Barbier B 2, 6, 7 und nur zwei andere: Hufschmied — Waffenschmied: B 5, 11, 13, 14, 17, 20, 22, 24; Hufschmied — Handler: B 12. Das Thema des Hufschmieds wird alleine in fünf Fällen begegnet: B 9, 18, 19, 21, 25. Die charakteristische Formel ist also diejenige welche die dreifache Wiederholung gebraucht und in das Gespräch die epische Zahl drei mit absoluter Bedeutung einführt.

<sup>97</sup> De-a păstrăgăla: R 11, 12, 14; prestegălea: R 22; prăstavăla R 18; prăvălacu R 35, 36, 38; prăvăle: R 41; streveleocu R 37; tăfălugă: R 23, 24; ein Mal ist auch das Schwert „de-a păstrăgăla“ getragen: R 13.

<sup>98</sup> R 33, 35, 36, 38, 43; mit schauerlichen Einzelheiten: R 19; auch mit Zurechtschneiden des Bartes: R 21; mit dem Wechseln der Wasche des Helden: R 27; mit der Beschreibung der Krankheit: R 29

Summe Geldes geben. In zwei rumänischen Varianten befiehlt er ihr, sie solle am Tor auf der Lauer stehen, um ihn zu benachrichtigen wann der schwarze Araber kommt (die Texte berichten von der persönlichen Ankunft des schwarzen Arabers, welcher sich allein seine Beute holt).

g) *Bewaffnung des Helden*. Das Thema hat keine Selbständigkeit. Es ist eigentlich die schematische Wiederholung des vorherigen: Doitschin hat das Pferd verlangt, ihm wird das gesattelte Pferd gebracht welches reisefertig ist; er hat den Sabel und den Streitkolben verlangt, sie werden ihm gebracht; er hat verlangt man solle ihm die Wunden verbinden und man solle ihn in den Sattel heben, auch diese seine Befehle wurden vollbracht. Die Handlungen sind knapp beschrieben, sobald das gesprochene Kommentar überschritten wird. Das Verfahren ist für die Heldenepik typisch. Das ist insbesondere in den sudslawischen Versionen ersichtlich. Die Folge ist: Verbindung der Wunde, Umgurten des Säbels, Herbeführen des unbeschlagenen Pferdes, Aufsitzen mit Hilfe der Schwester, Aufnehmen des Streitkolbens oder der Keule, der Lanze, der Pistolen oder, im allgemeinen, der Waffen. Ebenfalls in den serbokroatischen Varianten wird ihm auch das verlangte Geld gebracht. In einer bulgarischen Variante spricht der Held mit dem Pferd auf die Art der Marchen, in einer anderen wird der Sattel beschrieben und, endlich, in einer dritten wird das Spiel Doitschins mit dem Streitkolben beschrieben.

In der rumänischen Version, obwohl das Thema auch hier keine Selbständigkeit hat und in Abhängigkeit von dem vorherigen Thema besteht, wurde trotzdem standhafte Formen geschaffen, die beschrieben werden müssen. In einer großen Gruppe Varianten, als man ihm das Pferd bringt, kniet dieses nieder, damit sein Herr leichter aufsitzen kann. Eine andere künstlerische Lösung des Momentes, die einzige im Rahmen des Themas wertvolle und genügend bestandige, um als typisch betrachtet zu werden, ist das heldenhafte Spiel Doitschins mit dem Streitkolben, Motiv welches zufällig ein einziges Mal auch in dem bulgarischen Material angetroffen wird. Nachdem Doitschin endlich aufgesessen ist, ergreift er den Streitkolben und wirft ihn in die Luft bis in die Wolken, nachher fangt er ihn wieder auf, bevor er ihn in die Erde hineinstößt, und so wirft er ihn mehrere Male, entweder um ihn von Rost zu reinigen<sup>99</sup>, oder um seine Kraft zu versuchen<sup>100</sup>.

h) *Aufbruch zum Kampf*. Das Thema ist nur zum Abschluß der Episode notwendig. Es hat keine künstlerische Selbständigkeit und es hat sich auch in keiner beständigen und kennzeichnenden Formel konkretisiert.

<sup>99</sup> R 11, 12, 22, 23, 24, 27, 35, 36.

<sup>100</sup> R 13, 14, 15, 18, 19, 22, 25, 26, 28, 35, 37, 40, 44

In den Versionen aus dem Suden der Donau geht der Held geradewegs zum schwarzen Araber. Er durchquert das Feld, den Markt, läßt sein Pferd tänzeln, daß Funken aus dem Pflaster spruhen, schießt mit den Pistolen, daß sich die Leute wundern wenn sie ihn sehen.

Die rumanische Version ist ebenso schematisch. Eine etwas stabilere Formel stellt sie uns so vor : das Pferd geht im Paßgang. und Doitschin stöhnt vor Schmerz. In einer Variante wird das Schauerliche gepflegt : auf dem Weg fallen Stücke von seinem Fleisch und seine Schwester, die hinter ihm geht, vergrabt sie mit dem Spaten <sup>101</sup>. Er geht zum Kaiserhof wo sich der schwarze Araber befindet und bittet den Kaiser um Erlaubnis mit diesem zu kämpfen. In einigen Varianten schickt er seine Schwester mit der auf einen Wagen gestellten Steuer zum Kaiserhof. Ein Mal zieht er selbst mit dem Wagen aus, zusammen mit seiner Schwester, welche die Steuer bringt ; diese Abfahrt hat nichts heldenhaftes. Die Sänger gebrauchen abwechselnde Motive aus der traditionellen Reserve der lokalen Folklore oder verwenden mit ziemlich großer Freiheit künstlerische, früher analysierte Motive.

#### 4. EPISODE Nr. 4: KAMPF UND SIEG

Diese Episode stellt die zwei Gegner gegenüber und löst ihre Rivalität zu Gunsten des positiven Helden. Nach den langwierigen und peinlichen Vorbereitungen zum Kampf hatte man erwartet, daß dieser Moment sehr reichlich und dramatisch beschrieben wird. Es geschieht aber gerade das Gegenteil, die Handlung ist rasch erledigt, der Höhepunkt — auf welchen unsere Aufmerksamkeit schon zu Beginn gelenkt wird und für welchen wir ungefähr 150 Verse ertragen haben — ist, was Schärfe und Interesse betrifft, unmerklich, er wird außerhalb der Antithese auf welcher die Ballade aufgebaut ist, gelöst.

Im Rahmen der Episode unterscheiden wir trotzdem drei Themen : a) die Begegnung der zwei Gegner, b) der zwischen ihnen stattfindende Kampf und der Sieg Doitschins und c) Reaktion der Leute als sie den Sieger sehen. Keines dieser Themen hat einen genügend geprägten künstlerischen Umriß, sondern alle haben sie eine besonders fluide Substanz und Form. Deshalb herrscht in diesem Teil des Werkes eine gewisse thematische Unordnung und eine merkliche Fragmentierung.

a) *Begegnung der zwei Gegner*. Der Moment hat keine eigene Dynamik und keinen eigenen Dramatismus. Der tragische Sinn des Abschnittes geht aus dem Zwiegespräch, nicht aus der epischen Handlung hervor.

---

<sup>101</sup> R 17.

Die rumanische Version weist in diesem Punkt der Entwicklung der Ballade einen großen Reichtum an künstlerischen, auf dem vorherigen Material fußenden, Losungen. Da die Ankunft Doitschins am Kaiserhof und das Gespräch mit dem Kaiser für die rumanische Version kennzeichnend ist, beschreiben wir es am Anfang. So tadelt der Held den Kaiser wegen seiner Schwäche, verlangt ihm den schwarzen Araber, um den Kaiser vor der Angst zu befreien und erhält die Erlaubnis mit ihm alles was er will und kann zu machen. In dieser Lage wirft der schwarze Araber dem Kaiser vor, daß er sich nicht aufrichtig mit ihm benommen hätte : als er am Kaiserhof ankam, hatte er sich erkundigt ob nicht ein tapfererer Held als er hier leben würde und als er vom Kaiser erfuhr, daß gar keiner wäre — Doitschin wurde wegen seiner Krankheit nicht mitgerechnet — hatte er dem Volk, mit Wissen und Erlaubnis des Kaisers, die Steuer auferlegt.

In dem Gespräch welches zwischen dem schwarzen Araber und Doitschin entsteht, sind die Initiativen geteilt, so daß deshalb auch die künstlerischen Lösungen verschieden sind. Gewöhnlich, als Doitschin beim Kaiser ankommt, ißt und trinkt der schwarze Araber und er wird auch zu Tisch geladen.

Manchmal gesteht der schwarze Araber aufrichtig, daß er ihn tot geglaubt hatte und daß er es nur deshalb gewagt hatte eine derartige Steuer dem Volk aufzuerlegen, aber, daß er bereit wäre entweder die Steuer aufzuheben, oder ihn davon auszuschließen, was aber nicht angenommen wird und ihn nicht vor der Strafe bewahrt. In manchen Fällen ist der schwarze Araber von Angst ergriffen, er versucht sogar zu fliehen. In einigen Varianten in denen die Sorgfalt für die Konsequenz der Erzählung lebhafter ist, wird der schwarze Araber auch weiterhin als ein eingebildeter und herrschsüchtiger Ausbeuter dargestellt. Auf all dies antwortet Doitschin verschieden, in Abhängigkeit von der geschaffenen Lage : er fordert ihn auf zu bleiben, er solle nicht weglaufen, er solle hinausgehen, da er ihn sehen will, da er ihm ja die geforderte Steuer und insbesondere weil er ihm seine eigene Schwester bringt, eine Braut die ihn für immer heilen wird die Liebe der Mädchen zu suchen. Im allgemeinen ist die Haltung des Helden voller kriegerischer Würde und um so stolzer und verächtlicher, je unterwürfiger der schwarze Araber wird. Die Verfluchung, welche zum kennzeichnenden Arsenal der Volksschaffenden für die Beschreibung solcher Situationen gehört, fehlt auch diesmal nicht und wird mit beißender Kunstfertigkeit, insbesondere von Doitschin, gehand-

habt<sup>102</sup>. Das ganze Gespräch verfolgt ein einziges Ziel, die Herausforderung des Gegners zum Kampf oder zum Wettstreit und welcher hier auch der Herausforderer wäre, der andere nimmt an<sup>103</sup>.

Das Material aus dem Süden der Donau ist weniger mannigfaltig in diesem Punkt. Doitschin trifft den schwarzen Araber; er sucht ihn auf und trifft ihn bei Tisch und er wird zum Essen und zum Trinken geladen; gewöhnlich ruft er ihn und fordert ihn zum Kampf auf<sup>104</sup>. Der schwarze Araber hört ihn, will fliehen und lehnt den Kampf ab (er sagt: mit einem zu schwachen Gegner), aber als er sieht, daß ihm kein anderer Ausweg geblieben ist, gegenüber der drohenden Beharrlichkeit Doitschins, beleidigt er ihn und sitzt zum Kampf auf.

In den albanischen Varianten ist der Moment kennzeichnend gelöst: während seine Schwester mit dem Pferd beim Hufschmied war, hat Gjergj Elez Alija dem Drachen (*baloz*) eine schriftliche Aufforderung für den zweiten Tag geschickt. Am zweiten Morgen sind beide erschienen.

Überall wird versucht die Stimmung der alten Ritterkämpfe wiederzugeben.

b) *Kampf und Sieg Doitschins*. Im rumanischen Material unterscheidet man zwei künstlerische Lösungen: der Kampf oder der Pferdewettstreit. Der Wettstreit setzt ein Pferderennen voraus, dessen Preis für den Sieger das Recht bedeutet, den anderen besiegten Gegner zu töten. Die Ballade erzählt den Ausritt der Gegner ins Feld, die Abwicklung des Rennens in welchem der schwarze Araber die ersten Erfolge hat, das Überholen des schwarzen Arabers durch Doitschin mit Hilfe des Pferdes. In einigen Fällen findet zwischen den beiden ein Kampf statt, in welchem viele Marchenelemente erscheinen.

Gewöhnlich, da Doitschin zu schwach ist mit einem so grausamen Gegner zu kämpfen wie es der schwarze Araber ist, gebraucht er eine Kriegslist: in den meisten Fällen betrugt er seinen Gegner da er ihm sagt, daß sein Satteltgurt gerissen ist und, da dieser sich nicht vorstellen kann, daß auch diese Lüge ein Waffe sein konnte, beugt er sich die Sache zu kontrollieren, damit Doitschin ihn dann angreift und tötet. In zwei Fällen

<sup>102</sup> R 4, 5, 15, 16, 23, 30, 41, 42, 44. Für die Frequenz der beleidigenden Reden zwischen den Gegnern in der Heldenepik siehe die französischen Beispiele aus Léon Gautier, *Les épopées françaises*. Paris, 1878, Bd I, S 152–153.

<sup>103</sup> Doitschin fordert heraus: R 6, 8, 9, 10, 19, 21, 22, 23, 24, 35, 36, 37, der Araber nimmt an: R 9, 19, 21, 22, 35, 36; der Araber fordert heraus: R 4, 5, 10, 13, 37, 38; Doitschin nimmt an: R 4, 5, 13, 14, 21, 38.

<sup>104</sup> B 2, 3, 5, 6, 12, 22, 23; J 1, 2, 4, 6, 8, 9, 10, 12, 13. In B 22: die Herausforderung wird charakteristisch vollbracht, auf dem „*majdan*“, auf dem Wettstreitfeld. Siehe für dieses Problem: E. Schneeweis, a. a. O., S. 181, Mathias Murko, *Die Volksepik der bosnischen Mohammeden*. „Zeitschrift des Vereins für Volkskunde“, 19 (1909), 26.

ruft ihm Doitschin zu, da es sich um ein Pferderennen handelt, daß sein Pferd das Hufeisen verloren hat, nachdem sich die Sachen ebenso verhalten wie oben angegeben. Der Gebrauch der List und des Betruges in solchen Umständen ist für die Heldenepik nicht zufällig, sondern eine Gewohnheit. Jede Debatte über Moralität der Tat Doitschins muß diesen Aspekt des Problems berücksichtigen. Übrigens richtet sich die Sympathie des Publikums und der Sänger auf Doitschin, dessen Scharfsinn als Bestandteil seiner Kraft und seines Mutes anerkannt wird <sup>105</sup>.

Nach dem Erfolg der List folgt die Enthauptung des schwarzen Arabers, laut einem allgemeinen Brauch in der balkanischen Halbinsel <sup>106</sup>, welchen aber die Rumänen nicht kennen, was wieder für den Ursprung dieses Themas aus dem Süden der Donau spricht. Nachher wird der Kopf auf eine Lanze gesetzt um durch die Straßen der Stadt geführt zu werden, damit die Leute sehen, daß sie den Unterdrucker freigeworden sind, oder um ihn am Tor des Kaisers aufzustellen.

In Bulgarien findet der Kampf auf dieselbe ritterliche Art statt. Der schwarze Araber, welcher das Recht hat den ersten Schlag zu tun, da er herausgefordert hat, oder von Doitschin aufgefordert wird zuerst zuzuschlagen, wirft den Streitkolben. Das Pferd Doitschins, welches für diesen Kampf dressiert ist, neigt sich und der Streitkolben fliegt über seinen Herrn hinweg. Als nun Doitschin auch den Streitkolben wirft, trifft er den schwarzen Araber voller Wucht. Nachher folgt unverändertlich die Enthauptung.

Das serbokroatische Material verfolgt dieselbe Linie. Manchmal läuft der schwarze Araber fort, er wird erreicht und getötet, ein anderes Mal brechen ihre Waffen im Kampf und sie müssen sie auswechseln. In einer Variante, nachdem der Kampf einen ganzen Tag dauert, zählen beide Gegner ihre Wunden und der schwarze Araber wird als besiegt erklärt, da er mehrere hat. Er flieht, wird aber vom Held eingeholt und getötet. Nach dem Kampf folgt ebenfalls die Enthauptung und manchmal werden auch die Augen ausgestochen, als Beweis des Sieges für seine Frau und seine Schwester.

Das albanische Material ist auf dieselbe Art aufgebaut. Beide Gegner schleudern die Streitkolben, aber Gjergj Elez Alija trifft besser und haut

---

<sup>105</sup> Matthias Murko, a a O, S. 25. Siehe z B auch den Betrug Rolands der sich tot stellt um in die Zitadelle des Herzogs Lanson eindringen zu können. Léon Gautier, a a O., Bd III, S. 263. Es können unzählige Beispiele angeführt werden für die Zone des Südostens Europas bei den Albanern siehe Maximilian Lambertz, *Die Volksepik der Albaner*, S. 160, mit psychologischen Erklärungen und Hinweis auf die Homerschen Epen.

<sup>106</sup> Siehe Adrian Fochi, *Parallèles folkloriques sud-est européennes*. „Revue des études sud-est européennes“, 1 (1963), 523.

den Drachen nieder. Er schlägt ihm nachher den Kopf ab und wirft den Leib in einen Brunnen.

c) *Reaktion der Leute angesichts des Siegers.* Nach dem Kampf geht der Held nicht sofort nach Hause, sondern er durchquert die Stadt mit dem Siegeszeichen, damit alle sehen und erfahren, daß sie von dem schwarzen Araber befreit wurden. Die Leute aus der Stadt laufen ihm entgegen, danken ihm, küssen seine Hände, segnen ihn. In einer serbokroatischen Variante wird der Held von den Mädchen aus der Stadt verflucht, weil er den Kampf zu spät begonnen hat, nachdem sie ihre Ehre verloren haben <sup>107</sup>.

Nach diesem Triumphrausch geht der Held zum Kaiserhof (nur in der rumanischen Version) und verständigt den Kaiser, daß er ihn befreit hat, steckt den Kopf des schwarzen Arabers am Schloßtor auf, so daß die Kaiserin erschrickt. Dieser veranstaltet ein großes Fest, welches drei Tage und drei Nächte dauert, an welchem der „kranke“ Doitschin teilnimmt (er verleiht ihm gleichzeitig einen Orden). Als Belohnung gibt er ihm Geld, doch der Held lehnt das Geschenk ab und verlangt, dem Brauch der feudalen Ordnung die er vertritt gemäß, fiskalische Immunität für seine Schwester, welche nach seinem Tode alleine und unbemittelt bleiben wird <sup>108</sup>. In einigen Fällen trotz Doitschin dem Kaiser und entlarvt ihn als unfähig und erklärt, daß er ihn ebenfalls enthauptet hatte, wenn der Herrgott es erlauben würde auch die Kaiser zu bestrafen. In den zwei albanischen Varianten verteilt Gjergj Elez Alija bei seiner Rückkehr sein ganzes Vermögen.

##### 5. EPISODE Nr. 5. TOD UND APOTHEOSE DES HELDEN

Kurz und bündig, hat diese letzte Episode alle Kennzeichen des katastrophalen Endes für diese Art inhärent. Sie umfaßt nur ein einziges Mittelthema, in einigen Versionen von zwei ergänzenden Themen begleitet.

Dem Mittelthema, genannt „Der Tod des Helden“, geht, in einer großen Gruppe von Varianten, das Thema „die Rache Doitschins“ gegen seine Freunde und Wahlbrüder voraus, die ihn nicht nur in der Not verlassen, sondern sich auch an der Ehre seines Hauses vergriffen haben. In einer anderen Gruppe von Versionen folgt nach dem Mittelthema das Suchen nach einer anderen Lösung der Handlung auf die Art eines *Happy End*, darum auch die Bezeichnung „anderes Finale“. In diesem Fall wider-

<sup>107</sup> J 8

<sup>108</sup> R 23, 24.

spiegelt der Text die allgemeine Tendenz der Folklore, laut welcher sie es ablehnt den Tod des Helden zur Kenntnis zu nehmen und ihm eine gewisse Art bedingte Unsterblichkeit oder magische Unbesiegbarkheit gewährt.

a) *Rache des Helden*. Die thematische Analyse hat im Inhalt der Mittelepisode der Ballade das Dasein einer Themengruppe betreffend die Volkseinrichtung der Verbrüderung entdeckt. Wiederholte Male rief Doitschin die Hilfe seiner Wahlbrüder an, aber diese lehnten ihn auf eine Weise ab, welche selbst die Ehre seines Hauses angriff. Die in der dritten Episode aufgeworfene Frage ist noch offen und ungelöst geblieben. Die Normen der Dichtkunst verlangen aber unbedingt die Lösung dieser Situation, damit die Einführung dieser Themen nicht überflüssig erscheint. Deshalb wohnen wir in den Varianten in welchen dieses Thema existiert, an der Bestrafung der gewordenen Freunde und Wahlbrüder Doitschins bei. Auf dem Rückweg geht Doitschin beim Hufschmied, dem Sabelschmied, dem Barbier und dem Händler vorbei und — gemäß ihrer Tat — die seiner Zeit erwähnt wurde — belohnt er die einen und bestraft die anderen. Die Rohheit die er in einigen Varianten anwendet führt dazu, daß seine neue Tat den Charakter eines Gerechtigkeitsaktes überschreitet und eigentlich ein Racheakt ist. Meistens haben diese gewordenen Freunde das Los des schwarzen Arabers, mit welchem sie eigentlich durch die gemeine und rohe Begierde verwandt sind. Sie werden ebenfalls enthauptet. In manchen Fällen sticht Doitschin ihnen auch die Augen aus um sie seiner Frau und seiner Schwester zu bringen, welche ihre Begierde nicht mehr befürchten müssen. In wenigeren Varianten ist die auferlegte Strafe kleiner aber ebenso roh: er schlägt den Schuldigen die Hände und die Füße ab. Den Tuchhändler, welcher meistens hilfsbereit war und die Verpflichtungen der Verbrüderung eingehalten hat, belohnt er königlich. In einem Fall verheiratet er seine Schwester mit dem Waffenschmied der seine Bitte auf Borg und Heldentreue erfüllt hat, ohne seiner Schwester beleidigende Vorschläge zu machen <sup>109</sup>.

Die Tatsache, daß zwischen dem siegreichen Zusammenstoß Doitschins mit dem schwarzen Araber und der künstlerischen Lösung der Fabel, das Rachethema eingeschaltet wurde, zeigt wie stark sich das ganze Wesen des Werkes verändert hat und die moralische Bedeutung und die soziale Effizienz der Einrichtung erörtert wurden.

Das Thema erscheint in schlichten Linien bei den Serbo-Kroaten und mit übermäßig großen Pinselstrichen bei den Bulgaren. Die Rumanen kennen es nur in sehr wenigen Fällen, sicher durch bulgarischen Einfluß.

---

<sup>109</sup> B 20.



Die zwei albanischen Varianten bringen das Problem im Inhalt der dritten Episode, aber sie lösen es nicht mehr im Final, die Ballade bleibt uns in diesem Punkt schuldig.

b) *Tod des Helden*. Nachdem alle diese Taten vollbracht wurden, kehrt Doitschin nach Hause zurück und bereitet sich ruhig zum Sterben vor, nachher stirbt er zufrieden nach erfüllter Pflicht. Diese Situation widerspiegelt sich mannigfaltig und suggestiv in den dokumentarischen Belegen. So benachrichtigt er seine Schwester über seine Taten. Er verlangt nachher man solle ihm sein Totenbad vorbereiten, er solle umgezogen werden, man solle ihn an der Sonne sterben lassen, und ihm das Bettzeug vorbereiten. Er legt sich dann nieder, verlangt die traditionelle Kerze ans Haupt, bittet man solle ihm den Pfarrer rufen welchem er beichten will und welcher ihm die letzte Kommunion verabreicht. Seine Schwester bittet er, nicht zu weinen, sondern zu heiraten, sie solle die gebührenden Totenmahle bereiten, wofür er sie reichlich ausstattet. Er wünscht noch man solle gute Schreiner für den Sarg suchen, aber der Sarg solle aus Wachs sein und, nachdem er den Leuten vergibt, bindet er seine Binden auf, das reine Blut fließt aus den Wunden und er gibt seinen Geist auf.

Seine Wünsche werden genau erfüllt; hier werden, nach derselben epischen Vorschrift des Heldenliedes, die künstlerischen entsprechenden Formeln, die früher gebraucht wurden, wiederholt. In einigen Fällen nimmt an seinem Begräbnis in dem „kaiserlichen Kloster“ selbst der Kaiser teil, welcher auch nachträglich für seine Schwester sorgt. In anderen Varianten, da der Bann seines Fluches gelöst wurde, verwandelt sich der Leib Doitschins in Erde und Staub — wegen seiner Sünden — und seine Schwester, so wie er es ihr empfohlen hatte, siebt seine Asche und streut sie in den Wind <sup>110</sup>. Ein schönes Beispiel, das aus anderen Zonen der Folklore stammt, aber das den Sinn des Heldentodes Doitschins organisch bereichert, ist jenes in welchem er seinem Pferd die Freiheit gibt und er nach dem Tod von diesem, laut traditionellem Brauch, begraben wird <sup>111</sup>.

Wie aus den obigen Beispielen ersichtlich, hat dieses Thema eine reichliche Darstellung in der rumanischen Folklore gefunden.

c) *Anderes Finale*. Der Vorhang kann aber nicht über einem derartigen Ende fallen. Das Publikum, das bis jetzt die Sanger voller Aufmerksamkeit verfolgt und offenherzig an dem Drama Doitschins teilgenommen hat, muß in eine für den Gesang passende Stimmung gebracht werden.

<sup>110</sup> R 35, 38.

<sup>111</sup> R 13.

Es darf nicht vergessen werden, daß in der musikalischen Praxis der Volksballade, der Vortrag mit einem heiteren Postludium endet (nach einer Tanzmelodie) und so die Stimmung vor dem Gesang hergestellt wird. Der Held darf nicht sterben, oder, wenn alle es genau wissen, daß er gestorben ist, darf das nicht laut gesagt werden. Manche Sanger lehnen es sogar ab uns glauben zu lassen, daß ihr Held gestorben wäre. In ihren Varianten wird er gesund, geht in die Walachei (Țara Românească)<sup>112</sup> oder wird der Schwiegersohn des Kaisers. Andere Male — und die Fälle sind zahl- und lehrreich — endet die Ballade mit einem anderen Motiv, das, da es nach dem Begräbnis Doitschins folgt, entweder den schmerzlichen Eindruck durch eine Hinzufügung welche die Aufmerksamkeit gegen die Peripherie ablenkt, mildert, oder eine helle optimistische Note bringt und das Unvermeidliche aufschiebt.

Ein rohes, durch die nackte Darstellung der Tatsachen erschütterndes Ende enthalten die albanischen Varianten: es sterben beide, sowohl der Held als auch die Heldin des Liedes und der schmerzvolle Eindruck bleibt auch nach Hinzufügung eines Zusatzmotivs bestehen.

#### 6. DIE KONTAMINIERUNGSTHEMATIK

Damit haben wir die der Ballade eigene Thematik beendet. Wir haben, dort wo es angebracht war, gezeigt, daß innerhalb des Textes manchmal — mehr oder weniger gelungen — fremde Motive eingeschmolzen wurden, die aus dem folklorischen Repertoire der einzelnen Sanger herrühren. Man hat ebenfalls jedes Mal gesehen, daß diese Eingriffe im Inhalt der Ballade, wenn auch ganz und organisch einverleibt, durch die Tradition nicht bestätigt wurden, sondern als einfache individuelle und zufällige Eingriffe erscheinen. Ihrethalben hat die Ballade, was die künstlerische Haltung und die ideologische Umfassung betrifft, nicht gelitten.

Somit wurde erschöpft, was über die Thematik der vier Versionen des Doitschin-Liedes zu sagen war.

---

<sup>112</sup> R 1, 6, was die Handlung im Süden der Donau setzt. Für die Idee der Flucht der Kämpfer aus dem Süden der Donau vor der türkischen Rache, in die rumänischen Fürstentümer, siehe Al. Jordan: *Les relations culturelles entre les Roumains et les Slaves du Sud. Traces de voévodes roumains dans le folklore balkanique*. Bukarest, 1938, S. 25, wo auch eine bulgarische Variante unserer Ballade angeführt wird.

## NOUVELLES INFORMATIONS RELATIVES AUX LINGOTS ROMAINS D'OR, TROUVÉS EN TRANSYLVANIE

par OCTAVIAN ILIESCU

Au mois d'octobre 1960, la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a acquis, pour les collections de son Cabinet numismatique, un lingot romain d'or, provenant de Transylvanie. On sait que dans cette même région de notre pays — plus exactement à Crasna, sur la vallée de la rivière Buzău, non loin de Braşov —, on a trouvé en 1887 un grand nombre de lingots romains d'or, qui portent les marques de garantie officielles de l'Empire : c'est le célèbre trésor de Crasna<sup>1</sup>.

L'exemplaire récemment acquis par le Cabinet numismatique peut être décrit de la manière suivante<sup>2</sup> :

Barre en forme d'un bâton de cire à cacheter, en section trapézoïdale et portant trois estampilles :

1. Estampille rectangulaire, imprimée verticalement, eu égard à la longueur de la barre ; à sa base, la légende TES. Au-dessus de cette

<sup>1</sup> La bibliographie relative à ce trésor est assez riche. Aussi nous limitons-nous à citer ici les travaux suivants : Fr. Kenner, *Römische Goldbarren mit Stempeln*, dans « *Archäol.-epigr. Mitteilungen aus Österreich* », 12 (1888), p. 1—24, 71—73 ; A. Domaszewski, *Römische Goldbarren mit Stempeln*, *ibid.*, p. 66—71 ; Fr. Kenner, *Römische Goldbarren mit Stempeln*, dans « *Numism. Zeitschrift* », 20 (1888), p. 19—46 ; Const. Moisił, *Tezaurul din Crasna (jud. Trei Scaune)*, dans « *Cronica numism. și arheol.* », 3(1922—1923), p. 34—39 ; G. Elmer, *Exkurs über die römischen Goldbarren aus Sirmium (Naissus und Thessalonice) und ihre Datierung*, dans « *Numizmatičar* » (Belgrade), 2 (1935), V, p. 17—21 ; K. Horedt, *Contribuți la istoria Transilvaniei în secolele IV—XIII*, Bucarest, 1958, p. 13, 31.

<sup>2</sup> Ce lingot a fait l'objet d'une communication présentée par l'auteur de cette note à la Société roumaine de numismatique, dans la séance du 30 octobre 1960. Voir aussi la description donnée par le même auteur dans « *Caiet selectiv de informare asupra creșterii colecțiilor Bibliotecii Academiei R.P.R.* », 4, 1962, p. 379 ; 10, 1964, p. 397 ; idem, *Recenti acquisti del Gabinetto numismatico della Biblioteca dell'Accademia R.P.R.*, dans « *Fasti Archaeologici* », 16(1964), n° 753 et pl. XII ; idem, *Un nou lingou roman de aur, descoperit în Transilvania*, dans « *Revista Muzeelor* », 2(1965), n° 1, p. 9—14.

inscription, la Tyché de la ville de Thessalonique, assise sur le trône, à gauche ; elle porte la couronne murale et tient dans la main droite une Niké, dans la main gauche la corne d'abondance. Cadre perlé.

2. Estampille rectangulaire, imprimée horizontalement et portant comme légende les lettres D D D à gauche, de bas en haut, et N N N à droite, de haut en bas. Les bustes de face, diadémés et drapés, de Valentinien II (le plus petit, à gauche), Gratien (au milieu) et Théodose I<sup>er</sup> (à droite ; les deux derniers de grandeur à peu près égale) <sup>3</sup>. Dans le champ supérieur, entre les deux premiers bustes, deux étoiles à huit rais ; entre le deuxième et le troisième buste, une autre étoile, similaire. Enfin, entre Gratien et Théodose I<sup>er</sup>, au niveau des épaules, le sigle K. Cadre perlé.

3. Estampille rectangulaire, appliquée horizontalement, à la légende suivante :

FLAVIVS  
CALLIOPIVS  
PRO×ET×SIG.×  
⊙

(FLAVIVS//CALLICPIVS//PRG(*bavi*)×ET×SIG(*navi*).×//⊙). Cadre perlé.

AV. Dimensions : longueur : 149,5 mm ; largeur : 20—22,5 mm ; épaisseur : 6—9,7 mm. Poids : 393,27 g ; titre : 950<sup>0</sup>/<sub>00</sub> (planche I, 1).

Les premières informations recueillies au sujet de ce lingot indiquaient comme provenance une collection privée de Braşov, ce qui nous a fait soupçonner au premier moment la même origine que pour le trésor de Crasna. Des recherches effectuées ultérieurement ont permis de préciser le lieu et les circonstances de la découverte de notre lingot. Selon les données obtenues jusqu'à présent, la pièce en question aurait été trouvée en 1880 à Feldioara (district de Sf. Gheorghe, à 25 km au nord de Braşov), sur un terrain cultivé, à l'occasion des travaux agricoles. Situé à l'ouest de la voie ferrée Bod — Feldioara, au km 188 + 3, le terrain fait partie d'une zone mondable, appelée aujourd'hui *Goldgruben* par les habitants saxons de Feldioara (qui pourtant n'ont gardé aucun souvenir de la découverte effectuée sur place, il y a 80 années). Gardé dans une collection particulière pendant ce laps de temps, le lingot dont nous nous occupons est resté inconnu jusqu'en 1960, lorsqu'il a été acquis par le Cabinet numismatique de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie.

Il paraît que toujours de Feldioara ou des environs de cette localité proviennent encore quatre lingots romains d'or, trouvés vers 1934. Le lieu exact de la découverte n'est pas suffisamment connu ; nous savons seulement qu'elle doit être placée entre Bod et Feldioara, ce qui correspond à la zone *Goldgruben* dont nous avons déjà parlé. De ces pièces, un lingot, détruit, semble-t-il, par le coutré de la charrue, aurait été ensuite fondu ; on n'en connaît aucune description. Les trois autres restés intacts ont été offerts en 1934 à l'ancienne Banque Nationale de Rou-

<sup>3</sup> Nous avons adopté l'identification proposée par G Elmer, *op cit*, p 18, qui est confirmée par des arguments de chronologie exposés plus loin

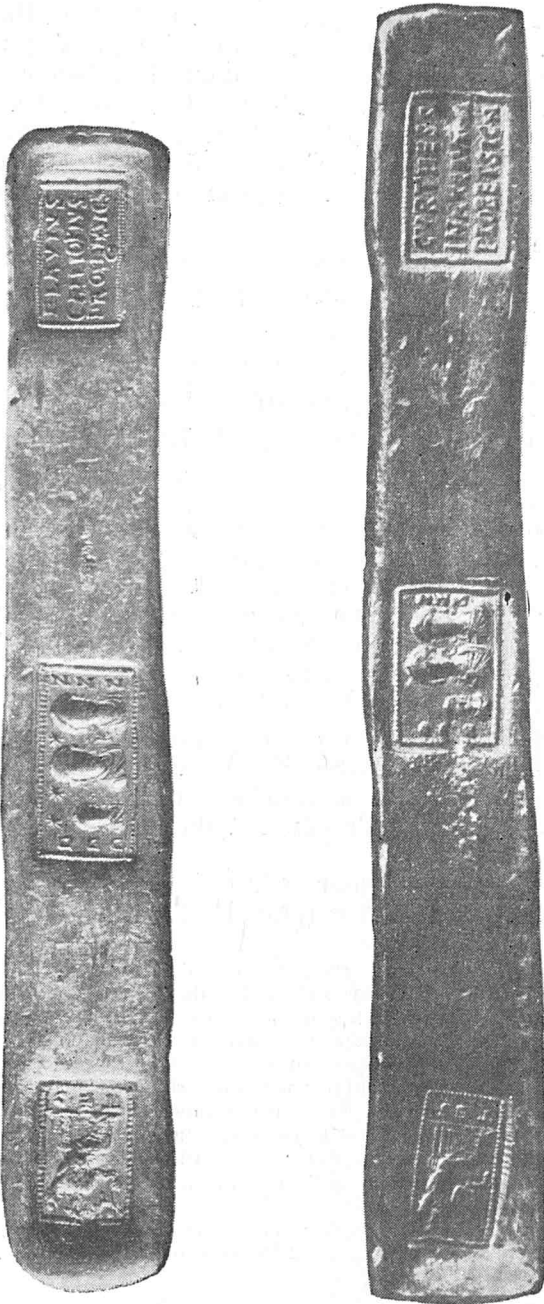


Planche I — Lingots romains d'or, trouvés à Feldioara  
(rég. de Braşov)

manie, pour sa collection numismatique. L'offerte n'a pas été acceptée, à cause des conditions imposées par le vendeur <sup>4</sup>, et les lingots sont probablement entrés depuis lors dans une collection privée; pour le moment, au moins, leur sort ne nous est pas connu. Par bonheur, la description de ces pièces a été publiée, il y a déjà trente années; <sup>5</sup> de plus, les matériaux documentaires recueillis à la suite de nos recherches <sup>6</sup> nous permettent aujourd'hui de la vérifier. Grâce à ces éléments, nous sommes en mesure de donner ci-après la description des trois lingots, trouvés en 1934 à Feldioara :

I. Barre aux estampilles suivantes :

1. Estampille rectangulaire, appliquée horizontalement et portant l'inscription

..IKOPIVS

[P]RO.SIG. ✕ ✕ ✕

Nous proposons la lecture <sup>7</sup> : [PR]IKOPIVS//[P]RO(*bavi*).

SIG(*navi*). ✕ ✕ ✕. Cadre perlé.

2. Estampille rectangulaire, aux trois bustes <sup>8</sup> de face, diadémés et drapés; le buste de Gratien est visiblement le plus grand, celui de Valentinien II le plus petit, bien que la différence soit plus réduite que sur le lingot acquis par le Cabinet numismatique. Même légende, disposée de la même manière : D D D et N N N. Entre les deux premiers bustes, il y a deux étoiles superposées, à huit rais; entre le deuxième et le troisième buste, une autre étoile <sup>9</sup>, similaire. Cadre perlé.

3. Estampille rectangulaire, appliquée verticalement; à la base, la légende NAISI pour NAIS<S>I <sup>10</sup>. Au-dessus, la Tyché de Naissus, avec couronne murale, assise à gauche, sur un *cippus*; elle tient une palme dans la main droite et la corne d'abondance dans la main gauche. Cadre perlé.

AV. Dimensions : longueur : 172 mm; largeur : 18—22 mm; épaisseur : 10—14 mm. Poids : 545 g (planche II, 1).

<sup>4</sup> L'offerte était présentée par le numismate C. F. Nuber, qui jouait dans cette affaire le rôle d'intermédiaire; elle est conservée aujourd'hui dans l'archive de l'ancien Musée numismatique de la Banque Nationale de la République Socialiste de Roumanie, dont la collection a été transférée en 1954 au Cabinet numismatique de l'Académie de Roumanie.

<sup>5</sup> Les trois lingots ont été publiés aussitôt après leur découverte par G. Elmer, *op. cit.*, p 19—20, mais son article est aujourd'hui peu accessible, ce qui nous a déterminés de reprendre ici leur description, tout en lui apportant les précisions imposées par les recherches plus récentes.

<sup>6</sup> Dans une collection particulière de Braşov, nous avons eu la chance de trouver les clichés des trois lingots publiés précédemment par G. Elmer; il en existe aussi une reproduction photographique, conservée dans la collection du Musée d'histoire de la ville de Bucarest et signalée par Mme Iulia Constantinescu.

Sauf indication contraire, notre description suit de près celle donnée par G. Elmer, *ibid.*

<sup>7</sup> G. Elmer, *op. cit.*, p 19, avait déchiffré seulement la terminaison ...opius du nom Prikopius.

<sup>8</sup> *Kaiserkopfe* dans la description de G. Elmer, *ibid.*

<sup>9</sup> G. Elmer, *ibid.*, avait cru voir ici deux étoiles superposées, comme entre le premier et le deuxième buste, mais il n'y a en a qu'une seule.

<sup>10</sup> G. Elmer, *ibid.*

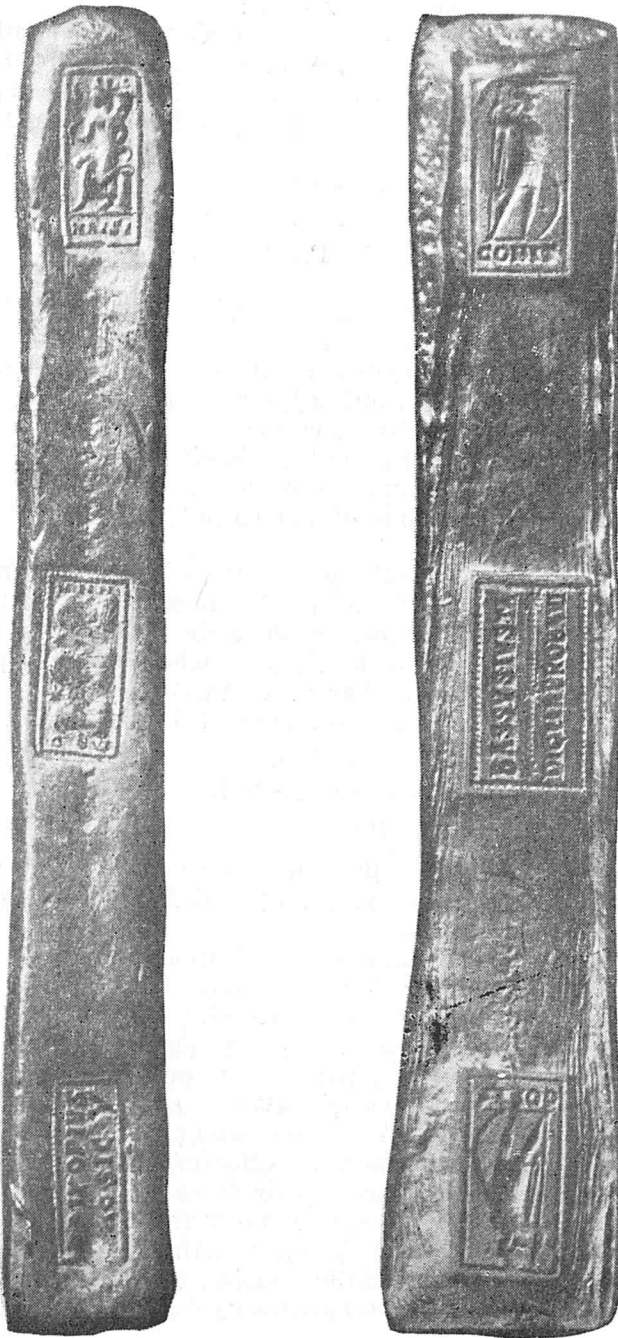


Planche II. — D'autres lingots romains d'or, trouvés à Feldioara.

## II. Barre aux estampilles suivantes :

1. Estampille rectangulaire, appliquée verticalement ; à sa base, la légende COMIT(*atus*)<sup>11</sup>. Légionnaire romain debout à droite, avec casque et paludamentum, tenant une haste et un bouclier. Cadre perlé.

2. Estampille rectangulaire, appliquée horizontalement et portant l'inscription :

BASSVS.IVSTA  
 \*...!\*...\*  
 DIGMA PROBAVI

Cadre perlé.

3. Estampille identique à celle décrite sous le n° 1, appliquée verticalement, mais en sens inverse.

AV. Dimensions : longueur : 170 mm ; largeur : 24—38 mm ; épaisseur : 10—12 mm. Poids : 597 g (planche II, 2).

## III. Barre aux estampilles suivantes :

1. Estampille rectangulaire, appliquée verticalement ; à sa base, TES. La Tyché de Thessalonique assise sur son trône à gauche, tenant une balance dans la main droite et une corne d'abondance dans la main gauche. Cadre perlé.

2. Estampille rectangulaire, aux trois bustes impériaux de face, diadémés et drapés, appliquée horizontalement ; elle porte la légende DDD d'un côté, NNN de l'autre. Le buste de Gratien, au milieu, est le plus grand ; celui de Valentinien II, à gauche, est très petit. Aucune étoile ou autre signe dans le champ. Cadre perlé.

3. Estampille rectangulaire, portant l'inscription :

CVRTHESS  
 |INARCAVROB  
 PROBETSIG.N

et dont la lecture a été établie par Elmer comme suit :

CVR (*ator*) THES(*auri*) S(*acri*) / |IN ARC(*a*) AVR(*i*) OB(*ryza*) / |PROB(*avi*) ET SIGN(*avi*)<sup>12</sup>. Cadre perlé.

AV. Dimensions : longueur : 167 mm ; largeur : 20—23 mm ; épaisseur : 8—10 mm. Poids : 380 g (planche I, 2).

Les informations concernant les découvertes du lingot acquis par notre Cabinet numismatique et des quatre barres, parues en 1934, ont été obtenues indépendamment ; par le fait, on peut considérer que les données relatives au lieu de ces découvertes sont confirmées. Au trésor de lingots romains d'or de Crasna, bien connu aux spécialistes, on peut donc ajouter une découverte similaire, effectuée dans la même région de Transylvanie, à savoir à Feldioara (voir la carte, fig. 1). Les recherches sont encore en cours, pour obtenir de nouvelles précisions.

L'apparition d'un nouveau lingot romain d'or, trouvé en Transylvanie et resté inconnu pendant 80 années, nous a donné l'occasion de reprendre l'étude d'ensemble de telles trouvailles. Par suite, nos recherches

<sup>11</sup> Lecture proposée toujours par Elmer, *ibid.*

<sup>12</sup> *Ibid.*



ont également porté sur le trésor de Crasna, dont la bibliographie, bien que très abondante, ne comprend pourtant aucune étude complète; aujourd'hui encore, le nombre des lingots trouvés à Crasna n'est pas exactement connu. Cette étude étant en préparation, dans le cadre restreint de la présente note nous nous bornerons de poser les principales ques-

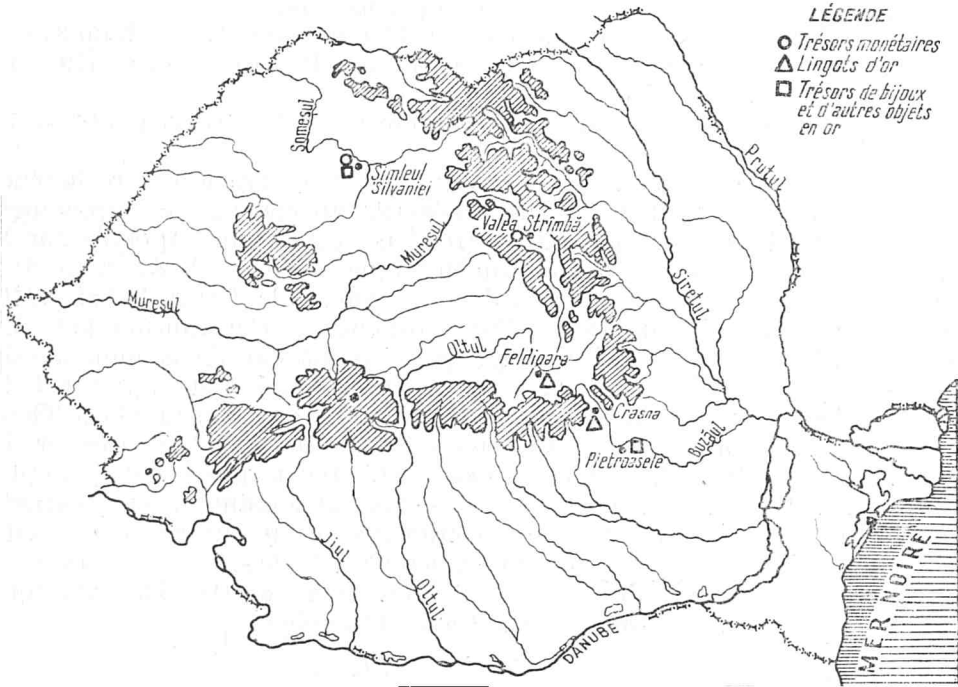


Fig. 1. — Principaux trésors datés de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, trouvés en Roumanie.

tions qui devraient en faire l'objet, pour en dégager, s'il est possible, les conclusions nécessaires.

En premier lieu, on devra procéder à l'identification de toutes les barres provenant des découvertes signalées plus haut et, si cela est encore réalisable, d'en établir les caractéristiques : estampilles, dimensions, poids. Jusqu'à présent, nous possédons des renseignements relatifs à 24 — 25 barres, entières ou fragmentées, trouvées en Transylvanie et conservées aujourd'hui dans diverses collections<sup>13</sup> ou disparues entre temps<sup>14</sup>.

<sup>13</sup> L'auteur tient à exprimer ici ses vifs remerciements, adressés aux Directions des Cabinets numismatiques qui ont eu l'obligeance de lui faire parvenir les reproductions photographiques des pièces conservées dans leurs collections (citées dans l'ordre alphabétique des capitales respectives) : Budapest, Musée National Hongrois, Musée d'Histoire; Londres, British Museum, Department of Coins and Medals; Paris, Bibliothèque Nationale, Cabinet des Médailles, et Vienne, Kunsthistorisches Museum, Bundessammlung von Medaillen, Munzen und Geldzeichen.

<sup>14</sup> Dans quelques collections de Roumanie, publiques ou privées, l'auteur a identifié des galvanoplasties qui reproduisent des lingots dont les originaux sont restés inconnus jusqu'à présent.

On devrait ensuite établir avec plus de précision la date à laquelle ont été confectionnés tous ces lingots. Il est notoire que l'identification des trois effigies impériales, apposées comme marque de garantie officielle sur quelques barres, a donné lieu à des opinions variées, émises par les chercheurs qui se sont intéressés à l'étude du trésor de Crasna. Qu'il nous soit permis de rappeler les principales hypothèses formulées jusqu'à présent<sup>15</sup> :

- I. Valentinien I<sup>er</sup>, Valens et Gratien (24 août 367 — 17 novembre 375)<sup>16</sup>
- II. Valens, Gratien et Valentinien II (17 novembre 375 — 9 août 378)<sup>17</sup>
- III. Gratien, Valentinien II et Théodose I<sup>er</sup> (19 janvier 379 — 18 janvier 383)<sup>18</sup>
- IV. Théodose I<sup>er</sup>, Arcadius et Honorius (?21 janvier 393 — 17 janvier 395)<sup>19</sup>

De ces hypothèses, c'est la III<sup>e</sup> qui a prévalu, grâce aux recherches d'Elmer<sup>20</sup>. Elle est pleinement confirmée par un élément de chronologie qu'on trouve dans la légende de la troisième estampille, apposée sur le lingot acquis par notre Cabinet numismatique : le sigle Θ. Aucun atelier monétaire de Thessalonique n'a utilisé ce sigle, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup> ; en réalité, il a été l'indicatif d'une officine de Constantinople<sup>22</sup>. La présence de ce sigle sur un lingot qui porte la marque de la monnaie de Thessalonique peut être expliquée par le transfèrement du personnel de l'officine respective (*officina* Θ, donc la IX<sup>e</sup>) de Constantinople à Thessalonique, fait courant à cette époque<sup>23</sup>. Or il suffit de préciser la période pendant laquelle l'officine Θ est restée inactive à Constantinople, pour en déduire la date de notre lingot. Selon notre opinion, cette période doit être limitée à l'intervalle qui commence le 19 janvier 379 — date à laquelle Théodose I<sup>er</sup> fut proclamé empereur à Sirmium, par Gratien —, pour finir en novembre 380, lorsque Théodose I<sup>er</sup> quitta Thessalonique et établit sa résidence impériale à Constantinople<sup>24</sup>.

<sup>15</sup> Nous donnons la chronologie d'après H Mattingly, C H V Sutherland, R A G Cason, S W E Pearce, *The Roman Imperial Coinage*, IX, Londres, 1951, p 216—235 (passim)

<sup>16</sup> Fr Kenner, dans « *Archäol-epigr Mitteilungen aus Osterreich* », 12 (1888), p 9 et dans « *Numism Zeitschrift* », 20 (1888), p. 29 (le même texte)

<sup>17</sup> Th Mommsen, *Goldbarren aus Sirmium*, dans « *Zeitschrift für Numismatik* », 16 (1888), p 352

<sup>18</sup> *Ibid* ; E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, I<sup>er</sup> partie, t I<sup>er</sup>, Paris, 1901, coll 883, G Elmer, *op. cit*, p 18

<sup>19</sup> *Paulys Real-Encyclopadie* . herausgegeben von Georg Wissowa und Wilhelm Kroll, VII Bd , Stuttgart, 1912 (13 Halbband, 1910), sub voce *Geld*, coll 981

<sup>20</sup> G Elmer, *op cit*, p 20.

<sup>21</sup> Cf *The Roman Imperial Coinage*, vol cit , p 168—172

<sup>22</sup> *Ibid* , p 207—208. C'est encore l'indicatif de cette officine de Constantinople qui apparaît sur les sous d'or frappés à Sirmium de 393 à 395, aux effigies de Théodose I<sup>er</sup>,

Arcadius et Honorius et à la légende VICTORIA AVGGG Θ et  $\frac{S|M}{COMOB}$  au revers, *ibid* , p 161, cf. G Elmer, *Wanderungen römischer Münzämter im IV Jahrhundert n Chr*, dans « *Mitteilungen der Numism Gesellschaft in Wien* », 16 (1930), p 136

<sup>23</sup> G. Elmer, *ibid*

<sup>24</sup> Pour ces dates, voir Ernest Stein, *Histoire du Bas-Empire*, t. I<sup>er</sup>, édition française par Jean-Remy Palanque, I Texte, Bruges, 1959, p. 191, 193 ; cf. G. Elmer, *Exkurs...* p. 17 ; *The Roman Imperial Coinage*, vol. cit., p XLII.

Mais l'analyse des événements historiques qui se sont succédés après la bataille d'Andrinople (défaite et mort de Valens, le 9 août 378) nous offre la possibilité de restreindre encore la chronologie des barres trouvées en Transylvanie. Elmer<sup>25</sup> avait déjà observé que les lingots provenant



Fig. 2. — L'itinéraire probable de Théodose I<sup>er</sup> de Sirmium à Thessalonique (379).

du trésor de Crasna (avec ou sans la marque de la monnaie de Sirmium) ont été fabriqués par des monétaires transférés de Treveri et de Siscia, pendant le séjour de Gratien à Sirmium, c'est-à-dire depuis le lendemain de la bataille d'Andrinople jusqu'au départ de Théodose I<sup>er</sup> (proclamé empereur dans cette localité, comme nous l'avons vu, le 19 janvier 379) pour Thessalonique. A ce moment, Gratien donna au nouvel empereur

<sup>25</sup> G Elmer, *op cit.*, p. 17–19, 20

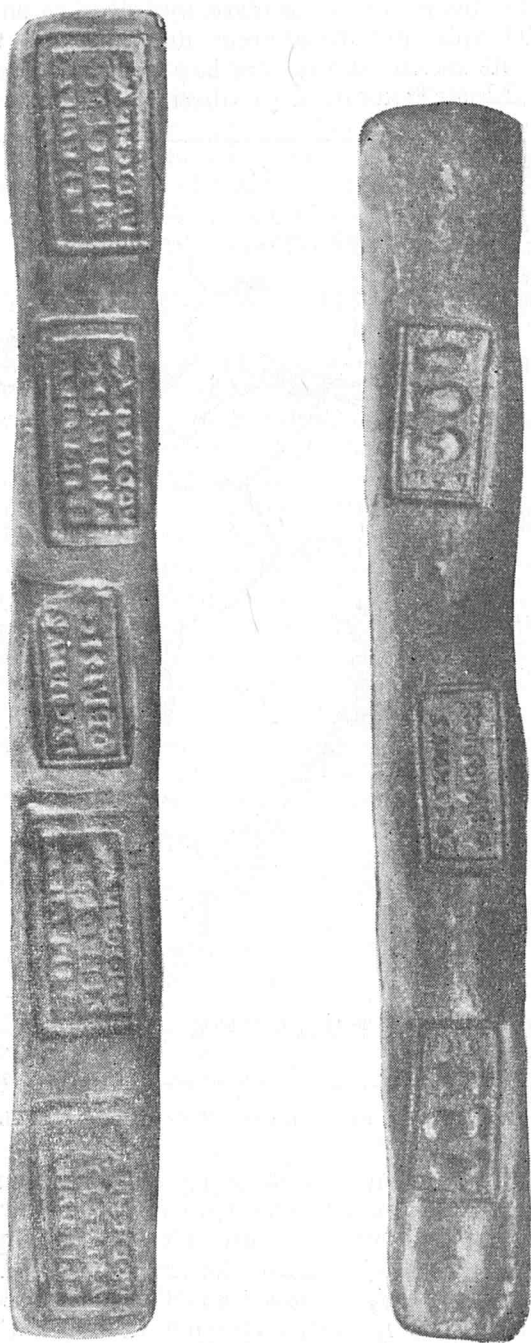


Planche III. — Lingots romains d'or, trouvés à Crasna (rég. de Braşov).

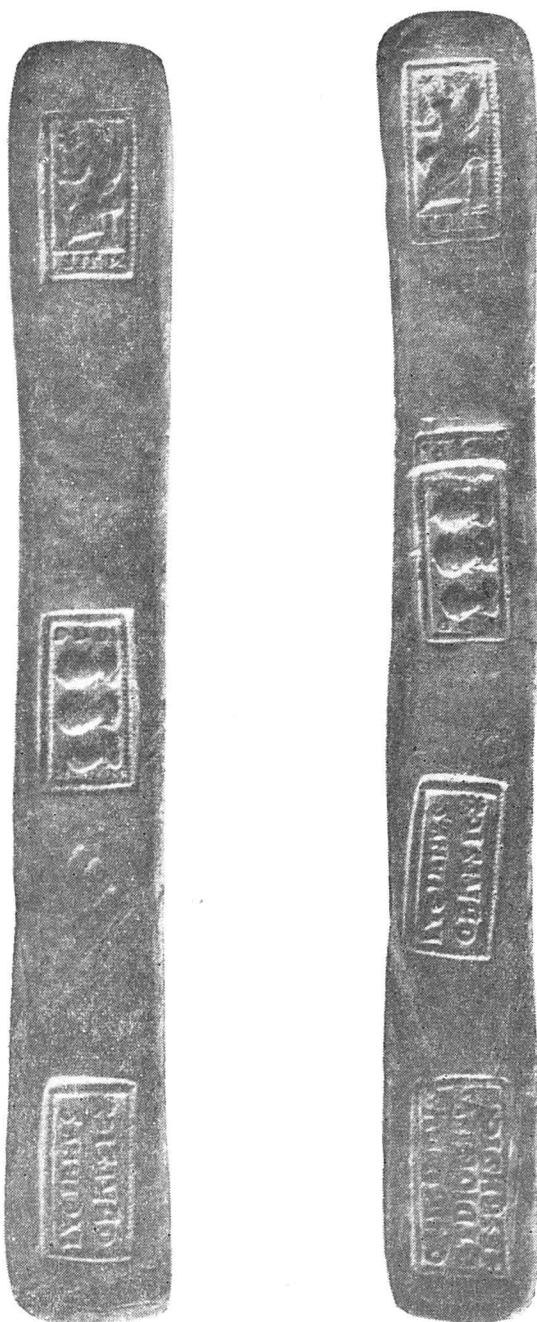


Planche IV. — D'autres lingots romains d'or.  
Même trouvaille.

des troupes, afin de combattre les Goths qui envahissaient la Thrace, et aussi les moyens financiers pour y pourvoir : des sous d'or, frappés à Sirmium aux noms des trois *Augusti* (Gratien, Valentinien II et Théodose I<sup>er</sup>) et des lingots d'or, similaires à ceux trouvés à Crasna.

Parti de Sirmium probablement vers le commencement du mois de février 379, Théodose I<sup>er</sup> prit le chemin qui passait par Singidunum, en longeant la vallée de la rivière Margus (la Morava d'aujourd'hui), par Naissus, Scupi, puis par Stobi et de là à Thessalonique. Au cours de sa marche <sup>26</sup>, il continua à faire fabriquer des lingots d'or, par exemple à Naissus et quelque part, dans le camp de l'armée impériale, prouve les lingots trouvés à Feldioara et qui portent les estampilles NAISI et COMIT. Arrivé à Thessalonique, où sa présence est attestée dès le 19 juin 379 <sup>27</sup>, Théodose I<sup>er</sup> y fit confectionner les lingots d'or qui portent la marque de la monnaie de cette ville, en employant à ce but non seulement le personnel que lui avait prêté Gratien à Sirmium, mais aussi les monnayeurs de l'officine  $\theta$  de Constantinople. Le chef de cet atelier, Flavius Callhopius, apposa sa signature sur le lingot acquis par notre Cabinet numismatique. Ce lingot diffère, pour des raisons de style ou d'épigraphie, de celui signé par le *curator thesauri sacri*, décrit plus haut ; il est sans doute le plus récent de toute la série.

Les faits exposés jusqu'à présent nous amènent à établir la chronologie précise des barres trouvées en Transylvanie ; en voici ses éléments :

I. août 378 — 19 janvier 379 : fabrication à Sirmium des lingots qui portent les marques de garantie signées par Lucianus et Flavius Flavianus (planche III, 1) ;

II. 19 janvier 379 — février 379 : fabrication à Sirmium des lingots qui portent la signature de Lucianus, accompagnée par l'estampille aux trois effigies impériales (en deux variantes), la marque de la monnaie de Sirmium et les signatures de Quirillus et Dionisus (planche III, 2 ; planche IV, 1 et 2) ;

III. février — juin 379 : fabrication pendant la marche vers Thessalonique des barres signées à Naissus par Prikopius (planche II, 1) et dans le camp de l'armée impériale par Bassus (planche II, 2) ;

IV. juin 379 — novembre 380 : fabrication à Thessalonique des lingots marqués par le *curator thesauri sacri* (planche I, 2) et Flavius Callhopius (planche I, 1).

Les barres qui datent de la première et de la deuxième période proviennent toutes du trésor de Crasna ; les autres ont été trouvées à Feldioara. Il en ressort que le trésor de Crasna est légèrement plus ancien que les découvertes similaires faites à Feldioara.

Enfin, la dernière question qui se pose à l'étude de ces lingots d'or est celle de déterminer les circonstances historiques de leur enfouissement, dans un espace tellement limité : l'angle sud-oriental des Carpates. On a postulé récemment qu'il pouvait exister un lien étroit entre le trésor de Crasna (auquel on peut ajouter aujourd'hui les trou-

<sup>26</sup> Voir la carte, fig 2

<sup>27</sup> Cod Theod X 1, 12 (d'après G. Elmer, *ibid*, p 18).

vailles similaires de Feldioara) et le non moins célèbre trésor de Pietroasa, trouvé en deçà des Carpates, dans la zone couverte de collines de Buzău ; ces trésors auraient appartenu à la même population et auraient été enfouis à la même occasion : la retraite des Wisigoths, conduits par Athanaric, devant la migration des Huns, d'abord dans la région nommée *Caucaland* et puis dans l'empire même, Athanaric mourant en janvier 381 à Constantinople <sup>28</sup>. A cette occasion, les Wisigoths d'Athanaric auraient caché dans le pays qu'ils allaient quitter non seulement « le trésor sacré des Goths », à savoir les vases et les bijoux d'or de Pietroasa, mais aussi les nombreuses barres d'or de Crasna et le trésor de Valea Strîmbă (district de Gheorghieni) <sup>29</sup>. Vu le fait que les lingots d'or trouvés à Crasna et à Feldioara ont été fabriqués pendant la période : fin de l'année 378 — novembre 380, qui coïncide justement avec la retraite des Wisigoths d'Athanaric dans l'empire, on peut se demander si l'enfouissement de ces trésors ne serait plutôt dû à une action de la population locale, action postérieure à la retraite des Wisigoths et mieux compréhensible de la part d'une population autochtone <sup>30</sup>.

Ces sont là les principales questions posées, selon nous, par l'étude des barres romaines d'or, trouvées en Transylvanie. Certes, on peut discuter aussi d'autres aspects intéressants, par exemple l'organisation des ateliers monétaires romains, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. De telles questions feront l'objet d'un examen plus attentif, à l'avenir. Pour le moment, nous avons cru devoir signaler les informations nouvelles, recueillies par les recherches récentes consacrées à ces précieux trésors.

<sup>28</sup> I. Nestor, dans *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 697—699.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 699

<sup>30</sup> Cf. aussi l'opinion de M. Macrea, *ibid.*, p. 625—626

## BYZANTINISCHE QUELLEN ZU DEN RUMÄNISCHEN GESETZBÜCHERN AUS DEN JAHREN 1646 UND 1652

VASILE GRECU

Der Fürst der Moldau Vasile Lupu (1634—1653), welcher in seiner Wirksamkeit und in seinem Gebaren den Ehrgeiz eines wahren byzantinischen Kaisers an den Tag legte<sup>1</sup>, erachtete es für seine Pflicht, das von ihm beherrschte Land auch mit einem Gesetzbuch zu versehen<sup>2</sup>.

Zwecks dessen wird uns in der Vorrede an den Leser mitgeteilt, daß er in vielen Ländern „Nachfrage gehalten hat, bis ihn Gott hingewiesen hat, auf Lehrer und Philosophen zu treffen, so daß er aus griechischen und lateinischen Büchern alle guten Vorschriften und Rechtssprüche herausholte... , welche... unterweisen... mit Gerechtigkeit zu verfahren...“<sup>3</sup>. Man hat diese Stelle buchstäblich zu erklären versucht, indem man meinte, daß der Fürst tatsächlich eine Kommission von rechtskundigen

---

<sup>1</sup> N. Iorga, *Vasile Lupu ca următor al împăraților de răsărit în tutelarea patriarhiei de la Constantinopol și a bisericii ortodoxe* (V. L. als Nachahmer der Byzantinischen Kaiser in der Bevormundung der Konstantinopoler Patriarchie und der Orthodoxie). *Analele Academiei Române: Secția Istorică, Seria II*, 36 (1913—1914), 205—236, Ders., *Istoria Românilor* (Geschichte der Rumänen), VI Bd., 1935, S. 108 f.

<sup>2</sup> Erschienen unter dem Titel *Carte românești de învățături de la prăvele împărțite și de la alta giudeața. Cu zisa și cu toată cheltuiala lui Vasile Voivodul și Domnul Țării Moldovii, din multe scripturi tilmăciti din limba Ilenească pe limba Românească. În Tipăriul Domnesc. S-au tipărit în mântstirea A trei S(veti)tile în Iași de la H(risto)s 1646* (Rumanisches Lehrbuch zusammengestellt aus den kaiserlichen und anderen Gesetzbüchern im Auftrage und mit sämtlichen Kosten des Wojewoden und Herrschers des moldauischen Landes Vasile und aus vielen Schriften aus der griechischen Sprache in die rumänische übertragen. Es ist in der Staatsdruckerei in dem Kloster der drei Heiligen zu Jassy im Jahre 1646 nach Christus gedruckt worden). Siehe *Carte Românească de Învățătură 1646*. Edit. Acad. R. P. R. *Adunarea Izvoarelor Vechiului Drept Românesc*. Bd. VI, Bukarest, 1961, S. 32—33.

<sup>3</sup> „până l-au îndreptat Dumnezeu de-au găsit oameni ca aceia, dascăli și filosofi, de-au scos den cărți elinești și latinești toate tocmealele ceale bune și giudeațele... carile... arată... să giudice pre dreptate. ”. Siehe *Carte Rom. Inv. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom.*, Bd. VI., S. 38.



Leuten gebildet hatte, welche ihm aus griechischen und lateinischen Büchern das gewünschte Rechtslehrbuch verfaßten<sup>4</sup>. Doch die Auffassung dieser Stelle, daß der Landesfürst Nachfrage gehalten und die gewünschten von rechtskundigen Leuten lateinisch und griechisch geschriebenen Rechtsbücher gefunden hatte, aus denen er sein Rechtslehrbuch zusammensetzen ließ<sup>5</sup>, ist sichtlich richtiger und es handelt sich keineswegs um Personen, sondern um Rechtsbücher.

Einige Jahre später ist der Metropolit Stephan bei der Ausarbeitung des Gesetzbuches *Indreptarea Legii* (Leitfaden des Gesetzes) aus dem Jahre 1652<sup>6</sup>, Gesetzbuch des Fürsten der Walachei Matei Basarab (1632 — 1654), ebenso vorgegangen. In seiner Vorrede teilt er uns mit: „Ich habe aus vielen und inhaltsreichen Gesetzen eine Auswahl getroffen“, indem ich Nachfrage hielt, „sogar in der kaiserlichen Stadt . . . beim Patriarchen . . . bis ich endlich bei unserem ehrenvollen innigen Freunde Kir Georg Karidi aus Triki, gewesener zweiter Schatzmeister, eine Handschrift des gesamten Kirchenrechtes und nebenbei die kaiserlichen Gesetze gefunden habe“<sup>7</sup>. Die gesuchte Handschrift ist gefunden worden und der Pannomer (d. h. Siebenbürger) Daniil „übertrug diesen Leitfaden des Gesetzes aus dem Griechischen in die rumanische Volkssprache“<sup>8</sup>, wobei ihm Ignatios Petritzis und Pantelimon Ligaridis, „vortreffliche Gelehrte aus Chios“<sup>9</sup> behilflich waren.

Die Leistung des Siebenbürgers Daniil bei der Ausarbeitung des Leitfadens des Wojewoden Matei Basarab vom Jahre 1652 ist bei der Ausführung des „Rumanischen Rechtslehrbuches“ des Wojewoden Vasile Lupu dem gewesenen Logotheten Eustratios zugefallen. Auch er teilt uns in der Vorrede an die Leser mit: „Ich habe diese Gesetzesparagrafen aus griechischem Buche geschöpft und in rumanische Sprache übersetzt, damit es alle verstehen können“<sup>10</sup>. Da aber ein klein wenig vorher daselbst

<sup>4</sup> S. G. Longinescu, *Legile vechi românești și izvoarele lor*, Bd I *Pravila Moldovei din vremea lui Vasile Lupu, însoțită cu izvoarele sale* (S. G. L., Alte rumanische Gesetzbücher und deren Quellen, I. Das Rechtsbuch der Moldau aus der Regierungszeit des Vasile Lupu, samt Quellen), Bukarest, 1912: Einleitung N. Iorga, *Ist Rom*, Bd VI, S. 136. Gh. Cronț, *Dreptul bizantin în Țările române. Pravila Moldovei din 1646* (Gh. Cr., Das byzantinische Recht in den rumanischen Ländern. Das Rechtsbuch der Moldau aus dem Jahre 1646), „Studiu“, 11 (1958), 36.

<sup>5</sup> Vgl. *Carte Rom. În. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom*, Bd VI, S. 11—12.

<sup>6</sup> *Indreptarea Legii* . . . Tirgoviste, väleat 7160, a lui Christos 1652.

<sup>7</sup> Și am făcut alegere deîn multe și bogate pravile, trimeșind, pân și la împărăteasca cetate . . . la patriarh. . . pân ce am aflat la cinstitul nostru fiu suflետesc Gheorghe Caridi de la Triki, carele a fost vtorii vistier, scrisă cu mina judecata toată arhieriască și pe lingă dînsa și împărătească“ Siehe *Indreptarea Legii*, 1652 *Adun. Izv. Vechiului Drept Rom*, Bd VII, Bukarest, 1962, S. 44.

<sup>8</sup> *Ebenda*, S. 34.

<sup>9</sup> *Ebenda*. Vorrede des Panoniens Danil Ignatios Petritzis ist der Verfasser einer gereimten Bearbeitung des byzantinischen Volksepos „Basilios Digenis Akritas“, siehe V. Grecu *Stavrinos, eine gar schone Erzählung über Michael den Wojewoden Ein venezianisches Volksbuch*. Berliner Byzantinische Arbeiten, III (1960), S. 197. Über Pantelimon Ligaridis und Ignatios Petritzis ausführlich V. Papacostea, *Originile învățămîntului superior în Țara Românească* (Anfänge des Hochschulunterrichts in der Walachei), „Studiu“, 14 (1961), 1145—1163.

<sup>10</sup> „am scos aceste pravile și le-am talmăcit den scrisoare grecească pre limbă românească, ca să poată înțelegе toți“. Siehe *Carte Rom. În. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom*, VI, S. 38.

uber „griechische und lateinische Bücher“ die Rede ist und da Eustratios mitteilt, daß er nur aus dem Griechischen ins Rumanische übersetzt hat, hat man angenommen, daß jemand anderer aus jenen „griechischen und lateinischen Büchern“ im Neugriechischen die Handschrift vorbereitet hat, welche sodann Eustratios übersetzte. Man nimmt im allgemeinen an, daß dieser andere Meletios Syrigos gewesen ist, der sich bekanntlich während der Regierung Vasile Lupus in Jassy aufhalten hat.

Der Patriarch von Jerusalem Dositheos veröffentlichte im Jahre 1660 zu Bukarest die Schrift: Τοῦ μακαρίτου Συρίγου, διδασκάλου τε καὶ πρωτοσυγγέλου τῆς Κωνσταντινουπόλεως Μεγάλης Ἐκκλησίας κατὰ τῶν καλβίνων κεφαλαίων καὶ ἐρωτήσεων Κυρίλλου τοῦ Λουκάρεως ἀντιβήρσης. Καὶ Δοσιθέου πατριάρχου Ἱεροσολύμων ἐγχειρίδιον κατὰ τῆς καλβινικῆς φρενοβλαθείας. (Die von dem verstorbenen Lehrer und Protosynkellos der großen Kirche von Konstantinopel Syrigos geschriebene Widerlegung der Lehren Kalvins und der Fragestellungen Kyrills Lukaris. Und das Handbuehlein des Patriarchen von Jerusalem Dositheos gegen die Irrlehre Kalvins). In dem von Dositheos geschriebenen Vorworte<sup>11</sup> wird uns aus dem Leben des Syrigos unter anderem auch mitgeteilt: Μετάφρασε δὲ καὶ τὴν ἐρμηνείαν τοῦ Ὁριγένους τῆς πρὸς Ῥωμαίους ἐπιστολῆς ἀπὸ τῆς Λατινίδος εἰς τὴν Ἑλληνίδα καὶ τοῦ γε Ἰωάννου Καντακουζηνοῦ Ῥωμαίων αὐτοκράτορος τὸ κατὰ τοῦ ἔθνικοῦ καὶ τὰ Ἰουστινοῦτα Ἰουστινιανοῦ καὶ τὴν νομικὴν ἐπιτομὴν Λεόντος καὶ Κωνσταντίνου τῶν βασιλείων ἀπὸ τῆς Ἑλληνικῆς γλώττης μετένεγκεν εἰς πεζὴν φράσιν, προτροπῇ τοῦ Βασιλείου Βοεβόδα. (Er hat aber auch aus dem Lateinischen Origens Kommentar zur Epistel an die Römer ins Griechische übersetzt, wie auch die Schrift des byzantinischen Kaisers Johannes Kantakuzenos gegen das Hicidentum und Justinians Instituten und die Gesetzesesepitome der Kaiser Leon und Konstantinos aus der altgriechischen Sprache in die Volkssprache übertragen, auf Veranlassung des Wojewoden Basilos). Auf Grund dieser Stelle hat C. Erbiceanu<sup>12</sup> die Ansicht geäußert, daß der Wojewode Vasile Lupu dem Meletios Syrigos aufgetragen hat, sein Rechtslehrbuch, welches ursprünglich in der griechischen Reinsprache geschrieben worden war, in die Volkssprache zu übertragen, und woraus Eustratios es ins Rumanische übertrug. Diese Ansicht Erbiceanus wurde in Umlauf gesetzt und im allgemeinen als wohlbegründet angenommen<sup>13</sup>. Doch aus der aus Dositheos von Erbiceanu angeführten Stelle, kann man nur die Schlußfolgerung ziehen, daß Meletios Syrigos auf Veranlassung des Wojewoden Vasile Lupu die aufgezahlten Schriften aus dem Lateinischen und aus der griechischen Reinsprache in die neugriechische Volkssprache übersetzt hat; und es wäre gar schwer zu bestimmen, welche von diesen Schriften als

<sup>11</sup> Abgedruckt auch in E. Legrand, *Bibliographie hellénique, 17<sup>e</sup> siècle* II, S. 470—472; Zusammenfassung bei D. Russo, *Studi istorice greco-române*. I, S. 238—239, Bukarest, 1939.

<sup>12</sup> C. Erbiceanu, *Cronica greci carii au scris despre români în epoca fanariotă* (Griechische Chronisten, welche in der Phanariotenzeit über Rumanen geschrieben haben) Bukarest, 1888, S. XI.

<sup>13</sup> Gh. Cronț in „*Studii*“ XI (1958), 39—40. Auch *Carte Rom. Inv. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom*, VI, S. 12.

das rumänische Rechtslehrbuch vom Jahre 1646 zu betrachten wäre. Man konnte gar nicht behaupten, daß der aus dem Lateinischen von Syrigos übersetzte Kommentar zu der Epistel des Heiligen Apostels Paul, oder die aus dem Griechischen übersetzte Schrift des Kaisers Johannes Kantakuzenos VI. (1347—1354) gegen den Mahomedanismus als Quellen zu jenem Rechtslehrbuch haben verwendet werden können. Das konnte man vielleicht von den Instituten Justinians und der Nomike Epitome der Kaiser Leon und Konstantin sagen, obwohl man zugeben durfte, daß man nicht genau wissen kann, ob die Ekloge Leons III. (717—741), welche auch unter dem Namen seines Nachfolgers Konstantin V. promulgiert wurde, oder die sogenannte Synopsis Maior, welche eine Zusammenfassung der kaiserlichen Rechtsbücher (Basilika) Leons VI. darstellt, dessen Nachfolger aber Konstantin VII. zur Zeit ihrer Promulgation noch nicht geboren war, oder auch eine andere kurze Zusammenfassung von byzantinischen Gesetzen, denn derlei Zusammenfassungen gibt es ihrer viele.

In dem rumanischen Rechtslehrbuch vom Jahre 1646 führt man einen „Farinasku“ an<sup>14</sup>. Der bekannte italienische Rechtsgelehrte Prospero Farinacci (1554—1618) und sein vielbändiges Werk „Praxis et Theoricae criminalis“ hat, sei es unmittelbar oder wahrscheinlicher mittelbar, sichtlich als ausgiebige Quelle bei der Abfassung des Rechtslehrbuches vom Jahre 1646 gedient<sup>15</sup>. Und es ist leicht möglich, daß Meletios Syrigos oder jemand anderer, die aus Farinacci in dem rumanischen Rechtslehrbuch übernommenen Paragraphen in der griechischen Volkssprache formuliert hat. Ebenso ist es nicht ausgeschlossen, daß man unter den gesuchten Büchern und Handschriften ein in der volkstümlichen griechischen Sprache aus Griechisch und Lateinisch, folglich auch aus dem Werke Farinaccis, von Gelehrten und Philosophen verfaßten Werken zusammengesetztes Buch ausfindig gemacht hat, so daß der Logothet Eustratios es ohne Vermittler, weder Meletios Syrigos noch einem anderen, unmittelbar ins Rumanische hat übersetzen können. Diese Ansicht wurde am besten auch der Aussage im Titel des rumanischen Rechtslehrbuches, daß es „aus der griechischen Sprache in die rumanische übersetzt worden ist“, entsprechen und auch dem, was Eustratios in seiner Vorrede an die Leser aussagt: „habe ich doch diese Gesetzesparagraphen aus einer griechischen Handschrift in die rumanische Sprache übersetzt“<sup>16</sup>. Tatsächlich kommen auch in der Bibliothek der Akademie zwei griechische Handschriften vor, und zwar Nr. 532 und 588, S. 227—342, worin die Formulierung einer Anzahl von Paragraphen vielmehr der Formulierung derselben Paragraphen aus dem rumanischen Rechtslehrbuch entspricht, als der Formulierung derselben Paragraphen in Farinaccis Werk<sup>17</sup>.

Allenfalls kann die Meinung, die sich auf die Stelle begründet, welche in der Biographie des Meletios Syrigos angeführt ist, die der Jerusalemer

<sup>14</sup> *Carte Rom. Inv. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom.*, VI, S. 178, 8.

<sup>15</sup> *Ebenda*, S. 18—19.

<sup>16</sup> *Ebenda*, S. 38; und oben Anm. 10.

<sup>17</sup> *Carte Rom. Inv. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom.*, VI, S. 19, Anm. 1. Über Eustratios siehe auch „*Codrul Cosminului*“, IX (1935), S. 200

Patriarch Dositheos 40 Jahre später schrieb, nur als Hypothese gelten und zwar als minder begründete Hypothese im Vergleich zu der aus dem Wortlaute des rumänischen Rechtslehrbuches vom Jahre 1646 abgeleitete Hypothese, daß es Logothet Eustratios ohne Vermittlung aus dem Griechischen übersetzt hat.

## DER NOMOS GEORGIKOS UND DAS RUMÄNISCH RECHTSLEHRBUCH

Eines der wichtigsten byzantinischen Gesetzeswerke ist der sogenannte Nomos Georgikos, worüber viel geschrieben und verschiedene Meinungen geäußert wurden<sup>18</sup>. Da das rumänische Rechtslehrbuch vom Jahre 1646 in den ersten 94 Paragraphen eine neue Variante dieses bedeutenden byzantinischen Ackerbaugesetzes bietet, will ich glauben, daß doch ein kleiner Beitrag zur Klärung der von dem Nomos Georgikos hervorgerufenen Fragen beige-steuert wird, indem gezeigt wird, wie sich diese Variante zu den anderen verhält.

In der Inhaltsangabe erscheinen diese 94 Paragraphen unter dem Titel: „Kaiserliche Gesetzartikel ausgewählt aus der Buchrolle des Kaisers Justinian betreffend verschiedenenartigen Rechtshandel mit der entsprechenden Beantwortung...“<sup>19</sup>.

Aus der Buchrolle ἐκ τοῦ βιβλίου oder ἐκ τῆς βίβλου wurde die Meinung derjenigen Gelehrten bestätigt werden, welche den Nomos Georgikos als eine Auswahl aus einem Gesetzeswerke Justinians II. Rhinotmetos (685—695 und 698—705) betrachten wollen, denn wenn es sich um den großen Gesetzgeber Justinian I. (527—565) gehandelt hätte, würde man „aus den Buchrollen“ ἐκ τῶν βιβλίων oder βιβλων erwarten.

Doch in dem Inhalte selbst des rumänischen Rechtslehrbuches erscheinen dieselben Paragraphen, ohne den Namen Justinians anzuführen, unter dem folgenden Titel: „Gesetzartikel, zusammengestellt, ausgewählt und geschöpft für alle Grundbodenbearbeiter, nämlich für Bauern, für Winzer, für Lohnknechte und für Hirten, indem es allen zusammen den Rechtspruch und die Strafe zeigt, die einem jeden seiner Tat gemäß zuteil wird, welche ungerecht handeln werden“<sup>20</sup>. Diese Paragraphen sind in folgende elf Kapitel eingeteilt: 1. „Über die Bauern“ mit zwei Unterkapiteln: „über die, welche die Ernte teilen werden, wenn sie gemeinschaftlich<sup>21</sup> gesät haben“ und „Über die, welche gemeinschaftlich saen, wie es sich ihnen ziemt, die Ernte zu teilen“ (§§ 1—26); 2. „Über

<sup>18</sup> G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. München, 1963<sup>3</sup> (1952<sup>2</sup>, 74 Anm. 4).

<sup>19</sup> „Pravile împărătești alese din svitocul împăratului Iustinian pentru multe fealuri de giudeațe cu tot răspunsul lor...“, *Carte Rom. Inv. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom*, VI, S. 39.

<sup>20</sup> „Pravile tocmite, alese și scoase pentru toți lucrătorii pământului, anume: pentru plugari, pentru lucrătorii vultur, pentru nămiți și pentru păstori, arătând împreună tuturor giudețul și cercetarea ce li să va da fiecăruia după deala sa, carii vor înbla cu nidreptate“. *Ebenda*, S. 54.

<sup>21</sup> In dem der eine Teil mit Grund und Boden und der andere mit Samen und Arbeitskraft beisteuert.

den Diebstahl" (§§ 27—39); 3. „Über die Hirten, nämlich über die, welche Viehherden weiden" (§§ 40—46); 4. „Über den Schaden, welchen die Haustiere anrichten" (§§ 47—54); 5. „Über die Schaden, welche auf dem Ackerfelde angerichtet werden (§§ 55—57); 6. „Über das Töten der Haustiere" mit dem Untertitel „Über das Ringen zwischen den Haustieren und ihre Verletzung (§§ 58—68); 7. „Gesetzartikel über die Obstbäume" (§§ 69—75); 8. „Gesetzartikel über Feuerbrünste und allerlei Brandfälle" (§§ 76—80); 9. „Gesetzartikel über Lohnknechte (§§ 81—85); 10. „Über die welche bauen oder Obstbäume einpflanzen auf dem Grundboden eines anderen" (§§ 86—90); 11. „Gesetzartikel über Mühlen" (§§ 91—94)<sup>22</sup>.

Die Variante des Nomos Georgikos in dem rumänischen Rechtslehrbuch vom Jahre 1646 ist der in dem Anhang zum Hexabiblos genannten Rechtsbuch des Konstantin Harmenopulos vorkommenden Variante am ähnlichsten<sup>23</sup>, worin uns beinahe dieselben Paragraphen etwa in derselben Ordnung und Gruppierung begegnen. Wenn auch die Ähnlichkeiten zwischen diesen zwei Varianten sehr bedeutend sind, so fehlt es doch nicht an Unterschieden. Während in der rumänischen Variante die Paragraphen fortlaufend von § 1—§ 94 aufgezählt werden, erfahren sie in der Variante Harmenopulos eine für jedes Kapitel gesonderte Aufzählung. Sodann weist die Variante Harmenopulos nur zehn Kapitel auf, während die rumänische elf umfaßt. Das elfte Kapitel „Gesetzartikel über Mühlen" wird in der Variante Harmenopulos vermißt, doch nur der Titel des betreffenden Kapitels, denn die diesbezüglichen Paragraphen 91—94 werden im X. Kapitel als § 6—9 untergebracht<sup>24</sup>. Auch in der rumänischen Variante werden die Paragraphen I 1 und VII 5 der Variante Harmenopulos in je zwei Paragraphen, und zwar § 1 und 2, und 73 und 74 zerlegt<sup>25</sup>. Im Vergleiche zu der rumänischen Variante ist die Variante Harmenopulos reichhaltiger, indem sie elf Paragraphen, und zwar die sechs aus dem Προόμιον und §§ V 3, VI 4, VIII 6 und X 10 und 11 mehr enthält; ebenfalls weist auch die rumänische Variante im Vergleiche zu der ursprünglichen Variante<sup>26</sup> des Nomos Georgikos mehrere Paragraphen auf, und zwar, die §§ 18, 48, 62, 73—75, 87, 88 und 90, welche in der ursprünglichen Variante fehlen<sup>27</sup>. Doch auch

<sup>22</sup> „1 Pentru plugari" und „Pentru ceia ce vor împărți roada ce vor fi sămănat în parte" und „Pentru ceia ce sămăna în parte, cum li se cade să împartă" 2 „Pentru furtuşagul". 3 „Pentru păstori ce să dzice vâcaru și boaru ce pasc cirezii". 4. „Pentru paguba ce fac dobitoacele" 5 „Pentru pagube ce să vor face în țarină". 6 „Pentru uciderea dobitoacelor" und „Pentru luptarea a dobitoace și vătămarea lor" 7 „Pravilă pentru pomi". 8 „Pravilă pentru arsuri și toate fealurile de pojar" 9 „Pravilă pentru nămiți". 10 „Pentru ceia ce vor zidi sau vor răsădi pre locul altuia" 11. „Pravilă pentru mori". Siehe *Carte Rom Inv Adun Izv Vechiului Drept Rom*, VI, S 54—65

<sup>23</sup> G E Heimbach, *Constantini Harmenopuli Manuale legum sive Hexabiblos cum appendicibus et legibus agrariis*. Lipsiae, 1851, S 828—851

<sup>24</sup> Siehe *Carte Rom Inv. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom*, VI, und vgl. S 64—65 mit S. 213—214

<sup>25</sup> Siehe *ebenda* und vgl. S 54 und 62 mit S. 199 und 211.

<sup>26</sup> W Ashburner, *The Farmers Law*, „Journal of hellenic studies", 30 (1910), 85—108.

<sup>27</sup> Vgl *Carte Rom. Inv. Adun. Izv. Vechiului Drept Rom.*, S. 202, Anm. 1; 206 Anm. 4; 209 Anm. 2; 211 Anm. 1 und 2; 213 Anm. 2—4.

diese ursprüngliche Variante, welche die geringste Zahl von Paragraphen aufweist, enthält einen letzten Paragraphen:

Ἐάν τις ἐγκλείσῃ χοῖρον ἢ κύνα καὶ διαφθείρῃ ἐν διπλῇ ποσότητι ἀποδώσει, welcher sowohl in der Variante Harmenopulos, als auch in der rumanischen nicht vorkommt<sup>28</sup>.

Wenn man somit aus den Worten „aus der Buchrolle des Kaisers Justinian“ schließen konnte, daß Justinian II. gemeint ist, haben nicht nur die formellen, sondern auch die zuweilen vorkommenden Sinnunterschiede, welche uns in den verschiedenen Varianten des Nomos Georgikos begegnen den Anschein, doch den Gelehrten Recht einzuräumen<sup>29</sup>, die den Nomos Georgikos als kein offizielles Gesetzbuch betrachten und zur Ansicht neigen, daß er vielmehr Gewohnheitsrecht darstellt und mit der Zeit vielfach Umarbeitungen und Änderungen erfahren hat.

<sup>28</sup> Vgl. *ebenda*, S. 214, 54 und Anm. 1

<sup>29</sup> „Der sog νόμος γεωργικός ist eine vermuthlich private, in der Überlieferung, wie andere ähnliche Kompilationen zur Stärkung ihrer Autorität, mitunter dem großen Gesetzgeber Justinian I. zugeschriebene Aufzeichnung, der in einem freien Bauerndorfe geltenden Rechtsgewohnheiten; seine Zusammenstellung beweist ein angeblich stattgefundenes Verschwinden des freien Bauernstandes wie etwa die Zusammenfassung der Kriegerartikel im sog. νόμος στρατιωτικός ein Nichtvorhandensein der Soldaten“. Fr Dolger, *Die Frage des Grundeigentums in Byzanz*, „Bulletin of the International Committee of Historical Sciences“, 5 (1933), 9–10; sodann Ders., *Ist der Nomos Georgikos ein Gesetz des Kaisers Justinian II.* ? In *Festschrift L. Wenger II*, München (1945), 18–48; und Harmenopulos und der Nomos Georgikos in Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου ἐπὶ τῇ ἑξακοσιετηρίδι τῆς Ἐξαβίβλου αὐτοῦ (1345–1945). Thessalonike (1952), S. 151–152; wie auch die zu dem ersten Aufsätze angeführte Literatur in Fr. Dolger, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*. Ettal (1953), S. 229–231.

## QUELQUES PRÉCISIONS AU SUJET DE LA TRADUCTION DU DRAME *L'OLYMPIADE* DE METASTASIO, FAITE PAR RHIGAS VELESTINLIS

par NESTOR CAMARIANO

Le chercheur grec L. Vranoussis connu dans notre pays, surtout par son œuvre, d'une grande érudition au sujet du révolutionnaire Rhigas Velestinlis (Athènes, 1954)<sup>1</sup>, a publié dernièrement dans la revue *Θέατρο* (Théâtre), I (1962), fasc. 5, p. 25—29, un article sous le titre 'Ο Ρήγας και τὸ θέατρο. Ἡ μετάφρασις τῶν „Ὀλυμπίων” τοῦ Μεταστασίου (*Rhigas et le théâtre. Traduction de l'Olympiade de Metastasio*).

Avant d'étudier la traduction de Rhigas, Vranoussis montre combien grande était la sympathie dont jouissait le dramaturge italien auprès des Grecs et rappelle quelques-unes des traductions des œuvres de Pietro Metastasio, traduites et publiées vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en 1794 et en 1796. Vranoussis affirme, qu'en 1796, dans la typographie des frères Markides Puliu, a également paru la tragédie héroïque *Philotas* de Lessing, bien qu'il ne soit mentionné sur la page de titre que la typographie sans l'année d'impression. Nous ne connaissons pas les motifs qui ont déterminé le chercheur grec à affirmer sans hésitations, que la tragédie de Lessing ait été imprimée en 1796. Nous avons montré<sup>2</sup>, il y a quelque temps, que la traduction grecque de la tragédie *Philotas* doit avoir été publiée avant le 9 juillet 1790 et nous sommes arrivés à cette conclusion parce que sur l'un des exemplaires qui se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, on trouve écrit sur le verso de la page de titre Κτῆμα Γεωργίου Σταύρου 1790 Ἰουλ. 9.

<sup>1</sup> Voir notre analyse critique dans la revue « Studii » (Études), n<sup>o</sup> 5, 1960, p. 282—284

<sup>2</sup> Nestor Camariano, *Erast al lui Salomon Gessner în literatura greacă și română*. (L'Eraste de Salomon Gessner dans la littérature grecque et roumaine), Bucarest, 1941, p. 65.

(Propriété de Georges Stavrou<sup>3</sup>, 1790, juillet 9). La signature est claire, facilement lisible et les chiffres sont assez bien écrits pour que cette date ne puisse pas être mise en doute. Nous possédons donc, une preuve incontestable que la traduction a vu la lumière, très certainement, avant juillet 1790 et non en 1796 ou en «18...», comme il en est fait mention dans le catalogue de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Jusqu'à l'établissement d'une date plus précise, nous croyons que, dans le dernier volume de la *Bibliographie hellénique* que l'Académie d'Athènes prépare, la traduction de Lessing, doit être attribuée à l'année 1790; cette bibliographie comprendra la dernière décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle complétant de cette façon l'œuvre monumentale que représente la *Bibliographie hellénique* d'Emile Legrand.

Vranoussis, dans son article, fait une identification très précieuse en montrant qu'une pièce écrite en langue grecque faisant partie des miscellanées du manuscrit grec 90 de la Bibliothèque de la République Socialiste de Roumanie et qui est signalée par Constantin Litzica dans son catalogue<sup>4</sup> comme étant anonyme, est justement ce drame de Metastasio, *l'Olympiade*, traduit et publié par Rhigas Veletinlis. De son œil scrutateur, Vranoussis a découvert le drame de Metastasio à l'aide d'un seul vers reproduit par Litzica dans son catalogue et, en 1954<sup>5</sup>, a émis l'opinion que le drame anonyme du manuscrit 90 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie doit être *l'Olympiade* traduite par Rhigas Veletinlis. En 1958 et en 1960, Vranoussis, à l'occasion de ses voyages d'études à Bucarest, a eu la possibilité d'étudier de plus près le contenu de ces manuscrits et de constater avec satisfaction, qu'il avait, en effet, devant lui, une copie de la traduction de Rhigas. Vranoussis annonce les résultats de ses recherches dans un article récemment publié, dans lequel il s'occupe amplement de cette copie de la traduction de Rhigas, demeurée inconnue aux chercheurs et mise ainsi, pour la première fois, en circulation. Il énonce aussi certaines conclusions intéressantes, mais selon notre avis discutables.

Le manuscrit grec 90, comprend deux œuvres qui sont :

1) Αικατερίνα β', ήτοι 'Ιστορία συνοπτική του ρωσικού βασιλείου ... μεταφρασθείσα εκ τής γερμανικής εις την άπλην των Γραικών διάλεκτον. Έν έτει

<sup>3</sup> Nous ne savons pas qui est ce Georges Stavrou. En tout cas il ne peut pas être le célèbre commerçant Georges Stavrou de Vienne, étant donné que celui-ci, d'après l'affirmation du professeur S. Kugheas, était né le 2 janvier 1788 et se trouvant au début de 1804, à Vienne, avec son père, voir Τò 'Ηπειρωτικόν άρχείον Σταύρου 'Ιωάννου (*L'Archive épirote de Stavros Jean*), dans 'Ηπειρωτικά χρονικά (*Chroniques épirotes*), XIV (1939), p. 29. Il est certain qu'il s'agit d'un autre Stavrou. Le nom de Stavrou peut être rencontré souvent dans les documents du temps. Ainsi dans un registre de causes appartenant à la métropole de Bucarest, nous trouvons à la date du 24 novembre 1791 un certain Anastase de Ianina, (Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, ms. roum. 640 f. 41). Nous rencontrons à Jassy un serdar Stavrou (commandant de la cavalerie) qui achète un lot de terrain le 1 janvier 1793 appartenant au monastère Frumoasa (Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, paquet V, doc. 124). Il est possible que ce soit l'un de ces Stavrou ou bien un autre qui soit le possesseur du drame de Lessing.

<sup>4</sup> Constantin Litzica, *Catalogul manuscriselor grecești* (Catalogue des manuscrits grecs), Bucarest, 1909, p. 377—378, ms. 654 (90).

<sup>5</sup> L. Vranoussis, Πήγας (*Rhigas*), Athènes (1954), p. 297—298.



1787 (*Catherine II, c'est-à-dire la courte histoire de l'empire russe... traduite de l'allemand en langue grecque populaire des Grecs. En l'année 1787*)<sup>6</sup>.

2) Le drame de Metastasio *l'Olympiade*. A la fin de la première œuvre nous lisons la note : ἐγράφη τὸ παρὸν παρὰ Δημητρίου τοῦ Στούρτζα εἰς τοὺς 1788, Ἰαν. 12 (L'œuvre présente a été écrite par Démètre Sturza en 1788, janvier 12). Au bas de cette note se trouve une signature, un paraphe, que Vranoussis n'a pas réussi à lire. Il nous dit : « Dans l'enchevêtrement de ce paraphe quelqu'un pourrait distinguer — ou croire distinguer — le nom de Démètre Sturza, mais en tout cas il lui restera en trop, des lettres et des groupes de lettres qui n'entrent pas dans ces deux mots (un groupe „stan” ou „pan” et une terminaison -os, que je distingue donnent la possibilité à plusieurs suppositions, à moins que ce Sturza ait eu rang de „ban” ou de „mare ban” à la cour du hospodar de Valachie ».

Le chercheur grec arrive à la conclusion suivante : « La main qui en 1788 a écrit le manuscrit en entier, copiant dans le même manuscrit deux œuvres sans liaison entre elles, est la main d'un seul copiste qui ne paraît pas avoir été la même personne que le traducteur des œuvres. » (p. 28). Vranoussis déclare aussi, catégoriquement : « Il n'y a pas de doute que le drame anonyme et sans titre qui est compris dans le manuscrit de 1788 soit *l'Olympiade* de Metastasio, traduite en grec et imprimée par Rhigas en 1797. Le texte, à part quelques petites et insignifiantes différences (dues peut-être au copiste), est pareil au texte de l'édition de Rhigas » (p. 27).

Et maintenant, après avoir succinctement rappelé les constatations du chercheur grec, voyons si elle peuvent être ou non admises. Nous devons ajouter d'abord, que nous avons déchiffré, selon toute probabilité, le paraphe dont il a été question plus haut. Il se compose de deux mots, le premier étant Βασιλειος et le second pouvant être lu avec quelque effort Δαραπάνος, il s'agirait donc d'un certain Vasile Dărăbanul. Le déchiffrement de ce paraphe nous aide à tirer d'autres conclusions, différentes de celles de Vranoussis. Le paraphe est écrit probablement de la même main, et sûrement de la même encre que la *Courte histoire de l'empire russe*. Nous croyons, en tenant compte de ce paraphe, pouvoir

<sup>6</sup> Constantin Litzica et L. Vranoussis qui décrivent ce manuscrit de miscellanées, mentionnent qu'au début du manuscrit se trouve une *Courte histoire de la Russie*, mais ne mentionnent pas qu'il ne s'agit pas d'une œuvre originale, mais de la copie d'une publication parue en 1787 avec exactement le même titre reproduit dans le manuscrit. Le lieu d'impression et la typographie ne sont pas mentionnés. Le bibliographe A. Papadopoulos-Vretos affirme que cette histoire a été imprimée à Vienne par Polizois Lambanitziotis, voir *Νεοελληνική φιλολογία* (Littérature néo-grecque), Athènes, 1857, vol. II, p. 82. Nous rappelons que ce livre a eu une large circulation. Nous avons en notre possession une copie en langue grecque et deux traductions du grec en langue moldave, toutes les deux de 1788, se trouvent à la Bibliothèque de la République Socialiste de Roumanie (manuscrits roumains 3 102 et 3 165) Le premier manuscrit, avant d'entrer dans le dépôt de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a été étudié par N. Iorga qui reproduit la préface du traducteur moldave, Inochentie, supérieur du monastère de Pângărați. Celui-ci dit qu'il a traduit cette œuvre pour l'offrir au Métropolite de Moldavie, Léon, qui l'avait nommé supérieur du susdit monastère, voir N. Iorga, *Cărți și scriitori români din veacurile XVII—XIX* (Livres et écrivains roumains du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle), dans *Analele Academiei Române* (Annales de l'Académie Roumaine), mém. sect. lit., II<sup>e</sup> série, tome XXIX (1906), p. 179—181.

émettre une nouvelle supposition relative à la copie du texte de la première œuvre du manuscrit, mais non en ce qui concerne la traduction de Rhigas. Selon notre avis, Vasile Dărăbanul a copié un texte de D. Sturza qui a été écrit le 12 janvier 1788 et il a ajouté sa signature pour indiquer quel avait été le copiste ; autrement, nous ne saurions pas quelle explication pourrait être donnée à la signature qui se trouve à la fin de l'œuvre. Vasile Dărăbanul n'a copié cependant, que le premier texte du manuscrit et non le second, et nous ne savons pas quand il a copié ce texte ; en tout cas après la date mentionnée plus haut.

D'après notre avis, la note de D. Sturza ne se rapporte qu'à la première œuvre « ἔγγραφή τὸ παρόν » (l'œuvre présente a été écrite), et non à la traduction de Rhigas, ce qui est un motif sérieux pour ne pas admettre que la seconde œuvre, c'est-à-dire, la traduction de Rhigas, ait aussi été écrite en 1788. Mais nous avons encore d'autres arguments qui renforcent notre avis. Dans le manuscrit 90 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie se trouvent deux textes, indépendants l'un de l'autre. On peut constater, après un examen plus attentif, que le papier utilisé pour les deux œuvres est différent, et que les feuilles blanches 51—56 sont de la première œuvre, tandis que la feuille blanche 57 appartient à la seconde. Ensuite la numération des pages, différente pour chaque œuvre, est un indice dénotant que les deux œuvres n'ont pas été copiées à la même époque et l'une à la suite de l'autre. Quoique l'écriture des deux œuvres soit très ressemblante et nous permettrait d'affirmer qu'elle provient de la même main, nous devons remarquer que le premier texte est écrit d'une façon plus soignée et plus calligraphiée que le second, ce qui nous fait croire malgré la ressemblance de l'écriture, qu'il s'agit de deux copistes et non d'un seul. Le caractère graphique des copistes nous trompe souvent quant à nos conclusions et c'est pour cela que nous n'avons retenu que l'aspect général des deux textes qui est un indice suffisamment convaincant. En affirmant que le manuscrit n'a été écrit que par une seule main, Vranoussis fait cependant une parenthèse pour rappeler combien peu sûres peuvent être quelquefois les conclusions des chercheurs et il ajoute que si la note de Démètre Sturza avait manqué, la science paléographique des spécialistes aurait été soumise à une rude épreuve. « Peut-être que nous tous, dit Vranoussis, nous aurions cédé à la tentation de déclarer avoir trouvé l'autographe de l'œuvre imprimée par Rhigas » (p. 28).

Enfin, la reliure extérieure du manuscrit est encore un argument que nous devons joindre à ceux présentés plus haut. En regardant cette reliure nous voyons qu'elle n'est pas de l'époque, mais qu'elle est moderne. La Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, possédant deux manuscrits de même format, les a tranquillement reliés ensemble, mettant même sur le dos de la reliure le mot : Académie. Ainsi, ces deux textes, par un simple hasard et grâce à une reliure, se sont trouvés mis à côté l'un de l'autre sans avoir aucune liaison entre eux.

Donc, ayant en vue ce qui a été dit plus haut, nous ne croyons pas que l'affirmation de Vranoussis selon laquelle la traduction de Rhigas aurait été prête en 1788 et « copiée dans les cahiers des jeunes gens de

Bucarest qui faisaient de la littérature », puisse être valable. D'après nous, il s'agit d'une copie de la traduction de Rhigas — faite plus tard — et plus précisément après l'édition de 1796. Entre la copie du manuscrit 90 et l'exemplaire imprimé il n'existe aucune différence importante, chose constatée d'ailleurs par Vranoussis lui-même, qui ajoute, que « l'écriture soignée et propre montre qu'il s'agit de la copie d'un texte définitif » (p. 27) et nous croyons que ce texte est le texte même du livre imprimé. Certaines notes manquent dans le manuscrit, omises probablement par le copiste qui n'a même pas eu la patience de transcrire les derniers vers qui achèvent le drame.

Si la traduction du drame de Metastasio avait été réellement achevée en 1788, pourquoi Rhigas ne l'aurait-il pas imprimée en 1790 quand il est allé à Vienne et a imprimé *L'école des amants délicats* et sa *Physique*? Ou pourquoi n'a-t-il pas annoncé qu'il l'avait traduit? Serait-ce des motifs pécuniaires? Nous croyons que ce n'est pas le cas. Il n'a d'ailleurs pas fait appel aux abonnés ni même pour les deux autres œuvres imprimées à Vienne en 1790 et il ne demandait pas l'aide des abonnés pour *l'Esprit des Lois* de Montesquieu, mais annonçait seulement qu'il s'occupait de la traduction de cette œuvre et qu'elle serait bientôt sous impression.

Vranoussis, comme nous l'avons vu plus haut, affirme que la traduction de Rhigas a été copiée à Bucarest. Nous n'avons aucune preuve concrète qui justifie une telle affirmation. Nous croyons plutôt que cette copie a été faite en Moldavie, étant donné que, d'après les documents, les œuvres de Rhigas, ayant été envoyées en Moldavie en plusieurs exemplaires, ont circulé davantage à Jassy qu'à Bucarest. Mentionnons qu'une copie de la Constitution de Rhigas, conservée aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, a été aussi écrite en Moldavie<sup>7</sup>.

Le drame de Metastasio traduit par Rhigas a été publié pour la première fois en 1796 dans un volume ayant comme titre 'Ο Ἠθικός τρίπους (Le trépied moral). En dehors du drame de Metastasio, ce volume contient *La bergère des Alpes* de Marmontel, traduite aussi par Rhigas et *Le premier navigateur* de Gessner, traduit par Antonie Koronios, compagnon d'armes de Rhigas. On sait encore, au sujet du drame de Metastasio qu'une édition séparée a paru en 1820 à Moscou<sup>8</sup>, mais l'édition des traductions des œuvres de Marmontel de 1822 est demeurée inconnue aux bibliographes et aux historiens. Cette édition rare qui n'est pas mentionnée par Vranoussis porte le titre suivant : Ἡ βροσκοπούλα τῶν Ἀλπεων εἰς διπλὰς μορφάς. Ἠθικὸν διγῆγμα ἐκ τῶν τοῦ

<sup>7</sup> Il s'agit du manuscrit grec 928 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, décrit sommairement par Const. Litzica, sans avoir identifié l'œuvre de Rhigas, voir Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor grecești (Catalogue des manuscrits grecs)*, Bucarest, 1940, vol. II, p. 30 et Alexandre Ehan, *Sur la circulation manuscrite des écrits politiques de Rhigas en Moldavie* dans *Revue Roumaine d'Histoire*, I, (1962), n° 2, p. 487—497.

<sup>8</sup> Nestor Camariano, *Contributions à la Bibliographie des œuvres de Rhigas Velestintis*, dans « Balcama », I, (1938), p. 218 et 219.

κλεινοῦ Μαρμοντέλη ᾧ προσετέθη καὶ ἕτερον τοῦ αὐτοῦ συγγραφέως καλούμενον: Λαῦσος καὶ Λυδία. Ἀμφότερα ἐκ τοῦ γαλλικοῦ μεταλωτισθέντα. Ἐν Βιέννῃ τῆς Ἀουστρίας ἐκ τῶ τυπογραφείῳ τοῦ Δ. Δαβιδοβίχη, 1822 (La bergère des Alpes en deux versions. Conte moral du célèbre Marmontel, auquel a été ajouté un autre conte du même auteur, intitulé Lausus et Lydie. Tous les deux étant traduits du français. Vienne, Autriche, à la typographie de D. Davidovici, 1822) <sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Cette traduction est mentionnée par Franz Sartori dans son œuvre *Historisch-ethnographische Übersicht der wissenschaftlichen Kultur*, Vienne, 1830, p. 193.

## LA DENDROLATRIE CHEZ LES TURCS ET LES TATARES DE LA DOBROUDJA

par PAUL HENRI STAHL

Les Turcs et les Tatares musulmans, établis en vagues successives dans la Dobroudja, parmi les Roumains, depuis la conquête de Constantinople et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, connaissaient la dendrolatrie. Elle avait pénétré dans leur vie religieuse, dans leurs coutumes et leur art, seule ou associée à d'autres cultes archaïques. Au stade actuel des connaissances il nous est difficile de reconstituer complètement le visage qu'a pu avoir jadis le culte des arbres. Nous le connaissons par les quelques informations publiées et aussi par celles que nous avons pu encore recueillir dans les villages des Turcs et des Tatares de la Dobroudja.

Les forêts de tilleuls et de chênes qui couvraient le nord de la région, autour de Măcin, et celles qui la bordaient au sud, où s'y était développée une intéressante vie rustique de la population turque, étaient séparées par une vaste steppe brûlée par le soleil. Combien précieuses devaient être les sources d'eau pour une population qui le plus souvent cherche l'eau dans des fontaines, au fond des ravins, à de grandes profondeurs. Les chevaux ou les attelages de bœufs ramènent les outres d'eau à la surface à l'aide d'une corde longue de plusieurs dizaines de mètres. Et aussi combien précieuses devaient être les forêts où l'on trouvait des matériaux pour les constructions et les ustensiles, et, en cas de guerre ou d'invasion, un abri contre les dangers.

Construire une fontaine et honorer la forêt, selon la coutume des ancêtres devenait donc normal. On est souvent surpris de rencontrer dans la Dobroudja, parmi des maisons jadis construites en terre battue ou en briques séchées au soleil, des fontaines utilisant la pierre de taille, en assises régulières. Ces fontaines étaient pourvues presque toujours d'un abreuvoir pour les animaux des pâtres. Les arbres des alentours contras-

<sup>1</sup> Quelques fontaines ont été reproduites dans le volume *Arhitectura populară românească. Dobrogea* (Bucarest, 1957) publié par Florea Stănculescu, Adrian Gheorghiu, Paul Stahl et Paul Petrescu.

taient singulièrement avec la nudité des régions voisines<sup>1</sup>. Des fontaines, tarées la majeure partie de l'année, sont signalées par l'arbre protecteur. Les Turcs pratiquaient donc en Dobroudja la coutume qui partout, dans la Péninsule Balkanique, les a fait élever des fontaines en pierre gardées par des arbres.

L'arbre et la source d'eau étaient l'objet d'un véritable culte. La plus intéressante mosquée de la Dobroudja, celle de Babadag, construite au XV<sup>e</sup> siècle, est entourée de chênes. Une source captée amène depuis des siècles l'eau fraîche au centre de la ville, et en immédiate proximité de la mosquée. Plus au nord, à Nalbant, les Turcs honoraient les ruines d'un «téké», ancien skyte gardant des tombes de derviches. Une fontaine, une petite rivière et un grand arbre situé à côté, formaient un ensemble que les musulmans de la région vénéraient encore vers le commencement du XX<sup>e</sup> siècle. La source était considérée miraculeuse. En y buvant l'eau on guérissait. Le fidèle suspendait à une branche de l'arbre un morceau d'étoffe. La forêt toute entière était d'ailleurs tenue pour sainte, et personne ne devait y couper du bois<sup>2</sup>.

Le plus significatif exemple se trouve sur la vallée de la Batova, au sud de la Dobroudja. F. Kanitz, un des meilleurs connaisseurs des Balkans, signale le téké de la Batova, «couvent de derviches d'une telle étendue qu'il n'en existe sans doute pas de plus grand sur le sol européen, en dehors de Constantinople. Bien qu'absent de toutes nos cartes, il n'est pas moins un des sanctuaires les plus célèbres de la région musulmane dans les régions du Pont Euxin. Pour le connaître de plus près, j'acceptai l'invitation que me fit le cheik de passer la nuit sous son toit. Les maisonnettes des derviches se groupent autour du splendide turbé (mausolée) en pierre de taille, que le sultan Soliman éleva il y a plus de trois cents ans, en l'honneur d'un fameux héros de la foi, Hafous Khalil Baba. Sa cheminée gigantesque se dresse dans les airs en forme de minaret, et les proportions monumentales de sa porte inspirent au pèlerin turc, habitué aux entrées basses, un sentiment de respect dont chaque pas dans l'intérieur du sanctuaire, rempli de silence et de majesté, vient accroître la puissance. . . . Le tombeau recouvert de tapis, de Hafous Khalil Baba est entouré d'énormes cierges offerts par la foule des fidèles. Au plafond pendent des œufs d'autruche, apportés d'Orient par les pèlerins de la Mecque; dans les niches et à côté du sarcophage on voit le bâton, les souliers, le peigne et plusieurs ustensiles dont, aux dires du cheik, le saint se serait servi pendant la vie. . . . La grande vogue dont le téké jouit auprès des musulmans du Pont est attestée par les mille lambeaux de toutes les couleurs que les pèlerins ont détachés de leurs vêtements et fixés au bout d'un grand bâton à l'entrée du turbé. . . »<sup>3</sup>. Kanitz nous fait part de son impression que le téké serait situé sur la même place où les moines byzantins et les prêtres de Bacchus officiaient jadis.

Niculae Iorga rappelle l'arbre voisin du turbé : «L'arbre voisin est plein de fragments bigarrés, arrachés aux vêtements des pêcheurs qui

<sup>2</sup> Nous devons ces informations à l'ouvrage de V. Ursăchescu, *Monografia comunei Nalbant, județul Tulcea, Tulcea, 1910*.

<sup>3</sup> *La Bulgarie danubienne et le Balkan. Etudes de voyage (1860—1880)*; Paris, 1882 pp. 474—477.

viennent demander grâce au saint homme. L'offrande populaire de l'Antiquité revit dans ces coutumes»<sup>4</sup>.

I. D. Ștefănescu<sup>5</sup> précise l'origine et l'aspect de deux monuments trouvés au même endroit, sur la vallée de la Batova. Le premier, (fig. 1) ayant la forme d'un heptagone orienté nord-sud, abrite une cheminée monumentale : le monument comme la cheminée sont en pierre de taille.



Fig. 1. — Les ruines du monument situé près du téké sur la vallée de la Batova.

Le toit est ruiné, mais permet de supposer que la construction a dû être jadis recouverte par une coupole centrale et deux demi-calottes situées vers l'est et l'ouest, peut-être même par quatre héli-coupes. Les blocs de pierre bien taillés rappellent les procédés de construction les plus soignés de Byzance. Au nord, pour défendre l'entrée, on a construit ultérieurement, un vestibule, véritable nartex. A cinquante mètres de là, dans la direction de la mer, s'élève le deuxième édifice (fig. 2) un hexagone de pierre, couvert d'une calotte sphérique et précédé d'un vestibule rectangulaire. Les cadres des fenêtres, au nombre de trois, et les deux portes sont en marbre blanc et rouge, couronnées par des arcs d'ogive byzantins. A l'intérieur, on voit trois niches pratiquées dans les murs. Au centre, un cadre en marbre renferme un sarcophage rectangulaire, au couvercle héli-cylindrique et rehaussé. Le plafond est décoré en «kalem», peinture à la détrempe avec des fleurs bleues et rouges. Des guirlandes de fleurs peintes descendent sur les murs. Le monument est de plan central et de tradition byzantine, ayant un périmètre d'approximativement 20 mètres et une hauteur de 8 mètres (mesurée jusqu'à la clef de voûte de l'intérieur). La tradition d'une construction effectuée en 1446, mentionnée par le hodja, la même d'ailleurs que celle mentionnée par Kanitz, est considérée par I. D. Ștefănescu comme tardive. 1446 devrait être plutôt la date d'une restauration, ou la date à laquelle le monument revint aux musulmans.

<sup>4</sup> *Quelques notes sur la Scythie mineure*, dans «Mélanges Glotz»; Paris, 1932, p. 458.

<sup>5</sup> *A propos des armes de Valachie. L'arbre des sceaux et des bulles d'or*, Bucarest, 1957.

Les conclusions de I. D. Ștefănescu sont renforcées par d'autres faits. Il rappelle que le monument était vénéré également par les chrétiens et par les musulmans. Les premiers honoraient un « dikaios » Nicolae, enterré dans le sarcophage en vue duquel fut élevé le monument. Les musulmans affirmaient qu'ils s'agit d'un « turbé » renfermant les reliques d'un « marabout »<sup>6</sup>. Les pratiquants des deux confessions allumaient des cier-



Fig. 2. — Edifice en pierre situé près du téké sur la vallée de la Batova

ges, des deux côtés du sarcophage. Le prêtre et le hodja officiaient tour à tour. L'arbre de l'enceinte est fleuri de chiffons blancs, rouges, noués avec soin et comprenant des prières écrites ou des croix. Ils ont été accrochés par les chrétiens qui se signaient en les fixant, ou par les musulmans, en touchant de la main droite la poitrine, le front et la bouche.

Pour compléter l'image de la dendrolatrie, ajoutons encore un fait, important par sa persistance et sa fréquence. Dans les cimetières musulmans de la Dobroudja, à côté de la stèle ou de la pierre, jamais absentes, on plante des arbres sur les tombes principales, celles des hodjas surtout (fig. 3). Partout, en commençant par les cimetières perdus dans les champs, derniers vestiges des villages musulmans disparus, en passant par les cimetières de villes, du Sud au Nord de la région, on trouve des arbres plantés sur les tombes principales.

<sup>6</sup> Dans un rapport signé par Valeriu Tibeica, est signalée cette double tradition, musulmane et chrétienne (*Valea fără de iarnă și Coasta de Argint*, Bucarest, 1934, p. 21).



Les plus beaux des tissus musulmans de la Dobroudja, sont l'œuvre des Tatares. Les femmes et les jeunes filles tissent et décorent avec soin les habits, et surtout les mouchoirs. Portés par les hommes et les femmes, suspendus aux murs qui étaient littéralement couverts de tissus rappelant ainsi l'intérieur des tentes<sup>7</sup>, les mouchoirs sont richement ornés. Sont préférés les motifs végétaux parmi lesquels on identifie l'arbre de vie, dont

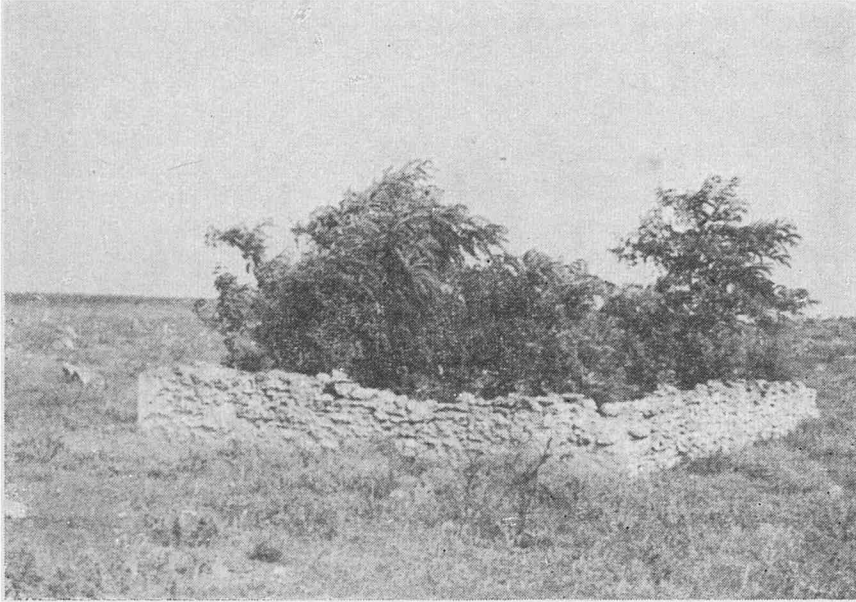


Fig. 3. — La tombe d'un hodja, gardée par des arbres, au milieu de la steppe de Dobroudja

l'aspect est celui du cyprès sudique, (fig. 4), confirmant l'origine orientale des tissus tatars. On reconnaît l'arbre de vie surmonté d'oiseaux dans le décor en plâtre des poêles aveugles à l'intérieur des maisons tatars.

La tradition des tissus rustiques d'origine orientale peut être d'ailleurs retrouvée aussi chez les Roumains. Les plus caractéristiques sont les « kilim » (nommés aussi « scoarțe ») travaillés par les femmes. Les kilim, dont la tradition remonte loin dans le passé, sont décorés parfois en Olténie avec des éléments orientaux. L'arbre de vie, entier ou fragmentaire, des oiseaux, des personnages habillés dans des costumes exotiques, rappellent le décor des kilims travaillés dans les centres de la Péninsule Balkanique, le décor aussi des tapis d'Asie Mineure, du Moyen Orient et les

<sup>7</sup> Paul Petrescu et Paul H. Stahl, *Întinările vieții sociale asupra arhitecturii populare din Dobrogea*; dans « Studii și cercetări de Istoria Artei », n° 1—2/1957, Bucarest.

<sup>8</sup> Voir *Arta populară în Republica Populară Română. Port, țesături, cusături* (Bucarest, 1957), le chapitre *Regiunea Constanța*, signé par Paul Petrescu et Paul Stahl.

kilims de l'Égypte<sup>9</sup>. Avec ces derniers les kilims roumains présentent des ressemblances surprenantes de technique, de coloris, de décor et de stylisation.



Le culte des arbres, souvent associé au culte des sources, était largement répandu chez les Roumains. Le sud de la Transylvanie comprenait peut-être les plus intéressants autels. On y trouvait des formes pure-

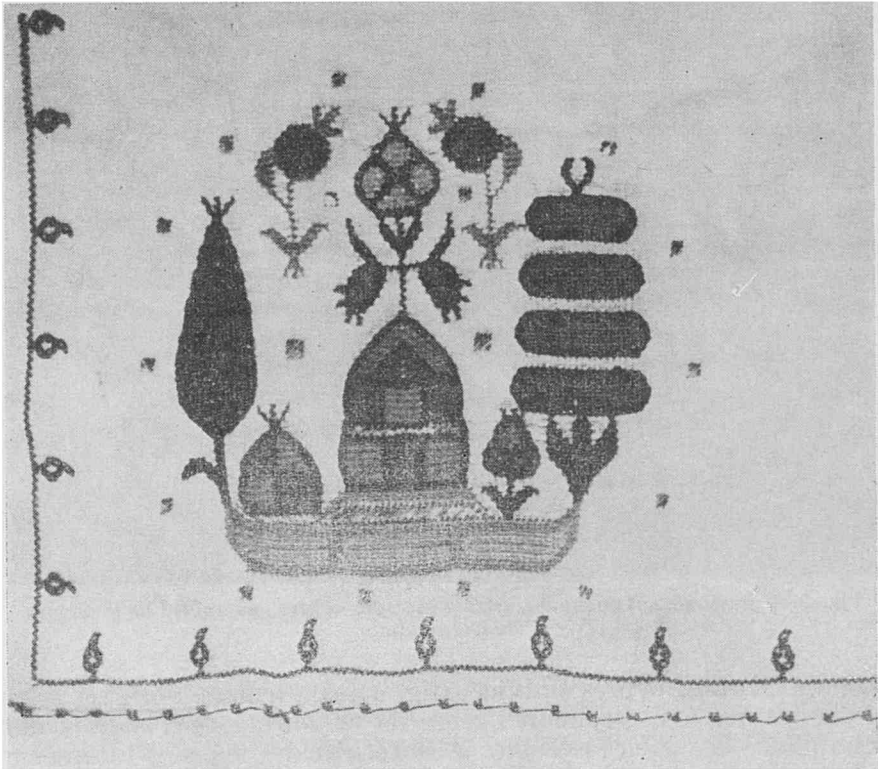


Fig. 4. — Tissu tatar (mouchoir) dans la Dobroudja ; le décor comprend un bateau surmonté d'un cyprès.

ment païennes, perches fixées sur les tombes, dans les cimetières, auxquels on suspendait des chiffons munis parfois de prières<sup>10</sup>. On y trouvait aussi les formes admises par l'église ; près du monastère de Simbăta, il y a une source supposée miraculeuse et aussi un arbre sacré, aux branches duquel

<sup>9</sup> Sur le motif de l'arbre de vie dans l'art rustique roumain, consulter l'ouvrage de Paul Henri Stahl, *La dendrolatrie dans le folklore et l'art rustique du XIX<sup>e</sup> siècle en Roumanie* (dans *Archivio internazionale di etnografia e preistoria*, Torino, 1959) et aussi celui de Paul Petrescu, *Pomul vieșu în arta populară din România*, dans « *Studii și Cercetări de Istoria Artei* », n<sup>o</sup> 1/1961).

<sup>10</sup> I. D. Ștefănescu (*op. cit.*) note la présence de ce culte à Streu, Streu—Sîn Giorgiu, Sîntă-Mărie Orlea.

on suspend des rubans, des lambeaux de toile, après avoir bu l'eau de la source. Les prêtres aspergeaient d'eau bénite l'arbre et le terrain environnant <sup>11</sup>. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le patriarche d'Antiochie, Makarios, après chaque visite dans un monastère de Valachie, devait planter de sa propre main un arbre; la même coutume était particulièrement vivante à Cozia, un des plus grands monastères roumains <sup>12</sup>. Le culte des arbres était célébré en maints endroits, partout où une fontaine et un arbre, et quelquefois aussi l'icône de la Vierge, gardaient la route <sup>13</sup>.

Partout dans la Péninsule Balkanique se retrouvent les vestiges de ce culte antique. L'oracle de Dodona avait une grande renommée dans l'Antiquité, due à sa source et à son chêne miraculeux. Il avait le don de prédire l'avenir. Encore plus loin, dans le Moyen Orient, sur les vallées du Tigre et de l'Euphrate, les premières tablettes écrites par les hommes, témoignent du culte des arbres.

Les Turcs et les Tatares sont venus du centre de l'Asie où la dendrolatrie avait une place de choix. Les Turcs, voisinant avec les Chinois qui pratiquaient la dendrolatrie, connaissant les Thibétains pour lesquels les arbres saints et les rubans (témoins de la foi et de l'amitié) <sup>14</sup> étaient courants, passant par l'Iran ou le « hom » persan était un des motifs dominants des coutumes et de l'art, — arrivent dans les régions de l'Asie mineure et des Balkans, où ils rencontrent les éléments d'un culte qu'ils avaient connu et pratiqué souvent. <sup>15</sup> Dans la Dobroudja, ils créent leurs propres autels de dendrolatrie ou utilisent ceux qui préexistaient.

Le phénomène nous semble particulièrement intéressant : des peuples pratiquant deux religions différentes, chrétiens et musulmans, ignorent les éléments qui les séparent pour s'unir dans la pratique d'un culte qu'ils connaissaient avant d'être devenus chrétiens ou musulmans. L'exemple le plus clair est offert par le téké situé sur la vallée de la Batova. Sans doute, la croyance dans l'arbre « touba », des musulmans, et celle dans l'arbre du paradis, des chrétiens, facilita cette communion.

<sup>11</sup> Henri H Stahl, *Un sat din Transilvania : Drăgușul*, dans *Boabe de griu*, Mars, 1933.

<sup>12</sup> *Călătoriile Patriarhului Macarie de Antiochia în Țările Române, 1653-1658*; publié par Emiha Cioran, Bucarest, 1900, p. 164.

<sup>13</sup> Paul Henri Stahl, *La dendrolatrie...*

<sup>14</sup> Sur la signification des rubans et la filiation du motif de l'arbre voir l'étude de I. D. Ștefănescu, *op. cit.*

<sup>15</sup> Une autre forme commune orientale et balkanique, du motif décoratif de l'arbre de vie est étudiée par Arion Roșu, dans *Purnagata et le symbolisme du lotus dans l'Inde* (publié dans « Arts asiatiques », tome VIII, fascicule 3, 1961).

## L'ŒUVRE DE JOVAN CVIJIĆ (à l'occasion de son centenaire)

Cent ans s'accomplissent en 1965 depuis la naissance de l'éminent homme de science yougoslave Jovan Cvijić, le fondateur de la géologie, de la géographie et de l'anthropogéographie balkanique et, en même temps, ethnographe, historien et sociologue distingué de la Péninsule Balkanique

Né le 29 septembre 1865 dans la ville de Loznica (Serbie), Jovan Cvijić finit l'École Supérieure de Belgrade en 1888 et poursuit ses études à Vienne entre 1889 et 1892, en y obtenant le titre de docteur ès sciences, avec une thèse sur *Das Karstphanomen Versuch einer morphologischen Monographie*. Il est immédiatement nommé professeur de géographie à l'Université de Belgrade. En 1894 il y fonde l'Institut Géographique et en 1910 c'est toujours lui qui pose les bases de la Société serbe de géographie. Elu membre de l'Académie des Sciences de Serbie en 1899, Jovan Cvijić devient en 1921 président de cette haute institution, dignité qu'il détient jusqu'à la fin de sa vie (le 16 janvier 1927). Il dirige également la publication « Glasnik » (de la Société de géographie de Belgrade), depuis sa parution, en 1912, jusqu'en 1927.

Savant renommé et apprécié par le monde scientifique européen, J Cvijić a été membre de plusieurs académies et sociétés scientifiques étrangères, dont, entre autres, la Société viennoise pour l'étude des pays de l'est ; il est membre correspondant de la Société scientifique « Parnasos » d'Athènes et membre de la Société de géographie de Bucarest.

Jovan Cvijić a déployé le long des années une prodigieuse activité scientifique, en produisant plusieurs œuvres importantes dans lesquelles il est arrivé à des résultats définitivement acquis pour la science, concernant les Balkans. Son œuvre scientifique est vaste quant au volume, variée, riche et profonde par son contenu. Les mérites et les réalisations du savant Jovan Cvijić dépassent les frontières de son pays et deviennent un bien commun pour tous les peuples balkaniques, une conquête de la science mondiale en ce domaine.

Les conceptions scientifiques et sociales de Jovan Cvijić se sont forgées dans les conditions de l'aiguillage des luttes politiques et des luttes de classes dans la Serbie des deux dernières décades du siècle dernier, envers lesquelles il n'est pas resté indifférent. La littérature et la presse socialistes, qu'il étudia dans sa jeunesse avec le plus vif intérêt, en lisant surtout les écrits de Tchernischewsky et du socialiste serbe Svetozar Markowitch, ont appris à J. Cvijić à considérer d'une manière réaliste les problèmes de l'époque. Tout voué aux études scientifiques, J Cvijić n'a pas eu d'activité politique, bien qu'il eût des convictions politiques avancées. Il ne s'est occupé que subsidiairement des problèmes historiques et politiques et seulement aux

moments suprêmes du combat du peuple yougoslave pour son affranchissement de la domination turque et de celle des Habsbourg.

Cvijić étudie la Péninsule des Balkans, en premier lieu, sous son aspect géomorphologique. En employant comme méthode de travail l'étude sur le terrain, J. Cvijić fait de nombreux voyages scientifiques en différentes régions balkaniques, passe aussi en Asie Mineure, étudie la plaine du Danube, observe surtout les phénomènes glaciaires. Les résultats de ces études sont concrétisés en une série d'écrits de spécialité, entre lesquels les plus importants sont : *La Glaciation balkanique, alpine et carpatique* (1903); *Les principales caractéristiques des régions centrales de la Péninsule Balkanique* (1904); *L'époque glaciaire dans la Péninsule Balkanique* (1917). Entre autres, J. Cvijić a minutieusement étudié les Portes de Fer du Danube (Gherdap), en démontrant que « Les Terrasses du Gherdap » (1921) sont en relation avec la formation de la plaine pannonique et de la plaine roumaine. L'une des conclusions de l'étude sur les Carpates c'est que la limite entre celles-ci et le système des chaînes des Balkans se trouve dans la vallée de la Czerná Reka, de la Serbie orientale. La synthèse de toutes ces études constitue la *Géomorphologie* en deux volumes (publiés en 1924 et 1926). Le troisième volume est demeuré en manuscrit.

Par ces travaux-là et par d'autres encore, J. Cvijić s'affirme en même temps comme insigne spécialiste dans les problèmes de géographie physique, dans une période où cette science se trouvait au commencement de son développement <sup>1</sup>. En connaissant parfaitement la géographie physique de la Péninsule Balkanique, J. Cvijić en a souligné le caractère complexe : « Sa composition géographique (celle de la Péninsule Balkanique) est variée; ses traits géomorphologiques et physiques présentent une diversité encore plus grande »; et plus loin : « En relation avec ces traits, la faune et la flore présentent une grande diversité ».

Les études géographiques ont orienté Cvijić dès le commencement vers l'anthropogéographie, discipline qu'il a le plus illustrée. Il obtint une renommée mondiale en tant qu'anthropogéographe de la Péninsule Balkanique, en valorifiant en ce domaine ses vastes connaissances en matière de géographie. « Il y a, dans la Péninsule Balkanique, sept ou huit peuples divers, plus que dans n'importe quelle autre région de l'Europe » — constate J. Cvijić, en faisant allusion à la variété des facteurs géographiques et à la diversité qu'offre la réalité anthropogéographique dans les Balkans.

Dans le domaine de l'anthropogéographie balkanique, J. Cvijić a publié plusieurs études importantes, résultats d'observations et d'études approfondies sur le terrain. Son premier ouvrage en ce domaine fut *Uvod u istraživanje narodnih naselja* (Introduction à l'étude des établissements humains) qui a été publié en 1896. Six ans après paraît son étude *Antropogeografski problem Balkanskog Poluostrva* (Le problème anthropogéographique de la Péninsule Balkanique). Elle fut suivie, à partir de 1902, par la série *Naselja srpskih zemalja* (Des établissements dans les régions serbes), publiée sous la direction de J. Cvijić. Dès le XI<sup>e</sup> tome, cette série paraît sous le titre *Naselja i poreklo stanovništva* (Les établissements et l'origine de la population). Dans les 35 volumes qui ont paru dans le cadre de ces deux séries a été publié un vaste et important matériel anthropologique et ethnologique, qui caractérise généralement les différents aspects de la vie humaine dans les établissements, tels que : la position et le type d'établissement, la forme de propriété et la situation économique, les types d'habitations, les noms topiques, la psychologie des habitants, les données concernant la fondation de l'établissement, l'origine de la population, le mode de vie et les coutumes. Ces études sociologiques s'effectuaient d'après les méthodes indiquées par J. Cvijić en quelques écrits d'un caractère spécial,

<sup>1</sup> Voir : *Osnove za geografiju i geologiju Makedonije i Stare Srbije*. I—III, Belgrade, 1906, 1911, 3 vol.

parmi lesquels nous mentionnons : *Uputstva za ispitivanje naselja i psihickih osobina* (1911) (Conseils en vue de l'étude des établissements et des traits psychiques) et *Uputstva za ispitivanje porekla stanovništva* (Conseils en vue de l'étude de l'origine de la population — 1922).

En utilisant des méthodes avancées dans l'étude scientifique, Cvijić affirme qu'il faut passer de la simple description des phénomènes étudiés à leur explication. Par exemple, en ce qui concerne l'étude de la vie économique des établissements humains, Cvijić indiquait qu'il fallait explorer le passé afin de pouvoir présenter une image véridique du développement économique. Les anthropologues et les ethnographes yougoslaves emploient, de nos jours encore, le système d'études organisées avec assurance, jusqu'aux moindres détails, par Cvijić. Les monographies publiées par Cvijić et par ses disciples sur le fondement de la méthode mentionnée deviennent, dans la perspective du temps, de vrais documents et des monuments anthropogéographiques, historiques et ethnographiques, des sources d'information pour le passé. En dehors de la collection mentionnée ci-dessus, a paru l'importante étude *Metanastazička kretanja. Njihovi uzroci i posledice* (Les mouvements métanastasiques. Leurs causes et leurs suites), dans le « Srpski Etnografski Zbornik », XXIV<sup>e</sup> volume, 1922.

L'œuvre maîtresse de J. Cvijić, qui contient et généralise les résultats exposés dans les écrits mentionnés, c'est *La Péninsule Balkanique. Géographie humaine*<sup>2</sup>. Cette œuvre constitue une synthèse des études de J. Cvijić, un exposé systématique de ses conceptions, une généralisation de tout le matériel anthropogéographique de la Péninsule Balkanique dont dispose Cvijić. L'apport de ce savant à la science des Balkans peut être apprécié premièrement par l'analyse de cette œuvre, une des plus suggestives pour son esprit scientifique et pour sa méthode<sup>3</sup>.

Dans la première partie de ce livre (devenue le premier volume dans l'édition serbe) on étudie le rapport entre l'homme balkanique et le milieu géographique. C'est une idée devenue classique que celle de J. Cvijić, soutenant que, de par sa parution géographique, en tant que trait d'union entre l'Europe et l'Asie, la Péninsule Balkanique a joué un rôle important dans le développement des civilisations qui se sont succédé en cette zone euro-asiatique. Les facteurs d'unité et ceux d'éparpillement géographique, en étroite connexion avec les facteurs d'ordre historique, ont joué un rôle des plus importants dans l'évolution des peuples balkaniques. Rien qu'aux facteurs d'éparpillement et d'isolement géographique, Cvijić dédie un chapitre tout entier (le II<sup>e</sup> de cette première partie de son ouvrage). Les Massifs montagneux : Les Rhodopes, le Dinara et le Pinde, ont agi en tant que facteurs d'isolement, et arrêtant les invasions et les civilisations, mais en hébergeant le régime patriarcal et l'élevage balkanique. C'est pourquoi, dans les massifs des Monts Dinariques, tel que nous montre Cvijić, s'est maintenu prédominant et pur l'élément serbo-croate, dans les Rhodopes celui des Thraces romanisés, puis bulgarisés, tandis que dans le Pinde se sont conservés les éléments autochtones des Macédo-Roumains et

<sup>2</sup> Paris, 1918, avec 31 cartes et croquis dans le texte et 9 cartes hors le texte. VIII + 528 p. La traduction de la langue française dans la langue serbe est effectuée par Borivoje Drobnyaković, *Balkansko Poluostrvo i južnoslovenske zemlje. Osnovi antropogeografije. I Sa 49 karata i skica u tekstu i sa 7 karata i 54 fotografija izvan teksta*. Preveo ... Belgrade, 1922, XVI + 418 p ; II, Belgrade, 1931, 254 p.

<sup>3</sup> Les bases de cette œuvre de synthèse ont été posées par Cvijić dans son article *Les problèmes anthropogéographiques de la Péninsule Balkanique*, publié comme introduction au premier volume de la série mentionnée : *Naselja srpskih zemalja*. Dans cet article, où il a jeté les bases de son école anthropogéographique, J. Cvijić a exposé ses thèses concernant les zones des différentes civilisations dans les Balkans, les types d'établissements ruraux et urbains, les migrations, etc. C'est ici que se trouve la synthèse de l'œuvre développée plus tard : *La Péninsule Balkanique*.

des Albanais. Dans le reste de la Péninsule, le morcellement du relief a conditionné la formation des « joupes » slaves, et le maintien des unions tribales

Pourtant, l'influence géographique n'est pas partout et toujours la même, parce qu'elle est plus ou moins contrecarrée par l'intervention de l'élément social, humain. L'intensité de cette réaction devant le milieu géographique dépend, entre autres causes, « des conceptions d'une époque historique, de son esprit et de ses idéaux ». De cette manière, Cvijić a souligné ici l'interdépendance, le conditionnement réciproque entre le facteur géographique et le facteur social. Dans le chapitre suivant, où il s'occupe surtout de l'analyse des facteurs d'ordre psychique, Cvijić manifeste certaines tendances vers des explications idéalistes. Toutefois, en ce qui concerne sa méthode d'étude, c'est le mérite de Cvijić d'avoir cherché à considérer les phénomènes anthropologiques des Balkans dans leur évolution historique, en analysant les facteurs historiques par trois groupes : les événements historiques, les zones de civilisation et les déplacements des groupes ethniques.

Rien de plus méritoire que la tentative de Cvijić, en grande partie réussie, de dresser la carte des zones de civilisation dans les Balkans<sup>4</sup>. Il a étudié les civilisations existantes dans les Balkans avant la migration des Slaves et avant la pénétration des Turcs, puis il a établi la répartition géographique des différentes cultures à la suite de cette stratification ethnique à grandes proportions. Il y est question de l'étendue de la civilisation byzantine, des influences turco-orientales, des influences culturelles venues du centre et de l'occident de l'Europe et de la persistance du mode de vie patriarcal. Cvijić a constaté que les vestiges de ces civilisations sont très inégaux et que dans l'évolution historique des peuples balkaniques a eu lieu un processus de changements et d'assimilations continus.

Les observations de l'auteur concernant la civilisation byzantine sont très intéressantes pour nous, car il considère presque toujours que les Macédo-Roumains en font partie et la représentent. Les vestiges de cette civilisation, démontre Cvijić, se conservent en certaines villes balkaniques et chez la population macédo-roumaine (p. 107). La civilisation balkanique est, de fait, la vieille civilisation byzantine modifiée, dont les représentants typiques sont en premier lieu les Grecs et en second lieu les Macédo-Roumains (p. 147). L'une des caractéristiques de la zone de « culture patriarcale byzantino-macédo-roumaine » c'est le charriage, système de transport employé jusqu'à l'apparition des chemins de fer (p. 156).

L'idée des zones de civilisations est reprise dans la sociologie des établissements humains, que Cvijić a divisés comme suit : la variété ou le type méditerranéen-dalmate, albanais, gréco-égéen, turco-byzantin ou balkanique et le type patriarcal. Les établissements ruraux sont divisés en deux catégories : le type compact et le type de l'établissement rural dispersé.

L'originalité de J. Cvijić consiste surtout dans l'élaboration, sur la base d'observations concrètes, d'une vraie science des migrations, où il opère en premier lieu avec le matériel historique. En laissant de côté le problème des grandes migrations du passé, en prenant la date de la venue et l'établissement des Slaves dans les Balkans comme « un point de départ pour la répartition géographique et la formation des peuples d'ici », Cvijić s'occupe seulement du phénomène des petites migrations, non observées, mais incessantes, qui se sont déroulés, dans les Balkans depuis la venue des Slaves et jusqu'aux temps plus modernes. Au cours des siècles, ces petites migrations ont provoqué le changement complet du profil ethnique de certaines régions balkaniques. En appelant ces migrations « des mouvements métanastasiques », afin de les différencier des migrations plus anciennes, J. Cvijić établit « des zones métanastasiques » (celles dans lesquelles la population a changé au cours des temps) et des « zones amétanastasiques »

<sup>4</sup> Voir aussi : *Kulturni pojasi Balkanskog Poluostrva*, dans « Srpski Književni Glasnik », VI, 1902, pp. 917—921.

(dans lesquelles la population n'a pas changé) Certaines régions dans lesquelles l'ancienne population ne s'est pas déplacée, mais où une population nouvelle s'est infiltrée, sont considérées, de ce point de vue, comme des zones intermédiaires. En approfondissant l'étude des « mouvements métanastasiques », Cvijić en établit les raisons, le caractère de loi, leur développement et leurs suites. Les causes sont d'ordre historique et psychologique (les conquêtes turques, les révoltes et les représailles occasionnées par les émeutes, les persécutions religieuses, la terreur des Jamissaires et des Kirdjahs, les guerres austro-turques, les épidémies), et aussi d'ordre économique (l'appauvrissement du sol, le régime de vasselage, la sécheresse, etc.). C'est aux causes économiques que sont dus, surtout, les déplacements saisonniers, tels que ceux des jardiniers bulgares, des Macédo-Roumains, des travailleurs venus dans les Principautés Roumaines, qui conduisent, le plus souvent, à l'établissement définitif sur les nouveaux lieux.

Le caractère de loi des mouvements métanastasiques se reflète dans leurs directions et leurs courants permanents : le courant dinarique, kossovo-metohian, vardaro-morave, et celui qui se dirige au nord du Danube et de la Save.

Les conséquences de ces migrations lentes sont étudiées sous trois aspects : l'adaptation aux nouvelles conditions naturelles et géographiques, l'adaptation au milieu ethnique et social et les changements qu'on enregistre à la suite des processus ethno-biologiques. Du point de vue territorial, ce problème a été étudié en différentes régions : l'Épire, l'Albanie, le littoral égéen, la zone centrale des Balkans et celle des monts Dinariques, etc. Cvijić étudia avec assiduité les caractéristiques de la population dans les régions d'origine et les caractères acquis plus tard dans les zones de migration, en y étudiant le degré d'adaptation au nouveau milieu géographique et culturel. En étudiant attentivement ce problème, Cvijić arrive à la constatation qu'un des résultats les plus importants de ce processus complexe, c'est la formation de nouveaux groupements, variétés et types ethniques, tels que la population de Raguse, les Vlaques, les Morlaques, etc. À ce sujet, il parle de l'assimilation de la population autochtone romanisée, accélérée après la conquête ottomane, ce qui amplifie les mouvements métanastasiques et accélère le processus ethno-biologique. Il en découla le résultat le plus important des mouvements métanastasiques : l'unification culturelle et le rapprochement ethnique, qui constituèrent les prémisses de l'unification politique de plus tard.

Le problème des migrations représente la partie la plus originale des recherches de J. Cvijić, dans laquelle il n'a pas été encore surpassé.

Cvijić n'a pas négligé, en ce complexe, le problème des petits enclaves ethniques, parmi lesquels les Macédo-Roumains et les Roumains du sud du Danube. Les Macédo-Roumains, connus, ainsi que le mentionne Cvijić, aussi sous le nom de Vlaques, Koutzovlaques, Karavlaques, Tzintzares, Tzrnovuntzi et Karagunis, « sont, d'après leur langage, une partie du peuple roumain du nord du Danube » (p. 259). Les Macédo-Roumains sont aussi mentionnés comme les représentants les plus typiques du régime pastoral balkanique et des villes à marché balkanique, comme les agents de la civilisation byzantine. En parlant des groupes de population autochtone islamisée (les Torbeshes, les Pomaques), Cvijić précise que, chez les Grecs et chez les Roumains, les conversions à l'islamisme ont été tout à fait sporadiques. Parmi les enclaves ethniques « exotiques » sont mentionnés ceux des Karachovènes au Banat et un groupe de Monténégrins au nord de Mirotsch de la Serbie orientale « entourés en la plus grande partie par la population roumaine » (p. 172). Et cette population roumaine y est immigrée de la Transylvanie et du Banat. Ici, « les Roumains ont été assimilés par les Serbes et les Serbes assimilés par les Roumains. Ils se sont réciproquement influencés » (p. 231).

Il est certain que, pour tout ethnographe, l'étude des types d'établissements et de constructions dans toute la zone balkanique, exposée aux chapitres 15, 16 et 17 de la première



partie de l'ouvrage *La Péninsule Balkanique* et dont nous avons mentionné déjà la classification, présente d'intérêt.

Dans la deuxième partie (dans l'édition serbe, le 2<sup>e</sup> volume) de son ouvrage principal, Cvijić donne une analyse et une caractéristique des « types psychiques » locaux. « Les types ethno-psychologiques présentés » ne coïncident pas avec les groupes linguistiques, non plus qu'avec les groupes anthropologiques, mais constituent une sorte de catégories culturelles régionales. Ici, toutefois, la préoccupation de Cvijić se limite à la population slave, en laissant de côté les Grecs, les Albanais et les Aroumains. Dans sa classification psychologique il établit quatre types : le type dinarique, celui central, est-balkanique et pannonien, en établissant entre ceux-ci différents groupes et variations. Dans son explication des *Propriétés psychiques des Slaves du Sud* s'insinuent certaines sympathies et antipathies nationales, certaines tendances idéalistes. C'est pourquoi la valeur de cette partie de l'ouvrage consiste plutôt dans la richesse du matériel historique et ethnographique concret et dans l'originalité de la méthode de travail. Il faut retenir la thèse théorique concernant l'origine des traits psychiques, qui se trouvent dans les conditions géographiques et non pas dans les propriétés de la « race ».

Au chapitre concernant les mutations d'ordre social et psychique, nous trouvons d'intéressantes considérations au sujet des Phanariotes, des Tchorbadgis, des Heyduques, Uscoques, des Pandours, des autonomies municipales, etc.

En général, employant la méthode anthropologique pour l'étude de l'homme balkanique et de sa culture, et grâce à un vaste matériel concret, J. Cvijić a réussi à éviter le schématisme et à traiter les problèmes du point de vue historique, à faire la géographie historique de l'homme balkanique. Tant par la recherche et la mise en circulation d'un riche matériel d'informations sur l'ethnographie et l'histoire d'une grande partie des Balkans, que par la généralisation et la théorisation de ce matériel, Cvijić a donné une contribution des plus importantes à l'étude de la Péninsule Balkanique. Par ses études anthropogéographiques, Cvijić a démontré que la vraie histoire ne saurait être écrite qu'en tenant compte de la complexité du développement historique, des facteurs auxquels on peut arriver par d'autres voies que celles offertes par les sources écrites. L'étude des mouvements métanastasiques et des problèmes ethniques, effectuée d'après les méthodes de travail de Cvijić, ses constatations confirmées aujourd'hui par les sources et surtout par les données des archives turques, ont ouvert aux historiens des possibilités non soupçonnées pour l'explication du passé des Balkans. Il est vrai que Cvijić a surestimé le rôle du milieu géographique. Il n'a pas tenu compte des forces qui déterminent le développement de la société, qu'il n'a pas considéré dans ses rapports dialectiques. Bien qu'il n'eût pas connu et qu'il n'eût pas appliqué le marxisme, J. Cvijić, à force de méthodes de la science objective, est arrivé à des conclusions qui sous beaucoup de rapports confirment la justesse de la compréhension marxiste de l'histoire.

La probité et l'objectivité scientifique de Cvijić est prouvée, entre autres, par sa position impartiale, scientifique, qu'il adopta au sujet de la Macédoine. Dans un temps où prédominaient les conceptions chauvines, Cvijić leur opposa les résultats de ses recherches scientifiques en reconnaissant les Macédoniens comme un peuple à part, en opposant à la politique d'accaparement et d'assimilation les termes de Macédoine, de Macédoniens, de Slaves macédoniens. « Toutes les opinions sur l'ethnographie des Slaves macédoniens, aujourd'hui dominantes, sont erronées... Le problème ethnographique macédonien doit être mis sur tout autres bases » — affirmait Cvijić en 1906<sup>5</sup>. C'est toujours dans cet ouvrage qu'il s'occupe du problème des Vlaques

<sup>5</sup> J. Cvijić, *Promatranja o etnografiji makedonskih slovena. Drugo popunjeno izdanje*, Belgrade, 1906, 69 p. + 1 pl.

médiévaux, des Macédo-Roumains contemporains et du progrès des études les concernant<sup>6</sup>. L'objectivité scientifique de Cvijić dans la question nationale, si délicate à cette époque, est prouvée aussi par sa carte ethnographique de la Péninsule Balkanique, dans laquelle il indique avec objectivité l'extension des diverses nationalités et des groupes ethniques des Balkans, y compris les groupements mixtes ou ceux assimilés<sup>7</sup>. Il s'occupe du même problème dans son article *Raspored balkanskih naroda*<sup>8</sup> (Répartition territoriale de peuples balkaniques). Dans un tableau statistique de la population de la Macédoine, dressé sur la base des relations de différents auteurs<sup>9</sup>, nous trouvons les Macédo-Roumains mentionnés avec scrupulosité en une série de rubriques, comme : Grecs et Vlaques, Koutzovlaques, Koutzovlaques « Serbisants », Koutzovlaques « Roumanisants », Tzintzars chrétiens, Tzintzars mahométans, Vlaques orthodoxes, Vlaques mahométans.

En rappelant que la partie faible de l'œuvre de J. Cvijić consiste en certaines inconséquences en ce qui concerne le point de vue historique et en certaines concessions faites à l'idéalisme et à l'éclectisme, ce qui rend surtout vulnérable, sa conception concernant les « types psychiques », il faut remarquer en même temps que, par ses matériaux et par ses thèses au sujet des migrations, des établissements, des formes de la vie économique, les ressemblances et les différences entre les peuples balkaniques, Cvijić et son école ont donné à la sociologie des Balkans une base géographique et ethnographique solide, ils ont posé les bases d'une méthode efficace dans l'étude des problèmes spécifiques des Balkans.

Sava Iancovici

<sup>6</sup> J. Cvijić, *Promatranja...*, p. 8, 24, 28, 29, 30, 47, 68.

<sup>7</sup> *Ethnografische Karte der Balkanhalbinsel*. Gotha, 1913, 1 f. en couleur 67 × 52.

<sup>8</sup> *Glasnik Geografskog Društva*, II, 1913, pp. 234–264.

<sup>9</sup> J. Cvijić, *Promatranja...*, annexe.

## LA DEUXIÈME RÉUNION INTERNATIONALE DU BUREAU DE L'AIIESEE (Bucarest, 30 novembre — 3 décembre 1964)

Sous la présidence de l'éminent byzantiniste, le professeur Dénys Zakythinos de l'Université d'Athènes, le Bureau de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen a tenu sa deuxième réunion de travail à Bucarest, du 30 novembre au 3 décembre 1964.

A l'ordre du jour l'organisation du Premier Congrès International d'Etudes Sud-Est Européennes. Un an et demi après sa constitution, l'Association a gagné en autorité scientifique et a polarisé les efforts nécessaires pour organiser cette grande manifestation qui aura lieu à Sofia au mois d'août 1966

Aux réunions d'Athènes et de Sofia (janvier et avril 1964) la préparation de ce congrès a fait déjà l'objet de l'examen attentif du Bureau et du Comité international de l'Association. Le projet de programme rédigé par les membres du Comité et par des observateurs de Chypre, des Etats-Unis et de la R D Allemande, avait été soumis à l'étude des spécialistes de plusieurs pays. Après cet intervalle d'études le Bureau de l'Association s'est réuni à Bucarest le 30 novembre 1964 pour franchir une nouvelle étape dans l'organisation du Congrès de 1966. Pour donner au futur Congrès un caractère aussi représentatif que possible, tant en ce qui concerne les domaines d'études abordés, que la coopération internationale pour les travaux préparatoires, le Bureau a convoqué aussi à Bucarest 27 spécialistes ressortissants de 14 pays (Autriche, Bulgarie, Etats-Unis, France, Grèce, Hongrie, Italie, Liban, R D Allemande, R F d'Allemagne, Roumanie, Royaume Uni, Union Soviétique, Yougoslavie) Cette réunion de chercheurs de tous les domaines des sciences sociales et humanistes a réussi à établir une nouvelle forme du programme, résultat des nombreuses suggestions formulées par les participants et de proposer un grand nombre de savants connus par leurs contributions au progrès des études sud-est européennes pour présenter au Congrès des rapports et des communications

Les propositions formulées à Bucarest et adoptées par le Bureau de l'Association seront soumises au mois de mai 1965 à la discussion du Comité international de l'AIIESEE. Après l'adoption définitive du programme on va procéder à l'organisation technique du Congrès auquel seront présentées environ 100 communications dans tous les domaines des études sud-est européennes.

La liste de ces communications dans sa dernière forme sera établie à Sarajevo en mai 1965, lors de la future réunion du Comité international, mais les lignes directrices du Congrès sont déjà connues. Les quatre rapports principaux ont été ainsi définis : 1 *Les peuples de l'Europe de Sud-Est et leur rôle dans l'histoire* ; 2 *Le développement des littératures du Sud-Est eu-*

*ropéen par rapport aux autres littératures ; 3. Communauté et diversité de l'art des pays balkaniques à partir du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle ; 4. Les problèmes fondamentaux de la linguistique balkanique.* Les rapports principaux ont comme but de présenter le stade atteint par les recherches dans l'histoire, l'histoire littéraire, l'histoire de l'art et la linguistique balkanique et de définir les problèmes actuels des études sud-est européennes en général.

Les travaux du Congrès auront lieu par sections, à savoir : I. *Archéologie et histoire* ; II. *Philologie et linguistique* ; III. *Littérature* ; IV. *Traditions populaires et arts des peuples du Sud-Est européen.*

Par la collaboration aux rapports principaux ainsi que par les communications présentées, la science roumaine qui continue une bonne tradition de recherches sud-est européennes occupe une place importante dans le programme du Congrès. Les propositions, formulées par le Comité d'études sud-est européennes de la République Socialiste de Roumanie, ont été présentées à la réunion par une délégation ainsi composée : l'académicien Emil Petrovici, président du Comité, l'académicien Em. Condurachi, le professeur Mihai Berza et le professeur Mihai Pop, vice-présidents, et Virgil Cândea — secrétaire général du Comité. Aux travaux ont pris part aussi en tant qu'observateurs le professeur D.M. Pippidi, le professeur Ion Nestor, le professeur Grigore Ionescu et Valentin Lipatti, maître de conférences à l'Université de Bucarest.

La réunion de Bucarest a ajouté de bons résultats aux autres domaines du programme de l'Association : l'organisation des commissions d'études, l'élection du professeur Mihai Berza en tant que représentant roumain dans le Comité international de l'AIIESEE, etc.

Une excursion scientifique dans la Moldavie du nord et à Jassy qui s'est déroulée entre les 3 et 9 décembre a offert aux participants l'occasion de connaître quelques aspects de l'œuvre culturelle roumaine dans l'Europe du Sud-Est — notamment les riches traditions de l'art médiéval — continuée par l'œuvre pacifique et par la coopération scientifique promues de nos jours par le peuple roumain dans cette partie du monde.

*Virgil Cândea*

## L'EXPOSITION D'ART GRAPHIQUE TURC À BUCAREST (Institut d'Architecture « Ion Mincou », fin janvier — février 1965)

Une nouvelle manifestation a eu lieu dernièrement dans le programme des échanges artistiques turco-roumains, dont les débuts furent marqués par deux expositions roumaines, l'une de peinture et de sculpture, et une autre de gravure, organisées à Ankara et à Istanbul en 1961 et 1964. L'exposition turque à Bucarest a été représentée par une cinquantaine d'œuvres des plus significatives pour les tendances actuelles de l'art turc et, par le spécifique de son « modernisme », a permis la remise en question d'un des problèmes les plus ardues de notre temps, celui des rapports — au premier abord antagonistes — entre innovation et tradition, entre universel et national, entre général et individuel.

Après avoir assimilé la conception occidentale de l'espace à trois dimensions et adopté sans réserves la technique de la peinture à l'huile, avec les vastes possibilités d'approcher le réel que celle-ci implique, après avoir poussé jusqu'à ses dernières conséquences la vision impressionniste, la peinture turque se trouva dans une impasse.

La génération des artistes constitués en 1933 dans le mouvement connu sous le nom du GROUPE « D », réussit à parachever l'action commencée en 1928 par la SOCIÉTÉ DES PEINTRES ET DES SCULPTEURS INDÉPENDANTS, à savoir, l'anéantissement des dernières résistances impressionnistes. Différents comme tempéraments et conceptions, tous ces artistes préconisaient un art qui opposait à la sensation directe de la nature, la nécessité d'une discipline intérieure, capable de mettre de l'ordre dans la confusion apparente des phénomènes visuels.

L'art cubiste — introduit d'abord de Munich par ALI AVNI et SEKI KODJAMENI, et puis connu directement à Paris par tous les artistes du GROUPE « D » eut un rôle décisif pour leur formation artistique. Par l'esprit de rigueur qu'il exigeait, le cubisme conduisit assez tôt l'art turc vers la problématique de l'art moderne, mais, en même temps, par la place assigné au dessin, il lui permit de renouer le fil, interrompu par l'impressionnisme, avec sa propre tradition artistique.

Ce qui nous a surtout frappé dans cette exposition, c'était ce filon retrouvé de la grande tradition du pays, que les artistes tures ont choisi d'exploiter. Avec beaucoup de tact et d'intelligence, ils évitèrent, en général, la voie facile de l'anecdote ou du détail folklorique, pour utiliser — en les adaptant à d'autres fins et genres artistiques — quelques-uns des motifs décoratifs traditionnels, et dans un esprit qui, en renonçant à la conception spatiale occidentale, faisait de la surface du tableau le premier élément constitutif du style.

A ce propos, nous devons souligner le fait qu'une bonne partie des représentants du GROUPE « D » sont des auteurs de grands ensembles décoratifs. Des seize artistes participant à cette exposition, il n'y a que trois ou quatre qui soient seulement et exclusivement des graveurs, le reste étant composé par des peintres pratiquant, en majorité, une peinture monumentale. Le fait d'avoir choisi celle-ci comme mode d'expression préféré n'a pas été sans



Fig 1. — CEMAL TOLLU. Bergers.

conséquences pour le développement de tous les genres artistiques, y compris la gravure et le dessin. En effet, un des traits les plus saillants des œuvres présentées à Bucarest, était leur caractère monumental, au sens le plus précis de ce terme : des compositions bien rythmées et équilibrées, d'un synthétisme très expressif.

Une vision monumentale caractérise l'œuvre du plus âgé de ces artistes, CEMAL TOLLU, auteur de vastes compositions de peinture décorative. D'une facture large, elliptique, ses trois aquarelles : *Le Paysan*, *Les Bergers* (ill 1), ainsi que *l'Esquisse pour une décoration murale*, témoignent d'une remarquable science de la composition et d'un goût très sûr pour l'expressivité de l'ensemble, obtenue par l'équilibre des lignes et des masses d'ombres et de lumières. C'est grâce aux teintes légères qu'il emploie, en évitant toute extrémité brutale, que ses aquarelles jouissent d'une qualité de picturalité, qui cesse d'être un but en soi, pour

devenir un facteur de construction de plans, constituant ainsi — en dépit de l'atmosphère de subtil raffinement — une armature solide pour l'architecture plastique des éléments formels. Par ces procédés, CEMAL TOLLU nous rappelle ses études de sculpture poursuivies à Paris, dans les ateliers de Gimond et de Despiau.



Fig. 2. — ZÉKI FAIK IZER. Les Poissons.

Les aquarelles présentées par ZÉKI FAIK IZER, *Les Poissons* (ill. 2) et *L'Oiseau*, laissent voir un tempérament et une conception plastique différents. Chez lui, la tendance constructiviste demeure apparemment dissimulée sous un dessin allègre et quasi-spontané qui, au premier abord, semble n'avoir d'autre raison que la simple fantaisie de l'artiste. Derrière une apparente liberté, l'on perçoit dans l'art de ZÉKI FAIK IZER une connaissance très sûre des moyens les plus efficaces pour arriver à la concision et à l'élégance d'expression

qui lui sont propres. Il atteint la picturalité grâce à sa manière personnelle de distribuer lignes et touches de différentes intensités, lesquelles — loin de poursuivre un rendu simplement conventionnel des objets — réussissent à vivre pour elles-mêmes, presque indépendamment du motif interprété.

L'art de NURULLAH BERK, organisateur de l'exposition, présente une autre modalité constructive. Si, à première vue, par les « contrastes de formes » et par ses contours continus et égaux, qui écartent sciemment toute coupure ou solution de continuité, son style rappelle les belles compositions de Fernand Léger, il n'en est pas moins vrai que son art représente, au fond, une modalité personnelle, originale et, en même temps, « nationale » de constructivisme moderne.

Par son écriture puissante et sereine, qui ramène les volumes à la surface, pour en faire des images bidimensionnelles — comme dans les anciennes miniatures turques, dont le souvenir fut présent dans l'élaboration de son style — une œuvre comme *La Brodeuse*<sup>1</sup> (ill. 3) demeure caractéristique pour la facture de l'art de NURULLAH BERK. Pour ne laisser aucun doute à ce sujet, dans ses écrits comme dans sa belle conférence de Bucarest, NURULLAH BERK a précisé que lui aussi, comme d'ailleurs d'autres artistes turcs de sa génération, a profondément réfléchi aux principes décoratifs et compositionnels de l'ancien art turc, en les adaptant aux exigences de la peinture moderne.

En dépit de l'analogie thématique avec la fameuse xylogravure de Hokoussai, une œuvre comme *Les Vagues* (ill. 4), laisse filtrer à travers son « japonisme » les échos d'une esthétique nationale multiséculaire, grâce à l'importance accordée à l'arabesque et aux rythmes établis entre « statiques » et « dynamiques » — ascendantes, descendantes, calmes, rapides — comme dans les mouvements contrastés d'une suite musicale.

La référence à l'ancienne écriture nationale comme source d'inspiration pour la peinture moderne turque, apparaît encore plus manifeste dans l'œuvre de SABRI BERKEL.

Après avoir dépassé le stade « italien », « classique », SABRI BERKEL tend actuellement vers une peinture non figurative — *Abstraction* — dans laquelle le motif plastique ne coïncide plus avec le motif réel. Employant lui aussi les virtualités expressives de l'ancienne écriture turque, sa souplesse et sa vertu ondoyante, son rythme balancé se mouvant dans un espace abstrait à deux dimensions, l'art de SABRI BERKEL, enrichi par une superposition de plans presque transparents, aboutit à une abstraction non figurative par rapport à la vie réelle, mais quasi figurative par rapport au monde de l'art.

De cette manière, SABRI BERKEL semble être lui aussi, comme d'ailleurs quelques autres peintres de sa génération et, en particulier, comme une bonne partie de la nouvelle génération des peintres turcs, à la poursuite d'une nouvelle réalité, d'une réalité d'ordre plastique, capable d'entretenir et de fertiliser à la fois, la vie intérieure spécifique de l'artiste moderne.

Il est nécessaire d'ajouter toutefois que, tandis que le non-figuratif impliqué dans l'art de SABRI BERKEL prouve nettement son appartenance au terroir, celui de la jeune génération semble se diriger résolument vers le grand courant de l'abstractionnisme international, en dépit de tout spécifique autochtone. Un jeune artiste comme DEVRIM ERBIL, fondateur en 1963 avec d'autres camarades du GROUPE BLEU, représente — par des œuvres comme *Rythme Linéaire* — cette nouvelle tendance. Mais ses lavis exposés à Bucarest, *Les Arbres*

<sup>1</sup> Nous avons pris la liberté de reproduire une des variantes peintes à la place de la linogravure du même titre présentée à Bucarest, car les quelques différences de disposition des lignes ou des couleurs employées ne constituent pas un obstacle essentiel par rapport à l'avantage d'avoir une image colorée et de saisir ainsi la conception de l'artiste dans toute sa plénitude.



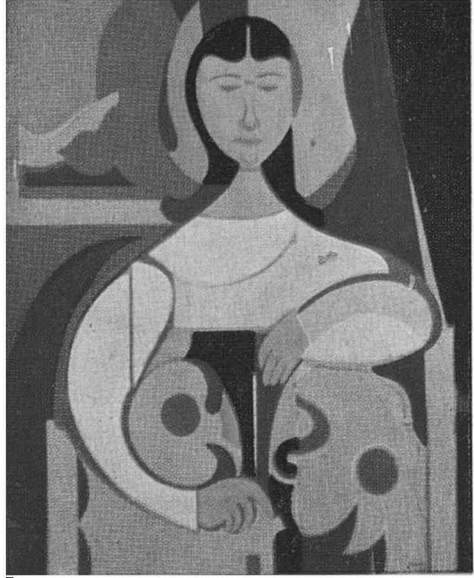


Fig. 3. —NURULLAH BERK. La Brodeuse

(ill. 5) et *Les Branches* demeurent — malgré leur stylisation — dans les limites de l'art figuratif qui, loin d'avoir épuisé toutes ses ressources, est toujours susceptible de s'enrichir de nouvelles formes, nées de la sensibilité, de l'intelligence et de l'imagination de l'artiste.

En effet, des œuvres figuratives comme les sérigraphies, *Paysan de la mer Noire* et, surtout, *Mère et Enfant* (ill. 6), par BEDRI RAHMI EYOUBOGLU, contiennent assez



Fig. 4. — NURULLAH BERK. Les Vagues.

d'éléments spécifiquement plastiques pour prouver que le dilemme de la peinture moderne ne réside pas dans l'alternative : figuratif ou non-figuratif, mais dans l'anéantissement d'un vieux préjugé — mis en circulation par certains théoriciens de la Renaissance et, avant eux, par Aristote — selon lequel l'art serait l'imitation du réel, « mimésis ».

Se trouvant comme au centre d'un cercle infini, l'artiste a la liberté de choisir et de rayonner dans n'importe quelle direction, soit vers les zones de la figuration, avec ses innombrables possibilités, soit vers celles de la non-figuration, avec ses variantes tout aussi illimitées. Mais cela à une seule condition près, celle de ne pas confondre, dans la première alternative, les virtualités expressives de l'image écrite ou peinte, avec l'apparence trompeuse de la représentation mimétique, illusionniste, et de ne pas oublier, dans la seconde, qu'une œuvre d'art n'est pas un jeu ingénieux et gratuit de l'esprit, mais un grave problème de conscience, qui engage la totalité des facultés créatrices de l'artiste.

C'est, d'autre part, par le décorativisme du contour d'un beau noir velouté et des ornements empruntés au répertoire des motifs populaires, ainsi que par le ton de fond d'un orange opulent, rappelant les vieilles broderies turques, qu'une œuvre comme *Mère et Enfant* par

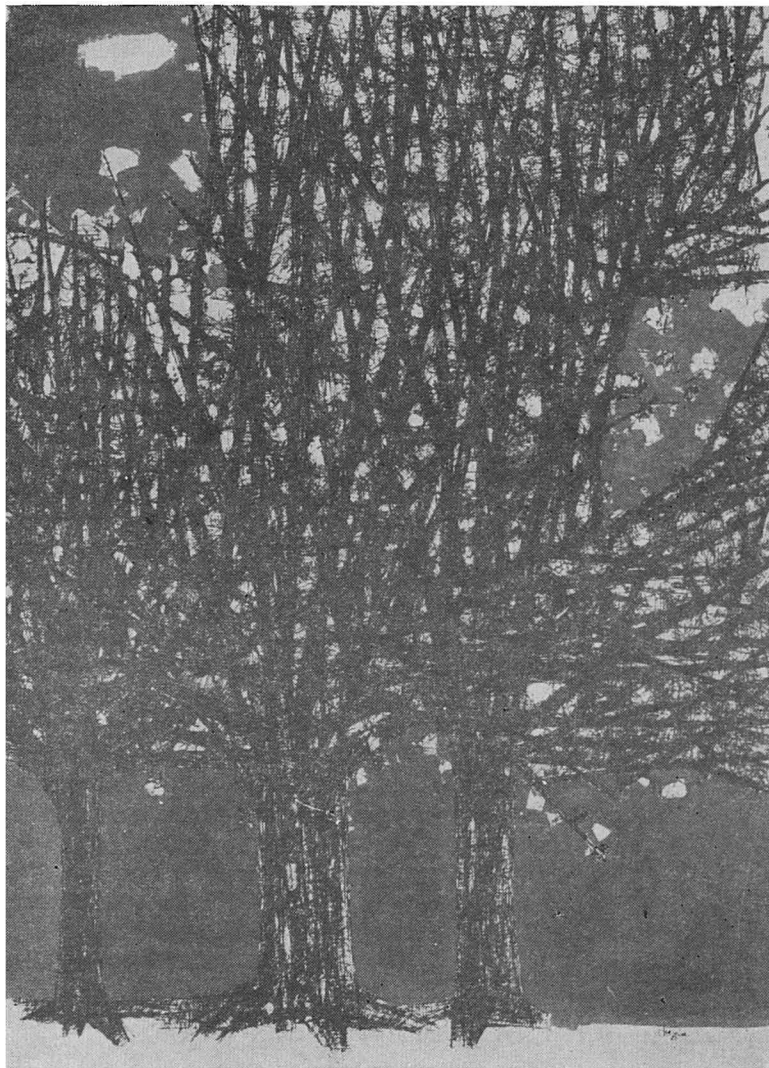


Fig 5. — DEVRIM ERBIL. Les Arbres.

BEDRI RAHMI EYOUBOGLU semble plaider pour la légitimité d'un art national, en mesure de suggérer son appartenance plus précise aux traditions autochtones.

Sa femme, ERENE EYOUBOGLU, est l'auteur d'un grand nombre de compositions ayant toutes comme source d'inspiration la vie des paysans anatoliens. Ses trois lithographies

envoyées à Bucarest, *Groupe de Paysans*, *Deux Paysannes* et *Retour du Marché*<sup>2</sup> (ill 7,) avouent son goût pour une stylisation intelligente, dans le cadre d'une conception monumentale fondée tout d'abord sur la sobriété et la logique de la composition. C'est grâce à une



Fig 6 — BEDRI RAHMI EYUBOĞLU. Mere et Enfant.

juste mesure dans le dosage des ornements permettant de localiser la scène, ainsi qu'à une harmonieuse répartition des pleins et des vides, que ses figures, admirablement rythmées, comme dans une frise antique, paraissent se mouvoir dans un espace presque abstrait. Œuvre

<sup>2</sup> En l'absence du cliché respectif, là aussi nous avons remplacé la litho exposée à Bucarest, par une composition peinte, *Vers le Marché*, assez ressemblante.

figurative, certes, mais non imitative, soulignant à chaque pas qu'il s'agit d'une écriture, d'une interprétation personnelle de la réalité, et pas d'un mimétisme trompeur de celle-ci.

NEŞET GÜNAL, artiste qui évoque lui aussi la vie rurale anatolienne, est le représentant d'une autre vision artistique. Ses dessins, puissants et expressifs, *Le Repos*, *Le Depeçage*, *Les Sœurs*, *La Famille* et *Paysans*, posent devant nos yeux, dans des attitudes éloquente, d'après figures de paysans, d'une émouvante vérité psychologique et d'une plasticité corporelle, unique parmi les autres artistes turcs contemporains.

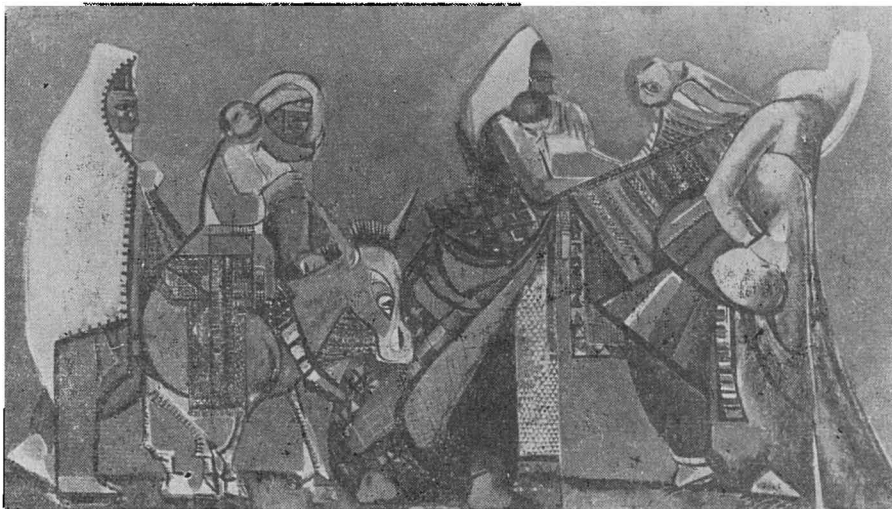


Fig. 7. — EREN EYUBOĞLU. Vers le Marché.

En dépit d'une conception spatiale tridimensionnelle — rare elle aussi dans la peinture actuelle turque — et de certains échos qu'on pourrait qualifier de néo-réalistes à tendances expressionnistes, l'œuvre de NEŞET GÜNAL demeure d'une incontestable authenticité nationale.

L'authenticité de son art ne découle pas tant du choix des sujets — qui néanmoins jouent chez lui un rôle important — que d'une certaine typologie géographique et humaine, caractéristique pour la région respective. Il dresse devant nous, dans de vastes paysages arides, des figures saisissantes dans leur simplicité, qu'il imprègne d'une monumentalité et d'une gravité, capables de les arracher du temporel pour leur conférer une existence presque en dehors du temps.

Auteur de nombreuses décorations murales à fresque et à mosaïque, ERCÜMENT KALMIK a envoyé deux œuvres graphiques : *Les Poissons* et *Figures*, la première dans une belle tonalité rouge, la seconde en jaune, qui semblent avouer sa sensibilité pour les surfaces intensément colorées.

A côté de ces artistes qui pratiquent, en général, la peinture monumentale, nous citons encore le nom de TOURGOUT ZAIYME, renommé décorateur de théâtre, auteur à la fois de gravures conçues dans un style qui allie, dans un esprit tout à fait moderne, le folklore à l'ancienne tradition de l'art des miniatures. Nous regrettons de ne pas avoir eu la possibilité de voir son *Pont*, une de ses anciennes gravures en couleurs, d'un décorativisme très expressif, avec des larges surfaces colorées à plat. Les pièces exposées à Bucarest, l'eau forte,

*Paysanne* et, surtout, la gravure sur bois, *Paysannes et Chèvres*, sont assez caractéristiques pour ses tendances décoratives, de facture parfois populaire.

Les noms de quelques autres artistes doivent s'ajouter à ceux déjà mentionnés, notamment celui de SALIM URALLI, auteur d'un *Dessin* en crayons colorés, de NIHAT AKYUMAK, avec trois gouaches : *Intérieur*, *Cour de Mosquée* et un *Paysage*, sensiblement nuancées, des jeunes OZDEMIR ALTAN — participant à la Biennale de Venise et à l'exposition des Jeunes

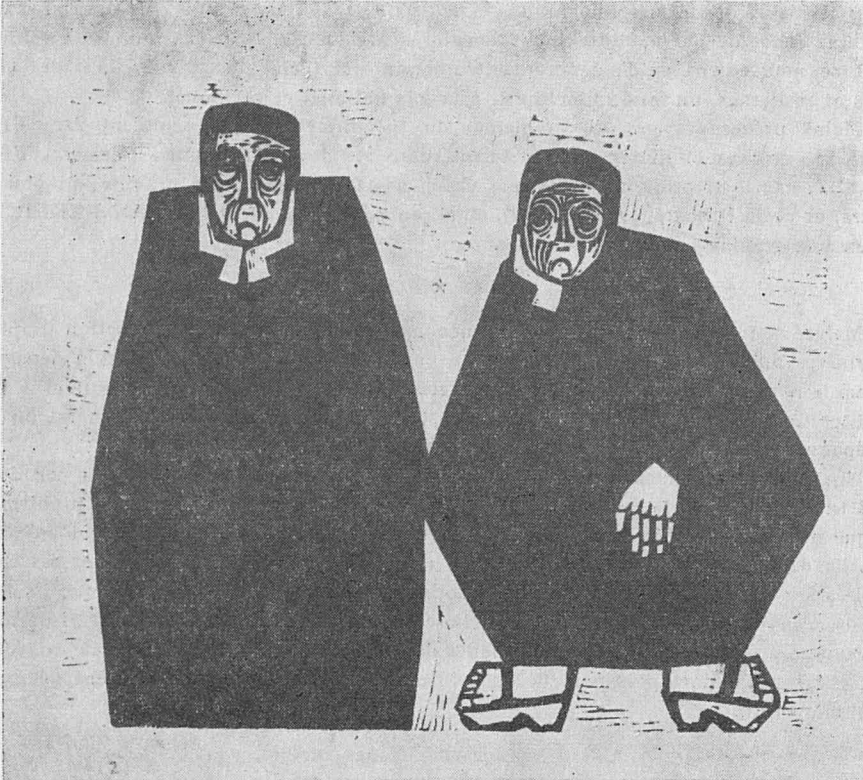


Fig. 8. — MUSTAFA ASLIER Vieilles Femmes.

Artistes de Paris — avec deux aquarelles ayant comme thème l'*Arbre*, TURAN EROL — deuxième Prix de Peinture au Salon de l'Etat (1961), et HASAN KAVRUK, avec deux *Paysages* chacun, le dernier dans une vision assez fauve. De leur courte biographie nous avons appris qu'une partie d'entre eux, au moins, pratiquent aussi la gravure, mais non comme unique modalité d'expression artistique.

Il nous revient maintenant de nous occuper de quelques artistes, ceux-ci presque exclusivement des graveurs. A ce propos, nous rappelons tout d'abord le nom de ALIYE BERGER, auteur d'une gravure sur papier de verre, *Figures du Karagès*, et de deux eaux fortes colorées, technique moins usitée de nos jours, dans laquelle elle sait obtenir d'admirables transparences d'aquarelle. Dans ses deux gravures, *La Travailleuse* et, surtout, *La Pêche* — que nous regrettons de ne pas pouvoir reproduire ici — ALIYE BERGER fait appel à l'intellect pour dépasser

la vision directe et pour reconstruire simultanément, dans une atmosphère imprégnée de délicatesse et de poésie, les signes de ses perceptions successives et disparates

Le constructivisme, cher aux artistes turcs, semble être aussi à la base de l'esthétique de MUSTAFA ASLIER. D'un graphisme qui ne s'attache pas aux détails, capable de synthétiser la forme et d'intégrer les volumes à la surface, ses gravures nous présentent quelques images suggestives de la vie paysanne actuelle de son pays. Par ses deux gravures sur bois, *La Famille* et, surtout, *Danse Populaire* — d'une si savante combinaison de lignes et de formes plastiques — ainsi que par sa linogravure, *Vieilles* (ill. 8) — d'un dessin lapidaire, pas exempt de certains échos de l'expressionnisme allemand — MUSTAFA ASLIER semble se rallier lui aussi à ce mouvement de l'art turc contemporain qui tâche d'exprimer, dans des formes inédites et modernes, un fond autochtone, à la fois national et personnel.

Moins préoccupés par les problèmes du spécifique national semblent être FETHI KARAKAS, graveur et illustrateur de talent, dans ses deux serigraphies (*Visages*), FETHI KAYAALP, excellent praticien, dans une vision assez classique de la gravure sur bois (*Les Pêcheurs*) et de la lithographie (*Portrait*), et le jeune, probablement, ORHAN PEKER, avec ses deux lithographies, *Chevaux* et *Crabe*.

★

Malgré son cadre restreint, limité à une partie seulement de la production graphique des dernières années, la portée théorique de l'exposition turque de Bucarest a dépassé de beaucoup le nombre des œuvres présentées, et cela grâce aux possibilités qu'elle nous a offert de méditer de nouveau sur la légitimité d'un style national, dans le cadre général du style d'une époque.

Une juste compréhension de la nature intime des phénomènes de l'art a permis aux artistes turcs de choisir la seule modalité valable — selon nous — d'aborder le problème du spécifique national. En effet, une bonne partie de ces artistes sut éviter l'emploi mécanique des motifs décoratifs traditionnels et réussit en échange à redécouvrir les principes constitutifs de ceux-ci. En remontant ainsi à la source même de leur passé artistique, ils furent en mesure d'envisager et de représenter les choses du visible dans un certain ordre, découlant d'une manière propre à toute une communauté de sentir et de penser. Ceci semble constituer, jusqu'à présent, l'apport personnel de la peinture turque au grand mouvement général de l'art contemporain.

*Eleonora Costescu*

## L'EXPOSITION MARIJ PREGELY

(Bucarest, Musée Simou, fin janvier — février 1965)

Le public de Bucarest connaissait déjà quelques-unes des productions actuelles de l'art yougoslave. En 1956, il a eu l'occasion d'admirer dans les vastes salles du Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie une grande exposition d'art plastique contemporain yougoslave et, en 1960, au Musée d'art Populaire de Bucarest une exposition, ample et variée, des arts décoratifs créés actuellement en Yougoslavie. Nous avons été sensibles alors à la vigueur et à la vitalité des tendances modernes de l'art de ce pays.

Dernièrement, deux nouvelles manifestations artistiques se sont succédées à peu de distance près, l'exposition des artistes roumains ALEXANDRE CIUCURENCO et GÉZA VIDA à Belgrade (déc. 1964), et l'exposition MARIJ PREGELY à Bucarest (fin janv. — févr. 1965).

Ce qui nous a semblé être le trait dominant du peintre yougoslave c'était la force de son tempérament artistique, qui apparaît évidente dès ses premières compositions graphiques — de grandes dimensions — illustrant l'ILIADÉ et L'ODYSSÉE, dans la traduction de A. SOVRE.

Le monde des poèmes homériques que nous croyons si bien connaître par tant d'interprétations plastiques et littéraires, se révéla de nouveau à nous dans son éternelle jeunesse. Une humanité primitive et grandiose, cruelle et héroïque, a été évoquée par PREGELY dans une suite d'images saisissantes, grâce à une simplicité obtenue à force de nombreuses études préliminaires, en vue d'arriver à l'expression plastique la plus pure, la plus éloquente (ill. 1).

Dès ce moment, il semblait que l'art de PREGELY a atteint une plénitude qui aurait pu lui donner entière satisfaction. Puissantes et suggestives, ses images dépassaient de loin la simple « illustration », pouvant parfaitement se dispenser de l'anecdote littéraire, pour vivre par elles-mêmes.

Il est presque impossible de nous faire une idée du chemin parcouru par l'artiste après 1951, date de l'achèvement des dessins pour les poèmes homériques, et 1957, date des premières toiles exposées à Bucarest, qui laissent entrevoir une toute autre conception plastique. On peut seulement supposer que les raisons qui l'ont poussé à changer de physionomie ont été assez fortes, pour le déterminer à renoncer aux avantages d'un style déjà trouvé, si personnel et efficient — tel qu'il apparaissait dans le cycle mentionné — en faveur de nouvelles recherches d'ordre thématique et plastique.

Se détachant de plus en plus de la figuration traditionnelle de l'objet, en simplifiant les formes mais, en même temps, en leur conférant un plus grand coefficient de potentiel expressif,



PREGELY est arrivé à se créer un nouveau système de représentation des phénomènes visuels et sensibles, d'une résonance toute actuelle

Il n'est pas nécessaire de nous attarder sur le changement d'ordre thématique, car celui-ci est assez discernable dans son art actuel, caractérisé par une vision tragique de l'exis-



Fig. 1. — MARIJ PREGELY, Illustration pour l'Odyssée; dessin encre de Chine.

tence, ressentie comme angoisse et obsessions Dans son art antérieur, l'homme gardait toujours, dans les circonstances les plus dramatiques de l'existence, une force non exempte de grandeur et de dignité, qui, dans la vision actuelle de PREGELY, semble manquer totalement à l'homme moderne, tel qu'il l'a connu pendant la guerre, accablé par la misère et la peur (*La Peur*, 1960 ; *Cri dans la nuit*, 1961 ; *Le Fusillé*, 1961, ill 2, *La distribution du pain*, 1962 ; *Camp de concentration*, 1964).

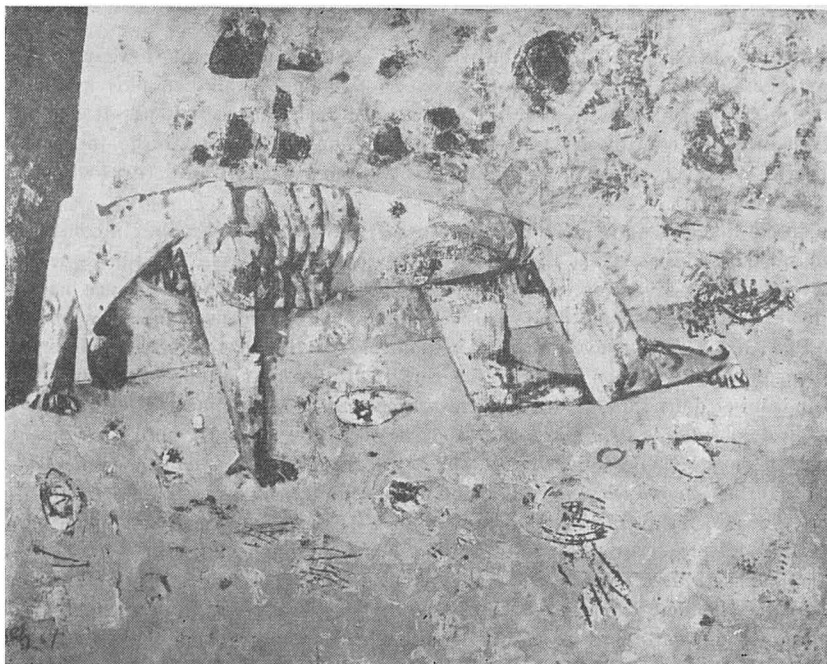


Fig. 2. — MARIJ PREGELY, *Le fusillé*, 1961 ; techniques mixtes, toile, 135×182 cm.

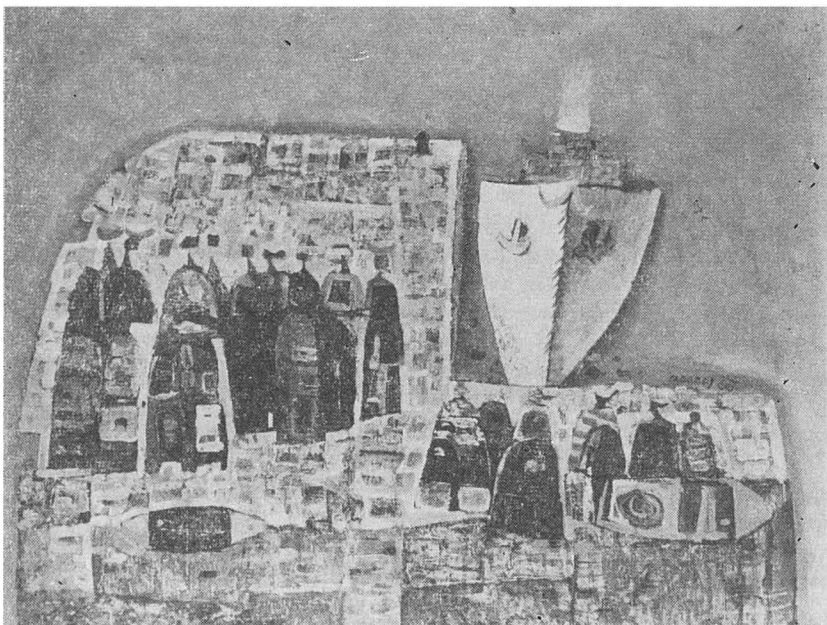


Fig. 3. — MARIJ PREGELY, *Sur la jetée*, 1960 ; techniques mixtes, toile, 113,5×145 cm.

Mais, ce qui mérite d'être surtout souligné, c'est le changement survenu dans sa conception plastique qui, tout en évoluant vers un expressionnisme de plus en plus manifeste, semble arriver à un moment où la moindre référence à la réalité objective paraît exclue. On peut ainsi saisir un effort continu de la part de l'artiste pour libérer son art de tout contenu figuratif, en vue d'arriver à une totale autonomie des moyens plastiques (*Agglomération blanche*, 1964)

Comme d'autres artistes de notre temps, PREGELY cherche ainsi à constituer l'œuvre d'art en ne partant pas de la réalité extérieure, mais du simple fait plastique, qui se crée lui-même et vit par lui-même, en ayant comme unique raison d'être l'image narcissienne de sa propre expression. Partant d'une base expressionniste avec des tendances abstractisantes, l'art de PREGELY semble évoluer ainsi vers un abstractionnisme de caractère expressionniste de plus en plus évident, non exempt d'un certain timbre autochtone spécifique. Nous avons cru saisir celui-ci dans l'image de la *Mère avec Enfant*, 1961, rappelant les statues primitives en bois, ou dans celle de l'*Homme*, 1962, sorte de sculpture funéraire pour un « gisant » grotesque, ou bien dans la belle composition, *Sur la jetée*, 1960 (ill. 3), dans laquelle les échos des fresquistes serbes du moyen âge sont assez aisés à discerner.

Il y encore un autre aspect dans l'art de PREGELY qu'on devrait mentionner, qui a trait plutôt à ses recherches d'ordre technique. Nous pensons aux procédés que l'artiste a cru bon d'employer en vue d'obtenir le plus d'évidence plastique possible. Ses « techniques mixtes » qui semblent tellement contribuer à renforcer la plasticité de ses formes, ont été sûrement utilisées non seulement pour exprimer le puissant tempérament de l'artiste, mais aussi sa volonté à saisir le concret, la matérialité du monde. Il s'agit ici presque d'une mystique de l'expression matérielle, saisissable aussi dans l'œuvre des autres artistes contemporains des divers pays. « Cosa materiale » semble être la réponse de cette tendance moderne à l'ancienne définition léonardesque de la peinture, et par cette position aussi, PREGELY se rallie au grand courant stylistiques de l'art moderne.

*Eleonora Costescu*

KOVAČEV, NIKOLAI P., *Местните названия от Селиевско* (Noms de localités du district de Sevhevo). Académie Bulgare des Sciences, Sofia, 1962, 300 p.

L'ancien district de Sevhevo se trouvait situé entre les districts de Gabrovo, Drjanovo et Tîrnovo à l'est, Pavhikem au nord, Lovec et Trojan à l'ouest, Karlovo et Kazanlik au sud. Selon la nouvelle division administrative il constitue la portion ouest du district de Gabrovo, qui se trouve situé sur le versant nord des monts Balkans (Stara Planina), dans la vallée de la rivière de Rositsa, affluent de Iantra en regard des localités roumaines Turnu-Măgurele et Zimnicea, sans toutefois atteindre le Danube. L'auteur a étudié 44 localités (43 villages et 1 ville) en colligeant 8 956 noms. Parmi ceux-ci la plupart sont slaves; ensuite selon l'ordre de leur importance suivent les dénominations turques, roumaines et grecques. Dans l'ancien district de Sevhevo, en 1934, vivaient 84.071 habitants. La présente monographie donne des informations géographiques et historiques, classe les dénominations, indique leur origine et leur formation, renseigne sur les caractéristiques linguistiques et finit par un répertoire alphabétique complet des noms des lieux de l'ancien district de Sevhevo. Le travail est systématique et utile non seulement aux linguistes, mais également aux historiens, aux géographes et aux ethnographes.

L'information de l'auteur est en général riche et bien fondée, à part le domaine de la linguistique roumaine où elle s'avère insuffisante. C'est la raison pour laquelle on constate des inexactitudes ou des fautes d'interprétation, en dehors du fait que le nombre des mots reconnus être d'origine roumaine est beaucoup plus petit qu'en réalité. Le prétendu dérivé *băgăresc* (p. 24), (de *a băga, băgare*) n'existe pas en roumain, par contre les dérivés *băgăreș, -reașă, băgător, băgăcios* existent fort bien. L'hydronyme *Bagarestitsa (Băgrestitsa)* pourrait difficilement s'expliquer par le roumain *băga, băgare*. Le toponyme *Batôșovo* (village à 16 km sud de Sevhevo) du point de vue sémantique pourrait dériver du pluriel *bătăuși*, non sans la persistance de certaines difficultés d'ordre phonétique. Le nom apparaît diffusé sur une aire assez étendue (*Batoșnitsa*, dans le district de Russe, Bulgarie; *Bătûșa*, près de Dečan en Bosnie; *Bătoș* dans le district de Reghin en Roumanie), aussi est-il plus probable qu'il s'agit d'un mot d'origine orientale, coumane ou petchenègue. Dans *Kalvénets* (p. 38) nous ne pouvons admettre la présence du latin *calvus*, en raison du fait que le groupe *lv* s'est transformé depuis longtemps en latin oriental en *lb* *alveus*, roum. *albie*; *alvina*, roum. *albină*. *Karpina, (Karpinina)*, une pente abrupte sur une hauteur du village de Dusovo (p. 39), ne doit pas être mis en corrélation avec *cârpănă* « espèce de blé » ou bien avec *cârpen, cârpân*, « arbre » à cause de l'accent. Dans les toponymiques de *Kačulovets, Kačultite, Kačulskoto, Kačulja* (p. 32) il y a sans conteste persistance d'un mot très ancien conservé non seulement en

bulgare (*качѝл, качѝлка, качѝлчица, качѝлче*), mais aussi bien en albanais (*kesule*) et en roumain (*căciulă*).<sup>1</sup> *Keremézi, Keremézki*, du village de Tinovo (p 79), s'explique plus facilement par le phonétisme roumain pluriel *Čărămizi* (en bulgare *керемѝда*, pluriel *керемѝди*) que par l'arabe *kerem* «générosité, pitié, bienveillance». Les toponymiques *Čapár, Čaparka, Čupára, Čupárja* (p 25—26) ont à l'origine le dérivé roumain *cepar* «cultivateur ou marchand d'oignons» et nullement le grec *κηπούριον* (ou *κηπάρι*) «jardin». Le mot roumain *cocón* «enfant», attesté même depuis le XVI<sup>e</sup> siècle (comparé ngr *κοκκόνα, κοκκονίτσα* «daine» est apparenté aux toponymiques *Kokónski gerán* «le puits de l'enfant», *Kokónskija kládenets* «la fontaine de l'enfant», *Kokónskoto* (p 73), mais ne provient pas du néo-grec (N. P. ANDRIOTIS, *Dictionnaire étymologique du grec moderne*, Athènes 1951, p. 105). *Columbá* «colombe» est un néologisme du XIX<sup>e</sup> siècle et ne doit pas être confondu avec le toponymique bulgare *Kolubija* ou *Kolumbija* (p 38). Je doute fort pour ma part que ce toponyme puisse s'expliquer par le latin *columba* qui d'ailleurs ne s'est pas maintenu dans le roumain (où le *l* intervocalique s'est transformé en *r* et *o* non accentué apparaît généralement comme *u* non accentué) La fréquence des toponymes *Kopák, Kopátsi, Kopátsite, Kopáče, Kopáčeto, Kopáčkata* n'indique pas obligatoirement une influence directe du roumain (où nous avons *copác*, pluriel *copaci*), mais marque seulement (à côté de l'alb *kopác*, pluriel *kopáče* et du hongrois *kopács* «buisson») qu'il s'agit d'un mot très ancien ayant une large diffusion. *Krémánite*, pente caillouteuse du village de Stókite (p 47 et 212), ne peut s'interpréter par *кремьк* «silex, pierre à briquet», mais plutôt par la forme roumaine *crémene*. *Kukúlja* colline pointue du village de Dobromírka, n'est point la forme roumaine *cucul*, mais dérive (par l'intermédiaire d'une forme plus ancienne) du latin *cucullus* (pluriel *cuculli*), dont nous avons aujourd'hui en roumain *cucú* «bosse, pointe». Il s'ensuit que ce phonétisme indique pour le toponymique bulgare un emprunt direct au latin, soit un emprunt au roumain antérieur au XV<sup>e</sup> siècle *Kuflórite* (plaine et chemin dans le village Bára, p 63 et 211) n'est que le latin *coctorium*, roum. *cuptor*, bulg. *koptór* et *koftor*. *Lingurite*, une partie du village de Ostrets (on trouve au même lieu *Lingurski gerán* «fontaine de Linguri», p. 99 et 220), dérive de la forme du pluriel *linguri*, singulier *lingurá* *Mándra, Mándrata* et leurs dérivés ont à l'origine le mot byzantin *μάνδρα*, pénétré aussi en roumain par l'intermédiaire du slave. Pour *Penúševoto*, lieu cultivé avec collines et jardins, à 2 km au sud du village de Stóla (p 71), on peut envisager comme fondement le mot roumain *pánúšă* «chacune des feuilles du mais qui enveloppe l'épi de mais» avec son dérivé *pánúšifă* «vraie». Le toponymique *Rogúljat* (*Rugúljat* et *Lugúrjat*, p 94) ne peut pas être mis en rapport avec le roumain *rug* (ainsi que le village *Rúgul* mentionné en 1437) à cause de l'accent. *Stángala* (rochers et pâturages à 6 km au sud-est du village de Suhindól) ne tire pas son origine du latin *stagnum* «étang» ou du roumain *stagná* (*stagnare*), qui ne représente qu'un néologisme de faible diffusion. Par contre *Tálpite* «des hauteurs plates, plateau» dans le village de Stókite, pourrait fort bien avoir à la base le mot roumain *tálpă* (pluriel *tálpi*). *Turlata*, petites hauteurs dans la localité de Botóševo, indique une influence byzantine qui se serait transmise par les Slaves aux Roumains (*turlă* «tour d'église»)

Par conséquent nous devons considérer d'origine roumaine ou romane les faits suivants : la présence de l'article déterminé dans *Drágolska pállina* (dans le village de Mečovo, p. 76); *Drágula* (terres arables à 7 km au sud-est de Sevhevo, p. 35); *Drágulov most* (au sud-est de Sevhevo, p. 35), *Bači skok* «la gouttière du père» (près de Kramolin, p. 38), *Balliš* (champs et étangs au nord-est de Krusovo, p. 47), *Keremézki kolbi* (à Tinovo); *Čapár, Čaparka, Čupára, Čupárja* (affluent droit de la Rositza); *Kréménite* (hauteur rocheuse au sud-est de Stókite, p 47 et 212); *Kukúlja* (hauteur au sud de Dobromírka, p. 46); *Kofołrite*

(champs et chemin dans Bara, p 63 et 211), *Fúndala* (pâturages au nord-ouest de Găbené, p. 49); *Lingurite* (quartier périphérique de la localité Ostrets, p 99 et 220), *Panúševolo* (champs et prairies au sud-ouest de Stola, p 71), *Petviša* (clairière caillouteuse à l'ouest de Petko Slavejkovo, p 39), *Sapálevets* (source au sud-ouest de Mlečovo, p 38); *Talpite* (plateau au nord de Stokite, p 32) Ces faibles vestiges de langue roumaine, attestent la présence d'une population clairsemée de Vlaques s'y trouvant d'avant le XIX<sup>e</sup> siècle et qui ont laissé en souvenir le nom de *Vláevi kolibi* (terre arable au nord-ouest de Tírnovo), *Vlaévite livadi* (au nord de Idilevo), *Vlášite* (Batóšovo, Stokite, Šúmata et Jávorets), *Vlásovets*, *Vlíhovolo* (dans Kravenik), *Vláčištelo* (dans Găbene), *Vláčnitsa* (dans Dobromírka), *Vlášeto*, (dans Debeltsóvo), *Vlaška usójna* (dans Stokite), *Vlaški dol* et *Vláškoto* (dans Găbene), *Vlaškiya tser* et *Vláščenitsa* (dans Mlečovo).

*Bárnárevo* (champ à l'est de Berievo) et *Bárnárevska dolčínka* (ruisseau à l'est de Gradnitsa) rappellent les toponymes roumains de *Bárnár* et *Bárnárel*, des monts près Vatra Doinei, région de Suceava, de *bórina* « forêt de sapin » et *borinár* « marchand de bois de sapin ». *Búkuropo sélo* et les dérivés *búkurovets*, *búkurovka*, *búkurovski*, à côté de l'alb *bukur* « beau » et le toponyme *București* confirme la persistance d'un héritage thraco-dace commun.

La toponymie peut compléter d'une manière substantielle nos connaissances concernant le passé des peuples du sud-est de l'Europe. L'initiative de l'Académie des Sciences de la R. P. de Bulgarie d'établir des recueils de toponymes est des plus heureuses.

H. Mihăescu

*Die protobulgarischen Inschriften* herausgegeben von Veselin Beševliev. Mit 96 Tafeln und 1 Karte. Akademie-Verlag, Berlin, 1963, XXI, 361. (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin Institut für griechisch-romische Altertumskunde Berliner Byzantinische Arbeiten, Bd 23).

Les inscriptions protobulgares ont été découvertes successivement à partir de 1707 et elles ont été publiées dans divers périodiques ou travaux de spécialité, dont la consultation était devenue avec le temps de plus en plus incommode, sinon même inaccessible, en dehors du fait que les commentaires portant sur ces inscriptions étaient dispersés dans toutes sortes de publications, dont quelques-unes parfois même dépassées. Toutes ces difficultés rendaient d'autant plus laborieux les efforts des chercheurs dans ce domaine de recherche historique. Les choses en étaient là, quand l'auteur se décida à faire paraître la première édition de cet ouvrage en bulgare qui fut publié dans le XXXI<sup>e</sup> volume (1934) de « Godišnik na Sofijskija Universitet » (l'Annuaire de l'Université de Sofia) Depuis lors et jusqu'à la parution du livre faisant l'objet de ce compte rendu — livre qui représente en fait une seconde édition, revue et augmentée — d'autres inscriptions ont été mises au jour ou bien des informations supplémentaires et des points de vue différents sont survenus, dont l'auteur a dûment tenu compte. Il a réalisé ainsi une œuvre complète précédée d'une ample préface, et qui comprend des commentaires de haute érudition, des indices, des reproductions photographiques des documents originaux ainsi qu'une carte de leur diffusion. Parmi les 92 inscriptions publiées dans le présent recueil, 86 sont grecques, 3 slaves, 2 protobulgares et 1 bilingue (protobulgare-grecque). Si l'on fait abstraction de l'inscription de Madare dont la lecture nous semble douteuse, ainsi que de quelques inscriptions du X<sup>e</sup> siècle, la plupart des autres appartiennent au IX<sup>e</sup> siècle,

c'est-à-dire à une période où l'affermissement sur le plan international du premier Etat bulgare était de plus en plus évident, se manifestant entre autres par des luttes tenaces portées contre l'Empire byzantin. Il est tout naturel et parfaitement explicable qu'en pareilles circonstances l'influence de la culture et de la langue byzantines se soit affirmée avec prépondérance, en se traduisant par un nombre considérable de monuments de langue grecque sur le territoire de l'Etat bulgare. La conclusion dégagée de l'étude de ces monuments, selon laquelle la langue grecque utilisée dans les inscriptions serait « authentique », ou en d'autres termes correspondante à l'évolution linguistique de l'étape respective, renforce d'autant plus la valeur de ces documents qui représentent une source précieuse d'informations non seulement pour l'étude de l'histoire bulgare, mais aussi pour la connaissance approfondie du grec et de la civilisation byzantine. C'est pour cette raison que l'on doit accueillir avec gratitude l'initiative de la publication de cette édition étayée d'une riche documentation scientifique de haute compétence et réalisée dans des conditions techniques exceptionnelles.

L'auteur a classé ses inscriptions selon les catégories suivantes : événements historiques, *res gestae* (1—15), colonnes célébrant des victoires (16—40), traités de paix (41—46), inscriptions militaires (47—53), inscriptions de fondation d'édifice (52—57), inscriptions funéraires (58—60), inscriptions non précisées (70—77) ou bien à contenu singulier ou douteux (78—92). Beaucoup ne sont que fragmentaires ou non concluantes et pour la plupart elles nous sont parvenues en quelque sorte tronquées, toutefois leur grande valeur pour les études historiques et linguistiques n'en est pas pour autant diminuée. Elles complètent et renforcent les sources narratives byzantines de l'époque, tout en apportant certaines précisions d'importance, aussi bien pour la connaissance de l'organisation sociale et pour la langue protobulgare que pour l'étude du grec. Ce dernier d'ailleurs avait commencé très tôt à se distinguer du grec classique et à présenter certaines caractéristiques appartenant au néo-grec, cependant les historiens byzantins évitaient soigneusement d'entériner les innovations qu'ils considéraient comme « non correctes », au point que bien peu d'écrits de type populaire ont réussi à aller de pair avec le progrès de la langue parlée. En somme, c'est un accident heureux que les inscriptions bulgares puissent refléter certains phénomènes de la langue parlée de l'époque, et c'est à quoi l'auteur du recueil s'est consacré à mettre en lumière avec toute sa compétence. Une autre confirmation est la présence des éléments latins dans le grec byzantin dont beaucoup se sont conservés dans le néo-grec populaire jusqu'à nos jours. L'influence latine s'est manifestée plus particulièrement par l'introduction de l'administration et de l'armée romaine. Dans les inscriptions protobulgares apparaissent les éléments d'origine latine suivants : *aula* (αύλιον, 56,7), *campus* (κάμπος, 56,6) *cassis* (κασσίδα, 48,3, 49,2), *castrum* (κάστρον, 2,11 ; 2,20—21 ; 5,4 ; 13,7—8 ; 20—26 et 32, 41,6), *comes* (κομίτης 41,14 ; 46,5), *fossatum* (φοσσάτον 14,5 ; 58,4 ; 59,5, 60,5 ; 61,5), *indictio* (ινδικτιών, 46,1, 56,25 ; 87,6), *lorica* (λωρίκιον, 48,2 ; 49,2, 50,1, 51,1 et 5), *octobris* (ὀκτώβριος, 87, 6), *scutum* (σκούταριον, 36), *tumba* (τοῦμβα, 55, 15 et 17 ; τουμβίον 55,21) et *turma* (τουρμάρχης 41,14). Le mot *σπαθάριος* qui a joué d'un éclat particulier dans la culture byzantine s'est formé au moyen du suffixe latin *-arius*. Dans les écrits latins d'époque tardive et dans ceux du haut moyen âge *fossatum* présente les sens de : 1. fossé, 2. canal, digue, 3. camp fortifié, 4. armée ; 5. forteresse entourée de fossés (J. F. NIERMEYER, *Mediae Latinitatis Lexicon minus*, Leiden, 1954—1963, p. 449—450). C'est toujours par ces écrits que s'explique le mot roumain de village (*sat*). En grec le mot φοσσάτον a dû recevoir à peu près le même sens ou tout au plus des acceptions assez proches à celles du latin. C'est pour cette raison que l'interprétation de l'auteur semble quelque peu hasardée lorsqu'il traduit ἀπελθὲν ἤς τὸ φοσσάτον « allant en guerre » (58,4—5), ἀπέθανεν ἰς τὸ φοσσάτον « il est mort à la guerre » (60,4—5).

Le sens de « il est mort a la guerre » n'apparaît clairement que dans ἀπέθανεν ἤς τὸν πόλεμον (61—6—7) Afin d'élucider le mot de σάλμα (51,7) l'auteur propose deux possibilités. σαλμά[τια] = σαγμάτια « bât », « cacolets » et σαλμά[ρια] = σαγμάρια « bêtes de somme » tout en se prononçant quant a lui, en faveur de la première variante Les formes *sagma*, *sauma*, *salma*, *sogma*, *souma*, *soima*, *somma*, *summa* ont circulé en latin avec les sens de « bât, fardeau d'une bête de somme ». L'adjectif correspondant a *sagmarius* comporte le sens de « de bât ». *sagmarius caballus* « cheval bâti, à charge de cacolets ou bât ». Toutefois cet adjectif pouvait être utilisé seul, en d'autres termes il s'est substantifié, acquérant une partie de l'acception du substantif qui l'accompagnait et c'est ainsi que par voie de conséquence *sagmarius* devient « bête de somme », cependant que par le pluriel neutre *sagmaria* on entendait « bagage », « charge de bât ». Avec le sens de « bât » le mot latin *sagmarium* (*salmarium*, *saumarium*) s'est conservé en néo-grec (σαμάρι) et en roumain (*sămar*) d'où il passe en albanais (*samar*) et en bulgare (*camap*). Pour ces acceptions variées du latin on peut consulter avec profit le Dictionnaire de J. F. Niermeyer, p. 929—930. Par conséquent, la lecture de σαλμά[ρια] semble de beaucoup plus justifiée que celle préférée par l'auteur. A la page 354 il y a une erreur d'impression : καποτοζύβα pour καβοτόυβα.

H. Mihăescu

PROKOP, *Anekdotă* Griechisch - deutsch ed. Otto Veh. Ernst Heimeran Verlag, Munchen, 1961, 325 p

Nous voici en passe de posséder une nouvelle édition de Procope Ce n'est point, il est vrai, une édition critique de son œuvre, mais la reproduction du texte excellemment établi par J. Haury de 1905 a 1913 pour la collection Teubner. Et avec, en l'occurrence, une traduction allemande par O. Veh. Le premier volume paru renferme les Ἀνέκδοτα de Procope, autrement dit l'*Histoire secrète* (Le reste suivra petit à petit : c'est ainsi que la *Guerre des Goths* doit paraître dans le courant de l'année 1965)

Le présent volume, d'une présentation commode et attrayante, s'ouvre, à notre sens, un peu brusquement avec le texte grec et la version allemande en regard (p. 6—257) En effet, aucun avant-propos, pas la moindre introduction Mais cette première surprise passée, on admirera la correction typographique du texte grec et l'on remarquera la fluidité et la précision de la traduction d'Otto Veh, a qui l'on devait déjà une contribution *Zur Geschichtsschreibung und Weltauffassung des Prokop von Caesarea* I—III, *Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Gymnasiums Bayreuth*, 1951—1952—1953 C'est dire que l'éminent professeur pratique de longue date les écrits de Procope Et c'est ainsi qu'il a fait suivre texte et traduction d'un copieux appendice (p. 259—325) où il disserte avec compétence du cadre historique, puis de Procope et de ses œuvres La bibliographie des p. 275—278 judicieusement établie porte sur l'ensemble de l'œuvre de Procope Peut-être l'auteur aurait-il pu y inclure P. Skok, *De l'importance des listes toponomastiques de Procope pour la connaissance de la latinité balkanique*, dans « *Revue Internationale des Études Balkaniques* », III, 1937, p. 47—58, ainsi que le livre de Ch. Diehl, *Théodora impératrice de Byzance*, Paris, 1906, ou le chapitre consacré par le grand savant français à la même souveraine dans ses classiques *Figures byzantines*, I<sup>re</sup> série, Paris, 1920, p. 51—75 Nous nous permettrons également de lui signaler qu'il aura peut-être intérêt à consulter, notamment lorsqu'il publiera le *De aedificiis*, le gros travail



posthume de C. Litzica, *Contribuțiunile la topografia balcanică în Evul Mediu. I. Procop din Cesarea*, paru dans la revue « Ioan Neculce. Buletinul Muzeului Municipal Iași », fasc. 6 (1926—1927), Iași, 1927, p. 1—84, sans compter la récente étude de I. I. Russu, *Toponimicele din peninsula balcanică în « De aedificiis »*, dans « Studii și cercetări lingvistice », XIII—3, 1962, p. 393—402.

A la page 278 O. Veh fournit une bibliographie des principales traductions allemandes, italiennes, françaises et anglaises de Procope. (Rappelons pour mémoire, car utile pour l'identification de certains toponymes, la traduction roumaine d'une partie du *De aedificiis* — livre III, chap. 7—11 — par G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele istoriei Românilor*, Vol. XV, *Procopius de aedificiis*, Bucarest, 1939. (Quant à la traduction de la Guerre des Goths par H. Mihăescu, *Procopius din Caesarea. Războiul cu Goții* (= *Scriptores byzantini III*), Bucarest, 1963, l'auteur en tiendra peut-être compte dans le volume second de sa version de Procope)

Mais ce sont les p. 280—318 qui retiendront davantage l'attention, pour les utiles éclaircissements aux *Anecdota* dont elles sont en quelque sorte le commentaire.

L'index des noms propres (p. 319—325) identifie personnages et localités, facilitant ainsi la consultation du livre. Il serait exhaustif si l'auteur n'avait malheureusement limité de temps en temps à un déconcertant *passim* les renvois à certains mots, tels Ἀνωρίνα, Βελισάριος, Βουζάντιον, Θεοδοῦρα, etc. Au besoin, l'abondance [sporadique] des références aurait pu être simplifiée en les classant analytiquement. Une observation, à propos de Ἰερόν, expliquée par « Platz in der Nahe von Byzanz », nous précisons qu'il s'agit du détroit du Bosphore (voir là-dessus V. Grecu, *La signification de Hiéron Stomion*, dans « Byzantinoslavica », XV—2, 1954, p. 209—213 et A. Delatte, *Les portulans grecs. II. Compléments*, Bruxelles, 1958, p. 26 et 27, où il est question du Ἰερόν τῆς Πόλεως, pour le distinguer de deux autres toponymes du même nom situés l'un près de Trébizonde, p. 35, et l'autre sur la côte du Caucase, p. 37).

Pour l'histoire du Sud-Est européen, *l'Histoire secrète* n'est pas dénuée d'intérêt. Outre les intrigues qu'elle raconte avoir eu lieu à Constantinople même, les incursions des Antes et des Sclavènes, le péril gépide et hun y sont rappelés à plusieurs reprises et le résultat de leurs déprédations meurtrières y est qualifié du mot évocateur de « désert scythique » (XVIII 21).

La qualité de ce premier tome nous fait espérer que la suite de Procope ne tardera pas trop à paraître.

P. Ș. Năsturel

O'CALLAGHAN, JOSÉ, *Cartas cristianas griegas del siglo V* (Biblioteca Histórica de la Biblioteca Balmes. Seria II, volumen XXV). Editorial Balmes, Barcelona, 1963, 251 p.

Ce beau recueil papyrologique tend à être une continuation des *Lettere cristiane dai papiri greci del III e IV secolo*, que C. Ghedini fit paraître à Milan en 1923. Il groupe quelque 63 lettres, billets et actes privés datant grosso modo du V<sup>e</sup> siècle. Ces documents écrits par des chrétiens d'Égypte proviennent d'Antinoopolis, de la Thébaïde, du Fayoum, d'Arsinoïte et, bien souvent, on s'y attendait, d'Oxyrhynchus. Bon nombre toutefois sont de provenance inconnue. Ces pièces représentent tout autant d'instantanés de la vie quotidienne de l'Égypte byzantine à tous les échelons de la société. Ici, c'est un serviteur qui écrit à son maître ou une mère à ses enfants. Là, un croyant s'adresse à l'« abbas » d'un couvent, un soldat à son supérieur,

etc. . . Intrigues, intérêts d'argent, remerciements, santé familiale, on y trouve un peu de tout. C'est le philologue d'abord, l'historien ensuite qui seront les premiers bénéficiaires de ce volume. (Le paléographe, lui, regrettera l'absence de tout fac-similé). La méthode suivie par l'auteur est celle de son prédécesseur italien. Mais le fil conducteur de sa collection de papyri c'est l'étude des éléments chrétiens et des formules dont fourmille cette correspondance. Chaque pièce est précédée d'une introduction, puis de la présentation de ses éléments religieux ; vient ensuite le texte grec (dans de très rares cas on relève aussi quelques lignes en copte ou en latin), accompagné d'un appareil critique où sont corrigées toutes les entorses faites à l'orthographe ou à la phonétique officielle par les grecophones égyptiens, on y trouve encore la traduction espagnole de chaque texte et, enfin une profusion de notes d'un caractère érudit, qui éclairent les divers côtés du contenu de chacun de ces actes (grammaire, langue, institutions, etc.). On ne pouvait faire mieux.

La conclusion du livre (p. 217—228) synthétise les observations sur le formulaire de ces lettres gréco-chrétiennes du V<sup>e</sup> siècle. C'est un peu une étude de diplomatie privée. Mais il y a loin entre ces formules et celles du formulaire impérial étudié par Fr. Dolger ou H. Hunger<sup>1</sup> ou le cadre stéréotype de la correspondance grecque dont G. Karlsson s'est occupé dernièrement<sup>2</sup>, bien que le caractère d'intimité qui existe quelque peu dans cette dernière puisse être parfois rattaché à celui de nos papyri.

Les index qui achèvent ce minutieux travail sont d'une richesse et d'une précision remarquables. Ils portent d'abord sur les mois, les peuples, les noms divins (Θεός n'en était-il pas un ?), les noms de personnes, les adjectifs et adverbess numériques, les symboles. Vient ensuite la totalité du vocabulaire des lettres étudiées. (On aurait pu y ajouter aussi les quelques mots coptes et latins déchliffés sur deux ou trois de ces pièces). Peut-être l'auteur eût-il bien fait de grouper les particularités grammaticales signalées à tout bout de champ dans les commentaires desdits documents — on aurait eu ainsi une vue d'ensemble du caractère linguistique de ces intéressants témoignages de la grécité égyptienne où pullulent maints phénomènes propres au grec byzantin et même au grec moderne.

Notons encore le soin que les typographes ont mis à composer correctement les textes grecs, plus correctement même que certains titres ou citations en langue française ! C'est tout juste si nous avons relevé deux coquilles à corriger en τῆ λε|τιουϛ[γ]ε|α (p. 85, ligne 8) et Ἀπολλιναρ|φ (p. 127). Quant aux observations que nous nous permettons, elles se borneront à quelques remarques de détail. L'épithète honorifique εὐλαβέστατος que l'auteur déclare (p. 44) usitée surtout aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, dans les milieux ecclésiastiques, se retrouve à partir du XIV<sup>e</sup> siècle très fréquemment appliquée à la personne des voévodes roumains. Le mot μακαριότης (p. 136) s'emploie aujourd'hui encore en rapport avec des personnages vivants : c'est le titre avec lequel on s'adresse en effet aux patriarches grecs (Du temps de l'Empire byzantin, les patriarches de Constantinople l'utilisaient aussi en s'adressant au pontife romain). Nous ajouterons encore que μεγαλόπολις (p. 135) comme épithète d'Alexandrie s'est perpétuée dans la titulature du patriarche grec de cette ville. A la page 123, à propos du pronôète, peut-être aurait-on pu citer aussi l'article de N. Bănescu des *Miscellanea G. Mercati*, III, Città del Vaticano, 1946, p. 8—11, qui confirme la note de l'auteur. Une question : que signifie δορωφιξ (p. 143, ligne 15) ? Est-ce un vocable spécial ou la finale d'un mot mutilé ? Ni la traduction espagnole ni le commentaire, ni l'index n'en ont tenu compte.

P. 174, pour l'équivalence ἐτέρου = ἐταίρου on peut invoquer aussi Théophane (éd. de Boor, p. 258) dans l'épisode, relaté aussi par Théophylacte Simocattès (éd. de Boor, p. 99), du

<sup>1</sup> Voir son bel ouvrage, *Prooimion. Elemente der byzantinischen Kaiseridee in dem Arengen der Urkunden*, Vienne, 1964, auquel nous consacrerons prochainement un compte rendu.

<sup>2</sup> Compte rendu ici-même, p. 338—340

fameux mulet qui provoqua une panique nocturne dans les rangs de l'armée byzantine de Comentiolus, qui appréhendait une rencontre armée avec les Avars (an 586)

Tel est, très brièvement présenté, ce remarquable ouvrage qui fait honneur au Séminaire de Papyrologie de San Cugat des Vallés, à Barcelone. Les lecteurs des textes grecs de la haute époque byzantine auront intérêt à l'ouvrir fréquemment pour mieux en comprendre bien des particularités ou pour tirer au clair plus d'une obscurité des inscriptions, chroniques, poésies, etc. . . des premiers siècles de Byzance

P. Ş. Năsturel

LOUDALTOVA, Z. V., *L'esclavage et le colonat en Italie sous la domination byzantine dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle et au VII<sup>e</sup> siècle (particulièrement d'après les données des papyrus de Ravenne)* (en russe), « Византийские Очерки », XIX, Moscou, 1961, p. 93-120.

L'auteur de cet article, Loudaltova, a publié dans les dernières années quelques travaux consacrés à la situation de l'Italie après la conquête de Justinien, dont le plus remarquable est intitulé *L'Italie et Byzance au VI<sup>e</sup> siècle*, 1959. Elle nous offre maintenant un exposé bien documenté de la situation des esclaves et des colons en Italie ramenée à l'Empire (VI<sup>e</sup> - VII<sup>e</sup> siècles), en s'appuyant particulièrement sur les intéressantes données des papyrus de Ravenne, peu utilisés jusqu'à présent en ce qui concerne ce thème.

Loudaltova souligne au premier abord l'importance documentaire exceptionnelle de ces papyrus pour la connaissance des relations sociales et économiques de l'époque qui fait l'objet de ses recherches.

Le lecteur trouve au début, en guise d'introduction, la caractérisation des deux éditions de ces papyrus : la première due au savant italien G. Marini (1805) et la seconde au Suédois I. Tjader, publiée en 1955, ensuite un aperçu concernant l'emploi du papyrus comme matériel à écrire et l'écriture des papyrus de Ravenne, caractérisée par l'A. comme « écriture romaine cursive tardive », à la différence de la « cursive initiale » qui la précéda. La langue des papyrus de Ravenne présente aussi ses caractéristiques, « expression des réalités historiques du temps ». Beaucoup de ces documents ont été rédigés par des Grecs qui ne connaissaient pas bien le latin, et c'est pourquoi toute une série d'expressions, surtout les signatures, étaient en latin et en grec, ou seulement en latin, mais en lettres grecques. Ce qui caractérise encore la langue de ces papyrus c'est l'influence assez sensible de la langue parlée sur le latin classique, influence exprimée dans les écarts de grammaire. L'influence du grec s'y remarque aussi, conséquence naturelle de la présence des Byzantins en Italie à l'époque qui nous intéresse. Enfin notre auteur distribue en groupes les papyrus, selon leur contenu : documents relatifs à l'administration des domaines, aux testaments, à la délivrance des esclaves, etc.

Après ces considérations introductives un peu longues sans doute, l'auteur passe à l'objet principal de ses recherches. Les papyrus de Ravenne offrent un matériel très important pour la connaissance de la situation où se trouvait la population dépendante dans l'Italie des VI<sup>e</sup> - VII<sup>e</sup> siècles. La majorité des documents de cette collection contiennent des renseignements précieux sur les esclaves, indiqués surtout par le terme de *servi*, plus rarement par celui d'*ancillae* et de *pueri*. La plupart de leurs noms appartiennent aux barbares (esclaves goths surtout). On rencontre très rarement dans les papyrus des noms d'esclaves autochtones.

Dès que l'Italie a été ramenée à l'Empire, la législation de Justinien y fut étendue. Cette législation fait distinction entre les hommes libres et les esclaves, et parmi les derniers on dis-

tingue les esclaves des villages, sur lesquels les informations abondent. Les documents de Ravenne font voir que les esclaves déjà établis sur la terre étaient transmis, donnés ou vendus avec la terre ; ceux qu'on utilisait comme personnel domestique obtenaient souvent leur mise en liberté par testament ou par aliénation. Dans quelques-uns des documents on ne voit que le seul esclavage et absolument rien des *colons*, ce qui prouve, à l'avis de l'auteur, que sur la propriété respective on usait d'une manière absolue du travail des esclaves. Mais on fait mention de testaments du VII<sup>e</sup> siècle par lesquels avec les terres on transmettait aux héritiers les esclaves et les colons. Les donations de la terre aux églises impliquaient aussi la transmission des esclaves et des colons qui vivaient sur la terre respective. Les colons y apparaissent dans une situation identique à celle des esclaves, car ceux qui habitaient sur la propriété, *qui intra fundum habitabunt*, étaient aussi attachés à la terre, étaient, selon la juste expression de Ch. Saumagne, *servi terrae*. Si l'homme est soumis, dit le même savant dont nous signalons à l'auteur<sup>1</sup> l'instructive contribution, « il n'est pas soumis à un autre homme, mais à la terre ». Le *Jus originarium*, ajoute Saumagne, obligeait les colons à rester forcément sur la terre qu'ils avaient cultivée.

L'A. nous montre ensuite que la majorité des esclaves mentionnés dans les papyrus de Ravenne, établis déjà sur les terres, avaient leur propre fortune (*peculium*). D'après la législation de Justinien, le *peculium* aussi bien que l'esclave lui-même était la propriété du patron et à la délivrance de l'esclave le *peculium* restait au patron. Le *peculium* pouvait être non seulement un lot de terrain, mais aussi une somme d'argent ou une maisonnette. Les esclaves qui avaient un lot de terrain étaient, naturellement, considérés mieux situés au point de vue économique.

Les informations des papyrus analysés par l'auteur, lui permettent de remarquer parmi les esclaves des différences essentielles dans l'emploi de leur travail. L'A. établit à cet égard les catégories suivantes d'esclaves ruraux : 1. Les esclaves qui travaillaient leur *peculium* inclus dans le complexe du domaine économique ; 2. Les esclaves qui exécutaient des travaux importants pour tout le domaine : pâturage du bétail, préparation des bois, de la cire, le transport des charges, etc ; 3. Les esclaves employés comme personnel domestique ; 4. Les esclaves travailleurs auxiliaires des colons détenteurs de terres du domaine du patron. L'A. constate, en effet, que dans les domaines des grands propriétaires fonciers de l'Italie au VII<sup>e</sup> siècle le travail des esclaves est rattaché beaucoup plus qu'à l'époque antique au travail du colon établi sur le domaine du patron. Plus intéressé au travail et plus qualifié, le colon avait un rôle de premier ordre dans le processus de production ; l'esclave, dans une situation sociale inférieure, avait seulement un rôle d'auxiliaire. Les documents de Ravenne prouvent, dit-elle, qu'aux VI<sup>e</sup> — VII<sup>e</sup> siècles il s'est produit une évolution dans la situation économique des esclaves ruraux et dans les formes d'exploitation de leur travail. Parmi les traits principaux de cette évolution l'auteur indique l'accroissement du nombre d'esclaves établis sur les terres du propriétaire, la consolidation du bien de l'esclave avec son *peculium* et par cela même l'obtention d'une indépendance économique de l'esclave plus grande qu'autrefois, le déplacement des esclaves au travail auxiliaire des colons qui détenaient des lots de terrain du domaine du patron, — tout cela est une indication qu'il s'est produit une réduction dans ce secteur des terres du propriétaire qui constituait le *latifundium* proprement dit travaillé par les esclaves, cédant la place à la petite administration des colons possesseurs et des esclaves établis sur les terres. Cela prouve encore, selon l'auteur, la décadence continue de l'esclavage et la création de nouvelles formes du travail exécuté par la population dépendante, formes de passage au féodalisme. Un autre indice serait, dit l'auteur, le changement produit dans la sphère des relations familiales et la proportion

<sup>1</sup> *Du rôle de l'« origo » et du « census » dans la formation du colonat romain* « Byzantion », XII (1937), 487 et suiv.

croissante du nombre des esclaves mis en liberté. L'A. invoque là-dessus les dispositions de la législation de Justinien. Les papyrus de Ravenne font fréquemment mention des familles des esclaves. La diminution du rendement du travail fourni par les esclaves, la crainte permanente des soulèvements des esclaves et les considérations d'ordre fiscal (la nécessité d'avoir des imposables libres) ont déterminé les autorités impériales d'étendre la délivrance des esclaves, leur transformation en hommes dépendants, mais personnellement libres.

Ordinairement l'esclave devait payer quelque chose au propriétaire pour sa mise en liberté. Mais les papyrus de Ravenne ne donnent aucune information relative au rachat réclamé par les propriétaires. On constate seulement que les esclaves payaient quelquefois sous la forme d'une contribution accordée à l'église. La législation de Justinien prévoyait aussi les cas de la délivrance obligatoire des esclaves et l'auteur fait mention de ces cas.

L'esclave affranchi et devenu *libertinus* restait de fait dépendant de son ancien patron et ne pouvait pas quitter le domaine de celui-ci et se transférer ailleurs.

Selon l'auteur, les papyrus de Ravenne attestent que les normes juridiques relativement à la délivrance des esclaves et au statut des *libertini* étaient encore en vigueur en Italie aux VI<sup>e</sup>—VII<sup>e</sup> siècles. L'affranchi était quelquefois obligé d'exécuter certains services à son ancien patron ou à ses successeurs. Les documents de la fin du VI<sup>e</sup> siècle et ceux du VII<sup>e</sup>— affirme l'A.—montrent nettement la tendance générale d'accorder à l'affranchi tous les droits dont jouissait un citoyen libre.

On peut conclure avec l'auteur que les papyrus de Ravenne nous présentent le tableau d'une délivrance continue des esclaves pratiquée par les possesseurs de domaines en Italie à la fin du VI<sup>e</sup> siècle et pendant le VII<sup>e</sup>. La réduction de l'esclavage dans la vie économique de la société fit croître l'importance de plus en plus accentuée d'autres catégories de dépendants : les *colons* et les *rustiques*.

L'auteur de cet intéressant exposé nous montre enfin comment on est arrivé à l'extension du colonat sur les domaines des propriétaires fonciers de l'Italie à la fin du VI<sup>e</sup> siècle et pendant le VII<sup>e</sup>. La vente, la donation de la terre, sa transmission par testament s'accomplissait à cette époque, comme le prouvent les papyrus de Ravenne, avec la transmission concomitante des colons. C'est pourquoi la transmission par testament des colons était faite d'une manière obligatoire en même temps que celle des lots de terre, nommés à l'ordinaire « terres du colonat » (voir les cas cités par l'A.). Il y avait un lien indestructible entre les colons et le domaine, lien qui correspondait aux principes du droit roman-byzantin.

En concluant, nous pouvons affirmer avec l'auteur que les renseignements des papyrus de Ravenne, renforcés par d'autres sources, prouvent exactement que dans la période de passage de l'esclavagisme au féodalisme le colonat occupe de plus en plus des positions avancées dans la vie économique de l'Italie. Les colons apparaissent comme la catégorie la plus étendue de la population rurale dépendante et la catégorie qui était très liée au domaine au point de vue économique, quoique l'esclavage fût loin de céder ses positions.

N. Bănescu

KARLSSOHN, GUSTAV, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine*. Textes du X<sup>e</sup> siècle analysés et commentés. Nouvelle édition, revue et augmentée (« Acta Universitatis Upsalensis. Studia graeca Upsalensia », 3). Uppsala, 1962, 157 p.

C'est de Suède que nous vient ce travail d'un intérêt capital pour l'étude du genre épistolaire chez les Byzantins. Nicétas Magister, Syméon Magister, Nicéphore Ouranos, Théodore

de Cyzique, Théodore Daphnopatris, Ignace le Diacre font les frais des exemples invoqués par l'auteur.

L'art de la correspondance grecque médiévale a ses racines dans la littérature de la Grèce antique. Ses derniers rameaux atteignent l'époque des Phanariotes. Mais l'auteur, qui s'oriente sans peine aucune dans le dédale de la littérature épistolographique comparée — latine, française, anglaise, allemande, slavonne même — sait désigner avec sûreté, érudition et aisance ce que les formules de politesse — c'est ce qu'il entend par *cérémonial* — des épistolographes du X<sup>e</sup> siècle byzantin peuvent avoir d'original à côté des emprunts inévitables et des clichés de rigueur. Les quelques lettres qu'il publie ici avec un soin parfait nous aident à pénétrer quelque chose de la mentalité rhétorique des Anciens à travers les formules et même les trouvailles qui régissent les lois de la politesse. La théorie de l'amitié, la présence ou l'absence des correspondants, la fusion de leurs âmes, le plaisir causé par leurs épîtres, la lettre considérée à l'égal d'un présent adressé au destinataire, voilà, avec les souhaits de longue vie que renferme d'usage la formule de congé, les chapitres-clefs de ce livre. Les notes, qui fourmillent de réminiscences littéraires, philosophiques, patristiques, abondent avant tout en observations savantes sur la grammaire, la syntaxe et le lexique. Nombre d'images conventionnelles de l'épistolographie s'y trouvent expliquées. Il est à souhaiter que le savant scandinave continue avec le même bonheur l'enquête qu'il a si patiemment entreprise et nous donne un jour le travail d'ensemble que mérite l'épistolographie byzantine, domaine assez peu exploré jusqu'ici. Tel quel, son ouvrage rendra déjà les plus grands services aux chercheurs qui s'aventureront dorénavant parmi les épines, le fatras et les surprises de l'épistolographie byzantine et post-byzantine, domaine où leur indiscrétion et leur sagacité seront plus d'une fois récompensées par les multiples découvertes qu'elle leur réserve. Pareillement, l'étude de l'épistolographie slavonne, serbe, bulgare, roumaine trouvera dans cet ouvrage une suggestion, un guide, une méthode. A ce propos, l'examen de la correspondance roumano-phanariote de la Collection de documents Hurmuzaki (non consultée, semble-t-il, par l'auteur, qui ne la cite pas) se solderait certainement par d'utiles résultats, d'ordre littéraire notamment. Il faudrait évidemment feuilleter par la même occasion les manuels d'épistolographie grecque et roumaine en usage dans les institutions d'enseignement de Valachie et de Moldavie pour la jeunesse roumaine et phanariote, plus particulièrement au XVIII<sup>e</sup> siècle. De même, les manuels de chancellerie pourraient donner matière à des observations inattendues sur l'art de fondre préambules, exordes, etc., car, après tout, à bien y penser, les pièces de chancellerie représentent dans une certaine mesure un aspect de l'épistolographie, celui de la correspondance officielle.

En marge de ce si intéressant volume nous nous permettrons aussi quelques observations. On regrettera par exemple que l'auteur n'ait guère tenté de faire aussi œuvre d'historien. S'il a noté dans sa bibliographie sommaire (p. 7 sqq) les indications nécessaires à l'identification des auteurs des lettres qu'il a prises en considération, il n'a presque jamais essayé d'identifier les destinataires de ces épîtres. A qui par exemple Syméon le Métaphraste écrit-il le billet de la page 69? Faute d'avoir précisé les destinataires de certaines lettres, l'auteur n'a pu serrer de plus près leur chronologie.

Aux p 22, 37, 42, etc . . . on nous parle de Michel Acominatos. Les recherches de G Stadtmüller, *Michael Choniates, Metropolit von Athen*, Roma, 1934 ont pourtant fait justice de cette appellation erronée.

P. 50. On pourrait peut-être mieux exprimer Ναί, ναί par « oui, vraiment » que par « certes ».

P 103. Poliziano est plus connu en français sous le nom d'Ange Policien.

Un index des tropes, des expressions, des clichés de la rhétorique épistolaire (ένωσις, φαντασία τῆς παρουσίας, etc., etc.) aurait facilité la consultation de ce livre qui, à côté de son érudition de premier ordre, n'en est pas moins écrit d'une plume agréable dans une langue châtiée et élégante. Et c'est encore là l'une des multiples qualités de ce beau volume.

P. Ş Năsturel

- THORSTEINSSON, STEINGRIMUR J, *L'influence grecque en Islande*, «'Επιστημονική Ἐπετηρίς τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν» (2<sup>e</sup> serie), t. XIV, Athènes, 1963—1964, p. 321—337
- JÓNSDÓTTIR, SELMA, *An 11<sup>th</sup> Century Byzantine Last Judgement in Iceland*, Almenna Bókafélagio, Reykjavík [s.a ], 95 p. + 66 illustrations

A première vue, il semblerait que ces deux travaux n'aient guère de connexion immédiate. Mais, si le premier représente une brève et utile synthèse de l'hellenisme islandais à travers les âges, l'autre apporte dans une branche du même domaine une contribution évidente à l'histoire de l'art byzantin et de ses effluves en Occident. Aussi nous permettra-t-on de jumeler leur présentation.

C'est ainsi que le Professeur Thorsteinsson de l'Université de l'Islande rappelle qu'à l'époque où les Scandinaves, traversant les immensités russes, prenaient du service à la cour byzantine, sa patrie était encore une île quasi déserte, refuge de quelques anachorètes venus d'Irlande. Ce n'est que dans le dernier quart du IX<sup>e</sup> siècle qu'elle fut peuplée par les Nordiques, notamment par des Norvégiens. Les sagas parlent de Varègues islandais qui, au milieu du X<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, mirent leurs bras au service des basileis. Signalons à ce propos le « grand ouvrage sur les Varègues au service de l'empereur de Constantinople » de Sigfus Blondal, paru à Reykjavík, en 1954, sous le titre *Vaeringjasaga*, autrement dit « Histoire des Varègues ». La littérature médiévale de l'Islande, surtout ses romans de chevalerie, connaît des thèmes grecs. L'art islandais en revanche est bien plus pauvre à le considérer sous l'angle des influences byzantines et là est justement, nous le verrons plus loin, l'intérêt de la thèse de doctorat de Selma Jónsdóttir. Le XII<sup>e</sup> siècle écoulé, l'histoire des relations gréco-islandaises se perd dans l'inconnu, pour reprendre le fil de ses annales au XVI<sup>e</sup> siècle, sous l'empire de l'humanisme, quand on introduisit dans les deux évêchés de l'île l'étude de la langue grecque. Les témoignages sur les rapports entre Byzance et l'Islande étant fort rares, on s'étonnera un peu que l'auteur ne rappelle pas ici les notes de voyage de Lascaris Cananos qui, en 1438—1439, se rendit par l'Allemagne et la Scandinavie, jusqu'en Islande (voir le texte grec publié par V. Lundstrom, *Smarre Byzantinska skrifter* I, 1912).

Le savant islandais présente ensuite la personnalité de trois érudits hellénistes de son pays, tous théologiens et anciens élèves de l'Université de Copenhague (on se souvient que c'est en 1918 seulement que l'Islande a rompu les liens séculaires qui l'unissaient au Danemark). Leurs noms : Arngrimur Jonsson (alias Arngrimus Jonae), dit « l'Érudit », qui grécisa en 1610 en Chrymogaea — « terre des glaces » — le nom de sa patrie, puis l'évêque Brynjolfur Sveinsson qui, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, traduisit du grec l'évangile selon Matthieu, souleva en 1631—1632 l'admiration du savant thessalonicien Romain Nicéphore séjournant au Danemark et posséda la plus riche bibliothèque gréco-latine de son pays, Sveinbjorn Egilsson enfin (1791—1852), l'admirable traducteur d'Homère en islandais et l'un des créateurs de la littérature islandaise.

moderne L'intéressant article du professeur Thorsteinnsson s'achève avec quelques indications sur l'enseignement du grec en Islande et sur l'activité des hellénistes modernes et contemporains de son pays

Quant à la thèse de Mademoiselle S Jónsdóttir, du Musée National de Reykjavik, c'est une érudite et vivante analyse de quelques panneaux sculptés de cette institution, provenant de Bjarnastadahlid (Islande septentrionale) Alors que d'aucuns y ont vu des fragments de l'histoire de Jonas ou encore des scènes tirées du Physiologue, l'auteur tient pour hautement probable qu'il s'agit là des restes d'une composition byzantine du Jugement dernier. Son enquête, très serrée, sur l'iconographie byzantine de ce thème emporte la conviction et représente en même temps une utile mise au point de l'état des recherches dans cette direction. (On s'étonne cependant que G Millet, *La dalmatique du Vatican*, Paris, 1945, et son chapitre II — Le jugement dernier types et scènes (p 13—36) soit passé sous silence ) Et elle pourra être prise en considération pour toute étude portant sur les représentations, plus tardives, du Jugement dernier dans la peinture balkanique, roumaine ou russe, lesquelles suivent de près, en dépit de l'écoulement des siècles, les plus anciens modèles connus. Ce sujet, on le sait, repose avant tout sur la Bible et les homélies d'Ephrem le Syrien, comme l'a montré Georg Voss. Cher aux artistes byzantins, il s'est concrétisé dans une miniature du Parisinus graecus 74 (XI<sup>e</sup> s) écrit à Constantinople, dans des icônes du Sinaï (XI<sup>e</sup> — XII<sup>e</sup> s), à Kahrie Djami (XIV<sup>e</sup> s.), en Occident également, par exemple à la cathédrale de Torcello (XII<sup>e</sup> s) et ailleurs aussi, pour ne plus parler de la décoration de certains objets d'art L'auteur en analyse les différents éléments et aborde ensuite l'examen minutieux des panneaux du Musée de Reykjavik, qu'elle rapproche l'un après l'autre de divers détails des Jugements derniers du Parisinus gr 74, de Torcello, etc Que les panneaux islandais aient, semble-t-il, décoré un édifice civil de Flatatunga et non pas une église, ne doit pas surprendre. Une scène de ce genre ornait le pavillon de chasse du tsar des Bulgares Boris fraîchement converti. Le but de cette représentation était de frapper les esprits, d'inspirer la crainte aux gens de Flatatunga. Sont un chapitre consacré à la technique et au style des panneaux en cause. (Disons en passant que la méthode suivie par S Jónsdóttir pourrait servir dans une certaine mesure à l'étude de l'iconographie des vieilles églises en bois de Roumanie ) La conclusion qui se détache de cet examen approfondi c'est que ces panneaux qui datent du XI<sup>e</sup> siècle représentent bien des fragments d'un Jugement dernier du type byzantin C'est là « l'une des très rares peintures du Jugement dernier byzantin dans l'Ouest de l'Europe et le seul sculpté sur bois Même si par son iconographie elle semble avoir été byzantine, le style, lui, paraît avoir été plus étroitement apparenté à la peinture du même sujet à l'église S Angelo in Formis Cette église fut édifiée sous les auspices de Désiré, abbé du Mont Cassin » (p. 65) Constatation révélatrice ! Et Mademoiselle Jonsdóttir de nous transporter maintenant en Italie, dans l'ambiance du célèbre couvent. Désiré (dont le premier acte, après qu'il devint le pape Victor III, fut de conclure la paix avec les conquérants normands de l'Italie méridionale), Désiré ayant décidé la reconstruction de la basilique de S Benoit, fit appel aux artistes de Byzance, avec l'appui du basileus Romain IV Diogène. Il est aussi l'auteur de l'église, déjà mentionnée, de S. Angelo in Formis, près de Capoue, dont la décoration remémore celle de la basilique du Mont Cassin. L'initiative de Désiré est à l'origine du style dit du Mont Cassin. Or ce dernier marque de sa note caractéristique l'iconographie du Jugement dernier islandais L'artiste islandais a pu avoir sous les yeux quelque copie du Jugement dernier du Mont Cassin qui reposait sur un original apporté par les peintres constantinopolitains. Ces considérations et d'autres encore, que le manque de place nous oblige de passer sous silence, incitent à bon droit l'auteur à considérer que son Jugement dernier dérive vraisemblablement de celui du Mont Cassin L'histoire de l'éremitisme en Islande renforce du reste ses présomptions. Si des pèlerins islandais se rendaient à Rome, à Constanti-



nople, à Jérusalem, où ils pouvaient se familiariser avec le thème iconographique étudié, des clercs arméniens, « ermsker », se seraient fixés en Islande. Mais l'auteur montre qu'en fait il s'agit sous ce terme d'*ermîtes grecs*. Ce sont eux, estime-t-elle, qui auront apporté dans sa patrie le modèle du Jugement dernier de Flatatunga. Son hypothèse que ces anachorètes étaient des moines du Sud de l'Italie est fort tentante, d'autant que ces derniers, on le sait, entretenaient d'étroits rapports avec le Mont Cassin.

Synthèse entre des éléments découlant d'une analyse précise et positive sur le plan artistique, d'une part, et de séduisantes hypothèses d'ordre historique, d'une autre, ce livre avec ses très nombreuses illustrations d'une exécution admirable qui fait honneur à l'imprimeur, est le fruit d'une enquête menée avec autant d'érudition que de passion. C'est à l'avenir de confirmer, ou d'infirmer par endroits, cet ouvrage méritoire, ou de le retoucher çà et là. Mais il rappellera toujours, et cela sans souffrir de réplique, que l'éclat de la culture byzantine a frôlé le cercle polaire. Souhaitons à Mademoiselle Selma Jónsdóttir, dont l'esprit scientifique et la plume alerte s'allient à beaucoup de finesse et d'intuition, de poursuivre ses investigations sur les influences byzantines dans l'aire de la civilisation scandinave. C'est en se fondant sur des travaux comme le sien que l'on pourra aborder un jour l'histoire de ce que nous voudrions déjà appeler « Byzance hors de Byzance ».

P. Ş Năsturel

*Le Millénaire du Mont Athos 963—1963. Etudes et Mélanges*. I. Editions de Chevetogne <1963>, 450 p

Ce gros volume, dédié au monachisme athonite de tous les temps, constitue un faisceau d'articles où d'éminents savants — Belges, Français, Yougoslaves, Italiens, Grecs, Espagnols, etc. — font ressortir l'importance de tel détail ou de telle question de synthèse propre à ce phénomène historique et culturel qui s'appelle l'hagiorisme. Nous nous limiterons ici aux travaux intéressants de plus près le sud-est européen, en mentionnant seulement pour l'information bibliographique du lecteur, les autres contributions.

Une carte assez détaillée du Mont Athos (p. 10—11) précède ce recueil. On l'eût voulu peut-être historique et archéologique, avec le relevé de tous les couvents, ermitages, cellules, etc. rencontrés au cours des âges à travers les documents grecs, slaves, roumains et autres, d'une localisation, il est vrai, assez ardue bien des fois. C'eût été apporter là une contribution scientifique à la géographie athonite.

De l'*Introduction* (p. 13—18), très sentie, par Olivier Rousseau, on retiendra notamment cette réflexion : « l'Athos n'a eu sa raison d'être que comme capitale de beaucoup de groupes ethniques rassemblés de toutes les parties de l'Orthodoxie » et le souhait que « l'ancienne splendeur athonite reprenne sa large base ethnique ».

Jean Décarreaux, *Du monachisme primitif au monachisme athonite* (p. 19—58) rappelle la structure de la vie religieuse des premiers siècles et met en lumière les particularités de l'hagiorisme à travers les siècles.

Paul Lemerle, dans *La Vie ancienne de Saint Athanase l'Athonite composée au début du XI<sup>e</sup> siècle par Athanase de Lavra* (p. 59—100) étudie comparativement la vie du célèbre fondateur de la première communauté athonite, telle que la retracent les textes publiés par P. Pomjalovskij en 1895 (rédaction A) et L. Petit en 1906 (réd. B). C'est ainsi que B résume A en y opérant des coupures. Seule la rédaction A, rédigée pratiquement par un contemporain de

St. Athanase, le moine Athanase, disciple du moine Antoine que le saint avait désigné lui-même pour lui succéder à la tête de son monastère, est pour la biographie du personnage « un document de premier ordre ». Passant au crible ce récit hagiographique, le savant français en montre admirablement tout l'intérêt historique, en le confrontant du reste aux écrits mêmes de S. Athanase, le *typikon*, la *diatypôsis* et l'*hypotypôsis*, tous règlements de fonctionnement de la grande Laure. Il faut espérer que le Professeur P. Lemerle publiera sans tarder l'édition critique et la traduction de A.

Julien Leroy disserte de *La conversion de Saint Athanase l'Athonite à l'idéal cénobitique et l'influence studite* (p. 101—120) Il montre à ce propos le genre de vie des ermites de l'Athos et d'ailleurs avant la venue d'Athanase ; puis l'initiation de ce dernier à leur genre d'existence et à l'*hésychia*, ensuite, les circonstances dans lesquelles il fut amené à fonder sa propre laure, donnant par là « le prototype de tous les monastères athonites ». Et, après quoi, de légiférer sur la façon dont vivront ses moines, les uns en cénobites, d'autres pratiquant l'hésychasme. On notera que « le système lavriote, parce qu'il n'est qu'un perfectionnement de la vie érémitique, pouvait être reçu sans difficulté par les moines athonites ; la vie cénobitique était incompatible avec l'hésychasme athonite ». Le *typikon* d'Athanase renferme une insigne partie du testament de Théodore Studite : les préceptes à l'adresse de son successeur. Athanase se situe ainsi, de son plein gré, « dans le sillage du monachisme studite ». Son *hypotypôsis* est avant tout un démarquage de celle des Studites.

*L'higoumène dans la règle de Saint Athanase l'Athonite* (p. 121—134) préoccupe Pierre Dumont qui compare les prescriptions des divers *typika* byzantins sur ce point (élection, devoirs, responsabilités) avec les recommandations d'Athanase. Une comparaison de ces informations avec celles livrées par certains documents de fondation de monastères roumains (à commencer par l'élection en 1407 d'Agathon comme successeur de Nicodème à la tête du couvent de Tismania, ou la décision, la même année, du métropolitain Joseph de Moldovalachie de placer ses monastères de Neamț et de Bistrița sous la direction de Dometian) pourrait constituer un intéressant sujet d'article.

Atanasio Komninos publie *Un canone inedito in onore di Sant Atanasio l'Athonita* (p. 135—147). Il s'agit de l'un des 18 canons inédits que cet érudit a découverts dans les manuscrits de l'Athos et qu'il vient de publier dans l'*Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, XXXIII, 1963. Le présent canon acrostiche remonte au XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècle.

*Kaiser und Monch auf dem Athos* (p. 145—148) s'intitule la contribution du Professeur Franz Dolger. Le rapport entre la puissance spirituelle des moines et la puissance matérielle des basileis a donné naissance à une foule de légendes athonites dont le romantisme avant la lettre a assuré le succès et la survie. Ainsi Romain Lécapène aurait reconstruit en 924 l'enceinte du monastère fondé vers 450 par l'impératrice Pulchérie ! Chrysobulles fabriqués de toute pièce et, ajouterons-nous, objets pseudépigraphes pourraient ajouter au pittoresque du sujet. Les chercheurs roumains auraient belle matière eux aussi pour aborder certaines légendes roumaines du Mont Athos.

Anscarı Mundó présente *Alphonse V d'Aragon et le Mont Athos* (p. 149—159), notamment grâce à deux actes inédits des archives de Barcelone. Déjà le médecin Arnau de Vilanova prié par deux caloyers d'intercéder auprès du souverain aragonais Jacques II en 1308 avait obtenu la protection royale pour la Sainte-Montagne menacée par les Compagnies catalanes. Plus tard, Alphonse V le Magnanime, ayant reçu des reliques, écrivit aux moines de l'Athos en 1421. Il avait reçu à Messine la visite des moines dépêchés vers lui par le supérieur de Lavra pour rechercher sa protection. L'auteur ne doute pas que lesdites reliques — une main de S. Athanase — fussent bien celles du fondateur de la Grande Laure. La supercherie dont le voïevode moldave Alexandre Lăpușneanu fut victime en 1560 de la part des

moines de Vatopédi nous invite à plus de circonspection, surtout si l'on ajoute à cela qu'Alphonse V était catholique (voir notre article, en roumain, *La plus ancienne inscription d'Etienne le Grand* dans *Omagiu lui George Oprescu*. Bucarest, 1961, p. 351—353)

Citons, sans plus insister, les contributions de Jean Leclercq, *L'érémisme en Occident jusqu'à l'an mil* (p. 161—180) et de Patricia M. McMalty et Bernard Hamilton, *Oriental lumen et magistra latinitas Greek influences on Western Monasticism* (p. 181—216) et abordons le savant mémoire du Professeur Agostino Pertusi, *Monasteri e monaci italiani all'Athos nell'Alto Medioevo* (p. 217—251) Il s'agit en l'espèce du monastère des Amalfitains, dont on peut encore voir les ruines et notamment la tour à mi-chemin entre Lavra et Karakallou. On nous retrace l'histoire de ce couvent bénédictin élevé entre 985 et 990 par Léon de Bénévent avec l'appui des fondateurs du monastère géorgien (Iviron), Jean et Euthyme. L'auteur montre comment le couvent des Amalfitains a contribué à diffuser en Italie des traductions latines d'auteurs grecs Cet établissement monacal existait encore après 1198 mais, complètement ruiné en 1287, il fut accordé à Lavra Ce travail renferme encore le texte du très intéressant rapport que Christophe Buondelmonti rédigea sur l'état de la Sainte Montagne vers 1428, et le tableau des moines et abbés amalfitains rencontrés dans les documents. Nous ajouterons qu'au siècle dernier un moine roumain de l'Athos, Ghedeon Ploestianul, supérieur du skjte roumain du Prodrome (*Istoricul Sfintului Munte Athos*, dans *Biserica ortodoxă română*, XVIII, n° 7, 1894, p. 557—558) rappelle l'existence autrefois à l'Athos « d'un monastère latin, dit Amalfinou, maintenant Morfono, des ruines duquel il existe aujourd'hui encore une tour avec une inscription très effacée et l'emblème roumain, l'aigle, gravé dans le marbre » Et d'ajouter que cet ancien couvent appartient maintenant à Lavra « avec maints volumes latins, manuscrits sur parchemin et chrysobulles » Chose curieuse, Ghedeon Ploestianul savait que « l'acte de suppression du monastère de l'Amalfitain existe dans tous les monastères athonites ». A Pertusi parle bien (p. 233) du blason, vu aussi par le moine roumain, mais sans mentionner l'inscription qui l'accompagne (ou l'accompagnait) Peut-être l'escalade des ruines de la tour confirmera-t-elle les dires de notre compatriote et élucidera-t-elle les observations de l'érudite italien a la note 54 · il doit s'agir des armoiries de la famille de patriciens qui érigea cette tour indispensable à la sûreté des moines bénédictins Quant aux livres latins, signalés par Ghedeon, il serait intéressant d'en rechercher la trace à Lavra. L'étude de A. Pertusi ne dit rien à ce propos. Sur le sort des ruines du couvent des Amalfitains a une époque plus récente on glanera encore d'intéressants détails dans la brochure de l'archimandrite Nifon (Popescu), supérieur du monastère de Sinaia, en Roumanie, intitulée *O scrisoare de la Sfintu-Munte 1899* (Une lettre de la Sainte-Montagne 1899), Bucarest < 1899 >, p. 8—9)<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Vu sa rareté et son intérêt, voici le témoignage de ce pèlerin roumain. Après avoir parlé de l'activité des moines roumains du kellion de Koukouvinou (St. Jean le Theologien) dépendant de Lavra, Nifon rappelle qu'il eut « le plaisir de passer une journée entière à Morfono, où ils ont le moulin de la communauté et qui leur sert à eux comme aux étrangers pour moulin les produits. Morfono est une haute et vieille tour, encore debout sur les ruines d'un monastère, dont l'origine et l'ancienneté se perdent dans la nuit des temps, au bord de la mer, et devant lequel se trouve un golfe naturel; c'est en même temps l'un des principaux points stratégiques de toute la Sainte Montagne de l'Athos L'emplacement paisible et enchanteur... égaye l'œil La tour de Morfono est une véritable citadelle, résistante de par sa position stratégique naturelle et je ne sais à quelle circonstance est dû le fait qu'à sa partie supérieure, vers l'est, elle porte sous sa corniche une aigle sculptée dans le marbre, semblable à notre coq national (l'emblème de notre pays) Le domaine de Morfono se trouve loué par les caloyers lavriotes au Pere Teodosie Soroceanu, hiéromoine, qui a un cotiat en bonne et due forme pour un laps de temps limité »

Jean Leclercq présente un second article, « *Sedere* ». *A propos de l'hésychasme en Occident* (p. 253—264)

Au professeur Dimitri Dimitrijević on doit une étude sur *L'importance du monachisme serbe et ses origines au monastère athonite de Chilandar* (p. 265—277) Il y met en lumière la particularité du monachisme serbe où, à commencer par Saint Sava (et cela au grand dam du Grec Démétrius Chomatianos) le devoir du moine consistera à ne pas vivre seulement pour lui, mais à se donner à tout son peuple. Les idées exposées dans ce travail pourraient suggérer des interprétations nouvelles pour l'histoire de certains courants du monachisme roumain (Nicodème de Tismana, Visarion Sarai en Transylvanie, etc.)

Dans *Le Mont Athos et la Russie* (p. 279—318), Igor Smolitsch parle également de l'œuvre de Paisij Veličkovskij, le réformateur des couvents moldaves de Dragomirna, Secur et Neamț. A la page 292 une erreur : le monastère moldave de « Kerkul » est en fait celui de Cîrnul, en Valachie, où Paisij accomplit une partie de son noviciat. Sur l'activité de Paisij parmi les Roumains, il est regrettable que l'auteur ignore totalement les recherches roumaines. Voir en dernier lieu à ce propos Gh. I. Moisescu, Șt. Lupșa et Al. Filipașcu, *Istoria Bisericii române*, II, Bucarest, 1957, p. 297—307 (et bibliographie p. 307)

Jean Kirchlmeier, dans *Hésychius le Sinaïte et ses Centuries* (p. 319—329) rappelle que les écrits de cet auteur (postérieur peut-être au XII<sup>e</sup> siècle, selon lui) ont joui d'une grande vogue à l'Athos et ont pénétré dans la Philocalie, car il est « athonite, par adoption ou annexion »

Suivent les contributions de Paul Evdokimov, *Le monachisme intériorisé* (p. 331—332) et Léon Zander, *Le monachisme — réalité et idéal — dans l'œuvre de Dostoïevsky* (p. 353—372).

Le gouverneur du Mont Athos, le D<sup>r</sup> Constantin Konstantopoulos, signe de son côté *Le message de la Sainte Montagne au monde d'aujourd'hui* (p. 373—380)

Le problème juridique de *La condition internationale du Mont Athos* est exposé par Nicolas Antonopoulos (p. 381—405). Dans les termes mêmes de l'éminent avocat la question se résume ainsi : « actuellement le Mont Athos appartient à la Grèce, qui y exerce sa pleine souveraineté. En effet, le Mont Athos ne forme pas un territoire autonome, mais un territoire administré selon le système de décentralisation administrative. Ensuite, la communauté monastique jouit de certains privilèges reconnus et consentis librement par l'Etat hellénique, exception faite des engagements internationaux imposés à la Grèce par l'art. 13 du traité signé à Sèvres. L'Etat hellénique peut supprimer, restreindre ou modifier lesdits privilèges librement, à l'exception des engagements internationaux. Le traité conclu à Sèvres a imposé certaines limites à l'exercice de la souveraineté de la Grèce sur le Mont Athos en vue de la protection des minorités athonites ».

Jean Darrouzès enfin a dressé la *Liste des prôtes de l'Athos* (p. 407—447). C'est là un utile répertoire, établi sur les sources, assez souvent inédites, à commencer par le prôte André, attesté vers l'an 887 et en s'arrêtant à Calliste en 1593. On y trouve 101 noms. Nous ferons observer p. 431, à propos du prôte Sabas, qu'en 1370 Chariton n'était qu'hégoumène de Kutlumus et ne fut élevé à la dignité de métropolite de Hongrovalachie qu'en août 1372 (v. Gr. Nandriș, *Documente slavo-române din mănăstirile Muntei Athos*, Bucarest, 1936, p. 17—22 et 247). A la page 435, lire Sîmedrea, au lieu de Semedrea. P. 437, l'expression « voévodes de Roumanie » est impropre ; il fallait écrire « voévodes roumains ». Pour le prôte Gabriel, l'auteur, qui utilise le Néon Ἐκλόγιον, ignore l'édition de V. Grecu, *Viața Sfintului Nifon. O redacție grecească inedită*, Bucarest, 1944, qui a en outre le mérite de reproduire en traduction allemande la Vie roumaine (parfois plus complète sur certains points que la grecque), qu'elle rend de plus accessible à la science étrangère. C'est ainsi que le texte grec publié par V. Grecu (d'après les mss gr. 610 et 715 de Dionysiou) dit bien que Kut-

lumis s'appelle aussi le monastère de Chariton (p. 54, lignes 1–2 Ἦλθε δὲ καὶ εἰς τὴν μονὴν τοῦ Χαρίτωνος τουτέστι τοῦ Κουτλουμουσίου et p. 64, ligne 21 ἐκ τῆς μονῆς τοῦ Χαρίτωνος), ce qui infirme les doutes de P. Lemerle partagés par Darrouzès qui, ne lisant point cette mention dans le Νέον Ἐκλόγιον, y voient gratuitement une appellation d'origine roumaine. Le byzantiniste français eût encore pu étoffer la notice qu'il a consacrée à Gabriel en rappelant son voyage en Valachie où en 1517 il participa à la consécration du monastère d'Argeș (voir version roumaine, éditée par T. Simedrea p. 29, lignes 2–3 et édition Grecu, p. 150).

Tel est dans son ensemble le contenu de ce mémorial dont les articles savants et variés font déjà présumer heureusement du tome second.

*P. S. Năsturel*

Рад IX — од Конгреса саве за фолклориста Југославије у Мостару и Требију у 1962. Главник уредник Јован Буковић. Сарајево, 1963, 622 р. + 47 ил., нотации музикалне.

Les travaux du IX<sup>e</sup> Congrès de l'Association des Folkloristes Yougoslaves ont eu lieu entre le 16 et le 19 septembre 1962, à Mostar et Trebinje. Les sujets débattus avaient été fixés par le Congrès antérieur : le caractère social de l'art populaire, les mœurs et les coutumes observées pendant le printemps, le problème de la mise en valeur scientifique et artistique du folklore. On y a ajouté des discussions d'ordre secondaire. Un premier débat — occasionné par le fait que le congrès a eu lieu dans l'Herzégovine — a eu trait aux recherches concernant le folklore de cette région ; des discussions sur des problèmes sans relation avec les thèmes principaux du Congrès ont été également entamées.

Un certain nombre de communications — 22 au total — ont été consacrées au folklore de l'Herzégovine, ainsi qu'à d'autres problèmes en relation avec les données historiques, sociales, géographiques et linguistiques de la zone étudiée. Selon une habitude, devenue traditionnelle dans les recherches monographiques des folkloristes yougoslaves, ces communications ont été présentées par cycles, concernant la géographie, la population, l'archéologie pré-slave, l'histoire et les caractères spécifiques du parler local ; deux communications ont été consacrées à l'art féodal et deux autres à l'ethnographie (Džemal Čelić : les types des maisons, Zorislava Čulić : le costume populaire). Un nombre de 13 autres communications, faisant partie du même cycle, ont été consacrées au folklore proprement dit ; les auteurs y ont étudié en général certains aspects inédits du problème. Il nous faudra insister sur le fait que, dans ces communications, les auteurs se sont proposé d'embrasser tout le domaine de la création folklorique, en offrant, dans la mesure du possible, une image complète du folklore local. De la sorte, Denena Buturović a étudié le problème de la tradition épique dans l'Herzégovine ; elle a analysé le répertoire local par groupes d'âge et a découvert certaines particularités, dues à la transmission d'une génération à l'autre. Vljako Palavestra a mis en évidence le fait significatif que l'anecdote et le conte satirique occupent la place la plus importante dans le répertoire populaire de la prose artistique. L. Simić a consacré une étude à la poésie épico-lyrique ; N. Knežević s'est occupé des proverbes ; Cvjetko Rihtman de la musique populaire ; Jelena Dopudja des danses folkloriques ; enfin, Milica Obradović a étudié les jeux de société. Nous remarquons tout particulièrement la communication de Radosav Medenica, qui a déterminé dans cette zone géographique le centre génétique de la poésie populaire de type dinarique, en se fondant

sur la puissante tradition patriarcale développée dans cette région, à la suite de la régénération du système de vie tribale, après l'effondrement des Etats serbes du moyen âge. Nous remarquons également la communication de Olinko Delorko, qui contient des données concernant l'importance d'un recueil folklorique inédit de Ivan Zovko, comprenant non moins de mille chansons lyriques. Nous devons mentionner aussi la bibliographie concernant le folklore de l'Herzégovine (les indications bibliographiques offrent une riche source d'information 102 titres), bien qu'elle ne respecte pas un critère quelconque dans la disposition des matériaux (ordre chronologique ou alphabétique).

A l'étude du caractère social du folklore on n'a pas consacré que huit communications, bien que ce problème représentât le sujet central du Congrès. Parmi ces communications, nous remarquons le rapport du D<sup>r</sup> Dušan Nedeljković concernant les conditions historiques et sociales favorisant le développement actuel de la création populaire, dans un sens nouveau et original, ainsi que la communication de Olga Moskovljević qui met en évidence deux caractères du folklore contemporain de l'Herzégovine : le fait que le processus de renouvellement intéresse tous les genres de la création folklorique, étant par conséquent un processus général d'une grande importance, ainsi que la prédilection des créateurs pour donner un relief artistique aux événements locaux, ce qui augmente la variété et la richesse des sujets traités.

Le troisième thème du Congrès, l'étude des mœurs et des coutumes observées pendant le printemps, a fait l'objet de 14 communications. Nous ne pensons pas être dans l'erreur en affirmant que ces travaux ont apporté les contributions les plus importantes aux problèmes étudiés. Nous retenons de ces communications le rapport de Dragutin M. Djordjević, lequel étudie le rôle de la femme dans la transmission des traditions populaires en relation avec le printemps, la femme étant le personnage le plus important de la plupart des rites, étant en fait le facteur, grâce auquel leur perpétuation a lieu. Nous devons mentionner en même temps la communication de Nikola Bonifačić Rožin sur le caractère scénique des cérémonies de printemps ; l'auteur signale le caractère rituel de la légende versifiée de Saint Georges terrassant le dragon (la récitation du texte étant liée par le complexe des rites au jour de la Saint-Georges) Les relations découvertes par Savo Orović entre les traditions concernant Saint Georges et la vie des haïdouks sont également intéressantes. Dans un des textes illustrant ce thème, le vieux Novac (Starina Novak) explique pourquoi il avait décidé de devenir haïdouk et s'était réfugié dans les montagnes de Roumanie. Nous mentionnerons également les communications qui posent d'importants problèmes comparatifs, non seulement l'étude de Olga Moskovljević, laquelle cherche des termes de comparaison dans le folklore scandinave, mais surtout les communications qui peuvent suggérer des rapprochements d'ordre culturel avec les peuples de la région sud-est européenne. Parmi ces travaux il nous faudra citer le rapport de Marika Hadži-Pecova sur les coutumes en relation avec le jour du premier mars, en Macédoine. L'étude décrit notamment une coutume appelée « мартинка », qu'on rencontre également avec les mêmes caractères chez les Roumains, le « mărțișor ». On confectionne à l'aide de deux fils, l'un blanc et l'autre rouge, une sorte de talisman, que les enfants, et tout particulièrement les petites filles, portent au cou jusqu'au moment du retour du premier oiseau migrateur, afin d'avoir toujours les joues vermeilles et d'aspect bien portant, et afin d'être à l'abri des accidents et des maladies, le long de l'année. Nous pensons toutefois qu'une étude comparative de cette coutume chez les peuples balkaniques actuels aurait été beaucoup plus concluante pour la mise en évidence de leurs relations spirituelles, que les pâles évocations, dépourvues de signification, de certaines reminiscences paléo-slaves, illyro-thraces, romanes ou byzantines. Une importance semblable présente, pour les futures études d'ethnomusicologie comparée, le rapport de Vasil Hadžimanov, qui entreprend l'analyse structurale des mélodies qui accompagnent la pratique du « lăzărel », répandu dans toute la région balka-

nique et qui est rencontré également chez les Roumains. Nous devons noter aussi, dans le cadre de ce thème, la communication présentée par le musicologue roumain Em. Coimșel, qui après avoir énuméré les coutumes de printemps chez les Roumains, mentionne également le « lăzărel », dont elle ne fait que la description ethnographique.

Le quatrième thème se réfère en général à la mise en valeur scénique du folklore chorégraphique. Nous remarquons pourtant le travail plein d'intérêt de Nadja Milošević sur la façon dont le grand écrivain Ivo Andrić a mis en valeur dans son œuvre, le folklore yougoslave.

Les communications libres, rangées dans la cinquième rubrique, sont riches en suggestions comparatives. Ainsi, le rapport de Zmaga Kumer concernant la diffusion en Slovénie du jeu d'enfants « most » (le pont), apporte de nouvelles preuves concernant la relation étroite entre les légendes qui traitent le motif du sacrifice de l'emmurement et ce jeu. Cette relation a été établie par W. N. Newell et adoptée par A. B. Gomme. Redécouverte indépendamment par Kurt Schladebach, elle a été reprise, de nos jours, par Giuseppe Cocchiara et James Hastings. L'auteur dont nous nous occupons n'affirme pas résolument cette relation (ignorant, apparemment, la bibliographie du problème), mais souligne le fait que le jeu (c'est-à-dire le texte poétique qui accompagne son développement) fait une allusion transparente aux sacrifices humains pratiqués jadis à la construction des ponts. Il est regrettable que l'auteur ne connaisse pas le travail, devenu classique, en ce qui concerne ce problème, de H. F. Feilberg · *Bro-brulle-legen. En sammenlignende studie*. « Svenska Landsmales ock Svenskt Folkliv 12 (1905) » n° 4, mais ce qui est encore plus curieux, c'est qu'elle ne connaisse pas non plus l'étude de sa compatriote Jelena Milojković-Djurić · *The Yugoslav Children's Game Most and some Scandinavian parallels* « Southern Folklore Quarterly », 24 (1960) p. 226—234 Marija Šuštar et Valens Vodušek s'emploient à la description chorégraphique du même jeu, tout en relevant son caractère rituel (ajoutons qu'il n'est pratiqué que pendant le lundi de Pâques et qu'il est joué exclusivement par des jeunes filles et des femmes), conservé à l'heure actuelle seulement dans deux localités de Bela Krajina. Également pleine d'intérêt nous paraît la communication de Rajna Katarova-Kukudova, de nationalité bulgare, qui présente le spectacle des « coucous », du village Пъдарена (Slivensko). Le spectacle revêt l'aspect d'un rite agricole de printemps ; il finit avec l'action symbolique de labourer et de semer. La signification incantatoire du jeu est de chasser l'hiver. À l'heure actuelle, le côté théâtral a la prééminence sur le côté rituel. Les masques des « coucous » sont en tous points semblables à ceux qu'on rencontre dans les colonies bulgares établies autour de Bucarest (Cf. Romulus Vulcănescu · *Măștile cucilor*. « Studii și cercetări de istoria artei », 7 (1960) n° 2, p. 159—167) Non moins intéressante nous paraît la présentation de Aleksandar Freudenreich sur certaines constructions pastorales (« teze » et « moșune »), dont les premières ont un caractère temporaire et sont en relation avec d'anciennes formes de vie nomade ou de transhumance. Ces manifestations se rencontrent, dans des formes semblables, également chez d'autres peuples de la Péninsule balkanique (Pour les Macédo-Roumains « firșeroți » de l'Albanie, cf. Radu O. Maier · *Așezările de « călive » la aromâni din Albania* « Revista de etnografie și folclor », 9 (1964) p. 183—189). Il est significatif, en ce qui concerne l'écho à l'étranger de l'activité scientifique déployée par les chercheurs roumains, que l'étude de Dragoslav Devič sur les chansons populaires nouvelles a, comme point théorique de départ, la recherche de V. Adăscăliței · *Caracterile specifice ale creației folclorice literare* « Revista de folclor », 5 (1960) n° 3—4. Nous mentionnerons, pour finir, une dernière communication que nous avons retenue : le travail de Mihvoje V. Knežević, lequel étudie l'origine et la diffusion de la légende concernant le relief géographique de la Bosnie et de l'Herzégovine et discute la formation des montagnes et des collines. La légende est, dans sa substance, semblable à une légende roumaine, à la différence toutefois que l'abeille donne à Dieu le conseil de créer des montagnes et des collines, afin que la terre puisse se situer sous le ciel, par ses propres moyens. Dans la légende roumaine,

l'abeille obtient la solution, à l'aide d'une ruse innocente, du hérisson (Cf Adrian Fochi, le chap. sur les légendes, dans *Istoria literaturii române* Vol I, Bucarest 1964, p. 95). Il est à souligner, comme un fait important, le fond commun des deux légendes, qui nie à Dieu la finalité de la création et lui reproche les imperfections.

L'espace typographique restreint dont nous disposons pour ce compte rendu ne nous a pas permis de nous arrêter à d'autres communications, nous le regrettons vivement. Le matériel est plein d'intérêt par sa richesse et sa variété, par les nombreuses solutions scientifiques proposées. Le volume indique la ligne progressivement ascendante du mouvement folklorique actuel de Yougoslavie. Nous devons également mentionner le fait que le volume présente une innovation, par rapport au volume antérieur, en ce qui concerne l'ampleur assez grande (pp. 593—613) attribuée aux discussions en marge des communications. On donne aussi des détails concernant le festival folklorique qui a suivi le Congrès. Le volume est richement illustré (38 photos, 9 dessins, 72 notations musicales), mais, malheureusement, témoigne d'une grande négligence graphique. L'abondance des fautes d'impression compromet la présentation, d'ailleurs élégante et soignée, de l'ouvrage. De toutes façons, le volume comprenant les travaux du IX<sup>e</sup> Congrès de l'Association des folkloristes yougoslaves est, à n'en pas douter, le témoignage d'une fructueuse activité scientifique.

Adrian Fochi

MICHELIS, P. A., *L'Esthétique d'Haghia-Sophia*, Stab Grafico, Fratelli Lega, Faenza (Italia), 1963, 72 p., 34 ill.

Pour celui qui connaît l'œuvre de P. A. Michelis, l'auteur, entre autres, d'un livre devenu célèbre dès sa parution et qu'on pourrait qualifier de passionnant, sans pour cela diminuer sa valeur scientifique<sup>1</sup>, une nouvelle étude de celui-ci sur l'église de Sainte-Sophie de Constantinople est d'autant plus attirante que l'auteur s'en est déjà occupé<sup>2</sup>.

La présente étude publiée en Grèce en 1946 (complétée pour l'édition française), reprend et amplifie l'analyse technique et les considérations esthétiques esquissées dans *L'Esthétique de l'art byzantin*<sup>3</sup>, où Sainte-Sophie ne sert que d'exemple, entre beaucoup d'autres, pour illustrer la théorie de l'auteur sur le sublime dans l'architecture (le chapitre est même intitulé *L'expression du sublime à Sainte-Sophie*).

Il paraît difficile, sinon impossible, de trouver, une fois de plus, des mots nouveaux, des images inédites, des idées originales pour faire l'apologie de ce monument, depuis des siècles célèbre. A partir de Paul le Silencieux et de Procope, jusqu'à nos jours, historiens de l'art, esthéticiens, écrivains, ont contribué non seulement à faire connaître ce chef-d'œuvre de l'art byzantin, mais à lui créer l'auréole de légende qui le classe parmi les merveilles du monde. Il y a eu des spécialistes aussi, des architectes, des archéologues, des techniciens qui ont consacré bon nombre de pages à l'analyse serrée de l'ensemble et de tous les détails, tant du monu-

<sup>1</sup> *Esthétique de l'art byzantin*, Londres 1955, Paris 1959.

<sup>2</sup> Haghia Sophia, Athènes 1946 (en grec), A propos des plans de Haghia Sophia, dans « Akten des 11 Internationalen Byzantinischen Kongresses », 1958, Verlag C. H. Beck, München 1960, p. 376—387.

<sup>3</sup> *Esthétique de l'art byzantin*, Paris 1959, p. 119—126. L'édition grecque de cet ouvrage a paru en 1946.



ment original, l'œuvre d'Anthémios de Tralles et d'Isidore de Milet, que de celui restauré par Isidore le Jeune et plus tard modifié, sinon partiellement déformé, à l'extérieur surtout, pour les besoins de la religion musulmane

Si le mérite de l'auteur ne consiste pas dans l'originalité absolue — impossible d'ailleurs — de ses points de vue, il n'en est pas moins remarquable en ce qui concerne non seulement sa puissance de communiquer au lecteur son propre enthousiasme — nous dirons même sa ferveur — esthétique, de faire « voir » et « sentir » ce qui est vraiment merveilleux dans ce chef-d'œuvre, mais aussi d'expliquer en termes précis et clairs, qui relèvent d'une rigoureuse compétence technique, comment et pourquoi on voit dans la Hagia-Sophia « une forme idéale » (p. 5), un monument dont « l'espace intérieur, un vide formidable, est contenu par un édifice léger » (p. 11), un monument « que régit la catégorie du sublime » (p. 48).

Sur les données de plusieurs spécialistes, en commençant par Procope <sup>4</sup>, et les siennes propres, l'auteur se propose de reconstituer l'aspect original du monument et de montrer quel a été le rôle technique et esthétique d'Isidore le Jeune dans son intervention, « réforme » et recomposition « en accord avec l'esprit primitif et les suggestions de sa technique . » (p. 8).

Nous n'insisterons pas sur la qualité des descriptions de l'extérieur et de l'intérieur du monument, descriptions dont la clarté et la précision sont telles que les excellentes illustrations ne font que confirmer au lecteur l'exactitude de sa compréhension, jusqu'aux détails d'un texte d'architecture pure.

L'auteur étudie spécialement les tympans des arcs latéraux, la coupole, le système d'éclairage ; il discute les opinions de ses prédécesseurs, les complète et propose, en fin de compte, une nouvelle reconstitution du monument original, de l'intérieur (p. 35—37) ainsi que de son extérieur (p. 42). Il arrive ainsi à déterminer, d'un côté, les résultats de la reconstruction d'Isidore le Jeune (p. 42—43) et de l'autre, les trois moyens grâce auxquels Anthémios a réussi à parfaire la beauté de ce monument « a) l'ordonnance des espaces et l'éclairage ; b) les échelles, humaines et transcendantes, c) la conformation et la dématérialisation » (p. 50)

Michelis s'arrête longuement sur l'explication des résultats esthétiques de ces moyens. C'est dans cette partie de son livre, qu'il réussit le mieux à faire comprendre pourquoi chaque détail de la construction a sa part active dans la réussite esthétique de l'ensemble. Tout aussi intéressantes sont ses considérations d'histoire de l'art, en ce qui concerne l'origine, le prototype de Sainte-Sophie (il discute en ce sens les opinions de Wulff, de Strzygowski, de Wolfflin).

Evidemment, il y a dans cette richesse d'idées, dans cette généreuse profusion de suggestions, certains points de vue qui ne sont pas exempts de subjectivisme, certaines opinions difficilement acceptables à la lettre. Ne serait-ce que le rôle — peut-être excessif — que l'auteur accorde à l'imagination pour saisir un monument sous tous ses aspects. D'autre part, la notion de « sublime » dont la résonance prestigieuse en soi devient pour le langage, plutôt simplifié de nos jours, un peu trop littéraire, est applicable, peut-être à tout chef-d'œuvre (nous ne nions pas pour cela l'attrayante théorie sur le sublime que l'auteur développe dans son *Esthétique de l'art byzantin*). Il est aussi difficile de mettre en accord la nature « pittoresque » de l'art byzantin (cf. *Esthétique* .) avec sa qualité de « sublime ». Mais tout ceci — matière à amples discussions — prouve une fois de plus combien riche de signification devient l'analyse d'un monument faite du triple point de vue esthétique, historique et technique.

Maria Ana Musicescu

<sup>4</sup> Procope, *De Aedificiis* (éd Bonn), abondamment cité et interprété. Les auteurs les plus connus dont s'occupe l'auteur sont Salzenberg, Antoniadès, Millet, Gurlitt, Andréades, Conant, Emerson et Von Nice (v. la bibliographie à la fin du livre).

RICE DAVID, TALBOT, *Art of the Byzantine Era*. London 1963, 286 pages, 247 illustrations dont 67 en couleurs.

Cet ample exposé analytique d'une création d'art qui évolue durant un millénaire, de l'Italie jusqu'en Orient, de la Russie du nord en Egypte<sup>1</sup>, tend à devenir une contribution à l'histoire de la culture. L'auteur étudie, sur un plan d'importance égale et dans leurs rapports stylistiques les plus intimes, l'art byzantin proprement dit et celui qui sera le résultat, multiple et complexe, de la rencontre de l'art constantinopolitain essentiellement impérial, aulique, d'une part, avec les traditions de l'Asie Mineure et de l'Egypte et, de l'autre, avec celles du sud-est et de l'est européen. Car, l'auteur — même s'il ne complique pas son exposé d'explications historiques — laisse clairement entendre qu'il ne s'agit, dans le vaste rayonnement de l'art byzantin, ni de simples influences, exercées par un art supérieur comme technique et comme expression plastique, ni même d'une lente et progressive pénétration — normale d'ailleurs pour une aire, aussi vaste qu'elle soit — qui serait redevable à Byzance de l'essentiel de sa culture chrétienne. Evidemment, à certaines époques, dans certaines circonstances historiques, il s'agit de tout cela aussi. Mais il est surtout question d'autant de processus d'interférence, d'adaptation, de sélection, de synthèse, réalisés par autant de peuples différents appartenant à des pays évoluant sous la pression des réalités historiques différentes.

Et si le jugement esthétique de l'auteur favorise — à juste titre du point de vue de la somptuosité du matériel et, évidemment, d'une certaine perfection formelle aussi — l'art de la capitale de l'Empire, son mérite est justement d'avoir essayé de montrer quel est l'apport propre à chaque pays, en quoi consiste, au-delà des formes byzantines, l'originalité de l'art arménien, géorgien, bulgare, serbe, etc. Cela fait d'ailleurs, entre autres, l'intérêt particulier de ce livre écrit sous le double signe de l'unité et de la diversité d'une création d'art que l'auteur définit non par le style, mais par l'époque qui embrasse les styles de l'« ère byzantine ».

Art chrétien et régi par l'église, art où un certain degré d'abstraction fait passer sur un plan secondaire la ressemblance avec la nature, art figuratif enfin, dont les racines plongent dans l'Antiquité classique, ce sont, avec l'iconographie et d'importants aspects techniques, les traits communs à toute sa dureté et à toute son étendue. Mais ce sont la qualité et la profondeur des variations, affectant d'abord les nuances et plus tard le style même, de cette vaste unité formelle, qu'il s'agit de démêler, pour mettre en valeur — au-delà des analogies d'un langage artistique commun — les modalités d'expression propres à chaque peuple, celles qui marquent son génie créateur.

Ce n'est pas à un livre de théorie sur l'art byzantin ou d'influence byzantine que nous avons à faire, mais plutôt à une sélection heureuse de références, chronologiques et analytiques. C'est, dans un sens, la « vie des formes » byzantines dont l'auteur entreprend l'analyse. Les nombreux exemples, excellentement choisis, parfaitement illustrés, sont à même non seulement d'emporter la conviction du lecteur quant à la richesse, la variété et la puissance créatrice artistique de Byzance même, mais aussi de faire valoir l'expression particulière, inédite de l'art dans chacun des pays atteints par le rayonnement de Byzance.

En fin de compte, l'auteur s'efforce de prouver — et le réussit non seulement grâce au choix excellent des exemples, mais aussi à l'analyse finement nuancée des chefs-d'œuvre — que au-delà de la similitude d'expression de tous les arts chrétiens de l'Est, il ne s'agit ni d'un vaste ensemble unique avec quelques variations locales plus ou moins expressives, ni de plusieurs

<sup>1</sup> Cet espace géographique est illustré par la carte de la page 12. Par inadvertance, Tirnovo, au lieu de figurer en Bulgarie est placé dans l'ouest de la Yougoslavie, la Thessalie au nord de la Macédoine, Mistra à la place d'Argos.

arts provinciaux issus directement de la même source artistique centrale. Car, ainsi que l'art de Constantinople connut ses propres variations à partir de Justinien et jusqu'à la Renaissance Paléologue, les arts des pays de l'Asie Mineure, du sud et du nord de l'Italie, du sud-est européen, connurent, eux aussi, leurs variations artistiques autonomes.

Des six chapitres du livre, le premier est consacré à l'art chrétien de l'Orient avant l'Islam (*The East Christian World before Islam*), le second et le dernier à l'art byzantin proprement dit (*The art of Constantinople 550—1204*; *The revival under the Palaeologue emperors*) et les trois autres à l'art du monde chrétien oriental (*The eastern world from the seventh century*), occidental (*Sicily and Venice*) et sud-est européen (*The Slavonic art of the Balkans*).

La différence, avant l'essor de Constantinople, entre l'art chrétien des villes d'Alexandrie et d'Antioche, profondément pénétré par l'élégance raffinée de l'hellénisme, et l'art plus rude, héritier dans une certaine mesure du réalisme « expressionniste » propre à l'Orient, de l'Égypte et de la Syrie, est amplement soulignée dans le premier chapitre. Mais c'est à Constantinople, à partir du règne de Justinien que, grâce aux innovations profondément actives et créatrices, l'art byzantin impérial trouvera, sous toutes ses formes — d'où son universalité — les plus accomplies, les plus grandioses de ses expressions. L'auteur insiste sur le style nouveau « entièrement métropolitain » (p. 48) créé à Constantinople sous Justinien et continué sous ses successeurs. C'est dans les ateliers impériaux de la Capitale que va s'élaborer l'art de la mosaïque, de la peinture, de la miniature, de l'orfèvrerie, de la broderie, de la céramique et qui prendra un essor remarquable, capable de maintenir, des siècles durant, sa force créatrice. Mais l'art de Constantinople n'est pas la formule universelle de la chrétienté orientale. Dès que cette « manière constantinopolitaine » rayonnera hors de l'Empire (à Kiev, à Ste. Sophie d'Ohrid, etc.), elle perdra de sa pureté et représentera « a local rather than a purely Constantinopolitan manner » (p. 98). Vers le XII<sup>e</sup> siècle, un nouveau style, plus humain, plus personnel, moins aulique, qui succédera à celui linéaire et formel du XI<sup>e</sup>, se développera, ayant toujours pour point de départ la Capitale de l'Empire. Son rayonnement atteint Staraja Ladoga en Russie, Ladoughera en Chypre, Monreale en Sicile, Kurbínovo en Serbie. Mais déjà, cet art si éloigné de la Capitale de l'Empire, sera marqué de traits spécifiques où l'on reconnaît la main, le choix et les goûts des maîtres locaux, traits qui demeureront à la base du développement artistique ultérieur de ces régions. Le même processus de différenciation, d'individualisation même, se passe, à des époques différentes, en Arménie et en Georgie, en Sicile, à Venise, en Bulgarie, en Serbie, en Macédoine. Entre tous ces peuples et ces pays c'est vers la Serbie que se dirige le plus la prédilection de l'auteur. C'est un important chapitre de l'évolution de l'histoire de l'art serbe qu'il offre au lecteur. Mais, c'est non sans raison qu'on se demandera pourquoi l'auteur mêle sous le même titre général de *The Slavonic art of the Balkans* l'art bulgare et l'art serbe ? Et c'est à bon droit aussi que le lecteur remarquera l'absence de l'art russe, qui méritait bien une analyse à part dans ce vaste développement artistique de l'« ère byzantine », à laquelle la Russie des XI<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> siècles appartient au même titre que les pays des Balkans.

Une ample analyse est consacrée à la Renaissance Paléologue. Maintenant ce n'est plus Constantinople qui est sur le premier plan. Au cœur même de l'Empire byzantin les différences artistiques s'accroissent. En même temps il y a une école de Macédoine, une école de la Morava, etc. Il y a aussi des écoles russes et il y aura, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, une école roumaine, toujours issue du remarquable stimulant créateur qui a été l'art byzantin. Mais si l'ère byzantine dans le sens littéral de la notion finit son prestigieux cycle d'existence avec la disparition de l'Empire, la vitalité créatrice issue de l'art byzantin ne demeurera pas un simple épisode marginal traditionnel, fût-il encore profondément suggestif. Sur les prémisses de ce traditionalisme naîtra un langage nouveau, issu des racines nationales de certains pays. Tel est le

cas de la Roumanie (la Moldavie aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles surtout), qui connaîtra un moment décisif de sa maturité artistique

Car, c'est à travers l'expression artistique que l'on saisit le mieux, au moyen âge, le complexe des particularités créatrices de chaque peuple tout au long de son développement historique. Ce qui manque à ce beau livre c'est justement l'analyse du phénomène historique, qui aurait aidé le lecteur non spécialiste, d'un côté de mieux comprendre les traits propres à l'art de chaque pays, traits qui désignent toujours tout un complexe culturel, et de l'autre de mieux saisir, outre le rôle de l'art byzantin, l'apport moins prestigieux, certes, mais tout aussi important, des pays de l'est et du sud-est européen à la culture du moyen âge

*Maria Ana Musicescu*

STYLIANOU ANDRÉAS et STYLIANOU JUDITH, *The painted churches of Cyprus*, Stourbridge, Worcestershire, England, 1964, 171 pages, 81 illustrations, 5 en couleurs,

C'est grâce à quelques études récentes que les historiens de l'art byzantin et de celui des pays du sud-est européen peuvent ajouter au groupe déjà important des écoles d'art issues de Byzance celle, encore peu connue, de l'île de Chypre. Le livre d'Andréas et de Judith Stylianou, guide, analyse et essai de synthèse à la fois, est intéressant par la richesse et la nouveauté de son information, précieux par ce qu'on pourrait qualifier de petites monographies des monuments les plus importants de l'île, agréable par la clarté et la vivacité de ses remarques. Les trois chapitres du livre (*History, Byzantine art and Cyprus, The monuments*) enseignent le lecteur sur les circonstances historiques qui ont déterminé le croisement d'influences auquel l'art de Chypre doit son aspect particulier, sur l'évolution de cet art, sur les multiples nuances locales qui s'intègrent au fond byzantin permanent et qui confèrent une individualité propre à chaque ensemble peint et à la peinture de l'île dans son ensemble. Byzance, l'Orient et l'Occident sont les trois foyers de culture d'où Chypre puise, à degrés d'intensité différents et à des époques différentes, les éléments de son art. Car, toujours liée de près à l'Empire byzantin et surtout à sa capitale, saccagée à tour de rôle par les Arabes et par les Francs, des siècles durant sous la souveraineté de Venise et enfin conquise par les Turcs, c'est l'histoire même de l'île qui détermine et qui explique son art qui sera, en fin de compte, le résultat d'une réélaboration, d'une interprétation selon ses plus anciennes traditions artistiques — le goût, la sensibilité et la culture du peuple — du fond byzantin comme des influences et des suggestions reçues à travers les siècles. Quelle est la portée de ces influences, leur rôle dans l'évolution de la peinture chypriote, car c'est de peinture que s'occupe, en premier lieu ce livre ? Est-elle une simple école provinciale de la peinture byzantine, où bien peut-on parler d'un style propre à Chypre ? Quelle est la contribution originale des artistes de l'île jusqu'au moment de sa conquête par les Turcs ? Quelle est l'évolution de cette peinture aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ? Voilà autant de questions qui se posent au lecteur et auxquelles les auteurs s'efforcent de répondre.

C'est le chapitre intitulé *Byzantine art and Cyprus* qui nous renseigne sur les phases de la peinture chypriote qui sont, en fin de compte, les deux grandes phases de tout art de l'Orient chrétien du moyen âge, notamment la phase byzantine et celle post-byzantine. En Chypre, la première sont de près les étapes parcourues par la peinture byzantine même. C'est ainsi que, sur un fond de tradition hellénistique (mosaïques de Kato-Paphos, II<sup>e</sup>—III<sup>e</sup> siècles, de Salanus au début du IV<sup>e</sup> siècle, de Cumani au V<sup>e</sup> siècle) pénètrent, à partir du VI<sup>e</sup> siècle, à la fois le « fac-

teur oriental de l'art byzantin » (mosaïques de la Panagia-Kanakaria, près de Lythankroni, peintures murales de Salamis-Constantia) et celui « grec » dont la présence atteste les étroites relations de l'île avec la capitale de l'Empire datant avant l'époque iconoclaste. Elles seront renforcées à partir du X<sup>e</sup> siècle, quand des artistes de Byzance viendront travailler dans l'île et imprimer pour longtemps le caractère d'un art qui sera suivi, repris, enrichi par les maîtres chypriotes. Aux XI<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles des traits hellénistiques du style de « Cour » de Byzance pénètrent dans la peinture de Chypre (St Nicolas de Kakopetria, XI<sup>e</sup> s. ; Panagia Phorbiotissa à Asinou, début du XIII<sup>e</sup> siècle, la belle série de fresques de Lagoudera, 1192). Quant à cette époque, les auteurs remarquent certains traits stylistiques communs entre la peinture de Chypre et celle de la Macédoine yougoslave (Nerezi, Kubitovo) et grecque (St. Anargyres). Excepté quelques infiltrations de l'Occident qui demeurent superficielles même après la conquête de l'île par les Latins (1191), son art demeure profondément lié à Byzance (monastère de St Jean Lampadistis, première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, fresques de la Panagia ton Montoula, 1280, St Nicolas de Kakopetria, fin du XIII<sup>e</sup> siècle, celle du narthex de la Panagia Phorbiotissa de Asinou). Les fresques ont tantôt l'aspect « populaire », « monastique », caractéristique à l'art de la province byzantine, tantôt celui du style de « cour » de la capitale. En ce qui concerne le style Paléologue, excepté la peinture d'icônes (celle de 1356 représentant le Christ, les archanges et les donateurs de l'église de la Panagia Chrisalimotissa-Nicosia), on ne surprend en Chypre que des reflets de ce style raffiné, quoique toujours sous un aspect plutôt provincial (l'église de la Sainte Croix à Pelendri).

C'est dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle qu'on verra se développer en Chypre, ce que les auteurs appellent le « local revival style », notamment la tradition byzantine sur échelle locale (les trois ensembles peints par Philippe Goul entre 1465—1466 ; la peinture de la chapelle de Pedoulas, 1474). C'est cette interprétation locale de la tradition byzantine qui se développera au cours du XVI<sup>e</sup> siècle (les fresques signées par Siméon Axenti à l'église de St. Sozomène, 1513 et celles des St. Archanges de Galata, 1514). Néanmoins, c'est toujours vers la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle que commence à poindre ce qui deviendra le style « italo-byzantin », dont l'évolution est parallèle au style byzantin local. Survivance de Byzance et contamination de l'Occident vont dorénavant s'entrepénétrer, fondre dans une « happy union » et créer un style mixte qui durera jusqu'au moment de la conquête de l'île par les Turcs (1570). Excepté la peinture d'icônes, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, l'art chrétien de Chypre s'achemine vers sa décadence définitive.

Ce bref exposé par étapes chronologiques et stylistiques de la peinture chypriote dans son ensemble est appuyé et enrichi par la description détaillée des 25 monuments les plus importants de l'île. Des données concernant l'iconographie, des considérations sur le style de chaque ensemble peint, permettent de saisir les trois aspects essentiels de la peinture médiévale de Chypre byzantin, byzantin d'interprétation locale et italo-byzantin sur lequel les auteurs nous renseignent d'une manière un peu trop générale.

De nombreux détails d'iconographie des données de première importance en ce qui concerne certains traits communs avec la peinture des pays du sud-est européen — portraits hiéronymes, portraits de donateurs, peinture extérieure, sculpture en bois, etc — constituent une aide précieuse pour le spécialiste.

Le besoin de préciser certains aspects particuliers de l'art de Chypre, d'en relever les traits locaux, souvent difficiles à qualifier dans leurs nuances propres, ont conduit les auteurs à dénommer « style » certaines écoles ou courants qui n'appartiennent pas moins au même style byzantin ou local. Les notions de style, école, courant n'étant pas interchangeables, un lecteur non avisé pourrait se tromper sur la valeur représentative dans l'ensemble de certains détails, d'une certaine manière de peindre, dont la signification est limitée à un ou à plusieurs monuments qu'ils caractérisent. D'autre part, la notion claire et expressive de « post-Byzantine local revival style », appliquée à un art qui comprend plus de deux siècles est, d'un

côté, trop large pour définir tous les aspects artistiques spécifiques à Chypre et, d'autre part, trop étroite, pour permettre de distinguer l'aspect local propre à l'île de celui des autres pays ou contrées du sud-est européen qui, eux-aussi, ont amplement vécu leur phase post-byzantine. Cette autre notion, de style italo-byzantin, elle non plus n'est pas en mesure de faire saisir les nuances qu'elle comporte dans cet équilibre souvent labile, entre l'élément italien, byzantin et post-byzantin, et qui crée à l'intérieur même de cette phase de l'évolution stylistique de la peinture, certains aspects qui mériteraient d'être révélés. Car, l'art de cette époque tardive, généralement méprisé par les historiens de l'art byzantin, réserve des surprises en ce qui concerne et sa valeur artistique et son originalité.

Une ample bibliographie (dans laquelle manque par inadvertance, parmi les travaux d'ensemble sur l'art byzantin le livre, désormais célèbre, du professeur V. N. Lasarev, *Histoire de la peinture byzantine*, Moscou 1947), une carte de l'île et une série d'excellentes photos complètent ce livre utile et agréable à la fois.

Remarquons, pour finir, son importance pour l'étude de ce double aspect d'unité et de diversité dans l'art des pays du sud-est européen. Car, tout en gardant un indéniable aspect d'unité, que lui confère la prodigieuse force d'irradiation et de survivance de Byzance, ces arts, ne cessent pas de s'enrichir des aspects propres à chaque pays et de donner naissance, des siècles durant, à une grande diversité d'écoles qui sont encore loin d'être étudiées à fond et mises en valeur sous leur double aspect international et national.

*Maria Ana Musicescu*

---

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA (A. Cr) ; CAMARIANO, NESTOR (N. Cr.) ; GIURESCU, DINU (D.C.G.) ; MATEI, ION (I. M) ; MIHĂESCU, HARALAMB (H. M) ; MUSIGESCU, MARIA ANA (M. A. M.) ; NĂSTUREL, PETRE (P. Ș. N) ; OTESCU, SIMONA (S. O.).

VACALOPOULOS, APOSTOLOS, Γερμανικά έγγραφα από το Geheimes Archiv του Μονάχου σχετικά με την πρώτη περίοδο της αντιβασιλείας στην Ελλάδα (Documents allemands de la Geheimes Archiv de Munchen concernant la première période de la régence en Grèce — 1833—1834), Salonique, 1960, 97 p. ; extrait de l'Annuaire scientifique de la Faculté de Philosophie de Salonique, vol VIII.

Le professeur Apostolos Vacalopoulos de l'Université de Salonique a découvert dans la « Geheimes Staatsarchiv » de Munich un mémoire (daté du 27 octobre 1834) que les ex-régents de Grèce, von Maurer et von Abel, ont adressé au roi de Bavière à l'occasion de leur rappel dans la patrie.

Ce mémoire reflète très bien les disputes au sein de la régence instituée pendant la minorité du roi Othon, et composée de gens étrangers au pays (Armanberg, Maurer, Haideck et Abel) ces politiciens étaient beaucoup plus préoccupés de leurs propres intérêts ou de ceux de leurs maîtres, que de ceux du pays dans le gouvernement duquel ils se trouvaient. On y trouve également certaines relations regardant les problèmes économiques de la Grèce, ainsi que des informations au sujet de l'immixtion scandaleuse de la comtesse von Armanberg dans les questions internes du pays.

Vacalopoulos publie aussi un mémoire écrit par Gasser, dans lequel il montre, entre autres, que les interventions des représentants des grandes puissances, et particulièrement de ceux de l'Angleterre (Dawkins) et de la Russie (Katakazy) entravaient la liberté d'action du gouvernement grec.

Les textes sont publiés en langue allemande, avec une courte introduction.

N. Cr.

MANOUSSACAS, M. I., Βενετικά έγγραφα αναφερόμενα εις τὴν ἐκκλησιαστικὴν ἱστορίαν τῆς Κρήτης τοῦ 14<sup>ου</sup> — 16<sup>ου</sup> αἰῶνος (πρωτοπαπάδες καὶ πρωτοψάλται Χάνδακος). (Documents vénitiens se rapportant à l'histoire ecclésiastique de la Crète des XIV<sup>e</sup> — XVI<sup>e</sup> siècles, « Protopopes » (archiprêtres) et « protopsaltes » (premiers-chantres) de Handakas) dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος », XV (1961), p. 149—233.

L'infatigable investigateur des archives vénitiennes, Manoussacas, professeur à l'Université de Salonique, publie dans cet article, 26 documents provenant des archives de Venise, dont 23 sont en latin et trois en grec. Manoussacas en donne une édition réellement scientifique, préparée avec beaucoup de travail et une attention minutieuse. Chaque document est précédé d'un ample regeste et suivi de très riches commentaires. Les documents plus courts sont précédés, au lieu d'un regeste, d'une traduction en langue grecque.

Le contenu des documents est varié, traitant différents aspects : installations arbitraires d'archiprêtres, conflits autour du paiement de la taxe nommée « perper », conflits entre catholiques et orthodoxes, autorisations d'ordination, requêtes de libération d'esclaves, etc. Ces documents ont permis à Manoussacas de dresser la liste des archiprêtres qui, en l'absence d'évêques orthodoxes dans la Crète dominée par Venise, étaient les supérieurs spirituels de la population orthodoxe.

Deux documents sont donnés en fac-similes, l'un de 1424 et l'autre de 1514. Pour la commodité du lecteur, Manoussacas a eu soin d'ajouter à son article un index très utile.

A. Cr.

SCOUVARAS, VANGHELIS, Τρία ἀνέκδοτα ἀντικαποδιστριακά Κείμενα (Trois textes inédits hostiles à Capo d'Istria), « Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος », XV (1961), p. 251—268.

Les Grecs, après la constitution d'un État indépendant, étaient désireux de jouir de toutes les libertés politiques et sociales. De tous les problèmes, le plus brûlant était celui du partage des terres aux paysans. L'État était entré en possession de grandes étendues de terre provenues des confiscations des « ciftlcs » (propriétés) ayant appartenu aux féodaux turcs. Ces terres devaient être partagées aux paysans qui n'en avaient pas et aux combattants qui avaient versé leur sang pour la libération de la Grèce. La Commission, nommée par Capo d'Istria, qui devait faire les inscriptions de ceux qui avaient le droit de recevoir des lots de terre, ne fut pas à la hauteur de sa destination et les promesses de mise en possession des terres ne se transposaient pas en faits. C'était là l'origine du mécontentement de la majorité de la population rurale.

Le gouvernement par trop dictatorial de Capo d'Istria causait aussi de grands mécontentements ; ce gouvernement avait concentré dans ses mains tout le pouvoir administratif. Il avait aboli la constitution, dissous l'assemblée nationale et avait créé en échange un Sénat, organe soumis à sa volonté et qui agissait selon ses désirs. Ce Sénat se composait de 27 membres nommés par Capo d'Istria. Le Sénat, d'après les historiens de l'époque, était formé de gens dévoués au « président ».

Au moment de la lutte pour l'indépendance en Grèce, plusieurs revues qui jouissaient d'une pleine liberté avaient pu paraître. Parce que dans ces périodiques l'on critiquait mainte-



nant les abus des membres de son gouvernement, Capo d'Istria, par des dispositions spéciales, limita la liberté de la presse, instaurant la censure ou la suppression des journaux.

Capo d'Istria et surtout ses frères Viaros et Augustin organisèrent un réseau très dense d'informateurs qui servaient à neutraliser n'importe quelle tendance ou action libérale.

Capo d'Istria organisa l'administration de telle façon que le système administratif, décentralisé de jusqu'alors, fut supprimé, assumant personnellement tout le pouvoir et toute la responsabilité. Son gouvernement était tout-puissant.

Justement au moment où, en Grèce, les mécontentements devenaient de plus en plus manifestes, la révolution bourgeoise contre l'absolutisme éclata en France, en 1830, révolution qui eut un fort retentissement dans l'esprit des Grecs. Le général français La Fayette, déclarait partout qu'il irait en Grèce pour rétablir le régime constitutionnel. Les Grecs nourris par l'esprit libéral français et par la déclaration des droits de l'homme qui en avait résulté, embrassèrent à cette occasion aussi, les mots d'ordre de la révolution.

Des troubles éclatèrent en plusieurs endroits. Le peuple demandait la convocation d'une constituante qui donnerait au pays une constitution. La haine contre Capo d'Istria grandissait de plus en plus dans toutes les couches sociales mais elle atteignit le comble quand Augustin, le frère du gouverneur, fut nommé commandant des forces de l'armée grecque.

À cette époque où la haine du peuple contre Capo d'Istria croissait de plus en plus dans les journaux de l'opposition, circulaient des pamphlets et des articles fulminants qui attisaient la flamme de la vengeance.

Scouvaras, après avoir présenté très judicieusement le cadre de l'époque, publie et analyse trois pamphlets anonymes de ce genre, dont deux sont en vers et l'un en prose.

Le premier, en vers (p. 259—260), est un cri de haine contre les Corfiotes dont un était aussi Capo d'Istria qui est nommé dans le pamphlet « tyran » et « charlatan ». Le pamphlet comporte deux idées : 1) il exprime la haine contre une personne et certaines institutions et 2) il formule certains mots d'ordre d'instigation à la lutte et aux revendications.

Le second pamphlet (p. 263—271) est un dialogue en prose intitulé « Όνειρον » (Rêve). Il est écrit par un auteur anonyme d'après le modèle des dialogues de Coray qu'il imite en ce qui concerne et le fond et la forme<sup>1</sup>. Dans ce pamphlet, on demande la justice non la vengeance. On y demande une constitution qui assurerait un gouvernement conforme à l'esprit du temps et aux habitudes grecques.

Le troisième texte (p. 276—282) est en vers et semble avoir été écrit pour être chanté. Il imite le rythme du célèbre hymne de Kochinachis ὦ λιγυρὸν καὶ κοπτερὸν σπαθί μου qui a été chanté par le peuple grec pendant les combats. Il est probable que l'hymne anonyme fût aussi chanté par la jeunesse hostile à Capo d'Istria. Ce chant est un hymne à l'adresse de Constantin Mavromihalis, l'assassin de Capo d'Istria.

Au moment de l'assassinat du gouverneur, les avis furent très partagés en Grèce et dans les cercles diplomatiques d'Europe. Les gouvernements conservateurs et monarchiques qualifièrent l'assassinat comme « manifestation de l'influence funeste des idées anarchiques », tandis que le côté anglais a manifesté sa joie devant la mort du « proconsul russe » (τοῦ Ρώσου ἀνθυπάτου), surnom donné à Capo d'Istria.

<sup>1</sup> Nous précisons que le vieux Coray mène à cette époque une lutte acerbe contre Capo d'Istria. Il mit en circulation en 1830, sous le pseudonyme de G. Pantazidis, un dialogue très dur envers Capo d'Istria intitulé : Τί συμφέρει εἰς τὴν Ἑλλάδα νὰ πράξῃ εἰς τὰς παρούσας περιστάσεις διὰ νὰ μὴ δουλωθῇ εἰς χριστιανοὺς τουρκεῖοντας, Διάλογος δι' Ὁ Γραικῶν Λαοσθένους καὶ Χαριλάου (Que doit faire la Grèce dans son intérêt, dans les circonstances actuelles pour ne pas être réduite en esclavage par des chrétiens qui se comportent comme des Turcs. Dialogue entre deux Grecs, Laosthenis et Harilaos).

Prenant en considération les positions manifestées en Europe après l'assassinat du chef de l'Etat grec, nous devons admettre que, sans aucun doute, l'influence étrangère et les interventions clandestines venues du dehors ont aussi contribué à exciter au plus haut degré les esprits en Grèce.

A. Cr.

CIOBANU, FULVIA, *L'origine du mot « lehamite »*, « Studii și cercetări lingvistice », Bucarest, 1960, cahier 3, pages 429—432.

L'auteur de l'article considère comme non satisfaisantes les hypothèses concernant l'origine du mot roumain « lehamite » avec les variantes « lehamete » et « lihamete », émises par les différents dictionnaires « Lehamite » ne peut pas être formé du mot hongrois « léha » — vide — désert ou de l'ukramien « lyho » — étrange — mauvais, avec la terminaison « mite » et « mi », le résultat d'une contamination entre l'ukramien « lyho » et « cogeamite ».

L'auteur observe, à bon droit, qu'à l'encontre des autres mots dans la composition desquels entre — « mite » (pasămite, iatămite), « lehamite » et « cogeamite » constituent une unité non analysable dans la langue roumaine. Comme tel il a dû être emprunté en tant que mot unitaire et non analysable d'une langue slave. Le premier élément (leha, lilia) existe dans plusieurs langues slaves et il a à peu près le même sens.

En langue bulgare populaire on rencontre des constructions dans lesquelles figure лиха Ainsi, Teodorov Balan mentionne la construction лиха м'т лити от драгосту « je suis dégoûté, je suis rassasié d'amour », dans laquelle лихо est accompagné de formes pronominales de datif à valeur de datif éthique. Le procédé est très répandu dans la langue bulgare populaire et peut être rencontré très souvent dans les créations populaires. Aujourd'hui лихо ми ти paraît une construction rarement employée, quoique l'adjectif лих soit utilisé dans la langue populaire ayant entre autres aussi le sens de « désagréable, torturant », et dans les dictionnaires nous rencontrons la construction лихо миe « je souffre, cela me gêne, cela me pèse ». Tant la forme que le sens de la construction bulgare permettent à l'auteur d'y voir l'origine du mot « lehamite ».

Le mot a eu d'abord la forme « lihamite », qui est devenu ensuite « lehamite » par la transformation de l'i non accentué en « e ». La construction initiale doit être considérée « lihamite de. . », « mi-e silă, sint sätul de . . », où « lihamite » a la valeur d'un adverbe. Avec le temps, par analogie avec « mi-e silă », qui a le même sens, elle devient « mi-e lehamite ». De cette construction, le mot a pu être pris isolément par les écrivains comme nom ayant le sens de « silă, plictiseală », De « lehamite » sont issus de nombreux dérivés. Ces dérivés sont une preuve de plus, que l'expression a été empruntée du bulgare comme un mot unitaire, non analysable.

S. O.

ДОРА ИВАНОВА-МИРЧЕВА, *Развой на бъдеще време (Futurum) в българския език от X до XVIII век* (L'évolution du futur dans la langue bulgare depuis le X<sup>e</sup> jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle), Académie des Sciences, Sofia, 1962, 201 p.

Les formes du futur apparaissent relativement tard dans l'histoire des langues, en fonction du parachèvement de leur processus vers l'abstrait. En latin, le futur était un subjonctif plus ancien, dans d'autres langues, il s'est surtout développé de certaines formes périphrastiques.

ques du présent. On observe généralement une tendance incessante au renouvellement des formes du futur, à l'aide de moyens intrinsèques, variés et inattendus : le cas le plus fréquent est le recours aux verbes exprimant le désir, l'intention, l'attente, le devoir, la possession, le commencement d'une action, etc. En bas-latin circulaient sur toute l'étendue de l'Empire Romain des formes périphrastiques constituées de l'infinitif et des verbes *habere* ou *velle*. Ces dernières se sont transmises aux langues romanes, où elles ont longtemps coexisté, mais dans les langues littéraires modernes c'est l'un de ces procédés qui a prévalu : ainsi, en roumain, *volo cantare* — *voi cânta* ou *cantare volo* — *cânta-voi* ; en français, *cantare habeo* — *je chanterai*. Mais la réalité linguistique de la langue parlée et des dialectes populaires est beaucoup plus complexe que celle de la langue littéraire. C'est ce qui fait que la situation de la catégorie du futur dans les langues littéraires soit incertaine et oscillante.

La présente étude renferme deux parties : à savoir un examen des textes littéraires les plus importants du X<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle et des observations générales suivies d'une synthèse des résultats obtenus. La situation de la langue bulgare confirme les conclusions générales découlant de l'analyse d'autres langues : les moyens d'expression de la catégorie du futur sont variés et se renouvellent continuellement. C'est à peine au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au moment où une langue littéraire unique s'impose à tous les Bulgares, que triomphent partout les formes synthétiques uniques. Les modèles sur lesquels la langue se guide sont le plus souvent un produit interne, souple, dynamique et adapté aux nécessités de la vie. C'est à juste raison qu'est repoussé le point de vue selon lequel dans le processus de formation du futur en bulgare il y aurait eu une influence étrangère.

H. M.

BASKAKOV, N. A. *Türk Dillerinde Ön Vokallerin Düzleşmesi ve Karaimcenin Halicz-Luck Lehçesinde o>e ve u>ı Değişmeleri* (La délabialisaton des voyelles antérieures dans les langues turques et les changements o>e et u>ı dans le dialecte caraim de Halicz Luck), « *Türk Dilı Araştırmaları Yılığı Belleten 1963* », Ankara, 1964, p. 33—37.

L'auteur souligne la rareté des études concernant la phonétique et particulièrement des recherches sur les changements de certaines voyelles dans les langues turques. Il insiste en particulier sur les changements o>e et u>ı qui se rencontrent aussi bien dans les langues kypchaks que dans les langues oghouses. Mais ce changement phonétique est rencontré d'une manière sporadique dans ces langues et se trouve fréquemment dans le dialecte des caraimes de Halicz Luck (on sait que le caraim a deux dialectes : le dialecte dit de Halicz Luck et celui de Troïk).

L'auteur donne de nombreux exemples et explique ces changements non seulement par l'influence des langues voisines, l'ukrainien et le polonais, mais aussi par l'action des lois internes qui régissent ces langues. À la bibliographie on doit ajouter maintenant aussi le livre de K. M. Musaev, *Граматика караимского языка Фонетика и Морфология* (Moscou, 1964, paru ultérieurement).

I. M.

DJUKANOVIĆ, MARIJA, *Les vestiges de la langue turque dans l'actuelle langue serbo-croate*, X. Turk Dil Kurultayında Okunan Bilimsel Bildiriler 1963 », Ankara, 1964, p. 31—36.

La langue serbo-croate, comme toutes les langues balkaniques d'ailleurs, possède dans son lexique un important fonds d'emprunts d'origine turque. C'est Vuk Karadžić, qui pour la première fois signala ce fait dans son dictionnaire de 1818. Dans son ouvrage volumineux (2 volumes) Abdđulah Škaljić étudie 6000 'turcismes' tout en se limitant au parler populaire de Bosnie et Herzégovine. L'auteur de cet article décide d'employer le terme « éléments orientaux » plutôt que celui de 'turcismes' et considère qu'on a besoin d'un dictionnaire général des éléments orientaux pour tout le territoire de la Yougoslavie, car parfois dans les différentes régions on trouve des nuances sémantiques provenant d'un même emprunt lexical.

Cette influence se reconte aujourd'hui dans l'anthroponymie (il y a en Yougoslavie de nombreux noms de familles turcs chez des non-musulmans), dans la terminologie de la vie citadine, dans les termes qui ont trait à la vie pratique (constructions, différents outils, ammeublement, nourriture, habillement). On remarque surtout que la terminologie est orientale dans l'élevage des chevaux et dans leur harnachement. Ainsi le dictionnaire de Škaljić note rien que dans ce domaine 119 termes orientaux. Mais les domaines où l'on rencontre des mots orientaux sont encore plus nombreux. Sans aucun doute les problèmes discutés et les desiderata exprimés par l'auteur sont des plus intéressants. Et nous croyons qu'en général les recherches comparatives dialectologiques au sujet des éléments turcs et orientaux dans toutes les langues du Sud-Est de l'Europe seront utiles aussi bien pour l'étude du problème dans son ensemble que pour l'étude de ces éléments orientaux dans chaque langue de ces pays (Cf. aussi les observations plus anciennes de L. Seimanu, les indications méthodologiques de T. Kowalski de N. K. Dmitriev et celles plus récentes de E. V. Sevortian de G. Hazai, etc.). À la bibliographie, il faut ajouter le livre paru depuis peu de Anton Knezević : *Die Turzismen in den Sprachen der Kroaten und Serben*. Meisenheim am Glan, 1962, 506 p. (Slavisch-Baltisches Seminar der Westfälischen Wilhelm-Universität) compte rendu dans « Zeitschrift f. Slav. Fil. », XXXI, 2, 1963.

I. M.

*Български етимологичен речник*, съставили Вл. Георгиев, Иван Гълъбов, Иордан Заимов, Ст. Илчев, Académie des Sciences, Sofia, 1963—1964, fasc. II, p. 81—160, fasc. 3, p. 161—240

Le *Dictionnaire étymologique bulgare* continue à paraître avec régularité. Sa richesse et sa variété se remarquent aussi par les faits linguistiques analogues qu'il cite des langues slaves, du roumain, du hongrois, du turc, du grec moderne et de l'albanais. Conçu sur une large base il rendra bien des services non seulement aux linguistes, mais aussi aux historiens, aux géographes, aux ethnographes et, d'une façon générale, aux études d'histoire de la culture. Les auteurs affirment que certains néologismes d'origine occidentale ont pénétré en bulgare par l'intermédiaire du roumain. Tel est le cas de *брошура* « brochure », *булевард* « boulevard ». On pourrait y adjoindre *брутален* « brutal », *букет* « bouquet ». Pour l'étymologie du toponyme *București* on part du verbe *a bucura* + suffixe *ești*. *București* est un patronymique de *Bucur*, qui apparaît aussi en territoire bulgare : *Бѹкор* (Botevgrad), *Бѹкорowo*

(Sevlievo), *Бѹкоровци* (Godečko), *Букурци* (Skopsko) L'adjectif *i bukur* « beau » de l'albanais montre que *Bucur* était autrefois un appellatif en roumain, où il n'existe plus aujourd'hui que les dérivés *a se bucura*, *bucurie*, *bucuros*. L'étymologie proposée du mot roumain *burgă*, à savoir de l'italien *bora* (provenant du grec βορέας) est douteuse. Le mot *велѣнце* apparaît en roumain (*velințe*) et dans d'autres langues balkaniques, où il a pénétré par le canal des commerçants qui apportaient des marchandises de Valence par Venise. *Венедик* a pénétré en bulgare par le turc et *venetic* en roumain par le néo-grec (βενετικός); le point de départ a été vénitien. Le latin *vigilia*, plus tard en grec byzantin (βίγλα) demeure dans le toponyme Вѹгла, pic montagneux près de Melnik. D'autres informations abondantes et bienvenues sont celles d'ordre historique et linguistique relatives à *Вѹмова*, *Влах*, *войвода*, *войник*, *вѣлколѣк*, *Георги*. Le mot *Влах* apparaît notamment dans la terminologie botanique et dans la toponymie bulgare. D'autres emprunts au roumain sont les mots *брѣнза* « fromage », *буза* « lèvres », *бѹрта* « ventre », *бутодѹ* « tonneau », *ѣлма* « douane », *ѣдѣда* « hôte », *ѣлбин* « jaune ». A la page 91 une faute d'impression, *burniană* au lieu de *burgiană*.

Le *Dictionnaire étymologique bulgare* est indubitablement appelé à devenir un instrument de travail indispensable non seulement pour les slavisants, mais aussi pour les romanistes, les albanologues et les turcisans.

H. M

PERTUSI, AGOSTINO, Ἐρωτήματα. *Per la storia e le fonti delle prime grammatiche greche a stampa*, tirage à part de « Italia medioevale e umanistica », V, Padova 1962 (Manoscritti e stampe dell'Umanesimo Studi in onore di Giovanni Mardersteig), p. 321—351.

Les premiers *Erotemata* ne sont pas ceux que Janus Lascaris fit paraître en 1476, mais ceux de Marcel Chrysoloras, publiés à Venise en 1471 par Adam von Ambergan. Sa grammaire semble avoir été composée à Constantinople en 1397. Un examen approfondi de l'histoire des différents manuels de grammaire depuis l'Antiquité permet à l'auteur de souligner les dons de philologue de Chrysoloras qui, au lieu de 56 types de déclinaisons grecques, sut les grouper en 10 seulement, à savoir cinq paradigmes sans contractions et cinq à contractions, dont 4 parasyllabiques et un imparasyllabique. Quant aux conjugaisons, il s'en tint à la théorie de Dionysios Thrax. Ce merle blanc de la bibliophilie n'est connu aujourd'hui qu'en deux exemplaires, conservés à Manchester et à Milan. C'est la grammaire dite *Ianua*, à l'aide de laquelle l'humaniste byzantin avait appris le latin, qui lui fournit les moyens de classer systématiquement les déclinaisons grecques.

P. Ş. N.

BARNEA, ION, *Garvăn — Dinogetia*, Bucarest, Ed. Meridiane, 1961, 87 p. (35 illustrations).

L'auteur présente avec compétence les résultats des fouilles archéologiques effectuées ces dernières années dans la cité romaine et byzantine de Dinogetia (Dobroudja du nord). I. Barnea qui a, d'ailleurs, analysé dans des études spéciales les résultats de ces recherches,

nous fait dans ce nouvel ouvrage, une présentation d'ensemble et s'arrête surtout à la période du haut moyen âge (X<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles); il y analyse le type des maisons, les occupations des habitants (surtout les métiers), les relations commerciales de la cité avec le monde byzantin et les villes de la Russie kiévienne. La ville-cité de Dinogetia cesse son existence vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, à la suite des invasions des Petchenègues.

D. C. G.

LAFONTAINE-DOSOGNE, JACQUELINE, *Voyage archéologique en Chypre*, extrait de la revue « Le Flambeau », N<sup>os</sup> 1—2, 1963 (Bruxelles), p 115—132 + 8 fig.

L'historien d'art bien connue qu'est M<sup>me</sup> Lafontaine-Dosogne condense ici ses observations sur les monuments antiques, byzantins, latins et turcs en Chypre. Le tout est présenté d'une plume agréable qui évoque avec sensibilité et sympathie la splendeur ou le charme des trésors artistiques et du paysage de l'île. Les qualités de cet exposé qui n'en est pas moins un guide attrayant en miniature, nous font espérer qu'elle publiera bientôt l'ouvrage « très largement illustré, intitulé *Monuments d'art chrétien en Chypre* » dont elle annonce la préparation (p. 116, note 1).

P. S. N.

EUSTAZIO DI TESSALONICA, *La espagnazione di Tessalonica*. Testo critico, introduzione, annotazioni di Stilpon Kyriakidis. Premio di Bruno Lavagnini. Versione italiana di Vincenzo Rotolo. (Istituto Siciliano di Studi bizantini e neolénici. Testi e monumenti pubblicati da Bruno Lavagnini sotto gli auspici dell'Assessorato alla Istruzione della Regione Siciliana. Testi 5), Palermo, 1961, LXIII + 191 p. + 4 planches.

Le récit célèbre, qu'a laissé le métropolite Eustathe de Thessalonique sur la chute de sa ville aux mains des Normands le 24 août 1185 a fait récemment l'objet d'une édition critique due au regretté professeur St. Kyriakidès. La longue introduction qu'il a mise en tête de ce livre indique d'abord les éditions du texte du savant byzantin (publié d'abord par Tafel en 1832, puis en 1852, et reproduit ensuite dans la *Byzantine* de Bonn et la *Patrologie grecque* de Migne), puis elle étudie la tradition manuscrite, prouvant que le manuscrit de Bâle A III 20, n'est pas un autographe, comme l'avait soutenu A. Maricq voici tantôt quinze ans. On nous présente ensuite l'œuvre et la biographie de son auteur. (On complètera dorénavant son curriculum vitae en tenant compte que, lorsqu'il fut promu métropolite, il était ὁ ἐκ σκακελλίου, soit le 5<sup>e</sup> des dignitaires patriarchaux; voir V. Laurent, *Le Corpus des sceaux de l'Empire byzantin*, V—1, Paris, 1963, p. 336—337) Retenons encore en passant qu'au monastère de Gračanica, en Serbie (voir p. LX et pl IV), Eustathe est peint en qualité de saint: à cet égard, il serait intéressant de retrouver éventuellement sa présence dans l'iconographie de quelque monument historique de Roumanie.

Le texte grec et sa traduction italienne en regard couvrent les pages 2 à 159. Etablie avec grand soin par St. Kyriakidès, qui s'est montré très conservateur à l'égard du codex

de Bâle, d'une lecture assez malaisée, et l'a prudemment retouché de ci de là, cette édition est enrichie d'abondantes identifications de sources classiques et chrétiennes dont s'est inspiré Eustathe, si féru de littérature.

La traduction italienne, par V. Rotolo, respecte en général le mouvement de l'original et aide à élucider certaines des difficultés d'une première lecture. Des sous-titres annotés en marge de cet important récit historique d'une lecture si palpitante, en jalonnent le plan. V. Rotolo explique dans des notes très compétentes, certaines des allusions mythologiques, historiques, etc., par trop obscures que s'est permises Eustathe. C'est à lui également que l'on doit la version italienne de tout l'exposé de Kyriakidès.

On trouvera encore aux p 163—183 un supplément de notes explicatives et, enfin, aux p. 185—191 un « index nominum et rerum notabilium ».

Cette belle édition critique, préfacée par le directeur de la collection, le professeur bien connu Bruno Lavagnini, représente l'une des pierres de taille de la *Byzantine* du XX<sup>e</sup> siècle qui, sans plan unitaire, n'en ajuste pas moins petit à petit, ses divers éléments façonnés à Paris comme à Ettal, à Athènes comme à Rome, à Bucarest comme à Palerme ou à Budapest . . Nous ne doutons pas que l'Institut sicilien persévèrera dans cette voie qui est tout à son honneur.

P. S. N

BERTELE, TOMMASO, *I gioielli della corona bizantina dati in pegno alla Repubblica Veneta nel sec XIV e Mastino II della Scala*, « Studi in onore di Amintore Fanfani », II, Milano, 1962, p. 89—177

Ce mémoire, qui repose sur un dossier de 36 documents inédits, retrace les vicissitudes de Byzance au XIV<sup>e</sup> siècle, quand les bijoux de la couronne furent placés à gage entre les mains de la République de Venise. Ce geste matérialise tragiquement le déclin inéluctable de l'Empire de Constantinople, qui avait emprunté en 1343 la somme de 30 000 ducats (à 5% d'intérêt) remboursables en trois ans. Les considérations de l'auteur sur l'équivalence du poids des bijoux à Constantinople et à Venise constituent aussi une intéressante contribution à la météonimie byzantine.

P. S. N

*Sancti Romani Melodi Cantica. Cantica genuina*, edited by Paul Maas and C. A. Trypanis, Oxford, Clarendon Press, 1963, XXXVII + 547 p.

Cet élégant in-8°, d'une tenue typographique irréprochable, renferme l'œuvre authentique du plus grand des poètes de Byzance, Romanos le Mélode, l'auteur d'une inégalable envolée de l' ἡ Παρθένος σήμερον, cette composition aussi fameuse en grec, qu'en slavon ou en roumain, répandue depuis de longs siècles à travers tout le Sud-Est européen et au-delà. Paul Maas, le Nestor allemand des études byzantines, et C. A. Trypanis se sont minutieusement attachés de 1949 à 1963 à mettre sur pied l'édition critique de 59 compositions acro-

stiches signées explicitement par ce Syrien du VI<sup>e</sup> siècle et dont plusieurs voient du reste ici le jour pour la première fois. L'introduction (p. XI—XXXI), rédigée par le Professeur Trypanis fait le point de la théorie métrique et littéraire du *kontakion*, domaine où les recherches de toute une carrière du Professeur P. Maas s'avèrent d'une importance capitale ; puis elle aborde la vie et l'œuvre de Romanos et précise enfin les principes sur lesquels repose cette édition qui remplacera avantagement celles du cardinal Pitra et même de Karl Krumbacher (quant à celle parue en 1952 par les soins du Prof. N. B. Tomadakis, les auteurs la tiennent pour insuffisante du fait des idées inacceptables, disent-ils, que le savant athénien se fait de la métrique byzantine). La présente édition critique repose sur l'étude de deux groupes de manuscrits, le premier comptant 13 codices (de l'Athos, du Sinaï, de Patmos, de Moscou, du Vatican et de Turin) et l'autre, 6 (de Grottaferrata, Paris, Rome et Moscou). A cela s'ajoute un papyrus de Vienne. La plupart des interventions que les éditeurs ont pratiquées sur le texte des manuscrits s'autorisent de considérations aussi délicates qu'inévitables imposées par la métrique.

Là est l'intérêt particulier de cet ouvrage. A ce propos il serait intéressant de rechercher dans quelle mesure les anciennes traductions, slavonnes notamment, de certains des poèmes de Romanos confirment ou infirment les leçons des manuscrits grecs et les émendations proposées par les éditeurs. En fin de volume on trouvera du reste un « *Metrical Appendix* » très érudit. Les poèmes de Romanos sont classés selon le genre des sujets qu'ils traitent. Les uns sont relatifs à la personne du Christ (n<sup>os</sup> 1—34) ; d'autres concernent divers épisodes du Nouveau Testament (n<sup>os</sup> 35—39) ou de l'Ancien (n<sup>os</sup> 40—46) ; certains portent sur des thèmes divers (n<sup>os</sup> 47—56) et trois autres enfin glorifient les martyrs de Sébaste ou encore Tous les Saints (n<sup>os</sup> 57—59). Outre l'appendice métrique (p. 511—538) signalé précédemment, on retiendra encore l'*index nominum* aussi copieux que fouillé (p. 539—540) avec lequel se clôt cette savante édition dorénavant indispensable à tout travail sur la poésie religieuse byzantine en général et sur l'œuvre poétique de Romanos en particulier.

P. Ş. N.

*Tusculum-Lexikon griechischer und lateinischer Autoren des Altertums und des Mittelalters*,  
völlig neu bearbeitet von Wolfgang Buchwald, Armin Hohlweg u. Otto Prinz, Heimeran  
Verlag, München [1963], XVI + 554 p.

Qui n'a éprouvé bien des fois la nécessité de s'informer rapidement au sujet de quelque auteur antique ou médiéval ou de se remémorer certaines généralités relatives à telle ou telle œuvre grecque ou latine ? Ce service, le nouveau *Tusculum-Lexikon*, d'une consultation rapide, sûre et pratique, est à même de le rendre dans d'excellentes conditions. Depuis Homère jusqu'à maints humanistes du XV<sup>e</sup> siècle, on y trouvera, classés alphabétiquement, les hommes de lettres — et au besoin les œuvres anonymes célèbres — qui font la gloire de la littérature gréco-latine. Chaque auteur y figure avec les données essentielles de sa biographie et de son œuvre (appréciée de façon pertinente). Puis, en petits caractères, la bibliographie sommaire de ses écrits (traductions comprises) sans compter la mention des ouvrages ou articles principaux y relatifs. C'est donc là un *vade-mecum* commode, ramassé et précis. Certes, on peut y relever des lacunes. Pour nous limiter à la littérature chrétienne et byzantine, nous sommes surpris de l'absence d'un Priscus ou du diacre Agathias. Absents également Astérios d'Amasie, Georges Boustronios, d'autres encore, comme Paul de Samosate, Philon de Carpasia... Dans



de très rares cas (Ammonius, Constantin le Philosophe, Paul de Tarse), la notice bibliographique a été sautée. L'assassinat d'Hypatie est daté de l'an 415; en réalité le forfait remonte à mars 416, comme l'a fait observer N. Bănescu, *Chipurii și scene din Bizanț*, Cluj, 1927, p. 9, note 1 (d'après l'Ἰπατίας ἐγκώμιον publié par Kallhadès dans Ἑλλην. φιλ. σύλλογος V<sup>e</sup> p 129). Est-il admissible de nous dire vaguement ou à la va-vite que Grégoire de Nazianze a vécu dans la 2<sup>e</sup> moitié du 3<sup>e</sup> siècle et Grégoire de Nysse au 4<sup>e</sup> s ? Généralement on fait naître le premier en 329 ou 330 et mourir en 389 ou 390 (autrement dit au IV<sup>e</sup> siècle). Quant au second, il semble avoir vécu de 335 environ à 394 au plus tôt. (Sur ces deux écrivains v. par exemple A. Puech, *hist. de la litt. gr. chr.* III, Paris, 1930, p. 321, 335 et 400) La seule indication bibliographique des *Miracula S. Demetrii* est le renvoi au texte publiée par Migne il aurait fallu citer aussi l'étude de P. Lemerle, *La composition et la chronologie des deux premiers livres des Mir. S. D.*, « Byz. Zeit. » 46, 1953, p. 341—361. La notice consacrée à Théodoret de Cyr ignore l'intéressante correspondance de ce personnage, récemment publiée en édition critique et traduction française par Y. Azéma aux Éditions du Cerf, Paris, 3 volumes (dont un au moins paru avant le *Tusculum-Lexikon*, à savoir en 1955, les deux autres remontant à 1964 et 1965) Si ces quelques observations montrent — et l'on s'en doutait — que les amples ouvrages classiques de Krumbacher ou de Moravcsik demeurent indispensables à bien des égards, cela ne saurait diminuer en rien l'heureuse initiative et le louable mérite des trois savants qui nous ont gratifiés de cet utile et honnête instrument de travail. La vive reconnaissance que des générations d'étudiants et de chercheurs leur garderont, sera la juste récompense de leur labeur.

P. Ș. N.

VĂTĂMANU, NICOLAE, *Cel dintli „ex-libris” românesc* (Le premier « ex-libris » roumain), « Revista medicală », X-2, Bucarest, 1964, p. 228—230 + 1 planche.

Le docteur N. Vătămanu publie l'ex-libris de Pantaléon Callarchus, médecin chioté du voïévode de Valachie Constantin Brancovan. Le texte, en grec et en latin, est daté du 12 juillet 1692 et a dû être imprimé au monastère de Snagov par le célèbre Anthime d'Ibérie (Géorgie), le futur métropolite de Hongrovalachie.

P. Ș. N.

VĂTĂMANU, NICOLAE, *Variolizarea preventivă în medicina populară și cultă. Opera lui Iacob Pylarino* (La variolisation préventive dans la médecine populaire et officielle. L'œuvre de Jacques Pylarinos), « Studii și cercetări de inframicrobiologie », XV-2, Bucarest 1964, p. 175—191.

L'auteur attire l'attention sur l'intérêt scientifique et historique du traité de Jacques Pylarinos publié à Venise en 1715 sous le titre *Nova et tuta variolas excitandi per transplantationem methodus*. Bien avant Ed. Jenner, Pylarinos, qui fut le médecin des voïévodes valaques Șerban Cantacuzène et Constantin Brancovan, a pratiqué la variolisation, à l'instar d'une vieille thessalienne qu'il vit à l'œuvre à Constantinople en 1701. En annexe (p. 184—191), la traduction roumaine de cette rarissime plaquette, dédiée par Pylarinos à son protecteur, le consul anglais de Smyrne Wilhelm Serhad.

P. Ș. N.

DOENS, IRENAEUS, *Byzantinische Kunst—Europäische Kunst*. Europarat-Ausstellung, Zappeion, Athen, April-Juni 1964, «Österreichische Osthefte», VI—5, 1964, p. 411—415.

Présentation de l'Exposition Internationale d'art byzantin organisée au printemps 1964 à Athènes. La participation roumaine — 14 pièces — est qualifiée de «bemerkenswert».

P. Ş N.

CHADZIDAKIS MANOLIS, *Des chefs-d'œuvre byzantins en Grèce. Les mosaïques*, «Connaissance des arts», mars 1964, 3 pages, 8 illustrations dont 4 en couleurs.

Si les recherches des spécialistes, de Charles Diehl à nos jours, ont réussi à écarter le préjugé de la monotonie, de l'immobilité « dont on a longtemps exécuté l'art byzantin » (Ch. Diehl, *Études byzantines*, Paris 1905, p. 3), sa nature complexe — car il est unitaire et divers à la fois — réserve encore beaucoup d'inconnu au chercheur.

Une analyse serrée des données techniques et stylistiques de la mosaïque du XI<sup>e</sup> siècle, création des plus représentatives de l'art byzantin impérial, permet à l'auteur de cet excellent petit article de montrer combien différents peuvent être — au-delà des éléments d'unité (techniques, iconographiques, stylistiques même) — les procédés, « adaptés chaque fois aux nécessités du caractère et à l'expressivité de l'image », de quelques ensembles presque contemporains du XI<sup>e</sup> siècle, cet « apogée de l'art byzantin ». L'auteur constate que les deux traditions dominantes dont la présence toujours active maintient l'unité de cet art à travers des siècles : celle « hiératique » « monastique » de l'Orient chrétien et celle de l'hellénisme « se mêlent dans les diverses parties d'un même monument ». Et de conclure : « la majorité des monuments cherchent leur style entre le „hiératique“ pur et le pur „renaissant“ ». L'ensemble de la Néa Moni de Chios, monument qui vient d'être récemment consolidé et nettoyé, fournit à l'auteur un exemple des plus suggestifs dans le sens d'une « unité qui dépasse les traditions trop caractéristiques ». D'autre part, la description de quelques-uns des détails les plus expressifs pour le style des mosaïques de la Néa Moni (milieu du XI<sup>e</sup> siècle) prouve combien différents sont les procédés techniques et stylistiques employés pour obtenir toute une gamme d'expressions dans le traitement de la figure humaine, ainsi que dans celui de la réalisation du rythme des attitudes, des gestes, des draperies. La Néa Moni, constate l'auteur, est un « spécimen unique d'un moment de la peinture byzantine où les traditions et les tendances s'équilibrent ».

Vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle cet équilibre semble se rompre en faveur d'une « renaissance » des formes antiques (à Daphni, par exemple), et ce « caractère hellénisant » continuera à marquer jusqu'à la fin, « de la manière la plus évidente, mais la plus variée aussi... », les mosaïques byzantines.

C'est toujours, répétons-le, sous le signe de l'unité et de la diversité qu'il faut étudier l'art des pays sur lesquels Byzance a exercé une profonde influence. C'est ce dynamisme, cette capacité de se renouveler constamment, tout en maintenant actives les traditions les plus anciennes, qui ont permis le vaste rayonnement de l'art byzantin non seulement en Orient et même en Occident, mais surtout dans les pays du sud-est européen et en Russie. C'est sur les fondements et à l'aide du langage artistique byzantin que ces pays ont créé leurs propres écoles d'art où l'on reconnaît, jusqu'au seul des temps modernes, cette complexe synthèse entre la tradition byzantine et une création d'art qui représente la contribution originale de chacun de ces pays.

M. A. M.

ČOROVIČ LJUBINKOVIČ - MIRJANA, *Les influences de l'orfèvrerie byzantine sur la parure de luxe slave du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*, « Extrait des Actes du XII<sup>e</sup> Congrès International des Etudes Byzantines », tome III, Belgrade, 1964, 5 pages, 11 figures

Le rayonnement de l'art byzantin dans les pays slaves est généralement mieux connu à partir des XI<sup>e</sup> — XII<sup>e</sup> siècles. Pour les époques plus anciennes ce sont surtout les ouvrages d'archéologie qui renseignent les historiens de l'art — d'une manière assez parcimonieuse, d'ailleurs — sur les problèmes artistiques que posent des objets généralement plus représentatifs pour la culture matérielle. Encore moins peut-on parler de travaux récents de synthèse en cette matière.

L'exposé concentré et riche en constatations de M<sup>me</sup> Mirjana Čorovič-Ljubinkovič concernant les influences byzantines sur la parure de luxe slave des XI<sup>e</sup> — XII<sup>e</sup> siècles représente une de ces rares synthèses. L'auteur constate que si dans la première étape de l'évolution de l'orfèvrerie du monde slave (VII<sup>e</sup> — début du IX<sup>e</sup> siècle) l'on discerne « l'existence de grands courants artistiques, caractérisés par la préférence pour certaines formes et le choix de techniques semblables... mais qui n'englobe pas la totalité du monde slave », dans une seconde étape (IX<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècle) on reconnaît dans « tout le monde slave » un même goût, « une sorte de tendance unificatrice ». Le trait d'union de cette période consiste justement dans l'influence de l'orfèvrerie byzantine, « exercée dans le choix des formes, des ornements et des techniques... ». Cela est d'autant plus intéressant du fait qu'il s'agit de l'époque de la constitution des Etats slaves de l'est et du sud-est européen et que l'influence sur la parure de luxe de ces peuples n'est pas comme le remarque avec justesse l'auteur, un simple mimétisme artistique, mais prouve que le niveau de culture permettait au monde slave de saisir la beauté d'un art supérieur et d'utiliser des moyens techniques évolués. Ce fait, intéressant en tant que phénomène de culture, prépare et explique la pénétration massive des éléments d'art majeur (architecture, peinture, etc.) de Byzance après l'organisation des Etats slaves. Il ne s'agit plus alors d'influence dans la signification élémentaire de la notion, mais de sélection, d'adaptation, de différenciation, de synthèse, en fin de compte, comme l'auteur le constate d'ailleurs aussi dans une troisième étape (à partir du XII<sup>e</sup> siècle) de l'évolution de l'orfèvrerie et qui ont donné naissance à un style d'art propre à chacun de ces pays.

M. A. M.

GERASIMOV T, *L'icône bilatérale de Poganovo au Musée Archéologique de Sofia*, « Cahiers archéologiques », X, 1959, p. 279—288.

Analyse d'une icône peinte sur les deux faces (Dieu apparaissant aux prophètes Ezéchiel et Habacuc et Marie avec Jean l'Evangeliste), provenant du monastère Poganovo ; l'auteur étudie également une inscription (apparue par suite de la restauration de l'icône à l'Atelier central de restaurations de Sofia), dont il résulte que la donatrice a été l'impératrice Hélène, épouse de Manuel II Paléologue et fille du despote Constantin Dejanovič. Grâce à l'analyse de T. Gerasimov, l'icône du monastère de Poganovo peut être incluse parmi les quelques œuvres appartenant avec certitude au XIV<sup>e</sup> siècle.

D.C.G.

GRABAR A., *A propos d'une icône byzantine du XIV<sup>e</sup> siècle au Musée de Sofia (Notes sur les sources et les procédés des peintres sous les Paléologues)*, « Cahiers archéologiques », X, 1959, p. 289—304.

Etude documentée de l'icône du monastère de Poganovo, datée et décrite par T. Gerasimov, *ibidem*, p. 278—288) Attribuant l'œuvre à un atelier de Thessalonique (plutôt qu'à un atelier impérial, ainsi que le propose T. Gerasimov), l'auteur analyse la manière dont le peintre a repris et adapté, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, un thème iconographique paléo-chrétien, conservé dans la mosaïque de l'église du Christ - Latome de Thessalonique (V<sup>e</sup> siècle). Une étude iconographique approfondie permet à A. Grabar de souligner les éléments nouveaux introduits dans ce thème à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ; il souligne également le fait qu'un ouvrage d'art monumental (une mosaïque) a servi comme modèle à une icône, procédé rarement utilisé à l'époque.

D C.G.

THEOCHARIS, MARIA, *Χρυσοκέντητα άμφια τής μονής Ταξιαρχών Αιγιαλείας* tirage à part de « Αρχαιολογική Έφημερίς », Athènes, 1965, p. 9—15 + pl. XII—XXII.

L'auteur, qui étudie avec patience et érudition depuis plusieurs années déjà les broderies byzantines et post-byzantines s'occupe ici de 14 précieuses broderies du monastère des S.S. Archanges d'Ægialie, au Péloponnèse. Ces pièces s'échelonnent de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> siècle. On remarquera notamment l'épitrachios brodé en 1590 ou 1591 par le moine Arsène, artiste consommé, comme l'ont déjà prouvé d'autres recherches de Mademoiselle Théocharis ; celui de 1685, dû à Despina, qui n'est autre que la Despineta qui mit aussi son talent au service du riche voïévode de Valachie Constantin Brancovan ; des rideaux d'iconostase, des omophores, des épitrachilia, des épimanikia, des épigonatia. A propos de Despina, alias Despineta, native d'Ancyre et qui pratiquait son art à Constantinople, nous nous permettrons d'allonger la liste de ses broderies dressée par l'auteur en signalant une paire d'épimanikia qu'elle exécuta pour un hiéromoine du nom d'Athanase en 1699 (« Αθανασίου Ιερομονάχου » sur l'un et « καί πόνος Δεσποινέτας » sur l'autre avec la date AX//24Θ), après en avoir déjà fait une autre en 1695 (AX24E) que son style et sa décoration prouvent avoir appartenu à la même « chapelle » que l'impressionnant épitrachilion de Hurez de 1696 (χέλρ Δεσπινετας/ έν έτει Χ(ριστο)ϋ AX24S). (Sur ces travaux de Despineta voir notre article *Străvechile odoare Inapotate de URSS*, dans « Mitropolia Banatului », VII, n<sup>o</sup> 10—12, 1957, p. 203—206).

Parlant des épimanikia de Théophane, métropolite de Serrès, puis de Vieilles-Patras (1612—1638), l'auteur signale l'existence à Ægialie d'un liturgiaire manuscrit ayant appartenu à ce prélat et écrit par Mathieu de Myres « l'an 7122 (= 1622), le 22 juin, au vénérable monastère de Dealu », lequel, on le sait, domine Tirgoviște, alors capitale de la Valachie. Le chercheur qui voudra étudier un jour l'activité en Roumanie du savant métropolite de Myres, qui fut jusqu'à sa mort en 1622 higoumène de Dealu, devra tenir compte aussi de ce codex. (Observons en passant que dans son étude sur Mathieu de Myres, D. Russo, *Studi istorice greco-române. Opere postume*, I, Bucarest, 1939, p. 172—173 ne connaît point de manuscrit copié par ce prélat entre 1621 et 1624).

Nous retiendrons encore sur l'épimanikion du même Théophane, auprès de l'apôtre venant communier des mains du Christ (à droite), un élément décoratif ressemblant à deux cornes

placées sur un support. Il ressemble étrangement à l'un de ceux qui nous ont naguère intrigué sur un épitrachilion de 1613 (voir notre article *L'étole de Clément métropolitain de Philippes*, dans « Acta antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae », X, n<sup>o</sup> 1—3, Budapest, 1962, p. 206 et fig. 1. icône de St. Jean le Théologien). Mademoiselle Théocharis nous dira peut-être un jour s'il peut s'agir du même atelier. Enfin, de nombreuses photographies, qui prouvent une fois de plus les liens étroits qui rattachent entre elles les broderies somptueuses de l'ensemble du Sud-Est européen, rehaussent l'intérêt de sa nouvelle contribution.

P. Ş. N.

LAURENT, V., *Le Corpus des Sceaux de l'Empire byzantin Tome V : l'Eglise. Première partie. I L'Eglise de Constantinople. A. La hiérarchie*, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris, 1963, LI + 805 pages.

Fruit d'un labeur acharné, d'une érudition à toute épreuve et d'une sagacité exemplaire, l'immense Corpus des sceaux byzantins annoncé depuis bien des années par maints travaux d'approche de l'auteur, commence à voir le jour. La hiérarchie de l'Eglise de Constantinople — patriarches, officiers et dignitaires patriarcaux, suffragants (métropolitains, archevêques et évêques) du siège œcuménique — compte à elle seule jusqu'à ce jour plus de 1600 bulles de plomb dont V. Laurent publie ici plus d'un millier, en en restituant maintes fois les légendes avec une science consommée. La notice de chaque petit monument en précise le dépôt, la description, la bibliographie si c'est le cas, l'iconographie, puis elle fournit la lecture de son texte et apporte enfin une foule d'observations d'ordre historique, géographique, prosopographique, etc. concernant la pièce étudiée. L'immense majorité provient du sol même de Constantinople : à de rares exceptions près, conservées dans les archives du Mont Athos ou déterrées ailleurs que sur le Bosphore, le cas échéant, par quelque archéologue. Tel est le cas du sceau 788 découvert à Dinogetia par I. Barnea (et non Bărnea). Peut-être eût-il été bon de préciser non seulement le dépôt, ce qu'a fait du reste le savant français, mais aussi le lieu précis de découverte des sceaux, seul moyen de leur restituer d'emblée (tout comme en numismatique), leur valeur de témoignage dans le circuit historique. Notons encore que ceux des sceaux de la Collection Orghidan (propriété de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie) qui intéressent la hiérarchie de l'Eglise constantino-politaine ont été reproduits dans ce volume avec, au besoin, des corrections par rapport à un volume précédent du même auteur, *Documents de sigillographie byzantine. La Collection C. Orghidan*, Paris, 1952.

Qu'on nous permette de redresser une inadvertance. A la page 600 V. Laurent, parlant de la métropole de Russie, lui assigne pour siège initial Percyaslav, Preslav la Grande, sur le Danube, dit-il. Il y a là une confusion certaine entre Preslav, sur le Dnieper, non loin de Kiev et de Poltava, et l'antique capitale des tsars bulgares. Or cette dernière n'est point sur le Danube, mais sur la rivière Titcha. C'est la Petite Preslav qui était sur le Danube et dont l'emplacement divise les érudits.

Muni d'un avant-propos et d'une introduction très fouillée, ainsi que d'une très abondante bibliographie, cet imposant échantillon du Corpus — qui comptera six tomes comprenant chacun plusieurs parties — va renouveler bien des aspects de l'histoire culturelle de Byzance, de sa prosopographie et de sa géographie ecclésiastiques. Souhaitons que la suite et aussi les indispensables albums de planches paraissent avec régularité et sans trop tarder.

P. Ş. N.

DOENS, IRENEO, *Manoscritti ed edizioni veneziane di opere liturgiche e ascetiche greche e slave* exposés in occasion de Convegno di Studi « Millenario del Monte Athos » presso la Fondazione Giorgio Cini, Venezia 1963, 30 p. + 17 pl.

Inventaire sommaire et bibliographie de précieux manuscrits grecs (30) et slaves (5), précédés d'une introduction. Les planches reproduisent quelques belles miniatures de manuscrits grecs des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, ou slaves, et surtout des fac-similés de divers livres grecs et slaves, comme le ménéc et l'octoeuque de Božidar Vuković. Le cartouche de l'octoeuque (1536—1537) s'apparente étrangement (voir pl. 16) à celui du prétendu antimus de Pontna représentant saint Pierre célébrant la cène (photo chez O. Tafali, *Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna*, Paris, 1925, pl. XLI, n<sup>o</sup> 87 ou chez V. Vătăşianu, *Istoria artei feudale în ţările Române*, I, Bucarest 1959, p. 928 et fig. 891; P. Ş. Năsturel, *Date noi asupra unor odoare de la mănăstirea Putna*, « Romanoslavica », III, Bucarest 1958, p. 155). Peut-être ce voile (utilisé dans la cérémonie de la Panagia?) devrait-il être rayé du nombre des broderies d'Étienne le Grand et daté du XVI<sup>e</sup> siècle, disons du règne de Pierre Rareshi marié à la Serbe Hélène Brankovitch. Ceci expliquerait aussi pourquoi tel épigonon de Pontna (Tafali, *op. cit.* pl. XL, n<sup>o</sup> 82) ressemble si étroitement à celui du monastère serbe de Ravanitza (voir D. Stojanović, *La broderie artistique en Serbie du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Belgrad, 1959, p. 56, n<sup>o</sup> 31 et fig. 20).

P. Ş. N.

STYLIANOU, A. and J., *An Important Manuscript map of Cyprus by Bartolomeo Zamberti dalla Sonetti in the Library of the National Maritime Museum Greenwich*, tirage à part de « Κυπριακή Σπουδαί », t. XXVIII, Leucosie, 1964, p. 117—126 + 4 pl.

Les auteurs publient une carte de l'île de Chypre conservée en Angleterre et datant approximativement de 1478—1485 qu'ils comparent à trois autres remontant à 1485 environ, 1547 et 1554, toutes reproduites en annexe. La belle carte de Bartolomeo Zamberti est accompagnée d'une description en vers de Chypre. A et J. Styhanou identifient soigneusement presque tous ses toponymes. Il est regrettable toutefois qu'il n'aient point cité ni utilisé les descriptions si détaillées du littoral chypriote d'après les portulans grecs (voir A. Delatte, *Les portulans grecs*, Liège-Paris, 1947, p. 118—127, 128, 130, 293—294, 311—312, 315 et *Les portulans grecs II. Compléments*, Bruxelles, 1958, p. 16—17). Ces sources géographiques permettraient indubitablement une recherche captivante. Et nul n'est mieux indiqué que Madame et Monsieur Styhanou (à qui l'on doit encore un utile article sur *The old Cartography of Cyprus* paru dans « Cyprus to-day », II, n<sup>o</sup> 6, Nov.-Dec. 1964, p. 8—14) pour l'entreprendre. Une remarque encore. Parmi les toponymes chypriotes il n'est pas sans intérêt de relever des noms comme *Le Fateonare*, *Saline*, *S. Zorzi*, que l'on retrouve également sur la côte ouest de la mer Noire (voir notre article en roumain sur *L'emplacement de Vienna et la côte occidentale de la mer Noire à la lumière d'un portulan grec*, dans « Studii şi cercetări de istorie veche », 1957, p. 295—305). L'île, on le sait, tout comme les bouches du Danube et maints recours du littoral pontique, a subi la domination de Gènes. Aussi est-on tenté de mettre au compte des Génois ces coïncidences et peut-être même de leur attribuer la fondation de ces localités.

P. Ş. N.

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- \* \* \* **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I, 1960, 891 p. + 190 fig. + 16 pl., 45 lei; II, 1962, 1 159 p. + 20 pl., 45 lei; vol. III, 1 259 p. + 11 pl., 45 lei; IV, 1964, 863 p. + 16 pl., 45 lei.
- \* \* \* **Din istoria Transilvaniei** (Histoire de la Transylvanie), I<sup>er</sup> vol., 3<sup>e</sup> éd., 336 p. + 15 pl.; II<sup>e</sup> vol., 2<sup>e</sup> éd., 552 p. + 1 pl., 1963, 65,60 lei.
- K. MARX, **Insemnări despre români** (Notes concernant les Roumains), 1964, 186 p. + 4 pl., 16 lei.
- D. M. PIPPIDI et D. BERGIU, **Istoria Dobrogei** (Histoire de la Dobroudja), « Bibliotheca Historica Romaniae II », I<sup>er</sup> vol., 1965, 344 p., 13 pl., 20 lei.
- C. DAICOVICIU, E. PETROVICI, GH. ȘTEFAN, **La formation du peuple roumain et de sa langue**, 1963, « Bibliotheca Historica Romaniae 1 », 67 p. + 1 pl., 3,25 lei.
- ION POPESCU PUȚURI et collab., **La Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale**, « Bibliotheca Historica Romaniae 2 », 1964, 143 p., 5,25 lei.
- EM. CONDURACHI, **L'archéologie roumaine au XX<sup>e</sup> siècle**, « Bibliotheca Historica Romaniae 3 », 1963, 104 p. + 18 pl., 7,25 lei.
- A. PETRIC et GH. ȚUȚUI, **L'instauration et la consolidation du régime démocratique populaire en Roumanie**, 1964, « Bibliotheca Historica Romaniae 4 », 139 p., 5,25 lei.
- VASILE MACIU et collab., **Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918**, « Bibliotheca Historica Romaniae 5 », 100 p., 3,75 lei.
- G. ZANE, **Le mouvement révolutionnaire de 1840, prélude de la révolution roumaine de 1848**, « Bibliotheca Historica Romaniae 6 », 1964, 107 p., 4 lei.
- ȘTEFAN PASCU, **La révolte populaire de Transylvanie des années 1437-1438**, « Bibliotheca Historica Romaniae 7 », 1964, 118 p., 4,50 lei.
- \* \* \* **Cultura moldovenască în timpul lui Ștefan cel Mare** (La culture moldave à l'époque d'Etienne le Grand. Recueil d'études soignées par M. Berza), 1964, 684 p., 62 lei.
- P. P. PANAITESCU, **Obștea țărănească în Țara Românească și Moldova, Orinduirea feudală** (La communauté paysanne en Valachie et en Moldavie. La période féodale), 1964, 284 p., 12,50 lei.
- ROMULUS VUIA, **Tipuri de păstorit la români** (Types d'élevages pastoraux chez les Roumains. XIX<sup>e</sup> siècle et début du XX<sup>e</sup> siècle), 1965, 252 p., 13 lei.
- \* \* \* **Istoria limbii române**, vol. I, **Limba latină** (Histoire de la langue roumaine, I<sup>er</sup> vol. La langue latine), 1965, 439 p., 28 lei.
- \* \* \* **Atlasul lingvistic român** (Atlas linguistique roumain), nouvelle série, sous la direction d'Emil Petrovici, IV<sup>e</sup> vol., 1965, 326 p., 103 lei.
- \* \* \* **Gramatica limbii române** (Grammaire de la langue roumaine), 2<sup>e</sup> édition, 2 vol., 1963, 44,50 lei.
- N. A. CONSTANTINESCU, **Dicționar onomastic românesc** (Dictionnaire onomastique roumain), 1963, 460 p., 29 lei.
- AL. GRAUR, **Etimologii românești** (Etymologies roumaines), 1963, 134 p., 5,15 lei.
- TACHE PAPAHAĞI, **Dicționarul dialectului aromân general și etimologic**. Dictionnaire aromain (macédo-roumain) général et étymologique, 1963, 1 264 p., 36 photos, 72,60 lei.
- IORGU IORDAN, **Toponimia românească** (Toponymie roumaine), 1963, 528 p. + 1 pl., 34 lei.
- \* \* \* **Istoria literaturii române** (Histoire de la littérature roumaine), I<sup>er</sup> vol., 1964, 808 p., 40 lei.
- A. FOCHI, **Miorița, Tipologie, Circulație, Geneză. Texte** (L'agnelle, Typologie, Circulation, Genèse. Textes), 1964, 1 107 p., 57 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., III, 1-2, 1-372, Bucarest, 1965

43456

Lei 60.—